21278/8

407.9144

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
Rue de Vaugirard, N° 11.

ORIGINE
DE
TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée avec soin, enrichie d'un NOUVEL ATLAS ASTRONOMIQUE composé de 24 planches, gravées d'après des monumens authentiques, par M. Couché fils; et de la GRAVURE DU ZODIAQUE DE DENDERAH.

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE DUPUIS,

PAR M. P.-R. AUGUIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME SECOND.

PARIS.
A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE D'ÉMILE BABEUF,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 123,
OU RUE BAILLEUL, N° 12, HOTEL D'ALIGRE.

1822.

9144

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

SUITE DU

LIVRE DEUXIÈME.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VI.

DE L'AME UNIVERSELLE, OU DU MONDE ANIMÉ.

Jusqu'ici nous avons considéré l'Univers comme une immense machine mue par des ressorts puissans, et agitée d'un mouvement éternel, qui de la circonférence se porte au centre, agit et réagit dans tous les sens aux environs de ce centre, tandis qu'aux extrémités tout est entraîné par un mouvement infiniment rapide dans un même sens, à l'exception de sept corps lumineux, lesquels constamment luttent contre la force céleste, qui chaque jour les subjugue et les ramène sur l'horizon, après les en avoir fait disparaître avec les autres astres.

Nous avons vu une partie de cette machine agir impérieusement sur l'autre, lui communiquer l'activité et la force vive qui lui appartient, vaincre son inertie naturelle, la ramener sans cesse à l'ordre et aux formes auxquelles éternellement elle se soustrait, la modifier, l'organiser, la configurer, et reproduire, malgré elle, dans son sein une foule d'effets merveilleux, qui font sa richesse et sa beauté. Ce sont ces phénomènes admirables, tant ceux des causes que ceux des effets, leurs mouvemens et leurs situations respectives, leurs apparences variées, qui composent ce bel ordre que les poëtes et les théologiens ont décrit et chanté, et que les peintres de la Nature ont cherché à rendre dans leurs tableaux, et les sculpteurs dans les statues et les images religieuses.

Dans tout cela, nous ne voyons encore qu'une opération purement mécanique, dans laquelle la matière et le mouvement sont seuls employés, et qui rigoureusement même peut ne supposer rien autre chose, au moins dans les tableaux qui en ont été faits, lesquels peuvent s'expliquer sans rien supposer de plus, puisqu'ils n'expriment que le jeu des causes naturelles, et ne portent que sur les agens sensibles et visibles des grandes opérations de l'Univers-Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Chérémon, lorsqu'il nous dit que toutes les fables sacrées roulent sur des êtres physiques, et sur l'ordre et le jeu des mouvemens du monde visible, et qu'elles n'ont nullement pour objet des êtres abstraits, ni ces substances intellectuelles et vivantes que la métaphysique inventa dans la suite, et par lesquelles Proclus et les nouveaux platoniciens prétendaient expliquer les anciennes fables.

Mais il s'en faut de beaucoup que Chérémon eût raison de dire que les anciens Égyptiens, qui firent les fables sacrées, et qui adoraient le soleil et les autres astres, n'avaient vu dans l'Univers qu'une machine sans vie et sans intelligence, soit dans sa totalité, soit dans ses parties, et que leur cosmogonie se réduisît au pur épicuréisme, qui n'a besoin que de matière et de mouvement pour organiser son monde et le gouverner [1]. Une pareille opinion philosophique exclut nécessairement tout culte religieux; car on n'adresse point des offrandes et des prières à des êtres sourds et muets, et à des corps brillans à la vérité, mais qui sont censés n'être qu'une matière morte, dont l'action nécessaire ne peut être modifiée ni changée, et qu'inutilement on invoquerait. Partout où l'on trouve un culte, là on doit supposer des Dieux intelligens qui le reçoivent, et qui sont sensibles aux hommages de leurs adorateurs. Or, nulle part le culte n'a été aussi magnifique, aussi savant et aussi varié qu'il l'a été en Égypte dès la plus haute antiquité. Nul peuple n'a passé pour être aussi religieux que le peuple égyptien. Donc sa théologie et ses fables cosmogoniques ne faisaient pas de l'Univers une simple machine qui ne renfermât que de la matière et du mouvement, et qui manquât de cette vie et de cette intelligence qu'on remarquait dans l'homme et dans les animaux, c'est-à-dire, dans une partie infiniment petite et passagère de l'Être immense, immuable et éternel qu'on appelait Dieu ou l'Univers. Il avait au contraire, éminemment et dans toute sa plénitude, ce que les êtres sublunaires n'avaient que dans un degré beaucoup inférieur et en très-petite portion. Il était en quelque sorte comme l'Océan, dont les ruisseaux, les fontaines et les

fleuves sont sortis par évaporation, et dans le sein duquel ils rentrent après avoir parcouru plus ou moins d'espace, et s'être séparés plus ou moins de temps de la masse immense d'eau qui les avait formés. L'homme n'avait pas encore la sotte vanité de se croire plus parfait que le monde, et de reconnaître dans une petite partie quelque chose qui ne fût pas dans le tout.

La machine de l'Univers était, comme celle de l'homme, mue par un principe de vie qui la tenait dans une activité éternelle, et qui circulait dans toutes ses parties. L'Univers était vivant et animé comme l'homme et comme tous les autres animaux; ou plutôt ceux-ci ne l'étaient que parce que, l'Univers l'étant essentiellement, il leur communiquait pour quelques instans une infiniment petite portion de sa vie éternelle, qu'il versait dans la matière inerte et grossière des corps sublunaires. Venait-il à la retirer à lui, l'homme et l'animal mouraient; et l'Univers seul, vivant et circulant autour des débris de leurs corps par son mouvement éternel, organisait et animait de nouveaux corps, en y reversant le feu actif et la substance subtile qui le vivifiait lui-même, et qui incorporée à sa masse immense en était l'ame universelle.

Voilà les idées que les anciens s'étaient faites de ce grand Dieu, père de tous les Dieux ou du monde, de cet Être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même; enfin, de la cause universelle que nous avons dit avoir été appelée Dieu. L'ame du monde, éternelle comme lui, immense comme lui, souverainement active et puissante dans ses opérations variées, pénétrant toutes les parties de ce vaste corps, imprimant un mouvement régulier et symétrique aux sphères,

mettant de l'activité et de l'ordre dans les élémens, se mêlant à tout, organisant tout, mouvant tout, vivifiant et conservant tout, voilà l'Univers-Dieu que les anciens ont adoré comme la suprême cause et le Dieu des Dieux.

Tout le monde connaît ces beaux vers du sixième livre de l'Énéide, dans lesquels Virgile a consacré la doctrine de Pythagore, et conséquemment celle des Égyptiens, ses maîtres, sur l'ame et sur l'intelligence du monde (*a*); source d'où nos ames et nos intelligences particulières sont émanées, ainsi que la vie de tous les animaux. Le poëte fait descendre son héros aux enfers pour y visiter Anchise, son père. Celui-ci lui fait passer en revue les ames des héros qui doivent un jour illustrer l'empire romain. Pour donner de la vraisemblance à sa fiction, il lui explique les principes de la doctrine des pythagoriciens sur la préexistence des ames, sur leur origine et sur le sort qui les attend après la mort; dogmes qui faisaient partie des leçons que l'on donnait aux initiés, comme nous le ferons voir dans notre Traité des mystères et des initiations.

Ce sont ces sublimes vérités qu'Anchise révèle à son fils dans les enfers. « Il faut que vous sachiez, mon fils, lui dit-il, que le ciel et la terre, la mer, le globe brillant de la lune, et tous les astres, sont mus par un principe de vie interne qui perpétue leur existence; qu'il est une grande ame intelligente répandue dans toutes les parties du vaste corps de l'Univers, qui, se mêlant à tout, l'agite par un mouvement éternel. C'est cette ame

---

(*a*) AEneid., l. 6, v. 724, etc.

qui est la source de la vie de l'homme, de celle des troupeaux, de celle des oiseaux, et de celle de tous les monstres qui respirent au sein des mers. La force vive qui les anime émane de ce feu éternel qui brille dans les cieux, et qui, captif dans la matière grossière des corps, ne s'y développe qu'autant que le permettent les diverses organisations mortelles qui émoussent sa pointe et amortissent son activité. » Le même poëte (*a*), dans ses Géorgiques, voulant expliquer l'industrieuse sagacité des abeilles, dit : « Qu'elles possèdent une portion de ce feu éther qui constitue la substance divine appelée ame du monde ; qu'en effet la Divinité pénètre toutes les parties de l'Univers, la terre, les vastes mers, l'immense étendue des cieux; que l'homme, ainsi que tous les animaux, les bestiaux de toute espèce, les animaux féroces; que tout ce qui naît et respire tire de cette ame immense le souffle qui l'anime ; qu'à la mort de chaque animal, ces germes de vie particulière, ces portions du souffle universel retournent à leur principe et à la source de vie qui circule dans la sphère étoilée; » c'est-à-dire, dans cette partie de l'Univers que nous avons appelée la cause active, qui organise la matière sublunaire, en y versant les semences de vie et de mouvement qui lui appartiennent, et qui constituent la virilité d'Uranus, époux de Ghê, ou du ciel, époux de la terre.

Servius, commentateur de Virgile, développant les principes philosophiques qui sont contenus dans ces vers, dit que le grand tout est composé de cinq choses ; savoir, des quatre élémens et de Dieu. Or, il est clair que les

---

(*a*) Virgil. Georg., l. 4, v. 240.

quatre élémens sont ce que nous avons désigné sous le nom de cause passive. Donc Dieu reste pour la cause active qui les organise. Aussi Servius ajoute-t-il que les élémens, ou la matière organisée qui compose le monde (*a*), n'étant pas tout, Dieu est donc le souffle actif, cet esprit vivifiant qui, répandu dans la matière ou dans les élémens, produit et engendre tout. Il examine ce que nous tenons de Dieu et ce que nous tenons des élémens, et il dit que les élémens composent la substance de nos corps, et que Dieu forme l'ame qui vivifie ce corps. Tous les animaux, suivant le même Servius (*b*), empruntent leur chair de la terre, les humeurs de l'eau, la respiration de l'air, la chaleur du feu, et leur instinct du souffle universel ou divin. C'est ainsi que les abeilles ont une petite portion de la Divinité. C'est de Dieu et de son souffle que tous les animaux, en naissant, empruntent la vie, continue le même auteur. Cette vie à leur mort se résout, et rentre dans l'ame du grand tout, ainsi que leur corps et ses débris dans la matière universelle.

Cette opinion philosophique nous sera d'un grand usage dans l'explication des fictions mystiques sur l'ame humaine, sur le Paradis ou l'Élysée, sur l'Enfer ou le Tartare, et principalement sur les purifications ou sur le purgatoire de l'ame après la mort. Elle nous servira aussi à expliquer le dogme des Chrétiens sur le souffle ou sur l'esprit divin, qui par une abstraction philosophique a été, sous le nom de Personne, séparé de la Divinité unique du monde et de la cause universelle.

(*a*) Serv. Comment. ad., l. 6, AEneid. — (*b*) Ibid., l. 4; Georg., v. 220.

Nous donnerons dans ces différens ouvrages un plus grand développement à cette théorie, dont nous ne faisons ici que poser les bases, et dont nous établirons l'ancienneté et l'universalité sur des autorités multipliées.

Timée de Locres et Platon, son commentateur, ont fait un traité exprès sur cette matière, intitulé *de l'Ame du monde*, ouvrage qui n'est que le développement de la doctrine de Pythagore, maître de Timée, qui pensait, comme le dit Cicéron (*a*), que Dieu est cette ame universelle répandue dans toutes les parties de la Nature, et dont les nôtres ne sont qu'une émanation (*b*). Saint Justin nous a donné un précis de cette doctrine, où il semble citer les paroles mêmes de Pythagore ou de quelqu'un de ses plus fidèles disciples, qui ayant écrit en prose a pu rendre les idées du philosophe plus littéralement que les poëtes Ovide (*c*), Virgile, Manilius, Aratus, etc., dans lesquels ces dogmes se retrouvent.

« *Dieu est un*, dit Pythagore. Il n'est point, comme quelques-uns pensent, hors du monde, mais dans le monde même, et tout entier dans le globe entier. Il a l'œil ouvert sur tout ce qui naît; c'est lui qui forme tous les êtres immortels, qui est l'auteur de leur puissance et de leurs œuvres. Il est l'origine de toutes choses, le flambeau du ciel, le *père*, l'*intelligence*, l'*ame* de tous les êtres, le moteur de toutes les sphères (*d*). » Ainsi parle Pythagore [2], et déjà l'on reconnaît dans sa doctrine l'origine du Dieu père, de l'intelligence, de l'ame

---

(*a*) Cicero. de Nat. Deor., l. 1, c. 11. — (*b*) Batteux, Causes prem., t. 1, p. 213. — (*c*) Ovid. Metam., l. 15. Manil., l. 2, v. 60. Arat., v. 1, etc. — (*d*) Justin Cohort. ad Gent., p. 18.

ou du *spiritus*, que les Chrétiens ont conservés sous les noms de père, d'intelligence ou de *logos*, enfin de souffle ou d'esprit, trois abstractions qui composent leur triade mystique.

Dieu est un, observe judicieusement Batteux, c'est-à-dire, selon le sens de la philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'Univers, sans partage, sans différence, sans inégalité, comme l'ame dans le corps humain. Pythagore combat l'opinion des spiritualistes qui avaient séparé la Divinité du monde lui-même, et qui, par une abstraction de l'esprit, la faisaient exister hors du monde qui n'était plus qu'un ouvrage matériel, sur lequel la cause abstraite ou Dieu, isolé du monde, agissait. Cette opinion était une innovation dans la théologie ancienne, laquelle ne séparait pas Dieu de l'Univers même. Eusèbe atteste cette vérité, lorsqu'il dit qu'il n'y avait eu qu'un petit nombre de sages, tels que Moïse, qui avaient cherché Dieu ou la cause de tout hors du tout même (*a*); mais que les philosophes de l'Égypte et de la Phénicie, ceux qui de son aveu avaient imaginé toutes les cosmogonies répandues dans l'Univers, avaient tous placé la cause suprême dans l'Univers lui-même et dans ses parties les plus apparentes, telles que le soleil, la lune, les astres et les élémens, c'est-à-dire, dans les causes naturelles et dans le monde visible. Ceci se trouve parfaitement justifié par le dogme que Pythagore établit comme axiome fondamental de sa théologie; savoir, que Dieu, ou la cause active et éternelle de toutes

---

(*a*) Voy. ci-dessus chap. 2.

choses, est répandu tout entier dans le globe du monde, afin que le monde et toutes ses parties soient dans Dieu.

Pour concevoir cette idée, il faut comparer le monde à l'homme, le principe de vie qui le meut à celui qui meut l'homme et tous les animaux vivans, enfin l'ame du monde à celle de l'homme. L'ame du monde, qui n'est autre chose que l'ame divine, est au corps divin et éternel du monde ce que l'ame humaine est au corps fragile et périssable de l'homme. Elle est le principe du mouvement intérieur qui caractérise la vie. Elle fait circuler dans toutes les parties du corps animé les fluides et les esprits vitaux, y entretient la chaleur et le feu actif qui conserve son organisation, et prévient ce repos et cette inertie que suit le froid de la mort; elle est le ressort qui donne le jeu à toutes ses parties. Telles sont aussi les fonctions de l'ame universelle dans le Monde-Dieu.

C'est cette ressemblance que Pythagore a cru apercevoir entre le grand être vivant et animé, et l'homme (*a*), qui lui a fait appeler ce dernier un *petit monde*, ou le *microcosme*, parce qu'il renferme en lui toutes les qualités qui se trouvent en grand dans le monde. Il tient à la Nature divine par sa raison et son intelligence, et à la Nature élémentaire par la faculté qu'il a de métamorphoser les alimens en d'autres substances, de croître et de se reproduire. L'inverse de cette comparaison est que le monde est un grand homme, ou un immense Dieu, qui a éminemment et essentiellement en lui ce

(*a*) Vita Pythag. Photii Bibli Codex, 359.

que l'homme et les animaux n'ont qu'en abrégé et accidentellement, pendant la courte portion qu'ils parcourent de l'éternité du monde [3]; car c'est l'homme qui est lui-même le terme de toutes les comparaisons qu'il fait, le type des figures qu'il trace; c'est lui qui fait les Dieux à son image. L'homme a donc comparé l'Univers à l'homme, et a cru retrouver dans le monde ce qu'il sentait, ce qu'il voyait en lui-même, c'est-à-dire du mouvement, de la vie et de l'intelligence, et au-dessus de tout cela une perpétuité d'existence que lui-même n'avait pas : ce qui lui a fait juger qu'il n'était qu'un effet, et que la cause suprême résidait où il voyait la perpétuité du mouvement et de la vie.

Les quatre élémens, subissant toutes les métamorphoses que l'ame universelle (*a*) produit en eux, formaient la substance corporelle et visible que nous appelons le monde, être vivant et animé, de forme sphérique, lequel contenait la terre dans son centre, corps également sphérique, autour duquel circulaient la lumière et les ténèbres, et à laquelle s'attachaient quatre qualités élémentaires qui décidaient de la température des saisons. Pythagore donna le nom de *cosmos* ou de *monde* à cet être immense, et surtout au ciel qui en compose la partie supérieure, à cause de sa perfection, de sa beauté (*b*) et de la variété des signes qui le décorent. La substance fluide et légère, qui y circule par un mouvement infiniment rapide et éternel, entraîne dans son courant ces corps immortels et divins qui font partie de la cause vivante universelle, tels que le soleil, la

---

(*a*) Diog. Laer vit. Pyth., l. 8, p. 583. — (*b*) Phot. Cod., 259.

lune et tous les astres, que Pythagore regardait comme autant de causes partielles ou de Dieux (*a*) qui renfermaient avec surabondance le feu actif, dont la chaleur est un principe et une semence de vie pour tous les êtres. Le rayon qui jaillissait du soleil, ce foyer de vie, de chaleur et de lumière, traversait l'air, l'eau, et pénétrait jusqu'au fond des abîmes de la mer, pour y répandre les germes de la vie dans tous les corps organisés qui recevaient l'impression plus ou moins forte de sa chaleur. Pythagore pensait que les plantes mêmes, à qui cette chaleur se communique, sont censées vivre; mais qu'elles ne sont pas douées de l'ame, laquelle est une émanation de l'éther, et comme lui de nature immortelle, tandis que la vie du corps animé ne l'est pas : ce qui donne lieu à distinguer dans l'ame plusieurs parties; savoir, la partie sensitive, irascible, et la partie intelligente (*b*).

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les parties de l'ame et sur les distinctions que les anciens ont mises entre ses différentes facultés, parce que ce n'est point de l'ame humaine qu'il est ici question, mais de l'ame du monde, source de l'ame de l'homme et du principe des sensations et de la vie de tous les êtres qui ont des sens, ou simplement la vie. Nous remarquerons seulement qu'elle ne se communiquait pas tout entière à tout, mais qu'elle communiquait à quelques corps la vie qui lui appartenait essentiellement, qu'elle donnait aux autres les sensations, et enfin qu'elle accordait à l'homme, outre cela, une portion de son intelligence, mais dans un

---

(*a*) Diog. Laert. vit. Pyth., l. 8, p. 584. — (*b*) Ibid., p. 584.

degré bien inférieur où cette intelligence se trouvait dans l'ame universelle que je pourrais appeler l'ame mère ou l'ame suprême.

Quoique répandue partout, cette ame n'agissait pas partout également, ni de la même manière. La partie la plus élevée du monde, qui était comme la tête de l'Univers-Dieu, semblait être son principal siége. Aussi avait-on placé là le guide du reste du monde; ce qu'on appelait l'*hégémonique* (*a*). Ainsi, dans l'homme c'est le cerveau qu'on a cru être le principal siége de l'ame et le lieu où elle exerçait sa faculté intelligente, quoiqu'elle répandît le mouvement et la vie également dans le reste du corps. En divisant la couche supérieure du monde en ses sept sphères ou couches concentriques, on y trouvera un ordre éternel, fruit de l'intelligence de cette ame qui meut, suivant une marche constante et régulière, les corps immortels qui forment le système harmonique des cieux. C'est ainsi que Dieu, ou l'ame universelle du monde, imprime par son activité éternelle, le mouvement mesuré qu'on admire dans la marche des différentes planètes et dans les révolutions des cieux.

On décomposa l'ame, comme les sphères, en deux parties, dont l'une se mouvait dans le sens du premier mobile, ou d'Orient en Occident, et l'autre dans le sens contraire, qui est celui des sept sphères planétaires. Cette distinction est énoncée dans Timée et dans Platon, son commentateur. « Parmi les parties du monde, dit Timée, celles que nous voyons dans le ciel, c'est-à-dire dans l'éther, sont de deux sortes; les unes ont la

(*a*) Diog. Laert. vit. Pyth., l. 8, p. 586.

nature de l'être toujours le même, et les autres celle de l'être toujours changeant. » Les premières, placées à la circonférence, emportent toutes les parties qui sont en dedans, par un mouvement général d'Orient en Occident; les autres, qui sont dans l'intérieur, ont un mouvement d'Occident en Orient, qui leur vient de l'être toujours changeant. Car celui de l'être toujours le même ne leur est qu'accidentel, et ils ne s'y soumettent que parce qu'il est le plus fort. » Le mouvement de l'être changeant, c'est-à-dire de la couche des cieux, qui vient immédiatement après le ciel des étoiles fixes, « fut partagé en sept parties, suivant des rapports harmoniques, et forma sept sphères, sept cercles ou sept cieux concentriques. La lune circule dans le cercle le plus voisin de la terre. Au-dessus d'elle est le soleil que Mercure et Vénus environnent et accompagnent sans cesse. Au-dessus du soleil, Mars, Jupiter et Saturne achèvent leurs révolutions avec des vitesses qui leur sont propres, et dans un temps inégal. »

Le soleil, comme on voit, occupe le centre de ce système harmonique des corps planétaires, puisqu'il n'a que Mars, Jupiter et Saturne au-dessus de lui. Telle fut l'origine de la fameuse flûte symbolique, dont les sept tuyaux inégaux servaient à peindre l'harmonie prétendue des sept sphères. On la mettait dans la main de l'idole de Pan ou de la statue représentative du soleil, ame du grand tout, autrement de l'Univers-Dieu, qui se subdivisait dans les sept corps planétaires qui modifiaient la nature inférieure par leur mouvement dans le ciel et dans le zodiaque, dont le bouc ou Pan fixait le départ et l'origine. On chercha à retracer cette même idée par toutes sortes d'emblèmes, comme on le verra

dans la suite de cet ouvrage. Telle est la série des sept voyelles rangées dans un ordre mystique, que l'on répétait en invoquant les planètes; telle est la lyre à sept cordes que l'on mettait dans la main du Dieu-soleil, Apollon. Tel aussi le vaisseau emblématique du monde, rempli de la substance éthérée, et monté par sept pilotes; tel le chandelier à sept branches du temple des Juifs; telles les sept chambres de Moloch. Tels sont les sept pyrées ou autels consacrés aux planètes par les Perses; les sept pyramides de Laconie; les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse; la Thèbes aux sept portes, et le livre aux sept feuillets, dans lequel on consulte le destin dans le poëme de Nonnus; le livre aux sept sceaux, qui contient les annonces des malheurs qui menacent le monde dans le livre apocalyptique de Jean. Telles aussi les sept églises que figurent sept étoiles dans le même ouvrage; enfin, toutes les expressions sacrées relatives au nombre sept qui partage, suivant une proportion harmonique, l'espace céleste qui s'étend depuis le ciel des fixes jusqu'à celui de la lune placée sur la dernière couche céleste, et qui comprend les corps qui se meuvent circulairement par le mouvement de l'être toujours autre ou toujours changeant. La double marche des cieux donnera donc la double direction des mouvemens des deux parties de l'ame universelle.

« Si vous voulez, dit Macrobe (*a*), connaître les mouvemens de l'ame même du monde, jetez les yeux sur le mouvement rapide du ciel et sur la circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous,

---

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 2, c. 16.

sur le lever, sur le coucher du soleil, sur le cours et le retour des autres astres, mouvemens qui tous sont produits par l'activité de l'ame universelle. »

La circulation des cieux et des corps lumineux qui les composent nous trace donc les routes variées que l'ame divine universelle suit dans ses mouvemens, et nous indique les métamorphoses qu'elle subit dans tel et tel signe, sous telle et telle constellation qui se lie au signe, à chaque division de la révolution annuelle, soit en saisons, soit en mois, soit en parties de mois ou en jours. L'action du ciel sur la terre n'est plus un simple mécanisme; c'est celle de l'ame divine qui, du ciel où elle circule, fait des excursions dans la matière sublunaire, et y répand les germes de la vie et les principes du mouvement qui réside au ciel, comme dans leur siége naturel, et qui passent jusqu'à la terre, par le moyen des corps célestes fixes ou mobiles, qui en sont dépositaires. Les influences particulières des astres se réduisent aux modifications variées de cette ame, dont la force active et harmonique subjugue et organise la matière ou inerte, ou mue par une activité brute et désordonnée. C'est l'ame universelle qui lui applique les formes régulières de l'organisation intérieure et extérieure des plantes et des animaux, et cela d'après les formes célestes, conformément aux rapports établis entre la terre et les cieux, suivant les astrologues.

C'est ce qui a fait dire à Manilius, dans son poëme astronomique, lorsqu'il va chanter l'action du ciel et des constellations sur la terre où elles versent les semences de la vie et règlent le destin des hommes (*a*),

(*a*) Manil., l. 2, v. 85 et 60.

« Je chanterai l'ame invisible et puissante de la Nature ; cette substance divine qui, répandue dans le ciel, dans la terre et dans les eaux de la mer, forme le lien qui unit entre elles toutes les parties du vaste corps du monde. C'est elle qui, balançant les forces et accordant entre eux les rapports variés des membres de ce même monde, y entretient la vie et le mouvement régulier qui l'agite, par une suite de l'action du souffle ou de l'esprit unique qui siége dans toutes ses parties, qui circule dans tous les canaux de la nature universelle, en parcourt avec rapidité tous les points, et qui donne aux corps animés les configurations propres à l'organisation de chacun d'eux ; ce qui n'arriverait point dans une machine dont toutes les parties n'auraient point entre elles une union et une affinité naturelle, et dont les mouvemens n'obéiraient point aux lois d'un guide unique, sans lequel l'ordre actuel ne pourrait subsister. Cette loi éternelle, cette force divine qui entretient l'harmonie du monde, emploie les signes célestes, pour organiser et conduire les êtres animés qui respirent sur la terre, et leur donne même à chacun le caractère et les mœurs qui leur sont propres. C'est par l'action de cette même force que le ciel règle l'état de la terre et des champs que cultive le laboureur ; qu'il nous donne ou nous ravit les plantes et les moissons ; qu'il fait sortir la mer de son lit par le flux, et qu'il l'y fait rentrer par le reflux. »

Manilius continue à nous montrer toute la Nature sublunaire sensible à l'action du ciel sur elle. « Les animaux mêmes et les bêtes les plus brutes, semblent reconnaître son empire sur eux par les pronostics qu'ils nous donnent, et la Nature elle-même les rappelle

vers ce ciel qui les a formés. » Que sera-ce de l'homme (*a*), ajoute le poëte, en qui Dieu par l'intelligence vient habiter? Manilius rappelle aussi la grande division du principe actif et du principe passif, dont nous avons parlé plus haut; il dit que la matière est destinée à être subjuguée (*b*), et que le ciel est le Dieu qui la subjugue par les lois inévitables de la fatalité. On se rappellera que ce dogme astrologique est absolument le même que celui que Chérémon a établi comme base fondamentale de la mythologie, et de toutes les fictions et des images sacrées qu'inventèrent les anciens Égyptiens.

L'admission d'une nouvelle clef dans notre système d'explications, où l'*ame du monde* que nous y surajoutons, ne change donc rien à la méthode astronomique dont nous avons exposé les principes dans les chapitres précédens; elle la rend au contraire plus complète, en mettant la vie et l'ame dans tous les ressorts de la Nature qu'elle anime, et dont le *jeu* est plus vif et plus brillant, sans cesser d'être le même sous tous ses autres rapports. Ce ne sera pas seulement par l'effet d'une fiction poétique que le ciel et la terre seront animés et personnifiés; qu'Uranus et Ghê seront réputés des êtres vivans d'où tous les autres sont sortis. Ils vivront eux-mêmes de leur propre vie, éternelle comme leurs corps sacrés, et les autres corps qu'ils forment et qu'ils renferment dans leur sein n'y vivront que par eux et de leur vie, comme l'embryon vit dans le sein de sa mère, et par une suite de la vie que lui a communiquée

---

(*a*) V. 101. — (*b*) V. 114.

et qu'entretient toujours la mère par l'activité de la sienne propre. Telle est la vie universelle du monde, qui se reproduit dans tous les êtres que sa partie supérieure crée dans la partie inférieure, laquelle est comme la matrice du monde ou des êtres qu'Uranus engendre au sein de Ghê son épouse.

Le monde agit sur lui-même par l'organe de ses deux parties sexuelles, dont l'une est le ciel et ses globes lumineux, le soleil et la lune, et l'autre la terre qui reçoit les germes de fécondité qui découlent des diverses parties du ciel, dont l'air et l'eau se chargent, et deviennent le véhicule, dans cette grande incubation de l'esprit, ou de l'ame universelle, sur la matière ténébreuse qu'il organise. Ainsi, en donnant une ame au monde, nous ne changeons rien au système astronomique dont Chérémon et les prêtres égyptiens ont reconnu la nécessité, pour expliquer les divers monumens de l'antiquité religieuse. En effet, dans les deux hypothèses sur les opérations de la Nature, produites ou par une force mécanique, ou par une force vive et par l'action d'une ame, le mouvement progressif de la force motrice du ciel et génératrice dans la matière, suit toujours la marche même des corps célestes, leur correspond dans tous ses points, et se modifie suivant les situations variées et les aspects des astres entre eux et avec la terre. En un mot, que les fables soient faites sur la Nature censée mue par une ame, ou destituée d'ame [4], comme une pure machine, la force qui la meut et les effets qu'elle produit seront toujours exprimés par les images célestes qui partagent la durée de l'énergie périodique de cette force dont le soleil exerce la plus grande partie; et les situations différentes dans lesquelles se

trouvent les cieux, nous présenteront en quelque sorte l'attitude où se trouve la Nature et l'ame du monde dans chacune de ses opérations. Ainsi la révolution des cieux, qui est un effet de l'impulsion de l'ame universelle, sera graduée par la succession des levers et des couchers des astres paranatellons, par celle des signes et par les lieux du soleil et de la lune dans le zodiaque; ce qui fait le fondement de tout le système mythologique.

Cette seconde hypothèse, en nous laissant tous les avantages de la première, nous fournira un instrument de plus, avec lequel nous pourrons analyser la suite des différentes métamorphoses que la fable attribue au Dieu moteur de toutes choses, tel que Jupiter chez les Grecs, Vischnou chez les Indiens, Bacchus chez les Arabes, etc. Ces métamorphoses n'expriment autre chose que la progression de l'ame universelle sous différentes formes, durant tout le temps que le soleil met à parcourir le zodiaque et à fournir sa carrière annuelle : car Jupiter est le nom que l'on donna dans l'ancienne théologie au ciel et à l'ame qui le meut (*a*), si nous en croyons Macrobe. Ce savant s'appuie du témoignage d'Aratus, dont le poëme sur les constellations débute par ces vers si connus : « Muse, commence par chanter Jupiter. Ce Dieu remplit tout entier l'Univers; il circule dans toutes ses parties, dans les eaux de la mer, dans les ports, dans l'homme qu'il organise, dans les astres qui guident et règlent ses travaux. Il est le premier et le dernier qu'on doive invoquer. » Après cette prière aux muses, le poëte commence son poëme sur les mou-

---

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 17.

vemens célestes que Macrobe nous dit être produits par l'ame universelle ; et il donne la description des constellations que le ciel entraîne avec lui autour de l'axe du monde par son activité éternelle.

Jupiter était la même divinité que le monde, dit ailleurs Macrobe (*a*), et par le monde on entend ici le ciel. Cette définition rentre dans celle que les Perses (*b*), suivant Hérodote, donnaient de leur Jupiter qu'ils disaient être le même que le ciel, c'est-à-dire que cette voûte mobile, immense, éternellement subsistante, que Pline appelle la cause improduite et souveraine, enfin Dieu. C'est ce monde-Dieu qu'Ennius célébrait dans ces vers que rapporte Cicéron (*c*) : « Regardez ce ciel brillant et élevé que nous invoquons tous sous le nom de *Jupiter.* » C'est cet immense Dieu, dont la substance réside dans l'éther, qui dans ses vastes contours embrasse toute la terre ; c'est lui que vous devez appeler *Jupiter* (*d*) et honorer comme Dieu, dit Euripide. Sous ce rapport, Jupiter alors se confond avec Uranus, et n'est plus qu'un nom générique donné à la force active qui meut le ciel, qui agit dans le soleil, qui se distribue dans le système planétaire, dans les fixes, et de là s'élance dans toutes les parties de la matière que cette grande ame pénètre.

Les métamorphoses de Jupiter seront donc les différentes formes que prend le ciel ou la partie active du monde dans les différentes opérations qui s'exercent par lui sur la matière, sous les différens aspects célestes.

(*a*) Macrob. Saturn., l. 1, c. 18. — (*b*) Voyez ci-dessus, l. 1, c. 2. — (*c*) Cicero de Nat. Deor., l. 3, c. 16. — (*d*) Athenag. leg. pro Christ., p. 20.

Ainsi au printemps, lorsque l'éther descend en pluies fécondes au sein de son épouse (*a*), pour me servir de l'expression de Virgile, et qu'il enrichit la Nature de ses dons précieux au lever héliaque de Persée, placé sur le bélier ou Ammon, ou sur le signe équinoxial, c'est Jupiter alors qui, en pluie d'or, vient féconder la belle Danaé, et donne naissance à Persée.

Le soleil, dépositaire de la force active qui meut la Nature, entre-t-il dans le signe du taureau où la lune a son exaltation? C'est Jupiter taureau qui enlève la belle Europe, sœur du serpentaire Cadmus qui se lève en aspect le soir avec ce même signe. Le taureau, qui lui servit dans sa métamorphose, brille encore aux cieux (*b*) où il a retenu le nom de *taureau ravisseur d'Europe;* et la mythologie n'a pas laissé oublier que ce ravisseur portait le croissant de la lune sur son épaule, comme le bœuf Apis des Égyptiens, que Lucien nous dit représenter le taureau céleste.

Le Dieu-soleil, qui mesure le temps et vivifie la Nature en y répandant le feu éther qui compose la substance de l'ame du monde, passe-t-il aux gémeaux, ou au signe qui renferme Castor et Pollux? Cette époque de la marche du monde et de la révolution annuelle est marquée par le lever de la constellation du signe qui monte sur l'horizon au moment où se couche le soleil; c'est Jupiter alors qui, sous la forme de cygne, couve les deux œufs d'où on voit éclore le matin, quelques jours après, Castor et Pollux ou les gémeaux.

On peut voir dans le précis de ces trois fables un

(*a*) Virgil. Georg., l. 2, v. 324. — (*b*) Ovide Fast., l. 5, v. 605, etc.

échantillon des métamorphoses de l'ame universelle, motrice du ciel et des sphères. Elle exerce son énergie créatrice principalement par le soleil (*a*), durant sa révolution dans les signes du zodiaque, auxquels se joignent les paranatellons qui modifient son influence, et qui concourent à fournir les attributs symboliques de l'astre modérateur de la Nature et dépositaire de sa plus grande force.

En suivant la même méthode, on verra pourquoi les gémeaux, qui se lèvent à la suite du cocher céleste, lequel porte les deux chevreaux et la chèvre dont Pan et les satyres empruntent leurs attributs, ont été, sous les noms d'Amphion et de Zethus, censés fils de Jupiter métamorphosé en satyre, et amoureux de la belle Antiope, au tombeau de laquelle tous les ans, sous *le signe du taureau* (*b*), on portait quelques mottes de terre détachées du tombeau de ses enfans.

En plaçant le soleil au signe du cancer, domicile de Diane ou de la lune, au-dessus duquel se trouve l'ourse céleste, Calisto, on verra comment ce Dieu, sous les traits de Diane, s'unit à Calisto, et la rend mère d'Arcas (*c*) ou du Bootès, qui la suit immédiatement, et que l'antiquité mythologique plaçait aux cieux à la suite de sa mère, changée en ourse. Les sphères persique et barbare d'Abenezra donnent l'ourse pour paranatellon au cancer (*d*).

Arrivé à la balance, le soleil s'unit à la couronne

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 20. — (*b*) Pausan. Bæoti, p. 295. — (*c*) Ovid. Metam., l. 2, fab. 12. Hygin., l. 2, c. 2, 3, 5. Germ. Cæs. — (*d*) Scalig. Not. ad Manil., p. 339.

d'Ariadne, qu'Ovide appelle *Libera* (*a*) ou *Proserpine*. Elle a au-dessous d'elle le serpent d'Ophiucus, dans les replis duquel passe le soleil. C'est alors que Jupiter, métamorphosé en serpent, couche avec la belle Proserpine, et donne naissance à un taureau (*b*), c'est-à-dire à la constellation qui alors ouvre la nuit, et qui se lève au moment où le soleil se couche avec le serpent et avec la couronne d'Ariadne, *Libera* ou *Proserpine*.

Le soleil arrive-t-il au capricorne, en conjonction avec la constellation de l'aigle, paranatellon de ce signe, sur lequel il passe au méridien, et avec lequel il se couche, et qu'il précède à son lever : c'est Jupiter métamorphosé en aigle, qui ravit Ganymède ou le génie peint dans le signe du verseau, lequel suit toujours l'aigle dans son lever, et semble être emporté aux cieux par lui : car les mythologues disent que le signe ou la constellation du verseau est Ganymède, fils de Tros, qui verse à boire aux Dieux (*c*), et que l'aigle, qui est au-dessus de lui, est l'aigle qui l'enleva aux cieux. On dit aussi de cet aigle (*d*) qu'il avait nourri Jupiter naissant, parce que c'était dans le signe du capricorne ou du solstice d'hiver, que l'on faisait naître le Dieu du jour, comme nous le verrons dans la fable de Christ, et comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

En suivant donc la marche de l'ame universelle du monde, laquelle, selon Macrobe (*e*), se reconnaît au mouvement des sphères, et surtout dans celui du soleil,

---

(*a*) Ovid. Fast., l. 3, v. 459, etc. Hygin. fab. 224, Lactant., l. 1, c. 10. — (*b*) Clem. Alex. in protrep. Arnob. Contr. Gent., l. 5, p. 171. — (*c*) Theon., p. 13. Hygin., l. 2, c. 30. Id. — (*d*) Germ., c. 28. Eratosth., c. 30. — (*e*) Macrob. Som. Scip., l. 2, c. 16.

dans la succession des levers et des couchers des astres, et dans leurs retours périodiques ; on voit aussitôt sur quels rapports astronomiques porte tout le système des différentes métamorphoses de l'ame du monde, appelée *Jupiter* par les plus anciens théologiens, et placée dans le soleil, comme dans son siége principal. On appliquera le même principe de décomposition aux métamorphoses de Bacchus, à celles de Vischnou chez les Indiens, etc., et on verra que le ciel fournit la solution de la plupart des énigmes sacrées qui, sans cette clef, resteront toujours inintelligibles, et ne formeront jamais un ensemble qui découle d'une seule et unique idée cosmogonique.

Ainsi, les constellations et les signes nous serviront à découvrir la raison des attributs variés qu'on donnait au même Dieu, ou à l'ame unique du monde, durant une de ses révolutions, et celle des formes différentes par lesquelles on la faisait passer, sous chaque époque du temps générateur de toutes choses.

On y trouvera aussi l'origine du culte des animaux consacrés dans les temples de l'Égypte, et qui, animés par la grande ame, semblaient recevoir spécialement ses émanations, lesquelles se transmettaient jusqu'à eux par les images célestes qui leur ressemblaient et qui influaient sur eux. Ainsi l'ame universelle, concentrée en partie dans le bélier ou le taureau céleste, jaillissait de son foyer en rayons qui se reposaient sur le bélier de Thèbes ou sur le bœuf de Memphis, qui les représentaient sur la terre, et qui étaient soumis à leur action, par une suite de l'influence qu'avaient les formes célestes sur les formes terrestres, dans le système des astrologues. L'explication que Lucien donne du culte symbolique des Égyptiens, et de l'origine des hommages

qu'ils rendaient aux animaux sacrés, porte entièrement sur cette supposition astrologique (*a*).

L'explication des allégories sacrées, ou des fables théologiques, par l'ame du monde, est d'autant plus admissible, que c'était là, suivant Macrobe (*b*), que s'arrêtait la mythologie dont les fictions ne remontaient pas plus haut que les puissances aériennes et éthérées, que l'ame universelle et les ames particulières qui en sont une émanation. L'ame du monde est la nature elle-même, toujours agissante par les sphères célestes que l'ame meut, et qui ne font que suivre l'impulsion victorieuse qu'elle leur imprime. Dans le système de l'astrologie, soit naturelle, soit judiciaire, tout se fait par l'activité du ciel et des corps divins qui le composent. Mais le ciel lui-même n'agit que par une suite de l'activité de l'ame du monde. Ce sera donc à l'ame du monde que nous attribuerons tous les effets que jusqu'ici nous avions attribués au ciel. C'est à elle que nous rapporterons toutes les variations et tous les changemens qu'apportent dans la nature sublunaire la marche du ciel et celle des différens corps célestes qui, avec le soleil, la modifient. Car, comme nous l'avons déjà observé, c'était dans le ciel des planètes, et surtout dans celui des fixes, qu'était le principal siége de l'ame motrice du monde, et de la force qui réglait tous les différens mouvemens du ciel, d'où dépendaient ceux des élémens et de toute la nature inférieure. C'était dans le ciel des fixes, suivant Cicéron (*c*), que l'on plaçait la divinité suprême; il était ce premier Dieu élevé au-dessus de

(*a*) Lucian. de Astrolog., p. 986. — (*b*) Macrob. Som. Scip, l. 1, c. 2 — (*c*) Ibid., c. 17. Cicer. Som. Scip., c. 4.

tous les autres, celui qui les embrassait ou contenait tous. Dans ce ciel était le zodiaque, une des premières causes de génération, dans lequel les sept planètes voyageaient, et que l'ame du monde tenait dans un mouvement éternel. Il était un animal immortel et divin (*a*), qu'organisait l'ame du monde, et qui produisait ou recueillait en lui toutes les émanations variées des différentes puissances qui partagent la nature de la divinité, ou qui lui sont immédiatement soumises. Enfin, il réunissait en lui toute la puissance de Jupiter, maître et ame du monde.

Les principes théologiques que développe Macrobe en cet endroit sont tirés en grande partie de Plotin que l'on peut consulter en original, ainsi que son commentateur Marsilius Ficin. On y verra que le mouvement de rotation, qui est celui du ciel et des sphères, est une suite nécessaire de la nature de l'ame qui l'oblige à tourner.

Cette doctrine sur l'ame du ciel et des sphères, considérée comme divinité universelle, est d'une haute antiquité, si nous en croyons Maimonides qui la fait remonter jusqu'aux anciens Sabéens, dont elle était un des principaux dogmes. Les Sabéens, dit-il (*b*), appelaient Dieu l'esprit du ciel, ou l'ame qui le meut. Et c'est par une suite de cette opinion, qu'il nous dit ailleurs qu'ils regardaient les sphères et les planètes comme autant de Dieux.

C'est là cette ancienne théologie que Timée, Platon, Speusippe, Jamblique, Macrobe, Marc-Aurèle, et avant eux Pythagore, ont constamment enseignée. Ils

---

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 17. — (*b*) Maimonid. Mor. Nevoch., part. I, c. 70.

ont attribué à l'ame du monde toutes les fonctions que nous avons dit plus haut appartenir à la cause active ou à Uranus, savoir celle d'organiser et de former les corps ; ainsi nous pouvons appliquer à l'ame universelle tout ce que nous avons dit du ciel et de ses parties. C'est à l'ame universelle, suivant Platon, qu'a été confié le soin de former les espèces mortelles, les animaux aériens, aquatiques et terrestres, par le secours et par l'action intermédiaire des animaux célestes et immortels, c'est-à-dire des astres, agens puissans de la fatalité, et dépositaires de l'énergie active d'Uranus. Par une fiction poétique, Platon peint la divinité qui présente aux Dieux célestes une coupe dans laquelle était un mélange des deux parties de l'ame du monde, auquel il ajoute une petite portion du feu, principe intelligent, et il en fait une composition particulière d'où furent tirées les ames humaines. Il en distribua ensuite différentes portions dans les astres, comme dans autant de chars de feu, pour les promener dans l'univers, et leur montrer les lois et le destin des êtres. On sent qu'en écartant le voile allégorique que le génie poétique de Platon a étendu sur ce dogme philosophique, tout ce morceau, bien analysé, se réduit à dire ce qu'a dit ensuite Virgile, d'après Pythagore (*a*), que toutes les ames sont une émanation de l'ame universelle, et que le ciel, dans lequel brillent les astres où elles sont distribuées, les précipite dans la matière, suivant une marche réglée par le destin, lequel dépend tout entier du mouvement des corps célestes. Il les enchaîne dans les corps mor-

(*a*) Virgil. AEneid., l. 6, v. 728; et Georg., l. 4, v. 220.

tels des différens animaux, jusqu'à ce qu'à la mort elles soient rendues à ce même ciel et aux astres, d'où elles étaient émanées.

Cette doctrine a été exprimée dans beaucoup de fables qui tiennent à la doctrine secrète des mystères, et elle s'est reproduite sous les formes les plus monstrueuses, dans les premières sectes du christianisme, ainsi qu'on peut le voir dans saint Épiphane et dans Beausobre. Comme ces fables théologiques font une classe à part, nous renvoyons à ces ouvrages le lecteur curieux de connaître et de résoudre ces sortes d'énigmes. Pour nous, il nous suffit d'en indiquer la base et le principe de solution; car nous ne nous proposons ici que d'examiner les formes et les mouvemens de l'ame universelle et de l'Univers-Dieu animé, et nous n'entrerons dans la théorie particulière des ames humaines, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour saisir l'esprit de la doctrine secrète des mystères; ce qui sera le sujet d'un traité particulier.

Platon (*a*), en donnant au monde l'ame et la vie, ne croit pas pour cela qu'on doive l'assimiler aux autres animaux, trop imparfaits, pour que la beauté du monde puisse leur convenir. C'est un animal, mais un animal composé de l'assemblage de tous les êtres animés, qui sont autant de parties de ce grand animal, soit qu'on les considère dans leurs espèces variées, soit qu'on les compte individuellement. Les animaux qui tiennent le premier rang sont les animaux célestes et divins, composés de la substance du feu (*b*); autrement les astres qui ornent les cieux par leur éclat et leur beauté. Cette

---

(*a*) Plat. in Tim., p. 30. — (*b*) Ibid., p. 40.

classe d'animaux fait la fonction de cause, relativement à tous les autres que la terre nourrit dans son sein. Ce sont ces animaux immortels qui organisent et gouvernent les animaux passagers et mortels, auxquels l'administration de la nature sublunaire est confiée (*a*). Ce sont eux qui, agissant sur les élémens, les modifiant, les unissant et les amalgamant entre eux suivant certains rapports, organisent les corps particuliers, dans lesquels ils versent une petite portion de l'ame universelle (*b*). On aperçoit aisément que la théorie de Platon rentre absolument dans le système des influences célestes sur les corps terrestres, et que l'appareil métaphysique dont il l'a environnée n'empêche pas que nous n'y reconnaissions tous les principes astrologiques que nous avons exposés plus haut, en parlant de l'action du ciel sur la terre et du concours de l'un et de l'autre dans la formation des animaux, et en général de tous les corps produits. Donc, notre méthode proposée trouve tout entière sa place, même dans le système de Platon et de tous les platoniciens qui l'ont commenté.

Jamblique, qui regarde l'Univers comme un grand animal dont toutes les parties, quoique très-distantes entre elles, s'unissent par une nature commune, et agissent l'une sur l'autre, n'a fait qu'exprimer un dogme fondamental de l'astrologie naturelle. Ce lien commun, c'est l'ame du monde qui circule dans toutes ses parties, et établit entre elles une correspondance qui unit la partie active où sont les astres, à la partie passive dans laquelle se forment les corps mortels.

(*a*) Plat. in Tim., p. 41. — (*b*) Ibid., p. 43.

Cette ame était une substance infiniment subtile et très-active, telle que le feu éther des stoïciens, qui, pur à la circonférence du monde et d'une mobilité incroyable, parce que rien d'étranger n'enchaînait là son activité naturelle, perdait de sa pureté et de sa vitesse à mesure qu'il descendait vers le centre de la terre, et qu'il se mêlait à une matière d'autant plus grossière qu'elle était plus voisine de ce même centre. Semblable au rayon d'un cercle immense, dont une extrémité parcourt avec une extrême vitesse la circonférence tandis que l'autre semble presque immobile au centre, l'ame du monde, ou le feu éther qui composait sa substance, circulait avec une vitesse infinie dans le ciel, au-dessus duquel refluait ce fluide actif, et qu'il enveloppait d'une couronne de lumière, tandis qu'au centre de la terre il était presque sans mouvement, enchaîné dans la masse inerte de matière ténébreuse qui compose le globe terrestre. On peignit sa circulation rapide dans le premier mobile par un cercle ailé, et on donna également des ailes aux animaux du zodiaque, au lion, au bœuf, à l'homme et au vautour céleste qui partagent sa révolution en quatre parties égales. Telle fut l'origine des ailes données aux chérubins, et en général aux intelligences qui étaient censées résider dans les astres, sous quelque nom qu'on les ait désignées.

L'ame, qui dans les principes des platoniciens et des pythagoriciens n'était qu'un nombre essentiellement mouvant (*a*) et se mouvant par lui-même, était liée au centre du monde, comme à un point fixe, et elle était

---

(*a*) Le Battenx, Caus. prem., t. 1, p. 266.

libre à la circonférence. Donc, son mouvement devait être circulaire, nul au centre, et le plus grand à la circonférence, comme celui de la fronde. Le rayon qui partait du centre de la terre pour aller à la dernière couche supérieure des cieux, était gradué suivant certaines proportions harmoniques, qui décidaient des vitesses particulières que devaient avoir les planètes placées, à différentes distances, sur ce rayon. La proportion ou progression eut trente-six termes, c'est-à-dire autant que le zodiaque a de parties dans sa division par décans. Le premier terme fut trois cent quatre-vingt-quatre, représentatif de l'unité centrale; et la somme des termes cent quatorze mille six cent quatre-vingt-quinze. Les nombres intermédiaires, donnant la progression harmonique des tons et des demi-tons, formaient une échelle musicale, d'après laquelle s'était faite la distribution de l'ame universelle dans les différentes parties du monde dont elle entretenait l'harmonie. On trouvera dans Timée de Locres et dans les remarques de M. Batteux (*a*), traducteur de ce Traité, le développement de cette savante théorie. Comme elle tient plus à la métaphysique qu'à la mythologie et aux allégories sacrées que nous nous proposons d'expliquer dans cet ouvrage, nous y renvoyons le lecteur. Nous ajouterons seulement qu'on y verra la distinction de la cause active et de la cause passive, et ensuite leur réunion devenue nécessaire pour organiser les corps sublunaires, réunion figurée par le mélange des deux essences, l'une indivisible et l'autre divisible, dont se compose le rayon qui tient

---

(*a*) Timée, trad. de Batt., Caus. prem., t. 1, p. 256; t. 2, p. 19, 92, etc.

par un bout au centre de la terre, et qui par l'autre parcourt avec rapidité la circonférence des cieux (*a*).

La nature altératrice qui, dans Timée, organise les animaux mortels, n'est que la partie inférieure du rayon ou de l'ame du monde, laquelle se répand dans le monde sublunaire occupé par les élémens qu'elle modifie, qu'elle unit, ou qu'elle divise, et qu'elle pénètre en tout sens. C'est là seulement qu'elle est répandue dans des corps passagers et mortels qui naissent, croissent, s'altèrent et se détruisent, tandis que sa partie supérieure anime les astres, corps immortels et exempts de toute altération, quoique changeans dans leur mouvement. Sur ce rayon, dit M. Batteux (*b*), que nous avons supposé tiré du centre du monde jusqu'à sa circonférence, sont rangées graduellement toutes les substances, proportionnellement au plus ou moins de matérialité et de subtilité qu'elles ont. D'abord au centre est la terre, sur laquelle, comme sur une base immobile, s'appuient tous les Dieux sans exception; c'est la partie la plus grossière, la plus lourde, celle qui a le moins d'ame, et qui peut-être même n'en a point. Depuis la surface de la terre jusqu'à l'orbite de la lune, Timée place l'eau, l'air, le feu élémentaire, qui sont d'autant moins matériels, qu'ils s'élèvent davantage, et qu'ils acquièrent en s'élevant une plus grande dose de l'ame du monde, qui correspond au degré où ils sont de l'échelle, et qui dans cette partie s'appelle nature altératrice.

Depuis la lune jusqu'aux étoiles fixes, sont placés le soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne.

(*a*) Batteux, trad. de Timée, p. 43. — (*b*) Caus. prem., t. 2, p. 113.

Chacun de ces astres est composé d'une matière affinée de plus en plus, et doué d'un degré d'ame aussi augmenté, selon les proportions harmoniques. Après quoi se trouve la substance éthérée, pure et sans aucun mélange de matière hétérogène. C'est dans ce fluide lumineux et infiniment subtil que nage le monde. C'est cette sphère de feu et de lumière dans laquelle Parménide plaçait la substance de la Divinité (*a*), et qui, suivant ce philosophe, embrassait et contenait l'Univers.

Il est à propos d'observer la progression suivant laquelle se graduait le rayon qui, du centre de la terre, s'étendait jusqu'à sa circonférence, et sur lequel se plaçaient les différens êtres, à raison de la portion plus ou moins grande, plus ou moins pure, qu'ils possédaient de l'ame divine universelle. C'est sur ce rayon que nous verrons se ranger, à différentes distances, les êtres intermédiaires qu'on imagina placés entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, sous les noms de Dieux, de démons ou de génies, de héros, dans la religion des Grecs; ou d'archanges et d'anges de différens ordres, dans celle des Perses, des Chaldéens, des Juifs et des Chrétiens. Tous ces génies occupaient une place plus ou moins élevée, à raison du plus ou moins de pureté dans leur nature.

L'origine de cette distinction est une suite de la graduation de l'ame universelle, qui semblait descendre comme d'elle-même, depuis les sommets les plus élevés du ciel jusqu'aux abîmes les plus profonds de la terre, en passant par les animaux célestes ou par les astres, ensuite dans les substances aériennes, puis dans l'homme,

---

(*a*) Cic. de Nat. Deor., l. I, c. XI.

dans les bêtes, dans les plantes et jusqu'aux métaux (*a*). Le sommet de la chaîne était dans la lumière céleste, et le bas dans les ténèbres de l'abîme. C'est dans le plus élevé de tous les cieux, appelé le Firmament, que Pythagore faisait résider la première cause (*b*). Le ciel, suivant Zénon, est cette circonférence extrême, à la superficie de laquelle réside la Divinité qui s'y concentre et y appuie son siége (*c*). Or, le même Zénon et Cléante (*d*), son disciple, appelaient Dieu le monde animé par l'ame universelle qui, du ciel où est son siége principal, se répand dans toutes les parties de la matière qui le compose. De là vint qu'il distribuait la Divinité dans tous les astres, dans l'eau, dans la terre, dans l'air, dans tous les élémens, et en général dans la Nature entière. Aussi rappelait-il tous les Dieux aux seuls agens naturels, et toute la mythologie à la physiologie, c'est-à-dire à sa véritable origine. Il ne voyait dans toute la théogonie d'Hésiode, comme nous, que le jeu des causes physiques, et dans les Dieux (*e*) que ce poëte chante, que l'ame unique du monde, qui prend des noms et des formes différentes à raison des différens lieux où on la suppose agissante, et des différentes manières suivant lesquelles elle agit.

Ce système ne s'éloigne pas de celui de Timée, ni de celui de Platon, qui font entrer l'ame universelle dans la composition du ciel et des astres, et ensuite, par leur ministère, dans le reste de la Nature où elle se reproduit sous mille formes. Speusippe, neveu de Platon (*f*), mar-

---

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 4, p. 93. — (*b*) Autor. vit. Pyth. apud Phot. cod. 259. — (*c*) Diog. Laert. vit. Zen., p. 522. — (*d*) Cicer. de Nat. Deor., c. 14 et 15. — (*e*) Ibid., l. 1, c. 14 et 15. — (*f*) Ibid., c. 13.

chant sur les traces de son oncle, admettait aussi cette force animale à qui il donnait le nom et les prérogatives de la Divinité. On ne doute point, dit Achille Tatius, « que le ciel ne soit animé et ne se meuve par lui-même, en vertu d'un mouvement circulaire (*a*) qui se maintient toujours le même, et qui le ramène perpétuellement au point d'où il est parti primitivement. Platon même le suppose intelligent. » Ces deux idées, en effet, d'être animé et d'être intelligent, ne furent jamais séparées quand il a été question du monde, comme nous le dirons bientôt; et la même raison qui lui fit attribuer l'ame dut lui faire attribuer nécessairement l'intelligence, comme nous allons le voir.

CHAPITRE VII.

DE L'INTELLIGENCE UNIVERSELLE ET DE SES PARTIES.

Une fois que les hommes eurent donné une ame à l'Univers, qui contenait en elle, comme dans sa source, la plénitude de la vie animale des êtres particuliers, tant des astres considérés comme autant d'animaux célestes, que des autres animaux qui vivent dans la région inférieure du monde, qu'occupent les élémens, il ne

---

(*a*) Achil. Tat. Petav. Uranolog., c. 5, p. 76.

leur en coûta pas beaucoup de supposer cette ame essentiellement intelligente, et de placer en elle la source de l'intelligence des autres êtres à qui la Nature avait départi une portion d'intelligence. L'Univers fut donc, non-seulement animé, mais aussi doué d'intelligence, et presque toutes les parties du monde, qui participaient à l'ame, participèrent aussi, suivant les mêmes rapports, à l'intelligence de cette ame unique, répandue dans toute la Nature.

L'intelligence, suivant ces philosophes, ne pouvait être reçue immédiatement dans un corps; il fallait que l'ame fût son siége, et devînt un intermédiaire entre l'intelligence et le corps auquel cette intelligence s'unissait. L'ame était donc le véhicule et comme l'enveloppe de l'intelligence qui s'attachait à elle, et ne pouvait se reposer qu'en elle. Tout ce qui était doué d'intelligence l'était nécessairement d'une ame ; et, comme il y avait une ame universelle, source de toutes les ames, on doua l'ame universelle d'une intelligence universelle, source de toutes les intelligences particulières. Dès lors l'ame du monde renferma en elle l'intelligence du monde, qui s'étendit du ciel jusqu'à l'homme et aux animaux, et ne suivit pas plus loin les courses de l'ame dans la matière des corps passagers ; mais elle l'accompagna partout dans les élémens et dans toutes les parties de la matière, qui avaient le caractère de cause et le sceau de la perpétuité, tels que les fleuves, les montagnes, etc., qui étaient autant de membres de la Divinité. Tous les agens de la Nature, où se répandait l'ame universelle, devinrent le siége d'une portion de son intelligence ; et l'Univers, dans ses parties et dans sa totalité, se trouva rempli d'intelligences que l'on pouvait regarder comme

autant d'émanations de l'intelligence souveraine et universelle. Partout où siéga l'ame divine comme cause, là fut aussi le siége d'une intelligence. C'est ainsi que le ciel, les astres, les élémens et toutes les parties de l'Univers devinrent le siége d'autant d'intelligences divines. Chaque portioncule de la grande ame devint une intelligence partielle, et plus elle était dégagée de la matière grossière, plus elle était active et intelligente.

La gradation des intelligences suivit celle de l'ame, depuis le sommet des cieux jusqu'aux abîmes des eaux et de la terre. Toute la partie du monde, qui s'étend depuis le ciel de la lune jusqu'à celui des fixes, renferma les intelligences les plus pures, soit anges, soit Dieux, habitans de l'Olympe. L'homme et les animaux doués d'un certain instinct se trouvèrent placés au bas de l'échelle des intelligences, dont les génies de l'air et des eaux remplissaient les degrés intermédiaires. La partie ténébreuse du monde eut aussi ses intelligences, comme la partie lumineuse, et toutes les divisions que nous avons marquées plus haut dans la Nature, se sont retracées dans les différens ordres d'intelligences, en sorte que notre méthode n'éprouvera aucun changement dans son application à un Univers animé et intelligent, et dont les parties et les agens sont doués d'intelligence.

Les rapports d'union ou d'opposition, les filiations, les combats, les victoires ou les défaites, la naissance ou la mort, l'exil, les courses, les fuites, et en général toutes les allégories qui ont pour base les situations respectives des corps célestes ou terrestres, censés agens de la Nature, seront les mêmes pour les intelligences qui y président, et l'histoire de celles-ci ne sera que l'expression figurée du jeu des causes matérielles. En

général, que l'Univers ne nous offre dans ses mouvemens et ses situations variées qu'un pur mécanisme, ou qu'il nous présente l'action de causes vives, animées et intelligentes, c'est absolument la même chose pour nous qui expliquons par le mouvement des corps celui qui est supposé appartenir aux intelligences qui y résident. Que le poëte, par une fiction ingénieuse, ait donné de l'ame, du mouvement et de l'intelligence aux parties de la Nature, ou qu'elles en aient réellement et essentiellement, peu importe pour le succès de nos explications, puisqu'elles ne tombent que sur les phénomènes apparens, et que les phénomènes sont les mêmes dans tous les cas. Seulement l'histoire poétique, qui en a été faite, acquerra un degré de vraisemblance de plus, et aura presque la vérité d'une histoire, en donnant de la réalité aux personnages, et en leur prêtant des sentimens et des passions que leurs actions ou leurs fonctions semblent supposer. Nous ne dirons donc plus simplement que l'Univers et ses parties sont animés; nous dirons encore qu'ils sont intelligens, et que tout dans la Nature s'opère par l'action d'une foule d'intelligences répandues dans toutes les parties du monde, être vivant, animé et intelligent, qui renferme en lui l'origine et la source de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières.

De même que tout ce qui n'était que matière est devenu animé, de même tout ce qui est animé va devenir intelligent par une suite du même principe qui a fait donner une ame au corps immense et éternel du monde. Il y a, disait-on, dans la nature sublunaire des êtres animés et vivans; et cela, sans doute, parce que la Nature elle-même est une force vive et animée qui pénètre toutes les parties de l'Univers, et que la vie de

chaque corps particulier, ainsi que l'ame qui le meut, font partie de la vie et de l'ame universelle, comme la matière grossière du corps fait partie de la matière universelle. En suivant le même raisonnement, on dit : Ces ames elles-mêmes sont douées d'une portion plus ou moins grande d'intelligence, parce qu'il y a dans l'ame universelle une intelligence d'où découlent toutes les intelligences particulières. Donc l'Univers ou le monde est, non-seulement un animal, mais encore un animal intelligent, et souverainement intelligent. Tel l'a conçu Timée de Locres.

Le monde, suivant ce philosophe (*a*), comprend tout. C'est un enfant unique, animé et doué de raison. Timée suppose que l'ame de l'homme n'est intelligente que parce que celle du monde l'est essentiellement. Car l'ame de l'homme, suivant lui (*b*), fut composée des mêmes rapports et des mêmes qualités que l'*ame du monde*. Son intelligence fut tirée de la substance de l'être toujours le même, qui meut le premier mobile, ou le ciel des étoiles. Mêlée à la partie raisonnable de l'ame, elle fut un germe de sagesse dans les esprits privilégiés. L'opinion de Timée, sur l'intelligence universelle qui réside dans l'ame du monde, a été celle de beaucoup d'autres philosophes ; ce qui leur faisait dire que le monde était animé et sage, au rapport de Cicéron (*c*). Cléanthe, disciple de Zénon, qui regardait le monde comme Dieu, ou comme la cause improduite et universelle de tous les effets produits (*d*), donnait une ame et une intelligence à la Nature univer-

---

(*a*) Batteux, Caus. prem., t. 2, p. 12. — (*b*) Ibid., p. 43. — (*c*) Cic. de Nat. Deor., l. 1, c. 10. — (*d*) Ibid., c. 15.

selle, et c'était à cette ame intelligente qu'appartenait la divinité. Suivant lui, elle établissait son principal siége dans la substance éthérée, dans cet élément lumineux qui circule avec abondance autour du Firmament et de la dernière enveloppe du monde, et qui de là se répand dans tous les astres qui, par cela même, partagent la nature divine, dans le système de ce philosophe. C'est par une suite du même principe qu'il communiquait la divinité à l'intelligence même de l'homme, qui n'est qu'une émanation du feu intelligent de l'éther, ou une portion de l'être toujours le même, pour me servir de l'expression de Timée de Locres.

C'était également dans la raison, et surtout dans cette raison universelle (*a*) qui forme l'ame et l'intelligence de la Nature, que Chrysippe, le plus subtil des stoïciens, plaçait la force divine, ou l'essence de la divinité qu'il attribuait au monde mû par l'ame universelle répandue dans toutes ses parties. C'était surtout dans la partie intelligente qui constituait le chef et comme la tête de l'animal-monde, qui en réglait les mouvemens et en contenait toute l'harmonie, qu'il fixait le principal siége de la divinité dont l'éther était la substance.

Dans le second livre de Cicéron sur la nature des Dieux (*b*), un des interlocuteurs s'attache à prouver par plusieurs raisonnemens que l'Univers est nécessairement intelligent et sage. Une des raisons principales qu'il donne pour appuyer sa théorie sur l'ame et sur l'intelligence du monde, c'est qu'il n'est pas vraisemblable

---

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 1, c. 15. — (*b*) Ibid., l. 2, c. 11, 12, 13.

que l'homme, qui n'est qu'une partie infiniment petite du grand tout, ait des sens et de l'intelligence, et que le tout lui-même, d'une nature bien supérieure à celle de l'homme, en soit privé. Nous voyons, dit-il encore, dans les parties du monde, et il n'y a rien dans le monde qui ne soit une partie du tout, qu'il y existe du sentiment et de la raison. Nécessairement ces mêmes facultés doivent se trouver dans ce qui constitue la partie supérieure et principale du monde, et s'y trouver même dans un degré plus éminent et sous une forme plus active; d'où il résulte que le monde est un être vraiment sage.

Cicéron fait à peu près le même raisonnement dans son discours pour Milon. De ce qu'il y a dans l'homme un principe de sentiment et d'intelligence, il conclut qu'à plus forte raison l'on doit en reconnaître un dans l'Univers dont tous les mouvemens s'exécutent avec tant d'ordre, et semblent réglés avec tant de sagesse (*a*). Non-seulement les raisons morales avaient conduit les philosophes à cette conclusion, mais ils la tiraient même des raisons physiques et de leur opinion sur la nature de la substance éthérée et sur celle du monde. Les physiciens regardaient le monde comme un immense animal, composé de l'assemblage d'une multitude de corps organisés et animés qui étaient ses parties, dans lequel ses mouvemens étaient l'effet d'un souffle de vie, ou produits par une grande ame et dirigés par son intelligence. Elles se répandaient l'une et l'autre dans les membres de ce vaste corps, et entretenaient sa vigueur

---

(*a*) Cicer. pro Milon, c. 3.

éternelle (*a*). C'était même d'après cette supposition que quelques-uns d'entre eux expliquaient le flux et le reflux de la mer. Le mouvement était censé appartenir essentiellement à l'ame ; et la direction des mouvemens réguliers et bien ordonnés, à l'intelligence. Or, comme on observait dans le monde du mouvement et de l'ordre, on se trouvait forcé d'y placer aussi une ame et une intelligence qui l'entraînait éternellement, et qu'on ne pouvait distinguer de l'Univers même, puisque l'on composait l'idée de l'Univers des idées particulières de tout ce qui existe.

Une même sorte d'ames a été distribuée à tous les animaux qui sont sans raison, dit Marc-Aurèle, et un esprit intelligent à tous les êtres raisonnables, comme tous les corps terrestres ont une même terre, et comme tout ce qui vit et tout ce qui respire ne voit qu'une même lumière et ne reçoit et ne rend qu'une même vie (*b*). La lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie dispersée sur les murailles, sur les montagnes, sur mille objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle soit divisée en des milliers de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle se distribue en une infinité de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une *intelligence*, quoiqu'elle semble elle-même se partager.

Il résulte de ces principes philosophiques que la matière des corps particuliers se généralise en matière universelle, d'où se compose le corps du monde ; que les ames particulières et les intelligences particulières

---

(*a*) Solin., p. 76. — (*b*) Marc-Aurel., l. 9, c. 6.

se généralisent en ame et en intelligence universelles, qui meuvent et régissent la masse immense de matière dont se compose le corps ou la totalité de matière qui existe dans le monde. Ainsi, le monde devient un corps immense, mû par une ame, gouverné et conduit par une intelligence, qui ont la même étendue et qui agissent dans toutes ses parties, c'est-à-dire dans tout ce qui existe, puisqu'il n'existe rien hors l'assemblage de toutes choses.

Nous pourrions réunir ici une foule d'autres autorités, pour prouver l'antiquité et l'universalité de cette opinion philosophique, qui donne à l'Univers une ame intelligente et sage. Comme nous aurons occasion de revenir ailleurs sur cette matière, lorsque nous traiterons du verbe et de l'esprit, ou des deux personnes de la Trinité des Chrétiens, désignées par ces noms, nous nous bornerons ici au petit nombre de citations que nous venons de rassembler. Nous les croyons suffisantes pour établir le principe d'après lequel nous partirons, pour assigner à toutes les parties de la Nature les plus apparentes une ou plusieurs portions d'intelligence, autrement dit les différentes intelligences qui étaient censées résider tant au ciel que dans les élémens et sur la terre. On avait conclu que les cieux, et les astres qui en font partie, étaient animés, parce qu'ils possédaient une portion de l'ame universelle. On conclut également que les cieux et les astres étaient des êtres intelligens, parce que l'ame universelle était souverainement intelligente. Enfin, on conclut aussi qu'ils partageaient la divinité avec la nature universelle, parce que la divinité résidait dans l'ame et dans l'intelligence universelles qui meuvent et régissent le monde, et dont

ils étaient dépositaires chacun pour leur part. Telle est la série des conclusions qui conduisit les hommes à placer des intelligences divines dans toutes les parties de la Nature.

Cette conséquence n'a pas échappé à l'interlocuteur du dialogue de Cicéron (*a*) sur la nature des Dieux, dont nous avons rapporté les raisonnemens plus haut. D'après cette connaissance, nous dit-il, que nous avons de la divinité du monde, nous ne pouvons nous empêcher de l'attribuer aux astres qui en font partie, qui sont formés de la partie la plus noble et la plus pure de la substance éthérée, sans aucun mélange de matière de nature étrangère, qui renferment essentiellement la chaleur et la lumière, et à qui il est impossible de refuser le titre d'êtres animés et d'êtres doués de sentiment et d'intelligence.... Car le feu, qui brille dans les corps célestes, est un élément actif, principe de vie, de végétation et de conservation des corps vivans et animés, feu qui fait germer les plantes et épanouir les fleurs, et entretient cette chaleur vitale qui fait respirer les animaux. Le soleil, qui est composé d'un pareil feu, est donc animé lui-même, ainsi que tous les autres astres qui brillent dans les plaines brûlantes de l'éther que nous nommons autrement le *Ciel*. Les astres, nés au sein de cet élément infiniment subtil, et qu'une activité éternelle tient en mouvement, doivent nécessairement partager la mobilité active de sa nature, et emprunter d'elle le sentiment et l'intelligence qui en est la suite nécessaire; d'où il résulte pareillement (*b*) qu'on ne peut s'em-

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 2, c. 14 et 15. — (*b*) Ibid., c. 16.

pêcher d'en faire autant de Dieux. Il est probable même que l'intelligence qui est dans les astres est d'une nature supérieure à celle des autres êtres, comme l'est la région dans laquelle ils vivent. L'auteur croit trouver dans l'ordre du monde, dans la régularité et l'harmonie des mouvemens des astres, autant de preuves du sentiment et de l'intelligence dont les corps célestes sont doués, puisque ces mouvemens ont tous les caractères d'un mouvement libre et spontané. Il conclut de là qu'ils sont des Dieux, c'est-à-dire, des causes actives, éternelles, animées et intelligentes, par l'action desquelles sont produits les effets passagers dont nous sommes témoins et dont nous faisons partie ; car c'est là ce que nous avons dit caractériser la divinité et remplir l'idée que doit présenter ce mot.

Voilà donc la voûte céleste peuplée d'une foule d'intelligences éternelles ou de Dieux, de génies célestes ou d'anges, suivant d'autres théologiens, qui tous partagent la divinité d'Uranus leur père, et qui lui sont associés dans l'administration de l'Univers, et surtout dans l'empire qu'il exerce sur la nature sublunaire et sur l'homme. Ainsi se composa la cour céleste et s'organisa le système universel d'administration du monde, dont le soin fut confié à des intelligences de différens ordres et de dénominations différentes. Rien ne s'exécuta plus par des moyens physiques ; tout dépendit de la volonté et des ordres d'agens intelligens. Le conseil des Dieux régla les destins des hommes, et décida du sort de la Nature entière soumise à leurs lois et dirigée par leur sagesse.

Nous voilà arrivés au moment où la théologie prit la forme qu'elle avait, lorsqu'avant Homère, en Grèce,

on faisait des poëmes sur les Dieux, on peignait leurs actions, on chantait leurs combats et on publiait leurs oracles, ou lorsque les Chaldéens, les Perses, les Assyriens et les Juifs leurs copistes, faisaient des romans sur les anges et les archanges, et peignaient le grand Dieu dans l'assemblée des Dieux inférieurs, ses agens et les ministres de ses volontés.

Le gouvernement de l'Univers, la distribution du temps, de la lumière, de la chaleur ou du froid, de la pluie, du vent, de l'humidité ou du sec, la température variée des saisons, leur retour périodique, la succession du bien et du mal, de la génération et de la destruction des corps dans la végétation annuelle, enfin tout le système météorologique, et la reproduction de tous les effets sublunaires, ne seront plus simplement produits par des influences d'étoiles, mais par la volonté d'agens très-intelligens qui siégeront dans les astres, et qui auront la direction de telle ou telle opération de la Nature, dont l'exécution leur a été remise par l'intelligence première et universelle. Chaque planète ne se mouvra plus par une force mécanique, ou même simplement par une force vive et animée qui l'entraînera dans son courant. Ses mouvemens seront l'effet d'une volonté libre et sage, qui réglera ses directions, ses stations et ses rétrogradations, et qui dirigera sa route dans les cieux, suivant des lois propres à la faire concourir à l'harmonie universelle. Un génie, soit Dieu, soit ange, en aura la conduite, et, voyageant dans ce char lumineux, parcourra les plaines de l'Olympe pour veiller sur l'ordre du ciel, d'où dépend celui de la terre soumise à l'action des corps célestes. C'est la conclusion qui découle des principes que nous avons

établis, et que tire l'interlocuteur du dialogue de Cicéron dont nous venons de parler. Après avoir examiné l'ordre, l'harmonie et la constance des mouvemens de diverses sphères, il conclut que les astres ne pourraient jamais exécuter avec autant de régularité et de constance ces divers mouvemens (*a*), s'ils ne renfermaient en eux une force et une intelligence divine, un principe de raison et de sagesse. L'auteur part de là pour conclure que les astres, tant fixes qu'errans, sont autant de divinités.

Telle était l'opinion des anciens philosophes, suivant M. Batteux (*b*), sur la constance des mouvemens célestes, et sur leur régularité que rien n'altérait. Ils ne concevaient pas que l'exécution ponctuelle d'un ordre qui pouvait se varier de mille manières différentes, pût se faire constamment et toujours de même, sans être réglée par une intelligence. Les modernes font de la force motrice des planètes une loi mécanique qu'ils expliquent par la combinaison de deux forces, l'une d'impulsion et l'autre d'attraction, dont ils ne peuvent démontrer l'origine, mais dont ils calculent les effets. Les anciens en faisaient une force intelligente qui prenait sa source dans l'intelligence première et universelle. Ainsi les planètes, suivant Achille Tatius (*c*), sont autant d'êtres animés qui se meuvent d'eux-mêmes et qui se dirigent par leur propre intelligence. Suivant le même auteur (*d*), ou plutôt suivant Diodore qu'il cite, une planète est un corps lumineux et divin, de même nature et formé de

---

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 2, c. 21. — (*b*) Batteux, Caus. prem., t. 2, p. 116. — (*c*) Uran. Petav. Ach. Tat., c. 23. — (*d*) Ibid., c. 10.

la même substance que le ciel et l'éther (*a*), où elle circule dans un mouvement éternel. Ce ciel lui-même était formé du feu artiste intelligent, que les stoïciens admettaient pour première cause, ou dans lequel ils plaçaient l'énergie de l'ame universelle (*b*).

Les stoïciens, dit Achille Tatius (*c*), prétendent prouver que les astres sont animés, par cela même qu'ils sont composés de la substance du feu éther. Chrysippe, dans son livre de la Providence et des Dieux, Aristote, dans son livre sur le ciel, et Platon, continue toujours Achille Tatius, soutenaient la même opinion. C'est là sans doute aussi l'origine des huit Dieux de Xénocrate, qui en plaçait cinq dans les cinq planètes, deux dans le soleil et dans la lune, et un huitième dans la totalité du ciel (*d*), qui comprend toutes les fixes, dans lesquelles circule la substance éthérée et intelligente qui compose la masse du ciel.

On sent bien que si on décompose ce dernier dans toutes ses parties, soit en constellations, soit en étoiles, on verra éclore de son sein une foule de divinités. Chaque astre deviendra un Dieu ou un être animé et intelligent, qui partagera la divinité ou la nature de la cause universelle qui agit dans les cieux. Héraclide de Pont, sorti de l'école de Platon (*e*), professait la même doctrine sur la divinité des planètes, sur celle du ciel et de la terre, ou d'Uranus et de Ghê, père et mère de tous les Dieux. En faire des Dieux, c'était nécessairement y placer des substances animées et intelligentes, sources

---

(*a*) Uran. Petav. Ach. Tat., c. 11. — (*b*) Cic. de Nat. Deor., l. 2, c. 22; l. 1, c. 14. — (*c*) Achill. Tat., c. 13. — (*d*) Cic. de Nat. Deor., l. 1, c. 13. — (*e*) Ibid.

de la vie et de l'intelligence des autres êtres, puisque la cause ou la divinité doit avoir éminemment en elle ce que l'effet n'a que dans un degré fort inférieur, ce qu'il n'a que par elle et qu'il ne tire que d'elle.

Théophraste donnait la divinité au ciel, par cela même qu'il y reconnaissait un principe de vie éternelle (*a*), et qu'il le supposait animé. Simplicius, d'après la doctrine d'Aristote qu'il commente, ne veut pas qu'on voie dans les astres des corps inanimés, mais il soutient qu'ils ont la vie et l'intelligence en partage, et qu'ils agissent en conséquence. Il les croit éternels dans le sens le plus étendu (*b*), n'ayant jamais été faits et ne devant jamais être détruits, exempts de changement et d'altération, impassibles et affranchis de toutes les affections malheureuses qu'on éprouve ici-bas; c'est-à-dire, qu'il leur donne tous les caractères de la divinité (*c*). Il prétend que tous les corps célestes ont le mouvement par eux-mêmes, comme tous les animaux; qu'ils sont effectivement des êtres animés et divins, dont l'activité éternelle ne peut être arrêtée par rien; ce qui convient à des Dieux. Aussi Aristote prétendait-il que chaque astre (*d*) avait une intelligence immortelle qui présidait à sa marche, et voyageait avec lui durant toute sa révolution. Ce n'était, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'une conséquence du principe de ce philosophe (*e*), qui pensait que le ciel et les astres étaient animés; qu'ils renfermaient dans leur propre vie le principe de leur mouvement et de leur activité, et qu'ils n'étaient pas simplement

---

(*a*) Procl. in Tim., p. 177. — (*b*) Simpl. in Arist. de Cæl., l. 3, p. 137. — (*c*) Ibid., lib. 2, p. 90. — (*d*) Arist. Metaphys., l. 12, c. 7 et 8. — (*e*) Plut. de Placit. Philos., l. 2, c. 3.

des corps bien ordonnés, dénués d'ailleurs de vie et d'intelligence. Ce sont des ames, dit Simplicius (*a*) toujours d'après la doctrine de son maître, qui impriment le mouvement aux sphères, dans lesquelles se meuvent les fixes et les planètes. Le ciel, le plus divin et le plus élevé de tous les corps qui composent l'assemblage que nous appelons *monde*, s'embrasse lui-même de ses contours; il se cherche lui-même, ainsi que l'ame et l'intelligence (*b*) qui le meuvent. C'est là le but qu'il veut atteindre par cette rotation éternelle sur lui-même, qui est l'espèce de mouvement le plus parfait, celui qui a le plus d'énergie, et qui renferme en soi plus de bien. Ce mouvement circulaire lui est imprimé par l'ame (*c*), le ciel étant un être vivant et animé.

Macrobe (*d*), parlant de cette rotation ou de ce retour du monde sur lui-même, l'attribue aussi (*e*) au désir qui l'attache à la poursuite de l'ame, laquelle se distribue dans toutes ses parties, mais dont la portion la plus pure compose les ames intelligentes que Cicéron dit (*f*) animer les corps sphériques et lumineux que nous appelons des astres, ou des étoiles et des planètes, qui achèvent leurs différentes révolutions avec une célérité admirable.

Cette doctrine de Cicéron est absolument la même que celle de Timée ou de Platon. Celui-ci dissémine les ames humaines dans les astres, et les met sous la conduite de ces intelligences premières qu'il appelle des Dieux, auxquels il confie le soin d'organiser les animaux

---

(*a*) Simpl. de Cæl., p. 18; id., l. 2, p. 92. — (*b*) Ibid., p. 15. — (*c*) Ibid., p. 18. — (*d*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 17. — (*e*) Ibid., c. 14. — (*f*) Cicer. Som. Scip., c. 3.

qui vivent dans l'air, dans l'eau et sur la terre, et surtout l'homme, roi des autres animaux.

Aussi Proclus, commentateur de Platon (*a*), assure-t-il que ce philosophe regardait le soleil, la lune et les cinq autres planètes, comme autant de corps animés et intelligens, puisqu'il y avait préposé des ames et des intelligences. Il y aurait une étrange inconséquence, suivant Plotin (*b*), à donner à l'ame humaine l'immortalité et la participation à la nature céleste et divine, et à refuser cette même vie immortelle au ciel et aux étoiles, dont la substance est infiniment plus pure ; d'autant plus que tout ce que nous voyons placé dans cette région offre le spectacle le plus orné et le plus beau qui soit dans la Nature. Le même Plotin (*c*) suppose que le ciel, et tout l'intervalle qui sépare la terre du ciel, est rempli d'êtres animés et immortels. Il ne conçoit pas comment on pourrait ne pas regarder comme autant de Dieux les étoiles, tant celles qui brillent dans les sphères inférieures, que celles qui ont leur siége plus haut dans le ciel des fixes, dans cette région élevée où tout marche dans un ordre si constant et si régulier, et avec une harmonie aussi admirable. Il place, conformément aux principes de Platon (*d*), une ame, une intelligence et la divinité dans la masse immense de la terre, qui, sans cette supposition, n'eût pas été appelée par Platon la première et la plus ancienne des divinités. D'ailleurs, ajoute Plotin, si nous regardons chaque astre comme un animal vivant, qui empêche que la terre, qui fait partie de l'univers

---

(*a*) Procl. in Tim. Plat., l. 4, p. 257. — (*b*) Plotin. Ennead. 2, l. 9, c. 5. — (*c*) Ibid., c. 8. — (*d*) Ibid., 4, l. 4, c. 22.

ainsi animé, ne soit elle-même un animal vivant, comme tous les autres grands corps, dont l'assemblage compose celui du monde ? Il n'est ni absurde, ni impossible que l'ame de la terre ait aussi la faculté de voir : car il faut bien faire attention que cette ame n'est pas celle d'un vil animal (*a*) qui n'a qu'une existence passagère, mais qu'elle est intelligente, et qu'elle est une véritable divinité. Cette opinion de Plotin (*b*) rentre dans celle des stoïciens qui, suivant Cicéron (*c*), plaçaient les différentes divinités dans les différentes parties de la Nature, où se répandaient l'ame et l'intelligence universelles. Par exemple, ils plaçaient Cérès dans l'ame de la terre [5]; Neptune dans celle des eaux; Jupiter dans celle de l'éther, etc. Plotin, dit Marsilius Ficin (*d*), son commentateur, était persuadé que la terre était pleine d'animaux immortels, ainsi que tout l'espace qui est entre la terre et les cieux, et surtout le ciel lui-même.

Dans la théologie d'Orphée, on admet des génies terrestres, des génies qui habitent l'air, d'autres l'éther, tous de nature immortelle. Dans les sphères célestes il existe pareillement des animaux immortels et divins; ce sont les astres. Dans les sphères planétaires, certains auteurs placent des génies (*e*) soumis aux planètes, et qui leur sont subordonnés, comme les petites étoiles du Firmament le sont aux grandes. Marsilius Ficin cite l'autorité de Théophraste, qui refuse le titre de philo-

---

(*a*) Plotin Ennead. 4, l. 4, c. 26. — (*b*) August. de Civit. Dei., l. 7, c. 23. — (*c*) Cic. de Nat. Deor., l. 1, c. 15; l. 2, c. 25 et 26. — (*d*) Mars. Fic. Comment. in Ennead. 2, l. 9, c. 8. — (*e*) Ibid., 2, l. 1, c. 2; l. 3, c. 2; l. 9, c. 8. Ennead. 3, l. 1, c. 6; l. 2, c. 2 et 18. Ennead. 4, l. 3, c. 13 et 23.

sophe à tout homme qui nie que les astres soient des êtres vivans et animés. Quant à leur intelligence, elle est, dit-il, prouvée par la marche régulière et par l'ordre admirable qu'ils suivent constamment. Je renvoie à ce commentateur lui-même (*a*) tous ceux qui seront jaloux de connaître à fond les principes philosophiques de Plotin sur l'ame et sur l'intelligence universelle du monde, sur les ames et sur les intelligences particulières du soleil, de la lune, des planètes, des astres, ainsi que sur celles qui étaient censées répandues dans tous les élémens.

On reconnaîtra, par la récapitulation des différens passages et des autorités diverses qu'il a empruntés des diverses sectes de philosophes, et surtout des platoniciens, la vérité de ce que dit saint Augustin (*b*) aux adversaires de sa religion. Les ouvrages, dit-il, de vos philosophes supposent que le soleil et tous les autres astres sont des êtres vivans, animés, parfaitement heureux, et immortels comme leurs corps célestes et divins. Augustin ne devait pas ignorer que cette opinion ne leur était pas particulière, et qu'elle fut souvent adoptée par les Chrétiens eux-mêmes. Origène a la même opinion que les philosophes anciens sur les astres considérés comme autant d'êtres vivans et animés (*c*). Augustin lui-même n'admet-il pas des intelligences dans les astres, quand il nous dit que chaque chose visible en

---

(*a*) Mars. Fic. Comment. Ennead. 2, l. 1, c. 1, 2, 3, 4, 5 et 6; l. 2, c. 1, 2 et 3; l. 3, c. 2, 6, 9 et 13; l. 9, c. 7; l. 2, c. 4, 11, 12, 14 et 15. Ennead. 3, l. 2, c. 3 et 8; l. 4, c. 2. Ennead. 4, l. 4, c. 10, 31 et 32. Ennead. 5, l. 1, c. 2. — (*b*) August. Civ. Dei, l. 20, c. 29. Id., l. 7, c. 3; l. 13, 17. — (*c*) Photius cod. 3.

ce monde a une puissance angélique qui lui est préposée, et cela d'après les témoignages de l'Écriture les plus formels et les plus répétés (*a*)?

Le moine Cosmas reprochait, quoiqu'à tort, aux Chaldéens de ne pas savoir que chaque étoile était conduite par un ange; ce qui prouve qu'il le croyait lui-même. L'auteur d'un ouvrage chrétien, intitulé l'*Octateuque*, qui fut fait sous l'empereur Justin, dit que les astres se meuvent par l'effet de l'impulsion que leur donnent les anges placés sur le Firmament (*b*). Tatien prétend qu'un même esprit de vie, ou une même ame anime les astres, les anges et les hommes (*c*). Suivant Platon, c'était la partie la plus pure de cette ame universelle qui résidait dans les astres. En général, tous les anciens croyaient que les intelligences qui animent les astres sont beaucoup plus parfaites que celles qui animent les corps terrestres (*d*). Philon les appelle des esprits très-purs, parfaitement justes et saints, exempts de tout mélange et de toute contagion; enfin, il les représente comme étant d'une nature aussi pure que celle que les Chrétiens attribuent aux intelligences célestes, connues sous le nom d'*anges*. C'est une chose reconnue de tous les philosophes, dit le même Philon (*e*), que les étoiles, tant fixes qu'errantes, sont animées et intelligentes. Il place aussi dans la partie la plus voisine de l'éther des intelligences très-pures, que les Grecs, dit-il, désignent sous les noms de *génies* et de *héros*, et que Moïse, avec plus de raison, appelle

---

(*a*) August. de Div. quæst. 83, t. 6, p. 63. — (*b*) Photius cod. 36. — (*c*) Tatien. Cont. Gent., p. 151. — (*d*) Huetius Origen., p. 12. — (*e*) Phil. de Plantat. Noe, p. 168.

des *anges* ou des *messagers* de la divinité, des intermédiaires entre elle et l'homme (*a*). Il est nécessaire que le monde, ajoute ailleurs Philon, ait des êtres animés (*b*) dans toutes ses parties, puisque ses parties primaires et élémentaires ont chacune les animaux qui leur conviennent, et qui sont analogues à leur élément. Les astres sont les animaux qui vivent dans le ciel; car ce sont autant d'ames pures et divines qui se meuvent circulairement, parce que cette espèce de mouvement est celui qui a le plus d'analogie (*c*) avec l'intelligence. Or, l'intelligence de chacun d'eux est d'une extrême pureté.

La création des anges, suivant saint Augustin, est comprise dans celle que Dieu fit du ciel et de la lumière (*d*); ce qui ne s'écarte point de l'opinion qui place les anges dans la substance lumineuse qui compose le ciel et les astres, supposés remplis d'intelligences. Les Manichéens, dit Beausobre, pensaient que le soleil, la lune (*e*), le ciel et tous les astres étaient animés. Les Chaldéens (*f*) ne doutaient pas que les étoiles ne fussent des intelligences revêtues de corps de feu qui leur servent de véhicule. C'est l'opinion des Orientaux sur les anges qu'ils regardent comme des esprits ignées; opinion qui passa chez les Chrétiens, et qui était établie long-temps auparavant chez les Juifs (*g*). Platon, continue Beausobre, les philosophes grecs, les Hébreux, et grand

---

(*a*) Philon de Gigant, p. 221. — (*b*) Ibid. de Confus. Ling., p. 270. — (*c*) Ibid. de Gig., p. 222. Idem. de Somn., p. 455. — (*d*) August. de Civ. Dei, l. 11, c. 9. — (*e*) Beausob., t. 2, p. 368. — (*f*) Huet. Orig., l. 2, quæst. 8. Petav. de opific., l. 1, c. 12. — (*g*) Beausob., t. 1, p. 323. Idem., t. 2, p. 368.

nombre de docteurs chrétiens en ont jugé de même. Saint Augustin hésite, saint Jérôme doute si Salomon n'a pas donné une ame aux astres. Saint Ambroise n'en doute pas, et du temps d'Eusèbe cette opinion était très-commune chez les Catholiques. Parmi ceux qui sont dans l'Église, dit Pamphile, il y en a qui croient que les luminaires du ciel sont des *animaux raisonnables*, etc.; d'autres pensent qu'ils ne sont point animés; mais ni les uns, ni les autres ne sont point hérétiques (*a*), parce que la doctrine ecclésiastique ne s'explique pas clairement là-dessus. Effectivement M. Huet a fait voir que la question de savoir si les astres sont animés, a été un problème que l'antiquité chrétienne n'a pas décidé.

Les Manichéens allaient plus loin; ils soutenaient que tout était animé dans la Nature, jusqu'aux pierres mêmes (*b*). C'était une suite de l'opinion qu'ils avaient sur l'ame universelle répandue partout. Manichée, dans sa lettre à Menoch (*c*), prétend que l'ame est répandue confusément dans tous les corps, dans toutes les saveurs, et en général dans toutes les espèces d'êtres. Alexandre de Lycople soutient même qu'ils enseignaient que tout est esprit dans la Nature, ou que l'intelligence est répandue partout.

Ces différens dogmes des Manichéens ne sont que des conséquences du système de Pythagore et de Platon sur l'ame du monde et sur l'intelligence universelle, opinion que l'on retrouve partout sous différentes formes. Les Chaldéens (*d*) avaient leur feu vivifiant, qui agite la

---

(*a*) Pamphil. Apolog. pro Origen., p. 128. — (*b*) Beausob., t. 2, l. 6, c. 6, § 14, p. 369. — (*c*) Manich. Ep. ad Men. apud August. Op. imp., l. 3, p. 162. — (*d*) Stanleb. de Phil. Chald., p. 1123.

matière, et qui la pénètre jusqu'au centre. Porphyre met de l'entendement partout; mais il le gradue depuis les astres jusqu'aux (*a*) plantes où il n'est qu'en semence. C'est aussi l'opinion de Tatien (*b*), qui différencie l'ame suivant les sujets qu'elle anime. Tatien croit tout cela fondé sur l'Écriture, et les docteurs juifs n'en doutent pas (*c*). Ils ont leur Sandalphon qu'ils définissent l'esprit de la Nature, lequel demeure dans le monde azilutique ou matériel, dont il anime et pénètre toutes les parties. L'opinion des Manichéens était celle de tous les philosophes anciens, à quelques nuances près (*d*).

Beausobre a rassemblé une foule d'autorités tirées de la philosophie de tous les peuples, pour prouver l'universalité de l'opinion qui place une ame et une intelligence dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans les planètes, et dans tous les corps célestes. Il justifie les anciens d'avoir honoré le soleil, la lune et les astres, puisqu'ils les croyaient animés par des intelligences pures; opinion qui a été admise par les docteurs chrétiens, dont plusieurs n'ont pas douté que les corps célestes ne fussent animés par des intelligences très-pures et très-saintes, qui réunissent le double avantage de la lumière corporelle et visible dont ils resplendissent, et de la lumière spirituelle et intelligible qui éclaire leurs esprits. Ce sont des ames, suivant eux, revêtues de corps immortels et lumineux. Il est certain, ajoute Beausobre (*e*), que divers pères, et des plus habiles, ont cru que le soleil, et en général tous les astres,

---

(*a*) Porph. Sent., n. 10, p. 221. — (*b*) Tat. Cont. Gen., p. 159. — (*c*) Beausob. Ibid., t. 2, p. 370. — (*d*) Ibid., t. 2, l. 9, c. 1, § 10, p. 594, etc. — (*e*) Ibid., t. 2, p. 595.

sont des êtres vivans [6]. Origène les appelle d'illustres prédicateurs, qui annoncent aux hommes les perfections de la divinité. Clément d'Alexandrie et l'auteur des recognitions qui portent le nom de Clément Romain (*a*), en ont jugé de même.

C'était l'opinion des anciens Égyptiens dont Clément d'Alexandrie adopta la doctrine. En effet, ils plaçaient dans les astres les ames de leurs divinités; c'était là qu'elles brillaient d'un éclat éternel, suivant Plutarque (*b*) qui nous a donné un précis de leur doctrine religieuse. Invoquaient-ils leur grand Dieu Osiris dans leurs chants sacrés? ils le supposaient enveloppé de la lumière céleste qui brille dans le soleil (*c*). Hercule était une autre dénomination (*d*) que l'on donnait à l'intelligence chargée de conduire le char du soleil, et qui était censée voyager dans cet astre. On faisait également voyager Mercure dans la lune.

Les Perses ont aussi leur ange conducteur du soleil, qu'ils appellent l'*ange Chur* (*e*). C'est l'Apollon des Grecs, ou le génie tutélaire du soleil, l'intelligence divine qui y siége. C'est aussi l'Orus égyptien, chargé de distribuer les saisons à la terre avec la lumière. Car Plutarque observe que l'intelligence qui préside au mouvement du soleil, et que les Grecs appelaient Apollon (*f*), était la même divinité que les Égyptiens appelaient *Orus* [7]. Le même auteur, dans un autre endroit de ses ouvrages, fait dire à un des interlocuteurs de ce

---

(*a*) Recogn. Clem., l. 5, 16, p. 544, coll. 2. — (*b*) Plut. de Iside, p. 359. — (*c*) Ibid., p. 372. — (*d*) Ibid., p. 367. — (*e*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 26. — (*f*) Plut. de Iside, p. 375.

dialogue : Pensez-vous qu'Apollon diffère du soleil (*a*)? Infiniment, répond l'autre. Mais le soleil a fait oublier Apollon, et son corps visible, en frappant nos regards, a détourné notre esprit de l'objet réel vers l'objet apparent.

Il résulte de cette opinion que le soleil n'est que le corps sensible, dont Apollon est l'intelligence. Aussi, Homère croyait-il le soleil intelligent et capable d'entendre les prières que lui adressaient ses adorateurs, lorsqu'il met ces mots dans la bouche d'Agamemnon, au moment où celui-ci le prend à témoin d'un traité : O soleil, qui vois et entends tout. Cette apostrophe suppose bien qu'Homère croyait le soleil animé et intelligent ; je dis plus, l'existence du culte des astres le suppose ; car, comme nous l'avons déjà observé, sans cette persuasion point de culte. L'invocation de Sinon, dans Virgile (*b*), est du même genre. Apollonius de Thyane demande au roi Phraote la permission d'adresser, suivant sa coutume, ses prières au soleil ; le roi lui répond : « Je sais qu'il les exaucera ; car il aime tous ceux qui s'occupent de l'étude de la sagesse (*c*). »

Le sabisme n'a jamais exclu les intelligences des astres, ni dirigé son culte vers des êtres purement matériels et incapables d'entendre et d'exaucer les prières des hommes, puisqu'il admettait une ame universelle, répandue dans les sphères et dans toutes les parties du ciel, dont la substance divine composait celle des astres qui étaient pour eux autant de divinités. Plusieurs apo-

---

(*a*) De Pythic. Orac., p. 400. — (*b*) Virgil. AEneid., l. 2, v. 154. — (*c*) Philos. Vit. Apollon., l. 2, c. 15.

logistes du culte de la Nature répondaient aux Chrétiens qui leur reprochaient d'adorer le soleil, la lune et les astres, que ce n'était point aux corps visibles de ces divinités que s'adressait leur culte, mais aux intelligences qui y résidaient, et que l'on pouvait considérer comme autant de portions de la divinité unique, répandue par toute la Nature, et qui agissait dans ses différentes parties où elle était invisible (*a*). Ils défiaient leurs adversaires de leur prouver que le soleil, la lune, les astres et toutes les parties les plus actives et les plus apparentes de la Nature, ne fussent pas des Dieux réels, ou des causes animées et douées d'intelligence et de raison, et d'une nature supérieure à celle de l'homme (*b*).

Les Égyptiens donnaient aux astres, si on en croit le rabbin Mor-Isaac (*c*), non-seulement la vie et l'intelligence, mais encore la libre volonté dans leurs mouvemens et dans l'exercice de leur puissance, telle qu'elle convient à des Dieux. Kirker (*d*) détaille assez bien comment ces Dieux, dans le système égyptien, ou les intelligences célestes placées dans les astres, étaient censées agir sur la nature sublunaire, et du haut du trône sur lequel on les croyait élevées, comment elles dirigeaient vers la terre l'activité des astres et le cône de lumière, dont la base était au ciel et le sommet touchait la terre.

L'astrologie elle-même et tout le système de la fatalité reposaient entièrement sur l'existence présupposée des astres animés et intelligens, comme l'a très-judicieuse-

---

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 13, O. 121. — (*b*) Athan. Cont. Gent., p. 28. — (*c*) Kirker OEdip., t. 1, p. 172. — (*d*) Ibid., t. 2, p. 200.

ment observé Saumaise (*a*). Il fallait nécessairement qu'on regardât les astres, non-seulement comme des êtres animés, mais même comme des Dieux, pour qu'ils pussent, non pas simplement prédire, mais produire même et arranger les destinées différentes des hommes, suivant des lois fixes et invariables, et donner à toute la Nature cet ordre immuable qui résulte de la combinaison des mouvemens des divers corps célestes. Si on ne regarde pas, dit Saumaise, les planètes comme autant de divinités, on ne peut pas leur attribuer raisonnablement l'empire que l'astrologie leur accordait sur toute la Nature. Or, il est certain qu'elles ont été regardées comme autant de divinités par les premiers inventeurs de la science des astres, et qu'on avait cru qu'en leurs mains était remis le soin de régler la marche des causes qui produisent les événemens d'ici-bas ; c'est-à-dire, qu'on leur attribuait la fonction qui appartient aux Dieux ou aux causes éternelles (*b*). Des êtres qui influent sur la formation de l'homme, sur ses mœurs, sur son caractère, sur ses vertus ou ses vices, sur ses actions, et sur tous les événemens de sa vie, n'ont pu être regardés par lui que comme des arbitres souverains de son existence et de toute sa destinée, c'est-à-dire comme des Dieux dont la sagesse dirigeait tout dans l'Univers. Aussi, ajoute Saumaise, tous ceux qui ont reconnu dans les astres cette puissance active et nécessitante, ne les ont jamais regardés que comme des Dieux. Il y a eu autrefois des écoles fameuses d'astrologie, chez les Chaldéens, chez les Égyptiens et même chez les Grecs, et aucun des

---

(*a*) Salmas. Ann. Clim. Præf., p. 32. — (*b*) Ibid., p. 33.

professeurs de cette science n'a (*a*) refusé son hommage à la divinité des astres ; les Sabéens avaient à cet égard la même opinion sur les astres, qu'ils regardaient comme autant d'êtres intelligens et divins.

Maimonide (*b*) pense que ce qui engagea Moïse à défendre si rigoureusement la magie, c'est qu'elle conduisait naturellement à l'idolâtrie, ou au culte des images qui représentaient les astres et qui recevaient l'influence ou l'inspiration de ces divinités. Elle était une suite de l'opinion, dit Maimonide, que les astres sont animés par des intelligences qui dispensent la prospérité et l'adversité. On était persuadé que les esprits qui résident dans les astres sont les arbitres de la destinée des hommes, et on cherchait en conséquence à se les rendre favorables par un culte religieux et par certaines cérémonies propres à cet effet.

L'astrologie et la religion étaient unies ensemble, dit Saumaise (*c*) : la première n'était qu'une conséquence des opinions théologiques sur la divinité des astres, et un abus des principes de la religion des anciens. Partout où il est question du soleil, de la lune et des cinq planètes (*d*), les astrologues les qualifient de Dieux; leurs influences et les effets produits par eux, portent le caractère des divinités anciennes connues sous ces noms. Vénus fait les voluptueux, Mars les guerriers, etc., tant il y a d'analogie entre le caractère des planètes et celui des intelligences divines (*e*) connues sous le nom des grands Dieux de l'antiquité.

(*a*) Salm. Ann. Clim. Præf., p. 35. — (*b*) Maimon. More Nev., pars 3e, p. 144. — (*c*) Ibid. Salm., p. 40 et 41. — (*d*) Ibid., p. 784. — (*e*) Ibid., p. 785.

Non-seulement les planètes étaient des Dieux (*a*), mais encore les signes du zodiaque et les parties des signes, auxquelles présidaient les décans, les Dieux appelés *munifices* et *administri*, ou Dieux assesseurs et subordonnés, auxquels ils attribuaient un grand empire sur la Nature. Toutes les sectes d'astrologues s'accordent à faire des planètes autant de Dieux. Aussi ont-ils appelé leur art un art céleste et divin, comme on peut le voir dans le poëme astronomique de Manilius. La formule de serment qu'ils faisaient prêter aux initiés à cette science, et que rapporte Vettius Valens (*b*), le prouve assez. Ils juraient par le soleil, par la lune, par les puissances qui résident dans les autres astres, par le cercle des douze signes, d'être fidèles à la loi du secret qui leur était confié, et de n'en jamais rien révéler à ceux qui ignoraient les dogmes sacrés de leur science, et qu'ils traitaient de profanes. Ils finissaient par prier les Dieux, ci-dessus nommés, de leur être propices s'ils y étaient fidèles, et de les punir s'ils se parjuraient.

Il en est de même de l'invocation faite aux sept planètes par Firmicus (*c*), et qui termine son premier livre. Elle suppose dans les sept planètes des divinités ou des êtres intelligens et puissans, capables d'entendre et d'exaucer ses vœux. Aussi, dans le chapitre précédent, Firmicus avait-il dit (*d*) que les planètes ont leur sens propre, une intelligence sage qui leur appartient, et une prudence divine; car c'est ainsi qu'il la nomme, par

---

(*a*) Ibid. Salm., p. 787. — (*b*) Selden de Diis Syriis. proleg., p. 35. — (*c*) Firm., l. 1, c. 4. — (*d*) Ibid., c. 3.

une suite, dit-il, de l'opinion où il est qu'elles sont remplies de l'ame divine, afin de pouvoir entretenir l'ordre des générations, qui est confié à leur garde. Il se sert de l'argument connu, qui tend à prouver que parce qu'il y a ici-bas, où tout est périssable, de l'esprit, de l'intelligence et de la sagesse, à plus forte raison on doit en trouver dans les cieux, où tout est immortel et marche avec tant d'ordre et d'harmonie. Qui peut douter, ajoute-t-il, que ce ne soit par le ministère des astres que le feu divin qui compose nos ames est enchaîné dans nos corps? C'est de ce feu actif, qui forme la substance de l'ame universelle, qu'émanent les ames particulières. Ces feux éternels qui brillent dans les astres, dont les globes lumineux achèvent leurs révolutions avec tant de vitesse, animés qu'ils sont par la majesté de l'intelligence divine, détachent une partie de cette grande ame, qu'ils versent dans les corps, et tirent de ce foyer éternel le souffle de vie qui nous anime. Étant donc nous-mêmes liés aux astres par une aussi étroite affinité, nous aurions tort de vouloir, par des disputes irréligieuses, leur refuser cette puissance active à laquelle nous devons notre existence et notre organisation entière. Car ce sont eux qui nous donnent jusqu'à la forme, aux couleurs, aux mœurs et aux habitudes que nous avons. Il repousse le reproche de ceux qui prétendent que c'est anéantir la religion, que de voir dans les astres les arbitres souverains de toutes choses. Il soutient, au contraire, que l'astrologie rappelle l'homme aux Dieux; qu'elle leur procure un culte; qu'elle en découvre aux hommes toute la puissance et toute la majesté, puisqu'elle suppose que tout est réglé ici-bas par leurs mouvemens éternels et divins, dont l'effet est de

lier l'homme aux Dieux, en lui communiquant une portion de l'ame divine universelle.

On trouve dans Sextus Empiricus (*a*) d'assez grands détails sur la force active et divine, connue sous le nom d'ame et d'intelligence universelle; force éternellement agissante, par laquelle tout se reproduit et tout éprouve des changemens, et qu'il appelle Dieu.

On y retrouve aussi l'argument fameux qui prouve l'intelligence et la sagesse des Dieux, par celle qu'on remarque ici-bas dans les hommes, et qui conduisit les anciens à placer dans l'air et dans l'éther des animaux, comme il y en a sur la terre et dans les eaux, et à leur supposer une intelligence d'autant plus parfaite, qu'ils habitent des régions plus pures. D'où il conclut qu'il y a des génies et des Dieux, et que ces derniers sont les êtres animés qui vivent dans l'éther, animaux infiniment supérieurs à l'homme, et qui ont tout le caractère de la divinité, puisqu'ils ne naissent ni ne meurent.

C'était l'ame universelle, la grande divinité première, et, à proprement parler, la divinité unique, qui déifiait toutes les parties de la matière dont la forme et l'activité étaient constantes et éternelles, telles que la terre, les élémens et les astres, suivant les principes théologiques que saint Augustin (*b*) attribue aux anciens, et à Varron en particulier. Il nous décrit même les trois principales graduations de cette grande ame, qui dans l'éther atteint son premier degré, et qui, distribuée dans les corps célestes, en fait des Dieux.

(*a*) Sext. Emp. adv. Math., l. 8, p. 322. — (*b*) August. de Civit. Dei, l. 7, c. 23.

Cette vérité une fois bien reconnue, que tous les anciens adorateurs de la Nature, que les théologiens, les astrologues et les poëtes, ainsi que tous les philosophes les plus distingués, ont supposé que les astres étaient autant d'êtres animés et intelligens, ou de corps éternels, causes actives des effets d'ici-bas, qu'animait un principe de vie, et que dirigeait une intelligence, qui n'étaient qu'une émanation et une partie de la vie et de l'intelligence universelle du monde, il s'ensuit que nous devons retrouver dans l'ordre et dans la distribution hiérarchique de leurs intelligences éternelles et divines, connues sous les noms de Dieux, d'anges ou de génies, la même distribution et les mêmes divisions suivant lesquelles nous avons vu que les anciens partagèrent l'Univers et distribuèrent ses parties.

La fameuse division par sept et par douze, que nous avons dit appartenir aux planètes et aux signes du zodiaque, doit se retrouver dans l'ordre hiérarchique des anges, des Dieux et des autres ministres ou dépositaires de la force divine qui meut et régit le monde. Si elle s'y retrouve, c'est une preuve que les intelligences elles-mêmes, connues sous ces différens noms, sont celles qu'on imaginait dans les astres, censés vivans, animés et intelligens, comme nous l'avons vu. Il suit de là que le système des intelligences est absolument celui des astres et des autres agens de la Nature, doués de raison et d'intelligence, et que notre méthode aura encore sur ces intelligences tout le succès qu'elle peut avoir sur les corps visibles de la Nature, mis en action dans les fictions sacrées. On verra seulement que les religions qui se croyaient les plus éloignées du sabisme ou du culte des astres, n'étaient qu'une forme particulière de ce culte,

laquelle avait oublié le siége des intelligences pour s'attacher aux intelligences mêmes. L'ignorance seule a pu conduire là les hommes, autant que les abstractions métaphysiques dont nous parlerons bientôt. On oublie souvent les choses, et on ne retient plus que les noms; et quand les choses tiennent à une science telle que l'astronomie, il peut se passer bien des siècles avant qu'on retrouve les choses auxquelles les noms doivent s'appliquer. Néanmoins, quand on remonte vers une assez haute antiquité, et surtout chez les nations savantes ou chez celles qui ont le plus communiqué avec elles, on en retrouve toujours des traces, principalement en Orient.

Les livres théologiques des Perses nomment sept génies ou anges d'un premier ordre [8], qu'ils appellent les sept Amschaspands, qui forment le cortége d'Ormusd ou du Dieu bon, source de toute lumière (*a*). L'Apocalypse de Jean (*b*) parle aussi des sept anges qui sans cesse sont devant le trône de Dieu, et l'auteur les désigne par sept astres, tels que les sept astres mobiles que nous appelons planètes, dans lesquels se répand la lumière universelle dont le soleil est le foyer. Les Juifs avaient aussi leurs sept archanges ou anges du premier ordre, qui étaient toujours présens devant le Seigneur (*c*), comme le dit Raphael, un d'entre eux. Il y a bien de l'apparence (*d*), dit Beausobre [9], que ce nombre a été fixé sur celui des sept planètes, comme les douze anges principaux des Chaldéens, des Perses et

---

(*a*) Zend. Avest., t. 1, part. 2, p. 79, n. 2, p. 23, 155; t. 2, p. 152. — (*b*) Apocalyp., c. 1, v. 20. — (*c*) Tobie, 12, v. 15. — (*d*) Beaus., t. 2, l. 9, c. 2, p. 624.

des Manichéens, ont été imaginés à cause des douze signes du zodiaque et des douze mois auxquels ils président. Effectivement, dans la cabale des Juifs, chacun de ces sept archanges préside à une planète. Le père Kirker nous en a conservé les noms et la distribution qui en a été faite dans le système planétaire [10]. Ce sont ces sept grandes puissances qu'Avenar nous dit avoir été préposées par Dieu au gouvernement du monde, ou les sept anges chargés de la conduite des sept planètes. Ils répondent aux sept chefs *ousiarques* qui, suivant Trismégiste (*a*), président aux sept sphères. Les Arabes et les Mahométans les ont conservés ; il n'y a de différence que dans les noms. Les Coptes ou Égyptiens modernes les ont aussi. Chez les Perses, chaque planète est présidée par une intelligence et surveillée par un génie placé dans une étoile fixe. L'astre Taschter surveille la planète *Tir* ou Mercure. Le Tir ressemble beaucoup à l'ange Tiriel, que les cabalistes appellent l'intelligence de Mercure. Haftorang est chargé de la planète Behram ou de Mars ; Venant de la planète Anhouma ou de Jupiter. L'astre Satevis est chargé de la planète Anahid ou de Vénus. *Mesch*, qui est au milieu du ciel, est chargé de la planète Kevan ou de Saturne. Les noms de ces astres sont aujourd'hui des noms d'anges chez les Persans modernes (*b*). Haftorang est un ange qui prend son nom des étoiles de l'ourse. Venant fait les fonctions de Pluton. Hyde confond leur Taschter avec l'ange Michel (*c*). Il est certain au moins que Michel présidait à la planète Mer-

---

(*a*) Trismeg. in Asclepio. — (*b*) Zend-Avest., t. 3, p. 356. — (*c*) Hyde. de Vet. Pers. Relig., p. 181.

cure, suivant les cabalistes, comme Taschter présidait à la même planète, suivant la cosmogonie des Perses. Mais il peut y avoir eu à cet égard diversité d'attribution entre les anges et les planètes. Néanmoins on ne peut méconnaître les rapports généraux établis entre les anges des planètes et les fixes ou les constellations, dans les différens attributs donnés aux sept grands anges : car il n'en est aucun qui n'ait son origine dans nos constellations.

L'ange ou plutôt l'archange qui, dans la théologie des Chrétiens ou des Juifs, foule aux pieds le dragon (*a*) ou le diable peint sous cette forme ; enfin le fameux saint Michel-Archange était peint avec une tête de lion, comme l'Hercule céleste est vêtu de la peau de cet animal, et foule le fameux dragon du pôle, Pithon, qu'il tient écrasé sous ses pieds. La singularité des rapports augmente, quand on fait attention à la position de l'Hercule céleste, qui monte au ciel avec le signe de la balance, à l'époque même où nous fêtons saint Michel, à la fin de septembre, et quand l'on se rappelle que saint Michel fut représenté tenant une balance à la main [11], tel qu'il apparut au curé de Siponte (*b*). Il portait aussi les attributs d'un guerrier, qu'il empruntait du signe suivant, auquel Hercule répond en grande partie, et qui était le domicile de Mars. Il devint l'ange belliqueux des catholiques, leur héros de diamant. L'Hercule grec dont il prit les attributs, qui défit le dragon des Hespérides, celui qui avait son siége près de l'arbre fameux par ses pommes fatales, est placé sur

(*a*) Origen. Contr. Cels., l. 6, p. 304. — (*b*) Beaus., t. 2, p. 625.

les limites équinoxiales qui fixent le passage des ames aux enfers. Or, on se rappelle la dispute de saint Michel pour le corps de Moïse (*a*), que lui disputait le diable. C'est lui qui, comme Minos, pèse les ames.

Après l'archange à tête de lion vient Uriel, archange à tête de bœuf; puis Raphael à tête humaine et à corps de serpent, espèce de monstre amphibie, et Gabriel à figure d'aigle (*b*). Ces quatre formes, lion, bœuf, homme et aigle, sont celles de quatre constellations qui ont fourni les quatre animaux de l'Apocalypse, et ceux des quatre Évangélistes. Quant aux trois autres archanges, l'un à tête d'ourse, nommé Tautabaoth, l'autre à tête de chien, comme Mercure, et nommé Erastaoth, enfin le dernier à tête d'âne et appelé, du nom grec *Onos*, Onoel, on ne peut pas douter qu'ils n'aient également pris leurs attributs des animaux célestes, puisqu'on sait que le chien, l'ourse et les ânes sont au nombre des constellations. L'âne fait partie du cancer; le chien est au midi, et l'ourse au nord du même signe. Nous avons déjà vu cette dernière constellation donner son nom à l'ange Haftorang, un des sept grands anges chez les Perses. Si une de nos constellations a donné son nom et sa figure à un grand ange, pourquoi les autres constellations n'auraient-elles pas fourni les noms et les attributs d'autres anges, surtout quand on réfléchit qu'il n'est aucune de leurs formes qui n'ait son type dans les constellations. Car l'homme, le dragon, le bœuf, le lion, l'aigle, le chien,

---

(*a*) Epist. S. Jud., v. 9. — (*b*) Origen. Contr. Cels., l. 6, p. 304.

l'ourse et l'âne sont autant d'animaux célestes sous lesquels sont rangés divers groupes d'étoiles [12]; et nous avons vu que chez les Perses (*a*) chaque planète était mise sous la surveillance d'une étoile fixe ou d'une constellation. Ainsi, l'astre Sirius, suivant la doctrine des mages, avait été établi surveillant des cieux (*b*).

Dès qu'une fois les étoiles eurent été regardées comme autant d'intelligences, soit Dieux, soit anges, les formes astrologiques, qui servaient à les grouper, furent appliquées aux intelligences, et devinrent comme les corps visibles qu'elles prenaient pour se montrer aux hommes. Ainsi Mercure chien, Bacchus bœuf et lion successivement, Jupiter serpent, ou bélier, ou cygne, ou aigle ravissant Ganymède, Callisto devenue ourse, Bacchus âne, sont des métamorphoses qui partent du même principe qui enfanta, chez les Juifs et chez les Chaldéens, des anges à tête de lion, de bœuf, d'aigle, d'ourse, d'âne et de chien. Les formes des anges, comme celles des Dieux, furent empruntées des constellations où ces intelligences étaient censées avoir établi leur siége dans le monde. On ne saurait, sans cette clef, expliquer toutes ces monstruosités qu'on trouve à chaque pas dans les figures des anges et des Dieux : avec elle toute la monstruosité s'évanouit.

On doit en dire autant des sept intelligences que les gnostiques plaçaient dans leurs sept cieux, et parmi lesquelles on trouve des génies à tête de porc (*c*) et à tête d'âne, tels que leur *Sabahoth* qui gouvernait le septième

---

(*a*) Zend-Avest., t. 2, p. 356. — (*b*) Plut. de Iside, p. 370. — (*c*) Epiphan. adv. Hæres, c. 26.

ciel; d'autres à corps de serpent, tels que celui qui, comme le Zodiaque, enveloppe tous les autres cieux. Jao était le chef du premier ciel; Sacla, chef du second, présidait, comme Vénus, à la débauche. Seth habitait le troisième ciel; Dadès le quatrième, Adoneus ou Eloa le cinquième, Jadalbaoth ou Elilée le sixième, et Sabahoth le septième. La secte des ophites emprunta aussi du ciel astrologique les formes de sa divinité à figure de serpent (*a*), qui engendra sept enfans, lesquels se métamorphosèrent en sept cieux. Ce sont ces sept fils de Jadalbaoth, qu'on nomme indistinctement Dieux ou anges, qui, comme les Dieux secondaires que Pluton et Timée placent dans les astres avec les ames humaines, ont été chargés de former l'homme, suivant la doctrine des ophites. On trouve dans les abraxas, monumens religieux du culte des gnostiques, de ces génies serpentiformes, à tête de lion environnée de rayons, figures composées des attributs du lion, domicile du soleil, et de la queue de l'Hydre placée dessous (*b*). Le Raphael des cabalistes, qui en font l'ange du soleil, semble être le génie du verseau opposé au domicile de cet astre, et dans lequel les Grecs plaçaient Cécrops biforme, comme Raphael. Cependant Raphael pourrait bien aussi être le serpentaire, l'Esculape céleste, peint avec les attributs du serpent, et qui, comme Apollon son père, fut lié au soleil en qualité de génie. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance, quand on considère que dans une église de Palerme, où sont écrits les noms des sept grands anges avec une épithète caractéristique,

---

(*a*) Epiphan. adv. Hæres., c. 37. — (*b*) Salmas. Ann. Climat.

Raphael a le titre de médecin (*a*), que les Grecs donnaient à Esculape. Michel a le titre de vainqueur, que les Grecs donnaient à leur Hercule (*b*). Gabriel y prend le titre de messager, et Uriel de bon camarade. Gabriel, peint sous la forme de l'aigle, oiseau de Jupiter, fut chargé des messages de la divinité. Il devait être naturellement plus agile que les autres. Les cabalistes en font l'ange de la lune, et on lui donnait six cents ailes (*c*). Les Arabes lui attribuaient la même fonction que les Égyptiens et les Phéniciens attribuaient à Mercure, secrétaire de Chrone et d'Osiris. Ils le nommaient (*d*) al-Nàmus al-Acher, le très-grand secrétaire, et les Juifs Saphra-Rabba, le grand scribe (*e*). On en faisait aussi le gardien de la nuit, nom que les Bretons donnaient à Saturne, suivant Plutarque (*f*). Peut-être est-ce là ce qui le fit attacher par les cabalistes au service de la lune, comme les Égyptiens y attachaient Mercure (*g*). Gabriel était un des anges qui se tenaient perpétuellement près du trône de Dieu ; c'était l'ange des révélations (*h*). C'est lui qui vint révéler à Élisabeth qu'elle serait mère du précurseur du Dieu de lumière, et il lui dit qu'il est un de ces anges qui se tiennent toujours près de Dieu (*i*).

Uriel, qui porte l'épithète de plein de feu, et qu'on représentait avec une tête de bœuf, me paraît être ou Aldebaran, ou Orion appelé quelquefois Urion, constellation très-brillante placée près du taureau céleste,

---

(*a*) Beausob., t. 2, p. 628, l. 9, c. 2. — (*b*) Basnag. Hist. des Juifs, t. 2, c. 20, sect. 16, p. 5, 7. — (*c*) Hyde de Vet. Pers. Rel., p. 269. — (*d*) Ibid., c. 20, p. 262, 263. — (*e*) Ibid., p. 263. — (*f*) Plut. de facie in orbe lunæ, p. 941. — (*g*) Plut. de Iside, p. 367. — (*h*) Ibid. Hyde, p. 263. — (*i*) S.-Luc, c. 1, v. 19.

dont il tient en main la peau. On pourra pareillement rapporter les autres archanges aux constellations dont ils portent les attributs, telles que l'ourse, le chien et l'âne. Ce dernier archange, par sa forme, a pu donner lieu de débiter ce qu'ont dit quelques auteurs (*a*), que dans le sanctuaire du temple des Juifs on avait trouvé une tête d'âne (*b*). Cet animal céleste était consacré à Bacchus, et il avait, dit-on, servi aux Juifs à découvrir des sources d'eau dans le désert, comme le bélier céleste avait servi au même usage à Bacchus (*c*) qui lui avait consacré un temple, par le même esprit de reconnaissance qui avait guidé les Juifs dans la consécration de l'effigie de cet animal. Le culte de Bacchus était particulier aux Arabes, peuples voisins de la Judée, et dont les mœurs et les usages avaient beaucoup d'analogie avec ceux des Juifs. Il n'est pas étonnant qu'il n'y en eût aussi beaucoup entre leurs symboles religieux, et c'est peut-être cette ressemblance qui a fait croire à quelques auteurs que les Juifs adoraient Bacchus (*d*). Ce Sabahoth à tête d'âne, qu'imaginèrent les gnostiques, fut peut-être aussi confondu avec le Bacchus Sabazius des Grecs, qui empruntèrent ce Dieu des Orientaux.

Ces figures d'animaux données aux anges ou aux intelligences qui surveillaient les planètes, sont entièrement dans le génie des Chaldéens et des Perses. Taschter, qui, dans la cosmogonie des Perses, a la surveillance de la planète *Tir*, prenait trois corps comme Geryon [13], savoir, celui d'un jeune homme, celui d'un taureau et

---

(*a*) Tacit. Hist., l. 5, c. 3, 4. — (*b*) Tertullien Apologetic. — (*c*) Hygin., l. 2, Germanic., c. 10. — (*d*) Tacit. Hist., l. 5, c. 1.

celui d'un cheval (*a*). Il s'unissait à chacun de ces corps pendant dix jours, ou en changeait à chaque décan, puisque le décan a sous son inspection dix degrés. Il donnait la pluie (*b*) pendant trente jours et trente nuits, dix jours sous chacun de ses trois corps. Il enlevait aussi l'eau [14] par le secours de l'âne à trois pieds. On l'invoque trois fois avec le soleil (*c*), à cause de ses trois corps, avec les trois autres astres surveillans, savoir, Satevis, Venant et Haftorang, dont nous avons parlé plus haut. Ce dernier paraît à Hyde être l'ourse (*d*) qui, comme Haftorang, garde le nord. Ce sont ces quatre étoiles qu'Ormusd, suivant la cosmogonie des Perses, a placées aux quatre coins du ciel (*e*), pour veiller sur les autres étoiles fixes, et qu'il a établies comme sentinelles aux quatre points cardinaux du monde. Taschter garde l'est; Satevis l'ouest; Venant le midi, et Haftorang le nord. Elles ont aussi, comme nous l'avons dit, la surveillance des quatre planètes, Mercure, Vénus, Jupiter et Mars.

Les Hébreux avaient également des anges qui gardaient les quatre coins du monde, comme on le voit dans l'Apocalypse (*f*), ouvrage composé des lambeaux d'Ézéchiel et de Daniel.

La surveillance des quatre parties du monde, attribuée à des intelligences célestes, est une suite de celle que l'astrologie avait assignée aux planètes sur les quatre coins du monde. Jupiter avait le septentrion, Vénus le

---

(*a*) Zend-Avest., t. 1, part. 2, p. 319; t. 2, p. 190, 192, 359. — (*b*) Ibid., p. 359. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 10, 186, 187. — (*d*) Hyde, p. 181. — (*e*) Zend-Avest., t. 2, p. 349. — (*f*) Apocalyp., c. 7, v. 1.

midi, Saturne l'orient, et Mars l'occident (*a*). Excepté Saturne, qui remplace ici Mercure, ce sont les mêmes planètes que celles que président Taschter, Satevis, Venant et Haftorang chez les Perses, et qui sont les quatre sentinelles des quatre coins du monde. Les astrologues attribuaient aussi aux planètes, placées en sentinelles aux quatre coins de l'horizon, la surveillance des vents qui soufflaient de ces différentes parties du monde; fonction qu'ont les quatre anges de l'Apocalypse (*b*). Ainsi, on a mis les anges ou les intelligences des planètes au lieu où l'astrologie mettait les planètes elles-mêmes. La distribution est la même, et on voit aisément que le système astrologique a dirigé le système religieux et toute la distribution des anges dans le monde. Aux mots planète, signe et étoile, substituez ange, et vous avez l'origine des anges et de leurs fonctions dans l'ordre du monde.

Les astrologues (*c*) avaient divisé l'Univers en climats et en régions, soumises à l'action d'une planète ou d'un signe. On les a métamorphosées en autant d'anges, chargés du soin de telle partie du monde ou de tel ou tel empire (*d*), en substituant toujours l'ange ou l'intelligence de la planète à la planète elle-même (*e*). Ainsi, les livres sacrés des Juifs admettent un ange tutélaire de la Perse (*f*), un ange tutélaire des Juifs, etc. On distribua aussi aux cinq planètes les cinq zones qui composaient le département de chacune d'elles. Sa-

---

(*a*) Tetrabibl. Ptolom., l. 1, c. 19; l. 9, c. 3. — (*b*) Apocalyp., c. 7, v. 1. — (*c*) Euseb. Præp. Ev., l. 6, c. 10, p. 278. — (*d*) Manilius Astron., l. 4, v. 740, 803. — (*e*) Haly de Judic. Astr., pars 8, c. 33. — (*f*) Hyde Vet. Pers. Relig., c. 20, p. 273.

turne présidait à la zone glaciale (*a*). La première zone tempérée était sous l'inspection de Jupiter ; la zone torride sous celle de Mars ; la seconde zone tempérée appartenait à Vénus, et la zone glaciale du pôle austral à Mercure. On peut en faire autant de génies ou d'anges tutélaires des zones. Il en fut de même des douze intelligences des douze signes du zodiaque, qui se changèrent, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains, en douze grands Dieux, dont Manilius (*b*) nous a donné les noms avec ceux des douze signes qui leur correspondent. J'en dis autant de nos douze apôtres ou génies, qui forment le cortége de l'intelligence divine qui brille dans le soleil, dans cet astre que Platon appelle le fils unique de Dieu, seul semblable à son père.

Les Manichéens, dans un de leurs cantiques, louaient le Dieu suprême qu'ils représentaient comme un très-grand roi (*c*), portant un sceptre éternel, ayant la face toute rayonnante, et le front ceint d'un diadême de fleurs. Ils lui donnaient, comme à Janus, souvent quatre faces, et le peignaient environné de douze puissances, ou de vertus du premier ordre, formant des concerts, couvertes de fleurs qu'elles jetaient sans cesse au visage du père. Saint Augustin dit que les Manichéens parlèrent de ces puissances, comme de douze divinités (*d*). Au-dessous d'elles était une multitude d'habitans du ciel, des escadrons de Dieux, des cohortes d'anges. Ces douze puissances ne sont autre chose que les douze intelligences qui forment le cortége du Dieu-lumière, peint

---

(*a*) Eratost. Uranalog. Petav., t. 3, c. 2, p. 144. — (*b*) Manil. Astr., l. 2, v. 439. — (*c*) Beausobr., t. 2, l. 9, c. 2, § 3, p. 617. — (*d*) August. Cont. Faust., l. 15, c. 5.

avec quatre visages, à cause des quatre âges que l'on donnait au soleil relativement aux quatre saisons. Car chaque figure du zodiaque, suivant Avenar, était présidée par un ange qui exerçait son empire sur toutes les choses soumises à la puissance du signe.

Hyde (*a*) nous donne les noms des douze grands gardiens du monde, et ces noms sont ceux des douze signes du zodiaque. Hamel ou aries préside aux cieux. C'est le premier signe, le siége de Minerve et la constellation qui fournissait les attributs d'Ammon, et le signe consacré à l'élément du feu. Joch, le taureau consacré à l'élément de la terre, présidait à la terre. Joza ou Giauza qui répond aux gémeaux, et que je crois Orion placé au-dessous, présidait aux eaux. Sartan et Azaël, qui répondent au cancer et au lion, empêchent les mauvais génies de nuire aux créatures. La vierge Sumbalah, placée sur l'hydre, présidait aux bêtes féroces, Daloo ou le verseau aux poissons, Caüs, le sagittaire, aux hommes et aux femmes; Joder ou Giedy le capricorne, signe où commençait l'année, présidait au temps, comme Saturne qui y a son domicile, et au soleil, à la lune et aux étoiles, qui mesurent le temps. En voilà assez pour avoir une idée du génie qui traça la distribution des différentes fonctions attribuées aux intelligences qui étaient censées résider dans chacun des douze signes du zodiaque.

Le Boundesh ou la cosmogonie des Perses, après avoir fait l'énumération des douze signes et des constellations qui partagent le ciel, ajoute que tous les astres ont été donnés dès le commencement, pour préserver

---

(*a*) Hyde Relig. Vet. Pers. Append., p. 543.

les créatures des attaques de l'ennemi de leur bonheur. Il ajoute que ces grandes étoiles en ont des milliers de petites qui leur sont subordonnées, et qui sont prêtes à marcher au combat sous leurs drapeaux. Voilà bien cette milice céleste, ces escadrons de Dieux, et ces légions d'anges, dont nous parlaient tout à l'heure les Manichéens, et qu'ils rangeaient sous la bannière des douze grandes puissances.

Tout ce qui était soumis à l'influence des astres, dans le système astrologique, fut mis sous l'inspection et sous l'administration de leurs intelligences ; et, comme il n'y avait pas une plante ici-bas qui n'eût son étoile dans le ciel, qui la protégeât et qui lui dît de croître, il n'y eut aucun être ici-bas, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, qui n'eût en haut son ange gardien (*a*). Les Chrétiens ont cru qu'il y a des anges qui ont soin des animaux et des plantes, et qui président sur leur naissance et sur leur accroissement. « Je dirai hardiment (c'est Origène (*b*) qui parle) qu'il y a des vertus célestes qui ont le gouvernement de ce monde ; l'une a celui de la terre ; une autre a celui des plantes [15] ; telle autre celui des fleuves et des fontaines ; une autre celui des pluies ; telle autre celui des vents. » Nous avons vu les Grecs placer dans Orion, dans les hyades et dans la chèvre céleste, ces vertus ou puissances qui gouvernent le monde, et qui président au vent et à la pluie. C'est évidemment la même idée physique, spiritualisée et rendue sous une forme particulière au système des astres intelligens, ou aux intelligences abstraites, qu'on en tira dans la suite.

(*a*) Beaus., t. 2, l. 9, c. 2, p. 627. — (*b*) Orig. Homel. 23, in Josue.

Ce sont ces intelligences des astres, dont parle l'évêque Synésius dans son hymne où il dit à Dieu : « Les gouverneurs du monde (*a*), *aux yeux brillans*, les intelligences des astres vous louent et vous célèbrent, ô roi ! »

Le même Origène parle de l'ange de la vocation des gentils, de l'ange de la grâce; Tertullien, de l'ange de la prière, de l'ange du ba ptême, des anges du mariage, de l'ange qui préside à la formation du fœtus dans le sein de la mère; saint Chrisostôme et saint Bazile célèbrent beaucoup l'ange de la paix. Ce dernier, dans sa Liturgie, fait mention de *l'ange du jour*. On sait que chacun des jours de la semaine (*b*) et que chaque heure du jour furent mis sous l'auspice d'une planète (*c*). Les anges planétaires, dans certaines religions, ainsi que les intelligences des fixes qui se liaient aux planètes (*d*), ont été substitués à ces mêmes planètes. Nous voyons que, chez les Perses, chaque jour du mois a son ized ou ange tutélaire du jour; mais le nom d'ized ou d'ange ne change rien à l'ancienne consécration astrologique, et n'en est qu'une suite, surtout quand on se rappelle que l'astrologie reposait elle-même sur le système des intelligences ou des divinités placées dans chaque étoile. On trouvera dans Hyde, qui a traité de la religion des Perses, la série des anges (*e*) ou des izeds qui président à chacun des jours du mois. Les sept premiers jours sont sous l'inspection des sept grands amschaspands,

---

(*a*) Consist. Apostol., l. 8, n. 36, p. 416. Apud Cotel. in Not., n. 22. — (*b*) Dion Cass. — (*c*) Salmas. Ann. Clim., p. 149, 250. — (*d*) Œdip. Kirker., t. 2, part. 2, p. 232; t. 1, p. 347. — (*e*) Hyde, c. 15, p. 192, 193, 198.

dont nous avons parlé, et à leur tête paraît Ormusd, comme le soleil à la tête de notre semaine.

On trouve à la fin des livres zends (*a*) le si-rouzé ou la prière *des trente jours*, office qui se récite en l'honneur des esprits célestes qui président aux trente jours du mois. Il y a le grand et le petit si-rouzé, ou le grand et le petit office (*b*). On trouve chaque jour intitulé du nom de son ange. Nous avons gardé une partie de ces anciens génies que nous avons distribués dans notre calendrier, sous les noms d'anges, d'archanges et de saints, auxquels, dans la suite, nous avons agrégé des hommes morts martyrs ou prédicateurs de la secte chrétienne. Il n'est pas jusqu'à l'oraison des trente jours que la superstition du peuple n'ait propagée jusqu'à nous; car nous avons aussi notre si-rouzé.

Hyde, dans son chapitre 19 et son chapitre 20, entre dans des détails assez étendus sur les anges des mois et des jours du mois, pour qu'on puisse les comparer à nos anges, à nos saints et aux divinités grecques et romaines (*c*), et y apercevoir des traits assez frappans de ressemblance, pour ne pas douter que ce ne soit la même théorie astrologique sous une forme différente. Cette remarque n'a pas échappé à N. Fréret (*d*), quand il dit que chacun des douze mois, chez les Perses, porte le nom d'un génie ou d'une divinité subalterne, dont ces peuples avaient une idée peu différente de celle que les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans ont de leurs anges : N. Fréret aurait dû dire, de l'idée d'après la-

---

(*a*) Zend-Avest., t. 2, p. 315, 325. — (*b*) Ibid., p. 325, 323. — (*c*) Beausob., t. 2, l. 9, c. 2, p. 623. — (*d*) Acad. Inscri., t. 16, p. 234.

quelle ces sectaires ont imaginé leurs anges qui, réellement, ne sont rien autre chose que les anges des Perses et des Chaldéens, qui ont passé dans ces sectes religieuses nées en Orient [16] où la théologie des anges était établie depuis bien des siècles. Le Dieu suprême, continue Fréret, partage entre ces différentes intelligences l'administration de l'Univers, et il les a chargées d'un certain département qui est particulier à chacun d'eux. Le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, la production des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, et chacun des trente jours du mois, tout est sous l'inspection d'un ange. Les noms des anges ou izeds, génies tutélaires de chaque jour, se répètent et sont les mêmes dans les douze mois. Douze de ces noms sont ceux des génies protecteurs de ces mêmes mois (*a*).

Ces trois cent soixante-cinq anges tutélaires des trois cent soixante-cinq jours donnèrent lieu, avec beaucoup de vraisemblance, aux sectaires appelés basilidiens, d'imaginer leurs trois cent soixante-cinq anges, qu'ils rangeaient dans trois cent soixante-cinq cieux, autant qu'il y a de jours dans l'année (*b*). Car ils distribuent, dit Irénée, les positions locales de leurs trois cent soixante-cinq cieux, comme font les mathématiciens, dont ils ont pris les théorêmes pour les transporter dans leur doctrine. Beausobre a tort d'être surpris que Basilide ait imaginé trois cent soixante-cinq cieux, quand on sait que Platon imaginait cent quatre-vingt-trois mondes, ou la moitié de trois cent soixante-six, qu'il rangeait sur

(*a*) Hyde, c. 12. — (*b*) Beaus., t. 2, p. 9.

les trois côtés (*a*) d'un triangle équilatéral, en plaçant soixante mondes à chaque côté et terminant chaque angle par un monde. L'aire du triangle était appelé le champ de la vérité, qui contenait le type des formes appliquées par le soleil et par le zodiaque à la matière. On ne peut guère y voir que les cent quatre-vingt-trois parallèles, qui divisent l'intervalle que renferment les tropiques, et qui marquent tous les degrés de l'échelle solaire, lorsque le soleil monte ou descend d'un tropique à l'autre, pendant trois cent soixante-cinq jours un quart, ou trois cent soixante-six jours en nombre rond, tel que le donnent les années bissextiles. Il résultait de la théorie de Basilide trois cent soixante-cinq ordres d'anges, dont la perfection allait en décroissant, à mesure qu'ils s'éloignaient de la première classe d'esprits placés dans le premier ciel (*b*), et que leur cercle se rétrécissait. C'était aux anges de la dernière classe qu'avait été remis le soin de former l'homme et les animaux, ainsi que l'administration de l'Univers. Enfin, on fondait l'existence des trois cent soixante-cinq cieux et des trois cent soixante-cinq ordres d'anges qui y présidaient, sur le nombre trois cent soixante-cinq des jours qui composent l'année. Voilà à quoi se réduisait la hiérarchie basilidienne.

D'autres auteurs l'ont resserrée dans des termes moins nombreux et dans l'intervalle des sphères planétaires, auxquelles on a ajouté quelquefois la sphère des fixes et celle de la terre; ce qui a donné tantôt sept, et tantôt neuf cieux et neuf ordres d'intelligences attachées à ces cieux, connues sous les noms de *muses*, de sirènes,

---

(*a*) Plut. de Oracl. defect. 422. — (*b*) Beausobr., t. 2, p. 7.

d'anges, d'archanges et d'autres esprits célestes, qui, d'après le système de Pythagore, composaient le concert universel du monde. Car les muses, dans Hésiode, sont chargées de louer Jupiter, comme les chœurs des différens ordres d'anges louent Dieu dans leurs concerts éternels.

Avicène et plusieurs autres philosophes (*a*) ont imaginé que la première intelligence qui procède de Dieu, substance pure et dégagée de matière, laisse émaner d'elle trois êtres, savoir une seconde intelligence, la sphère suprême et l'ame de cette sphère. De cette seconde intelligence il en émane une troisième avec la sphère et l'ame de la sphère du second ciel. De la troisième intelligence, il en émane une quatrième avec la sphère du quatrième ciel. C'est ainsi qu'il y a eu successivement une production d'intelligences, d'ames et de sphères, auxquelles étaient attachées ces ames et ces intelligences, jusqu'à l'intelligence de la lune avec son ame et sa sphère. Cette dernière intelligence est appelée par Avicène *intelligence active*. C'est elle qui préside à l'organisation des êtres sublunaires. On retrouve partout la même progression de causes, depuis la première jusqu'à celle qui forme notre monde.

Si l'on compare cette graduation de causes intelligentes avec le système planétaire des causes physiques, dont Macrobe nous a conservé la théorie, on reconnaîtra aisément que c'est absolument la même idée théologique rendue sous une forme plus métaphysique (*b*). La lune y fait aussi la fonction de cause active dans l'organisa-

---

(*a*) Beausobre, t. 2, p. 7, 8. — (*b*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 12 Ibid., c. 6, 14.

tion des êtres sublunaires, et termine la série des causes divines. On y observe la même dégradation de l'ame universelle et des intelligences, qui animent les corps célestes, à proportion qu'on s'éloigne de la source originale des ames, comme dans le système des basilidiens. Il y a dans les sphères planétaires de Macrobe des ames et des intelligences qui en provoquent et en dirigent le mouvement circulaire (*a*), comme celles du système d'Avicène. Platon place sur la convexité de chacune de ces sphères une sirène (*b*) qui, par son chant, réjouit les Dieux. Les autres théologiens, ajoute Macrobe, y ont placé neuf intelligences, appelées *muses*, pour exprimer les accords formés par les huit sphères séparées, et ils en ont imaginé une neuvième qui résulte de l'harmonie totale. La huitième, dans Hésiode, s'appelle *Uranie*, nom qui vient d'*Uranus*, ciel. C'est celle qui préside au ciel des fixes supérieur aux sept sphères planétaires. C'est pour cela que l'intelligence solaire ou Apollon, qui est censée être au centre de l'harmonie et du système planétaire, prend souvent le titre de *musagètes*, ou de chef des *muses*. On le donne aussi à Hercule que Plutarque (*c*) dit voyager dans le soleil, et qui n'est autre chose que le Dieu-soleil, considéré au point solsticial d'été. On chercha, dit Macrobe, à peindre cette musique céleste par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices, de même qu'on chercha à imiter les mouvemens et les retours des planètes par la strophe et par l'anti-strophe. Cette réflexion

---

(*a*) Macrob. ibid., c. 17. — (*b*) Plat., l. 10, de Republic. Macrob. Som. Scip., l. 2, c. 3. — (*c*) Plut. de Iside, p. 367.

de Macrobe est d'autant plus juste, qu'il est certain que tout le cérémonial religieux des anciens était surtout fondé sur l'imitation des phénomènes de la Nature, et des événemens fictifs arrivés à ses agens.

Nous ne suivrons point Macrobe plus loin dans les détails qu'il nous donne de l'harmonie des sphères, et sur le rapport musical des différentes planètes entre elles. Il nous suffit de remarquer que telle fut l'origine des intelligences chantantes, placées dans les différens cieux, sous les noms soit de muses, soit d'anges, soit d'archanges et de chérubins, soit de vertus et de dominations. Car les Chaldéens, les Juifs et les Chrétiens, ont aussi l'ordre hiérarchique des intelligences chantantes placées dans les neuf cieux. Les Arabes et les Syriens ont conservé cette distribution en entier avec les noms de ces différens ordres de génies, et leurs rapports avec les sphères (*a*). Ces derniers placent dans la sphère de la lune le chœur des anges; dans la sphère de Mercure les archanges; dans celle de Vénus les principautés; dans le soleil les puissances; dans la sphère de Mars les forces ou vertus; dans celle de Jupiter les dominations; et au haut du système planétaire ou dans la sphère de Saturne, les trônes. La huitième sphère, celle des fixes, contient les chérubins dont les figures sont tirées des quatre principaux animaux qui partagent le zodiaque. La sphère supérieure, remplie d'étoiles supposées imperceptibles, renferme les génies appelés *séraphins*. Tous ces anges d'ordre et de noms différens, sont sans cesse occupés à célébrer les merveilles de la divinité univer-

---

(*a*) Kirker OEdip., t. 2, pars 1, p. 426, c. 10. Moor Isaac.

selle, de quelque nom qu'on l'appelle [17]. Toutes ces puissances, ces vertus, ces chérubins sont invités, ainsi que le soleil, la lune, et les étoiles que surveillent ces puissances, à louer Dieu dans le fameux *Benedicite* qu'entonnent les trois enfans que Nabuchodonosor (*a*) fit jeter dans la fournaise, dans le conte assyrien connu sous le nom de Prophétie de Daniel. Il en est de même du *Laudate*, dans lequel David invite (*b*) la Nature entière à célébrer la gloire de son Jehova. On y invite jusqu'aux eaux qu'une mauvaise physique avait imaginées au-dessus du firmament, et qui se trouvent aussi recouvrir tout le système hiérarchique des Syriens, dont nous venons de parler. Car, au-dessus du ciel des chérubins et des séraphins, ils placent l'Océan sans borne, l'immense mer. Ce sont les muses d'Hésiode (*c*) qui réjouissent de leur chant le père des Dieux, et qui, comme les planètes, annoncent à l'Univers les décrets du destin (*d*), placées elles-mêmes dans les demeures célestes où les astres règlent nos destinées.

Les Arabes classent les différens ordres d'anges ou d'intelligences planétaires chacun sous un chef, et ils nous décrivent la forme monstrueuse de ces anges. Les uns ont la forme humaine, d'autres celle de chevaux, ceux-ci d'oiseaux, tels que l'aigle et le vautour. Des pierres précieuses, des perles, des émeraudes, l'or ou l'argent composent la substance de ces différens cieux (*e*). On y trouve les noms des anges qui commandent en

---

(*a*) Daniel., c. 3, v. 51, etc. — (*b*) Psalm. 148. — (*c*) V. 36. — (*d*) V. 75. — (*e*) Kirker, ibid., p. 423. Contant d'Orvill., t. 2, p. 32, 64.

chef dans chaque ciel. Ces noms sont Samaël, Saphraphiel, Sabtabiel, Kakabiel, Zarakiel, etc. On voit par ces échantillons le génie des astrologues de l'Orient, dans la formation de leur hiérarchie, et dans la distribution qu'ils faisaient des intelligences dans les différentes planètes, et dans les cieux ou dans les sphères auxquelles on affectait ces intelligences. La théologie pythagoricienne leur prêta le chant, pour exprimer l'harmonie universelle qui résultait de l'accord de leurs divers mouvemens. Les Grecs de même donnèrent à Pan la flûte aux sept tuyaux, et à Apollon la lyre aux sept cordes. C'est une autre expression de la même idée. Chaque peuple l'a rendue diversement, selon la diversité de son génie et de son goût. Origène donnait des corps aux anges; c'est-à-dire qu'il les rappelait à leur véritable origine (*a*), puisque les corps célestes furent observés avant qu'on eût séparé d'eux les intelligences qui les dirigeaient. Car on peut dire plutôt qu'on a donné des anges aux corps qui les contiennent, que des corps aux anges ou aux intelligences qui les animent et les conduisent, le monde visible ayant été vu avant que celui des intelligences fût conçu. Il les classe suivant l'ordre connu qui se divise en principautés, dominations, trônes, etc., dont nous avons trouvé l'énumération plus haut, chez les Syriens et les Arabes. Il suppose aussi un chef à chaque ordre, ou un inspecteur de chaque classe d'intelligences.

Saint Athanase (*b*) compte plusieurs myriades d'anges,

(*a*) Orig. Com. in Math., t. 1, p. 477, 488. — (*b*) Athan., t. 1, p. 202, ad Serap.

rangées en différentes classes, sous le nom de trônes, de dominations, de cieux, de chérubins, de séraphins. Athénagore convient aussi que les Chrétiens admettaient, outre leur triade, qui n'est autre que la triade platonicienne dont parle Macrobe, une quantité prodigieuse d'anges (*a*) que la Divinité avait rangés en plusieurs classes, et distribués dans les cieux, dans les élémens et dans toutes les parties du monde, pour en maintenir l'ordre et l'harmonie. On distinguait entre autres les sept gouverneurs principaux que le pimander (*b*) subordonne au demiourgos. Les Syriens avaient, comme nous l'avons dit, placé les intelligences connues sous le titre de Forces, car c'est ce que signifie ce mot *virtus* en latin, dans la sphère de Mars. Isidore (*c*) prétend que c'était le sabaoth ou Dieu des armées chez les Hébreux, qui présidait à cet ordre appelé *vertus*; et il prend occasion de là de rappeler les différentes classes d'anges, d'archanges, de trônes, etc., dont nous avons parlé (*d*). Ainsi le système des Juifs à cet égard, et conséquemment celui que nous avons encore aujourd'hui dans la secte chrétienne, ne diffère en rien de celui des Orientaux, Syriens, Arabes et Chaldéens, dont nous avons parlé plus haut.

Toute cette théorie hiérarchique sur les intelligences célestes distribuées dans les sphères et dans les étoiles, et surtout la distribution en sept grandes intelligences, se retrouve partout. Les Guèbres, descendans des anciens Parsis (*e*), sont persuadés, dit Chardin, que les corps

---

(*a*) Athan. Leg. pro Christ., p. 40. — (*b*) Hermès in Pæmand. — (*c*) Isidor. Origin., l. 7, c. 1. — (*d*) August. de Civit. Dei, l. 10, c. 27. — (*e*) Chard., t. 9, p. 139.

célestes sont animés par des intelligences qui se mêlent de la conduite des hommes. Le soleil, selon eux, est la grande et la première intelligence; la lune est la seconde; puis de suite les autres planètes. Ils tiennent qu'outre ces intelligences, il y a des anges qu'ils appellent Dieux subalternes, commis à la garde des créatures inanimées, chacun suivant son département. On se rappelle que l'astrologie en disait autant des étoiles particulières. Le feu est la grande divinité des Guèbres, et dans leur idée le feu est un être intelligent (*a*), susceptible de tous les mouvemens spirituels, capable d'entendre les prières des mortels et de les exaucer. On sent que cette opinion dut nécessairement les conduire à regarder tous les feux qui brillent au ciel, comme autant d'intelligences divines; car ils pensaient que le feu est un être divin, extrait de la substance de Dieu, de cet océan de feu et de lumière, dont tous les autres feux sont émanés. En conséquence, ils regardaient le soleil et la lune (*b*) comme les deux témoins de la Divinité, comme des êtres incréés, et des portions consubstantielles de Dieu, ce qui rentre dans l'opinion qui place la Divinité dans la totalité du feu éther dont chaque astre est une émanation.

La plus ancienne religion du Japon, nommée le *sintos*, admet un Dieu suprême qui habite au haut des cieux (*c*), et des divinités subalternes qui siégent dans les étoiles. C'est par elles qu'ils jurent; mais leurs vœux se tournent principalement vers les esprits qu'ils supposent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux et aux différens événemens de la vie. Les étoiles remplissaient toutes ces

---

(*a*) Acad. Inscrip., t. 31, p. 506. — (*b*) Ibid., t. 31, p. 492. — (*c*) Cont. d'Orv., t. 1, p. 205, 218.

fonctions dans le système astrologique. Les Japonais supposent que les premiers êtres sortis du chaos furent au nombre de sept, qu'ils nomment les principaux gouverneurs. Le premier était formé de la partie la plus pure de la matière. Isanami était le dernier des sept grands esprits célestes, et le temple qui lui était consacré était de la plus grande simplicité (*a*).

Les Siamois admettent, comme les Perses, des anges qui président aux quatre parties du monde (*b*). Ils révèrent l'ange gardienne de la terre; car ils prétendent qu'il y a des anges femelles; ils leur donnent des corps, et supposent qu'ils peuvent avoir des enfans. Ces anges veillent à la conservation des mortels, et au gouvernement de l'Univers. Sept classes, plus parfaites l'une que l'autre, les distinguent entre eux, et ils ont leur habitation dans sept cieux différens. Les astres, les vents, la pluie, la terre, les montagnes, les villes, etc., sont sous leur direction. Ils examinent la conduite des hommes, et les Siamois s'adressent à eux dans leurs besoins. Ils croient le ciel éternel et incréé. Chaque planète, suivant eux, est habitée par une intelligence parfaite. Cette doctrine est en beaucoup de points celle des Perses, qui est consignée dans les livres zends et dans le Boundesh, ou dans la cosmogonie des Parsis.

Les Parsis subordonnent au Dieu suprême sept ministres (*c*), sous lesquels il y en a vingt-six autres qui se partagent le gouvernement du monde. Ces Dieux subalternes sont des médiateurs entre l'homme et le Dieu

---

(*a*) Cont. d'Orv., t. 1, p. 269. — (*b*) Ibid., p. 440, 442. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 181.

suprême, et les Parsis les prient d'intercéder pour eux dans leurs besoins. On ne peut guère douter que les sept premiers ministres ne soient les sept intelligences des sept planètes, subordonnées à l'intelligence universelle qui se distribue dans ces corps célestes. C'est cette intelligence que Thalès appelait Dieu, et à laquelle il subordonnait des génies, des démons et des héros, êtres intermédiaires entre la grande ame divine et l'ame humaine (*a*).

L'inscription grecque trouvée sur une pierre du théâtre de Milet sa patrie (*b*), où sont écrites les sept voyelles, suivant sept combinaisons différentes, dont chaque ligne porte en tête la voyelle de la planète à laquelle elle était consacrée, est une formule de prière, telle qu'on en adressait souvent aux êtres intermédiaires anges ou archanges, qui ont leur siége dans les sept planètes. Le nom d'ized y est remplacé par celui d'agié ou saint, et le nom d'archangeloi, ou d'archanges qui s'y trouve joint, ne permet pas de douter qu'elle ne s'adressât aux sept grandes intelligences des planètes connues souvent sous le nom de sept archanges, ou grands anges, ou amschaspands. La théologie de Zoroastre les désignait souvent sous le nom des sept yinges (*c*), intelligences préposées aux sept sphères qui forment une chaîne subordonnée à la souveraine intelligence, et qui y est attachée par son sommet. Ce sont là ces intelligences dont parle Prideaux (*d*), et qu'il dit avoir été choisies par les Perses comme autant de médiateurs, par le moyen desquels ils pouvaient s'adresser au Dieu suprême. Ils croyaient en

(*a*) Athenag. Legat. pro Christ., p. 102. — (*b*) Acad. Inscr., t. 41, p. 522. — (*c*) Kirker OEdip., t. 3, p. 480. — (*d*) Hist. des Juifs, l. 3.

effet, dit-il, que le soleil, la lune et les étoiles étaient la demeure d'autant d'intelligences qui animaient les corps célestes, et qui en réglaient les mouvemens. En même temps ils pensaient que ces intelligences étaient des êtres mitoyens entre le Dieu suprême et les hommes, et conséquemment les plus propres à servir de médiateurs entre Dieu et eux. C'est d'eux que les Juifs, sans doute, apprirent que les astres et les cieux sont animés par la substance lumineuse qui les remplit (*a*).

Les Sabéens, qui reconnaissaient un grand Dieu suprême et unique qu'ils qualifiaient de seigneur des seigneurs, lui subordonnaient des anges qu'ils appelaient des médiateurs (*b*).

Les habitans de l'île de Formose, qui adoraient le soleil et la lune, qu'ils regardaient comme deux divinités suprêmes, imaginaient que les étoiles étaient des demi-Dieux ou des divinités d'un ordre inférieur. On voit qu'ici le témoignage des yeux a décidé du rang des divinités et de l'importance de leur fonction dans l'ordre du monde. Placez des intelligences dans le soleil et dans les étoiles, et vous aurez aussitôt une grande intelligence, à laquelle sont subordonnées des intelligences inférieures. C'est à peu près ainsi qu'a été réglé l'ordre hiérarchique des anges et des Dieux, lorsqu'on a considéré les intelligences particulières des astres et des autres parties les plus apparentes de la Nature, dans leurs rapports avec l'intelligence universelle de l'ame du monde. Le premier Dieu était regardé par les naturels de l'île de Formose comme le maître des

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 364. — (*b*) D'Herbel. in voc. sabi.

autres Dieux, celui à qui tous les autres étaient soumis. Il était envisagé comme le grand moteur de la Nature, celui qui la conservait. Les brames, chez les Indiens, placent la terre au centre de l'Univers, et ils imaginent au-dessus sept étages de mondes, qui ne peuvent être que les sept sphères que peuplent les intelligences planétaires.

Les habitans de l'île de Madagascar (*a*) reconnaissent un Dieu souverain qui gouverne le monde. Ils l'honorent, le révèrent, et n'en parlent qu'avec le plus grand respect. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens; et le démon, qu'ils admettent aussi, comme l'auteur de tous les maux. C'est Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman, dont nous avons parlé déjà, et dont nous allons bientôt parler encore. Dieu habite, suivant eux, le septième ciel [18]; ce qui rapproche leur théologie de celle des mages, qui disent qu'Ormusd s'est placé autant au-dessus du soleil, que le soleil est élevé au-dessus de la terre. Ils comptent aussi sept cieux, et ils admettent des intelligences ou des esprits chargés de faire mouvoir et gouverner les cieux ou les sphères célestes, les planètes et les autres astres. Ces génies ont différentes fonctions : les uns ont le département de l'air, les autres celui des météores; ceux-ci règnent sur les eaux, ceux-là veillent sur les hommes. Ils supposent que les génies, quoiqu'invisibles de leur nature, peuvent quelquefois prendre des corps, et par ce moyen se rendre visibles quand ils le jugent à propos. Ces derniers forment un second ordre d'esprits qu'ils

(*a*) Cont. d'Orv., t. 6, p. 498, 499.

divisent en mâles et en femelles, qui souvent s'accouplent ensemble, comme les anges qui eurent commerce avec les filles des hommes, et qui donnèrent naissance à ces géans qui parurent avant le déluge, suivant la Genèse et Josèphe (*a*). Ces génies du second ordre ont la connaissance de l'avenir, dans l'opinion des insulaires de l'île de Formose. Ils admettent un troisième ordre de génies, dans lequel ils rangent les esprits lutins, les fantômes, les revenans, etc. Quant au diable, ils lui donnent comme nous, comme les Perses, etc., la figure d'un dragon de feu; ils l'appellent *Sacare*.

Parmi ces différentes opinions sur les différentes classes de génies, nous distinguerons surtout les génies du premier ordre, ou nos sept anges principaux qui habitent les sept cieux; ce qui lie la théologie de ces insulaires à celle des Perses, des Chaldéens, des Juifs, des Grecs, et en général à celle de toutes les nations savantes qui ont placé des intelligences dans les sept planètes qui réglaient le destin de l'Univers. En fait de superstitions, toutes les parties de l'Univers se rapprochent et se ressemblent à quelques nuances près. Il n'y a point d'île si éloignée qui puisse s'en affranchir; et les vastes étendues de mer qui séparent les habitations des hommes, ne peuvent les séparer de la contagion religieuse. Le tableau suivant va achever de prouver cette grande vérité, et l'universalité du dogme des intelligences, connues sous différens noms et distribuées dans toutes les parties de la Nature, où se répand et agit l'ame universelle et intelligente du monde.

(*a*) Genes., c. 5. Joseph., c. 3.

Ce n'est point, comme on l'a dit faussement, la difficulté d'expliquer les phénomènes physiques qui a donné naissance aux dogmes des intelligences placées dans toutes les parties du monde, par le moyen desquelles on rendait aisément compte de tout, mais parce que les hommes ne crurent nulle part pouvoir refuser à la Nature entière la plénitude du mouvement, de la vie et de l'intelligence dont ils avaient eux-mêmes nne portion infiniment petite. La Nature leur parut vivante et animée, soit dans sa totalité, soit dans ses parties les plus actives, qui se montraient comme autant de causes des différens effets qui naissent et meurent, au milieu du système général des causes visibles et éternelles qui composent l'Univers toujours subsistant. De là vient que les peuples les plus sauvages ont admis des intelligences partout, parce qu'ils ont toujours raisonné sur l'existence des êtres qui les environnaient, comme ils raisonnaient sur eux-mêmes, et que l'homme cherche toujours à rapprocher la manière d'exister des autres êtres de la sienne propre. C'est par une suite de cet esprit comparatif, qu'il a voulu souvent que le monde eût été fait et eût commencé comme lui, et qu'il y a tant de gens encore qui ne peuvent concevoir un monde éternel, par cela même qu'ils ont commencé et qu'ils finissent, comme si, en dernière analyse, on ne devait pas admettre quelque chose qui n'eût point commencé, et qui ne dût jamais finir. Moins les hommes ont connu le mécanisme de la Nature, plus sans doute ils ont eu de penchant à tout expliquer par l'intelligence ou par le génie qui y siégeait; mais avant d'attribuer telle fonction au génie, il fallait que déjà on l'eût conçu existant. Or, cette existence fut la suite de la tendance naturelle qu'a

l'homme à placer la vie là où il voit du mouvement, et à placer de l'intelligence là où il voit des mouvemens réglés et bien ordonnés, tels que ceux qu'il observe dans les cieux. Nous avons vu plus haut les plus grands philosophes de la Grèce et de Rome en faire leur grand argument, pour prouver l'intelligence, l'ame et la vie du monde et de ses parties, ne pouvant attribuer qu'à l'ame le mouvement intérieur et premier qu'ont les corps célestes, et tous ceux qui paraissent mus par eux-mêmes. A combien plus forte raison les sauvages ont-ils dû être portés à donner la vie, l'instinct et l'intelligence à tout ce qui se mouvait comme eux et indépendamment d'eux, et surtout aux êtres au mouvement et à l'action desquels leur propre existence semblait être absolument soumise. D'après ces réflexions préliminaires, jetons un coup-d'œil rapide sur les différens peuples du monde, considérés sous leur aspect religieux.

Les Chinois ont rempli le ciel et la terre d'une foule de génies (*a*). Tous ces génies, suivant les lettrés, sont des émanations du *grand comble*, c'est-à-dire du ciel ou de l'esprit du ciel, auquel ils offrent beaucoup d'encens, ainsi qu'au génie de la terre. On ne voit dans tout cela, dit l'auteur des recherches sur les Chinois, qu'un déisme grossier. Il aurait mieux fait de dire qu'on y voit la religion universelle du monde bien analysée. Les esprits ou manitoux dont ils remplissent le monde, ont aussi leur part aux sacrifices solennels. On voit aux quatre coins de l'autel de grosses pierres qui repré-

(*a*) Paw., Rech. sur les Égypt. et les Chin., p. 207, 250.

sentent les montagnes, lesquelles sont censées être siéges d'autant de génies. Ceux-là même occupent un rang distingué, et on leur rend des honneurs divins dans toutes les parties de l'empire. On leur a bâti des pagodes célèbres sur la cime des plus hautes montagnes. Ainsi les Grecs et les Romains avaient des divinités des montagnes ou des nymphes oréades. Les premiers génies dont la cosmogonie phénicienne fasse mention, et qui sont placés à la tête de la généalogie des Dieux, sont des génies d'une taille extraordinaire, qui donnèrent leurs noms aux monts Cassius, Liban, Antiliban et Brathys (*a*). Hésiode commence aussi sa théogonie par la génération des nymphes des montagnes (*b*), qui se plaisent à errer sur les hauteurs et dans les forêts.

Le père Kirker, dans sa Chine illustrée, a fait voir les rapports qu'il y avait entre la religion des Égyptiens et des Grecs (*c*), et celle des Chinois, relativement au culte rendu aux génies placés dans le soleil, la lune, les planètes, dans les élémens, et à ceux qui présidaient aux fleuves, à la mer, aux fontaines, aux bois, et aux montagnes, et qui répondent aux néréides, aux oréades, et aux nymphes des Grecs. Les Chinois ont des génies du feu, de l'eau, de l'air, du métal, du bois, etc. Ils en placent partout où se répand l'émanation du grand comble.

Car il ne faut jamais oublier que tous les Dieux et tous les génies particuliers ne sont que des démembremens de la substance universelle intelligente. La lettre

---

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*b*) Hes. Theog., v. 130. — (*c*) Chin. Illust., p. 134.

de Maxime de Madaure à saint Augustin, et la réponse de cet évêque confirment notre assertion. On y remarque cette phrase : « C'est celui dont nous adorons, sous des noms divers, l'éternelle puissance, répandue dans toutes les parties du monde. Ainsi, honorant séparément, par diverses sortes de cultes, ce *qui est comme ses divers membres*, nous l'adorons tout entier. » C'est bien là, dans notre système, le culte de l'Univers-Dieu, animé et intelligent, et pénétré dans toutes ses parties par une grande ame, qui meut et vivifie son vaste corps, ainsi que tous les corps particuliers qui s'y forment momentanément, ou qui y subsistent toujours, et qui composent sa structure régulière. L'auteur de la lettre ajoute : « Qu'ils vous conservent ces Dieux subalternes, sous les noms desquels et par lesquels, tout autant de mortels que nous sommes, nous adorons le père commun des Dieux et des hommes, par différentes sortes de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, et qui tendent à la même fin. » Voilà bien la religion universelle dont nous cherchons à établir l'existence dans notre ouvrage, et à laquelle nous rapportons toutes les religions, comme à un centre commun où elles aboutissent toutes, et d'où elles sont toutes émanées.

Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions chez les Chinois les mêmes idées théologiques qui ont été consacrées chez les Égyptiens et chez les Grecs, par la raison que, la Nature étant la base de toutes les religions, il n'y a qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule Nature, source de vie et d'intelligence pour tous les êtres animés et intelligens. Cette unité n'est pas plus détruite par les formes dont on a revêtu ces idées, que

l'unité de l'espèce humaine n'est changée par la diversité des habillemens. L'homme d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique est toujours un homme, de quelque façon qu'il s'habille, qu'il soit nu, qu'il soit vêtu. Il en est de même de la religion universelle. Elle est, pour ainsi dire, nue chez le sauvage ; elle est vêtue à la grecque ou à la romaine chez les Grecs et les Romains, comme elle est vêtue à la chinoise chez les Chinois. Les modes sont aussi différentes pour les cérémonies et les opinions religieuses que pour les vêtemens et pour la parure. Mais, en dernière analyse, le fond est le même à la Chine, à Memphis, à Ispahan, à Athènes, à Rome et à Paris.

Le culte que les Chinois, dont nous avons commencé l'histoire religieuse, rendaient au ciel ou à l'esprit du ciel, est celui que les Grecs rendaient à *Uranus* (*a*). Celui qu'ils rendaient à l'esprit de la terre, c'est celui que les Romains rendaient à *Tellus*. Les Chinois regardent le ciel ou l'esprit qui l'anime, qui le meut et régit ses mouvemens, comme la cause suprême et le principe universel de toutes choses. Ils l'adorent sous deux noms différens, *Chang-ti* et *Tien* qui, tous deux, signifient souverain empereur. Ce *Tien*, suivant quelques-uns de leurs docteurs, est l'esprit qui préside au ciel. Les Chinois reconnaissent aussi des esprits inférieurs, dépendans de ce premier être, et qui, comme nous l'avons dit, président aux fleuves, aux montagnes, aux bois, aux villes, etc. Ils ont aussi des génies tutélaires de provinces (*b*) et de royaumes, comme les Juifs et les Perses avaient leur ange gardien de la Perse et de la Judée.

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 1, c. 28, 29. — (*b*) Ibid., p. 170.

Les génies sont les vicaires du Dieu suprême (*a*) et partagent avec lui les hommages des mortels, comme ils partagent les soins de l'administration du monde. On remarque dans toute l'étendue de la Chine des temples élevés à ces génies tutélaires de l'air, de l'eau, à la reine du ciel, au dragon de la mer, etc., au dieu de la pluie, au roi des oiseaux.

Car, comme il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a point non plus de cause éternelle et active qui n'ait été déifiée. Tout ayant sa cause, toute cause a son génie ou son Dieu, puisque Dieu et cause sont deux mots synonymes.

Ils établissent un ordre hiérarchique entre leurs génies; il y en a du premier, d'autres du second, d'autres du troisième ordre. Le Dieu *Fo*, principe-lumière, occupe le premier rang. Ils le représentent tout rayonnant de lumière, et les mains cachées, pour montrer aux hommes que son intelligence, plutôt que ses mains, agit dans la nature, et que le pouvoir qu'il exerce sur toutes les choses est invisible. Le Dieu de la guerre est dans la seconde classe. La troisième classe est composée de génies qui disposent de toutes les choses sublunaires, et qui se sous-divisent en aquatiques et en terrestres. On donne le nom de *Chin-hoca* au génie qu'on suppose veiller sur les villes, sur les provinces et sur les tribunaux. Ils reconnaissent un certain génie nommé *Guasaï* qui gouverne la partie la plus basse du ciel, et à qui on attribue le droit de vie et de mort. On lui donne trois ministres, *Tanquam*, *Tuiquam*, *Teiquam*. Le premier donne la pluie; le second préside à l'agri-

(*a*) Cont. d'Orvill., p. 95.

culture, et le dernier préside aux eaux. La distribution du gouvernement du monde en soixante-douze départemens ou en soixante-douze intelligences chargées de l'administration de l'Univers, se trouve aussi chez les Chinois. Les cinq premiers régissent les cieux. Le premier des cinq est supérieur aux soixante-douze. Ces cinq Dieux ont pour ministres les trois génies *Tanquam*, *Tuiquam* et *Teiquam*. Ces huit divinités sont huit conseillers qui habitent le ciel : trente-six autres règlent toutes les affaires sublunaires.

Il n'est pas difficile de reconnaître dans ces trente-six administrateurs secondaires, les trente-six décans des Égyptiens et des Chaldéens, appelés par Origène et Celse des Dieux éthérés, ou les *munifices* et les *leitourgoi* que les astrologues subordonnent aux planètes. Car le système astrologique se reconnaît partout dans les classes différentes des intelligences qu'ont admises les différentes théologies. Leurs traces se manifestent d'une manière plus ou moins prononcée, suivant que les peuples ont été plus ou moins savans, ou attentifs à les conserver.

Dans les fragmens qui nous restent des institutions de saint Clément d'Alexandrie (*a*), on trouve de ces agens subalternes, subordonnés aux premiers anges, et qui leur tiennent lieu de ministres ; ils en étaient les lieutenans. Saint Michel avait les siens. C'est ainsi que nous avons vu dans la cosmogonie des Perses les petites étoiles subordonnées aux grandes étoiles, leurs capitaines et leurs chefs. Car on n'a rien dit sur les anges,

---

(*a*) Epist. in Jud., t. 2, oper., p. 1008.

ou sur les intelligences, qui n'eût été dit sur les corps célestes, soit planètes, soit fixes, long-temps avant que le système des intelligences ait été détaché du système des corps, en qui ces intelligences étaient censées résider.

Les Chaldéens, comme nous l'avons déjà dit, avaient établi une hiérarchie entre les différens astres et entre les intelligences qui leur étaient attachées. Ils avaient imaginé le système des sept intelligences, interprètes de la fatalité; celui des douze grands Dieux; celui des trente Dieux conseillers, et le tribunal des intelligences qui jugent l'Univers. Or nous retrouvons partout ces divisions, surtout celle qui se fait par sept et par douze. Ils donnaient à ces intelligences et aux autres un empire absolu sur toutes les parties de la Nature, sur les élémens, sur les végétaux, sur les animaux, sur l'homme, et sur toutes ses actions, sur ses vices et ses vertus, et sur tous les biens et les maux qui partagent sa vie. Il dut donc, lorsque les intelligences des astres furent prises pour les astres, y avoir des intelligences ou des génies chargés de présider à tout ce qui l'était par des astres, c'est-à-dire à toute la Nature, aux êtres physiques et moraux, aux passions de l'ame et aux maladies du corps, puisqu'enfin l'homme tout entier, ses biens, ses maux, ses vices, ses vertus, tout était dans la dépendance des cieux et des génies qui y siégent, qui président à la naissance de l'homme, règlent son sort pendant sa vie, et qui reçoivent son ame ou sa partie active et intelligente lorsqu'elle va se réunir au feu des étoiles et aux astres, dans lesquels elle avait été originairement placée avant d'être liée au corps. Voilà l'origine de cette foule d'intelligences d'anges gardiens et de

génies familiers qui se rencontre dans toutes les théologies.

Joignez à cela les parties de l'ame universelle disséminées dans le grand corps du monde, imprimant le mouvement à tout ce qui paraît se mouvoir par lui-même, donnant la vie aux plantes et aux arbres, et dirigeant sur un plan régulier et constant l'organisation et le développement de leurs germes, donnant la mobilité aux eaux qu'elle fait jaillir des rochers et dont elle entretient le mouvement éternel, donnant l'impulsion aux vents, dirigeant ou variant leur cours ou retenant leur souffle, calmant et soulevant tour à tour les mers, déchaînant les tempêtes, vomissant les feux des volcans, ou ébranlant les racines des montagnes et la base de vastes continens, tous effets produits par une force inconnue à l'homme et qui appartient à la nature, vous aurez le système complet des forces vives et intelligentes qu'on imagina présider à toutes les opérations de la Nature. Toutes les causes physiques et même morales auxquelles on donna dans la suite une existence personnelle, par une espèce de fiction poétique, furent censées agir par l'ordre et l'impulsion d'un génie ou d'une divinité particulière. De là est sortie cette longue suite de divinités de toute espèce et de tout ordre, dont la nomenclature fastidieuse est consignée dans les livres des Romains, et auxquels on adressait des vœux, on offrait des sacrifices et on élevait des temples.

Les Romains et les Grecs ne sont pas les seuls qui aient admis une foule de génies subalternes subordonnés à l'être très-grand, ou à d'autres divinités majeures. Nous les avons déjà trouvés établis chez les Perses qui invoquaient toutes les parties de la Nature, comme au-

tant d'êtres intelligens capables de les entendre et de les exaucer. Cette vérité trouve sa preuve à chaque page et à chaque ligne des livres zends.

Peloutier (*a*), dans son Histoire des Celtes, observe avec raison que tous les peuples celtes avaient des généalogies de Dieux assez longues, lesquelles n'exprimaient que la série des intelligences que le premier être avait répandues dans toutes les parties de la matière pour l'animer et la conduire. Les Gaulois rendaient un culte religieux aux génies qu'ils plaçaient dans l'élément de l'eau (*b*), et jetaient par cette raison dans tous les lacs sacrés de l'or, de l'argent et des offrandes précieuses. Ils unissaient le culte des élémens et celui de toutes les parties de la Nature visible à celui des esprits ou des génies qui étaient censés y avoir leur siége, et en avoir la conduite. L'élément était comme le corps et le véhicule d'une divinité subalterne qui la dirigeait d'une manière sage et pleine de vues profondes pour le présent et pour l'avenir. C'était même là le fondement de la divination qui se faisait par les élémens ; comme les Perses, ils rendaient un culte religieux au feu (*c*), à l'eau, aux vents, aux arbres et aux rochers, etc. Enfin ils révéraient la Divinité, et croyaient la voir dans toutes les parties et dans toutes les opérations de la Nature. Il n'y avait, observe Peloutier, rien de contradictoire dans ce culte rendu en même temps à la substance visible et à l'intelligence invisible, par la raison qu'on supposait qu'il en était de même dans la Nature où chaque partie

---

(*a*) Pelout., t. 5, p. 178. — (*b*) Ibid., t. 3, p. 13; t. 5, p. 49. — (*c*) Ibid., t. 8, p. 141.

du monde visible est unie à une intelligence invisible qui en est l'ame.

On trouve les mêmes principes théologiques dans Origène (*a*) qui croit lui-même les retrouver dans le prophète Jérémie. Le prophète, dit Origène, parle de la terre, comme si elle était un être animé, quand il dit qu'elle s'afflige des péchés des hommes. Car il est vrai qu'elle se réjouit des vertus de ceux qui l'habitent, comme elle s'attriste de leurs vices. Mais si la terre éprouve ces sentimens, poursuit Origène, il en doit être de même de tous les élémens, tels que l'eau, et conséquemment de l'ange qui préside à l'eau ; car je ne puis pas interpréter autrement ces mots du prophète qui dit que la terre s'afflige. Le corps de la terre ne peut s'affliger ; c'est donc l'ange préposé à la terre qu'il faut entendre, celui qui, dans l'administration de l'Univers, a la terre dans son département, comme il y en a un d'établi sur les eaux, un qui préside à l'air, un autre au feu. En suivant la même marche dans le reste de la Nature, et appliquant le même principe à toutes ses parties, nous trouverons des anges dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans les cieux et ici-bas sur la terre (*b*), des anges qui ont l'inspection des animaux, d'autres celle des plantes. Tous ces anges se réjouissent quand nous faisons le bien, et s'affligent quand nous faisons le mal. L'ange de la terre porte le même nom qu'elle, dit Origène ; ne semble-t-il pas entendre Varron qui, chez les Romains (*c*), nous dit que la partie de l'ame universelle qui pénètre la terre s'appelle, comme elle, la Déesse *Tel-*

(*a*) Orig. Homil. 10 in Jerem., p. 110. — (*b*) Ibid., p. 111. — (*c*) — August. de Civ. Dei, l. 7, c. 23.

lus? Que celle qui pénètre les eaux et l'Océan s'appelle *Neptune?* Aussi Origène (*a*) ajoute-t-il qu'il en est de même de la dénomination de l'ange des eaux; ainsi en latin *Neptunus* se prend pour la mer et pour le Dieu ou pour l'ange qui y a son siége et qui y préside. C'est, comme on voit, la même théorie aux noms près; car ce que les Dieux sont dans une théologie, les anges le sont dans une autre. La Déesse de la terre, c'est le génie de la terre ou l'ange de la terre ailleurs.

Les Perses admettent aussi l'ange gardienne de la terre (*b*); c'est l'ized Sapandomad qui rend la terre féconde et remplit les désirs du laboureur. On prend aussi quelquefois cet ized pour la terre, quoiqu'il soit plutôt le génie qui y préside, puisque Sapandomad (*c*) est le quatrième des Amschaspands. Il donne son nom au dernier mois de l'année persanne. Quelques auteurs l'appellent l'esprit de la terre qui protège les femmes chastes et vertueuses. Sapandomad est aussi l'ange qui préside aux arbres et aux forêts. Le même Origène dont nous venons de rapporter la doctrine, parle ailleurs des puissances ou génies attachés aux régions voisines de la terre, et près de l'habitation de l'homme (*d*). Il les distingue des anges placés dans les cieux, dans ces régions lumineuses où brillent le soleil et le cœur des astres.

Le système des génies, des anges et des Dieux ministres et agens de la cause universelle, se propagea avec d'autant plus de facilité qu'il présentait un ensemble parfait dans toute l'administration de l'Univers, ensemble

---

(*a*) August. de Civ. Dei., l. 7, p. 111. — (*b*) Zend-Avest., t. 1, p. 93, n. 2; t. 2, p. 69, 376. — (*c*) Hyde de Vet. Pers. Rel. c. 19, p. 258. — (*d*) Orig. Comment. in Math., p. 326.

qui avait la plus grande ressemblance avec le gouvernement monarchique reçu dans tout l'Orient, et qu'on regardait comme le plus parfait. La cour des rois perses, mèdes et assyriens, servit vraisemblablement de modèle aux prêtres qui composèrent la cour céleste et qui distribuèrent différens emplois aux anges, comme on en distribuait aux satrapes et à leurs lieutenans. Les uns étaient les officiers de la cour sous le titre de secrétaires, tel que Mercure; d'échanson, tel que Ganymède ; d'autres des officiers militaires, tel qu'Hercule, général des troupes de *Chrone* chez les Phéniciens ; d'autres avaient l'intendance de certaines régions et de certaines provinces. Il y en avait du conseil intime des Dieux, comme il y avait des ministres du conseil intime du roi de Perse. L'ange tutélaire de chaque mois avait l'intendance des choses qui appartenaient à ce mois ; l'ange de chaque jour avait l'intendance des choses qui appartenaient à son jour (*a*), comme on peut le voir dans Hyde et dans les livres zends.

Les peuples les plus éloignés de nos climats, les nations les plus barbares, qui ont quelque forme de culte et quelques notions de hiérarchie, ont associé au grand être des ministres, tant cette idée parut simple et naturelle dans un plan d'administration monarchique ; et les Dieux avaient celle de l'Univers. Les habitans de Loango ont une multitude d'idoles, de Dieux à qui ils ont distribué l'empire du monde (*b*). Les uns président aux vents, les autres aux éclairs, d'autres à la conservation des récoltes. Ceux-ci dominent sur les poissons de la mer, ceux-là sur les rivières, les autres sur les animaux

(*a*) Hyde de Vet. Pers. Relig., c. 19, 20. — (*b*) Cont. d'Orvill., t. 6, p. 341.

des forêts. Ces idoles sont, avec beaucoup de vraisemblance, autant de talismans, tels que les idoles que les anciens Sabéens consacraient aux astres qui avaient de l'influence sur telle ou telle partie de la Nature, et qui communiquaient leur vertu et une partie de leur puissance aux idoles, ou aux images qui les représentaient, ou qui simplement leur étaient consacrées. Car telle est la véritable origine du culte idolâtrique ou du culte des images, et du fétichisme des Africains.

Dans l'Inde (*a*), certains dévots distribuent leurs idoles autour d'un grand cercle d'une ou de deux coudées de diamètre, et ils les disposent de manière qu'elles regardent les huit points cardinaux de l'horizon, d'où soufflent les principaux vents. Ces peuples croient que huit divinités inférieures président à huit contrées du monde, également éloignées les unes des autres. Nous avons vu que les Perses bornaient à quatre les génies ou étoiles fixes qui surveillaient les quatre points, *est, ouest*, *midi* et *nord*. Cette division en huit est une sous-division de cette dernière qui prend sa source dans le même génie astrologique. On décrit ce cercle magique près du bord de l'eau, et on fait un sacrifice avec beaucoup d'appareil.

Les habitans de l'île de Ceylan (*b*) reconnaissent un Dieu suprême qu'ils appellent Ossa, Polla, Maups, en leur langue, ce qui signifie créateur du ciel et de la terre. Les autres divinités ne sont que des lieutenans de ce Dieu qui les envoie sur la terre pour exécuter ses ordres. Ils sont dans l'opinion erronée d'Euvhémere,

---

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 171. — (*b*) Ibid., p. 247.

opinion que beaucoup d'autres ont adoptée, et qui vient du génie mystérieux des prêtres qui voulaient porter les hommes à la vertu par des exemples ; savoir, que ces divinités inférieures étaient les ames des hommes vertueux parvenus au rang des Dieux. Chacune de ces divinités a son emploi. L'une, comme notre saint Nicolas, ou comme les dioscures des Grecs, préside à la navigation ; l'autre préside à l'agriculture; celle-ci donne les richesses; celle-là donne la santé, comme Esculape ou saint Roch, et toutes sont représentées sous des formes monstrueuses ; ce qui doit être, si ces formes sont empruntées des constellations à qui l'astrologie attribuait cette propriété et cette fonction dans l'ordre du monde. Ceci est d'autant plus vraisemblable que l'on sait que ces insulaires adorent le soleil, la lune (*a*), et rendent un culte aux planètes. Ils leur attribuent un pouvoir si étendu, qu'ils sont persuadés que, lorsque ces astres ou Dieux planétaires ont pris quelqu'un en affection, rien ne peut s'opposer à son bonheur. Ils leur élèvent des idoles, et ils croient que la vertu céleste descend dans l'idole tandis qu'ils prient, et qu'elle s'y établit pour entendre leurs demandes. C'est bien là le culte astrologique des Sabéens, dont nous avons parlé plus haut. Quand les Chrétiens, adorateurs de la lumière solaire, prononcent le fameux *hoc est*, qui fait descendre leur Dieu dans le morceau de pâte circulaire qui le représente, c'est à peu près la même chose, et c'est la suite du même génie de toute espèce de consécration d'image. Le Dieu y descendait pour y entendre l'homme, et pour lui rendre des oracles ou le guérir de ses maux.

(*a*) Cont. d'Orvill., p. 249, 250.

Toute l'île de Ceylan est remplie d'idoles, espèce de talismans tutélaires des villes et des provinces qui les ont consacrées, et qui diffèrent autant entre elles, que les talismans vivans ou les animaux sacrés de l'Égypte, qui étaient soumis à l'influence des animaux célestes, comme nous l'avons déjà dit. Les prières de ces insulaires ne s'adressent pas directement à l'Être-Suprême (*a*), mais à ces lieutenans de la Divinité, à ces ministres de ses volontés et à ces dépositaires de sa toute-puissance. Nous prions de même nos saints.

Les Moluquois (*b*) révèrent des intelligences ou génies qu'ils appellent *nitos* [19]. Ils les croient soumis à un chef, ou à un être supérieur qu'ils appellent *Lanthila*. Ce *Lanthila* lui-même n'est que le lieutenant d'un génie plus élevé qu'ils appellent *Taulay*. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane a son *nito* ou son génie tutélaire. Ils adorent le génie de l'air sous le nom de *Lanitho*. On consulte les *nitos* comme autant d'oracles, et on n'entreprend jamais sans cela aucune affaire importante. Le *nito* était le Dieu lare de chaque famille.

Les insulaires des îles Philippines (*c*), outre un premier Dieu qu'ils appellent *Maglante*, Dieu qui lance le tonnerre, et un autre appelé *Batla* qui est le temps, reconnaissent encore beaucoup d'autres divinités subalternes de l'un et de l'autre sexe. Le culte du soleil, de la lune et des étoiles est aussi joint à ce culte des intelligences subalternes (*d*), dont les unes président aux semences, les autres à la pêche, celles-ci aux villes, celles-là aux montagnes, etc.

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 255. — (*b*) Ibid., p. 330. — (*c*) Ibid., p. 368. — (*d*) Ibid., p. 369.

Les sauvages de l'Amérique, qui habitaient l'île de Saint-Domingue, reconnaissaient un Dieu souverain, unique, infini, tout-puissant, qui avait sous lui des divinités subalternes (*a*) qu'on appelait *Chemis* ou *Zémés*, et auxquelles on consacrait des idoles dans chaque cabane. Ces images étaient de craie, de pierre ou de terre cuite, et représentaient toutes sortes d'animaux ou des êtres monstrueux. Une seule figure de femme représentait la divinité principale, mère de leur Dieu, laquelle avait à ses côtés deux premiers ministres. L'un était chargé de convoquer les autres *Chemis*, lorsque la divinité voulait les envoyer exciter les vents, faire tomber la pluie, ou distribuer aux hommes les biens qu'ils demandaient. L'autre était occupé de punir ceux qui ne rendaient pas à la divinité le culte qui lui était dû. Que les prêtres sont adroits ! Que de moyens n'ont-ils point employés partout pour attacher les hommes au culte religieux dont eux seuls ont toujours profité !

Solis assure que les anciens Mexicains (*b*) admettaient une Divinité supérieure qui abandonnait le gouvernement du monde à ses lieutenans. Suivant la cosmogonie qu'on attribue aux Virginiens (*c*), le Dieu suprême a créé une classe de *Dieux subalternes* à qui il a remis le gouvernement du monde, après avoir emprunté leur secours pour le créer. Platon, dans son Timée, ne parle pas autrement. Cette cosmogonie est-elle supposée? ou comment les Virginiens ont-ils les idées cosmogoniques que Platon puisa en Égypte? Ce Dieu créa lui-même le soleil, la lune et les étoiles, puis il reprit sa tranquil-

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 5, p. 19. — (*b*) Ibid., p. 150. — (*c*) Ibid., p. 453.

lité qui est l'essence même de sa divinité. Les Dieux subalternes commencèrent l'exercice de leur pouvoir par *créer les eaux*, et ils en tirèrent toutes les créatures visibles et invisibles. C'est encore le système égyptien que reproduisit Thalès en Grèce, et qui avait déjà été enseigné par Orphée. Selon les Virginiens, la femme fut formée avant l'homme; elle eut commerce avec un des Dieux créateurs, et accoucha de l'homme.

On voit, par ce court extrait des opinions religieuses des différens peuples du monde sur les intelligences, combien toutes les religions se ressemblent, et comment les hommes ont partout cherché à rapprocher l'administration des Dieux de la leur, et à ranger dans un ordre hiérarchique le système des causes physiques supposées intelligentes. Ils en ont composé un tout appelé l'Univers, ou la cause universelle intelligente dont chaque cause isolée fait partie, et avec laquelle elle se confond pour agir en masse, suivant des degrés donnés et des lois sages, qui placent chaque cause partielle dans des postes plus ou moins éloignés du centre de la cause universelle.

On a dû surtout remarquer que les principales divisions du ciel et de la terre, celle de leurs parties les plus apparentes ou des astres, tant planètes que fixes, se trouvent exactement répétées dans le système des causes intelligentes, principalement celle des sept grands Dieux ou grands anges, et celle des douze autres Dieux ou anges tutélaires des mois et des signes. Cette distribution, que nous retrouvons chez beaucoup de peuples, va être remise ici sous les yeux du lecteur, dans un extrait de Martianus-Capella, afin qu'il ne reste plus de doute sur la correspondance qu'il y a entre le monde

des intelligences et le monde visible, ou entre le système des cieux et celui de leurs intelligences.

Martianus-Capella (*a*) nous représente le Dieu suprême ou Jupiter, qui assemble le conseil des Dieux, à peu près comme le psalmiste qui place son Jehova dans la synagogue des Dieux. Le secrétaire de Jupiter, dépositaire du rôle sur lequel sont inscrits les différens ordres des Dieux conseillers, appelle les douze grands Dieux qui président aux douze signes du zodiaque, les mêmes qui sont nommés dans le poëme de Manilius (*b*), et dont les idoles reposaient sur les coussins sacrés dans la cérémonie du lectisterne, chez les Romains (*c*). Il convoque ensuite sept autres Dieux qui font une classe à part, puis une foule d'autres Dieux de différens ordres, qui sont appelés chacun à leur rang; enfin le peuple des Dieux, qui se rend en foule de toutes parts au conseil de Jupiter. Il en vient de toutes les parties du ciel, et surtout du zodiaque où les uns ont un domicile, et d'autres même en ont plusieurs. On sait que les planètes, dans la division des domiciles, et surtout dans la distribution par décans, avaient leurs domiciles dans plusieurs signes et dans plusieurs parties de signes. C'est ce que l'auteur appelle des habitations dans les animaux célestes. D'autres siégeaient hors du zodiaque, dans les astres paranatellons; aussi l'auteur ajoute-t-il, et ceux qui ont encore ailleurs d'autres habitations que les maisons qui par un ou par deux leur sont assignées dans le zodiaque. Martianus-Capella divise le ciel en seize régions. Chacune a ses Dieux particuliers rangés sous

(*a*) Mart. Capell. de Nupt. Phil., l. 1, c. 4. — (*b*) Manil. Astron., l. 2, v. 437. — (*c*) Tit.-Liv., liv. 22, c. 10.

un grand chef ou Dieu principal. Ensuite viennent les génies qui ont leur siége dans les quatre élémens, et ceux qui président aux choses qui ont une utilité publique, ou aux êtres moraux; enfin toute la multitude des puissances ou des génies de toute espèce, qui se rassemblent au palais du maître des Dieux. Janus, dont nous avons fait notre saint Pierre, se place à la porte de la salle d'assemblée qu'entourent les satellites ou les soldats du grand Dieu Jupiter. Un héraut appelle nominativement les membres du conseil, et la Déesse qui préside aux destins des hommes, Adrastée, prend sa place au milieu du conseil. On sait que, la fatalité étant réglée par les astres, Adrastée, qui y présidait, devait naturellement occuper une place distinguée dans le conseil des intelligences qui commandent aux sphères et aux différens astres, tant ceux qui se meuvent au nombre de sept dans le zodiaque, que ceux qui, au nombre de douze, président aux douze signes à travers lesquels voyagent les planètes, interprètes des oracles de la fatalité. Ainsi cette description que nous donne Martianus-Capella du conseil des Dieux, n'est autre chose que le système des différentes intelligences qui président aux signes, aux divisions de signes, aux paranatellons et aux planètes, dont l'action combinée modifie les élémens et règle par eux et dans eux tout le système des effets sublunaires, subordonné à l'administration universelle des causes célestes. De là il résulte entre les intelligences la même division que nous avons établie entre les causes physiques, que nous avons placées les unes dans la partie active, et les autres dans la partie passive de l'Univers. Car toutes les divisions célestes et les divisions terrestres ou élémentaires ont chacune leurs

intelligences, qui s'unissent et se lient dans l'action universelle du monde, et qui conséquemment doivent aussi se mêler dans les poëmes et dans les fictions sacrées sur les intelligences, comme elles se mêlent dans les allégories sur le jeu des causes naturelles. Il y aura donc des Dieux célestes et des Dieux terrestres, qui auront entre eux les rapports que la Nature a mis entre le ciel et la terre dans l'action mutuelle qu'ils exercent. L'air, l'eau, la terre auront leurs divinités subordonnées aux intelligences ou aux Dieux qui siégent dans les astres, comme ces élémens le sont aux astres eux-mêmes, à leur influence et à leurs mouvemens : ce qui nous donne, depuis le sommet des cieux jusqu'aux abîmes de la terre, cette chaîne de Dieux de nature et de puissance différentes, qui lie entre elles toutes les parties de l'Univers, d'après la série et la distribution qu'en a données un oracle d'Apollon rapporté par Eusèbe (*a*), qui observe que par Dieux célestes on doit entendre les astres.

Cette chaîne n'est que la progression de l'ame universelle, considérée dans ses différens degrés et dans la marche qu'elle suit à travers le corps du monde en s'y répandant pour l'animer. Elle y garde, suivant Varron (*b*), la distinction bien marquée entre la cause active et la cause passive, et entre leurs principales divisions, où elle prend des caractères différens et en donne aussi aux ames et aux intelligences nombreuses qui peuplent ces différentes parties du grand tout. Dans la circonférence des cieux, depuis le sommet de l'Olympe jusqu'à la lune, dit Varron, les ames ou les intelligences

---

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 4, c. 9, p. 145, 147. — (*b*) August. de Civ. Dei., l. 7, c. 6.

éthérées sont les astres et les étoiles, divinités visibles. Dans l'espace aérien qui est au-dessous de la lune, siégent des intelligences invisibles, connues sous le nom de génies, de héros et de lares. Tel est l'abrégé de la théologie naturelle, continue saint Augustin qui nous a conservé ce passage de Varron, théologie qui a été adoptée non-seulement par Varron, mais par une multitude de philosophes. Le passage de Martianus-Capella, rapporté plus haut, et un autre du même auteur (*a*), qui donne, à cette théorie des génies ou des intelligences de différens ordres placés dans différens élémens, le plus grand développement, viennent à l'appui du témoignage d'Augustin, et jettent un grand jour sur cette partie de la théologie des génies. Nous en pouvons dire autant des écrits de Proclus, de Jamblique et de Porphyre, auxquels nous renvoyons le lecteur jaloux de connaître à fond cette théorie angélique dont on a tant abusé.

Il résulte des rapports que nous avons observés entre les parties de la Nature et leurs divisions, et entre les intelligences qui y ont leur siége, et qui en dirigent tous les mouvemens et les opérations, ou entre toutes les parties du système des causes physiques et celles du système des intelligences, que le second système ayant été calqué sur le premier, il doit en contenir toutes les divisions, et que la comparaison et la correspondance doivent se soutenir jusqu'au bout. Donc la grande division du monde en monde de lumière et en monde de ténèbres, et la distinction ou la rivalité qui règne entre

---

(*a*) Mart. Capell. de Nupt. Phil., l. 2, c. 2.

les chefs de ces deux mondes, doivent aussi se reproduire dans le système universel des intelligences. En effet, comme on a distingué deux espèces de causes premières dans l'ordre visible du monde, il doit en exister aussi deux espèces dans l'ordre invisible des intelligences, si les intelligences sont exactement substituées aux causes naturelles et surajoutées par l'imagination aux corps visibles qui concourent à l'action universelle du monde. Pareillement comme chaque chef, dans son administration particulière, a ses agens secondaires ou ses causes subalternes, il s'ensuit que, le principe de la lumière et du bien ayant ses ministres et ses anges, le principe des ténèbres et du mal aura aussi les siens, et que les agens subalternes diffèreront entre eux, et formeront deux ordres de génies de nature aussi opposée que le sont leurs chefs. Car chaque administration doit être complète dans le monde ténébreux et dans le monde lumineux; et comme, le bien n'ayant pas pu sortir de la même source que le mal, on a donné à chacun son origine et son chef, on n'a pas dû, par la même raison, nommer les mêmes ministres pour opérer le bien et pour opérer le mal : ce qui amène nécessairement deux administrations et deux cours différentes, qu'on a dû composer pour les deux grands rois de la Nature, ou pour les deux premiers chefs qui se partagent également entre eux l'administration du monde sublunaire et la dispensation des biens et des maux qui s'y trouvent mêlés à dose à peu près égale. Ainsi, la grande distinction des deux principes doit régner entre les génies ou les intelligences répandues dans la Nature comme elle règne dans les effets qui y sont produits, et entre les deux causes premières qui les produisent, savoir : entre Or-

musd et Ahriman, entre Osiris et Typhon, entre Dieu et le diable. Chacun de ces deux chefs doit avoir ses agens, ses ministres et ses anges particuliers. C'est une suite nécessaire de la théorie que nous venons d'établir sur les agens secondaires et sur les ministres de l'administration universelle.

Cette conséquence se trouve justifiée par le fait, et toutes les théologies ont encore admis cette distinction entre les intelligences qu'ils ont partagées en bonnes et en mauvaises, en génies amis de la lumière et du bien, et en génies amis des ténèbres et du mal. C'est surtout chez les Perses que cette théorie est la plus complète. L'explication que nous avons donnée plus haut du fameux œuf magique, dans lequel les Dieux ou les intelligences bonnes et mauvaises, par groupes de six et de vingt-quatre, se rangent chacune sous leurs chefs et se mêlent et se combattent dans le monde, en est la preuve. On voit que les biens et les maux que l'action du ciel ou du monde, figuré par l'œuf, répand sur la terre et verse dans toutes ses productions, sont distribués par des intelligences bonnes ou mauvaises et d'ordre différent. On voit que la distinction des astres en astres bons et mauvais (*a*), que les astrologues de Chaldée avaient établie pour rendre raison du bien et du mal de la Nature, est attribuée par les mages à des intelligences qui offrent entre elles des divisions telles que celles que l'astronomie a mises dans les cieux, entre les douze signes et les trente-six constellations qui se lient aux signes.

L'extrait abrégé de la cosmogonie des Perses sur le

(*a*) Plutarch. de Iside, p. 370

bon et sur le mauvais principe, que nous avons donné dans notre chapitre V, et auquel nous renvoyons le lecteur (*a*), offre un tableau frappant de la distinction des intelligences affectées aux deux principes, lumière et ténèbres, et de la manière dont elles se groupent sous leurs chefs particuliers dans les différens combats qu'elles se livrent dans le monde. On voit que si Ormusd a ses izeds ou ses esprits célestes, Ahriman a ses dews malfaisans. Les izeds, comme nos anges (*b*), sont des génies du second ordre, faits pour le bien du monde; esprits célestes souvent confondus avec les êtres qu'ils protègent. Aussi nous avons vu plus haut que l'ange de la terre et l'ange de l'eau furent confondus sous un même nom avec la terre et l'eau; pareillement chez les Grecs, Jupiter, Junon, Cérès, furent tantôt pris pour les Dieux célestes et tantôt pour le feu, pour l'air et pour la terre. Les izeds (*c*) sont les juges du peuple pur, comme les anges qui formeront le conseil de Christ quand il jugera le monde. Il faut s'attacher à leur plaire et leur adresser des vœux pour mériter la protection d'Ormusd; les dews sont de mauvais génies produits par Ahriman (*d*). Ils sont les ennemis nés des izeds ou des esprits célestes, et ils s'assemblent sous leur chef Ahriman pour leur faire la guerre ainsi qu'à Ormusd. Il en est sept plus méchans que les autres qui s'attachent aux sept planètes. Ils viennent du Nord (*e*), contrée de l'hiver et des froids, ou du Pôle qu'entortille le fameux dragon ou Python que

---

(*a*) Voy. ci-dessus l. 2, c. 5. — (*b*) Zend-Avest., t. 1, part. 2, p. 82, n. 11; t. 2, p. 231. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 325, 336, 362. — (*d*) Ibid., t. 1, part. 2, p. 80, 421; t. 2, p. 330, 355, 356. — (*e*) Ibid., t. 1, part. 2, p. 109, 155.

tua le Dieu-lumière Apollon. Ils sont mâles et femelles (*a*), et ont un commerce charnel les uns avec les autres. De là naissent tous les daroudis, qui composent un autre ordre de génies malfaisans, placés plus près de l'homme (*b*), qui l'obsèdent, qui trompent les ames, et désolent publiquement le monde où ils multiplient la mort. Les dews produisent (*c*) aussi les kharfestères, nom qui comprend tous les reptiles et tous les animaux malfaisans. Car on leur impute, comme à leur chef, toutes les productions mauvaises de la Nature (*d*), tous les maux du corps et ceux de l'ame. On suppose que, comme ces génies n'ont lieu que dans notre monde, à la fin du monde tous ces dews seront anéantis, à l'exception du chef Ahriman, cet éternel ennemi d'Ormusd (*e*); mais alors il sera enchaîné et sans force, comme le diable de l'Apocalypse l'est au moment où le monde est régénéré. Il faut sans cesse que l'homme soit en garde contre ces mauvais génies, et qu'il les combatte ainsi que les méchans. Celui qui les sert sera détruit dans son corps, dans son ame et dans ses biens (*f*). Voilà mot pour mot nos dogmes religieux sur le diable et sur ses anges. Car nous n'avons rien imaginé ni même rien changé aux opinions anciennes en fait de religion, surtout à celles des mages.

On sent bien que nous n'avons pas pu faire éclore ce double monde de génies ou d'intelligences de nature ou d'inclination si opposées, du sein de la même ame

---

(*a*) Zend-Avest., t. 1, part. 2, p. 325. — (*b*) Ibid., p. 108, 126, 167. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 169. — (*d*) Ibid., t. 1, part. 2, p. 321, 420. — (*e*) Ibid., t. 2, p. 124; t. 1, part. 2, p. 229. — (*f*) Ibid., t. 1, part. 2, p. 242, 243; t. 2, p. 80.

unique universelle, appelée Dieu suprême, par la raison que le bien et le mal ne peuvent découler de la même source, et qu'il y a nécessairement duplicité d'ame et d'intelligence où il y a duplicité de cause première. Aussi l'ame universelle qui a pour substance le feu éther intelligent, et que nous appelons proprement l'ame universelle, qui meut et organise tout dans le monde, n'exclut-elle pas une autre ame ou force, qui appartient à la matière grossière de la terre et des élémens dans lesquels l'ame céleste prolonge son action pour y verser l'ordre et le bien que cette matière n'a point par elle-même, et pour vaincre la résistance que sa nature oppose à ce que le demiourgos établisse en elle l'harmonie que le feu artiste entretient éternellement aux cieux, où siége Ormusd au sein de la lumière éthérée ?

Les Perses, selon tous les auteurs (*a*), représentaient la Divinité suprême comme un feu animé et intelligent dont les rayons et l'action se répandaient dans tout l'Univers ; feu dont, selon toute apparence, le soleil était, sinon la source, au moins le miroir de réflexion, et qui de là rejaillissait dans les astres et dans toutes les parties de la Nature où se propage la lumière à travers différens milieux. Les feux des astres, ceux des météores, et en général tous les feux n'étaient que des émanations du feu principe plus ou moins pures, suivant qu'elles avaient reçu en elles plus ou moins de substance étrangère. Comme ce feu principe était le Dieu suprême, les feux émanés de lui ne pouvaient être que des Dieux subalternes, des ministres et des génies. Voilà l'ame uni-

---

(*a*) Batteux, Caus. prem., t. 1, p. 39, 42.

verselle du monde qui se subdivise en mille ramifications différentes, et qui s'affaiblit toujours en s'éloignant du tronc (*a*). Le véritable siége du feu divin, sa source primitive, était cet océan de lumière qu'on avait imaginé dans le ciel des cieux, d'où s'élançaient des ruisseaux de feu qui s'étendaient au loin, qui s'atténuaient à mesure qu'ils s'éloignaient de leur source, qui s'amortissaient, et finissaient par s'éteindre dans l'abîme le plus profond de l'espace où retombe la matière la plus grossière.

En raisonnant par les contraires, les ténèbres devaient avoir leur essence pleine et opaque au-delà du point d'extinction de la lumière, et s'affaiblir en remontant vers elle. C'étaient deux substances qui se croisaient réciproquement, et qui formaient dans tous les points de concurrence différens degrés de contraste. On sent combien il était aisé de composer sur ce fond une fable mystique, mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, surtout si dans chacune des deux substances, l'une résidant au ciel et l'autre dans la matière terrestre, on mit deux grandes ames opposées de volonté et d'action, et qui font un métier contraire, comme dit le naïf traducteur de Plutarque. Or, cela arriva. Les anciens philosophes, dit Beausobre (*b*), crurent la matière éternelle, et animée d'une ame qui lui appartient, et qui n'a rien de lumineux, rien de sain ni de salutaire, qui n'a ni ordre ni mouvement mesuré. C'était l'opinion de Pythagore et de Platon. Cette opinion était la plus ancienne et la plus générale. Le Typhon des Égyptiens

---

(*a*) Batteux, Caus. prem., t. 1, p. 42. Hyd., c. 22. — (*b*) Beausob., t. 2, p. 248, 250.

n'était que cela, suivant Plutarque (*a*), ainsi que l'Ahriman des Perses ; car Ahriman était chez les Perses ce que Typhon était chez les Égyptiens.

« Platon, dit Plutarque (*b*), s'aperçut bien vers la fin de sa vie qu'il fallait supposer la matière animée, parce qu'une substance brute, qui n'a d'elle-même ni qualités ni actions, et qui par sa nature est dans un parfait équilibre, ne saurait être la cause du mouvement, ni le principe du mal : d'où il suit que ce principe est la puissance motrice de la matière, celle qui réside en elle, et qui produit des mouvemens déréglés et déraisonnables. C'est une puissance que Platon appelle, dans ses livres des lois (*c*), *une ame déréglée, malfaisante et contraire à la cause du bien.* » Clément d'Alexandrie, qui a cité ce passage dans ses Stromates (*d*), prétend que c'est le démon, et il a raison ; car notre démon enfermé dans la partie basse du monde, la plus matérielle, ou aux enfers, n'est que cela. Manichée a pensé la même chose, et personne ne connaissait mieux que lui les principes théologiques des Perses, de qui vient notre religion en très-grande partie.

Chalcidius, qui a commenté le Timée de Platon, prouve que cette opinion sur l'ame de la matière faisait partie de la doctrine de Pythagore. Il dit que Pythagore avait démontré que les maux existent nécessairement, parce que la matière est mauvaise en soi, et que le monde étant fait de cette matière, il est fait d'une mauvaise nature. Pythagore, ajoute Chalcidius, a cru que la

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 372. — (*b*) Ibid. de Proc. Anim., p. 1016. — (*c*) Ibid., p. 1014, 1015. — (*d*) Clem. Alexand. Stromat., l. 5, 573.

matière a une ame qui résiste à la Providence, et qui emploie toutes les forces de sa malice pour en traverser les desseins. La Providence, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'ordre dans le monde, est l'ouvrage de Dieu ; mais tout le désordre vient de la matière. Ce que Pythagore dit de la Providence ou du Dieu bon, les Égyptiens l'attribuaient à Osiris (*a*); ce qu'il dit de la matière, ils l'imputaient à Typhon, c'est-à-dire à l'ame mauvaise inhérente à la matière.

A ces témoignages joignons celui du philosophe Numenius (*b*) qui loue Platon d'avoir soutenu qu'il y a deux ames dans le monde, l'une *bienfaisante* qui est Dieu, l'autre *malfaisante* qui est la matière. C'est cette ame de la matière qui est le principe de son mouvement propre et intrinsèque, lequel n'a rien de régulier ni d'ordonné, mais que l'ame divine du ciel modifie et dirige sans cesse vers le bien. C'est cette matière, suivant ces philosophes, qui est la cause et la nourrice des passions de l'ame, qui luttent contre la raison qui nous vient d'en haut, ou de l'intelligence universelle. L'opinion de ces philosophes sur cette seconde ame distinguée de l'ame lumineuse, est, dit Beausobre (*c*), la plus ancienne et la plus généralement reçue. Du sein de ces deux ames qui se répandent et se croisent dans le monde sublunaire, nous avons donc pu faire sortir le peuple des intelligences bonnes ou mauvaises qui en émanent, et qui agissent en sens contraire ici-bas. L'empire naturel du premier peuple et celui de ses génies est placé dans l'Olympe,

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 370. — (*b*) Chalcid., n. 295, p. 387. — (*c*) Beausob., t. 2, l. 5, c. 6, p. 250.

et descend jusqu'à la sphère de la lune (*a*) ; car elle était le terme où finissait l'empire du mal. Mais les démons ou les mauvais génies se répandaient dans les régions sublunaires, depuis qu'ils avaient été chassés de la région supérieure à la lune, au-dessous de laquelle, dans le débrouillement du chaos, se plaça la matière grossière. Les Chaldéens (*b*), dit Psellus, appellent quelquefois Adès ou l'enfer, les régions sublunaires, parce que c'est là que résident les démons depuis qu'ils ont été chassés de la sphère de la lune, qui est un espace sacré. Cette division rentre dans celle d'Ocellus de Lucanie, qui place au-dessus de la lune l'empire des Dieux principes de lumière et d'ordre éternel, et au-dessous le siége de deux principes contraires, la Nature et la discorde, dont l'une tend toujours à organiser et à ordonner, et l'autre toujours à détruire et à tout déranger. C'est une expression différente du choc des deux ames opposées, dont l'une tient de la nature du ciel, et l'autre de celle de la matière terrestre et grossière.

Malgré cette division qui séparait par d'éternelles barrières les deux empires, de manière que jamais le désordre ne pût être mis dans les cieux, néanmoins les opérations du ciel, les influences des planètes et des fixes, ou des Dieux, en se mêlant ici-bas aux élémens où les démons et les génies exerçaient leur empire concurremment avec eux, se trouvaient tellement corrompues ou gâtées, que les Dieux qui, par leur nature, étaient bons et lumineux, semblaient se métamorphoser en génies de ténèbres, leur prêter leurs formes, et, dégradés de leur nature primi-

---

(*a*) Beausob., t. 2, p. 254. — (*b*) Apud Stanleb. de Phil. Chald., p. 1131.

tive, devenir causes des effets funestes et de tous les maux physiques qui se reproduisaient sous leur aspect et semblaient être leur ouvrage. C'est ainsi que les anges de lumière paraissaient être déchus de leur dignité primitive et se transformer en anges de ténèbres. C'est ainsi que nous avons vu les sept grands dews ou mauvais génies, subordonnés à Ahriman, s'attacher aux sept planètes, et le chef des mauvais génies pénétrer lui-même dans le ciel sous la forme du serpent ou de la grande couleuvre, mère de l'hiver (*a*); puis se mêler aux planètes, aux étoiles fixes et à tout ce qui avait été formé par Ormusd, principe lumière, comme il avait aussi répandu son influence maligne sur les arbres et sur toutes les productions de la terre. Ce mélange du mauvais principe aux planètes et aux fixes ne doit s'entendre que des influences de ces astres répandues dans le monde sublunaire, dans lequel seul le mal pouvait avoir lieu. Car le ciel lui était interdit; et si quelquefois, dans ces fictions sacrées sur ses combats contre Ormusd, soit dans la guerre de celui-ci contre Ahriman, soit dans celle de Lucifer contre Dieu, soit dans celle des géans et de Typhon contre Jupiter, ces génies sont supposés vouloir s'élever jusque dans l'Olympe, et en détrôner le Dieu de la lumière, ils finissent toujours par être chassés de l'Olympe et précipités dans le Tartare, séjour des ténèbres éternelles; en sorte que ces fables n'ont d'autre but que de relever la puissance du Dieu-lumière, en chantant sa victoire et la défaite de son ennemi, et de fixer les limites des deux empires en mettant chacun des combattans à sa place. Tous les génies

(*a*) Zend-Avest., t. 2, p. 351, 355.

placés dans les astres étant formés d'une substance pure sont bons naturellement; comment peuvent-ils être corrompus et déchoir de leur véritable grandeur, comme nos mauvais anges? C'est en entrant dans la sphère des élémens, et en se mêlant à la matière ténébreuse et à l'esprit qui la meut, lequel corrompt tout le bien qui avait été originairement mis en eux en leur faisant produire des effets absolument opposés à leur nature. C'est ce qui a donné lieu de distinguer entre eux des astres de bonne et d'heureuse influence, et d'autres d'une influence maligne comme les Chaldéens et les astrologues en ont distingué. Cette supposition s'accorde parfaitement avec les principes théologiques de Jamblique (*a*), qui dit « que tout est bon dans les animaux célestes ou dans les astres; mais que ce bien original est corrompu en passant dans la matière sublunaire. » Il ne faut donc pas considérer simplement la nature des astres dans le lieu où ils sont, mais bien et surtout dans le lieu où ils agissent. C'est ainsi que des intelligences pures dans leur nature auront l'air de s'être corrompues et d'être dégradées de leur dignité primitive.

Voilà donc un nouvel Univers divisé et subdivisé dans toutes ses parties, rempli d'intelligences, dont la nature prend la teinte et la trempe et comme la couleur de chacune de ses parties. Elles sont célestes et pures au ciel, terrestres et plus corporelles, pour ainsi dire, sur la terre et dans les élémens; lumineuses dans l'Olympe, ténébreuses dans la matière, et elles se placent chacune dans leur siége naturel, et de là font des incursions l'une contre l'autre pour produire tous les effets bons ou mau-

(*a*) Jamblich. de Myster., c. 8.

vais qui résultent des deux causes qui agissent dans le grand tout appelé Univers. Voilà le fond sur lequel on a brodé tant de dessins bizarres, qui contenaient le jeu des agens physiques et des intelligences qui les dirigeaient dans le système de l'action universelle du monde. Voilà les Dieux, les génies, les héros qu'ont chantés les poëtes et qu'ils ont mis aux prises les uns avec les autres dans leurs différentes guerres, ou qu'ils ont unis dans leur sympathie et leurs amours. Voilà l'origine des anges, des archanges et de toute la hiérarchie céleste, ainsi que celle des démons et des princes de ténèbres rebelles à Dieu, en guerre avec lui et avec ses anges, et ennemis de ses productions les plus parfaites. Voilà le sujet des plus beaux poëmes comme des plus sottes légendes sacrées et des livres prétendus révélés et apocalyptiques. Voilà pour les artistes l'arsenal le plus ancien de tous les beaux-arts, arsenal dans lequel les peintres, les sculpteurs et les hommes de talent de tout genre, soit pour la poésie épique, soit pour la poésie dramatique, soit pour la poésie lyrique, ont été et vont encore aujourd'hui chercher les différens sujets qu'ils ont revêtus et embellis des formes les plus brillantes, et ces personnages qu'ils ont animés du feu de leur immortel génie. Sous ce rapport la religion est belle, majestueuse, riche, pompeuse, et digne de tenir le sceptre du goût, de l'imagination et des arts de génie.

Mais ces fleurs, ces roses éclatantes furent bientôt desséchées par le souffle aride de la métaphysique, spectre sans substance, sans esprit ni couleur, et qui ronge tous les corps en les réduisant en atômes subtils, que l'intellect seul peut saisir. Nous voilà sortis des limites du monde réel, et nous allons entrer dans le vide im-

mense qu'habitent les songes et les chimères. Tout ce qui aura été fait dans ce nouveau monde ne nous regarde plus, et notre méthode n'a pas plus de prise que la raison sur ces fantômes. Ce n'est pas que, semblables à ces ombres ou manes qui restent à la mort, ces spectres n'aient encore conservé dans leur surface infiniment déliée la forme des corps qu'ils ont abandonnés pour exister quelque temps seuls avant de se volatiliser absolument. Mais ce n'est plus qu'une surface semblable à celle du cachet gravé d'après une figure solide, et qui retrace en creux ce que celle-ci avait en solidité.

Tel était le monde archétype et intellectuel que les métaphysiciens, à force d'abstractions, vinrent à bout d'extraire du monde visible, et sur le modèle duquel ils crurent que celui-ci avait été formé parce qu'il en avait gardé tout le dessin et tous les linéamens. Leur erreur fut celle d'un homme qui voyant un tableau très-bien fait par un grand peintre finirait par se persuader que celui à qui ce tableau ressemble est né d'une femme dont la tête avait été fortement remplie et frappée de la vue de ce tableau. Si le monde archétype, que les métaphysiciens mirent dans la tête de leur Dieu créateur, avec toutes les divisions du monde visible, était parfaitement ressemblant avec celui-ci, et s'il en était l'expression matérielle, c'est que le premier avait été imaginé d'après la vue du second et calqué exactement sur lui. Si le monde archétype contenait le tableau idéal des corps célestes et de toutes les parties du monde visible, ainsi que celui de leurs intelligences, c'est que l'imagination avait depuis long-temps créé des intelligences qui avaient leur siége dans les différentes parties de la Nature, et que la métaphysique ou l'ignorance les en avait

séparées. Je dis l'ignorance ; car il suffit qu'on eût oublié le rapport qui liait ces intelligences aux corps visibles (ce qui ne fut pas difficile), pour qu'il en ait dû sortir un système de pures intelligences, soit Dieux comme ceux d'Homère, soit Anges comme ceux des Juifs et des Chrétiens. Ce système sembla placé hors du monde, lequel alors n'était plus qu'un ouvrage ou une machine de nature inférieure, soumise à l'action de ces intelligences par une suite de cette prééminence que l'esprit était censé avoir sur la matière. La métaphysique n'en fit pas davantage en séparant les intelligences, qui avaient leur siége dans le monde, du monde lui-même, pour les ranger dans un espace invisible et supérieur de beaucoup au monde.

C'est contre ce système d'intelligences, conçues indépendamment des corps visibles et des agens de la Nature, et d'une existence abstraite, que réclame Chérémon, quand il dit que les fables sacrées des anciens Égyptiens roulent sur les agens physiques, sur le soleil, la lune et les astres, et nullement sur des natures incorporelles. Et dans ce sens, Chérémon a complètement raison; car, en dernière analyse, les fables appartiennent toujours aux corps sensibles, dans lesquels l'imagination des adorateurs de la Nature plaça des intelligences, qui en furent ensuite tirées par les abstractions métaphysiques de certains rêveurs ou spiritualistes, lesquels en composèrent un monde immatériel qui n'exista jamais que dans leur intellect; encore ne purent-ils effacer la trace de l'origine de ce nouveau monde, puisqu'ils lui conservèrent toutes les dimensions de l'ancien, qui était le véritable, le seul, et celui qui leur avait donné l'idée de ce monde qu'ils appelaient le *premier* ou l'*archétype*.

Car il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait passé auparavant par les sens et qui ne leur doive son existence, dit un axiôme très-connu.

Toutes les fois donc qu'il s'agira d'expliquer des fictions qui auront pour objet des intelligences supposées pures par ceux qui professent le spiritualisme, il faudra replacer les intelligences dans leur siége naturel, et les attacher à l'ordre du monde d'où mal à propos on les avait tirées. Si ces fables se lient à la mythologie ancienne et aux anciennes fables cosmiques, et si elles reçoivent un sens simple et naturel, ce sont alors d'anciennes fictions faites par des hommes qui avaient le secret de la science sacrée. Si elles ne se lient point aux anciennes allégories sacrées, et s'il n'en résulte qu'un sens forcé ou disparate, il faut les abandonner comme étant l'ouvrage des ignorans ou de rêveurs qui, ayant perdu le fil des anciennes idées, n'avaient plus conservé que des noms d'êtres qui ne se liaient plus à l'ordre visible du monde et à ses phénomènes. Ainsi, quand Virgile met en action Vénus, Mars, Jupiter, etc., il ne connaissait plus les rapports que ces Divinités avaient avec les parties de la Nature et avec les agens de la force universelle. Vénus n'était qu'une divinité morale qui présidait à la beauté et aux jouissances de l'amour; Mars, une divinité cruelle qui se plaisait au carnage et décidait du sort des combats; Jupiter, le monarque souverain de l'Olympe, le Dieu de la foudre et le chef du conseil des Dieux. J'en peux dire autant des poëtes grecs; et il est fort douteux qu'Homère connût la nature cosmique des Dieux qu'il mettait en action dans ses poëmes héroïques. Ils existaient depuis long-temps dans les livres sacrés d'Orphée, de Linus et de Musée, et de

tous les auteurs qui, avant lui, avaient écrit sur la généalogie des Dieux. Le peu d'ordre qui règne dans la cosmogonie d'Hésiode prouve qu'il entendait mal les allégories sacrées qu'il avait recueillies ; ce qui est aisé à comprendre pour peu qu'on soit convaincu que les Grecs n'avaient pas créé leur religion, et qu'ils avaient reçu des Égyptiens, des Phéniciens, des Atlantes, des Phrygiens et des anciens Crétois, leurs fables religieuses. Aussi toutes les fables que nous expliquons remontent-elles bien des siècles avant l'âge où l'on fait vivre Homère, et nous donnent-elles presque toutes le taureau céleste pour signe équinoxial de printemps, et le lion pour signe solsticial d'été. C'est sur cette époque principalement qu'on doit monter son globe, si on veut comparer les différens personnages qui figurent dans les anciennes allégories sacrées avec les tableaux que le ciel et la terre présentaient dans les principales époques de la révolution annuelle.

Le monde intellectuel n'avait point été imaginé alors, ni le monde des intelligences séparé du monde visible, le seul qui ait une véritable existence en lui-même, et qui n'admette rien hors de lui, comme Pline, Ocellus de Lucanie nous l'ont déjà dit, et comme l'exprime le mot Univers ou l'assemblage de toutes les substances. Ce monde, le premier et le seul, la cause unique de toutes choses, a servi de fondement au monde des intelligences que mal à propos on sépara de lui dans la suite, et au monde intellectuel que plus mal à propos encore la métaphysique créa et bâtit au-dessus. Car voici trois degrés par lesquels a passé l'esprit humain dans ses spéculations sur l'Univers ; le monde visible, le monde des intelligences et le monde intellectuel, qui comprend le

prototype des deux autres, lesquels, dans le système des platoniciens, n'en sont que l'exécution, comme un édifice n'est que l'exécution matérielle du plan idéal arrangé auparavant, et disposé ou construit déjà en idée dans la tête de l'architecte. Mais il n'en est pas d'un monde éternel comme d'un édifice mortel qui a commencé et qui doit finir. Supposer un prototype du monde ou un plan préexistant, d'après lequel il avait été formé [20], c'était présupposer un commencement au monde et non pas le prouver, et prendre précisément pour base de sa théorie ce qui était en question.

Les anciens, qui n'avaient point encore rêvé ces archétypes, n'ayant connu que le monde visible avec les intelligences qu'on supposait attachées à ses différentes parties, n'ont peint que cela, n'ont chanté que cela, et nous ne devons chercher que cela dans leurs écrits. C'est là ce monde seul et unique, comprenant en lui la somme de toutes les causes et de tous les effets, que les anciens mettaient en spectacle dans leurs mystères avec les génies et les anges bons ou mauvais qui appartenaient à son administration et qui liaient l'ame de l'homme à celle de l'Univers. Ne sortons donc point de ce cercle que la Nature s'est tracé elle-même, circonscrivons nos recherches dans les mêmes limites dans lesquelles elle a circonscrit toutes ses opérations et renfermé le jeu de ses ressorts et de tous ses mouvemens. Voilà le champ de la poésie, de la peinture et des arts; c'est celui de l'imagination, comme il est celui de la Nature et des forces vives qu'elle emploie dans l'éternel ouvrage des générations et des destructions qui s'opèrent ici-bas. Voilà les limites de la mythologie et le terme de

nos efforts pour découvrir le sens de ses savantes allégories sur la Nature et sur ses agens intelligens.

La méthode que nous avons donnée pour résoudre les énigmes sacrées atteint les bornes de cet empire de la mythologie et en embrasse tous les points intermédiaires, de manière qu'elle doit suffire à celui qui, à l'aide du fil que nous donnons, voudra s'engager dans le labyrinthe de l'Égypte, de Crète, et de tous les temples de l'Univers. Nous avons en quelque sorte recomposé la science ancienne de ses débris épars dans tous les ouvrages des astronomes, des cabalistes, des théologiens, des philosophes et des poëtes, et surtout des mythologues. Nous avons suivi la marche de l'esprit humain depuis les premières perceptions de son enfance, jusqu'aux rêves de sa vieillesse, et de la décrépitude dans laquelle est plongée notre espèce depuis tant de siècles que les prêtres l'ont dégradée. Nous avons pris l'homme (*a*) au moment où seul avec lui-même il ouvre son œil étonné aux rayons bienfaisans de la lumière, jusqu'à l'époque où il tenta d'en chercher la source hors de l'Univers, et dans une lumière intellectuelle qui éclaire son esprit, comme la première brille à ses yeux. Il a toujours voulu pénétrer au-delà du terme de sa vue, et il n'est sorti de l'Univers, que pour s'égarer dans des déserts immenses où il n'a rien rencontré que les ombres qu'il créait lui-même d'après les souvenirs de ce qu'il avait vu dans le monde qu'il avait abandonné, et qui aurait dû terminer ses recherches. Tel l'esprit dans son sommeil retient les

---

(*a*) Voyez ci-dessus, l. 2, c. 1.

images que le jour lui a fait voir; ou, s'il les combine autrement, il ne rencontre plus dans son ouvrage que des monstres et des chimères.

C'est donc, en dernière analyse, dans la Nature qu'il faut rentrer pour remettre l'homme à sa place; c'est dans ce sanctuaire qu'il trouvera les formes éternelles des Dieux qu'ont adorés tous les hommes de tous les pays et de tous les siècles; et c'est aux voûtes sacrées de l'Olympe qu'il verra briller les rayons de leur gloire immortelle. Là, de tout temps, fut fixé le siége le plus éclatant de la majesté divine; c'est sous les pavillons de l'astre du jour que les Juifs plaçaient le trône de l'éternel. L'Univers est un temple auguste au-delà duquel il ne nous est pas permis, dit Pline, de chercher la divinité. Toute explication qui tirera ses preuves hors de cette enceinte sacrée, ne peut être que mauvaise. Laissons aux Dieux leur nature; et ne les plaçons ni dans le rang des hommes comme Euvhémère, ni dans celui des ombres comme les spiritualistes, et comme tous les métaphysiciens qui en ont fait des êtres abstraits et de pures conceptions de leur esprit, auxquelles en vain ils voudraient donner de la réalité. La Nature visible ou les Dieux naturels, voilà sur quoi reposent toute la mythologie bien conçue et toutes les théologies rapportées à leur véritable origine. C'est aussi le but que doit se proposer et que doit atteindre notre méthode si elle est bien employée. C'est une dernière preuve qui doit en justifier la bonté et la vérité de nos principes. Tous les pas que nous allons faire désormais dans la carrière que nous nous sommes ouverte doivent être dirigés dans ce sens; et c'est à la justesse, à l'accord étonnant des solutions, à leur sim-

plicité, qu'on pourra reconnaître, qu'enfin pour la première fois le voile de l'antiquité religieuse est déchiré, et que l'art sacerdotal forcé dans ses derniers retranchemens doit renoncer aux ressources de l'imposture pour laisser à la raison son légitime empire.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

TROISIÈME PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Dans la première partie de notre ouvrage, nous avons démontré l'indispensable nécessité d'expliquer l'antiquité religieuse par les principes de la physique et de l'astronomie ancienne, de chercher les Dieux dans les principaux agens de la Nature, et de regarder leurs aventures merveilleuses comme la description allégorique des phénomènes naturels chantés par les poëtes; car ils furent les premiers philosophes et les premiers théologiens qui parlèrent sur les causes ou sur les Dieux. Dans la seconde partie, nous avons tracé la route que nous avons cru la plus sûre pour arriver à la solution de ces énigmes sacrées, et nous avons donné au lecteur le fil qui doit le guider dans une carrière aussi obscure et aussi difficile que celle que nous présente l'étude de l'antiquité religieuse. Nous avons posé les bases de la nouvelle méthode d'explications, et nous lui avons donné tous les développemens que nous avons cru nécessaires et suffisans pour qu'elle pût être employée avec quelque succès dans le débrouillement du chaos monstrueux de toutes les mythologies. Il nous reste une troisième tâche à remplir; c'est d'essayer nous-mêmes la méthode que

nous avons créée, et dont nous proposons aux autres de faire usage désormais dans l'étude de l'antiquité, et même dans celle de toutes les religions modernes, qui sont émanées des anciennes superstitions. Ce sera comme la pierre de touche qui, appliquée à notre invention, mettra le lecteur à portée de juger de sa justesse et de son plus ou moins d'utilité, et qui fera distinguer notre travail de la foule des systèmes sur la mythologie, lesquels, après nous avoir éblouis par de brillantes promesses, nous ont laissés aussi incertains qu'auparavant sur le véritable sens de la théologie énigmatique des anciens, et n'ont fait qu'épaissir les nuages qui, depuis les siècles d'Homère et d'Hésiode, l'ont toujours environnée.

Nous ne prétendons pas néanmoins annoncer au public que toute l'antiquité religieuse est expliquée dans toutes ses parties et dans tous ses détails les plus minutieux. Outre qu'un tel ouvrage demande bien des années pour être achevé, s'il peut l'être entièrement, ce que je crois difficile, il me semble encore assez inutile de chercher la solution d'énigmes partielles qui ne peuvent piquer que la curiosité oisive. Ce sont les grandes masses qu'il faut attaquer; c'est le caractère général de toutes les grandes fables religieuses qu'il faut bien saisir et montrer. Enfin, ce sont les bases des poëmes sacrés qu'il faut bien reconnaître, sans s'occuper de la broderie et des fictions épisodiques qui n'ont leur source que dans l'imagination du poëte, lequel, libre dans ses fictions, a créé lui-même les nuances et les couleurs qu'il a appliquées sur le dessin général du grand tableau de la Nature. Laissons aux petits esprits la manie de vouloir rendre raison de tout, et la faiblesse qui les fait se traîner

sur tous les détails. Présentons le cannevas des poëmes anciens avec la plus grande clarté ; qu'on y voie distinctement les points qui lient tous les principaux fils, et qui marquent le dessin que le poëte a su broder avec richesse ; que les intervalles et les vides qui s'y trouveront ne nous étonnent point. L'imagination et le génie se sont chargés de les remplir, et la poésie a associé son travail à celui de la Nature qu'elle a peinte. Si les érudits à cerveau étroit trouvent notre marche trop libre, parce qu'elle n'est point pesante, nous ne chercherons point à nous justifier auprès d'eux, puisque la Nature, en leur refusant le génie, les a par-là même rendus incapables de le reconnaître partout où il se montre dans l'antiquité, à la hauteur de laquelle ils ne peuvent s'élever.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'HÉRACLÉIDE, POÈME SUR HERCULE OU SUR LE SOLEIL.

Parmi les noms différens, sous lesquels la divinité du soleil a été adorée et ses bienfaits ont été chantés, celui d'Hercule est un des plus fameux. Depuis Meroë en Éthiopie, et Thèbes en Égypte, jusqu'aux îles Britanniques et aux glaces de la Scythie ; depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux bords de l'océan Atlantique, et aux sables de la Maurusie ; depuis Palibothra jusqu'à Cadix,

tout l'Univers a retenti du nom et des exploits glorieux de ce Dieu invincible, qui ne s'est montré à la terre que pour la délivrer des monstres et surtout des tyrans qu'on peut mettre au nombre des plus grands fléaux qu'ait à redouter notre faiblesse. La Grèce particulièrement, habitée par des colonies venues de Phénicie et d'Égypte, où Hercule avait, depuis bien des siècles, de superbes temples (*a*), s'est plu à répéter d'âge en âge les louanges du Dieu qui étonne l'Univers par sa puissance et par sa majesté, comme il l'enrichit par ses bienfaits. On adorait en lui le père des siècles et des années, l'ame visible du monde, l'immortel modérateur des astres et des saisons, la force et la vertu des Dieux, le destructeur des géans, germes du mal et des ténèbres que le mauvais principe verse dans la nature; la force du grand demiourgos [21] qui vivifie par sa chaleur l'Univers désigné par l'œuf mystique qu'Hercule fait sortir de sa bouche, et que son activité féconde pénètre dans tous les sens. Enfin, on adorait en lui le Dieu qui, placé dans le soleil, comme dans un char, voyage autour du monde, et s'élançant des bords de l'Orient jusqu'au Couchant, répand la lumière et distribue le temps en parcourant la carrière des douze signes, à l'action desquels est soumis tout le monde sublunaire confié aux soins d'Hercule, dit le rhéteur (*b*) Aristide.

Tels sont les traits sous lesquels les anciens théologiens et les poëtes nous ont peint Hercule; et il n'en est aucun qui ne convienne parfaitement au Dieu-soleil.

(*a*) Hérodote, l. 2, c. 43, 44. — (*b*) Aristid., t. 1, p. 57, Orat. in Hercul.

Ses images même portent tous les attributs de l'astre invincible qui subjugue la Nature et qui enchaîne l'Univers sous ses lois. Le lion céleste, dans lequel les astronomes anciens plaçaient le domicile du soleil, lui fournit la parure qu'il porte partout avec lui et qui caractérise le premier astre, de même que le cancer posé sur le sein de Diane caractérise le second astre ou la lune, qui a son domicile dans le signe de l'écrevisse. Aussi les Égyptiens plaçaient-ils l'image du lion aux pieds du trône de leur Apollon, ou du Dieu Horus qui présidait à la distribution de la lumière et des saisons. C'est par la même raison qu'ils imprimaient l'effigie de cet animal sur les portes des temples, et qu'ils terminaient par des têtes de lion l'extrémité des tuyaux des fontaines d'où coulait l'eau du Nil, pour exprimer, disent-ils, les rapports qu'il y avait entre le commencement du débordement de leur fleuve, et l'entrée du soleil au signe céleste où il avait établi son domicile. C'était le symbole sous lequel on adorait ce Dieu à Léontopolis, ou dans la ville des Lions, et dans les temples d'Héliopolis, ou de la ville du Soleil (*a*); c'est ce lion que l'on trouve placé sous l'image du soleil dans les monumens de Mithra [22] ou du soleil adoré sous ce nom chez les Perses. Partout où l'on trouve les attributs du lion dans les monumens des religions anciennes, c'est presque toujours le soleil qu'il faut y voir. C'est le lion de la tribu de Juda qui désigne Christ, ou le soleil, chez les Chrétiens; il n'y a de différence que dans la manière d'employer cet emblème. Au lieu de peindre un génie à tête de lion,

---

(*a*) Strabon, l. 17, p. 812.

tel qu'on le voyait dans le temple du soleil à Héliopolis, ou un Dieu appuyé sur un lion, les Grecs ont préféré de représenter le Dieu-soleil sous les traits d'un prince invincible, revêtu d'une peau de lion qui lui sert de manteau. Ce manteau lui-même fut souvent semé d'étoiles, comme l'annonce l'épithète d'astrochyton, ou habillé d'étoiles, que les poëtes ont donnée à l'Hercule tyrien (*a*). C'est sous ce nom qu'il est désigné dans Nonnus, poëte (*b*) de Panople en Égypte. « Les épithètes de roi du feu, de chef du monde et des astres, de nourricier des hommes, de Dieu dont le disque lumineux roule éternellement autour de la terre, et qui faisant circuler à sa suite l'année, fille du temps et mère des douze mois, ramène successivement les périodes du temps qui sans cesse se reproduisent; tous ces titres sont autant de traits auxquels on ne pourrait méconnaître le soleil, quand bien même le poëte ne l'aurait pas nommé, comme il l'a fait, en appelant son Hercule *Astrochyton*, *Hélios* ou *Soleil*. Il nous représente le temps, tel que Janus, avec la double figure d'un vieillard et d'un jeune homme qui s'enfuit sur les traces du char d'Hercule; la lune qui recueille les rayons de sa lumière, qu'elle réfléchit vers nos yeux; les quatre saisons qui se succèdent et accompagnent le char attelé de quatre chevaux, sur lequel est porté l'*œil brillant* de l'éther, devant lequel fuit la nuit et s'éclipsent les étoiles, et qui, baigné dans les eaux de l'Océan oriental, va répandre la rosée bienfaisante sur la terre et féconder les guérets. » C'est à la suite de ce tableau

---

(*a*) Nonnus Dionys., l. 40, v. 415. — (*b*) Ibid., v. 375.

d'Hercule ou du soleil adoré sous ce nom à Tyr, que le poëte ajoute, « qu'il est le même Dieu que les différens peuples adorent sous divers noms; que c'est lui qui est honoré sous le nom de Bélus (*a*) sur les rives de l'Euphrate [23], sous celui d'Ammon en Libye, d'Apis à Memphis, de Saturne en Arabie, de Jupiter chez les Assyriens, de Sérapis en Égypte, de Dieu du temps (c'est le nom que lui donne aussi Athénagore), de Phaéton ou de Dieu brillant aux mille noms, de Mithra en Perse, d'Hélios chez les Babyloniens, d'Apollon à Delphes et dans toute la Grèce, d'Esculape (*b*) qui guérit les maux des mortels, de *Dieu Éther*, nuancé de mille feux; enfin d'*Astrochyton*, nom tiré de la foule des astres dont paraît semé pendant la nuit le manteau du ciel. Le poëte ajoute que ce Dieu portait une robe (*c*) qui représentait les figures variées du ciel, et offrait l'image du monde; que ses joues rayonnaient d'une douce lumière, et que sa barbe était semée d'étoiles (*d*). »

Cette multiplicité de noms donnés à l'astre brillant qui semble être l'ame de toute la Nature, et qui à ce titre a dû recevoir les hommages de tous les peuples [24], et être invoqué sous diverses dénominations dans les différentes langues, est confirmée par Martianus-Capella dans son superbe hymne au soleil, dont nous aurons lieu de parler ailleurs plus au long. Nous dirons seulement ici que, comme Nonnus, il assure que c'est le Dieu que les Libyens adorent sous le nom d'Ammon, ceux de Memphis sous celui d'Osiris; qu'il est Apollon ou Phébus à Delphes, Sérapis sur les rives du Nil, Mithra en

(*a*) V. 396. — (*b*) V. 405. — (*c*) V. 414. — (*d*) V. 421.

Perse, Atys en Phrygie, Bacchus ailleurs; enfin qu'il est le Dieu que l'Univers entier invoque sous mille noms. Le poëte Ausone (*a*) et le savant Macrobe s'accordent également à reconnaître la divinité unique du soleil, dans une foule de Dieux différens en apparence l'un de l'autre, et dont la nomenclature n'est que la collection des divers noms du même astre chez différentes nations, parmi lesquelles le culte du soleil était établi sous diverses formes, et accompagné d'un cérémonial différent. Hercule était celui qu'il avait à Thèbes, dans la Haute-Égypte, et à Tyr en Phénicie. La Thèbes de Grèce, fondée par des colonies phéniciennes, le reçut de Tyr, comme la ville de Cadix l'avait reçu pareillement des Phéniciens qui vinrent s'y établir. Partout on retrouve l'*Astrochyton* dont parle Nonnus, ou la grande Divinité des Tyriens. Le nom de grand roi, de *Melicarte* ou *Melicerte*, qu'il portait en Phénicie (*b*), ne fut pas inconnu aux Grecs. On le nommait en Italie le *grand Hercule* (*c*). Les Romains appelaient l'autel sur lequel ils sacrifiaient à ce Dieu le *très-grand* autel, comme on peut le voir dans Tite-Live (*d*) et dans Virgile; et il avait une telle prééminence, que, dans les sacrifices qu'on lui faisait à Rome, il n'était pas permis de proférer le nom d'aucune autre Divinité (*e*). L'empereur Julien l'appelle *maître* et *seigneur*, épithète qu'il donne ailleurs au soleil (*f*), ainsi que Porphyre (*g*). On conserva aussi son nom oriental *Alsida*, *le lion*, et on en fit un

---

(*a*) L. 2, c. 4, Auson. Epigr., p. 29. — (*b*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 10. — (*c*) Arnob., l. 1, p. 24. — (*d*) Tit.-Liv. Decad. 1, l. 1. Virgil. AEneid., l. 8, v. 272. — (*e*) Plut. Quæst. Rom., p. 825. — (*f*) Julian. Orat. 7, p. 408. — (*g*) Porphyr. de Abst., l. 4, p. 379.

des noms de ce Dieu, appelé par altération *Alcide*.

Les Phrygiens, sous le nom d'Atys (*a*), lui donnèrent le bonnet semé d'étoiles, emblème sensible des cieux, comme l'était le manteau de l'*Astrochyton* des Tyriens, d'Hercule fils d'Astérie, dont la barbe était semée d'étoiles. C'est sous les voûtes de l'éther que circule le soleil, qui lui-même est le foyer le plus apparent de la substance lumineuse qui compose l'éther, suivant la philosophie ancienne. Aussi Nonnus donne-t-il à Hercule le nom d'*Æther*, nuancé de feux de mille couleurs. Dans la peinture que Martianus-Capella fait du système du monde, sous l'emblème d'un vaisseau dirigé par sept pilotes, au grand mât duquel est attachée l'image du lion ou de l'animal céleste dont Hercule ou le soleil prend la peau pour manteau (*b*), on remarque la lumière éthérée qui inonde tout le vaisseau, et qui se répand dans tous les corps célestes. C'est devant ce symbole sacré du feu éternel que s'incline la philologie, et qu'elle adresse le superbe hymne dont nous avons parlé plus haut. On voit encore ici que l'image du lion est l'emblème principal qui se fait remarquer dans ce monument allégorique d'un vaisseau dans lequel voyage le soleil [25]. Ce soleil est Hercule, non-seulement parce que l'attribut caractéristique, le lion, est commun à Hercule et au soleil, mais encore parce que les anciens ont feint qu'Hercule parcourait l'Univers porté dans le vaisseau du soleil. Telle était l'opinion des Egyptiens, suivant Plutarque (*c*). Les Egyptiens, dit ce philosophe,

---

(*a*) Julian. Or. 5, p. 309. — (*b*) Martian. Capell. de Nupt. Phil., l. 2, c. 2. — (*c*) De Iside, p. 367. Ibid., p. 364.

pensent qu'Hercule, assis dans le soleil, fait le tour du monde avec lui ; et ces peuples, suivant le même auteur, donnaient un vaisseau aux deux astres principaux qui éclairent le monde, pour désigner leur action sur l'élément humide. Ils pensaient la même chose de leur Apollon, ou de l'intelligence chargée de la direction du mouvement du soleil, et ils disaient qu'Horus (*a*) est la force qui dirige la révolution du soleil. Or on remarquera, comme nous l'avons dit, qu'ils appuyaient le trône de leur Dieu Horus sur des figures de lion, pour exprimer les rapports de cette divinité avec le soleil auquel le lion était spécialement consacré, suivant Théon (*b*). Cette observation est d'Horus Apollon, grammairien d'Egypte (*c*). Ce lion d'Hercule est donc un attribut du soleil. Osymandias, sur le tombeau duquel était tracée l'année avec toutes ses divisions, avait aussi son lion. La théologie égyptienne, conservée dans les Orphiques et dans un passage d'Athénagore, suppose que du fluide chaotique et du sédiment des eaux sortit un dragon ou serpent monstrueux, dont la tête était celle d'un lion et dont le milieu du corps était occupé par la figure d'une divinité qu'on appelait *Hercule* et le *Temps*. Ce Dieu Hercule ou le temps était considéré comme le grand demiourgos ou Dieu créateur de la Nature (*d*); tel que le feu sacré de l'éther qui bouillonne dans le soleil, et qui a fait regarder cet astre par Chérémon et par les Egyptiens comme le demiourgos ou l'ordonnateur suprême de toutes choses, épithète (*e*)

(*a*) De Iside, p. 375. — (*b*) Theop., p. 123. — (*c*) Hieroglyph., l. 1, c. 17. — (*d*) Athen. Leg. pro Christ., p. 18. — (*e*) Hesychius, v. Demiourg.

que lui a conservée Hésychius. Les Gnostiques, qui adoraient le soleil sous le nom d'Iao, représentaient ce Dieu avec une tête de lion environnée de rayons, et le reste du corps était un serpent. Ce symbole rentre assez dans l'idée du dragon à tête de serpent dont parle Athénagore d'après les Orphiques. Chez les Chinois (*a*), la mère de Fohi devint enceinte de lui en marchant sur les traces d'un géant. Sa grossesse dura un nombre de mois égal à celui des douze travaux ou des douze mois. Fohi eut beaucoup d'esprit; son corps était comme celui d'un serpent, mais surmonté d'une tête d'homme. Fohi fit le ciel et la terre, régla les cinq élémens, dirigea le cours des planètes qui avaient un mouvement désordonné. L'Arabe Gelaldin parle d'un certain Mesraïm qui, monté sur un lion, alla porter sur les bords de l'Océan le culte du soleil (*b*), et éleva la statue de cette divinité; il prenait lui-même le titre de Mesraïm, géant redoutable par sa force. Ce lion sur lequel on le dit monté, est évidemment le lion solaire, que nous retrouvons partout. On trouve dans Kirker (*c*) des Abraxas, où l'on voit un serpent à tête de lion entourée de rayons solaires, avec ces mots : *Cnoubei* et *Chnoumisrei*. Ce sont des monumens de la religion des Gnostiques et des Ophionites. La tête du lion donnée à l'animal symbolique qui naît du limon, nous rappelle encore au soleil et au signe céleste qu'il occupe lorsque le Nil se déborde, et à la constellation du serpent qui termine par son lever le débordement, et marque le moment où le limon

---

(*a*) Mém. sur les Chin. par les Miss. de Pékin, t. 1, p. 102, 105. — (*b*) Kirker OEdip., t. 1, p. 73. — (*c*) Ibid., t. 2, part. 2, p. 464.

se durcit par l'action du soleil. C'est à cette action du soleil sur le limon que le Nil laisse après la retraite des eaux, que la cosmogonie égyptienne, rapportée par Diodore, attribue la formation des animaux et celle de l'homme, enfin l'organisation des êtres (*a*). C'est là l'idée cosmogonique qui a été conservée dans ce passage de la théologie d'Orphée. Aussi trouve-t-on, dans la partie du ciel où répond le soleil à cette époque de son mouvement annuel, une figure absolument semblable à celle dont parle Athénagore, et qui occupe le milieu du corps d'un serpent, laquelle figure a conservé jusqu'à nos jours le nom d'*Hercule*. C'est le serpentaire ou l'*ophiucus*, appelé *Hercule* et *Esculape*; il était adoré sous ce dernier nom à Sidon et à Carthage, colonie de Sidoniens, comme il l'était sous celui d'Hercule à Thèbes en Grèce, et de Cadmus à Gortynie en Crète, colonie de Gortys en Arcadie, où on l'adorait sous celui d'Esculape : tant son culte s'est partout multiplié sous diverses dénominations.

La doctrine d'Orphée sur Hercule et sur ses rapports avec le soleil est encore mieux développée dans un des hymnes qu'Orphée lui-même adresse à ce Dieu. L'auteur (*b*), qui paraît avoir été dans les mêmes principes théologiques que Nonnus a consacrés dans ses Dionysiaques, qualifie Hercule de Dieu générateur du temps, dont les formes varient [26], de père de toutes choses et qui les détruit toutes; de Dieu qui ramène tour à tour l'aurore et la nuit noire, et qui de l'orient au couchant parcourt la carrière des douze travaux; valeureux titan,

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 7. — (*b*) Hym. Orph. Poet. Græci.

Dieu fort, invincible et tout puissant, qui chasse les maladies et délivre l'homme des maux qui l'affligent. Peut-on à ces traits méconnaître l'astre bienfaisant qui vivifie la Nature et qui engendre l'année, que divisent les douze mois, figurés par la carrière des douze travaux que de l'orient au couchant cet astre parcourt éternellement? Aussi les Phéniciens n'ont-ils pas oublié ce rapport qu'avait Hercule avec le soleil et que ses douze travaux avaient avec la marche de cet astre dans les douze signes qui partagent le cours de l'année en mois. On donna, dit Porphyre (*a*), le nom d'Hercule au soleil; et on désigna sa marche à travers les douze signes par la fiction des douze travaux qui lui furent imposés. L'explication que nous donnerons bientôt de cette fable des douze travaux par l'astronomie et par la course du soleil à travers les signes, prouvera complètement la vérité de cette ancienne tradition que Porphyre nous a conservée. Servius, commentateur de Virgile, a aperçu ce rapport du nombre des travaux d'Hercule à celui des signes du zodiaque (*b*); quoiqu'il n'ait pas saisi le rapport qu'il y avait avec les figures même qui dans le ciel fixaient la succession de ces mêmes signes. Le scholiaste d'Hésiode a été plus loin, et il nous dit (*c*), que le zodiaque, dans lequel le soleil achève sa course annuelle, était la véritable carrière qu'avait parcourue Hercule dans la fable des douze travaux, et que par Hercule qui, se rajeunissant, épouse Hébé, on devait entendre le soleil et l'année qui se renouvellent et se rajeunissent à la fin de chaque révolution. Cette régénération du soleil ou

---

(*a*) Porph. Præp. Ev., l. 3, c. 11. — (*b*) Servi. in AEneid., l. 6, v. 294. — (*c*) Johan. Diaconus Scholiis ad Hesiod. Theog., p. 165.

d'Hercule, qui se rajeunit à la fin de chaque période et reprend une nouvelle vigueur en renaissant pour ainsi dire de ses cendres, après s'être brûlé sur un autel, n'a pas échappé à Nonnus (*a*), qui, parmi les divers noms qu'il donne à l'Hercule tyrien, se sert de celui de Phénix, image du temps, dit-il, qui détruit dans le feu sa vieillesse et qui sort de ce même feu avec une nouvelle jeunesse, *Hébé*. Aussi Hercule, en épousant *Hébé*, était-il censé acquérir l'immortalité et en recevoir d'elle le gage le plus précieux, après avoir terminé sa glorieuse carrière : de là l'opinion consacrée dans la théologie secrète des Égyptiens, qu'Hercule était un Dieu qui n'avait jamais eu de commencement, et qui représentait la force invincible des Dieux : ce qui rapproche ici l'Hercule des Orphiques, ou celui dont parle Athénagore, du fameux Dieu Cneph des habitans de Thèbes en Égypte, ville où Hercule était spécialement honoré. La peinture de ce Dieu nous le représente à peu près sous les traits de l'Hercule d'Athénagore, ayant comme lui dans sa bouche l'œuf symbolique du monde; et on disait de ce Dieu Cneph des Thébains qu'il n'avait jamais eu de commencement et qu'il était immortel (*b*); opinion qui est absolument la même que celle que les Égyptiens avaient d'Hercule, d'après les idées les plus saines de leur théologie la plus ancienne et la plus auguste, au rapport de Macrobe. Ajoutons encore à cela, que le serpent ou le dragon symbolique qui accompagne l'Hercule ou le Dieu du temps, dans le passage d'Athénagore, était aussi un des attributs du Dieu Cneph des Égyptiens, ou de leur

---

(*a*) Nonnus Dionys., l. 40, v. 400. — (*b*) Plut. de Iside, p. 359.

Agathodémon, et qu'aux environs de Thèbes on nourrissait des serpens sacrés. Enfin nous avons dans la sphère deux images d'Hercule ; l'une est le Serpentaire, l'autre l'Ingéniculus, qui toutes deux ont un serpent, l'un dans ses mains et l'autre sous ses pieds. D'où il résulte clairement que le lion et le serpent ont été chez les Égyptiens deux des principaux attributs du Dieu du temps ou du soleil qui en marque les révolutions les plus importantes [27].

La marche du temps a quatre époques principales, et le Dieu-soleil, à ses quatre divisions de l'année, prit des formes différentes (*a*). Le solstice d'hiver était celui de son enfance; l'équinoxe de printemps, celui de sa jeunesse; l'équinoxe d'automne, celui de sa vieillesse; le solstice d'été, celui de sa virilité et de sa plus grande force. C'est alors que le soleil exerce sur la terre sa plus puissante action et darde ses plus forts rayons (*b*). Dans ces siècles reculés, le lion céleste occupait le solstice d'été. On donna donc à ses images les traits de la virilité [28] la plus robuste avec la dépouille du lion, et on mit en ses mains l'arme la plus expressive de la force, la massue. Ainsi le soleil solsticial, ou le soleil arrivé au signe du lion, terme le plus élevé de sa course, devint le Dieu fort, adoré à Héliopolis sous la figure du *lion*, son domicile naturel. Il fut représenté sous la forme d'un guerrier redoutable couvert de la peau du lion, ou du signe qu'il occupait, et soulevant une énorme massue, comme nous l'avons déjà dit. Tel on le peignit dans tous les temples, et il y fut regardé comme

---

(*a*) Jablonski, l. 1, c. 4, § 3. — (*b*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18.

le véritable emblème de la force divine [29] qui, par le moyen du soleil, s'exerce sur toute la Nature.

Cette opinion s'accorde parfaitement avec l'idée de Pythagore, disciple des Égyptiens, qui disait qu'Hercule était *la force de la Nature*. Or, cette force avait sa source dans l'ame universelle, motrice du ciel et de toutes les sphères, et dans le feu éther (*a*) qui composait sa substance, et surtout celle du soleil, dans lequel les Juifs eux-mêmes plaçaient les pavillons de leur Dieu des armées. C'était, dit Macrobe, le nom du Dieu qui préside aux opérations de la force, et la force même des Dieux (*b*); c'est lui qui leur assura un triomphe complet sur les géans, lorsqu'ils livrèrent la guerre au ciel. Ainsi l'Hercule des Juifs, l'ange Michel à tête de lion, combattit contre les mauvais anges, terrassa le dragon rebelle que l'on voit sous ses pieds, comme il est, dans la sphère, sous ceux de l'image d'Hercule, figuré dans les constellations. Comme Hercule, Michel était appelé l'ange ou le génie du soleil (*c*). Toutes les mythologies se tiennent par quelque endroit; mais toutes ne sont pas également ingénieuses : car le Michel des Juifs ne vaut pas, à beaucoup près, l'Hercule grec, non plus que leur Samson, qui en est une mauvaise copie [30]. Hercule est donc le soleil, considéré dans un des points de sa révolution et de sa durée périodique, à une des époques particulières du temps éternel dont il nous donne des mesures partielles; et c'est pour cela qu'Athénagore et Nonnus confondent ensemble les noms d'Hercule et de

---

(*a*) Procl., l. 1, c. 13, p. 36. Macrob. Som. Scip., l. 2, c. 10. — (*b*) Macrob. Sat., l. 1, c. 20. — (*c*) Kirker OEdip., t. 2, part. 2, p. 235.

Dieu du temps. Le stoïcien Damascius (*a*) s'accorde avec eux, lorsqu'il dit que le soleil est Cronus, ou le temps, qui ne vieillit jamais, toujours fort, toujours vaillant; ce qui rentre dans les principes de la théologie égyptienne, qui en fait un Dieu qui n'a jamais eu de commencement. Proclus nous dit que le soleil et la lune (*b*) sont engendrés pour évoquer le temps invisible, le manifester, le diviser, le partager, et en exécuter les révolutions toujours de la même manière. Mais quoique le soleil et le temps qu'il engendre semblent ici se confondre entièrement, on ne doit y voir cependant qu'une qualité particulière, qu'un attribut singulier de cet astre, celle qui le fait circuler dans le zodiaque et engendrer le temps, d'où tout naît, par un effet de cette force active qui a subjugué tout, qui se reproduit partout, et qui détruit tous les germes de mal que le mauvais principe met dans la Nature; car il a, comme Osiris, pour ennemi Typhon qui lui donne la mort : comme Osiris, il ressuscite. On montrait à Tyr le tombeau d'Hercule (*c*), comme on montrait à Memphis et à Abbydos celui d'Osiris; en Crète, celui de Jupiter; et à Jérusalem, celui de Christ. Typhon, rival d'Osiris, était aussi frère d'Osiris, comme Eurysthée était frère d'Hercule qu'il persécutait. Or, on sait qu'Osiris, et on le verra mieux par la suite, est aussi le soleil, qui, sous un autre nom, fut adoré en Égypte, mourut, descendit aux enfers, ressuscita, et mérita par ses bienfaits la reconnaissance des hommes, comme Hercule. Hercule est

---

(*a*) Damascius apud Volf. Anecd., t. 3, p. 254. — (*b*) Procl. in Tim. 4, p. 273. — (*c*) Arnob. cont. Gent., l. 1, c. 17.

donc, comme le dit Macrobe, d'après les principes de la théologie égyptienne, une des puissances multiples dont est doué le Dieu-soleil, suivant la différence de son action dans la Nature. C'est le soleil qui est *en tout*, et dont l'activité circule partout. Macrobe ajoute que la substance d'Hercule n'est point étrangère à celle du soleil; qu'il est une puissance de cet astre qui imprime à l'homme une force qui le rapproche de celle des Dieux, celle sans doute qui fait les héros. C'est le Dieu fort, mais d'une force qui ne se manifeste que par des bienfaits; car tel l'antiquité a toujours représenté Hercule. Il parcourut la terre et les mers, disent les traditions indiennes, et en enleva tous les maux (*a*). Il fut donné à la terre pour en être le sauveur, dit l'empereur Julien (*b*), jusqu'à ce que le Dieu son père l'eût rappelé à lui. Ne manquant de rien lui-même, il soulageait les misères des autres, suivant Diogène (*c*). On peut lire l'éloge qu'en fait le rhéteur Aristide. Le Dieu suprême, son père, l'a placé, suivant lui, pour présider à tout ce qui (*d*) est soumis à la sphère de la lune. Il purgea la terre des monstres, et la rendit habitable; il vint au secours des peuples opprimés (*e*), même sans en être prié (*f*); il creusa de nouveaux canaux aux fleuves pour en rendre le cours plus utile, arrêta leurs débordemens, établit la communication entre les deux mers, bâtit des villes, abolit les sacrifices des victimes humaines, institua des fêtes et des jeux pour honorer les Dieux et encourager les arts. Il enseigna l'astrono-

---

(*a*) Arrian. de Reb. Ind., p. 174. — (*b*) Julian. Orat. 7, p. 409. — (*c*) Lucian, t. 2, p. 971. — (*d*) Aristid., t. 1, p. 56. — (*e*) Serv. ad AEneid. 8, v. 271. — (*f*) Ibid., v. 570.

mie (*a*); et Sophocle, dans la tragédie de Palamède, loue Hercule d'avoir fait connaître le premier aux hommes le mouvement des astres. Cela dut être, si Hercule est la force puissante et éternelle qui meut le ciel, et dont l'activité se développe avec autant d'énergie dans le soleil. On en disait autant d'Uranus. Les Tyriens (*b*) lui faisaient honneur de la découverte la plus précieuse pour leur commerce, celle de la pourpre. Clément d'Alexandrie en fait un devin et un physicien (*c*). Enfin, il fut un véritable philosophe (*d*), comme il était un héros invincible, qui fit servir sa sagesse et sa force au bonheur des hommes, et qui mérita par ses innombrables bienfaits l'immortalité que décerne aux grands hommes le sentiment de la reconnaissance. Ce tableau est celui que tous les peuples ont toujours fait du bon principe, à quelques différences près, dans les traits particuliers sous lesquels ils l'ont peint : tel Osiris, Bacchus, Christ lui-même ou le soleil, sous ces trois noms, ont été représentés par leurs adorateurs, qui dans leurs éloges nous les peignent comme les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Eh! qui pourrait en effet avoir une autre idée de la divinité du soleil? Aussi donnait-on à cet astre l'épithète d'*Alexicacos*, ou de Dieu tutélaire qui écarte les maux de la terre; et sous ce rapport, dit Porphyre, on l'appelait Hercule. On voyait à Mégalopolis la statue d'Hercule à côté de celle du soleil sauveur (*e*), avec celle d'Apollon et de Neptune. Lorsqu'Alexandre eut revu Néarque qu'il croyait perdu avec

---

(*a*) Voss. de Scien. Math., c. 32. — (*b*) Jul. Pollux, l. 1, c. 4. Cedr., p. 18. — (*c*) Strom., l. 1, p. 306. — (*d*) Cedren., p. 18. — (*e*) Pausan. Arcad., p. 263.

sa flotte, il en témoigna sa joie par un sacrifice de reconnaissance envers la divinité bienfaisante et tutélaire des navigateurs (*a*) : il sacrifia à *Jupiter-sauveur*, à *Hercule* et à *Apollon Alexicacos*, ainsi qu'à *Neptune* et aux Dieux marins, et il fit célébrer des jeux gymniques. Hercule était associé, dans cet acte de reconnaissance, à Jupiter-*sauveur*, et à Apollon qui écarte de nous les maux; ou plutôt Hercule, Apollon et Jupiter n'étaient que trois formes différentes du même Dieu-soleil, bienfaiteur de toute la Nature. Aussi on nourrissait dans son temple le coq ou l'oiseau du matin et du soleil que les Grecs plaçaient près d'Esculape (*b*), qui est figuré aux cieux dans le serpentaire, lequel porte le double nom d'Hercule et d'Esculape et qui n'est qu'un emblème du Dieu-soleil. On entonnait en son honneur l'Io Péan [31], qui s'adressait à Esculape et à Apollon (*c*). Comme Esculape, Hercule guérissait les maladies et on l'invoquait à ce titre en Sicile et à Yetton en Béotie (*d*). C'est dans le vestibule du temple d'Apollon qu'Aristide (*e*) chante les louanges d'Hercule. Comme Apollon (*f*) de Delphes recevait la dixme, la dixme était aussi consacrée à Hercule (*g*). C'est une institution lucrative que les prêtres du soleil sous le nom de Christ ont surtout adoptée, et c'est le côté le plus réel des romans faits sur le soleil. Le laurier d'Apollon ceignait la tête de ses prêtres et celle du préteur romain, lorsqu'ils sacrifiaient à Hercule sur

---

(*a*) Nearchi parapalus ex Arriano, p. 28. Geogr. veteres, t. 1. — (*b*) Plut. de Pythi Orac., p. 400. AElian de Animal., l. 17, c. 46. — (*c*) Aristid., t. 1, p. 61. — (*d*) Pausan. Bæot., p. 300. — (*e*) Aristid., t. 1, p. 61, 94. — (*f*) Herodote, l. 9, c. 80. — (*g*) Plut. Quæst. Rom., p. 267.

le grand autel (*a*), et ils y sacrifiaient au lever et au coucher du soleil (*b*). La statue d'Hercule, d'Apollon et des muses, leurs compagnes ordinaires, étaient les principaux monumens du temple d'Esculape à Messène, ou du temple du Dieu-soleil, peint avec les attributs de l'équinoxe d'automne, comme Apollon l'était avec ceux de l'équinoxe de printemps et Hercule avec ceux du solstice d'été (*c*). C'était les formes solaires de ces trois saisons. Quant aux muses, elles nous fournissent encore une nouvelle preuve de l'identité d'Hercule et d'Apollon.

En effet, s'il est un trait caractéristique dans Hercule qui ne permette pas de douter que ce Dieu ne fût la même divinité que celle que l'on honorait ailleurs sous le nom d'Apollon, et conséquemment qu'il ne fût le soleil, c'est l'épithète de Musagête ou de chef des muses, qu'on lui donnait, et qui lui est commune avec Apollon et avec Bacchus. On sait que le soleil sous le nom d'Apollon était le chef des neuf muses, et que par les muses les anciens théologiens entendaient les intelligences des sphères célestes (*d*), dont le soleil occupait le centre et à qui on a cru souvent qu'il imprimait le mouvement, par l'activité du feu éther qui bouillonne dans ce foyer lumineux et qui se répand de là dans tout l'Univers. Les anciens avaient imaginé un système d'harmonie dans les distances et dans les mouvemens des sphères célestes. Pour exprimer cette idée musicale, on mit souvent une lyre entre les mains du Dieu-soleil, comme étant le lien et le centre de l'harmonie univer-

---

(*a*) Macrob. Sat., l. 3, c. 12. — (*b*) Serv. in AEneid., l. 8, v. 271. — (*c*) Pausan. Messen., p. 141. — (*d*) Plut. Sympos., l. 9, p. 746.

selle (*a*). Il donnait, dit Martianus Capella dans son superbe hymne au soleil, le double Tetrachorde (*b*). Cette explication de la lyre d'Apollon est assez généralement reçue de tous les savans, et c'est cet instrument symbolique placé entre les mains du Dieu-soleil qui l'a fait regarder comme le Dieu de la musique et comme le chef des muses. Le même instrument est figuré dans les cieux à côté de l'image d'Hercule ou de la constellation qui porte ce nom, ou près de l'Ingéniculus, autrement de l'Hercule agenouillé placé sur le dragon du pôle. Cette constellation porte le nom de lyre de l'Agenouillé ou de lyre d'Hercule. Les étoiles qui la composent sont au nombre de 9, nombre égal à celui des muses. On disait qu'Hercule avait tué d'un coup de sa lyre le fameux Linus son maître. Voici encore de nouvelles preuves de l'union d'Hercule aux muses auxquelles d'ailleurs il est souvent uni dans les anciens monumens (*c*). Les Romains célébraient tous les ans la fête d'Hercule conjointement avec celle des muses, au solstice d'été (*d*), au coucher de l'Hercule Ingéniculus. Plutarque demande, dans ses questions romaines, pourquoi Hercule avait un autel commun avec les muses (*e*)? question qui se résout aisément, quand on sait qu'Hercule n'est autre chose que le soleil, ou Apollon avec d'autres attributs et sous une autre forme. Aussi disputait-il le trépied sacré à Apollon (*f*), et l'on voyait représentés à Delphes Apollon et Hercule, qui tenaient chacun de leur côté le sacré trépied comme y ayant un droit égal; et ne voulant se le

---

(*a*) Plut. de Anim. Procr., p. 1030. — (*b*) Mart. Capell. de Nup. Phil. — (*c*) V. Spon. — (*d*) Ovide. Fast., l. 6, v. 799. Suet. in August. — (*e*) Quæst. Rom., p. 298. — (*f*) Pausan. Arcad., p. 267.

céder ni l'un ni l'autre (*a*). Après leur dispute, ils se réconcilièrent et bâtirent en commun la ville de Gythium suivant la tradition des Lacédémoniens, et l'on voyait leurs deux statues dans la place publique de cette ville. Hercule en effet était le soleil, mais le soleil solsticial dans toute sa force ; et Apollon celui du printemps dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. On faisait l'un fils de Latone et l'autre fils de la sœur de Latone. Mais en dernière analyse, l'un et l'autre se réduisaient à la divinité unique du soleil, Dieu aux mille formes et aux mille noms. Hercule porta aussi la couronne de laurier et le sacré trépied au temple d'Apollon isménien (*b*). Le même serpent ou dragon du pôle, qui est placé sous les pieds d'Hercule son vainqueur, prend aussi le nom de Python ou du dragon que vainquit Apollon, et à l'influence duquel le serpent de Delphes (*c*) était soumis, au rapport de Lucien. Comme Apollon, Hercule avait aussi ses oracles et son antre sacré à Boura en Achaïe (*d*). Enfin il avait ses vestales ou vierges prêtresses à Thespies (*e*), ville qui tirait son nom de Thespie, à qui Apollon accorda le don d'oracle et l'avantage de donner son nom à la vierge céleste (*f*). Cette vierge était, suivant quelques-uns, la seule des cinquante filles de Thespie, qui comme la mère de Christ ne perdit point sa virginité avec Hercule. Apollon avait aussi sa vestale ou vierge prêtresse à Delphes, qui suivant Lucien était soumise à l'influence de la vierge céleste. C'était Hercule qui avait établi (*g*) les jeux olympiques ou des fêtes en l'honneur

(*a*) Paus. Phocic., p. 329. — (*b*) Ibid. Boiotic., p. 289. — (*c*) Lucian de Astrolog., p. 993. — (*d*) Paus. Achai., p. 233. — (*e*) Boiotic., p. 302. — (*f*) Theon. ad Arati. Phæn., p. 129. — (*g*) Heliac., p. 154.

du temps et des périodes que mesure le soleil par sa révolution; c'étaient les plus anciennes fêtes de la Grèce. Il portait lui-même le nom d'Olympien, ou de Dieu de l'Olympe. Il était le véritable Jupiter Olympien, sur l'autel duquel brûlait en Elide le feu sacré éternel, comme il brûlait pareillement à Cadix dans le temple de l'Hercule Tyrien (*a*). C'était même, suivant quelques auteurs, son simulacre unique et le symbole le plus naturel du feu éther éternel, qui brille dans le soleil et qui constitue la force vive de la Nature. C'est ainsi que la Perse dans ses pyrées entretenait le feu sacré sur les autels de Mithra ou du soleil mithriaque. Ainsi les prêtresses du soleil au Pérou conservaient précieusement le feu sacré comme les vestales à Rome l'entretenaient dans le temple de Vesta.

Tant de traits réunis d'après les traditions de l'antiquité, et rassemblés chez les différens peuples, ne nous permettent pas de voir dans Hercule un prince, ni un héros que la reconnaissance des hommes eût placé au rang des Dieux, mais nous autorisent à y voir un être théologique. C'est la divinité elle-même peinte avec les attributs de la force active et bienfaisante, qui se développe dans toute la Nature, et dont l'agent sensible et éternel est le soleil. C'est cet astre puissant et majestueux en qui les anciens philosophes voyaient l'ame du monde, le cœur du ciel, la source d'où bouillonne la lumière éthérée, pour se répandre dans les autres corps lumineux, dont le soleil est le chef et le modérateur suprême; il était l'œil de Jupiter, le principe de la vie de tous les

(*a*) Silius Italicus.

êtres, l'intelligence de la Nature universelle. Voilà l'idée qu'Héraclide, Cicéron, Macrobe et tous les anciens théologiens, et en particulier Proclus cité dans le second livre de cet ouvrage (*a*), nous ont donnée du soleil; et cette idée s'accorde parfaitement avec celle que nous venons de prendre d'Hercule que tantôt nous avons vu confondu avec le Dieu qui organise l'Univers, tantôt avec le Dieu qui en détermine les périodes et la marche, qui conduit à sa suite l'année et les saisons, et qui va d'Orient en Occident fournir la carrière des douze travaux qui se reproduisent sans cesse.

Voilà pour la partie théologique; passons à la partie poétique.

Ici une nouvelle preuve va naître et confirmer le principe que nous venons d'établir, savoir qu'Hercule est le soleil invincible. Cette preuve va sortir de l'accord étonnant qui se trouve entre la suite des douze travaux ou des douze combats d'Hercule, et la marche du soleil dans le ciel, considérée dans ses rapports avec les animaux célestes qui marquent les douze mois et qui partagent l'année conduite par Hercule. Outre que nous avons déjà vu le passage de Porphyre qui assure que la fiction des douze travaux d'Hercule n'a d'autre objet que d'exprimer la marche du soleil à travers les douze divisions du zodiaque, c'est aussi une conséquence qui découle nécessairement de la vérité que nous venons d'établir, savoir qu'Hercule est le soleil. En effet, si Hercule est le soleil, les travaux d'Hercule ne peuvent être que ceux du soleil; les courses de ce héros ne se feront que dans

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 20.

les cieux, et les monstres qu'il rencontrera sur sa route ne peuvent être que les animaux qui sont placés dans les champs de l'Olympe où voyage le soleil. C'est là que nous devons trouver le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le taureau de Pasiphaé, le centaure, le sanglier d'Erymanthe, les oiseaux, le dragon et les autres animaux dont Hercule ou le soleil triomphe. Si Hercule est le temps, sa marche doit être celle du temps; et s'il est le temps que mesure le soleil dans les douze mois, sa marche doit être divisée comme celle du soleil et marquée par les mêmes constellations qui se lient aux douze mois et qui y président. C'est cette comparaison qui nous reste à faire, pour achever notre démonstration.

Les anciens avaient deux espèces de sphères; l'une qui classait les étoiles et les constellations, suivant les rapports qu'elles avaient avec les colures et les tropiques, et avec les autres cercles et points en apparence fixes dans la sphère. C'est encore celle qui nous est restée aujourd'hui, et dont les astronomes font usage dans leurs descriptions des cieux, soit sur les sphères, soit sur les planisphères. C'est proprement là ce que l'on peut appeler la sphère des astronomes.

Il était une seconde manière de classer les astres; c'était de considérer les rapports que leurs différens levers et leurs différens couchers ont avec le lever ou le coucher des douze signes à travers lesquels le soleil, la lune et tous les autres instrumens du temps circulent, et de déterminer par ce moyen la succession des mois et des saisons. C'est sur ce principe qu'étaient composés les anciens calendriers dont le navigateur et le laboureur firent usage primitivement, et que le théologien et le poëte consacrèrent ensuite dans des fêtes et dans des

chants sur la Nature. Il y avait des fêtes gymniques (*a*), établies en Grèce en l'honneur d'Hercule, qui se célébraient au solstice d'été. Le calendrier des pontifes romains indique les sacrifices et les jours de chaque mois par des levers et des couchers d'étoiles. Ces calendriers furent mis en vers par les poëtes, et formèrent des poëmes sacrés. Les fastes d'Ovide en sont une preuve. On y voit marqué pour chaque mois le jour où le soleil entre dans le signe du mois, ainsi que celui où se lèvent et où se couchent les étoiles les plus remarquables par leur éclat ou par leur influence prétendue sur l'air, sur la terre et sur les eaux dont elles règlent et varient les phénomènes périodiques. Le poëte Aratus et tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la sphère, Geminus, Hipparque, Théon, Ptolémée, Manilius-Hygin, Germanicus, etc., ont suivi cette méthode adoptée par la plus haute antiquité dans la description des cieux. C'est sur ce plan qu'étaient rédigés les planisphères des anciens prêtres de l'Egypte, dont un échappé aux ravages des barbares et du temps nous a été conservé par Kirker (*b*). Voilà le calendrier sacré qu'il faut en ce moment rétablir pour ces temps éloignés où l'on chanta Hercule, afin de pouvoir saisir les rapports qui doivent se trouver entre les animaux célestes qui marquaient alors la succession des mois, et les animaux vaincus par Hercule, dans le récit merveilleux de ses exploits. Si les rapports sont d'une évidence frappante, si ces prétendus monstres existent encore dans la sphère, et se présentent sur

---

(*a*) Corsini Fast. Attic., t. 2, p. 235. — (*b*) OEdip. Egypt., t. 2, p. 12, 201.

la route du soleil dans le même ordre qu'Hercule est supposé les avoir rencontrés sur la sienne, la vérité déjà bien établie qu'Hercule est le Dieu-soleil, père du temps et de l'année, sera portée jusqu'à la démonstration.

Pour mettre le lecteur plus à portée de juger de l'ensemble de ces rapports, nous avons donné la projection d'un planisphère, d'après les principes sur lesquels fut construit le planisphère égyptien rapporté dans Kirker. Sous chaque division du zodiaque, nous avons placé les constellations principales qui par leur lever ou leur coucher fixent ces divisions, et conséquemment déterminent la marche de l'année dans chaque mois et dans chaque signe. Nous avons pris pour point de départ du temps et de l'année le solstice d'été, époque à laquelle les Égyptiens avaient fixé le départ de leur grande année, qu'ils appelaient héliaque ou solaire et année de Dieu, et les Grecs celui de leur période olympique dont on attribuait l'établissement à Hercule ou au Dieu-soleil peint avec les attributs du lion. Aussi voyait-on des lions d'or aux pieds du trône de Jupiter Olympien (*a*), comme sous le trône d'Orus en Égypte (*b*), et plus bas l'image du soleil sur son char.

Nous n'avons pas cru devoir placer plus près de nous que de quatre mille cinq cents ans l'époque de ces fictions et de ces chants sur le soleil ou sur Hercule, puisqu'Hercule avait déjà un temple à Tyr plus de 2,300 ans avant le siècle où vivait Hérodote, au rapport de cet historien, et que celui qu'il avait à Thèbes en Égypte était encore plus ancien. Car Hercule était une des plus

(*a*) Paus. Heliac. 1, p. 158. — (*b*) Hor. Apoll., l. 1, c. 17.

anciennes divinités de l'Égypte (*a*). Il résulte de cette fixation qu'alors le solstice d'été répondait aux étoiles de la constellation du lion, qui était le premier des signes à compter de ce solstice; et que le colure des solstices passait près de la belle étoile Régulus, que les Chaldéens regardaient comme l'astre chef des mouvemens célestes (*b*). Les équinoxes répondaient au taureau et au scorpion, c'est-à-dire que la sphère avait absolument la même position que celle que suppose le fameux monument de Mithra ou du Dieu-soleil chez les Perses, monument dont nous donnerons une explication plus détaillée ailleurs. On y remarque effectivement le lion solaire dans l'attitude du repos solsticial. La pagode d'Algary (*c*), chez les Indiens, nous présente Vichnou dans son repos, et dans cet état il est placé entre deux lions, un de chaque côté. Une tradition des Scythes, peuple du Nord, porte qu'Hercule, arrivant dans leurs climats, se reposa sur sa peau de lion (*d*); ce qui s'accorde encore ici avec notre fixation du solstice au milieu de l'image céleste où est peint le lion, un des douze signes.

(*a*) Tacit. Annal., l. 2, c. 60; et Hérod., l. 2, c. 43. — (*b*) Theon, p. 122. — (*c*) Manuscrit des métamorph. de Vichu. Bibli. Nati., n. 11. — (*d*) Herodot., l. 4, c. 8.

HÉRACLÉIDE,

OU POÈME SACRÉ SUR LE CALENDRIER.

Première division ou premier travail.

D'après cette supposition, le premier animal céleste que le soleil ou Hercule trouve en entrant dans sa carrière annuelle, à l'époque de sa plus grande force, et lorsqu'il prend pour attribut la massue, c'est le lion. Ce sera l'objet de son premier combat. Au moment où cet astre allait monter sur l'horizon le matin, avant que l'aurore eût chassé la nuit, on observa au couchant quelques étoiles qui descendaient sous l'horizon vers les lieux où le soleil lui-même devait descendre le soir. Ces étoiles par leur coucher devinrent avec le lever de Sirius une indication sûre, tous les ans, de l'instant auquel l'année solsticiale se renouvelait et où l'astre vigoureux commençait sa carrière annuelle. On les groupa donc en constellation, et on les désigna par l'image même du Dieu-soleil, tel qu'on le peignait au solstice d'été, savoir par l'emblème d'un homme qui s'agenouille pour descendre, qui tient d'une main une massue, et qui couvre ses épaules de la peau de l'animal céleste qu'il occupe et qu'il vient de subjuguer. On conserva à cet emblème céleste ou à cette constellation le nom d'Hercule, dont elle porte tous les attributs, et on la désigna indistinctement sous les noms d'Hercule et d'Agenouillé, pour la distinguer du serpentaire placé à côté, qui porte le

même nom d'Hercule, mais qui est debout et qui marque les saisons à son lever. Ainsi le premier Hercule ou le grand Dieu-soleil, adoré sous ce nom, donna naissance à deux Hercules, placés dans les constellations, honorés eux-mêmes comme Dieux ou comme génies; mais d'un ordre inférieur au grand Dieu-soleil, dont ils n'étaient que l'image [32], et à qui ils servaient de guides dans sa carrière. C'était en quelque sorte le génie familier attaché au soleil et à la partie du ciel dans laquelle l'ame motrice des sphères plaçait le commencement de l'activité et du mouvement qu'elle imprimait au temps et au soleil, son plus grand agent : il fixait l'époque la plus importante de la révolution annuelle.

On ne doit jamais perdre de vue ce second Hercule, dont les aventures se lient nécessairement à celles de l'Hercule solaire, et souvent se confondent avec les siennes, quoiqu'elles appartiennent quelquefois plus encore à la constellation. Car on ne peut pas toujours expliquer par le soleil seulement certaines fables d'Hercule qui semblent souvent avoir principalement pour objet son image céleste ou la constellation qui le représente. C'est une distinction qui n'est pas à négliger. Nous avons en conséquence fait graver cet Hercule constellation dans la première division du planisphère, sous le signe du lion, dont il est le paranatellon, avec la massue et la peau de lion que lui donnent toutes les sphères. Il appuie son pied sur le serpent du pôle, ou sur le dragon des sphères auquel il est toujours uni dans les images célestes. On remarquera aussi dans sa main une branche d'arbre chargée de fruits qui représentent, dit-on, les pommes qu'il cueillit au jardin des Hespérides. C'est ainsi qu'on le figurait dans toutes les anciennes sphères.

Hercule, dit Cédrénus (*a*), fut mis au nombre des constellations, et on l'y représenta avec une peau de lion, une massue et trois pommes dans la main, qu'il avait enlevées du jardin des Hespérides.

Nous ne rapporterons pas les mauvaises explications que donne Cédrénus du sens de ces trois emblèmes; mais nous ajouterons, à celle que nous avons donnée de la massue et de la peau de lion, une explication de ce troisième symbole ou du bouquet de pommes. Le sens de ce nouvel emblème est aisé à saisir, quand on fait réflexion qu'Hercule ou le Dieu aux trois nuits se couche au lever du cancer et du lion, et se lève trois mois après avec le signe de la balance, dans la saison des fruits, ou en automne. La même raison qui fit mettre un épi dans la main de la vierge qui préside aux moissons, et une outre pleine de vin dans celle du centaure qui se lève au midi de la balance, en même temps qu'Hercule monte au nord de se signe, fit mettre aussi des pommes dans la main d'Hercule; et les deux constellations principales qui président au commencement de l'automne partagèrent entre elles les symboles de cette saison, les pommes et les raisins. Ces pommes ou ces fruits d'automne sont gardés par le dragon du pôle qui monte sur l'horizon à la suite d'Hercule, et qui vient répandre le mal, le froid et les ténèbres sur la terre au moment où le cultivateur va la dépouiller de ses fruits, et où les vents de l'automne vont gâter tous ses ornemens, comme nous le ferons voir plus au long dans la fable d'Ève, des *pommes et du serpent*. Hygin, Germanicus-César, Éra-

(*a*) Cedren., p. 18.

tosthène, Théon et tous les astronomes-mythologues, ont reconnu dans l'*Ingéniculus*, qui foule aux pieds le dragon du pôle, le fameux Hercule vainqueur du dragon des *Hespérides*. En le plaçant donc avec son dragon (car ces deux groupes sont inséparables dans la mythologie [33] comme dans la sphère) sous le signe du lion dont l'ascension ou le lever est fixée par le coucher de l'Hercule *Ingéniculus*, nous avons rétabli exactement la sphère ancienne, et nous n'avons fait que présenter au lecteur l'aspect céleste qu'observaient les anciens astronomes qui donnaient les descriptions de sphères que les poëtes ensuite chantaient dans les fictions sacrées.

On se convaincra encore plus de cette vérité quand on lira cette observation de Théon (*a*) sur l'*Ingéniculus*, par laquelle il nous dit qu'au moment où le lion se lève, une partie de l'*Ingéniculus* est déjà couchée, et que le reste de son corps, le genou gauche et le pied vont descendre sous la terre; ce qui prouve bien que son coucher coïncidait avec le lever du cancer, qui se développait pendant le crépuscule du premier jour de l'année, et avec celui du lion, sur lequel était porté le soleil, au moment précis de son lever. Cette observation de Théon avait été faite par Aratus (*b*), dans son poëme astronomique. Elle est confirmée également par la sphère indienne où on lit ces mots sous le second décan du lion : *A ces degrés du signe répond une figure d'homme, qui a sur sa tête une couronne. Il tient un arc dans ses mains, il a toute la fureur d'un lion, et il est vêtu d'un manteau de la couleur de la peau de cet animal* (*c*).

(*a*) Theon, p. 167. — (*b*) Arat., v. 591. — (*c*) Scalig. ad Manil., p. 340.

Voilà bien une peinture fort semblable à Hercule, souvent peint avec son arc et ses flèches, et toujours aisé à reconnaître à sa peau de lion. Quant à la couronne, on sait qu'elle accompagne Hercule dans les cieux, et qu'elle se couche avec lui ; et c'est à ce titre qu'Aratus la range avec Hercule au nombre des constellations qui répondent au cancer et au lion par leur coucher.

Enfin le lecteur peut, quand il le voudra, vérifier l'observation au moyen d'un globe céleste. Il placera l'image du soleil ou un papier collé, sur la constellation du lion, et il abaissera ce point d'environ quinze degrés au-dessous du bord oriental, afin d'avoir l'état du ciel à la fin de la nuit et au moment où le crépuscule va commencer. Il remarquera aisément au couchant, en tirant vers le nord, la constellation de l'*Ingéniculus*, ou de l'Hercule agenouillé, qui descend sous la terre et qui, par cet aspect simultané avec le lever des points voisins du lieu du soleil, annonce l'importante époque du commencement de la révolution solaire à laquelle il semble présider comme premier paranatellon ou comme premier génie, chef des douze principaux Dieux qui ont établi leur empire sur chaque signe et sur chaque mois. Alors Hercule mérite véritablement son surnom d'*Archagètes*, ou de chef des mouvemens et de conducteur (*a*), et celui de *Prostatés*, qu'on lui donnait. C'est sous ses auspices que le soleil, véritable Hercule, dont il est l'image symbolique, va parcourir la carrière annuelle des douze signes désignée par une suite de douze combats et de douze travaux. Ainsi les Romains, qui commencèrent

(*a*) Liliaïd. Gyro.

leur année au solstice d'hiver à minuit, remarquèrent dans le ciel à l'orient les étoiles qui fixaient par leur lever le départ de l'année ; et là ils placèrent leur Janus, ou leur génie conducteur du temps aux pieds duquel ils mirent douze autels représentatifs des douze mois. C'est un symbole différent de celui des douze travaux, mais qui est destiné à réveiller la même idée sur la marche du soleil et sur les divisions du temps qu'il mesure.

Nous n'avons insisté aussi long-temps sur les fonctions du premier paranatellon de l'année solaire, que parce qu'il était tout-à-fait important de bien saisir les rapports de noms et d'attributs, qui se trouvent entre la constellation appelée *Hercule Ingéniculus*, et le grand Hercule *Dieu immortel*, le *soleil*, au mouvement duquel il préside comme premier moteur, et avec qui il est censé voyager autour du monde. Pour rendre cette idée plus sensible, on peut coller sur un carton notre planisphère, au centre duquel on attachera une règle mobile à son extrémité. On établira sur un petit morceau de carton verticalement placé, l'image de l'Agenouillé, portant sur sa tête le disque solaire, et parcourant avec lui la circonférence du planisphère, où sont gravés les douze signes sous lesquels sont casées les principales constellations qui y répondent, ou les animaux célestes qui sont l'objet des combats et des victoires d'Hercule. Par ce moyen, on suivra aisément la marche du soleil et de son conducteur dans toute la révolution annuelle, ou dans la carrière des douze travaux. On dispense ainsi le lecteur de la vérification des aspects sur un globe qu'il n'est pas donné à tous de bien connaître et de faire mouvoir, et qui d'ailleurs ne forme jamais une suite aussi marquée que celle d'une règle qui, d'un mouvement

uniforme, parcourt tous les points de la circonférence au centre de laquelle son extrémité est attachée. Ceux qui voudront vérifier par eux-mêmes l'exactitude de notre projection seront libres de le faire; je les y invite même.

Avant de quitter le premier signe et la constellation du lion que parcourt le soleil, le premier mois, et qui marque ses premiers pas dans la carrière annuelle, il est bon d'observer que toute l'antiquité nous a répété que ce lion était le même que celui qui fut chanté dans le récit des combats d'Hercule, comme ayant été l'objet de son premier travail, et qu'à ce titre on l'a toujours appelé le lion néméen [34], le premier des animaux vaincus par Hercule, son premier travail (*a*). Cette tradition constante de toute l'antiquité n'est pas indifférente à remarquer. Il n'est pas le seul animal céleste qui ait conservé jusqu'à nous les rapports qu'il y a entre les constellations et les monstres qu'a combattus Hercule. Il est vrai qu'on a supposé qu'ils y avaient été placés depuis en mémoire d'Hercule (*b*); mais cette supposition n'est pas recevable, quand on sait qu'avant que les Grecs eussent une astronomie, et conséquemment eussent placé au rang des signes le prétendu lion de la forêt de Némée, le signe du lion était déjà employé dans les monumens de la Perse, tels que celui de Mithra, et dans ceux de l'Égypte où l'on avait consacré les images du lion, à cause, disent Plutarque, Horapollon et Théon, que le Nil se déborde sous ce signe (*c*). Certai-

---

(*a*) Manilius Astron., l. 2, v. 651; l. 4, v. 756. Hygin., l. 2, c. 25. Theon, p. 123. Eratosth., c. 12. — (*b*) Isid. Orig., l. 3, c. 47. — (*c*) Theon. Com., p. 123.

nement les Égyptiens n'empruntèrent jamais des Grecs ni leur astronomie, ni leurs monumens religieux. Donc ce n'est point la forêt de Némée en Grèce qui a produit ce lion, lequel, après la victoire prétendue d'Hercule, fut placé aux cieux; mais c'est bien le lion céleste que la fiction des poëtes fit descendre de l'Olympe dans les forêts de la Grèce, et qu'elle plaça dans les temples, à côté des images du Dieu fort qui subjugue la Nature, et des images du soleil solsticial. Aussi disait-on que le lion de Némée était tombé du ciel (*a*), et qu'il avait pris naissance dans les régions voisines de la sphère de la lune. Il était, dit Tatien (*b*), tombé de cette terre supérieure placée au-dessus de l'atmosphère; ce qui désigne assez le firmament où siégeait réellement ce lion, que les poëtes chantaient dans les grands poëmes sur l'année et sur la course du soleil dans les cieux. Ainsi, quand certaines traditions disaient que ce lion avait été placé aux cieux, d'autres traditions plus anciennes disaient qu'il y était né, et qu'il en était tombé sur la terre. On racontait également que le dragon du pôle était de la même famille que le lion de Némée, et que ce dernier était, comme le premier, un des géans que vainquit Hercule dans la guerre contre les Dieux (*c*). Toutes les traditions rapportent donc au ciel l'origine de l'animal terrible dont Hercule portait les attributs, et qu'il était censé avoir vaincu, c'est-à-dire, sans figure, qu'il avait parcouru et éclipsé dans ses feux. La nature du premier animal bien connue détermine nécessairement celle des

---

(*a*) Tatian. Cont. Gent., p. 164. — (*b*) German. Cæs., c. 11. AElian. de An., l. 12, c. 7. Hygin. Fabl. 30. Achill. Tat., c. 21, p. 83. — (*c*) Photius, cod. 190, p. 484.

autres et fixe le champ de bataille de tous ces combats.

Avant de passer à l'examen des paranatellons des signes suivans, nous ajouterons que le premier signe occupé par Hercule ou par le soleil, était consacré à Jupiter dans la distribution des douze grands Dieux entre les signes ; à ce Jupiter appelé quelquefois Jupiter *Hélios* ou soleil. De même le signe opposé, qui ouvrait le soir la marche de la nuit étoilée, et dans lequel arrivait la première pleine lune de l'année ou celle qui correspondait au soleil solsticial, était consacré à Junon ou à la Déesse qui imposait à Hercule la tâche des douze travaux et qui présidait à chaque commencement de mois. C'était cette pleine lune qui fixait l'ouverture de la période olympique ; aussi l'on donnait à la lune elle-même le nom d'Olympias ou de Déesse olympique, nom qu'elle empruntait du zodiaque appelé l'Olympe ou cercle olympique (*a*), dont la lune parcourait les douze maisons chaque mois. Peut-être que cette circonstance de la première lune, pleine dans le signe de Junon ou du verseau appelé astre de Junon, donna lieu au rôle important que cette Déesse joue dans tout le poëme d'Hercule ; car le mouvement combiné de ces deux astres entrait dans la formation du temps, et dans les chants poétiques sur la Nature. Jopas, dans Virgile, chante les courses irrégulières de la lune et les travaux du soleil. Je traduis ici travaux, comme l'a traduit Servius (*b*) et Lacerda, et pour les mêmes raisons qu'eux. Passons au second signe qui suit le lion solsticial, et qui répond au second mois, c'est-à-dire à la vierge.

(*a*) Syncelle, p. 197. — (*b*) Servius et Lacerda, Com. in AEneid., v. 746.

Deuxième division ou second travail.

La constellation la plus apparente, celle qui est liée le plus étroitement à ce signe comme paranatellon, c'est la longue constellation de l'hydre, dont la tête se lève avec le cancer, dont le corps s'allonge sous le lion et sous la vierge, et se termine aux derniers degrés du second signe ou de la vierge ; en sorte que le soleil n'achève de la parcourir qu'au moment où s'achève le second mois. Cette hydre porte le nom d'*hydre sacrée*, *hydre de Lerne*, ou du second animal que défit Hercule après sa victoire sur le lion. Nous l'avons en conséquence projetée sur notre planisphère dans toute sa longueur, de manière à la faire répondre aux trois signes sous lesquels elle s'étend. On voit du premier coup-d'œil pourquoi la poésie feignit qu'Hercule, à peine sorti du combat contre le lion de Némée, eut à lutter contre une hydre redoutable dont les têtes renaissaient, et à la résistance de laquelle concourait l'écrevisse ou le cancer, qui l'aidait à se reproduire et piquait le talon du héros (*a*). On ajoute que ce cancer ou cette écrevisse est aux cieux, et qu'elle est placée au-dessus de la tête de l'hydre de Lerne qui se lève avec elle. Voici ce que dit Hygin sur le signe de l'écrevisse ou du cancer (*b*) : Cet animal est celui qui piquait le pied d'Hercule pendant son combat contre l'hydre de Lerne, et qu'Hercule enfin écrasa. Germanicus-César, Théon, Eratosthène, tous les my-

(*a*) Synesius Calv., p. 64. — (*b*) Hygin., l. 2, c. 24. German., c. 10.

thologues s'accordent à dire que le signe du cancer, où est l'écrevisse, renferme l'animal fameux sous ce nom dans le combat d'Hercule contre l'hydre des marais de Lerne. Quant à l'hydre céleste elle-même, voici ce qu'en dit Théon : Cette constellation fut appelée l'*hydre* par les Grecs ; c'est l'animal dont triompha Hercule (*a*).

Voilà donc évidemment trois animaux célestes qui ont été chantés dans les poëmes sur les victoires d'Hercule ; savoir, l'écrevisse, le lion et l'hydre, et qui sont le sujet des deux premiers combats d'Hercule, comme ils sont les emblèmes célestes qui correspondent aux deux premiers mois. L'écrevisse n'intervient ici, que parce que c'est elle qui ramène, par son lever, la constellation de l'hydre sur l'horizon, et qui lui rend la vie, lorsque le reste de son corps est censé détruit ou obscurci dans les feux solaires, ce qui empêche qu'elle soit jamais invisible tout entière ; c'est même là ce qui a donné lieu à la fiction de la reproduction des parties coupées dans le corps de l'hydre. Toutes les fois, en effet, que le soleil rencontre sur sa route une constellation, il l'éclipse tout entière dans ses feux, lorsqu'elle n'a qu'une longueur ordinaire, celle d'environ trente à quarante degrés ; et alors elle ne peut être observée ni le matin, ni le soir, parce qu'elle monte et descend pendant le crépuscule, qui empêche qu'elle ne soit aperçue. Mais quand la constellation est très-longue, comme l'hydre, alors elle n'est jamais éclipsée qu'en partie ; et dans aucun cas, toutes les étoiles qui la composent ne peuvent être en même temps absorbées dans les feux solaires.

(*a*) Theon, p. 122. Eratosth., c. 11.

Les premières parties, qui ont été éclipsées, ont reparu avant que les dernières soient visibles encore, et cette disparition de toutes étant successive, la constellation a l'air de se reproduire à mesure que le soleil tend à la faire disparaître. C'est ce qui arrive en particulier à l'hydre, placée près de la route du soleil, et qui s'étend sous trois signes. Voici ce qu'Hygin dit des trois signes (*a*), *cancer*, *lion* et *vierge* : Le cancer est placé, en partie, sur la tête de l'hydre; le lion est couché sur le corps de l'hydre, jusqu'au milieu : la vierge a son corps, jusqu'à la partie inférieure, posé sur la coupe et sur la queue de l'hydre. Le même auteur nous donne la description de cette longue constellation [35], considérée dans ses rapports avec ces trois mêmes signes (*b*). L'hydre, dit-il, occupe par son développement la longueur de trois signes, l'écrevisse, le lion et la vierge. Théon (*c*) en dit autant, et il détermine l'étendue de cette constellation, depuis le cancer jusqu'au commencement de la balance et du centaure; c'est-à-dire, jusqu'au troisième signe ou au troisième mois; enfin, jusqu'à l'homme monstrueux que combattit Hercule après l'hydre, savoir le centaure dont nous parlerons bientôt.

D'après cette position et cette longueur donnée pour la constellation de l'hydre dont le coucher héliaque total, ou l'immersion entière et successive dans les feux solaires durait plusieurs mois, il est clair que dès que le soleil atteignait le cancer, les étoiles de la tête de l'hydre disparaissaient dans ses feux, tandis que le reste de son corps était encore visible sur l'horizon au cou-

(*a*) Hygin., l. 3. — (*b*) Ibid., l. 3. — (*c*) Theon., p. 158.

chant, au commencement de la nuit. Le soleil avançant dans le cancer et dans le lion, de nouvelles étoiles disparaissaient tous les jours, et l'hydre s'enfonçait de plus en plus dans les feux solaires. Néanmoins ce n'était que lorsque le soleil était entré dans le signe de la vierge, que les dernières étoiles de la queue s'éclipsaient, et que, cette dernière partie disparaissant, on pouvait dire véritablement que l'hydre entière avait été successivement éclipsée, et qu'enfin le soleil avait achevé l'hydre. Mais avant que cette disparition totale des étoiles de la queue arrivât, déjà le matin celles de la tête avaient reparu aussitôt que le soleil avait été assez avancé dans le lion, pour que tout le cancer et l'hydre se fussent le matin dégagés des feux solaires. Hercule ou le soleil, alors placé vers le milieu de l'hydre qu'il éclipsait, voyait d'un côté le matin la tête de l'hydre déjà reproduite, et le soir sa queue qui n'était pas encore cachée. L'incommode cancer, qui la faisait revivre, était pour lui un ennemi de plus qui s'unissait à l'hydre, et c'est ce phénomène qu'on a voulu rendre dans la fiction de l'écrevisse qui secondait l'hydre de Lerne, dans la résistance qu'elle opposait à Hercule. C'est là ce qui la fit mettre en action dans le poëme des douze travaux avec l'hydre qui a sa tête sous elle, et qui n'est ramenée que par elle à la lumière ou sur l'horizon. Ce fut à l'aide de feux qu'enfin Hercule acheva la défaite de l'hydre ; allusion visible à la chaleur de la saison, depuis le cancer jusqu'à la balance, ou à l'espace qui répond à l'été. Aratus lui donne (*a*) l'épithète d'hydre brûlante et brûlée, parce que, dit

(*a*) Aratus, v. 519.

Théon (*a*), elle répond aux signes d'été, et qu'elle semble brûlée par les feux ardens du soleil. On ajoutait que la tête de l'hydre était d'or; allusion manifeste à la lumière qui brille dans les astres et dans le soleil. C'est par cette même raison que l'on disait que le bélier céleste avait une toison d'or, et que la biche[3], dont nous parlerons bientôt, avait des cornes d'or.

On montrait en Grèce le lieu où avait été nourrie l'hydre, et cet endroit était près du temple de Cérès et du sanctuaire où l'on célébrait les mystères lernéens, en l'honneur de cette Déesse (*b*); de manière que le sol de la Grèce retraçait encore là l'image des cieux. Car Cérès est le nom de la vierge céleste sous laquelle est placée l'hydre céleste, et que parcourt le soleil lorsqu'il consomme son triomphe sur l'hydre de Lerne ou son second travail. Il est bon d'observer que cette même vierge porte aussi le nom d'Isis, de cette Isis qu'Hérodote confond avec Cérès, et Plutarque avec Minerve, avec cette Minerve à qui Proclus assigne pour lieu céleste la vierge. Or la fable dit que ce fut Minerve qui assista Hercule dans son triomphe sur l'hydre (*c*); ce qui nous donne encore un rapport de plus entre le ciel et les traits allégoriques de cette fiction. Pausanias observe que quoique l'hydre n'ait qu'une tête (*d*), Pisandre, celui à qui Strabon attribue le poëme sur Hercule (*e*), en avait imaginé plusieurs pour augmenter le merveilleux de la fiction.

(*a*) V. 597. Theon, p. 150. — (*b*) Pausan. Corinthiac., p. 79. — (*c*) Ibid. Heliac., p. 165. — (*d*) Corinthiac., p. 80. — (*e*) Strabon, l. 15, p. 158.

Troisième division ou troisième travail.

A la suite de ce second triomphe, Hercule, dont les traits avaient été empoisonnés par le sang de l'hydre, arrive chez les centaures. Effectivement en sortant du signe de la vierge, le soleil ou Hercule passe à la balance [36], signe du troisième mois. Elle a près d'elle à son midi la constellation du centaure, qui monte avec elle sur l'horizon, passe avec elle au méridien, et fait en tout la fonction de paranatellon de ce signe. Nous l'avons en conséquence projetée dans cette division et casée sous le troisième signe répondant au troisième mois. Nous avons représenté le centaure tel qu'il était dans les plus anciennes sphères, tenant d'une main une outre pleine de vin, et de l'autre un thyrse entortillé de pampres, enfin ayant tous les attributs de la vendange, et perçant un animal qu'il va immoler sur l'autel. Bayer le peint dans ses tables (*a*) avec un thyrse d'une main et une bouteille de vin de l'autre. Les tables Alphonsines lui mettent une coupe ou un cratère à la main (*b*). Germanicus-César, long-temps avant ces auteurs, disait, en parlant de cette constellation : « Quelques-uns pensent que ce centaure tient à la main *Byrsa*, ou une outre remplie de vin (*c*) : il a trois étoiles sur son thyrse. » Ératosthène lui donne aussi l'outre pleine de vin et le thyrse (*d*). On sait que cette arme est celle du Dieu des vendanges ; et dans ces attributs, on recon-

(*a*) Bayer Uran., tabl. 41. — (*b*) Tabul. Alph., p. 209. — (*c*) Germ. Cæs., c. 38. — (*d*) Eratosth., c. 40.

naît aisément une allusion aux opérations agricoles qui répondent à ce mois, et qui ont lieu sous le signe de la balance. Aussi dans les monumens les plus gothiques de l'astronomie rurale, dont plusieurs existent encore sur le portail de nos églises, comme à Notre-Dame de Paris, à Saint-Denis, à Strasbourg, on remarque partout à côté de la balance l'image d'un ou de plusieurs vendangeurs qui portent des hottes de raisin, qu'ils déchargent dans une cuve où on les foule. On voit donc que, depuis bien des siècles, le troisième signe qui suit le solstice, et qui préside à septembre, a été en possession d'être accompagné d'attributs allégoriques relatifs aux vendanges.

J'insiste sur l'antiquité de ces emblèmes, sur leurs rapports avec l'agriculture, et spécialement sur les rapports de celui-ci, ou du centaure, avec la vendange, parce que le combat d'Hercule contre les centaures avait pris naissance d'une rixe pour du vin, dont l'odeur agréable avait attiré près de lui tous les centaures, qui s'enivrèrent et voulurent tuer le centaure chez qui logeait Hercule, c'est-à-dire celui-là même qui est au nombre des constellations. Car tous les mythologues qui ont écrit sur les constellations s'accordent à dire que le centaure placé au midi de la balance, est ce centaure fameux par son amour pour la justice, et qui reçut chez lui Hercule après la victoire que ce héros venait de remporter sur l'hydre de Lerne, c'est-à-dire sur la constellation qu'Hygin et Théon font finir à l'endroit du ciel où commence celle du centaure. C'est chez ce centaure (*a*), dit Hygin à l'article de cette constellation,

(*a*) Hygin., l. 2.

qu'Hercule reçut l'hospitalité, et qu'une de ses flèches, teinte du sang de l'hydre, tomba sur le pied de Chiron, et lui fit la blessure dont il mourut. « Les uns veulent que ce centaure s'appelle Pholus [37], d'autres l'appellent Chiron. » Jupiter, touché du sort malheureux du centaure, le plaça, ajoute Hygin (*a*), dans la constellation de ce nom qui suit l'hydre, et qui répond à la balance et au scorpion, suivant Théon (*b*), et comme le prouve l'inspection d'une sphère. Germanicus César (*c*) et Eratosthène (*d*) en font aussi le fameux centaure du poëme d'Hercule, celui qui reçut chez lui ce héros après sa victoire sur l'hydre.

Il ne reste donc point encore ici de doute sur les rapports qui ont été conservés entre cette constellation et un des chants du poëme solaire connu sous le nom de Travaux d'Hercule. Voilà trois mois où les tableaux du ciel et ceux du poëme sont absolument les mêmes, placés dans le même ordre, et avec les mêmes noms. Cela suffit pour nous annoncer que la correspondance doit se perpétuer dans toute la suite du poëme, encore que les noms et les images n'aient pas toujours été aussi rigoureusement conservés.

On ne dira pas certainement du centaure qu'il a été placé dans les cieux après sa mort, et depuis la naissance et les combats d'Hercule; car j'imagine qu'aucun homme de bon sens ne sera tenté de croire à l'existence de ces êtres monstrueux. Ce ne peut être qu'un symbole composé dans le goût des emblèmes sacrés qu'on trouve en foule sur les monumens de l'Égypte, et en général

---

(*a*) Hygin., l. 3. — (*b*) Theon, p. 150. — (*c*) Germ. Cæs., c. 40. — (*d*) Eratosth., c. 40.

dans tout l'Orient. Ses attributs confirment cette opinion. Il serait même aisé de faire remarquer que le Pégase qui n'a du cheval que la tête et le poitrail, et le centaure qui n'a du cheval que la croupe, sont un démembrement du même cheval, et qu'ils sont toujours à l'horizon ensemble et en opposition; car le lever de l'un fait toujours coucher l'autre, et réciproquement. De là vient la fable qui suppose que le Pégase, sous le nom de Ménalippe ou cheval céleste, est fils du centaure (*a*). Ce centaure pourrait être aussi le Neptune Hippotès qui, sous la forme d'un cheval, couche avec Cérès ou avec la vierge céleste, et donne naissance au cheval aérien, ou par contraction Arion, le même que Pégase. Je crois devoir faire ces réflexions pour ceux qui seraient tentés de croire que ces figures auraient été placées aux cieux postérieurement au poëme sur Hercule, et non pas chantées dans ce poëme auquel elles sont fort antérieures. Nous en avons une nouvelle preuve dans la constellation de l'hydre, dont Théon nous a donné l'origine. Il nous apprend qu'elle fut destinée à représenter le fleuve du Nil, et que c'est même à cause de cela que les inventeurs de ce symbole, ou les Égyptiens, lui donnèrent cette étrange longueur. Sa tête, placée près du cancer, annonçait le commencement du débordement périodique du Nil; le développement de son corps en donnait la durée, et la fin de sa queue le terme. Aussi l'appelait-on le Nil, suivant le même Théon (*b*). Voilà un dessin bien marqué et un emblème assez simple, que celui d'un long serpent pour désigner le cou-

---

(*a*) Hygin., l. 2. — (*b*) Theon ad Arat. Phæn., p. 150.

rant tortueux d'un fleuve. Cette constellation existait donc en Égypte avant qu'elle fût chantée dans le poëme solaire sur Hercule, et transportée par les Grecs dans les marais de Lerne. On la trouve également allongée sous le lion dans le monument de Mithra, qui remonte à plus de deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Les Grecs ont donc chanté et animé une constellation depuis long-temps figurée, et n'ont pas transporté aux cieux un reptile des marais de Lerne. Cette observation doit s'appliquer à toutes les autres constellations chantées dans ce poëme et dans toutes les autres fables. Revenons au centaure.

Cette constellation, dans le calendrier rural de Columelle, est notée comme étant très-pluvieuse et excitant la tempête; de là vint la fiction qui fait les centaures tous enfans de Nephelé ou de la nue; et qui suppose que leur mère, dans le combat des centaures contre Hercule, versa sur la terre des torrens de pluie pour embarrasser ce héros et rendre la terre glissante sous ses pas. Voici ce que Columelle dit des pronostics de cette constellation, à son lever de l'équinoxe d'automne (*a*) : *Lever du centaure*; *il annonce les pluies*. Ainsi on voit comment les poëtes mythologues liaient les apparences célestes avec les opérations agricoles et avec les phénomènes météorologiques. C'est pour faire allusion aux orages et aux vents, à qui cette constellation était censée donner lieu, que l'on désigna par l'épithète de venteuse ou d'*anemodé* la montagne Pholoë (*b*), auprès de laquelle on disait que les centaures habitaient (*c*).

(*a*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 430. — (*b*) Oppian. Cyneg., l. 2, v. 5. — (*c*) Diodore de Sicile, l. 4, c. 12, p. 259.

Le combat d'Hercule contre les centaures se trouve lié (*a*) à une chasse de ce héros, dans laquelle il prit un animal monstrueux que l'on désigne sous le nom du sanglier d'Érymanthe. On remarquera que le centaure est peint dans les sphères sous les traits d'un chasseur qui a pris un animal redoutable (*b*), que les auteurs anciens désignent sous le nom de *Therion*, de *fera* ou de bête farouche ; que quelques-uns l'appellent *panthère*, d'autres *léopard*, d'autres *lionne* ; mais le plus généralement on a peint un loup (*c*). Théon y voit un symbole quelconque de la chasse. Il se pourrrait faire que d'autres peuples y eussent vu un sanglier, et alors l'union de la défaite des centaures à celle d'une chasse, où Hercule prend un sanglier monstrueux, serait toute naturelle.

Néanmoins nous avons cru devoir projeter dans cette division un autre animal qui, par son lever du soir, fait aussi la fonction de paranatellon de ce même signe ; c'est l'*ourse d'Érymanthe*. Cette épithète, qui la rapproche du fameux sanglier d'Érymanthe, dont la défaite est célébrée par ce travail, semble lui donner la préférence sur le monstre que perce le centaure. J'ajouterai que tous les peuples n'ont pas peint une ourse dans cette constellation ; et que dans les sphères orientales on y peignit un porc (*d*). Les Hébreux la nommèrent en conséquence *porcus ferreus*. C'est le fameux porc qui tua Adonis ; c'est le porc que Typhon poursuivait, lorsqu'il mit en pièces le corps d'Osiris, et c'est sous ce nom qu'il

---

(*a*) Diodore de Sicile, p. 257. — (*b*) Proclus, c. 16. — (*c*) Cæsius Cœl. Astr. Bayer Uranom., tab. 45. Theon, p. 150. — (*d*) Kirker OEdip., t. 2, pars 2, p. 201.

entre dans notre explication de la fable d'Isis. Enfin, la sphère indienne place sous ce même décan du scorpion l'animal du centaure ou le léopard et deux *porcs avec une chasse.* Les autres sphères mettent sous ces mêmes décans, tant sous ceux de la balance que sous ceux du scorpion, les deux ourses. L'union de l'ourse céleste ou de l'ourse d'*Érymanthe* au cheval du centaure fut consacrée dans le ciel par un animal monstrueux, moitié cheval, moitié ourse, que les Arabes peignaient à la place du centaure (*a*). Quoi qu'il en soit du choix que l'on pourra faire de ces deux paranatellons, de l'ourse d'Érymanthe, ou du loup du centaure, pour représenter le fameux sanglier d'*Érymanthe*, que prit Hercule à la chasse, au moment où il arrive chez les centaures, il est certain que le ciel, dans l'un ou l'autre animal, nous fournit la matière d'une fiction sur une chasse faite à un animal féroce. Le surnom de monstre d'Érymanthe, conservé par Ovide (*b*) à l'ourse céleste, me fait croire qu'elle est le fameux sanglier d'Érymanthe, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, que certains auteurs l'appellent le porc. C'est pour cela que nous l'avons projetée dans la case ou dans la division de la balance, à laquelle les sphères de Scaliger la font correspondre, et à laquelle effectivement elle répond comme paranatellon.

Les rapports de ce travail d'Hercule avec ceux du soleil étaient conservés par une tradition ancienne des habitans de Cumes qui gardaient dans le temple d'Apol-

---

(*a*) Cæsius Cœl. Astron., p. 283. — (*b*) Ovid. Trist., l. 1. Eleg. 3, v. 103. Eleg. 10, v. 15, l. 3. Eleg. 4.

lon une *dent monstrueuse*, qu'ils disaient être la *dent du sanglier d'Érymanthe* vaincu par Hercule (*a*).

Quatrième division ou quatrième travail.

Le soleil, arrivant au quatrième signe ou dans le quatrième mois, parcourt les étoiles du scorpion céleste qui a pour principal paranatellon la belle constellation de Cassiopée. Son coucher du matin fixait le lever du scorpion, et marquait le passage du soleil dans ce signe. Voici ce que dit Hygin de Cassiopée : Cette constellation se couche au lever du scorpion (*b*). Columelle, dans son calendrier (*c*) rural, fixe aussi à la fin d'octobre le coucher de cette même constellation. Aratus met Cassiopée au nombre des astres qui figurent comme paranatellons avec le scorpion dont elle fixe l'ascension par son coucher. L'inspection d'une sphère justifiera aisément ce phénomène sur lequel il ne doit rester aucun doute. Le symbole placé dans cette constellation a souvent varié. Ordinairement on y peint une reine sur son trône, et on l'appelle la femme assise sur le trône (*d*); d'autres la nomment simplement le trône. Mais les sphères arabes y ont aussi conservé l'image d'une biche, et l'ont appelée la biche (*e*); c'est sous cette dernière forme que nous l'avons projetée dans notre planisphère sous la division du scorpion, auquel répond son coucher ou son immersion dans les flots. Par là il est aisé d'expliquer comment Hercule, après son expédition contre les centaures et

---

(*a*) Paus. Arcad., p. 255. — (*b*) Hygin., l. 3. — (*c*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432. — (*d*) Riccioli, p. 125. Bayer Uranom, tab. 103. — (*e*) Cæsius in Cassiop.

la chasse du monstre d'Érymanthe, se mit à la poursuite d'une biche qui était d'une légèreté incroyable à la course, et qu'il fatigua et prit enfin au bord des eaux où elle se reposait; allusion à la mer au sein de laquelle cette constellation semblait entrer en se couchant.

On lui donnait dans cette fiction des cornes d'or (*a*), et on supposait qu'elle soufflait des feux de ses narines (*b*); traits qui conviennent assez à une constellation semée d'étoiles brûlantes, et qui en été s'unit aux feux du soleil solsticial par son lever du soir avec Céphée son époux, lequel, suivant Horace, redouble les ardeurs du lion furieux. Le taureau qui gardait le bélier à toison d'or vomissait aussi des flammes dans la fiction du voyage des Argonautes (*c*). Le taureau de Crète que vaincra Hercule dans le septième travail, soufflait également des feux de ses narines. Le feu de l'éther, dont brillent tous les astres, fournissait matière à toutes ces suppositions.

Cinquième division ou cinquième travail.

Dans le mois suivant, le soleil parcourt le signe du sagittaire qui a pour paranatellons le vautour, l'aigle et le cygne, ou les trois oiseaux célestes qui sont sur les bords de la voie lactée, laquelle a l'air d'un grand fleuve, et que les Chinois même appellent la rivière, à cause de cette ressemblance. Les levers héliaque et cosmique de ces trois oiseaux se font durant tout le temps que le

---

(*a*) Nonnus, l. 25, v. 221. — (*b*) Cointus Smyrn., l. 6, v. 226 et 229. — (*c*) Ibid., v. 237.

soleil met à traverser le sagittaire, et servent à fixer les principales divisions de ce signe. Nous avons en conséquence projeté ces trois oiseaux dans la case du planisphère marquée par le sagittaire. Voici ce que dit Théon (*a*) de l'aigle, un de ces trois oiseaux. Le lever du matin de l'aigle excite de grandes tempêtes, le soleil étant alors vers le milieu du sagittaire et se levant avec le cygne. Près de l'aigle est une flèche qui s'appelle flèche d'*Hercule* et d'*Apollon*. Ce héros s'en était servi pour percer le vautour de Prométhée (*b*), un de ces oiseaux. Hygin, parlant du vautour ou de la lyre, dit aussi que cette constellation se lève avec le sagittaire. Columelle (*c*) fixe pareillement à la fin de novembre et au commencement de décembre le lever du matin de la lyre ou du vautour céleste. Il en est de même de la tête du cygne, qui monte avec la fin du sagittaire, comme l'inspection du globe le prouve. La réunion de ces trois oiseaux vers la même époque de temps, ou sous le mois qu'engendre le soleil en parcourant le sagittaire, a fait placer sous ce signe la chasse qu'Hercule donna aux oiseaux du lac Stymphale, contre qui il lança ses flèches, et qu'il força de s'envoler loin de ces lieux. D'autres supposent qu'il les effraya par le bruit d'un tambour d'airain (*d*) qu'il imagina pour les faire fuir. Quoi qu'il en soit de l'arme, que dans sa fiction sur les trois oiseaux célestes qui répondent au signe affecté à ce mois le poëte a fait prendre à son héros, il est certain que les paranatellons de ce signe sont des oiseaux, et que les animaux

---

(*a*) Theon, p. 213. — (*b*) German. Cæs., c. 28. Hygin., l. 3. — (*c*) Columelle, p. 433. — (*d*) Strabon, l. 8, p. 371.

qu'attaque Hercule dans ce cinquième travail sont aussi des oiseaux, et que ces oiseaux étaient au nombre de trois, comme on peut s'en assurer par l'inspection d'un médaillon de Périnthe frappé en l'honneur de Gordien (*a*), sur lequel on a représenté le combat d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphale. On y voit ce héros armé avec l'arc, symbole naturel du sagittaire; et parmi les oiseaux qu'il va percer, on en trouve qui ont le cou allongé et assez semblable à celui du cygne. Aussi disait-on de ces oiseaux stymphalides, qu'ils ressemblaient beaucoup à l'Ibis des Égyptiens, excepté qu'ils avaient le bec plus fort (*b*). Le nombre des oiseaux et la place de ce travail ne laissent guère de doute sur l'objet de la fiction du cinquième combat d'Hercule.

J'ajouterai que Diane, dans la distribution des douze grands Dieux entre les douze signes, est la divinité qui préside au sagittaire, et que c'était dans le temple de cette Déesse, surnommée Stympalide (*c*), qu'on voyait représentées des figures de filles à pieds et à ailes d'oiseaux. On célébrait aussi à Stymphale, près d'un lac, des fêtes en l'honneur de cette même Diane, et on liait à cette idée celle d'une biche qui avait été chassée près de ces bords : c'est-à-dire que la double tradition de la chasse de la biche et celle des oiseaux stymphalides s'y était perpétuée, et s'y trouvait aussi intimement unie qu'elle l'est ici, où ces deux fictions se succèdent dans le quatrième et le cinquième travail. Nous avons vu pareillement plus haut des fêtes célébrées à Lerne en honneur

---

(*a*) Méd. du cardin. Alban., t. 2, p. 70, n. 1. — (*b*) Natalis Comes., p. 557. — (*c*) Paus. Arcad., p. 253, 254.

de Cérès ou de la divinité qui préside à la vierge céleste à laquelle correspond le combat de l'hydre.

Sixième division ou sixième travail.

Le soleil, en quittant le sagittaire, passe au capricorne ou aux étables du bouc céleste sur lequel coule l'extrémité du fleuve du verseau. Nous avons donc projeté cette extrémité du fleuve dans cette division des douze signes, dans la position même que nous donne la sphère sur laquelle on observe que le coucher du capricorne se fait toujours avec celui du poisson austral et de l'extrémité de l'eau du verseau, que reçoit ce poisson dans sa bouche. Aussi dans la sphère des Perses lit-on, sous le premier décan du capricorne, tête du *grand poisson*, *source d'eau*; ce sont les paranatellons de cette partie du signe du capricorne. Cette union du capricorne au poisson dont souvent il emprunta la queue (car il est peint à queue de poisson), l'a fait appeler par les anciens (*a*) le fils de Neptune. Horace en fait le tyran des ondes d'Hespérie. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fiction du travail d'Hercule, chargé de nettoyer une étable qui appartenait à un fils de Neptune (*b*), appelé Augias ou Augée, étable remplie d'un fumier infect, et que ce héros trouva le moyen de nettoyer en y introduisant un fleuve. Quelques-uns disent que ce fleuve est le Pénée ou le grand-père de l'homme du verseau que l'on dit être Aristée, petit-fils du fleuve Pénée, et que Virgile fait habiter les bords de ce même fleuve (*c*). Quel-

(*a*) Cæsius in Capric. Bayer, tab. 31. — (*b*) Apollod., l. 2. — (*c*) Virgil. AEneid., l. 4.

ques-uns font Augias fils du soleil. Le capricorne, sous le nom de Pan et d'Ægipan, était petit-fils du soleil. Ceux-ci font Augias fils de Nyctée, nom qui désigne la nuit, et qui contient une allusion manifeste aux longues nuits du solstice d'hiver. Ceux-là lui donnent pour père *Epoché*, ou terme : c'était le dernier des signes descendans et le terme de la descente du soleil vers les régions australes ; d'autres enfin lui donnent pour père Phorbas (*a*) ; c'est le nom du serpentaire, à la suite duquel il se lève immédiatement. De toutes ces filiations il n'en est aucune, comme on voit, qui ne puisse convenir au signe du bouc céleste ou au capricorne.

Septième division ou septième travail.

Le soleil, sorti du capricorne, passait dans le signe du solstice d'hiver, occupé alors par le verseau. Cette époque importante du temps était fixée le soir par le coucher de la lyre ou du vautour céleste placé à côté de la constellation appelée Prométhée, et par le passage au méridien du taureau céleste appelé taureau de Pasiphaé, taureau de Marathon, enfin taureau d'Europe. Nous avons projeté ces deux animaux dans cette division que parcourt le soleil au septième mois ou au septième signe. Le calendrier sacré des Romains et les Fastes d'Ovide (*b*) marquent effectivement en janvier le passage du soleil au verseau, et sept jours après le coucher de la lyre ou du vautour. Ainsi l'observation du coucher du vautour

(*a*) Apollod., l. 2. — (*b*) Ovid. Fast., l. 1.

dans le mois où le soleil parcourt le verseau, et la liaison du coucher de ce paranatellon à ce signe, ont été conservées même par les Romains dans leur calendrier sacré. Le calendrier rural de Columelle (*a*) fixe au onze des calendes de février, ou au dix-neuf janvier, le coucher du soir de cette même constellation, avec indication de pluie.

Nous n'avons donc fait que rétablir les anciens planisphères, en projetant le vautour dans la division du verseau. Quant au taureau, ce n'était ni par son lever, ni par son coucher, mais par son passage au méridien, au coucher du soleil, qu'il marquait la même époque. Cette manière de fixer les divisions du zodiaque fut employée quelquefois par les anciens, et c'était une détermination de plus que l'on avait, et qui se liait au coucher ou au lever des signes. Cette manière de fixer les divisions des signes, et conséquemment les mois qui y répondent, a été employée par Hipparque (*b*).

Nous avions d'abord été persuadés que le taureau de Crète pouvait être le centaure, dont la partie postérieure se couche au lever du verseau, suivant l'observation d'Hygin (*c*) et de Théon (*d*). Nous avons été séduits par l'autorité de quelques auteurs qui ont cru que la partie postérieure des centaures était originairement un corps de bœuf (*e*); opinion peut-être qui n'est fondée que sur l'étymologie, la plus fausse de toutes les bases d'explications. L'épithète d'animaux féroces armés de cornes (*f*), que leur donne Nonnus [38], confirmait encore cette

---

(*a*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 420. — (*b*) Hipp., l. 2, c. 19 et 20; l. 3, c. 1. — (*c*) Hygin, l. 4. — (*d*) Theon ad Arat. Phænom, p. 175. — (*e*) Palœphat., l. 2. — (*f*) Dionys., l. 5, v. 615.

opinion. Le sagittaire, qui est un centaure, porte dans Bayer (*a*) et dans Blaeü le nom de Taurus; et Manilius (*b*) lui-même a cru y voir le fruit monstrueux des amours de Pasiphaé et le fils du monstre de Crète qu'amena Hercule, et qui figurait dans la fiction des amours de Pasiphaé. Tous ces accords nous ont long-temps fait croire qu'il s'agissait effectivement du centaure qui se couche avec le verseau le matin, le jour même où le vautour s'y couche le soir. Néanmoins, comme les traditions disent que ce taureau était non le fruit des amours de Pasiphaé, mais le taureau (*c*) avec qui elle eut commerce; et comme ce taureau, amant de Pasiphaé, est incontestablement celui des signes, ou celui qui suit le bélier, et qui à cette époque culmine ou passe au méridien, au coucher du verseau et du vautour, nous avons cru devoir préférer celui-ci, d'autant plus que les passages au méridien ont été aussi employés, quoique plus rarement, à fixer la marche du temps avec les levers et les couchers. J'ajouterai encore que ce taureau de Crète ne fut pas tué par Hercule, mais simplement amené à Eurysthée : au lieu qu'on dit du vautour qu'il fut tué; et il se couche effectivement. Enfin il ne peut guère rester de doute que ce ne soit le taureau des signes, puisqu'on lui donne tous les noms que portait celui-ci. Apollodore dit en effet que ce taureau, objet du septième travail, était celui qui enleva Europe (*d*), et qu'après avoir été lâché par Hercule, il alla ravager les terres voisines de Marathon. Or, tous ces traits conviennent au taureau céleste que les uns disent être l'amant de Pasiphaé,

---

(*a*) Bayer Uranom., tab. 41. — (*b*) Manil., v. 9, l. 4, v. 780. — (*c*) Hyg., l. 2. — (*d*) Theon, p. 124. Hygin, l. 2. German. Cæs.

d'autres celui d'Europe, quelques-uns enfin celui de Marathon (*a*). Ce sont tous ces traits réunis qui nous ont fait donner au taureau céleste, qui passe en ce moment au méridien, la préférence sur le centaure qui commence à se coucher. Ce taureau, dit-on, vomissait des flammes (*b*), caractère du taureau céleste qui brille de mille feux, et qu'il a conservé dans la fiction de la conquête du bélier à toison d'or auprès duquel il est placé; car c'est par lui que nous expliquons la fable du fameux taureau subjugué par Jason.

C'est à la suite de ce travail et sous le même titre du septième chant qu'Hercule est supposé arriver en Élide, monté sur le cheval Arion, et qu'il y institue les jeux olympiques [39] sur les bords du fleuve Alphée. Non-seulement il institue ces jeux, mais il donne même la dimension du stade olympique qu'il mesure avec son pied, et qu'il a fait de six cents pieds ou de six cents fois la longueur de son pied. Les juges de ces jeux furent portés au nombre de douze, fournis par chacune des tribus d'Élide, ou de la contrée consacrée au soleil en l'honneur duquel se célébraient ces jeux (*c*). Plusieurs Dieux y combattirent. Hercule lui-même entra en lice, et il sortit vainqueur de tous les combats. La série de ses travaux fut dans la suite gravée sur les portes du temple d'Olympie (*d*).

On remarquera que le signe céleste du verseau qu'occupe le soleil au septième mois (*e*), est précisément celui dans lequel arrivait la pleine lune du solstice d'été, à

(*a*) Cointus Smyrnæus, l. 6, v. 237. — (*b*) Aulu-Gelle, l. 1, c. 1. — (*c*) Paus. Heliac. 1, p. 154, 156. — (*d*) Ibid., p. 157. — (*e*) Petav. Rat. Temp., part. 1, l. 2. c. 5. Freret. defen. Chron., part. 1, p. 156.

laquelle était fixée la célébration des jeux olympiques. Polybe (*a*) dit que ce fut Hercule qui régla le cérémonial de ces fêtes. On y trouve aussi l'origine du nom Olympias que l'on donnait à la lune, qui ouvrait la carrière de la période olympique (*b*). Ce phénomène de la lune, pleine tous les ans dans le signe céleste du verseau, lorsqu'on annonçait au peuple la célébration des jeux, donna lieu aux poëtes qui chantèrent les courses du soleil, dans le poëme des douze travaux, de dire, à l'occasion de son passage sous le verseau, qu'Hercule y célébrait les jeux olympiques dont le verseau était, par son union à la pleine lune, le signal tous les ans. Aussi disait-on de l'homme du verseau, Aristée, qu'il avait appris à observer les solstices et le lever de Sirius qui l'annonce (*c*); qu'il ramenait les vents étésiens qui tempèrent les ardeurs caniculaires (*d*).

J'ajouterai que, dans le temple de Jupiter Olympien, il y avait un lieu consacré sous le nom d'Olympias, et qu'on montrait en ce lieu un trou par lequel on supposait que s'étaient écoulées les eaux du déluge, sous Deucalion (*e*) : or, l'homme du verseau s'appelle aussi Deucalion en astronomie (*f*). On ajoutait aussi que c'était Deucalion qui avait bâti ce temple, et on se servait même de cet argument pour prouver le séjour de Deucalion à Athènes. Si on fait attention qu'il s'appelle aussi Cécrops (*g*), qui fonda les douze bourgades d'Athènes, cette tradition s'expliquera aisément. On voyait un semblable trou dans un temple consacré à la Déesse tutélaire

(*a*) Polyb., l. 12. — (*b*) Syncelle, p. 197. — (*c*) Justin, l. 13, c. 7. — (*d*) Hygin, l. 2, in Boote. — (*e*) Pausan. Attic., p. 16. — (*f*) Hyg., l. 2, c. 30. Germ. Cæs., c. 25. — (*g*) Ibid.

du verseau ou à Junon, en Syrie (*a*), et on disait que c'était par là que l'eau du déluge s'était écoulée. Ces rapprochemens sont intéressans à faire.

L'arrivée d'Hercule en Élide, où il paraît monté sur le cheval Arion (*b*), confirme encore l'allusion faite à son passage sous le verseau, sur lequel sont placés la tête et les pieds du Pégase; car il est le même que le cheval Aérion ou Arion. Neptune était père du cheval Arion, comme il l'était de Pégase, ou plutôt parce qu'il l'était de Pégase. Or, ce sont deux noms de la même constellation (*c*), puisqu'Arion n'est que la contraction du mot Aérion, épithète du cheval céleste Pégase chez les poëtes astronomes. C'est à cette même époque du coucher du verseau que se couche le dragon du pôle. Dans la guerre des géans, ceux-ci, dit-on, lancèrent ce dragon contre Minerve, et cette Déesse le saisit et l'attacha au pôle (*d*). C'est également sous le titre de ce même chant, ou du septième travail, que Diodore place le secours qu'Hercule (*e*) porta aux Dieux, dans la guerre que leur faisaient les géans [40] aux environs de Pallène (*f*). Ainsi le coucher du dragon du pôle, celui du vautour, le passage au méridien du taureau, ont fourni les principaux traits du tableau poétique du passage du soleil sous le septième signe, et celui des constellations qui présidaient au septième mois.

(*a*) Lucian de Dei Syr., p. 883. — (*b*) Paus. Arcadic., p. 237. — (*c*) Servius Georgiq., l. 1, v. 13. Hesych. in voce ιππος. — (*d*) Hygin, l. 2. — (*e*) Horac., l. 2, od. 9, v. 6. — (*f*) Nonnus Dionys, l. 48, v. 35, etc.

Huitième division ou huitième travail.

Le soleil, arrivé au huitième signe ou au signe des poissons, se trouve uni au cheval céleste [41], connu sous le nom de Pégase, qui se dégage en partie de ses rayons durant tout le temps qu'Hercule ou le soleil parcourt ce signe ; c'est la constellation la plus apparente qui se lie par son aspect à la marche du temps et du soleil. Elle a été remarquée par les pontifes de Rome (*a*), qui fixent en mars le lever héliaque de Pégase, le soleil étant vers le milieu des poissons. La sphère persique, imprimée dans les notes de Scaliger sur Manilius (*b*), marque au premier décan ou sous les dix premiers degrés des poissons : *tête du cheval ailé*, c'est-à-dire de *Pégase*. La sphère barbare marque aussi le lever d'un des deux chevaux. Car dans la suite on plaça dans la sphère, à côté de Pégase, un second cheval appelé le petit cheval, par comparaison à Pégase ou au grand cheval. Hygin et Hipparque fixent aussi le lever de Pégase (*c*) avec le lever du signe du verseau et des poissons. Manilius fait pareillement lever Pégase avec les poissons [42]. Nous avons donc pu projeter le grand et le petit cheval sous cette division, à laquelle répond le huitième travail d'Hercule, ou l'enlèvement qu'il fait des chevaux de Diomède. En effet Diodore et tous les mythologues qui ont écrit sur les travaux d'Hercule, disent que le huitième travail imposé à ce héros fut d'amener de Thrace des chevaux qui soufflaient des feux

(*a*) Ovid. Fast., l. 3. — (*b*) Manil., p. 346. — (*c*) Hygin., l. 3.

de leurs naseaux. Pour relever l'importance de cette victoire, la poésie supposait que ces chevaux étaient des animaux féroces que leur maître nourrissait de la chair des malheureux étrangers qui abordaient en Thrace, et que Diomède faisait couper par morceaux. Hercule leur fit manger leur propre maître et les apprivoisa. Quant à Diomède, il est bon d'observer qu'on le faisait fils de Sirène, nymphe des eaux (*a*), ou de la même femme que l'on donnait pour mère à Aristée, ou à l'homme du verseau sur lequel est placé en partie le cheval Pégase. Eurysthée, à qui Hercule amena ces cavales, les consacra à Junon ou à la divinité qui, dans la distribution des douze signes entre les douze grands Dieux, a pour domaine le verseau. Ce travail fini, Hercule prend parti dans l'expédition des Argonautes, s'achemine à la conquête du bélier à toison d'or et va combattre les Amazones.

Neuvième division ou neuvième travail.

Le soleil, en sortant du signe des poissons, entre au bélier céleste. Suivant tous les auteurs anciens qui ont écrit sur l'astronomie, ce bélier est le même que celui qui fut chanté sous le titre pompeux de bélier à toison d'or, et sur lequel étaient montés Phryxus et Hellé. Ératosthène, Théon, Phérécide, Hésiode, et après eux Hygin (*b*), Germanicus César, Ovide, Manilius, etc., tous s'accordent à voir dans ce signe le fameux bélier à toison d'or, que Phryxus, arrivé chez Aëtès fils du so-

(*a*) Apollod., l. 2. — (*b*) Hygin, l. 2. Idem., fab. 3. German. Ovid. Fast., l. 3. Manilius, l. 4.

leil et de Persée, consacra dans le temple de Mars ou de la divinité-planète qui a son domicile dans ce signe, et près duquel est placé Persée. C'est la toison de ce bélier qui fut l'objet de l'expédition de Jason et des Argonautes. Ainsi la fiction du poëte, sur cette partie des travaux d'Hercule, est amenée naturellement par la position du soleil dans le ciel, au moment où il quitte les poissons. Alors achève de se lever le soir le *vaisseau céleste*, appelé vaisseau *Argo*, ou des Argonautes, celui que, dit-on, montait Jason dans cette expédition. Aratus, parlant des astres qui se lèvent avec la balance, et conséquemment au coucher du bélier, nomme le navire Argo, qui achève de se lever entièrement, et le serpentaire, que la balance amène constamment à sa suite, ce serpentaire que les livres d'astronomie nomment Jason. Hygin dit aussi qu'avec la balance, le navire Argo achève de se lever (*a*). Eratosthène et Théon en disent autant. Columelle (*b*), dans son calendrier rural, fixe à la veille des ides de mars le lever du vaisseau Argo, c'est-à-dire, huit jours après celui où le calendrier des pontifes marque le lever de Pégase, qu'il fixe aux nones du même mois, époque à laquelle Columelle lui-même (*c*) annonce le lever de Pégase. Huit jours après, ces calendriers marquent l'entrée du soleil dans *aries*, ou son entrée au signe du bélier à toison d'or. Le jour même où Columelle fixe le lever du vaisseau Argo, Ovide place une cérémonie religieuse et des courses sur le bord du Tibre (*d*). La sphère des Perses, rapportée par Scali-

---

(*a*) Theon, p. 168. Hygin., l. 4 et l. 3. — (*b*) Columelle, l. 11, c. 2. — (*c*) Idem. — (*d*) Ovid. Fast., l. 3.

ger (*a*), place sous le troisième décan de la balance le lever d'un *vaisseau*. Nous avons donc pu projeter le vaisseau des Argonautes sur la ligne qui sépare le signe des poissons du signe du bélier, et sur une grande partie du bélier, puisque le vaisseau monte avec la balance, et qu'il est conséquemment un paranatellon du bélier qui se couche précisément au moment où monte cette constellation.

Outre le vaisseau qui monte le soir au coucher du bélier, on remarque aussi le coucher de deux femmes, Cassiopée et Andromède. Hygin place (*b*) cette dernière comme paranatellon et du bélier et de la balance, parce que son lever du matin et son coucher du soir la lient essentiellement à ces signes. Andromède est remarquable par plusieurs belles étoiles, dont une s'appelle la ceinture d'Andromède. Hygin compose de trois étoiles cette ceinture (*c*). Aratus désigne particulièrement dans cette constellation *la ceinture* (*d*), ou les astres qui la forment. Germanicus César (*e*) et Ératosthène désignent aussi les trois étoiles de la ceinture de la belle Andromède, placée à la suite du cheval Pégase, auquel elle est unie par sa tête, et dont la première étoile est commune avec Pégase. Car cette étoile porte indistinctement le nom de ventre de Pégase et de tête d'Andromède (*f*). N'est-ce pas évidemment là l'origine de la fiction du combat d'Hercule contre des femmes guerrières et contre leur reine Hippolyte, qui avait une riche ceinture dont on ordonna à Hercule de faire la conquête, après celle

---

(*a*) Scalig. Not. ad Manil., p. 342. — (*b*) Hygin., l. 4, c. 13. — (*c*) Idem, l. 3. — (*d*) Aratus, v. 229, 201. — (*e*) German. Cæs., c. 16. Eratosth., c. 17. — (*f*) Hygin., l. 3.

qu'il venait de faire des chevaux de Diomède. Car ces deux travaux se suivent dans le ciel, comme ces deux constellations se succèdent dans les cieux. Ce dernier se lie nécessairement à la conquête du bélier à toison d'or, comme Andromède, placée sur les poissons et sur le bélier, se lie nécessairement à la marche des cieux et du temps, figurée par les constellations qui en déterminent les différentes époques [43]. Voici ce que dit Hygin sur Andromède (*a*). « Andromède, placée près de Cassiopée, se lève avec les poissons et le *bélier*, et se cache au lever de la balance. » La sphère barbare de Scaliger place à la suite de Pégase, parmi les paranatellons des poissons et du bélier, les différentes parties du corps d'Andromède (*b*). La sphère persique met aussi sous le bélier une figure de femme. La sphère indienne y place une femme, d'abord dans un vaisseau, et ensuite unie à une figure de cheval. Toutes ces figures, tirées de l'astronomie sacrée de ces différens peuples, empruntent évidemment leurs traits caractéristiques du cheval, du vaisseau céleste et de la belle Andromède, trois constellations qui correspondent par leur coucher et par leur lever aux signes célestes des poissons et du bélier, et aux mois sous lesquels tombent la conquête des chevaux de Diomède, l'expédition des Argonautes, ou la conquête du bélier, et la conquête de la ceinture d'une belle femme guerrière.

Hercule ne devait pas combattre une femme timide. Le même génie poétique qui donna de la férocité aux oiseaux et au cheval céleste, chantés dans le cinquième

---

(*a*) Hygin, l. 3. — (*b*) Scalig. Not., p. 336, 347.

et le huitième travail, inspira une fureur martiale aux femmes que devait combattre Hercule. Sans cela, quelle eût été la gloire du héros du poëme [44]? La ceinture de l'Amazone Hippolyte, fille de Mars, était celle du Dieu Mars lui-même, ou de la divinité-planète qui a son domicile dans le bélier céleste dont Andromède est un paranatellon; nouvelle raison pour en faire des femmes guerrières. On remarquera encore une nouvelle allusion au vaisseau; c'est qu'Hercule s'embarque pour aller à cette conquête. Parmi les noms de ces Amazones, plusieurs ont des dénominations qui sont les mêmes que celles des pleïades, placées près du bélier, et qui se couchent avec Andromède, ou immédiatement à sa suite. Tout nous a donc autorisés à projeter la figure d'Andromède avec le vaisseau céleste, sous cette neuvième division de notre planisphère.

Nous y avons aussi projeté la constellation de la baleine ou du monstre marin auquel fut exposée Andromède, et qui, placé au-dessous d'elle et du bélier dans les cieux, se lève avec ces constellations, et conséquemment est encore un autre paranatellon du même signe d'*aries*. Hipparque (*a*) place la baleine et Andromède au nombre des constellations qui montent avec le bélier. Eratosthène les met également au nombre des astres dont le coucher coïncide avec le lever de la balance, et conséquemment avec le coucher d'*aries*. La sphère persique place au premier décan du bélier (*b*), avec l'image d'une belle femme, celle d'un monstre marin. L'inspection d'une sphère suffit d'ailleurs pour prouver

---

(*a*) Petaw Uranalog., t. 3. — (*b*) Scalig. Not. ad Manil., p. 336.

que dans le ciel la partie postérieure, ou la queue de la baleine, monte sur l'horizon, avec le signe du bélier et à la suite d'Andromède. Nous avons donc pu projeter ce nouveau paranatellon, sous la neuvième division de notre planisphère, avec les constellations du vaisseau, d'Andromède et même de Cassiopée sa mère. La raison qui nous a déterminés à le faire, c'est que, sous le titre de ce neuvième chant du poëme d'Hercule, on a mis le combat qu'il livra à un monstre marin auquel était exposée une jeune princesse, appelée *Hésione*, fille de Laomédon roi de Troie; ce qui ne peut être qu'une seconde fiction sur la même Andromède, également exposée à un monstre marin dont Persée la délivra, comme Hercule délivra Hésione.

Il paraît que le compilateur des différentes fictions sur Hercule a tiré celle-ci d'un autre poëme, dans lequel Andromède n'entrait point en action, comme une guerrière, mais comme une princesse infortunée, exposée à un monstre marin dont Hercule la délivra, au retour de son expédition des Argonautes, c'est-à-dire sous le bélier, au lever de Persée. On voit également par là quelle idée on doit avoir de l'expédition des Argonautes et de la prise de Troie, ville fondée par Laomédon, prince parjure, dont Hercule prit la ville, quelque temps avant que les Grecs en fissent le siége. Toutes ces fables, en se liant au poëme solaire sur Hercule, annoncent assez qu'elles ont un fond commun qui est la Nature, les phénomènes célestes et la marche du temps et des cycles. C'était là le grand objet des chants de ces anciens poëmes sur le ciel, sur l'année et les saisons, dans lesquels on célébrait le mariage d'*Uranus* et de *Ghé*, et qu'on appelait *Poëmes cycliques*.

La réunion de ces différens événemens merveilleux, sous la même division du ciel, qui fournit tous les traits de ces différentes fictions, prouve que tous ces poëmes étaient du même genre, puisque cette réunion elle-même ne peut être un effet du hasard; car c'est à la suite de la conquête des chevaux de Diomède, qu'Hercule s'embarque sur un vaisseau; qu'il va combattre des femmes guerrières pour obtenir une ceinture; qu'il partage la gloire de l'expédition des Argonautes, et qu'il délivre une jeune princesse, comme Andromède, exposée à un monstre marin. Comme le soleil est prêt à repasser l'équateur et à s'avancer vers la partie boréale du monde où est Andromède, la poésie feint qu'Hercule passa dans le nord de l'Europe, pour aller attaquer ces Amazones qui habitaient les pays glacés des Cimmériens. La reine des Amazones était Hippolyte (*a*), nom tiré de celui de cheval; et ce sont aussi des chevaux qui devaient être le prix de la délivrance d'Hésione exposée à un monstre dont le nom est Cêtos ou baleine, le même monstre auquel fut exposée Andromède. On remarquera de plus que ces chevaux de Laomédon lui avaient été donnés pour le consoler de la perte de Ganymède (*b*), ou du jeune homme du verseau, après lequel se lève Pégase ou le cheval céleste dont le lever précède immédiatement ceux de la baleine et d'Andromède. On voit encore ici comment toutes ces fictions se tiennent.

Peut-être doit-on rapporter à cette époque du mouvement du soleil arrivé à l'équinoxe du printemps,

---

(*a*) Diodor., p. 277. — (*b*) Apollod., l. 2.

époque à laquelle ses images prenaient les traits d'un jeune homme sans barbe, la fiction sur Hercule que l'on suppose avoir resté pendant trois jours, comme Jonas, dans le ventre d'une baleine [45], d'où il était sorti tout épilé (*a*). Cette baleine ne peut être que ce monstre marin, ennemi d'Andromède, dont on crut découvrir dans la suite les ossemens près de Joppé ou du lieu même où la fable juive suppose que Jonas s'était embarqué. Voilà encore un point de contact entre les fictions des Juifs et celles des Grecs qui fixent aux mêmes lieux le séjour du même monstre marin qui engloutit Jonas ou Hercule, et qui les vomit tous deux sur le rivage. Le fondement de la fiction grecque est évidemment dans les cieux; donc celle des Juifs, qui n'en est que la copie, doit avoir le même fond.

Dixième division ou dixième travail.

A la suite du bélier à toison d'or ou du signe du bélier, vient le signe du taureau dans lequel Hercule ou le soleil entre immédiatement après sa sortie de la constellation du bélier. La succession de ces deux animaux célestes nous est exactement retracée dans la succession des deux travaux d'Hercule, ou du neuvième et du dixième travail. Car à la suite de l'expédition entreprise pour la conquête du bélier à toison d'or, vient la conquête des bœufs de Géryon. L'astronomie et la poésie offrent donc successivement les mêmes tableaux, puisque la fable suppose qu'Eurysthée imposa au vainqueur

(*a*) Tzetès ad Lycoph.

des Amazones un dixième travail, qui consistait à lui amener les bœufs de Géryon, qui paissaient dans les contrées voisines de l'Océan, et que la sphère, sous ce dixième signe, nous offre l'image d'un bœuf, et parmi ses paranatellons celle d'un bouvier; ce bouvier descend dans les flots de l'Océan qui baigne les côtes d'Espagne. C'est lui qui, dans la sphère indienne, est désigné dans le second décan du taureau sous l'image d'un homme actif, qui conduit des bœufs et qui réunit dans sa personne monstrueuse (*a*) les parties du corps de l'homme à celles du *bélier* et de la *chèvre*, et qui véritablement offre un composé de trois corps. Cet assemblage bizarre n'est que la réunion des trois principaux paranatellons du taureau, qui sont le bouvier, la chèvre et les parties antérieures du bélier. « Au lever du taureau, dit Hygin (*b*), se lève l'extrémité du pied gauche du cocher, et sa main droite, où sont les chevreaux et la chèvre. Arctophylax ou le bouvier se couche. » Aratus et Théon en disent autant. Nous avons donc pu projeter ici le bouvier comme paranatellon du taureau.

Par la même raison, nous y avons aussi projeté le cocher, qui porte la chèvre et ses chevreaux ou Aiga femme de Pan, de ce Pan appelé autrement Faune par les peuples d'Italie. La sphère barbare de Scaliger met, comme nous, le cocher parmi les tableaux qui montent avec les derniers degrés du taureau. Aratus et Théon font pareillement lever avec le taureau (*c*), la chèvre et les chevreaux qui font partie du cocher. Le calendrier des pontifes ou des Fastes d'Ovide fixe vers le milieu du

---

(*a*) Scalig. not. ad Manil., p. 337. — (*b*) Hygin, l. 4, c. 13. — (*c*) Theon, p. 177.

mois où le soleil parcourt le taureau, le lever de la chèvre Amalthée. Le calendrier rustique de Columelle (*a*) marque aussi à la fin d'avril, sous le taureau, le lever de la chèvre. Ce paranatellon est donc ici à sa place. Nous pouvons en dire autant d'Orion et des pleïades, que nous avons aussi projetés sous la dixième division de notre planisphère ou sous le mois du taureau. En effet, le calendrier des pontifes indique pour ce mois le coucher d'Orion et le lever des pleïades ou des Atlantides. C'est à ce lever des pleïades et des étoiles du front du taureau, qui sont à côté, que les traditions des pontifes fixent une cérémonie religieuse, commémorative de l'arrivée d'Hercule en Italie avec les bœufs de Géryon, qu'il venait de conquérir, et cela peu de temps avant qu'il s'acheminât à son onzième travail. C'était au moment même où l'on célébrait les mystères de la bonne Déesse, au lever de la chèvre, suivant le calendrier sacré des Romains. Hercule, ajoute-t-on, fut reçu par Faune. Nous avons donc eu toutes sortes de raisons pour marquer sous cette division les sept Atlantides ou pleïades, qui font partie de la constellation du taureau. D'ailleurs les Atlantides figurent dans la mythologie avec Orion, sous le nom des sept filles d'Hespérie et d'Atlas, à la poursuite desquelles s'attachait Orion, qui effectivement monte sur l'horizon après elles, et qui semble les poursuivre toujours dans les cieux.

Théon (*b*), en parlant des pleïades ou des filles de Pleïone et d'Atlas, dit qu'elles avaient été obligées de fuir les poursuites d'Orion, fils de Neptune, qui pendant cinq ans s'attacha à leurs pas et à ceux de leur

(*a*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 425. — (*b*) P. 132.

mère, et voulait les violer. Jupiter, touché de leur sort, les métamorphosa en pleïades et les plaça aux cieux sous le nom d'Atlantides. Il fixe pareillement leur lever du matin en mai (*a*); le soleil étant, dit-il, dans le taureau, c'est-à-dire, sous notre première division ou sous le mois auquel répond le dixième chant du poëme d'Hercule. C'est précisément dans ce même chant que l'auteur du poëme d'Hercule place l'aventure des sept filles d'Atlas ou des Atlantides, dont la beauté et la sagesse avaient inspiré de l'amour à *Busiris*, roi d'Égypte, fils de Neptune (*b*), qui, voulant s'en rendre maître, avait envoyé des pirates pour les enlever. Hercule tua les pirates et rendit les filles à leur père Atlas, qui, en reconnaissance, fit part à Hercule des connaissances astronomiques qu'il porta ensuite en Grèce. Hercule (*c*) tua aussi alors *Busiris*, le ravisseur de ces filles, prince féroce qui égorgeait les étrangers qui abordaient en Égypte, et bâtit ensuite la superbe ville de Thèbes dans la Haute-Égypte.

Il n'est pas difficile d'apercevoir qu'il n'y a que le nom d'Orion à substituer à celui de *Busiris*, pour reconnaître les amours d'Orion dans ceux de *Busiris* pour les pleïades que l'un et l'autre veulent ravir, l'un près de Thèbes en Béotie, l'autre près de Thèbes en Égypte. On y voit un même phénomène astronomique qui a lieu au lever du taureau, sur lequel sont placées les pleïades, et sous lequel et à la suite duquel se lève et monte toujours Orion. On remarquera que le serpentaire, qui porte les noms de Cadmus et d'Hercule, fonda aussi la Thèbes de Béotie, dans le lieu où le taureau d'Europe, celui-là

(*a*) Theon, p. 135. — (*b*) Diod. Sic., c. 17. — (*c*) Ibid., c. 18.

même qui est au ciel et qui porte les pleïades, vint se reposer. On voit par là comment les fables sacrées de la Thèbes d'Égypte et celles de la Thèbes de Grèce [46] se rapprochent dans l'aventure des Atlantides, poursuivies ici par *Busiris*, fils de Neptune, et là par Orion, fils d'un bœuf ou d'un taureau dont Neptune féconda la peau. Dans les Dionysiaques de Nonnus (*a*), c'est aussi à la fin de l'hiver, lorsque le soleil se lève avec le taureau et avec Orion, dit le poëte, que Cadmus fonde sa ville de Thèbes : c'est alors que paraît, dans Nonnus, le jeune Emathion, fils d'Électre, ou d'une des sept pleïades, qui reçoit Cadmus (*b*). C'est également dans le poëme d'Hercule, dont Diodore nous a conservé les débris, à l'époque des amours de *Busiris* pour les pleïades, qu'est rapportée l'histoire d'Émathion, roi d'Éthiopie, dont Hercule triomphe ; nouveau rapprochement entre les fictions des Grecs et celles des Égyptiens, en cet endroit du poëme. Lorsque Cadmus fonde sa ville de Thèbes, c'est-à-dire au moment où le soleil arrive au taureau, Jupiter venait de détruire Typhon, ou le mauvais principe, qui avait régné tout l'hiver. De même Hercule, lorsqu'il va en Égypte fonder Thèbes, venait de délivrer la Crète de tous les animaux venimeux, des reptiles, des ours, des loups, et la purger de toutes les productions du mauvais principe. C'est une allusion à ce qui se pratiquait en Orient, à l'équinoxe de printemps (*c*), où l'on signalait sa dévotion en tuant toutes les productions d'Arhiman, et en se munissant de talismans qui avaient la vertu de chasser les scorpions et les autres

---

(*a*) Dionysiaq., l. 3. — (*b*) Ibid. — (*c*) Zend-Avest., t. 2, part. 2, p. 577. Hyde, c. 16, p. 259.

reptiles que produit le principe du mal et des ténèbres qui avaient régné tout l'hiver. Cette allusion fut rendue ailleurs par la fiction du brigand *Cacus* dont le nom signifie le *méchant*, et dont Hercule triompha, en arrivant en Italie avec ses bœufs que ce scélérat voulut lui ravir (*a*). Faune, le même que Pan, dont la chèvre céleste était, dit-on, la femme, chèvre que porte le cocher, régnait alors en Italie, et donna l'hospitalité à Hercule. On voit évidemment encore ici une allusion à cette constellation, placée sur le taureau, et que nous y avons projetée. Elle s'unissait le soir par son coucher, et ensuite le matin par son lever au soleil du taureau.

Toutes les fictions allégoriques de ce chant contiennent des rapports frappans avec le signe céleste du taureau, et avec les constellations extra-zodiacales, qui l'avoisinent, qui se lèvent ou qui se couchent avec lui, et qui font à ce titre la fonction des paranatellons. On y voit des sacrifices établis en Espagne, en l'honneur d'Hercule, par un prince juste, qui lui immole tous les ans le plus beau *taureau de son troupeau* (*b*). Hercule passe-t-il d'Italie en Sicile? c'est en se tenant à la corne d'un taureau. Le fils de Vénus, Éryx, qui habitait la Sicile, le provoque-t-il, et lui propose-t-il un combat de lutte? le gage que dépose Hercule, ce sont ses bœufs, gage d'autant plus précieux, qu'il risquait son immortalité qui y était attachée (*c*). C'était en effet le moment où le soleil reprenait son empire sur les ténèbres, regagnait la partie supérieure du ciel ou de l'Olympe, et retour-

---

(*a*) Plut. Parallel., p. 315. — (*b*) Diodor., c. 18, p. 263; c. 21, p. 268. — (*c*) Ibid., c. 23.

nait au séjour des immortels, après avoir quitté les régions inférieures ou les enfers.

On célébrait, à cet équinoxe, des fêtes de joie (*a*) en honneur de Cérès et de Proserpine, à l'occasion du retour de celle-ci qui échappait alors à Pluton son ravisseur. Hercule, arrivant à Syracuse, sacrifie aussi à Proserpine, et lui immole un de ses bœufs (*b*) près de la fontaine Cyanée. Il établit un sacrifice annuel et une assemblée religieuse qui se tenait tous les ans à la même époque.

Les habitans de la ville d'Agyrinase en Sicile conservèrent dans leur pays l'empreinte de ses pieds et de ceux de ses bœufs, imprimée dans des rochers sur lesquels Hercule, dans ce dixième travail, avait passé.

Ce dixième chant du poëme est un des plus complets, et l'on voit que le poëte, en faisant voyager son héros du Péloponèse en Espagne, par la Crète, l'Égypte et la Libye, et ensuite retourner par la Gaule, l'Italie et la Sicile, a rassemblé, sous le titre de ce chant, toutes les traditions sacrées répandues dans les différens pays, sur l'Hercule ou sur le soleil vainqueur du taureau, ou du signe équinoxial, et dont la grande fête se célébrait par toute la terre, au moment de son retour à l'équinoxe de printemps. On y fait l'énumération des différens bienfaits que chaque peuple croyait tenir de l'astre vainqueur de l'hiver, qui, par sa présence dans nos climats, allait ranimer la Nature et détruire le souvenir des maux auxquels la terre venait d'être livrée par l'action du mauvais principe. Les Italiens célèbrent sa victoire sur Cacus, et le remercient de les avoir affranchis de l'usage superstitieux

---

(*a*) Phornutus, c. 28. — (*b*) Diod., c. 23.

et barbare d'immoler des hommes aux Dieux. Hercule avait à Rome son temple dans le *forum boarium*, ou dans le marché aux bœufs, et on l'y honorait sous le titre d'*Hercule vainqueur* (*a*). Le laurier d'Apollon ou du Dieu-soleil ceignait la tête du préteur, qui faisait la fonction de prêtre d'Hercule, et qui lui sacrifiait sur l'autel appelé le *très-grand autel* (*b*). Rien ne caractérisait mieux un prêtre du soleil, que le feuillage consacré spécialement à Apollon, ou à l'astre qui parcourt la carrière des douze signes, au rapport (*c*) de Servius, commentateur de Virgile, et suivant Porphyre. On donnait aussi à ce Dieu douze prêtres saliens (*d*), comme au Dieu Mars qui présidait au soleil de l'équinoxe de printemps, ou d'*aries* qui succède au taureau.

Onzième division ou onzième travail.

Le soleil, après avoir franchi la ligne équinoxiale et le premier des signes supérieurs, remonte vers les régions boréales, dont l'empire est affecté à la lumière et au règne des longs jours. Il se trouve alors uni au grand chien et au petit chien, absorbés dans les rayons solaires. Ils se sont couchés héliaquement avec le taureau et avec le commencement des gémeaux, et ils passent au méridien avec les derniers degrés de ce signe, auquel répond le onzième mois. Le calendrier des pontifes place au lendemain du passage du soleil aux gémeaux le lever du chien d'O-

(*a*) Macrob. Sat., l. 3, c. 6. — (*b*) Idem, l. 3, c. 12. — (*c*) Servius in AEneid. Virg., l. 6, v. 395. — (*d*) Macrob. Sat., l. 3, c. 12.

rion (*a*) : c'est le nom du grand chien. D'autres donnent ce nom au petit chien. Nous avons donc pu projeter ces deux constellations que les calendriers sacrés ont unies dans leurs aspects avec les gémeaux, qui sont effectivement placées dessous, et qui sont en aspect cosmique [47] avec ce signe ; car Procyon se couche en même temps que le soleil, lorsque cet astre répond au milieu du signe des gémeaux. Hygin fixe le lieu de Procyon (*b*) ou du petit chien entre les gémeaux et le cancer. C'est là que nous l'avons placé. Aussi ce sont là les paranatellons les plus apparens du signe des gémeaux, ou de la onzième division de notre planisphère.

Le triomphe d'Hercule, après la conquête des bœufs de Géryon, est son triomphe sur un chien redoutable qu'il tira des enfers, et qu'il amena à la lumière [48]. C'est le sujet du onzième chant du poëme et l'objet du onzième travail du héros. Pour donner plus d'importance au triomphe, on peignit ce chien sous les formes les plus affreuses. L'union du chien céleste à l'hydre placée près de lui, et qui monte à la suite du petit chien et avec le grand chien, fournit les traits du chien monstrueux, fils d'Échidna ou d'une vipère. On peignit donc ce chien avec une triple tête et avec une queue d'hydre ou de serpent, tandis que d'autres serpens entrelaçaient ces têtes. Hésiode donne cinquante têtes au Cerbère, c'est-à-dire, un nombre égal à celui des têtes de l'hydre de Lerne, qui monte à la suite du chien et au-dessous de lui (*c*). C'est peut-être ce qui a fait croire à Pau-

(*a*) Ovid. Fast., l. 5. — (*b*) Hygin, l. 3, c. 35. — (*c*) Palephat., c. 40.

sanias que le fameux Cerbère n'était qu'un serpent redoutable (*a*). Nous renvoyons ailleurs à parler du Cerbère à trois têtes, placé à côté de Sérapis ou de Pluton, et nous nous bornons à dire ici que le grand chien, ou Sirius, entre dans la composition de ce monstre. Revenons à la sphère des paranatellons. La sphère persique et la sphère barbare placent, parmi les paranatellons des derniers degrés des gémeaux, un chien aboyant (*b*), le pied antérieur et la gueule du chien. Au décan suivant, ou au cancer, la sphère barbare ajoute que le reste du grand chien est monté. Hygin, parlant de l'hydre et nous donnant sa position aux cieux, dit que sa tête suit et touche Procyon (*c*) ou le petit chien. De l'union des têtes de l'hydre et du corps d'un des chiens célestes, il fut aisé de composer un tout unique et monstrueux, tel que le Cerbère à tête de chien et à queue de serpent. Ces réunions sont dans le goût des anciens, et le planisphère égyptien de Kirker en est une preuve. Il est bon de remarquer que ce planisphère place également, sous le signe des gémeaux, un homme à tête de chien, qui tient un *trait* d'une main, symbole composé des parties du chien qui se couche avec les gémeaux, et de la flèche qui monte à l'orient en même temps. Ainsi, tout s'accorde à nous autoriser à placer un, et même deux chiens, pour paranatellons des derniers degrés des gémeaux, où nous les avons mis. D'où il résulte, que le poëte qui chantait les triomphes d'Hercule sur les animaux célestes, qui par leur lever ou leur

---

(*a*) Pausan. Laconic., p. 108 et 109. — (*b*) Scaliger, p. 339. — (*c*) Hygin, l. 3.

coucher fixaient les époques du mouvement du soleil dans chaque mois, eut, pour matière du onzième chant, sa victoire sur un chien monstrueux dont les formes s'unissaient à celles du serpent; c'est son triomphe sur le terrible Cerbère. Ce chien est le fameux chien céleste, situé dans la partie méridionale de la sphère ou du monde, où les anciens plaçaient les enfers. Nous verrons souvent des exemples de cette dénomination donnée à cette partie des signes, connue sous le nom de signes inférieurs ou de partie affectée aux enfers. C'est ce chien qui fut honoré en Égypte, sous le nom d'Anubis (*a*), et que Statius appelle *Lethæus Janitor*, ou *gardien des portes des enfers*. Cette correspondance entre les trois chiens Sirius, Anubis et Cerbère, semble nous être indiquée dans un passage de Lucien, où Socrate, pour justifier son serment familier, dans lequel il jurait par le chien, dit : Ne remarquez-vous pas combien est grande la divinité du chien ? Il est au ciel sous le nom de Sirius (*b*); dans les temples d'Égypte sous celui d'Anubis, et aux enfers sous celui de Cerbère. Or, nous venons de voir d'un côté Anubis caractérisé par l'épithète d'infernal, que l'on donnait à Cerbère, et d'un autre, nous savons qu'Anubis, ou le chien adoré dans les temples d'Égypte, n'était que l'image vivante du chien céleste (*c*), à l'influence duquel cet animal était soumis. En voilà plus qu'il n'en faut, pour justifier les rapports que nous avons établis entre le chien des enfers, dont triomphe Hercule, et la constellation du chien, à laquelle, durant

---

(*a*) Statius Sylvarum, l. 3, n. 2, v. 112. — (*b*) Lucian, t. 1, p. 372, de vitâ auct. — (*c*) AElian., l. 10, c. 47.

ce mois, s'unit le soleil, et qu'il semble enchaîner à son char, pour le faire passer dans l'hémisphère lumineux dont le soleil et le jour sont toujours le centre. Depuis ce moment, le chien céleste ne paraît plus la nuit, mais il accompagne ou précède, durant le jour, le char du soleil. Aussi, la fable dit-elle qu'Hercule amena Cerbère (*a*) *à la lumière*. La doctrine des enfers étant un des principaux dogmes de l'initiation d'Éleusis, comme nous le ferons voir ailleurs, l'auteur du poëme d'Hercule a placé, sous le titre de ce chant, l'origine des mystères institués par Orphée, et a supposé que son héros, avant de descendre aux enfers, s'était fait initier à Athènes. Le nom de Linus fils d'Orphée, qui l'initia, amène naturellement le souvenir de son père, et fournit au poëte un morceau épisodique, dans lequel il raconte l'aventure touchante d'Orphée qui descendit aux enfers pour en retirer Eurydice, comme Hercule allait en retirer son ami, comme Bacchus alla y chercher Sémélé sa mère.

Nous ne dissimulerons pas, au reste, que ce travail pourrait être aussi bien placé sous le signe suivant qu'ici, et former le douzième travail comme il forme le onzième. Car la plus grande partie du chien se lève avec le cancer dont il est également paranatellon; aussi y a-t-il ici variété d'opinion entre les auteurs anciens. Plusieurs, tels qu'Apollodore et Quintus de Smyrne, en font le douzième travail. Cependant, comme il peut aussi entrer dans le onzième, nous l'y avons mis pour ne pas nous écarter de l'ordre dans lequel Diodore de Sicile a rangé

(*a*) Diod. 40, p. 271, t. 26.

les douze travaux, ordre que nous nous sommes fait un devoir de suivre scrupuleusement.

Nous avons aussi projeté sous cette onzième division la constellation du cygne céleste, qui se lève le soir à la fin du crépuscule pendant que le soleil parcourt les gémeaux. C'est même cette apparence qui a fait dire que les gémeaux étaient nés des amours de Léda et de Jupiter métamorphosé en cygne, dont l'image est aux cieux (*a*). Cette constellation monte avec le sagittaire et avec le capricone, qui sont en aspect opposé avec les gémeaux. Aussi Eudoxe et Ératosthène le placent-ils parmi les constellations qui fixent les divisions de ces signes, et conséquemment celles du signe opposé ou des gémeaux, par une suite nécessaire de la théorie des paranatellons; c'est par cette raison que nous l'avons employé sous le sagittaire avec les autres oiseaux qui font l'objet du cinquième travail. C'est précisément à cette époque de l'année ou du mois des gémeaux, aux approches de la canicule et de l'été, qu'Hésiode fixe le combat d'Hercule contre Cycnus ou contre le cygne, dont il triompha. C'était le temps, dit ce poëte, où la cigale annonce aux hommes l'été par ses chants, et où la canicule commence à brûler les corps (*b*) et à colorer un peu les raisins encore aigres. Cette époque est celle du voisinage du solstice, ou du mois qui répond au lever du cygne céleste. Ce combat d'Hercule contre Cycnus tombe donc à l'époque même du temps fixé par l'ascension du cygne céleste, au moment où le soleil se trouve uni à Sirius. Voilà donc le fondement des deux fictions et des

---

(*a*) Eratosth., c. 25. — (*b*) Hesiod. Scut. Herc., v. 393.

deux victoires remportées, l'une sur un chien redoutable, et l'autre sur le héros Cycnus.

Diodore place la victoire sur Cycnus entre deux époques remarquables ; la première est celle où Hercule défit le fleuve Achéloüs, métamorphosé en taureau (*a*), dont il rompit la corne, qui devint ensuite la corne d'abondance ou Amalthée [49] ; allusion manifeste au signe du taureau, qui a sous lui le fleuve Éridan, et au-dessus la chèvre Amalthée, que nous avons projetés dans notre dixième division ; la seconde est l'époque où Déjanire lui envoya la robe du centaure, qui causa sa mort et fixa le terme de ses travaux. Ainsi, d'après les traditions recueillies par Diodore, le combat contre Cycnus suit le dixième travail et ne peut passer le douzième ou la fin de ses travaux, ce qui le place à l'époque même que fixe Hésiode, au temps où la cigale annonce les ardeurs de l'été et où la canicule va en redoubler les chaleurs.

Nous regarderons donc la victoire sur Cycnus comme un épisode du onzième ou du douzième chant du poëme, dans lequel on célébrait les rapports de ces derniers mois avec la constellation du cygne céleste qui, par son lever du soir, y correspond. D'ailleurs, le calendrier des pontifes marque sous ce mois, ou dans l'intervalle du temps que le soleil met à parcourir les gémeaux, le lever du dauphin, lequel est placé immédiatement sous le cygne, et qui ne monte jamais sur l'horizon sans lui. Quelques jours auparavant, le même calendrier place le lever de l'aigle, lequel monte aussi avec le cygne.

(*a*) Diodor., c. 35, p. 280.

Ainsi nous avons été fondés à projeter sous les gémeaux ce dernier animal céleste, comme nous le sommes à établir des rapports entre cette apparence astronomique et la victoire d'Hercule sur Cycnus, puisque cette victoire tombe, d'après Hésiode, au commencement des ardeurs de l'été. Suivant Diodore, c'est après son combat contre un taureau, dont la corne devint celle d'Amalthée ou de la chèvre céleste placée dans les bras du cocher. Le cocher lui-même appuie son pied sur la corne du taureau céleste ou du signe qui précède les gémeaux, dont le cygne est un paranatellon. Nous l'avons donc placé à ce titre sur les gémeaux à la suite de la chèvre et du cocher, paranatellons communs au taureau et aux gémeaux.

On ajoutait que Cycnus fut tué sur les bords du Pénée (*a*) ou du fleuve qui coulait dans les étables d'Augias, et dont nous avons mis la source au verseau ou dans le signe céleste avec lequel la constellation du cygne passe toujours au méridien. On disait que le héros Cycnus, vaincu par Hercule, fut changé en oiseau de ce nom après sa mort. C'est ainsi que l'on publiait que Callisto avait été changée en ourse, Io en vache, etc., et placées dans les cieux sous cette forme, pour dire que, sous les noms d'Io et de Callisto, on avait chanté le signe céleste du taureau et la constellation de l'ourse. On doit raisonner de même du prince Cycnus, tué par Hercule et métamorphosé en oiseau. A Amyclée, en Laconie, où les dioscures, autrement les gémeaux, fils du cygne de Léda, étaient singulièrement honorés, on

(*a*) Pausanias Attic., p. 25.

voyait la représentation du combat d'Hercule contre Cycnus (*a*). Cet épisode du onzième chant, ou le combat d'Hercule contre Cycnus, fait la matière d'un fragment de poëme attribué à Hésiode, et connu sous le nom de Bouclier d'Hercule.

Douzième division ou douzième travail.

Le soleil, en quittant les gémeaux, passe au signe du cancer, le dernier des douze signes, à compter du lion solsticial, et achève la révolution annuelle des douze mois, en remplissant sa douzième tâche ou en remportant une douzième victoire. Ce douzième travail consistait à aller dans les contrées les plus occidentales du monde, en Hespérie, et à y cueillir des pommes d'or que gardait un dragon redoutable. Les uns prétendent que ce fut Atlas, ou l'énorme géant qui soutient le pôle, qui lui fit présent de ces pommes qu'il alla chercher exprès pour lui (*b*); les autres assurent qu'Hercule les emporta de force, après avoir tué le dragon, gardien de l'arbre qui portait les pommes d'or du jardin des Hespérides : d'autres auteurs, au rapport de Diodore, soutenaient qu'il y avait équivoque dans le mot *méla*, qui signifie également des pommes et des brebis, et qu'ici on doit entendre, non des pommes d'or, mais des brebis à toison d'or.

En effet, Varron (*c*) est dans l'opinion que par *mélæ* on doit entendre des brebis. Palephate (*d*) pense de

---

(*a*) Paus., p. 101, Laconic. — (*b*) Apollodor., l. 2. — (*c*) Varro de Re Rust., l. 2, c. 1. — (*d*) Palephate, c. 19.

même. Bayer (*a*) a adopté leur sentiment, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, tels que Servius dans son Commentaire sur Virgile (*b*). Néanmoins les monumens des Grecs retracent des pommes dans les mains d'Hercule (*c*), et c'est une branche de pommier qui était peinte dans les mains de l'*Ingéniculus* céleste : ce qui prouve que la dernière opinion n'est pas sans être appuyée de monumens qui sont en faveur des pommes. D'ailleurs nous avons fait voir plus haut que les pommes, mises dans les mains de l'*Ingéniculus*, sont une expression des récoltes d'automne, qu'il fixe par son lever du matin. Quoi qu'il en soit, ajoute Diodore, chacun peut là-dessus penser ce qu'il lui plaît, et choisir celle des traditions qui lui paraîtra la plus vraisemblable. Pour nous, nous en dirons autant au lecteur; car le ciel, dans les tableaux de ce mois, offre matière à la double fiction.

D'abord on voit monter le céphée sur l'horizon, au moment du coucher des premiers degrés du cancer. On peut donc le regarder comme un paranatellon de ce signe, et en conséquence le projeter sous cette division du zodiaque. Horace (*d*) le place au nombre des constellations qui, aux environs du solstice, doublent les ardeurs de la canicule. Céphée fut peint souvent sous les traits d'un berger avec son chien et ses brebis. Blaëu, et Hyde (*e*) dans ses commentaires sur Ulugh-Beigh, s'accordent à reconnaître dans la constellation du céphée la peinture

---

(*a*) Bayer, tab. 7. — (*b*) Serv. Comm. ad AEneid., l. 4., v. 484. — (*c*) Paus. Heliac., l. 1, p. 158, 166. Ibid., l. 2, p. 196. — (*d*) Horac., l. 3, Od. 23, v. 18. — (*e*) Cæsius, p. 114. Hyd. Comm., p. 15. Idem, de Vet. Pers. Rel., c. 5, p. 131.

d'un berger avec son chien et ses moutons. Le coucher du céphée, qui arrive toujours avec celui du bélier, au-dessus duquel il est placé alors sur le bord occidental, peut avoir donné lieu à cette union des brebis au céphée. Le dragon du pôle ou des Hespérides est placé à côté de ce berger, ou du céphée. Ainsi la fiction a un fondement dans les positions du céphée, voisin du pôle et du dragon gardien du jardin des Hespérides. Céphée, suivant Ératosthène, fut placé au pôle par le bienfait de Minerve (*a*). Le dragon des Hespérides y fut aussi placé par la même Déesse (*b*). Ce fut aussi Minerve, suivant Apollodore, qui reporta au jardin des Hespérides le fruit de la douzième conquête d'Hercule, soit pommes, soit brebis (*c*).

Quant au dragon du pôle, toute l'antiquité (*d*) s'accorde à dire que c'était le monstre terrible qui gardait dans le jardin des Hespérides le dépôt précieux dont Hercule s'empara dans son douzième travail. Aussi représente-t-on Hercule *ingéniculus*, ou la constellation de l'agenouillé, écrasant de son pied le dragon du pôle, connu vulgairement sous le nom de dragon des Hespérides. Nous l'avons donc projeté sous les pieds de l'Hercule *ingéniculus*, tel absolument qu'il est dans la sphère où il retrace, dit Ératosthène, la mémoire et l'image de ce combat d'Hercule (*e*). Au moment où Hercule arrive au couchant, ou figurément en Hespérie [50], le dragon s'y trouve aussi placé prêt à descendre au bord occidental. Hercule remonte-t-il à l'orient? le dragon remonte

---

(*a*) Eratosth., c. 15. — (*b*) Hygin, l. 2. — (*c*) Apollodor., l. 2. — (*d*) Theon, p. 113. Hygin, l. 2. German. Cæs., c. 3. Eratosth., c. 3. — (*e*) Pausan. Heliac. 2, p. 196.

à sa suite, en automne, ou dans la saison des fruits, qu'il annonce toujours par son retour : ce qui sans doute a donné occasion de le désigner sous le nom de gardien des pommes. Aussi le peignait-on souvent entortillé autour du tronc d'un arbre fruitier [51], et on l'appela en conséquence, *le serpent qui monte à l'arbre* (*a*). Hercule achève donc sa carrière, lorsque son image, l'agenouillé, ou Hercule *ingéniculus* arrive au couchant suivi du dragon qui annonçait l'automne, tous les ans; dragon que ce héros semble écraser sous son pied. Voilà donc aussi un fondement à la fiction de la victoire du soleil sur le dragon qui gardait les pommes [52] précieuses du jardin des Hespérides, et qui terminait la série des douze tableaux astronomiques qui, par leurs levers ou leurs couchers, marquaient la succession des douze mois qu'engendre le soleil dans sa révolution annuelle.

Après avoir terminé ses douze travaux et fourni la carrière qu'on lui avait donné à parcourir, Hercule attendit, suivant Diodore (*b*), la récompense qui lui avait été promise par l'oracle d'Apollon, c'est-à-dire l'immortalité. Voici comment il fut appelé à en jouir : ce héros, voulant offrir un sacrifice aux Dieux (*c*), se fait apporter la chemise et la robe qui lui servaient à cet usage. Son épouse, Déjanire, jalouse d'une nouvelle maîtresse qu'avait fait Hercule, crut pouvoir fixer son époux et le rappeler à elle, en usant d'un philtre qui lui avait été indiqué par le centaure Nessus qu'avait tué Hercule près du fleuve Évenus. Ce philtre était un poison cruel qui dévora les membres d'Hercule. Ce héros

---

(*a*) Bayer, tab. 3. — (*b*) Diod., c. 26, p. 272. — (*c*) Ibid., c. 36, p. 283.

monta sur un bûcher où il se brûla, après avoir remis ses flèches à Philoctète. Son corps fut réduit en cendres ; et lorsqu'on vint pour recueillir ses ossemens, on ne trouva plus rien ; ce qui fit juger qu'Hercule, comme l'avait dit l'oracle, avait quitté la terre pour aller dans l'Olympe jouir de l'immortalité des Dieux (*a*). Depuis ce moment, on sacrifia à Hercule comme à un héros ; et bientôt après les Athéniens déterminèrent, par leur exemple, tous les autres Grecs à lui sacrifier comme à un Dieu. Junon, réconciliée avec lui, l'adopta dans l'Olympe, et lui donna pour épouse Hébé, qui servait d'échanson aux Dieux.

A ces tableaux de la poésie, nous allons opposer ceux qu'offre le ciel au moment où le soleil achève sa carrière annuelle, et où l'*Ingéniculus*, l'Hercule constellation, disparaît au couchant. C'est alors que se lève le fleuve du verseau, signe de Junon, dont l'eau s'appelle le nectar des Dieux. Comme le génie qui tient l'urne d'où s'échappe ce fleuve s'appelle Ganymède, échanson des Dieux, nous l'avons donc projeté sur notre douzième division. Le centaure achève de se coucher : nous l'avons également projeté, ainsi que l'autel sur lequel on dit qu'il sacrifie, et qui fixe son coucher au lever du verseau (*b*). Conséquemment il est paranatellon de ce signe et du signe opposé, c'est-à-dire de la fin du cancer et du commencement du lion. Ainsi son coucher annonce la fin de la révolution de l'année, dont le commencement est au lion, ou la fin de la période dont nous venons de comparer les douze divisions avec les constellations

(*a*) Diod., c. 36, p. 283. — (*b*) Hygin, l. 3.

qui s'y lient et qui les fixent. C'est donc la figure du centaure qui fixe le terme de la carrière mortelle d'Hercule, ou du génie, du Dieu ou héros chanté sous ce nom, dans le poëme sur les douze Travaux du Soleil.

La dernière nuit de l'année olympique, ou de l'année solsticiale, était ouverte par l'apparition du génie qui sert à boire aux Dieux, fonction qu'avait remplie Hébé, et par le coucher du centaure. Le lendemain, la nouvelle période recommençait à l'entrée du soleil au lion; époque fixée à l'aurore par un groupe d'étoiles placé au couchant, et sur lesquelles on dessina la figure d'un homme vêtu d'une peau de lion et armé d'une massue, image connue encore aujourd'hui sous le nom d'Hercule, dont elle a tous les attributs. Cet Hercule agenouillé était donc le premier paranatellon de l'année, celui qui en ouvrait la marche, comme le centaure, qui cause la mort d'Hercule, en était le dernier, et fixait le terme de la carrière annuelle du soleil.

Non-seulement nous retrouvons aux cieux les deux constellations qui, par leur coucher, l'une le soir et l'autre le matin, forment les deux termes de la révolution annuelle; mais nous avons encore vu que les douze divisions qui partagent cette même révolution en mois, sont marquées par la succession de levers et de couchers de figures célestes, qui offrent les mêmes tableaux que ceux des douze titres principaux des douze combats, et qui nous les présentent absolument dans le même ordre. Les points intermédiaires et les points extrêmes, qui partagent et qui bornent la carrière annuelle du soleil, sont donnés par la révolution de la sphère, et peuvent encore se reconnaître aujourd'hui par tout homme qui voudra les observer. Un accord aussi parfait

entre les douze grands tableaux du ciel et les douze titres des douze chants sur les exploits d'Hercule, nous autorise à voir, dans la suite des douze travaux d'Hercule, un poëme solaire qui a son unité comme l'année et ses divisions en chants, comme celle-ci les a en mois et en saisons. C'est un poëme avec une unité d'action, laquelle résulte du rapport des douze travaux à un objet commun qui les lie et les amène nécessairement à la suite les uns des autres.

Cet objet commun est la révolution du temps, qu'engendre le soleil en luttant contre le mouvement du ciel, et contre le mouvement journalier ou du premier mobile, qui entraîne tous les corps célestes. C'est cet effort du soleil dans le zodiaque, où il se meut en sens contraire du monde, qui l'a fait nommer l'*infatigable voyageur* par Homère, comme l'a très-bien observé Servius (*a*). Le soleil lui-même, dans le discours que lui prête Ovide, vante la force constante avec laquelle il lutte contre le mouvement des cieux, qui emporte tous les astres, et auquel il résiste par sa marche annuelle, qui lui fait remonter successivement tous les signes. Voilà ces travaux du soleil, qui faisaient l'objet des chants poétiques des prêtres, qui se disaient inspirés des Dieux, et instruits par les savantes leçons d'Atlas, leçons qu'Iopas, sur sa lyre d'or, répéta à la fin du repas que Didon donna aux Troyens.

On célébrait des fêtes en honneur d'Hercule à Thisbé et à Tipla en Béotie (*b*). Les plus anciens théologiens, dit Proclus (*c*), ont chanté le temps comme un Dieu;

(*a*) Servius AEneid., l. 1, p. 745. — (*b*) Pausanias Bœotic., p. 306. — (*c*) Procl. in Tim. Plat., l. 4, p. 146.

c'est lui qui vieillit et rajeunit tout, et qui ramène tout en cercle. Or, toutes les fois que les anciens célébraient des fêtes en honneur d'une divinité, ils rappelaient dans des hymnes sacrés les actions que l'on supposait leur avoir mérité l'immortalité et les hommages des mortels. C'est ainsi qu'à la suite d'un sacrifice à Hercule, on voit les Arcadiens qui étaient venus avec Evandre en Italie (*a*), former des chœurs de jeunes gens et de vieillards, qui célébraient les douze travaux d'Hercule, et surtout sa victoire sur le méchant ou sur *Cacus*. Les adorateurs du soleil chantaient sa puissance et ses bienfaits. Ce sont les débris de ces poëmes antiques, qui sont entrés dans la masse confuse des fictions mythologiques, et qui avaient pour objet le soleil et les astres qu'il rencontre dans sa route. Ces fables furent réunies en un corps de poëme, sous le nom de l'*Héracléide* [53], par Panyasis (*b*), Pisandre (*c*) et Créophile (*d*). Les Grecs répétèrent dans leurs statues et dans leurs images [54] et retracèrent partout les tableaux des victoires d'Hercule, quoiqu'ils ne les entendissent plus, et cela, parce qu'ils cherchaient sur la terre les traces du héros du poëme, qui n'habite que les cieux, et qui n'en descendit jamais, que dans les fictions sacrées. Mais en nous reportant vers les régions lumineuses de l'Olympe, nous y avons trouvé le canevas simple du poëme solaire, appelé l'*Héracléide*. Nous allons mettre ici sous les yeux du lecteur le tableau comparatif des constellations qui se lèvent ou qui se couchent chaque mois, dans l'ordre successif des

---

(*a*) AEneid., l. 8, v. 287. — (*b*) Athen., l. 11. — (*c*) Strabon, l. 15, p. 688. — (*d*) Pausan. Messeni., p. 112.

mois, à compter du solstice d'été, et celui des titres des douze chants du poëme, à commencer par la victoire sur le lion, qui est le premier chant de ce poëme. Ce rapprochement mettra le lecteur à portée de saisir d'un seul coup-d'œil l'ensemble des rapports, et de juger de leur vérité.

TABLEAU COMPARATIF.

CALENDRIER.	POÈME.
Premier mois.	*Titre du premier chant ou du premier travail.*
Passage du soleil au lion, appelé *lion de Némée*, fixé par l'Hercule céleste.	Victoire d'Hercule remportée sur le lion de Némée.
Deuxième mois.	*Deuxième travail.*
Passage du soleil au signe de la vierge, appelée *Cérès*, Déesse adorée à Lerne, marqué par le coucher de l'hydre céleste, appelée *hydre de Lerne.*	Victoire d'Hercule sur l'hydre de Lerne.
Troisième mois.	*Troisième travail.*
Passage du soleil au signe de la balance, à l'entrée de l'automne, fixé par le lever du centaure qui donna l'hospitalité à Hercule, lequel est encore représenté avec une outre pleine de vin, et avec un thyrse orné de pampres et de raisins. Lever de l'ourse, appelée le *porc* et l'animal d'Erymanthe.	Hospitalité donnée à Hercule par le centaure, et combat des centaures pour un tonneau de vin. Victoire d'Hercule sur les centaures. Défaite d'un affreux sanglier qui ravageait les forêts d'Erymanthe.
Quatrième mois.	*Quatrième travail.*
Passage du soleil au scorpion, fixé par le coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignait autrefois une biche.	Triomphe d'Hercule sur une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'il prit sur le bord de la mer où elle se reposait.

Cinquième mois.

Passage du soleil au signe du sagittaire, consacré à la Déesse Diane, qui avait un superbe temple à Stymphale, où l'on voyait les oiseaux stymphalides. Ce passage est fixé par le lever des trois oiseaux de la voie lactée, le vautour, le cygne, et l'aigle percé par la flèche d'Hercule.

Cinquième travail.

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux connus sous le nom d'oiseaux du lac de Stymphale, oiseaux que les médailles de Périnthe représentent au nombre de trois.

Sixième mois.

Passage du soleil au signe ou à la station céleste du bouc, autrement le capricorne, siége de Pan, Dieu des bergeries, bouc à queue de poisson, fils de Neptune, suivant les uns, et petit-fils du soleil, suivant d'autres. Ce passage est marqué par le coucher du fleuve du verseau, dont l'extrémité coule dans la station du capricorne, et dont la source est entre les mains d'Aristée, fils du fleuve Pénée, et qui habitait sur ses bords.

Sixième travail.

Hercule nettoie les étables d'Augias. Ce prince était fils du soleil, suivant les uns, et fils de Neptune, suivant d'autres; il y fit couler les eaux du fleuve Pénée ou, suivant quelques-uns, celles de l'Alphée, qui arrose l'Elide, et sur les bords duquel se célébraient les jeux olympiques.

Septième mois.

Passage du soleil au signe du verseau, et au lieu du ciel où se trouvait tous les ans la pleine lune, qui servait d'époque à la célébration des jeux olympiques. Ce passage était marqué par le vautour, placé dans le ciel à côté de la constellation appelée *Prométhée*, en même temps que le taureau céleste, appelé *taureau de Pasiphaé, d'Europe et de Marathon*, culminait au méridien, et au coucher du cheval Arion ou de Pégase.

Septième travail.

Hercule arrive en Elide, sur les bords de l'Alphée; il était monté sur le cheval Arion. Il amène avec lui le taureau de Crète, qu'avait aimé Pasiphaé, et qui ravagea ensuite les plaines de Marathon. Il fait célébrer les jeux olympiques, qu'il institue, et où il combat le premier. Il tue le vautour de Prométhée.

Huitième mois.

Passage du soleil aux poissons, fixé par le lever héliaque du Pégase, qui avance sa tête sur le verseau ou sur Aristée, fils de Cyrène.

Huitième travail.

Conquête que fait Hercule des chevaux de Diomède, fils de Cyrène.

Neuvième mois.

Passage du soleil au signe du bélier, consacré à Mars, et qu'on

Neuvième travail.

Hercule s'embarque sur le vaisseau Argo, pour aller à la conquête

appelle encore *bélier de Phryxus* ou *bélier à toison d'or*. Ce passage est marqué par le lever du navire Argo ou du vaisseau des Argonautes; par le coucher d'Andromède et de sa ceinture; par celui de la baleine; par le lever de Méduse, et par le coucher de la reine Cassiopée.

de la toison d'or. Il combat des femmes guerrières, filles de Mars, à qui il ravit une superbe ceinture; et il délivre une jeune fille exposée à une baleine ou à un monstre marin, tel que celui auquel fut exposée Andromède, fille de Cassiopée.

Dixième mois.

Le soleil quitte le bélier de Phryxus, et passe sous le taureau. Ce passage est marqué par le coucher d'Orion, de cet Orion qui fut amoureux des *Atlantides* ou des pleïades; par celui du bouvier, conducteur des bœufs d'Icare; par celui du fleuve Erydan; par le lever des Atlantides, et par celui de la chèvre, femme de Pan ou de Faune.

Dixième travail.

Hercule, après son voyage vers la Colchide, avec les Argonautes, passe en Hespérie à la conquête des bœufs de Géryon, tue un prince cruel qui poursuivait les Atlantides, et arrive chez Faune en Italie au lever des pleïades.

Onzième mois.

Le passage du soleil aux gémeaux est indiqué par le coucher du chien Procyon; par le lever cosmique du grand chien, au-dessus duquel monte l'hydre; et par le lever du soir de la constellation du cygne.

Onzième travail.

Hercule triomphe d'un chien affreux, dont la queue était un serpent, et dont la tête était hérissée de serpens. Il défait aussi Cycnus ou le prince cygne, au moment où la canicule brûle la terre de ses feux.

Douzième mois.

Le soleil entre au signe du cancer, le dernier mois; au coucher du fleuve du verseau et du centaure, qui sacrifie sur un autel; au lever du berger et de ses moutons, et au moment où Hercule va se coucher vers les régions occidentales appelées l'*Hespérie*, suivi du dragon du pôle, gardien des Hespérides, dragon qui tombe près de lui vers le couchant.

Douzième travail.

Hercule voyage en Hespérie, pour y cueillir des pommes que gardait un dragon qui, dit-on, est celui du pôle de nos sphères, ou, suivant d'autres, pour enlever des brebis à toison d'or. Il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une robe teinte du sang d'un centaure qu'il avait tué au passage d'un fleuve. Cette robe lui donna la mort, et là finit sa carrière mortelle.

Le tableau comparatif, que nous venons de placer ici sous les yeux du lecteur, le met à portée de juger lui-même de la vérité des rapports que nous prétendons exis-

ter entre les douze chants de l'Héracléide ou du poëme sur Hercule, et les figures astronomiques des anciens calendriers, lesquelles répondent aux douze mois de la révolution annuelle du soleil, Dieu du temps et père des saisons, comme Hercule l'était dans la théologie ancienne. La correspondance nous paraît si frappante que nous ne voyons point ce que l'on pourrait objecter contre notre démonstration. En effet, il faudrait qu'on osât nier que les anciens aient réglé ainsi leurs calendriers et déterminé de cette manière les douze divisions du zodiaque, par la succession des constellations, qui se levaient et se couchaient avec chaque signe dans chaque mois; mais alors, nous opposerions le témoignage de toute l'antiquité, qui dépose en faveur de notre assertion. Il resterait peut-être à dire que les constellations, que nous avons casées sous chaque division, n'y répondent pas par leur lever ni leur coucher, et que c'est mal à propos que nous les y avons projetées; mais alors nous répondrions que chacun peut vérifier par lui-même nos observations, et qu'à l'aide d'un globe il est facile de s'en assurer. D'ailleurs, il n'est presque aucune de nos projections, qui ne soit appuyée du témoignage de quelque astronome ou de quelque calendrier ancien. Les autorités que nous avons tirées d'Eratosthène, de Théon, d'Aratus, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus, des sphères orientales imprimées dans Scaliger, des calendriers rustiques et des calendriers sacrés de Columelle et d'Ovide, sont de sûrs garans de nos positions et les justifient presque toutes; il faudrait enfin qu'on pût nous accuser d'avoir rangé, dans l'ordre qui nous était le plus convenable, la succession des douze travaux : mais alors nous répondrions qu'elle nous a été donnée par les anciens, et principale-

ment par Diodore de Sicile, et que nous ne nous en sommes jamais écartés. Dès le moment où nous avons eu attaché le premier travail d'Hercule au signe solsticial du lion, marqué par le coucher d'Hercule *ingéniculus*, nous avons été forcés de caser tous les autres travaux sous les signes suivans, en gardant rigoureusement l'ordre dans lequel ils se succèdent dans la fable des douze travaux; et c'est en les distribuant ainsi qu'il en est résulté la correspondance qui existe entre les titres de ces travaux et les figures célestes du planisphère. Il n'y a donc rien de nous, que le rétablissement du planisphère, d'après les principes anciens, et la comparaison avec les douze chants du poëme : nous n'avons rien créé; les figures existent dans les constellations de temps immémorial, et leur origine se perd dans la nuit des siècles. La succession de leurs couchers et de leurs levers, et la correspondance de ces levers et de ces couchers avec ceux des douze signes, sont une suite nécessaire de leur position dans la sphère et de la rotation du ciel sur son axe, comparée à l'horizon : nous n'avons fait que l'observer ou que profiter des anciennes observations pour rapporter ces phénomènes à notre planisphère; c'est-à-dire, que nous avons peint ce que les calendriers indiquaient, et qu'au lieu de dire, par exemple, le centaure se lève avec la balance, nous avons dessiné le centaure sous cette division du zodiaque, ce qui revient au même : ainsi des autres. Or, c'est après avoir exécuté un planisphère, suivant des principes avoués par toute l'antiquité, qu'il en est résulté une correspondance dont nous laissons juge le lecteur. Nous ne dissimulons pas cependant notre opinion personnelle, et nous osons dire qu'il est impossible qu'une

correspondance aussi parfaite soit le fruit du hasard. Nous y voyons une démonstration complète de la vérité de cette ancienue tradition, rapportée par Porphyre, savoir, que la fable des douze travaux a pour base la division des douze signes du zodiaque, et qu'Hercule n'est que le soleil, qui parcourt tous les ans cette carrière dont l'entrée était fixée au point solsticial, occupé autrefois par le lion céleste, lequel fournit l'attribut caractéristique du soleil arrivé au lieu le plus élevé du ciel.

Cette vérité bien démontrée amène à sa suite une foule de conséquences. Il est évident d'abord, que nous avons jusqu'ici fait bien peu de progrès sans l'étude de l'antiquité, puisque nos érudits mettent encore aujourd'hui Hercule au nombre des princes qui gouvernaient anciennement la Grèce, et puisque son siècle est une époque chronologique. C'est bien là le cas de dire : Fiez-vous à messieurs les savans. Je me suis fait moi-même des ennemis pour avoir osé avancer que jamais Hercule n'avait existé que dans le soleil, et n'était point un héros qui eût autrefois étonné les hommes par sa puissance et excité leur reconnaissance par ses bienfaits [55]. J'ai eu à braver l'opinion des gens à réputation à la mode qui, dans leurs ouvrages, nomment le premier, le second Hercule, et qui ont avancé que les aventures merveilleuses de ce prétendu héros et de ses semblables avaient un fond historique; qu'en écartant le merveilleux des fables anciennes, on retrouverait l'histoire des premiers âges du monde. Certainement, si l'histoire romanesque d'Hercule était celle d'un homme, je ne vois pas comment elle s'accorderait si bien avec les apparences célestes et si mal avec les vraisemblances historiques et avec la nature des événemens

humains, et comment elle offrirait tant de difficultés chronologiques que jamais on ne pourra les résoudre.

Diodore de Sicile lui-même, en commençant le récit merveilleux des exploits d'Hercule (*a*), convient qu'il présente de grandes difficultés, et qu'on aurait tort de l'assujettir aux règles de la critique ordinaire. Il a une double crainte ; d'un côté, il appréhende, dit-il, de diminuer la réputation du héros, et l'idée des hauts faits qui lui ont mérité l'immortalité, s'il passe sous le silence plusieurs traits incroyables de cette histoire ; et de l'autre, il craint, en les rapportant tous, d'écrire une histoire qui ne mérite aucune confiance. On voit par-là, que son respect religieux pour Hercule, reconnu par les Grecs pour un grand prince ou un héros, qui par ses rares exploits mérita d'être mis au nombre des Dieux, l'obligeait de s'affranchir des règles de la critique, que doit avoir toujours pour guide un historien sage. Ainsi, l'opinion ou l'erreur publique sur Hercule le force à composer avec la raison et avec les vraisemblances historiques. Que d'historiens ont fait ce honteux sacrifice à l'ignorance ou à l'imposture des siècles qui les avaient précédés, surtout quand il s'est agi d'histoires merveilleuses consacrées par un culte et par la superstition des peuples ! Diodore se réduit à dire que, dans l'histoire des temps fabuleux, il ne faut pas porter une critique trop sévère : raison misérable. Car plus les faits sont merveilleux et hors de l'ordre de la nature des événemens humains, plus il faut y regarder avant de les séparer de la fable et du roman, pour les incorporer

---

(*a*) Diod., l. 4, c. 151.

à l'histoire ; surtout quand on sait que les anciens eux-mêmes disaient que l'invraisemblance seule de ces histoires devait suffire pour nous empêcher de les prendre à la lettre. Malheureusement il n'est pas d'opinion exagérée, de conte extravagant, qui ne passe à la faveur de la religion ; et le merveilleux des fictions n'est, pour l'homme crédule, qu'un titre de plus pour les faire adopter comme histoire.

Nos pères, ajoute Diodore, ont accordé à Hercule l'immortalité, à cause des bienfaits dont il avait comblé les hommes, en délivrant la terre des monstres qui la rendaient inhabitable ; il y aurait de l'injustice et de l'ingratitude de notre part à ne pas croire à la réalité de ces hauts faits. Ce raisonnement n'est pas trop conforme aux règles de la logique, néanmoins il est fort ordinaire. Nos pères, dit-on, ont toujours cru cela ; pourquoi ne le croirions-nous pas ? C'est-à-dire que, parce que nos pères ont été crédules et ignorans, il faut que nous soyons condamnés à l'être aussi éternellement. Nos pères ont cru qu'il y avait eu un certain prince appelé Hercule, qui dépucela cinquante filles en une nuit, qui vécut dans le ventre d'une baleine, laquelle le revomit sur le rivage ; un prince, qui au berceau étouffa deux monstrueux serpens, étrangla des lions, des sangliers, descendit aux enfers, d'où il tira le chien cerbère, tua des hommes ou des monstres à têtes et épaules humaines et à corps de cheval, des rois gigantesques à trois corps, qui passa la mer (*a*) dans un gobelet : ils ont cru une foule d'autres fictions romanesques ; et nous

(*a*) Macrob. Sat., l. 5, c. 11.

devons les croire aussi, quelqu'invraisemblables que soient ces histoires ! Il faut convenir, que quand la raison et le bon sens repoussent loin du sanctuaire de l'histoire de semblables monstruosités, et qu'on n'a d'autre motif pour les y faire entrer, que la crédulité des siècles d'ignorance, c'est bien là sacrifier à la barbarie des préjugés, plutôt que déférer à des autorités sages et anciennes. C'est à la suite de ce discours préliminaire de Diodore, sur l'absurdité de l'histoire merveilleuse d'Hercule, dont il ne peut excuser l'invraisemblance que par les plus pitoyables raisons, telles que celles qui sont tirées de la crédulité religieuse des anciens Grecs, que cet historien commence le récit de ces étranges aventures, dont nous venons de montrer le fondement dans les apparences astronomiques et dans les phénomènes célestes.

Il résulte une seconde conséquence de notre démonstration (car nous osons l'appeler ainsi), c'est que le témoignage de plusieurs siècles et de plusieurs peuples en faveur des histoires religieuses, et de l'existence de ces enfans des Dieux, objet du culte des crédules mortels, n'est pas une grande preuve de leur réalité historique. L'exemple d'Hercule met cette vérité dans la plus grande évidence. Tous les Grecs croyaient à l'existence d'Hercule, comme à celle d'un prince qui avait vécu parmi eux autrefois, qui avait eu une femme, des enfans, et qui avait été le chef d'une famille appelée famille des Héracléides, dont les descendans régnèrent sur différentes peuplades. Ces petits rois se disaient descendus d'Hercule, comme les Incas du Pérou se disaient descendre du soleil. Partout on montrait des traces de l'existence d'Hercule, jusqu'à l'empreinte sacrée de ses

pas (*a*). Non-seulement on en faisait un homme, mais on avait son signalement; il était maigre, nerveux, basané; il avait le nez aquilin, les yeux bleux, les cheveux crêpus; il était d'une santé robuste (*b*).

On fixait jusqu'à la hauteur de sa taille, qu'on faisait de sept pieds, nombre sacré dans le système solaire (*c*). On montrait en Italie (*d*) et ailleurs, les villes qu'il avait fondées, les canaux qu'il avait creusés, les rochers qu'il avait séparés, les colonnes qu'il avait posées, les pierres que Jupiter avait fait tomber du ciel, pour remplacer les traits qui lui manquaient pour combattre les Liguriens. Les cigales de la Calabre étaient muettes, depuis que ce héros leur avait défendu de troubler son sommeil (*e*); des temples, des statues, des fêtes, des jeux solennels établis en son honneur ou institués par lui, rappelaient à tous les Grecs les hauts faits d'Hercule et les bienfaits dont il avait comblé l'univers en général, et en particulier les Grecs; et néanmoins nous venons de voir qu'Hercule n'était que le soleil qui engendre le temps en circulant dans le zodiaque autour de l'univers, et dont la marche et les divisions graduées sont marquées par les animaux célestes, les seuls qu'ait jamais combattus Hercule. Quelle matière à réflexions, pour ceux qui tirent de grands argumens de la croyance d'un ou de plusieurs peuples et de plusieurs siècles, pour établir la vérité d'un fait historique, surtout quand il s'agit de religion? La philosophie d'un seul homme, dans ce cas, vaut mieux que l'opinion de plusieurs

---

(*a*) Hérodote, l. 4, c. 82. — (*b*) Clem. Alex. Admon. ad Gent., p. 19. — (*c*) Solin., p. 17. — (*d*) Ibid., p. 21. — (*e*) Ibid., p. 26.

milliers d'hommes et de plusieurs générations. Le peuple croit, et le philosophe raisonne et juge. Ces réflexions trouveront leur application ailleurs, et cette vérité recevra une nouvelle démonstration, quand nous prouverons que le Dieu des chrétiens, leur fameux Christ, n'est encore que le soleil, et que sa légende miraculeuse n'a pas d'autre objet que l'histoire merveilleuse du soleil-Hercule. C'est absolument la même chose, au génie près des mystagogues. Au lieu de douze travaux, ce sont douze apôtres qui font l'office des douze grands Dieux, qui présidaient aux douze signes auxquels ces travaux répondent.

Une troisième conséquence naît encore ; c'est que l'histoire d'Hercule se trouvant liée dans toutes ses parties avec celle de presque tous les Dieux et de tous les héros de l'ancienne Grèce [56], il y a beaucoup d'apparence que toutes ces histoires ont la même base cosmogonique, et que les amis, les parens d'Hercule, ainsi que les héros qu'il combat, n'ont pas plus de réalité que lui. Or, nous le voyons délivrer Hésione, fille de Laomédon roi de Troie, et sœur de Priam ; nous le trouvons avec les dioscures et avec Jason sur le vaisseau des Argonautes, et l'on montrait même près de Magnésie le lieu où les Argonautes l'avaient débarqué (*a*). Nous le voyons aux enfers avec Thésée, en Crète subjuguant le taureau de Pasiphaé, fille de Minos, combattant les Amazones sur les bords du Thermodon, enlevant en Thrace les chevaux de Diomède, tuant ailleurs le vautour de Prométhée, allant en Mauritanie chez Atlas pour le décharger du fardeau du monde, recevant l'hos-

(*a*) Herod., l. 7, c. 192.

pitalité de la part des centaures en Thessalie, de Faune en Italie; nettoyant les étables d'Augias en Élide, tuant Cycnus fils de Mars, etc. Que penser, après cela, de Laomédon, de Priam et de Troie, de Jason et des autres Argonautes, de Thésée qui subjugua aussi le taureau de Crète, transporté aux plaines de Marathon, des amours de Pasiphaé elle-même, des Amazones de Diomède et des autres héros grecs; d'Adraste possesseur du cheval Arion, sur lequel était monté Hercule quand il arriva en Élide; de Prométhée et de son vautour; d'Atlas et de ses filles qui furent mères de tant de Dieux et de héros grecs; de Chiron le centaure qui fut précepteur d'Achille, et qui inventa, dit-on, la sphère; de Faune et de Picus en Italie; des premiers rois d'Élide, etc.? N'est-il pas naturel de les chercher dans les mêmes régions où les rencontrait Hercule, dans ces contrées supérieures à la terre et à la lune, qu'Hercule ou le soleil n'a jamais abandonnées, et qui ont été le brillant théâtre de ses exploits? Cette conséquence nous paraît assez simple, et nous aurons lieu de lui donner une nouvelle force dans l'analyse que nous ferons bientôt de l'expédition des Argonautes et des combats de Thésée, qui ont pour champ commun le ciel, et où la plupart des mêmes héros grecs se retrouvent encore mis sur la scène par les poëtes mythologues. D'où il résulte que toute la partie merveilleuse de l'ancienne histoire, et que tout ce qui tient aux temps héroïques de la Grèce, doit être retranché impitoyablement des fastes de l'histoire et de la chronologie, pour être rendu à la fable et aux allégories cosmogoniques, quoique l'érudition et l'ignorance se soient accordées à les en séparer.

Il est enfin une quatrième conséquence ; c'est qu'il a dû s'écouler plusieurs siècles de barbarie en Grèce, depuis l'âge où ces fables ingénieuses y furent faites, jusqu'à l'âge d'Homère, pour que le fil des anciennes idées ait été totalement perdu, comme il nous paraît qu'il l'a été. On fait communément vivre Homère 850 ans avant notre ère. Or, ces fables remontent au moins à 2500 ans avant cette même ère, puisque le lion était alors signe solsticial : donc il a dû s'écouler plus de 1600 ans entre les siècles où furent faits ces poëmes et le siècle d'Homère. Le génie du poëte, qui chante cet Hercule, est au moins aussi grand, aussi riche que celui du chantre d'Achille, si on en juge par les morceaux qui nous restent, comparés au canevas qui leur sert de base. En effet, tout est personnifié, tout est animé dans le calendrier sacré de ces prêtres du soleil, et d'une manière bien différente que n'a été celui des pontifes romains par Ovide qui l'a publié dans ses Fastes. Tous les animaux célestes y prennent un air terrible, et Hercule ou le soleil y a les traits d'un héros invincible. Tout est vie, tout est mouvement dans les tableaux de ces poëtes, et l'imagination la plus hardie en a conçu les dessins ; tout, jusqu'à l'écrevisse, y prend un caractère redoutable.

Le soleil, dépositaire de la force universelle du monde, est un héros qui entreprend de parcourir l'Univers, pour faire sentir à l'homme sa puissance et ses bienfaits. Que trouve-t-il à l'entrée de la carrière qu'il se propose de parcourir ? un lion affreux qui ravage les campagnes : il l'attaque ; il se mesure avec lui, l'étouffe dans ses bras et se pare de la dépouille de l'animal vaincu ; il s'achemine ensuite à une seconde victoire. L'hydre céleste est le second monstre qui s'offre sur la route du

héros. La poésie la représente comme un serpent à cent têtes qui sans cesse renaissent de leurs blessures. Hercule les brûle de ses feux puissans, etc. Les ravages que fait cet animal redoutable, l'effroi des habitans des campagnes voisines des marais que l'hydre habite, ses horribles sifflemens ; d'un autre côté, l'air d'abord assuré du vainqueur du lion de Némée, ensuite son embarras lorsqu'il voit renaître les têtes qu'il a coupées, tout devait être peint à peu près comme Virgile nous a représenté, dans un des plus beaux morceaux de son poëme, la victoire de ce même héros sur le monstre *Cacus*. On sent quel développement un poëte de génie devait donner à toutes ces idées astronomiques, auxquelles durent se joindre d'autres idées tirées soit de l'agriculture, soit de la géographie, soit de la politique et de la morale. Car tous ces différens buts particuliers entraient dans le grand but général du mystagogue. Que de morceaux épisodiques durent se lier au sujet principal de chaque chant du poëme où le génie allégorique et poétique avait la liberté de tout feindre ! Car rien n'est impossible à la puissance des Dieux, et c'est à eux seuls qu'il appartient d'étonner l'homme par l'appareil magique du merveilleux. Quelle carrière pour le génie que celle que lui ouvre la Nature elle-même, qui lui met sous les yeux ses plus riches tableaux pour être imités ! C'était bien là véritablement l'âge d'or de la poésie, fille du ciel et des Dieux. Homère, bien des siècles après, recueillit les précieuses étincelles de ce feu sacré qui resta enseveli dans l'ombre des siècles d'ignorance, et que tout-à-coup nous voyons briller chez lui dans son plus grand éclat, sans connaître les nuances intermédiaires, et, pour ainsi dire, l'aurore qui a préparé le grand jour dans lequel se produit l'épopée dans

l'Iliade et l'Odyssée. Elle semble, pour ainsi dire, descendre du ciel toute formée, et n'avoir point connu d'enfance chez les Grecs. Homère n'aurait-il fait que recomposer d'anciens poëmes cycliques, et en réunir, dans ses rapsodies, les morceaux épars, comme Nonnus, dans ses Dionysiaques, avec moins de génie voulut réchauffer les anciens poëmes sur Osiris? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les chants de l'Héracléide ou sur Hercule, et en général de tous les poëmes qui font la base de la mythologie grecque, datent de plus de 1500 ans avant l'âge d'Homère, et que son Priam était frère d'Hésione, chantée dans le poëme d'Hercule, plus de 2500 ans avant l'ère chrétienne; et que les dioscures, avec lesquels Hercule voyagea dans l'expédition des Argonautes, étaient frères de son Hélène, dont l'enlèvement causa la guerre de Troie.

Quelle cause physique ou morale a pu plonger la Grèce dans l'ignorance après des siècles de lumière et de génie, tels que ceux qu'annoncent ces anciens poëmes, et l'y retenir durant tant de siècles, au point que les Grecs répétèrent, sans les entendre, les chants sacrés qu'avaient autrefois composés leurs pères? Car ces chants furent faits en Grèce; l'allusion continuelle qu'on y fait aux montagnes, aux forêts, aux rivières, aux villes, aux peuplades de la Grèce, et en particulier à celles du Péloponèse et de la Béotie, ne permet pas de douter que ces poëmes n'aient été faits dans ces pays et pour ces pays! S'ils eussent été apportés d'Égypte ou de Phénicie, on y trouverait les montagnes et les fleuves de ces régions perpétuellement nommés. Partout, au contraire, on ne rencontre que le sol de la Grèce; ou, si l'on y parle d'autres contrées, c'est qu'on ne pouvait

pas faire voyager le héros, sans que la géographie des pays qu'il traversait n'entrât en partie dans le poëme. Mais la partie géographique qui domine dans cet ouvrage, c'est la Grèce et la Grèce assez instruite pour avoir déjà une connaissance étendue de la géographie des autres pays ; ce qui n'a rien de surprenant chez un peuple éclairé. Quelle que puisse être cette lacune immense qui se trouve entre le siècle d'Homère et d'Hésiode, et l'âge où vivaient ces Grecs ingénieux qui composèrent les poëmes dont les débris forment l'amas confus des ruines mythologiques, il paraît constant que le fil sacré, une fois rompu, ne fut plus renoué par les Grecs ; et nous-mêmes ne l'avons retrouvé que dans les sanctuaires de l'Égypte. Cette difficulté qu'il y eut, à la renaissance des lettres du temps d'Homère, et depuis, à renouer avec les anciens poëtes de la Grèce, vint de la nature même des poëmes anciens, qui tous étaient fondés sur la science, et sur une science difficile, qui s'environna toujours d'un voile mystérieux, l'astronomie sacrée, dont les prêtres seuls avaient été dépositaires.

On recueillit, on rassembla les anciens chants poétiques, dont les fictions les plus saillantes avaient passé en tradition dans le pays depuis plus de quinze siècles, et s'étaient conservées, à quelques altérations près, dans les temps d'ignorance ; et l'on composa un corps d'histoires merveilleuses dont personne ne connaissait plus le sens, mais assez universellement répandues, et depuis assez de siècles, pour qu'on n'osât en attaquer l'authenticité malgré leur invraisemblance. On crut, parce que les anciens avaient cru, et on crut sans rien entendre, parce qu'il n'y avait plus personne assez instruit pour pénétrer le sens des allégories sacrées qui

tenaient à de hautes sciences, telles que l'astronomie. Or, ce n'est point ordinairement par là qu'un peuple commence ses premiers progrès vers la civilisation, au moment où il sort de l'état de barbarie ou d'ignorance, c'est-à-dire, des siècles où le merveilleux seul se soutient au milieu des débris de toutes les sciences et de tous les arts. La première fois qu'un homme de bon sens voulut soumettre à la critique ces histoires romanesques des héros devenus Dieux, il se trouva arrêté dès le premier pas par le préjugé universel de son pays, fortifié par la crédulité de plusieurs siècles et par l'ignorance où il était lui-même de la science qui avait fourni le canevas de ces histoires. Elles répugnaient à la vraisemblance; elles étaient consacrées par tous les monumens du culte; et si on ne pouvait les expliquer, on ne pouvait non plus les rejeter, tant elles étaient accréditées. Les pays auxquels on les rapportait, les montagnes, les fleuves nommés dans ces histoires existaient; on était porté à croire que les faits qui leur étaient liés avaient aussi eu lieu; que les acteurs avaient existé aussi réellement que le lieu de la scène, et on crut au lion de Némée, au sanglier d'Érymanthe, parce que les forêts de Némée et le mont Érymanthe avaient une réalité physique. On disputa long-temps pour concilier les fictions sacrées avec la vraisemblance historique, etc. Le dernier effort de la critique fut d'y voir des faits réels exagérés ou dénaturés, qui présentaient de grandes difficultés à résoudre. Dans notre manière de les envisager, qui est la seule vraie, toutes ces difficultés s'évanouissent, et il en résulte au contraire un ensemble parfait et un tout symétrique et correspondant avec l'ordre du monde. Tout s'explique; le merveilleux de

cette histoire est tout entier l'ouvrage de la poésie, et il ne reste plus d'absurdité que celle qu'il y aurait d'y voir autre chose que des faits physiques et cosmiques. Car, comme l'observe judicieusement Macrobe (*a*), c'est dans les sanctuaires de la philosophie que la plupart des poëtes ont puisé les sujets de leurs fictions sur les Dieux. Et quand ils rapportent au soleil presque toutes les divinités, ce n'est pas l'effet d'une vaine superstition, mais le résultat d'une raison divine. L'histoire d'Hercule n'a donc plus rien d'étrange, dès qu'elle cesse d'être l'histoire d'un homme, et qu'elle devient celle de la Nature et de la force éternelle qui la meut par l'action puissante du soleil; c'est lui qui nous distribue le temps, l'année, les saisons et les mois. Aussi voyait-on à Mégalopolis en Arcadie, près de la statue d'Hercule, celles des saisons (*b*) avec celles d'Apollon et de Pan, qui y prenaient le titre de premiers Dieux.

Le poëme d'Hercule, ou les chants sur le soleil, ont dû renfermer, comme nous l'avons déjà observé, plusieurs morceaux épisodiques, et, ce sujet ayant été traité par une infinité de poëtes sous des formes et avec des fictions différentes, il en est résulté toutes ces traditions variées, sur différentes aventures d'Hercule, qui sortent de l'ensemble du poëme des douze travaux, ou qui n'y entraient que sous la forme d'épisodes. Nous nous bornerons ici à en rapporter quelques-unes dont nous donnerons l'explication; nous laissons au lecteur le soin de travailler sur les autres et de les analyser d'après nos principes, les seuls qui puissent conduire à une solution vraie de ces anciennes allégories sur le Dieu-soleil.

(*a*) Macrob. Sat., l. 1, c. 17. — (*b*) Pausan. Arcad., p. 263.

Hérodote (*a*) raconte que les Thébains et tous ceux des Égyptiens qui, comme eux, s'abstiennent de manger des brebis, apportent une raison de leur respect pour cet animal et de la loi qui leur a imposé cette abstinence. Ils en trouvent l'origine dans une ancienne tradition qui suppose que Jupiter, ne voulant point accorder à Hercule la demande que celui-ci lui faisait de se laisser voir à lui, ne trouva d'autre moyen de le satisfaire en partie que de se montrer au héros sous un déguisement. En conséquence il se revêtit de la peau d'un bélier qu'il tua : il en mit la tête sur ses propres épaules, et sous cette forme il apparut à Hercule. Cette tradition se trouvait confirmée par une cérémonie qui se pratiquait tous les ans le jour de la fête de Jupiter. On tuait un bélier que l'on dépouillait, et l'on revêtait de sa peau la statue de Jupiter, près de laquelle ensuite on conduisait la statue d'Hercule que Jupiter était censé recevoir sous ce déguisement. Quel pouvait être le but de cette singulière cérémonie, et quelle était l'origine de la fable sacrée qui s'y trouvait liée? C'est ce que nous allons examiner; et nous trouverons sans peine que l'astronomie en fournissait le fond.

Le bélier céleste de qui Jupiter, sous le nom d'Ammon, empruntait ses attributs, et qui pendant bien des siècles occupa l'équinoxe de printemps, était le domicile de la planète de Mars (*b*). Cette planète portait, chez les Égyptiens, le nom de planète d'Hercule, comme nous l'apprennent Achille Tatius (*c*) et Macrobe. La

---

(*a*) Herod., l. 2, c. 42. — (*b*) Petav. Uranol., p. 136. — (*c*) Macrob. Sat., l. 3, c. 12. Serv. ad AEneid., l. 8, v. 271.

troisième planète, dit le premier, est celle de Mars, que les Grecs appellent l'*enflammé*, *Pyroeis*, et les Égyptiens l'étoile ou planète d'Hercule. Il n'en fallut pas davantage que cette union astrologique chez les Égyptiens, adorateurs du soleil, des planètes et des signes, pour réunir dans les fêtes solaires de printemps, ou du bélier Ammon, l'image du soleil revêtu des attributs du bélier ou du signe où il se trouvait, à l'image de la planète d'Hercule ou de Mars qui avait son domicile dans ce signe. C'est là qu'elle exerçait sa principale influence; et c'est par cette raison que, chez les Romains, elle donna son nom au mois qui y répondait ou au mois de mars. Dans le planisphère égyptien de Bianchini, on voit Mars avec son casque et sa pique, et à côté le soleil, casés sous le bélier dans les deux premiers décans de ce signe. Ces unions sont dans le génie de l'astrologie, principale base du culte égyptien. Voilà un premier fondement sur lequel peut s'appuyer cette tradition, ainsi que la cérémonie religieuse qui unissait Hercule à Ammon, quand on entend par Hercule sa planète ou Mars.

Si on veut en chercher un autre dans les constellations et dans celle qui porte le nom d'Hercule, on y trouvera également un fondement aussi naturel, en remontant à l'époque où le signe équinoxial était le taureau. Car alors ce point important de la marche des saisons était annoncé le matin par le lever héliaque du bélier qui fournit à Ammon ses attributs, et qui s'appelle encore Ammon, et le soir par le lever du serpentaire et de l'*Ingéniculus*, qui tous deux portent le nom d'Hercule. Ils déterminaient le soir le commencement de la première nuit du printemps, comme le bélier le matin, en se levant aux mêmes points de l'horizon, annonçait le

premier jour. On peut ajouter aussi qu'au moment où le matin Ammon ou le bélier montait à l'orient, on trouvait à l'occident, les pieds appuyés sur l'horizon et en regard avec le bélier, ce même serpentaire appelé Hercule. Ces aspects astronomiques sont plus que suffisans pour avoir donné lieu de dire qu'Hercule ayant désiré voir Jupiter [57], celui-ci se montra à lui sous la forme du bélier céleste ou d'Ammon, puisqu'effectivement tels étaient les aspects de l'orient et de l'occident au moment où le soleil allait ramener le printemps. L'union des deux statues symboliques n'exprimait peut-être que cette réunion d'aspects et leur coïncidence, le jour de la fête du soleil ou de Jupiter représenté avec les cornes du bélier : car la même circonstance astronomique avait lieu, lorsque l'équinoxe eut rétrogradé au bélier et répondait aux points voisins des pleïades. Quelle que soit celle de ces deux explications qu'on adopte, on ne peut pas se dispenser de reconnaître, dans les attributs du bélier donnés à Jupiter, des rapports avec le bélier de nos constellations. Pour s'en convaincre, nous allons rapporter ici une autre tradition qui rentre dans cette première, et qui répand sur elle un nouveau jour. Servius (*a*), commentateur de Virgile, nous dit que Bacchus, ou suivant d'autres, ajoute cet auteur, qu'Hercule ayant conduit son armée à travers les déserts de Libye, fatigué et épuisé par la soif, implora le secours de Jupiter qui fit paraître aussitôt un bélier. Lutatius (*b*), qui rapporte la même tradition, dit que ce bélier sortit du milieu des sables. Or, ce bélier

(*a*) Servius AEneid., l. 4, v. 196. — (*b*) Statius in Thebaid., l. 3, v. 476.

est celui qui est au ciel, suivant Hygin (*a*) et tous les autres mythologues qui nous ont conservé les traditions sacrées dont les constellations sont l'objet. Germanicus César (*b*) ajoute que Bacchus appela ce bélier Jupiter Ammon, et qu'il plaça dans les cieux cet animal officieux qui lui avait indiqué les sources d'eau. Or, Servius rend cette tradition commune à Hercule et à Bacchus : donc c'est le même bélier dans la fable d'Hercule. Ajoutons à cela qu'Hygin dit que c'est de là que vient l'origine de donner une tête de bélier à la statue de Jupiter Ammon, c'est-à-dire de le représenter tel qu'on suppose qu'il s'était montré à Hercule, et avec les attributs dont il était revêtu dans la cérémonie religieuse dans laquelle, tous les ans, il recevait la visite de la statue d'Hercule.

Mais si l'on a cru pouvoir représenter dans les temples l'image du signe du bélier, pourquoi n'aurait-on pas aussi représenté celle du paranatellon équinoxial, Hercule, soit le serpentaire, soit l'ophiucus ? à moins qu'on ne s'en tienne à prendre pour Hercule le soleil lui-même qui, dans son entrée au signe du bélier appelé règne d'Ammon, était censé rendre visite à Ammon et se parer de ses formes symboliques, de manière à ne faire plus qu'une seule et même divinité. Je laisse au lecteur à donner la préférence à celle de ces conjectures qu'il jugera la plus vraisemblable, quoiqu'elles le paraissent toutes également. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'astronomie seule doit fournir l'origine de cette cérémonie singulière, et que le bélier céleste est incontestablement l'objet de cette monstrueuse parure donnée à

(*a*) Hygin, l. 2. German. Cæs., c. 18. — (*b*) Ibid., fab. 133. Isid. Orig., l. 3, c. 47.

Jupiter, lorsqu'il se montre à Hercule et reçoit sa visite dans son temple. Cette cérémonie devait naturellement appartenir à l'équinoxe de printemps, puisque le bélier l'a occupé long-temps, et que plusieurs siècles avant il servait à l'indiquer par son lever héliaque ou du matin. On trouvait à Éléphantine (*a*), dans la Haute-Égypte, une statue à cornes de bélier, destinées à représenter la néoménie équinoxiale; époque à laquelle on promenait les statues des douze grands Dieux (*b*), et où l'on célébrait leur fête durant douze jours. Diodore dit également que tous les ans (*c*) la châsse de Jupiter était portée au-delà du fleuve en Libye, et que quelques jours après on la reportait, comme si ce Dieu fût censé revenu d'Éthiopie. On trouve dans Hérodote un exemple de ce transport de châsse dans le culte de Mars ou de la planète qui a son domicile au bélier.

Hérodote (*d*) nous apprend que la statue de cette divinité était renfermée dans une espèce de châsse de bois doré, et portée dans un autre temple la veille d'une certaine fête. Ceci ressemble fort à la cérémonie dans laquelle la statue d'Hercule allait rendre visite à celle de Jupiter qui, ce jour là, prenait les attributs du bélier. Les noms d'Hercule et de Mars, qui se confondent chez les Égyptiens, au moins dans les noms des planètes, semblent l'indiquer. Murtadi, dans l'histoire des merveilles de l'Égypte, rapporte une certaine fable qui a beaucoup de rapport à cette fiction de la théophanie de Jupiter qui, sous la forme du bélier, se montrait tous les ans à Hercule (*e*). Bardesirius, suivant

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 12. — (*b*) Eusthat. Iliad. A., p. 128. — (*c*) Diod., l. 2, p. 188. — (*d*) Herod., l. 2, c. 63. — (*e*) Jablonski, l. 2, c. 7, §. 8. Murtadi., p. 22.

la tradition arabe, se déroba plusieurs années à la vue des hommes, et ne se montra qu'un jour tous les ans, et ce jour était celui où le soleil entrait dans le signe du bélier. Alors il s'entretenait avec les hommes, quoique toujours il restât invisible. Enfin transporté aux cieux, il se manifesta à eux encore une fois pour ne plus reparaître. Néanmoins, il voulut que son image leur apparût tous les ans dans le temple du soleil, le jour où cet astre entrait dans le bélier. Jablonski observe, avec beaucoup de vraisemblance, que cette tradition n'était qu'une altération de la fable d'Ammon, que les Arabes avaient pu connaître par la lecture d'anciens livres égyptiens, et qu'elle avait beaucoup de rapport avec la fable d'Hérodote, et avec la néoménie équinoxiale qui était l'objet d'uue grande solennité en Égypte. J'ajouterai à cette réflexion que cette partie du ciel est fameuse par des théophanies. Le bélier, par exemple, dont Ammon prend la forme, et qui est aux constellations, s'appelle le bélier des théophanies, ou le fils de Théophanès (*a*). Persée, qui est placé au-dessus, et qui, empruntant, comme paranatellon, les attributs de ce signe, devient souvent Ammon; Persée était l'objet d'une théophanie (*b*) pour les Égyptiens de Chemmis, suivant Hérodote. Toutes ces considérations nous portent à croire que l'on doit rapporter à la fête équinoxiale du printemps la fable de l'apparition d'Ammon ou de Jupiter à Hercule, sous la forme du bélier, et la cérémonie qui se pratiquait tous les ans à Thèbes (*c*). Ajoutez encore que cette apparition avait eu lieu, suivant

---

(*a*) Hygin., fab. 188. — (*b*) Herod., l. 2, c. 91. — (*c*) Ibid., l. 2, c. 42.

Servius, à l'époque de l'expédition et du voyage de l'armée d'Hercule en Libye. Or, si nous en croyons Diodore de Sicile, son voyage en Libye (*a*) a lieu au dixième travail, aux approches de l'équinoxe de printemps, lorsqu'il s'achemine à la conquête des bœufs de Géryon, après avoir tué le géant Antée.

C'est à son retour de Libye, ou à l'époque de ce dixième travail, que le soleil ou Hercule, vainqueur des ténèbres, passe dans notre hémisphère boréal, ou, en langage allégorique, ressuscite. C'est ainsi qu'Osiris ressuscita vainqueur de Typhon qui l'avait mis à mort ; et comme cette résurrection, ou ce passage aux signes supérieurs, est annoncée par la chèvre céleste placée sur le taureau, on dit que ce fut l'odeur d'une chèvre qu'Iolas lui fit flairer qui le rappela à la vie, après que Typhon lui eut donné la mort. Je lis Oryga une chèvre, et non Ortyga une caille, avec Jablonski ; car c'est évidemment une erreur du copiste. D'ailleurs, le mot odeur convient infiniment mieux au bouc et à la chèvre qu'à la caille.

Voici le passage d'Athénée sur la résurrection d'Hercule (*b*). Eudoxe de Gnide prétend que les Phéniciens immolent des chèvres à Hercule, parce que ce héros, fils de Jupiter et d'Astérie, partant pour la Libye et ayant été mis à mort par Typhon, fut rendu à la vie par Iolas, au moyen de l'odeur d'une chèvre que celui-ci lui fit flairer. Ajoutez à cela que le fameux Iolas était le cocher d'Hercule, ou du soleil, comme le cocher céleste Phaéton, qui porte la chèvre Amalthée,

---

(*a*) Diod., l. 4., c. 157. — (*b*) Athenée, l. 9, p. 392.

et qui préside au passage du soleil aux signes supérieurs, appelé allégoriquement sa résurrection. Cette constellation est projetée dans notre planisphère, et nous sert à expliquer l'arrivée d'Hercule chez Faune, en passant en Italie, dans ce onzième travail. On consacrait à ce cocher, sous le nom d'Hippolyte, sa chevelure (*a*). On en faisait autant en l'honneur d'Iolas ; nouveau rapport (*b*) qui semblerait rapprocher Iolas du cocher, quoique nous n'osions assurer l'identité.

Il est encore une fable détachée sur Hercule, qui forme le fond d'une antique tradition chez les Scythes, et que nous trouvons dans Hérodote (*c*). Les Grecs qui habitaient le Pont, nous dit cet historien, racontent qu'Hercule, après avoir voyagé en Espagne et conquis les vaches de Géryon (*d*), s'avança vers le nord, jusque dans les déserts occupés depuis par les Scythes ; que là, il s'endormit sur sa peau de lion, et qu'il avait débridé les chevaux de son char. Ces chevaux disparurent, je ne sais comment, pendant son sommeil [58]. A son réveil, ce héros surpris de ne plus trouver ses cavales, les chercha dans tout le pays ; et, dans ses recherches, il fut conduit vers un antre où il trouva une jeune fille vierge, d'une forme monstrueuse. La partie supérieure de son corps était celle d'une belle fille, et la partie inférieure un serpent. C'est à elle qu'Hercule s'adressa pour en tirer quelques renseignemens sur ses cavales. Elle lui répondit qu'elle les avait, et qu'elle ne les lui rendrait pas, qu'il n'eût consenti à coucher avec elle. Hercule acquiesça à sa demande, et après plusieurs

---

(*a*) Pausan. Ev., p. 74. — (*b*) Diod., l. 3, c. 161. — (*c*) Herod., l. 4, c. 9. — (*d*) Diod. Sic., l. 2, c. 89, p. 155.

hommages rendus à sa beauté, il obtint ses cavales dont il avait très-généreusement acquitté le prix à celle qui les lui avait conservées. La jeune vierge devint mère de trois enfans, dont l'un, appelé *Scythos*, régna sur la Scythie à qui il donna son nom. La mère lui donna un arc, un baudrier et une coupe d'or que lui avait laissés Hercule, pour remettre à celui des trois enfans qui aurait le bras assez vigoureux pour tendre l'arc et ceindre le baudrier. Tel est le précis de cette fable racontée par Hérodote (*a*).

Cette fable scythique est relative à l'arrivée du soleil, ou d'Hercule, au solstice d'été, au point du ciel où il s'approche le plus du pôle boréal, désigné ici par les glaces de Scythie. Le lion occupait ce point du solstice ou du repos du soleil. De là vint la fiction qui suppose qu'Hercule s'y était reposé sur sa peau de lion. Cette époque était marquée le soir par la vierge céleste qui suit immédiatement le lion, et sous laquelle s'allonge l'hydre de Lerne, comme on le voit dans notre second travail d'Hercule. Elle se précipitait alors au sein des flots de l'Océan et des feux du soleil ou d'Hercule, à qui elle allait s'unir. A l'orient montait le *cheval Pégase* qui figure, sous le nom de cavale de Diomède, dans le huitième travail. Il est dans la case diamétralement opposée à celle de la vierge ou aux poissons, et en partie dans celle du verseau et de sa coupe, opposée au lion, et conséquemment il est paranatellon du soleil au lion solsticial. Notre phanisphère et l'inspection d'une sphère suffisent pour justifier ces rapports. Voilà ces chevaux que cherchait Hercule, et que la jeune fille,

(*a*) Herod., l. 4, c. 10.

dont la partie inférieure est un serpent, lui fit retrouver. Ce cheval porte le double nom de cheval Arion et de Scythien. Ce dernier nom est celui du fils de cette vierge à corps de serpent, avec laquelle coucha Hercule. Quant à la coupe, c'est celle du verseau qui est au-dessous. L'arc et la flèche, c'est la flèche céleste, appelée flèche d'Hercule qui se couche avec le verseau, ce jour là, et qui fixe l'aspect du matin de ce solstice.

Ce qui achève de confirmer notre explication sur cette femme aux attributs de serpent, avec laquelle couche Hercule et qui lui fait retrouver ses chevaux, en devenant mère de *Scytha* ou de *Scythius*, c'est la génération de ce cheval *Scythien*, sous le nom d'*Arion* qui est un de ses autres noms. Dans cette nouvelle généalogie, on suppose que Cérès (et Cérès est le nom de la vierge céleste) eut de ses amours avec Neptune le cheval *Arion* ou *Pégase* (*a*), et cette Cérès était également revêtue des attributs de serpent, empruntés de l'hydre placée sous elle et qui se couche avec elle. Telle était la Cérès de Phigalie. Dans sa généalogie, sous le nom de *Pégase*, il est fils de la vierge Méduse dont la tête était aussi hérissée de serpens. Ainsi, sous ces trois noms de *Pégase*, d'*Arion* et de *Scythius*, il a pour mère une femme ou une jeune fille dont le serpent forme l'attribut distinctif (*b*). Il n'y a donc pas lieu de douter que la fable scythique, sur les chevaux d'Hercule et sur ses amours avec une jeune fille dont la partie inférieure du corps était un serpent, n'ait un fondement dans l'astronomie et le même fondement que la génération d'*Arion*, fils de la vierge Cérès adorée à Phigalie. Nous

(*a*) Pausan. Arcad., 272. — (*b*) Servius Georg., l. 1, v. 13.

en parlerons ailleurs dans l'énumération des divinités de la Grèce dont Pausanias nous a décrit les mystères [59]. Nous nous bornerons à remarquer ici une grande ressemblance entre les fictions sacrées et les figures symboliques de la religion des Scythes et celles des habitans des montagnes du Péloponèse ou de l'Arcadie, pays fameux par sa haute antiquité. Nous laissons à d'autres à tirer les conséquences qui pourraient en résulter pour prouver l'antiquité et la filiation des différentes peuplades éparses sur notre continent. Voilà, en effet, trois points donnés; les régions élevées de la Scythie, les montagnes de l'Arcadie et le mont Atlas; car c'est à l'occident de l'Afrique, près de l'Atlas, que l'on rapporte la naissance de Pégase, né du sang de Méduse tuée par Persée. Ces trois points se lient par une chaîne commune de traditions semblables sur une femme ou fille aux formes serpentines, qui devient mère de *Pégase*, d'*Arion* et de *Scythius*, trois noms du cheval céleste qui se lève au coucher de la vierge et de l'hydre, au solstice d'été, lorsque le soleil est arrivé au lion et qu'il entre aux premiers degrés du signe de la vierge.

Enfin il est une dernière fable isolée et détachée du grand poëme de l'Héracléide, par l'explication de laquelle nous terminerons ce travail sur Hercule. C'est la victoire d'Hercule enfant sur deux serpens qu'il étouffa dans son berceau. Cette victoire est rapportée par Diodore de Sicile et par tous les mythologues qui ont parlé d'Hercule; mais elle n'a nulle part des caractères aussi précis et des détails aussi circonstanciés que dans Théocrite (*a*).

(*a*) Theocrit. Idylle 24.

Ce poëte, dans son Idylle (*a*) sur Hercule enfant, nous dit que ce héros, dès l'âge de dix mois, triompha de deux serpens que Junon avait suscités contre lui pour le dévorer, et cela pendant la nuit, à l'heure de minuit, lorsque l'ourse penchait vers le couchant et qu'Orion venait de se développer tout entier. Hercule les étouffa, et une femme, le matin, fut chargée d'en jeter les cendres dans un fleuve (*b*). La plupart de ces circonstances pourraient être regardées comme assez étrangères au fond du fait et comme l'ouvrage du génie du poëte, libre dans ses fictions; néanmoins elles nous ont paru exprimer des circonstances trop précises pour qu'il n'y ait pas eu du dessein dans ceux qui les ont fait remarquer et qui nous les ont conservées. En examinant avec un peu d'attention, nous avons vu que notre explication peut satisfaire à toutes en les rapportant aux phénomènes, ou aux positions que présente la sphère, dix mois après le lever ou après la naissance de l'Hercule *ingéniculus*, véritable image du soleil-Hercule, et qui en a conservé le nom et les attributs. La naissance ou le lever héliaque de cette constellation a lieu lorsque le soleil arrive vers le milieu du scorpion. Alors on voit dans l'hémisphère supérieur l'hydre de Lerne déployée tout entière, et une grande partie du serpent d'*Ophiucus*, qui porte sa tête près de l'Hercule *ingéniculus*. Ces deux constellations, ou serpens célestes, sont si étendues et tellement disposées dans la sphère, qu'il n'y a qu'une seule position où elles puissent être toutes deux en même temps sous l'horizon. C'est ce qui a lieu

(*a*) Idylle 24, v. 1, 11. — (*b*) Ibid., v. 92.

lorsque le soleil est arrivé vers les deux tiers du signe de la vierge, précisément dix mois après le lever ou la naissance d'Hercule, et cela à l'heure de minuit, heure à laquelle ce jour-là effectivement l'ourse penche vers le couchant, et où Orion est entièrement levé. C'est la position qui nous est donnée par Théocrite pour le minuit, auquel correspond la défaite des serpens tués par Hercule au berceau, à l'âge de dix mois. Hercule alors est tout entier sur l'horizon, et sa tête touche le bord occidental de ce même horizon, tandis que les deux serpens placés au-dessous, l'un vers le couchant, l'autre vers l'orient, ont entièrement disparu. Quelques minutes plus tôt ou plus tard, il y a toujours un de ces deux serpens sur l'horizon, et le plus petit mouvement du globe, soit à droite, soit à gauche, suffit pour en ramener un d'entre eux. C'est donc alors seulement, ou à l'heure de minuit indiquée par Théocrite, dix mois après la naissance d'Hercule, que ce héros est débarrassé de tous les deux monstres. Dans toute autre position, il se trouve sur l'horizon avec eux, ou au moins avec un d'eux. La femme qui doit le matin, aux premiers rayons de l'aurore, en jeter les cendres dans un fleuve, sans se retourner pour regarder, pourrait être la vierge céleste qui a cette position relativement au fleuve Érydan, lequel se couche alors le matin, au lever de cette même vierge. Il serait assez difficile de croire que toutes les circonstances les plus minutieuses de ce poëme s'accordassent aussi exactement avec les apparences célestes, par un pur effet du hasard, et que toutes les parties de la fiction eussent une correspondance aussi marquée et aussi parfaite avec le ciel, si le ciel et ses aspects n'en formaient pas la base. Théocrite,

rajeunissant dans ses écrits les anciens chants des poëtes du Péloponèse et surtout de ceux de l'Arcadie, pouvait avoir un dessin plus correct que les autres poëtes pour établir dessus sa broderie. Quoi qu'il en soit, il est certain que tels sont les aspects célestes, dix mois après le lever d'Hercule *ingéniculus*, et à l'heure précise de minuit, c'est-à-dire au moment même où Théocrite suppose qu'Hercule, âgé de dix mois, tua les deux serpens qui assiégeaient son berceau. Le reste de l'idylle, ou plutôt de ce fragment d'idylle (*a*), contient l'éducation d'Hercule qui apprend du centaure Eurytus l'art de tirer de l'arc, de Linus l'art d'écrire et les lettres, etc. On voit que dans les chants poétiques l'on prenait les héros dès leur berceau, et que souvent on pouvait faire entrer comme épisode ces récits dans le corps du poëme; c'est ce que nous verrons bientôt dans la vie de Bacchus et dans le poëme des Dionysiaques.

Voilà les principales fables détachées que nous avons cru devoir expliquer, laissant un modèle d'explication à ceux qui voudront résoudre les autres fictions partielles. Cette même idylle de Théocrite annonce qu'Hercule, après ses douze travaux, sera placé dans la voûte étoilée des cieux (*b*). Aussi est-ce là qu'il parcourt sans cesse la carrière de ses douze travaux, un chaque mois. Les rapports de sa marche avec celle du ciel et du temps que mesure le soleil à chaque révolution et à chaque partie de la révolution, autrement chaque mois, sont désignés non-seulement par le nombre douze, celui des travaux qu'il achève, mais encore par celui des autels

(*a*) Idylle, v. 106. — (*b*) Ibid., v. 77.

qu'il élève aux Dieux. En effet, on dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, allusion manifeste aux douze divinités tutélaires des douze signes, dont Manilius nous a donné les noms et qu'il a casées chacune dans le signe qui lui appartenait. C'est par cette raison que les Phéniciens avaient élevé un autel à l'année, dans le temple qu'ils avaient bâti à Cadix en honneur d'Hercule, père du temps; et un autre au mois, comme à la mesure de temps la plus longue et la plus courte que donne le zodiaque (*a*), c'est-à-dire l'année et ses douze divisions. L'Hercule céleste, soit *Ingéniculus*, soit *Ophiucus*, porte le nom de Thésée, et on voyait à Athènes un portique où Thésée était représenté avec les douze grands Dieux (*b*). *Ophiucus* ou le serpentaire, connu en astronomie sous les noms de Cadmus et d'Esculape, porte aussi le nom d'Hercule, et on voyait en Arcadie, à Thelpusa, le temple d'Esculape avec celui des douze grands dieux (*c*). C'est ainsi que dans la peinture de Janus, dont la fête chez les Romains se célébrait conjointement avec celle d'Esculape le premier janvier, rien ne paraît aussi distinctif et aussi caractéristique, dans les attributs de ce génie tutélaire de l'année, que les douze autels que l'on plaçait à ses pieds. C'est pour cela que, dans Nonnus (*d*), Hercule est appelé le père du temps et le conducteur de l'année aux douze mois. C'est pour rappeler la même division duodécimale que l'on disait que l'oracle de Delphes avait ordonné à Hercule de se rendre à Tirynthe, et de servir douze ans

---

(*a*) Eusthat. Gomm. ad Dionys. Porieg., v. 453. — (*b*) Pausan. Attic., p. 3. — (*c*) Ibid. Arcad., p. 256. — (*d*) Dionysiac., l. 40, v. 377.

sous Eurysthée. On fit aussi allusion aux cinquante-deux semaines dans la fiction des cinquante-deux filles de Thespies, avec lesquelles coucha Hercule, et dans celle des cinquante-deux années que l'on assigne à la durée de la vie de ce héros. On fit pareillement allusion aux 360 degrés du cercle et aux 360 jours de l'année, sans épagomènes, dans la fiction qui suppose qu'Hercule accorda les honneurs néméens à 360 jeunes gens qui l'aidèrent dans ses travaux et qui périrent pour lui. Le génie allégorique des anciens rend très-vraisemblables toutes ces allusions dans un poëme sur le temps et sur l'année et sur ses différentes divisions dont la mesure nous est donnée par la marche du soleil, le véritable et le seul Hercule que l'antiquité ait chanté, en quelque nombre que l'ignorance l'ait multiplié. Car, comme on compte plusieurs Bacchus, on compte aussi vulgairement différens Hercules (*a*), à raison des diverses traditions des différens peuples qui l'ont adoré; et on leur assigne différens lieux où chacun de leurs adorateurs les fait naître. Les plus connus sont l'Hercule phénicien ou tyrien, l'Hercule égyptien, le thasien, le grec et le crétois. Diodore de Sicile (*b*), qui nous a donné un précis de la théologie des Crétois, nous dit qu'ils faisaient naître chez eux Hercule, bien des siècles avant l'Hercule, fils d'Alcmène, célébré par les Grecs. Ils ignoraient quelle était la mère du premier Hercule; ils disaient seulement que c'était un héros distingué par une force extraordinaire, qui parcourut l'Univers, punit les scélérats, extermina les monstres, et affranchit les hommes de la servitude. Parmi tant de

(*a*) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12. — (*b*) Diodore, l. 5, c. 76, p. 392.

dangers il fut, disent-ils, toujours invulnérable et invincible. Les hommes, en reconnaissance de ces services, lui accordèrent les honneurs divins. Ils ajoutent, que le fils d'Alcmène, né bien des siècles après, ayant marché sur ses traces, obtint aux mêmes titres l'immortalité ; et qu'avec le temps, la ressemblance des noms les fit confondre entre eux, et attribuer au second les événemens de la vie du premier. Ils conviennent aussi que les Égyptiens conservent encore les monumens des exploits du plus ancien des Hercules qui a bâti une ville en Égypte. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des preuves qui font voir que l'Hercule crétois est le fameux Cadmus ou l'Hercule *Ophiucus*, adoré à Gortynie, le même que l'Hercule de Thèbes en Béotie, ville bâtie par Cadmus, le même que l'Esculape adoré à Carthage, colonie de Tyr, appelée Cadmeis (*a*). Cicéron, ainsi qu'Arnobe, en comptait six (*b*). Varron en porte le nombre jusqu'à quarante-quatre. Pour nous, nous réduirons tous ces Hercules à un seul, et nous dirons que l'Hercule égyptien (*c*), thasien, crétois (*d*), phénicien, thébain, indien, gaulois, espagnol, libyen, argien ; que tous ces Hercules, soit qu'on en ait fait des divinités premières, soit qu'on les ait chantés comme des héros ou des rois fameux par leurs exploits, ne sont que le Dieu-soleil, héros ou Dieu de tous les poëmes allégoriques faits sur la Nature et sur la marche des révolutions éternelles du monde, dont le soleil est le premier agent et l'ame visible et puissante, et dont l'effigie fut

---

(*a*) Eusth. ad Dionys. Perieg., v. 200. — (*b*) Cic. de Nat. Deor., l. 2, c. 16. Arnob. 4, p. 136. — (*c*) Serv. ad AEneid. 8, v. 579. — (*d*) Diod., l. 2, c. 88. Arrian de Reb. Indicis, p. 174.

placée dans les constellations de l'*Ingéniculus* et de l'*Ophiucus*. C'est une vérité dont il faut partir comme d'un axiome incontestable, qui sert de centre à toute notre théorie sur les Dieux et sur les héros prétendus de l'antiquité religieuse, et dont nous trouverons plusieurs fois la preuve dans les chapitres suivans, dans lesquels nous expliquerons les hauts faits de semblables héros, qui en dernière analyse se réduisent tous au soleil. Cet astre est le seul Dieu qui ait pu étendre son culte aussi loin qu'Hercule l'a étendu, c'est-à-dire qui ait pu ne lui donner d'autres bornes que celles de l'Univers. En effet, l'Orient et l'Occident, les deux termes naturels de la course du soleil chaque jour, étaient aussi les termes des courses d'Hercule. Comme on montrait à Cadix ou aux bords les plus reculés de l'Occident, et dans le Pont (*a*), les colonnes qu'avait posées Hercule pour terme de ses voyages vers le couchant et aux rives du Pont-Euxin, on montrait aussi dans l'Inde deux autels qu'Hercule avait élevés pour marquer le terme de ses courses en Orient (*b*). Bacchus en avait fait autant; et Bacchus, comme nous le verrons bientôt, n'était que le soleil. Les Indiens célébraient autant Hercule que Bacchus, et montraient dans leur pays beaucoup d'établissemens de ces deux héros (*c*). Ils peignaient Hercule avec la massue et avec la peau de lion, comme faisaient les Grecs. Ils célébraient sa valeur, et publiaient qu'il avait délivré la mer et la terre des monstres et des tyrans qui les infestaient. Il avait, suivant eux, partagé l'Inde à ses enfans et avait bâti

---

(*a*) Serv. in AEneid., l. 11, v. 262. — (*b*) Solin., p. 124. — (*c*) Diod. Sicil., l. 2, c. 88, p. 152.

dans leur pays plusieurs villes, et entre autres Palibothra (*a*). Après avoir quitté le séjour des mortels, il était allé jouir aux cieux de l'immortalité qu'il avait méritée.

Depuis les plages du Midi et de l'Éthiopie jusqu'aux froides régions de la Germanie, et aux îles voisines de la Bretagne, le nom d'Hercule était fameux; et ce Dieu avait des adorateurs à Meroë (*b*), capitale de l'Éthiopie. Le culte d'Hercule était uni à celui de *Pan*, une des premières et des plus anciennes Divinités de l'Égypte. Les Dédèbes, au fond de l'Arabie, respectaient son nom et accordaient l'hospitalité aux Grecs qui passaient pour avoir vu naître chez eux Hercule (*c*). Les peuples voisins du mont Atlas, et tout le pays connu sous le nom de Mauritanie, croyaient descendre de peuples qui avaient accompagné ce héros dans son expédition en Hespérie (*d*).

Les Carthaginois, colonie de Tyr et de Sidon, tenaient encore à la métropole par le culte d'Hercule, et ils envoyaient à Tyr des députés tous les ans pour assister à la fête de ce Dieu (*e*). Annibal jurait, sur l'autel d'Hercule à Cadix, une haine éternelle aux Romains. En bâtissant Carthagène en Espagne, ils consacrèrent à ce Dieu une île sous le nom d'île d'Hercule (*f*).

Les habitans de l'île d'Ogygie (*g*), près de la Grande-Bretagne, faisaient d'Hercule leur première divinité, et lui donnaient même rang avant Saturne, planète dont

---

(*a*) Arrian. de Reb. Indic., p. 174. — (*b*) Strabon, l. 17, p. 822. — (*c*) Agatharchid., p. 59. — (*d*) Strabon, l. 17, p. 828. Sallust. Jugurth., c. 18. — (*e*) Quint. Curt., l. 4, c. 8. Tit.-Liv., l. 21. — (*f*) Strab., l. 3, p. 159. — (*g*) Plut. de Fac. in Orbe Lunæ, p. 941.

ils observaient le retour au taureau équinoxial tous les trente ans (*a*).

Les Gaulois honoraient leur Hercule Ogmius (*b*).

Les Germains avaient consacré à Hercule une de leurs forêts (*c*). Cadix, située à l'extrémité du monde connu et au bord de la mer Atlantique, n'était pas plus fameuse par son commerce que par le culte d'Hercule, que les Phéniciens y avaient établi dès la plus haute antiquité. Là on voyait, dans son temple, deux colonnes de bronze, de huit pieds de haut, et une fontaine sacrée (*d*). C'est ainsi que, près du temple d'Ammon en Libye, ou du temple de Jupiter-soleil printanier, on montrait la fontaine du soleil; on voyait à Trezène celle d'Hercule, et près de Cyrène, sur la côte de Libye, on montrait celle d'Apollon ou du Dieu-soleil, sous un autre nom (*e*). A Marathon, où l'on adorait Hercule, on voyait aussi une fontaine consacrée à la fille d'Hercule (*f*). Plusieurs îles, voisines de Cadix et de l'Espagne, portaient le nom de ce même Dieu (*g*); ce qui ne doit pas nous étonner, quand nous savons que les Phéniciens avaient formé des établissemens dans tous ces parages, et que la grande divinité de Tyr était Hercule (*h*). Le temple, que ce Dieu avait dans cette ville, était aussi ancien qu'elle; Hérodote le faisait remonter à plus de deux mille trois cents ans avant le siècle où il vivait (*i*). On y voyait aussi deux colonnes,

---

(*a*) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12. — (*b*) Lucian., t. 2. Herc. Gall., p. 317. — (*c*) Tacit. Annal., l. 2, c. 12. — (*d*) Strab., l. 3, p. 170, 174. Pausan. in Cor., p. 75. — (*e*) Eusthat. in Dionys Perieg., v. 215. — (*f*) Pausan. Attic. — (*g*) Strab., l. 3, p. 170. — (*h*) Ibid., l. 16, p. 757. — (*i*) Hérodot., l. 2, c. 44.

l'une d'or et l'autre d'émeraude qui jetait beaucoup d'éclat la nuit; comme si on eût voulu par-là désigner les deux temps de la révolution céleste et leur division en lumière du jour et en lueur de la nuit, éclairée par la lune et par les autres astres. Ces mêmes Phéniciens avaient porté son culte dans l'île de Thase (*a*) et à Érythée en Ionie (*b*), et lui avaient bâti là un temple, plusieurs âges avant le siècle où l'on fait vivre l'Hercule grec, ou celui qui prit naissance dans la ville de Thèbes, fondée par Cadmus, ou par l'Hercule phénicien, qui lui-même n'est pas différent de l'Hercule adoré à Thèbes dans la haute Égypte, et qui semble avoir été le père et le modèle de tous les Hercules du monde. Aussi Hérodote dit-il qu'il était un très-ancien Dieu en Égypte, et il en fait remonter le culte jusqu'à près de dix-sept mille ans avant son siècle (*c*). Cette antiquité n'a rien d'étonnant, quand on fait, comme nous, d'Hercule le *soleil*, dispensateur éternel du temps et des siècles. Je ne parlerai pas de son culte chez les Grecs ni chez les Romains; il suffit de dire qu'il n'est pas un canton dans la Grèce où l'on ne lui trouve des adorateurs. Cette universalité et cette antiquité du culte rendu à Hercule se conçoivent quand on le rapporte au soleil, divinité des Phéniciens, Égyptiens (*d*), etc. Si nous voulons y voir un petit prince grec déifié, que de difficultés à résoudre! Son histoire n'est plus, sous ce point de vue, qu'un tissu d'absurdités et d'aventures invraisemblables. Toutes les dates sont confondues, et on est obligé d'imaginer une foule d'Hercules, soit pour s'ac-

---

(*a*) Herod., l. 2, c. 44. — (*b*) Pausan. Bæot., p. 302. — (*c*) Herod., l. 2, c. 43. — (*d*) Voy. ci-dessus, l. 1, c. 2.

corder avec la chronologie, soit pour éviter les contradictions que présentent entre eux une foule de faits. Il faut, pour ainsi dire, multiplier les Hercules, à mesure que l'on en a besoin, pour rendre raison de tout, comme autrefois on multipliait les épicycles pour expliquer toutes les apparences des planètes, jusqu'à ce que Copernic eût fixé l'opinion des savans sur le véritable système du monde. Je laisse au lecteur à juger, par cet essai, si le nouveau système mythologique fera, dans l'étude du ciel poétique, la même révolution que le système de Copernic a faite dans l'étude du ciel physique, et s'il conciliera une foule de discordances que, sans lui, il est impossible de ramener à l'unité de plan et d'accorder entre elles.

CHAPITRE II.

OSIRIS OU LE SOLEIL,

POÈME ÉGYPTIEN.

Nous avons, dans le chapitre premier de nos explications, considéré dans le soleil l'astre puissant, dépositaire de toute la force de la Nature, l'astre qui engendre et mesure le temps par sa révolution dans les cieux, et qui, partant du solstice d'été, parcourt la carrière des douze signes, dans lesquels circulent les corps célestes et s'achèvent toutes les périodes. Nous allons mainte-

nant le considérer sous un autre point de vue, et l'envisager comme l'astre fécond qui, par sa chaleur, appelle tous les êtres à la génération, et répand dans le monde sublunaire tous les bienfaits du ciel. Ce n'est plus le *soleil fort;* c'est le *soleil bienfaisant* et *fécond* qui va s'offrir à nous; c'est le génie tutélaire de la végétation universelle qui met en mouvement la terre par un ferment intérieur, et fait éclore et mûrir les productions qui tous les ans sortent de son sein, depuis le moment où le soleil revient dans notre hémisphère jusqu'à ce qu'il repasse vers les régions australes du monde.

C'est sous ce rapport qu'il s'appelle *Osiris*, époux d'Isis, Dieu du labourage et bienfaiteur des hommes qu'il enrichit des dons de la Divinité; laquelle, dit Jamblique, varie ses noms à raison de ses diverses opérations [60], et prend en particulier celui d'*Osiris* (*a*), quand elle verse sur nous ses bienfaits. Osiris est donc le soleil, considéré comme bon principe et source des biens dont l'homme jouit ici bas. Aussi lui oppose-t-on pour ennemi Typhon qui, dans la théologie égyptienne, est l'antagoniste d'Osiris, comme Arhiman l'est du bon principe Ormusd dans la théologie des Perses. Voilà donc le caractère particulier que l'on doit considérer dans le Dieu-soleil sous son nom d'Osiris, et celui auquel doivent se rapporter les attributs et toute l'histoire merveilleuse de cet astre sous la dénomination d'Osiris. L'examen que nous allons en faire justifiera notre assertion.

Les hommes, qui les premiers habitèrent l'Égypte, suivant Diodore de Sicile (*b*), frappés du spectacle des

---

(*a*) Jamblich., c. 39. — (*b*) Diod., l. 1, c. 11, p. 14.

cieux et de l'ordre admirable de toute la Nature, crurent apercevoir dans le ciel deux causes premières et éternelles, ou deux grandes divinités, et ils appelèrent l'une ou le *soleil,* Osiris, et l'autre ou la *lune,* Isis [61]. Cette ancienne opinion des Égyptiens sur le soleil et sur la lune, considérés comme causes de toutes les générations d'ici-bas, ou comme premiers Dieux, leur était commune avec les Phéniciens, comme nous le dit Eusèbe dans le passage que nous avons rapporté déjà dans le premier livre de cet ouvrage. Elle est conforme à la doctrine de Chérémon et des plus savans prêtres de l'Égypte, qui pensaient que les premiers Égyptiens n'avaient eu d'autres divinités que les astres, et principalement le soleil et la lune; qu'ils avaient toujours regardé celui-là comme le grand architecte de l'Univers; et conséquemment que la grande fable d'Osiris et d'Isis devait s'expliquer par le soleil et la lune et par les apparences célestes. Diodore ajoute (*a*) que l'administration du monde, d'après les dogmes des Égyptiens, était censée dépendre de ces deux grandes divinités; et que tous les corps sublunaires tiraient d'eux leur nourriture et leur accroissement durant la révolution annuelle qu'ils engendrent, et les différentes saisons qui la partagent; que de l'action combinée des natures variées et opposées de ces deux causes résultait l'heureuse harmonie, d'où se compose la température de l'année; que ces deux divinités contribuaient plus qu'aucune autre à la génération de tous les êtres, étant dépositaires, l'une des qualités ignées et spiritueuses, et l'autre des qua-

(*a*) Diodor., l. 1, c. 11, p. 15.

lités humides et sèches des corps ; et toutes deux possédant une portion égale du principe aérien [62]; que c'est par elles que tout naît et se nourrit. C'est pour cela que le soleil et la lune sont les modérateurs suprêmes des mouvemens et de l'activité du corps de la Nature universelle, dont les parties élémentaires sont le principe spiritueux, le principe ignée, le sec et l'humide, et enfin le principe aérien. Comme le corps humain est composé de la tête, des mains, des pieds et de l'assemblage des autres parties ou membres ; de même le corps de l'Univers est composé des parties élémentaires dont nous venons de parler et dont chacune a pris le nom d'une divinité (*a*). Le *spiritus*, ou l'ame universelle, a pris le nom de Jupiter ; le feu, celui de Vulcain ; la terre, celui de Cérès ; l'eau, celui de l'Océan et de Thétis ; et l'air, celui de Minerve. Ils ajoutaient que ces cinq divinités parcouraient tout l'Univers, et se montraient aux hommes sous la forme des animaux sacrés ; tantôt aussi sous la figure humaine, tantôt sous d'autres formes ; et que l'on ne devait pas regarder ceci comme une fiction, mais bien comme l'effet réel de leur nature, qui est d'entrer dans la génération de tous les êtres [63]. Effectivement les élémens étant censés les principes premiers de l'organisation de tous les corps, ou pour mieux dire, tous les corps, soit ceux des animaux, soit ceux des hommes, n'étant qu'un composé des élémens différemment combinés, diversement modifiés, on peut dire allégoriquement qu'ils se répandent dans tout l'Univers, et qu'ils s'y reproduisent sous mille formes variées, soit d'hommes, soit d'animaux. Tous sont

(*a*) Diod., l. 1, c. 8, p. 15, 16.

animés par le *spiritus* ou par l'ame universelle, qui forme le premier des cinq élémens, qui les agite, qui les modifie tous, qui se mêle à tout et imprime la force, le mouvement et la vie à tous les êtres qui participent plus ou moins à l'activité universelle du monde.

Mais quelle est la puissance suprême à laquelle sont soumis les élémens mus par le principe de la génération, et en qui Osiris verse les germes de bien qui se trouvent répandus dans la Nature? C'est le soleil, nous dit Jamblique (*a*), et après lui la lune qui partage avec lui la puissance que le ciel exerce sur le monde sublunaire. Mais Osiris est le *soleil* et Isis la *lune*. Donc Osiris et Isis sont les deux grandes causes ou divinités par qui s'opèrent les générations d'ici-bas; celles qui mettent l'activité, la vie et l'ordre que reçoivent les élémens dans les différentes organisations qu'ils subissent; celles qui règlent la température heureuse, d'où résulte l'état habituel des régions sublunaires, durant chaque révolution de ces corps célestes, et surtout de l'année solaire. Cette opinion rentre absolument dans celle que Diodore prête aux savans de l'Égypte, qui regardaient Osiris et Isis, ou les deux grands astres à qui ils donnaient ce nom, comme les deux puissans modérateurs de l'année et les créateurs des effets produits par l'action génératrice, qui se développe ici bas durant chaque révolution du temps que partagent les saisons.

Osiris et Isis sont donc les principes d'activité féconde et de bien, que le ciel communique à la terre. Aussi sont-ce là des caractères constans auxquels nous pour-

---

(*a*) Jamblich., c. 39.

rons toujours les reconnaître dans les histoires merveilleuses que les prêtres composèrent sur eux, et qui eurent pour but de peindre leur activité bienfaisante et féconde dans la Nature. C'est à leurs vertus qu'ils durent l'empire de l'Univers, si on en croit les prêtres égyptiens (*a*) ; et pendant tout leur règne, ils rendirent une foule de services à l'humanité. On leur doit la civilisation, la découverte de l'agriculture, les lois et les arts (*b*) de toute espèce, l'établissement du culte religieux, la construction des temples, l'invention des lettres, les premières connaissances de l'astronomie, les arts gymniques, la musique : leur règne fut celui de la bienfaisance universelle (*c*). Si Osiris voyage, c'est pour civiliser tous les pays où il passe et leur faire part de découvertes utiles à l'humanité. Ses bienfaits le font partout recevoir comme un Dieu et lui en méritent le titre et les honneurs. Il bâtit des villes en plusieurs endroits, et il enseigne aux hommes à cultiver la terre (*d*). L'invention du blé et du vin fut un de ses premiers présens. L'Europe, l'Asie et l'Afrique reçoivent ses bienfaits. Les contrées les plus reculées de l'Inde en ont conservé le souvenir et le revendiquent comme un de leurs premiers Dieux. Il revient en Égypte où la reconnaissance universelle lui décerne les honneurs divins (*e*). C'est son influence sur les progrès de l'agriculture qu'on célèbre, et il semble être spécialement le Dieu tutélaire des cultivateurs. C'est lui qui féconde les guérêts et qui mûrit les raisins.

Une vie et un règne marqués par la bienfaisance et la

(*a*) Diodor, l. 1, c. 9, p. 17. — (*b*) Ibid., p. 18. — (*c*) Ibid., c. 10, p. 19. — (*d*) Ibid., c. 11, p. 22. — (*e*) Ibid., c. 12, p. 23.

justice ne devaient point lui faire trouver d'ennemi : cependant il en trouva un dans son frère Typhon, homme impie et violent, qui lui ravit le sceptre et la vie au retour de ses voyages. Son corps est coupé en morceaux (*a*). Son épouse éplorée en rassemble les débris épars, à l'exception des parties de la génération et des sources de la fécondité, qui restent ensevelies dans les eaux du fleuve qui chaque année fertilise l'Égypte par son débordement. Isis donne la sépulture à ses autres membres, et lui élève un tombeau sur lequel ses prêtres, tous les ans, vont pleurer.

Après avoir rendu les honneurs funèbres à son époux, Isis ne voulut plus recevoir les embrassemens d'aucun homme, et acheva son règne doux et juste (*b*), ne cessant de combler ses peuples de bienfaits ; aussi mérita-t-elle, comme son époux, les honneurs divins. On vanta ses découvertes en médecine (*c*), et les malades qui, durant leur sommeil, étaient assez heureux pour avoir une apparition de cette Déesse, étaient sûrs de leur guérison. Elle rendait la vue aux aveugles, guérissait les paralytiques et ressuscitait même des morts. C'est d'elle qu'Horus ou Apollon, son fils, apprit l'art de la médecine et de la divination. Voilà à peu près le précis de l'histoire sacrée des deux grandes divinités de l'Égypte, que tous les anciens nous disent être le soleil et la lune, adorés par les Égyptiens sous le nom d'*Osiris et d'Isis*, et dans lesquelles ils plaçaient les deux principales causes de la végétation annuelle et la source des biens que la terre, tous les ans, fait éclore de

(*a*) Diod., l. 1, p. 24. — (*b*) Ibid., c. 13, p. 25. — (*c*) Ibid., c. 15, p. 29.

son sein. Il n'est personne qui ne remarque dans ces deux histoires, que les prêtres s'étaient attachés à peindre principalement l'action bienfaisante des deux astres qui, par leur énergie féconde, tirent du sein des élémens tous les animaux et tous les hommes, et en général tous les corps qui naissent, croissent et meurent dans le cercle éternel des générations et des destructions d'ici-bas. Revenons sur les caractères distinctifs de ces divinités : le précis de leur histoire allégorique nous en a déjà donné une idée.

Plutarque nous dit que, le jour où naquit Osiris, on entendit une voix qui annonça cette naissance en criant, « qu'en ce jour était né le maître suprême de » l'Univers (*a*), le grand Osiris, roi bienfaisant [64]. » Ainsi les anges annoncèrent aux bergers la naissance de l'Osiris, ou du Dieu-soleil des Chrétiens. A peine arrivé au trône, Osiris (*b*) trouva les Égyptiens qui menaient une vie malheureuse et sauvage. Il s'occupa de les civiliser, et de les rendre heureux, en leur donnant des lois et une religion, et en leur communiquant la précieuse découverte des moissons et des fruits. Il parcourut ensuite le reste de l'Univers, pour y répandre les mêmes bienfaits et civiliser les hommes en les subjuguant, non point par la force des armes, mais par celle de la persuasion et par les charmes de la musique et de la poésie. C'est ce qui fait croire aux Grecs que l'Osiris des Égyptiens est le même que leur Bacchus ; car on en dit autant de ce dernier.

Pendant ses voyages, son empire jouit d'une félicité

(*a*) De Iside, p. 355. — (*b*) Ibid., p. 356.

parfaite sous la surveillance d'*Isis* son épouse, princesse chaste et vertueuse. Ce ne fut qu'à son retour que Typhon, son frère et son ennemi, attenta à sa vie et lui ravit les organes de la virilité, dans le mois où le soleil parcourt le signe du scorpion. Osiris et Isis méritèrent, par leur vertu, d'être honorés comme de bons génies, et d'être à ce titre mis au rang des Dieux (*a*); tandis que Typhon fut au contraire regardé comme un de ces génies ténébreux et malfaisans, que tantôt par crainte on cherchait à apaiser, et que tantôt l'on accablait de malédictions et d'outrages.

Plutarque, pour nous donner une idée précise et abrégée de la nature de ces principes opposés, *Osiris et Isis d'un côté, et Typhon de l'autre*, dit que l'on doit regarder Typhon (*b*) comme le principe de tout ce qu'il y a de désordonné et de tout ce qui sort, en plus ou en moins, des justes proportions d'ordre et de mesure dans les différens élémens et dans toutes les parties de la Nature, et Osiris (*c*) et Isis comme les principes de tout ce qu'on remarque de bon, d'utile, de bien ordonné et de sagement réglé dans l'organisation universelle du monde dont Osiris, comme architecte, a tracé le plan et le dessin, qu'Isis sous ses ordres imite et exécute. Car l'action supérieure du soleil, suivant les dogmes de la philosophie ancienne, ne s'exerçait que par un astre intermédiaire; cet astre était la lune, plus immédiatement placée sur les élémens soumis à la génération, et qui séparait par son cercle la partie supérieure et active du monde de la partie inférieure et passive, comme

(*a*) De Iside, p. 361, 362. — (*b*) Ibid., p. 376. — (*c*) Ibid., p. 377.

nous l'avons dit ailleurs. Les opérations d'Osiris et d'Isis ne trouvaient d'opposition que dans la partie sublunaire du monde, où Typhon s'efforçait perpétuellement de corrompre les germes de bien qu'ils y versaient par leur activité bienfaisante. Nous avons développé ce dogme plus au long dans notre chapitre sur les deux principes lumière et ténèbres. C'est par une suite de ces idées que le manteau d'Osiris était, comme celui d'Ormusd, d'une couleur lumineuse et éclatante, sans mélange d'aucune autre couleur qui pût en altérer la pureté; sa teinte était une, simple et sans ombre (*a*). Il était, comme Ormusd, dans ces régions sublimes, les plus éloignées de la terre, et hors de la sphère de la matière des corps mortels, qui, par son contact, aurait pu en souiller la pureté.

Isis, au contraire, placée sur les confins de la région de la lumière et des ténèbres, sur la ligne qui sépare les corps divins et éternels des corps terrestres et mortels, portait une robe nuancée de mille couleurs, qui retraçait les alternatives de la lumière et des ténèbres, et l'état successif par lequel passent tous les élémens dans la région sublunaire où s'opèrent les générations et les destructions dont la cause est dans la lune et au-dessus d'elle. C'est la lune qui, recevant d'en haut toutes les semences de *beauté et de bien* (*b*) que le ciel possède, les verse dans la matière élémentaire soumise à la génération. C'est par cette raison que, dans la théologie des Perses, la lune est censée dépositaire des germes de fécondité que lui transmet le signe du taureau, dont les

---

(*a*) De Iside, p. 382. — (*b*) Ibid., p. 383.

attributs paraient le front d'Osiris et de Bacchus. Aussi la théologie égyptienne suppose-t-elle (*a*) qu'Osiris au printemps s'unissait à la lune, et versait en elle les semences de fécondité que celle-ci répandait dans l'air, qu'elle imprégnait des principes générateurs qui mettaient en activité la végétation universelle. Le taureau céleste occupait alors l'équinoxe de printemps. C'est donc sous cette forme ou sous ce signe qu'Osiris fécondait la lune qui, à son tour, fécondait la terre. Mais ce taureau, suivant Lucien, était représenté par le bœuf Apis des Égyptiens. Donc Apis est la forme vivante et sensible sous laquelle était peint le soleil ou Osiris, dans son union avec la lune ou avec Isis au printemps, au moment où les deux astres viennent porter les principes de fécondité dans tout notre hémisphère, et appeler tous les êtres à la génération. De là l'origine de cette tradition rapportée par Plutarque, savoir que le bœuf sacré, nourri à Memphis sous le nom d'Apis, était l'image de l'ame d'Osiris, dont le corps avait été, dit-on, inhumé dans cette ville (*b*), à laquelle on donnait un nom tout-à-fait analogue au caractère d'Osiris, ou du bon principe adoré sous ce nom; car on l'appelait le *port des biens*, et le tombeau d'Osiris [65].

Tout ceci s'accorde avec l'opinion des Égyptiens, qui pensaient que l'ame de leurs Dieux était dans les astres et dans les constellations. En effet, si le taureau céleste est la forme sous laquelle se montre le soleil, lorsqu'il donne la fécondité à la terre par le moyen de la lune, il s'ensuit que son ame ou la partie active et intelligente

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 368. — (*b*) Ibid., p. 359.

de la force universelle, qui a son siége dans ce signe, était représentée par le bœuf sacré ou par Apis, image vivante de cette constellation suivant Lucien, et conséquemment aussi l'image de l'ame du soleil ou d'Osiris (*a*). En effet, le soleil ou Osiris empruntait la forme du signe où il se trouvait tous les ans au printemps, dans sa conjonction avec la lune au mois *Phamenot*, selon la tradition rapportée par Plutarque (*b*).

C'est cette conjonction du soleil avec la lune de l'équinoxe du printemps, sous le taureau, qui fit exiger, parmi les caractères distinctifs d'Apis, qu'il eût sur son épaule une marque qui représentât le croissant de la lune. C'est également cette action féconde des deux astres qu'on chercha à exprimer quand on voulut qu'Apis eût des testicules d'une grosseur extraordinaire, et sur son corps une foule de marques différentes qui caractérisassent la faculté génératrice. Par la même raison, dans les autres images d'Osiris, ou dans celles qui le représentaient sous les traits et sous la figure d'un homme, ce Dieu était toujours représenté en érection et dans l'attitude qui annonce le développement de cette faculté féconde de notre virilité. Tel, dans le monument de Mithra, on voit un génie à bonnet phrygien dans une semblable attitude, et placé à côté du fameux taureau mithriaque qui était en Perse ce qu'était Apis en Égypte.

On rencontre partout, dit Plutarque, des statues d'Osiris où ce Dieu est représenté sous la figure d'un homme en forte érection, pour désigner sa force féconde

---

(*a*) De Iside, p. 362. — (*b*) Ibid., p. 368.

et nourricière (*a*). N'est-ce pas là le caractère que Diodore, d'après les Égyptiens, donne aux deux astres qui exercent leur empire sur les élémens soumis à la génération, et qui forment la température des saisons et de l'année, c'est-à-dire au soleil et à la lune, les deux premières causes ou divinités de la théologie égyptienne? Aussi Plutarque (*b*) convient-il que plusieurs savans prétendaient qu'Osiris était le soleil, et qu'Isis était la lune.

Plutarque ajoute (*c*) que le voile de couleur de feu qui couvrait les statues d'Osiris, désignait le corps visible du soleil dépositaire de la force du bon principe. Il s'indigne contre ceux qui plaçaient Typhon dans la sphère du soleil, attendu que Typhon n'a rien en lui de lumineux, ni de salutaire, rien qui tende à l'ordre et à la génération; au contraire, tout chez lui tend au désordre et à la destruction des êtres. La sécheresse, les vents malfaisans, la mer, les ténèbres, tout ce qui dans la Nature a une qualité nuisible et destructive, est censé une opération de Typhon (*d*). L'âne récalcitrant, le crocodile, l'hippopotame lui étaient consacrés. Tous les animaux malfaisans, les plantes venimeuses, tous les événemens malheureux lui étaient attribués, comme à la cause universelle de tous les maux (*e*). Ce sont ces deux forces opposées et contraires qui se mêlent dans la Nature ou dans le monde sublunaire, dans lequel se choquent les deux principes, avec avantage néanmoins de la part du bon principe qui, en dernière analyse, prévaut toujours. C'est de lui que nous vient l'intelli-

---

(*a*) De Iside, p. 371. — (*b*) Ibid., p. 372. — (*c*) Ibid., p. 371. — (*d*) Ibid., p. 369. — (*e*) Ibid., p. 371.

gence (*a*) ou la partie sage de l'ame, qui nous conduit au bien : c'est lui qui verse dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans tous les élémens, dans le ciel et dans les astres, tout ce qu'il y a d'ordonné, de bon, de régulier et de salutaire.

Le bien de la Nature est une émanation d'Osiris et son image. C'est de lui que vient l'ordre, l'harmonie et l'heureuse température des saisons et des périodes célestes. Typhon, au contraire, donne à notre ame les passions et les mouvemens désordonnés qui agitent sa partie brute et matérielle ; aux corps les maladies et les secousses violentes qui altèrent sa santé et le dérangent. Les intempéries de l'air, les dérangemens des saisons, l'obscurité des éclipses sont aussi son ouvrage. Son caractère est la *violence* et la résistance [66] au bien de la Nature, et à l'ordre auquel le bon principe la rappelle sans cesse comme à sa fin.

Voilà deux caractères d'opposition bien prononcés entre les deux principes de la théologie égyptienne, Osiris et Typhon, qui, comme a très-bien observé Plutarque (*b*), répondent à l'Ormusd et à l'Ahriman des Perses, et aux principes de bien et de mal, de lumière et de ténèbres, qui sont aux prises dans l'administration de l'Univers [67], suivant toutes les théologies, sans en excepter celle des Juifs, ni celle des Chrétiens.

La bonté fut donc le caractère d'Osiris ; et, parmi les actes de sa bienfaisante puissance, on distingua celui de la végétation universelle, par laquelle tout naît et croît ici-bas. C'est cette activité féconde qu'exprimaient ses statues symboliques, soit qu'on le peignît sous l'emblème

---

(*a*) De Iside, p. 371. — (*b*) Ibid., p. 369, 370.

d'un homme qui va exercer sa faculté génératrice, soit qu'on le représentât sous l'emblème du signe céleste, sous lequel se développe cette force, et avec tous les caractères de la génération. C'est là l'origine des fameuses pamylies, ou des fêtes ityphalliques, célébrées en honneur d'Osiris, fêtes que les Grecs ont adoptées (*a*) dans le culte de leur Dieu à tête et à pieds de taureau, connu sous le nom de Bacchus, le même que l'Osiris des Égyptiens, suivant la remarque des Grecs (*b*) cités par Hérodote, Plutarque et par d'autres auteurs. On portait dans ces fêtes l'image du membre viril, comme dans les phalléphores de la Grèce. On le regardait comme le principe fécond par lequel le Dieu source de tous les êtres les multiplie dans l'acte de sa fécondité éternelle.

Comme l'eau, dans la théologie des Égyptiens, était réputée l'élément primitif que la divinité avait fécondé, on disait que les parties sexuelles d'Osiris et les semences de sa fécondité étaient tombées dans les eaux du Nil, appelé originairement chez eux *Océan*. Cette fiction passa dans la théologie des Grecs qui supposèrent également que, lorsque Chrone ou Saturne eut mutilé *Uranus*, les parties sexuelles du Dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble tombèrent dans les eaux de l'Océan, et donnèrent naissance à Vénus, Déesse de la génération. Cette dernière fiction est évidemment une copie de la première, et a pour base la même opinion physique sur l'eau, le premier des quatre élémens, suivant certains théologiens. C'est par là que Plutarque explique (*c*) une pratique usitée dans le culte d'Osiris. Dans les céré-

---

(*a*) De Iside, p. 355. — (*b*) Herod, l. 2, c. 48. Plut. de Iside, p. 365. — (*c*) De Iside, p. 365.

monies qui se faisaient en honneur de ce Dieu, on portait en pompe un vase destiné à contenir l'eau. Ce symbole rappelait le dogme des prêtres égyptiens, qui regardaient non-seulement l'eau du Nil, mais toute portion du principe humide en général, comme une émanation d'Osiris (*a*). En effet, Osiris était, comme Bacchus, le maître ou le dispensateur souverain du principe humide de la Nature, dit Plutarque (*b*). Or, l'on sait que c'était le principe humide qui, dans la théologie égyptienne, était l'élément générateur de toutes choses. Ces idées cosmogoniques furent adoptées par Homère et par Thalès, comme l'observe très-bien Plutarque.

Les Égyptiens consacraient aussi à Osiris le bois de figuier. C'était un symbole destiné à exprimer l'irrigation ou l'arrosement, et le mouvement générateur donné à tous les êtres. Ils croyaient remarquer dans le figuier quelque ressemblance avec le membre actif de la génération de l'homme. Le bois de figuier, chez les Grecs, servait à former les phallus de Bacchus. La statue de Priape, dans Horace, était faite d'un tronc de figuier (*c*). Le phallus des pamylies égyptiennes était triple, pour désigner, suivant Plutarque (*d*), les trois élémens, terre, air et feu, qui étaient sortis de l'élément primitif ou de l'eau, laquelle, dans le commencement, avait été l'origine de toutes choses. Cette idée cosmogonique a été adoptée par l'auteur de la Genèse. Osiris étant regardé comme l'auteur de l'ordre et de tout le bien de l'Univers, dont l'eau était la matière primitive, on attribua à Osiris tout ce qui entrait dans l'organisation

---

(*a*) De Iside, p. 366. — (*b*) Ibid., p. 364. — (*c*) Horace, l. 1, satire 8. — (*d*) De Iside, p. 365.

des êtres, comme matière première soumise à son action créatrice. C'est de lui que venait l'humide fécond qui renfermait la semence et les germes de toutes les générations, suivant Plutarque (*a*). Il était le grand demiourgos, qui agissait sur le principe humide qui compose la sève des plantes et la semence des animaux. Car c'est par cet agent que s'opère le grand ouvrage des générations dans l'immense laboratoire de la Nature.

Osiris, ainsi que le Dieu de Moïse, en s'unissant au principe spiritueux, ou à l'ame du monde, fécondait le chaos et organisait l'Univers, en y répandant tous les germes de bien et les principes d'ordre que nous y trouvons. De là le nom et les attributs d'Osiris, qui tous concourent à nous le représenter comme une cause féconde et bienfaisante, laquelle agit dans la Nature par le soleil, sous le nom d'Osiris. Or, comme la végétation des arbres et des plantes dépend du soleil qui, par sa chaleur active, fait monter et [68] circuler la sève, laquelle forme les fruits, Osiris ou le soleil fut regardé comme le Dieu tutélaire de l'agriculture, et le premier planteur de la vigne, celui à qui on devait l'usage des boissons fortes que l'homme substitua à l'eau. On l'invoqua sous ce titre. Ainsi Virgile (*b*) invoque, à la tête de son poëme sur l'agriculture, les deux premiers flambeaux de la Nature, qui engendrent l'année, et avec elle toutes les productions qu'elle voit éclore. C'est le soleil qui est l'auteur de tous les biens dont nous jouissons. Si l'harmonie du monde se maintient dans toutes ses parties, c'est, dit Jamblique (*c*), parce que la force bienfai-

(*a*) De Iside, p. 364. — (*b*) Virg. Georg., l. 1, v. 5. — (*c*) Jamblich. sect. 6, c. 7.

sante d'Osiris se conserve pure et incorruptible. Car Osiris, suivant Plutarque (*a*), est le Dieu bienfaisant. Entre autres idées que présente son nom, il exprime principalement celle d'une force active, ou productrice et bienfaisante. Il avait un autre nom, savoir celui d'*Omphis*, qu'Hécatée traduisait par le mot *bienfaisant*.

Nous avons vu jusqu'ici que tous les caractères que lui donnent les traditions sacrées et les explications de Plutarque, ainsi que les divers attributs de ce Dieu, concourent à établir cette double idée sur Osiris, et à peindre sous ce nom le Dieu-soleil, considéré sous les rapports de Dieu créateur, de demiourgos universel, de chef des productions et des reproductions éternelles qui ont lieu ici-bas, enfin de Dieu souverainement bon et bienfaisant. Tel, en effet, le soleil a dû paraître à tous les hommes.

Si on veut encore d'autres autorités qui confirment notre assertion, savoir que le fameux Osiris des Égyptiens n'était que le soleil, et qu'Isis son épouse n'était que la lune, nous en rapporterons quelques-unes, afin qu'il ne reste aucune espèce de doute sur cette vérité. Elle doit nous servir de base pour expliquer leurs aventures par les mouvemens et par les apparences célestes, considérées dans leurs rapports avec la végétation et avec les périodes de bien et de mal qui partagent la durée de la révolution que mesurent le soleil et la lune. En effet, s'il est une fois bien reconnu qu'Osiris et Isis ne soient que les deux premiers agens de la Nature, il s'ensuit nécessairement que toute leur histoire se réduit à

(*a*) De Iside, p. 368.

des allégories physiques et cosmiques, et qu'il faut l'expliquer par le jeu apparent des causes naturelles. Or, cette vérité est encore attestée par d'autres auteurs que ceux que nous avons déjà cités.

Diogène Laërce (*a*) nous dit que les Égyptiens adoraient, comme Dieux, le soleil et la lune sous les noms d'Osiris et d'Isis, et qu'ils étaient persuadés que rien ne naissait sur la terre que par l'action combinée des différens feux qui brillent dans les astres; qu'ils les représentaient par des figures d'animaux. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit Plutarque (*b*), que le bœuf sacré, connu sous le nom d'Apis, était l'image d'Osiris; et avec ce que dit Lucien (*c*), qu'il était la représentation vivante du taureau céleste, à l'influence astrologique duquel il était soumis. Ces astres agissaient sur la matière universelle dont étaient formés les quatre élémens qui entraient dans l'organisation des différentes espèces d'animaux, suivant l'opinion des mêmes Égyptiens, au rapport de Diogène Laërce. Suidas (*d*) atteste également que les divinités, adorées en Égypte sous les noms d'Osiris et d'Isis, sont le soleil et la lune. Macrobe (*e*) prétend aussi qu'Osiris est le Dieu-soleil honoré sous ce nom en Égypte, et il y ajoute une description du symbole sous lequel on désignait la puissance de cette divinité. On mettait une espèce d'œil au-dessus d'un sceptre. Cet emblème, dit Macrobe, représentait Osiris ou le soleil, qui, du haut des cieux, exerce sa puissance royale et porte ses regards sur toute la Nature. Aussi

(*a*) Diog. Laert. Præm., p. 7. — (*b*) De Iside, p. 362. — (*c*) Lucian de Astrol., p. 986. — (*d*) Suid. in voce δογμα. — (*e*) Macrob. Saturn., l. 1, c. 21.

l'antiquité a-t-elle appelé le soleil l'*œil de Jupiter* (*a*). Sextus Empiricus dit pareillement des Chaldéens qu'ils comparaient le soleil à un roi et à l'œil droit (*b*). Martianus Capella nomme aussi le soleil l'*œil du monde*; et parmi les différens noms de Dieux qu'il lui donne, il l'appelle le *puissant Osiris* qu'on adore à Memphis (*c*), conséquemment l'époux d'Isis dont le bœuf de Memphis était l'image. Il lui donne encore le nom de Sérapis, adoré en commun avec Isis sur les bords du Nil, et dont le culte se rapportait, dit Macrobe (*d*), au soleil révéré sous un autre nom et sous une autre forme. Parmi la foule des noms que l'oracle de Claros, cité par Eusèbe, donne au soleil, on retrouve aussi celui d'Osiris, roi des astres et du feu éternel (*e*), qui engendre l'année et les saisons, et qui dispense les pluies et les vents, et ramène l'aurore et la nuit. Dans les chants que les Égyptiens adressaient à Osiris, ils invoquaient, dit Plutarque (*f*), le Dieu qui siége dans le soleil et qui s'enveloppe de ses rayons, c'est-à-dire la force invisible et éternelle qui modifie le monde sublunaire par le moyen du soleil. Ainsi, David dit de Dieu qu'il a placé dans le soleil ses pavillons brillans.

Il paraît donc constant, par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Osiris et Isis, si fameux dans la théologie égyptienne, se réduisent au soleil et à la lune, ou aux deux causes visibles des générations sublunaires, qui, d'après les principes de la théologie égyptienne (*g*),

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 371. — (*b*) Sext. Emp., l. 5, p. 343. — (*c*) Martian. Capell. de Nupt. Phiol., l. 2, c. 2. — (*d*) Macrob. Sat., l. 1, c. 20. — (*e*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 15. — (*f*) De Iside, p. 372. — (*g*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 4.

étaient censées dépendre du mouvement et de l'action des astres, et spécialement de celle du soleil, à qui ces peuples attribuaient l'organisation universelle du monde, du soleil, leur grand demiourgos, suivant Chérémon et suivant les plus savans prêtres de l'Égypte.

Il paraît également constant qu'Osiris était le soleil, considéré sous les rapports d'être fécond et bienfaisant, qui, avec Isis ou avec la lune, faisait naître et croître tout ici-bas, et qui se montrait le premier agent des générations sublunaires et l'auteur de tout le bien de la Nature. Aux preuves par lesquelles nous avons déjà établi cette seconde proposition, nous ajouterons ce que dit Plutarque (*a*), qu'Osiris est le Dieu connu sous les noms de Bacchus et de Sérapis. Or, Sérapis est le nom du Dieu qui met l'ordre et l'ornement que nous admirons dans le monde, suivant Plutarque. Quant à Bacchus, il était avec Cérès (*b*), cette Cérès qu'Hérodote assure être l'Isis égyptienne, censé présider à la distribution de tous les biens dont nous jouissons ici-bas : de ces deux divinités émanait tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la Nature. L'une fournissait le germe et le principe de bien, et l'autre le recevait et le conservait comme en dépôt. Telle était effectivement la fonction d'Osiris et d'Isis, ou du soleil et de la lune, dans la théologie égyptienne. Il en était de même dans celle des Perses. On lit, dans plusieurs endroits de leurs livres sacrés, que la lune est dépositaire de la semence et des germes de fécondité que lui communique le taureau, c'est-à-dire d'Osiris ou du soleil, qui prenait au

---

(*a*) De Iside, p. 362. — (*b*) Ibid., p. 377.

printemps cette forme pour la féconder (*a*) au moment où l'on *célébrait son entrée dans la lune* ou son coït avec elle (*b*). Aussi le taureau prenait-il le nom d'Osiris et d'Apis, de cet Apis qui, suivant Plutarque, est l'image (*c*) d'Osiris, et, suivant Lucien, celle du taureau céleste (*d*). Plutarque confirme ce rapport des deux théologies, lorsqu'il nous dit que Bacchus amena de l'Inde deux taureaux dont l'un s'appela *Apis* (*e*) et l'autre *Osiris*; et ailleurs, qu'Apis était spécialement consacré à Osiris (*f*), et qu'Apis et Osiris avaient le même objet (*g*). Ainsi la lune est fécondée en Perse par le taureau; et en Égypte, par Osiris, nom du taureau sacré que Bacchus ou Osiris, époux d'Isis, était censé avoir amené avec lui de l'Orient. Dans l'une et l'autre théologie, c'est donc la lune qui agit sur la terre; mais elle est toujours subordonnée à l'empire du soleil qui s'unit à elle et la féconde, en prenant la forme du taureau, c'est-à-dire du signe équinoxial de printemps, dans lequel on plaça le lieu de l'exaltation de cette planète, ou le lieu de sa plus grande énergie sur la terre. La force d'Osiris, comme dit Plutarque (*h*), s'exerçait par la lune; ce qui lui fit donner le nom de mère du monde et lui fit attribuer le double sexe. En effet, elle faisait la fonction de cause passive et de cause active tout à la fois : de cause passive relativement au soleil qui la fécondait, et de cause active relativement à la terre, à qui elle transmettait les germes de fécondité qu'elle avait reçus de l'astre bienfaisant qui organise la matière sublunaire. Dans la

---

(*a*) Zend-Avest., t. 2, p. 16, 17, 18, 363, 371. — (*b*) De Iside, p. 368. — (*c*) Ibid. — (*d*) Lucian de Astr., p. 986. — (*e*) De Iside, p. 362. — (*f*) Ibid., p. 370. — (*g*) Ibid., p. 362. — (*h*) Ibid., p. 368.

théologie des Japonais, c'est aussi la lune qui s'unit au taureau pour faire éclore l'ordre du monde, qui sort de l'œuf symbolique que le taureau sacré des Japonais brise avec ses cornes. Il est bon de rapprocher ainsi toutes ces théologies. On y voit que la lune est partout le grand agent des générations, et que concurremment avec le taureau, ou avec le soleil du taureau, elle est censée verser dans la matière les germes de bien, d'ordre et de fécondité, que la terre, chaque année, reçoit du ciel.

C'est par ces deux agens que le bon principe corrige les germes de mal que le principe ténébreux attache à la matière. L'activité bienfaisante d'Osiris en triomphe, et les enchaîne pour quelque temps par l'organisation que reçoit la matière, sur laquelle agit la force puissante qui met l'ordre et les formes régulières qui embellissent le monde (*a*). Or, ce bon principe, ce principe fécond, c'est le soleil ou Osiris, dont le taureau Apis est l'image vivante, et qui prend lui-même le nom d'Osiris; car Osiris et Apis, suivant le plus grand nombre des prêtres d'Égypte, sont deux noms qui concourent à exprimer la même idée (*b*), savoir : celle de la force créatrice bienfaisante qui est le principe de la végétation et de toutes les générations sublunaires. Ces énormes testicules qu'on voulait qu'eût le bœuf Apis tendaient à exprimer cette idée de fécondité, comme nous l'avons déjà observé. Les taureaux sacrés des Égyptiens, suivant Diodore (*c*), tant celui qu'on appelait *Apis* que celui qu'on nommait *Mnevis*, étaient consacrés à Osiris, et

(*a*) De Iside, p. 368. — (*b*) Ibid., p. 362. — (*c*) Diod., l. 1, p. 13.

recevaient à ce titre les hommages que l'on rend à la Divinité, et cela par une loi commune à tous les Égyptiens. Le taureau Mnevis était celui que les Égyptiens honoraient à Héliopolis (*a*) ou dans la ville du soleil. Il était le taureau sacré d'Osiris, dit Plutarque; ce qui exprime bien les rapports qu'on avait cru devoir établir entre Osiris et l'animal céleste auquel le soleil ou Osiris s'unissait tous les ans à l'équinoxe de printemps. Nous ne pouvons trop revenir sur cette idée.

Cette observation sur le soleil du taureau, et sur l'influence qu'il exerçait sur le principe humide de la Nature, était d'autant plus importante pour les Égyptiens, que c'était à l'équinoxe de printemps que l'on commençait à remarquer une espèce de mouvement dans l'eau du fleuve, qui peu à peu se soulevait et croissait au point d'épancher ses eaux sur les terres de l'Égypte qu'il fertilisait. C'était aux approches de la néoménie équinoxiale que ce premier ferment commençait à se développer, si nous en croyons Eusèbe (*b*) dans l'explication qu'il nous donne d'une figure symbolique destinée à représenter la néoménie de l'équinoxe de printemps et les effets qu'elle produisait sur le Nil. Il résulte de ce qu'il nous dit que, si la terre d'Égypte recevait sa fécondité des eaux du Nil, le Nil lui-même la recevait de l'action combinée qu'exerçaient sur lui le soleil et la lune dans leur union équinoxiale, au moment où se faisait la conjonction d'Osiris avec la lune, pour me servir des termes de Plutarque (*c*).

Ce sont ces rapports de fonctions semblables, entre

(*a*) De Iside, p. 364. — (*b*) Præp. Ev., l. 3, c. 12. — (*c*) Plut. de Iside, p. 368.

le Nil et la terre, entre Osiris et la lune, qui ont fait souvent confondre par les anciens Osiris avec le Nil et Isis avec la terre (*a*). Effectivement, le Nil était à la terre ce qu'Osiris était à la lune, c'est-à-dire, dans les rapports de principe fécondant et de principe fécondé. Mais en remontant à l'origine du bien et de la fécondité que répand le Nil, on voit que la source en est primitivement dans le ciel et dans le soleil du taureau, dont le bon principe emprunte sa forme pour mettre l'ordre et l'activité dans la matière terrestre. Il a pour agens intermédiaires la lune et le Nil, qui, avec l'air fécondé par la lune, servent de canal de communication et de véhicule aux émanations du ciel jusqu'à la terre, laquelle les couve, les conserve et les fait entrer dans sa substance. Aussi disait-on que le Nil était un écoulement d'Osiris (*b*), comme on disait d'Osiris lui-même qu'il était le principe de tout l'humide fécondant qui se trouve dans la Nature, et surtout de celui qui entretient la verdure et qui fait la beauté du printemps (*c*). Enfin on le regardait, dit Plutarque, ainsi que Bacchus (*d*), comme le maître souverain de l'humidité de la Nature ou de la Nature humide; parce que c'est lui qui distribuait la sève dans les arbres et qui entretenait la végétation. Au contraire Typhon, son ennemi, était le principe aride qui arrêtait la sève et desséchait les productions de la Nature. C'est celui qui se manifeste en automne (*e*), suivant Plutarque, au lieu que la force féconde et spermatique d'Osiris avait pour premier agent

---

(*a*) De Iside, p. 363, 366. — (*b*) Ibid., p. 365, 366. Plut. Sympos., l. 7, c. 8, p. 329. — (*c*) Ibid., p. 364. — (*d*) Ibid., p. 365. — (*e*) Ibid., p. 364.

l'humidité qui lui sert d'intermédiaire pour s'unir à la matière qu'il organise par la génération (*a*). C'est ce qu'indique la fiction qui suppose que les parties sexuelles d'Osiris furent jetées dans les eaux du Nil ; ce qui donna lieu à l'institution des fêtes ityphalliques. C'est, continue Plutarque, l'humide qui, amollissant la dureté excessive de la Nature aride, produit les exhalaisons dont s'alimente le principe actif ou le *spiritus* fécond, connu sous le nom de Jupiter ou d'ame universelle, lequel n'a point de plus grand ennemi que la Nature aride et que le feu desséchant (*b*). C'est ainsi que, dans la théologie des Perses, on voit Ahriman, dans la guerre qu'il fait à Ormusd, répandre sur les arbres et sur les plantes une eau brûlante qui les dessèche. Typhon est de même, dans la théologie égyptienne, le principe d'aridité et de stérilité qui dessèche l'humidité féconde que verse Osiris ou le bon principe, lequel produit l'intumescence des eaux qui fertilisent le sol d'Égypte. Voilà pourquoi Plutarque (*c*) dit que, par la tyrannie de Typhon et par les embûches qu'il dresse à Osiris, on doit entendre cette force dessicative qui consume l'humidité, qui alimente et accroît l'intumescence du Nil. Aussi, dit-il, célébrait-on la mort d'Osiris en automne, au moment où le Nil se retire des campagnes, lorsqu'il laisse la terre à sec et qu'il rentre dans son lit.

Nous croyons devoir insister sur cette partie de la théologie égyptienne, parce qu'elle exprime le caractère des deux principes lumière et ténèbres, bien et mal, considérés dans leurs rapports avec la terre et avec

---

(*a*) De Iside, p. 365. — (*b*) Zend-Avest. Boundesh., p. 356. — (*c*) De Iside, p. 366.

les alternatives de génération et de destruction qui partagent la durée de la révolution annuelle du soleil. Dans les autres pays, à la place du Nil, on substitua ces pluies fécondes dans lesquelles descend l'éther ou le Dieu tout-puissant, dont parle Virgile, lorsqu'il s'unit à la terre et qu'il vient la féconder. On les opposa aux vents arides d'automne, qui dessèchent les plantes, et aux pluies abondantes, mais infécondes, qui ne produisent que la putréfaction des fleurs, des plantes et des feuilles (*a*). En effet, on doit regarder comme agens de Typhon, dit Plutarque (*b*), non-seulement la sécheresse, les vents dangereux, la mer, les ténèbres, mais en général tout ce que la Nature renferme de nuisible et de propre à engendrer la corruption et à produire la destruction. C'est à la suite de cette réflexion que Plutarque développe la théorie des deux principes opposés dans la Nature, qui se retrouve dans toutes les théologies, et que nous avons exposée dans notre deuxième livre (*c*).

Il voit, dans Typhon ou dans l'ennemi d'Osiris, le principe de corruption de la matière [69] que rectifie et corrige Osiris, non pas en le détruisant, mais en y versant les biens qu'elle n'a pas d'elle-même (*d*). C'est de ce principe vicieux du monde de ténèbres, ou du monde inférieur, auquel est attaché Ahriman ou Typhon, que naissent les tremblemens et les secousses violentes qu'éprouve la terre, les agitations tumultueuses de l'air, les ardeurs brûlantes, les foudres et tous les météores ignées; la corruption pestilentielle qui infecte l'air et les eaux.

(*a*) Plut. de Iside, p. 369. — (*b*) Ibid., p. 371. — (*c*) Voy. Ci-dessus, l. 2, c. 5. — (*d*) De Iside, p. 373.

Ce principe désastreux fait des excursions jusqu'à la sphère de la lune, et obscurcit l'éclat brillant des cieux et des astres par d'épaisses ténèbres. Tel, en effet, la théologie des Perses nous peint Ahriman (*a*), et celle des Égyptiens, Typhon, dans le poëme de Nonnus (*b*). Tel aussi le livre de l'Apocalypse nous peint cet ange malfaisant, qui ouvre le puits de l'abîme d'où sort la fumée qui obscurcit le soleil (*c*). Cette révolte du mauvais principe contre le principe de bien et de lumière, soit Ormusd, soit Osiris, soit le Dieu créateur, père des anges de lumière, a été représentée dans toutes les cosmogonies sous toutes les formes. Osiris, au contraire, suivant Plutarque, remplit la matière du monde (*d*), par le moyen d'Isis, des principes de bien, de pureté et d'ordre, par lesquels se soutient l'harmonie de la Nature [70]. Comme c'est à l'équinoxe de printemps que le Dieu créateur ou le principe actif du monde, le Dieu-soleil, organise les plantes, développe les germes que recèle la terre dans son sein, et qu'il produit le bel ordre de choses que nous admirons dans nos climats septentrionaux, depuis le printemps jusqu'à l'automne; ce sera à cette époque que nous ferons commencer l'exercice de la puissance féconde et bienfaisante du soleil. Ce sera, par la même raison, à l'équinoxe d'automne que nous la ferons cesser, lorsque le principe ténèbres reprend son empire dans l'Univers. En cela, nous sommes d'accord avec les traditions égyptiennes qui rapportaient aux saisons et aux époques variées de la végétation annuelle les aventures d'Osiris, telles que sa

---

(*a*) Zend-Avest. Boundesh., p. 355. — (*b*) Nonnus Dionys., l. 2. — (*c*) Apocalyps., c. 9, v. 2. — (*d*) De Iside, p. 374.

mort et sa résurrection. On plaçait la mort à l'équinoxe d'automne, au lever du soir du taureau ou des pleïades, et sa résurrection au printemps, lorsque la végétation reprend une activité nouvelle (*a*). Ceci est vrai dans nos climats, mais ne s'accorde pas exactement avec la végétation de l'Égypte. Ce n'est donc pas en Égypte qu'on doit en chercher l'origine; car ce n'est point au sol d'Égypte que cette idée cosmogonique était relative, mais à tout notre hémisphère boréal [71]. Aussi Plutarque convient-il que les mêmes cérémonies qui avaient pour objet Osiris ou le soleil en Égypte, se célébraient en Grèce à la même époque (*b*). Dans toute l'Asie et à l'occident de l'Europe, l'on avait conservé des traditions qui réveillaient les mêmes idées cosmogoniques sur la marche du soleil dans l'hémisphère supérieur et inférieur, et conséquemment sur celle de la végétation qui lui correspond. La suite de ce traité va prouver que c'est effectivement d'après la marche du soleil dans le zodiaque, comparée avec le développement de la végétation avec ses progrès et son terme, et avec les saisons qui en mesurent la durée, que toute l'histoire d'Osiris et ses aventures merveilleuses doivent s'expliquer. C'est à tort que Plutarque, vers la fin de son traité, a voulu rappeler aux idées métaphysiques des platoniciens, et au monde invisible, une fiction qui toute entière a pour base la physique et les phénomènes de l'ordre visible du monde. Osiris ou le soleil est le premier bien et la source féconde de toutes les beautés et de l'ordre d'ici-bas, vers laquelle court sans cesse Isis ou la lune, pour les communiquer à la terre. Elle en verse au printemps les

(*a*) De Iside, p. 377. — (*b*) Ibid., p. 378.

germes dans l'air, dans les eaux et dans la terre, par le moyen du feu céleste demiourgique, qui organise tout, et qui vivifie les élémens jusqu'au moment de la retraite du soleil vers les régions australes. Alors la matière se trouve abandonnée aux outrages et aux chocs de l'esprit tumultueux et désordonné, qui la pénètre, et que le ciel avait subjugué jusque-là, et enchaîné dans les organisations régulières des plantes et dans l'ordre et l'heureuse harmonie des saisons, pendant la demi-révolution du soleil, c'est-à-dire, depuis le printemps jusqu'à l'automne. Cette vérité va être démontrée par des preuves astronomiques, tirées des constellations qui figurent dans l'histoire merveilleuse d'Osiris et d'Isis ou du soleil et de la lune, dont la marche est mesurée par la succession des levers et des couchers des astres. Résumons et reprenons le fil de nos idées.

D'abord nous avons établi comme principe incontestable que, dans la théologie égyptienne, Osiris était le soleil; 2° qu'il était le soleil considéré sous les rapports d'astre fécond et bienfaisant, de qui la terre reçoit les germes de bien et d'ordre durant tout le temps destiné à l'action du bon principe, c'est-à-dire depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, termes naturels de la durée du règne d'Ormusd ou du Dieu source de bien et de lumière. Il résulte de là que le signe du taureau et celui du scorpion, qui répondaient à ces deux équinoxes, à cette époque éloignée, doivent jouer un grand rôle dans cette histoire, et après eux les autres constellations voisines des équinoxes qui fixaient les limites de la durée de l'action féconde du soleil. Or, c'est précisément ce que nous observons et ce qui est arrivé effectivement.

Osiris, comme Bacchus, était peint avec des cornes de bœuf, ou avec les attributs du signe qui autrefois occupait l'équinoxe de printemps. Osiris était le nom du taureau de Bacchus (*a*). Apis était l'image vivante d'Osiris, et ces deux noms rentraient dans l'expression de la même idée (*b*). Mais Apis lui-même était l'image du taureau céleste (*c*), et il portait tous les attributs astrologiques de ce signe. En effet, on voyait sur son épaule le croissant de la lune qui avait son exaltation dans ce signe, et outre cela les marques caractéristiques de la planète Vénus qui y a son domicile, de Vénus Déesse de la génération dont le grand développement arrivait sous ce signe. Tant de rapports déjà prouvés, et qui ne sont réunis ici sous un même point de vue qu'afin de faire mieux voir la liaison qu'il y avait entre le soleil fécond ou Osiris, et le signe de l'équinoxe de printemps, achèveront de convaincre le lecteur que c'est le taureau équinoxial qui figure dans la fable d'Osiris.

Le scorpion, ou le signe de l'équinoxe d'automne, ne joue pas un rôle moins important dans cette même histoire. En effet, c'est pendant le mois où le soleil parcourait le scorpion que le Dieu-soleil, sous le nom d'Osiris, perdait la vie et la fécondité qu'il avait communiquées à la Nature sous la forme de taureau. Typhon que l'antiquité peignit avec des pieds et des mains hérissées de serpens, et qui, dans le planisphère égyptien de Kirker, est casé sous le scorpion, Typhon, suivant Plurarque (*d*), attaqua Osiris, le mit dans un coffre obscur et le jeta dans le Nil, et cela sous le dix-septième degré du scor-

(*a*) De Iside, p. 362. — (*b*) Ibid. — (*c*) Lucian de Astrol., p. 986. — (*d*) De Iside, p. 356.

pion. C'est donc sous le scorpion d'automne qu'Osiris perdait la vie et la fécondité ; et c'était au printemps qu'il la recouvrait, puisqu'alors, suivant le même Plutarque, on célébrait le *coït* d'Osiris avec la lune (*a*). Les deux signes astronomiques, taureau et scorpion, étaient donc les formes célestes auxquelles s'unissait le soleil lorsqu'il fécondait la terre et lorsqu'il cessait d'agir sur elle, ou que sa virilité lui était ravie. C'est alors, dit Plutarque (*b*), que la lumière s'affaiblit, que la nuit reprend son empire et prolonge sa durée ; que le Nil se retire, que la terre se dépouille de sa verdure et les arbres de leur feuillage.

Cette idée cosmogonique est rendue de la manière la plus expressive dans le monument de Mithra, dont nous donnerons ailleurs une explication plus détaillée. On y voit ce scorpion redoutable serrer les testicules du fameux taureau équinoxial sur lequel est monté Mithra, ou le soleil du printemps, et le Dieu de la génération, pour me servir des termes de Porphyre (*c*). On y voit deux arbres, l'un couvert d'un feuillage naissant, au pied duquel est un petit taureau et un flambeau allumé ; et l'autre chargé de fruits, au pied duquel est un scorpion et un flambeau renversé et éteint. Il est évident que c'est le printemps et l'automne qu'on y a peints. Le taureau dont les testicules sont rongés par le scorpion est évidemment l'Osiris taureau, mis à mort par Typhon, sous le signe du scorpion. Ainsi la cosmogonie des Perses et celle des Égyptiens se trouvent absolument ici d'accord, tant pour l'idée cosmogonique que pour les emblèmes célestes qui servent à la rendre.

(*a*) De Iside, p. 368. — (*b*) Ibid., p. 366. — (*c*) Porphyr. de Antr. Nymph., p. 124.

Nous en avons une nouvelle preuve dans le poëme des Dionysiaques de Nonnus. Le poëte y chante les courses de Bacchus égyptien. Dans ce poëme dont nous donnerons bientôt l'analyse, on voit le principe du bien et de la lumière, qui a perdu sa force et ses foudres. Elles lui ont été ravies par Typhon, par celui-là même que nous venons de voir attaquer Osiris et le tuer sous le signe du scorpion. Après un long combat qui finit avec l'hiver, le Dieu-lumière reprend son empire et sa foudre, sous le signe du taureau, et rétablit l'harmonie du monde, que Typhon avait dérangée (*a*). Le taureau est donc encore ici le signe sous lequel le bon principe, le Dieu de lumière, vient réparer la Nature que Typhon, pendant l'hiver, avait dégradée. Passons aux constellations qui fixent les termes de cette course du soleil dans les signes sous lesquels s'opère le bien de la Nature, ou dans les six signes supérieurs dans lesquels voyage Osiris, lorsqu'il parcourt la terre et qu'il va y répandre ses bienfaits, parmi lesquels on compte le don précieux des raisins et des moissons que le soleil fait croître et mûrir.

Près des limites de l'équinoxe de printemps, sont le grand chien et Orion, au midi de l'écliptique; au nord, le cocher qui porte la chèvre, femme de Pan. Près de là, et au milieu de l'écliptique, sur la route même du soleil, on trouve les deux gémeaux qui portent les noms de Triptolème et d'Apollon. Près des limites de l'équinoxe d'automne, on remarque, au midi de l'écliptique, le centaure et le loup; au nord, l'Hercule céleste et la lyre (*b*) d'Apollon, dont les cordes égalaient le nombre

(*a*) Nonnus Dionys., l. 3. — (*b*) Hygin, l. 2, c. 8.

des muses qui l'ont placée aux cieux. Nous avons donc projeté ces constellations sur un planisphère dans le voisinage des points équinoxiaux, ou aux termes de la carrière que parcourt Osiris dans la partie supérieure de notre hémisphère.

On sait que le grand chien ou Sirius fut honoré sous le nom d'*Anubis* en Égypte, et qu'il était le paranatellon du taureau. On se rappelle ce beau vers de Virgile : « Lorsque le taureau brillant ouvre avec ses cornes dorées les portes de l'année, et que le chien céleste, se couchant avec lui, abandonne l'Olympe (*a*). » Le commentateur de Virgile, Servius, fixe cette époque du coucher héliaque du grand chien au temps où le soleil parcourt le taureau. Columelle marque ce coucher pour la veille des calendes de mai (*b*), qui de son temps répondaient vers le milieu du taureau.

Le calendrier des pontifes romains fixe au lendemain le lever de la chèvre qui fait partie du cocher (*c*), et qu'on dit être la femme de Pan. Effectivement, dans le planisphère égyptien de Kirker, on voit sur le taureau une figure de Pan avec sa flûte à sept tuyaux. Nous le trouverons encore bientôt uni au taureau, dans le planisphère qui nous servira à expliquer les courses d'Isis. Columelle place ce lever au 3 des calendes de mai (*d*), toujours sous le taureau, lorsque le soleil répond vers le milieu de ce signe, qui autrefois était le premier à partir de l'équinoxe du printemps. Quant à Orion qui est placé aux cieux sous ce même taureau,

---

(*a*) Virg. Georg. I, v. 217. Servius, ibid. — (*b*) Columelle, l. II, c. 2, p. 425. — (*c*) Ovid. Fast., l. 5. — (*d*) Ibid. Columelle, l. II, c. 2.

son coucher héliaque précède de quelques jours celui du chien, mais alors il se couche cosmiquement avec le taureau. Aussi le calendrier des pontifes (*a*) marque-t-il un coucher d'Orion sous le taureau. C'est également au 5 avant les calendes de mai, ou sous le taureau, que le calendrier de Germanicus César fixe le coucher total d'Orion (*b*). Nous l'avons déjà placé dans notre planisphère d'Hercule sous ce même signe du taureau, et il y joue un rôle sous le nom de Busiris, amant et ravisseur des Atlantides ou des pleïades. Les gémeaux, qui suivent immédiatement le taureau, se couchent héliaquement lorsque le soleil arrive vers le milieu du taureau. On leur a donné, entre autres noms, ceux de Triptolème et d'Apollon (*c*).

Les autres constellations sont celles qui avoisinent l'équinoxe d'automne, et qui par leur lever du soir fixaient le départ du soleil dans la route supérieure des signes, le jour même où celles dont nous venons de parler le fixaient par leur coucher du soir ou par leur lever du matin. Ces constellations sont le loup, l'Hercule, soit *Ingéniculus*, soit Esculape, et la lyre d'Apollon consacrée par les muses et placée par elles aux cieux. Il n'est pas difficile de s'assurer, à l'aide d'un globe, qu'elles montent avec le scorpion ou avec le signe opposé au taureau équinoxial. Nous pouvons y joindre de plus les autorités des anciens auteurs. Hygin (*d*) et Eratosthène placent le loup au nombre des paranatellons du scorpion, autrefois signe équinoxial d'automne. La sphère indienne de Scaliger l'y met aussi. Eratosthène

---

(*a*) Ovid. Fast., l. 5. — (*b*) Germ. Cæs. sub Finem. — (*c*) Hygin., l. 2. — (*d*) Ibid., l. 4, c. 13.

case pareillement *Ingéniculus* sous ce signe. Géminus y met la lyre, dont Columelle (*a*) fixe le premier lever au 9 des calendes de mai, sous le taureau. Il donne plusieurs levers de cette même constellation dans le mois qui répond au taureau.

Ces positions célestes une fois bien déterminées, examinons quels sont les principaux personnages qu'amène Osiris ou le soleil à sa suite, dans ce voyage de bienfaisance qu'il entreprend de faire dans les plus belles contrées du monde où il va répandre les découvertes les plus précieuses à l'humanité, et surtout celles qui ont rapport à l'agriculture.

Diodore nous dit qu'Osiris (*b*) se fit accompagner de deux de ses fils, l'un Anubis à tête de chien; et l'autre Macédon à tête de loup. Ce sont précisément les deux formes des animaux célestes qui gardent les termes de sa course, ou les limites équinoxiales. Il ajoute qu'il emmena Pan avec ses satyres ainsi que Triptolème, à qui il avait enseigné l'agriculture, et Apollon qui jouait de sa lyre. Il avait laissé en Égypte Hercule, pour y commander ses armées; et il avait placé Busiris ou Orion, fils de Neptune [72], près des côtes maritimes pour garder cette partie de son empire.

Il n'est pas, comme on le voit, une seule des constellations ci-dessus nommées, qui, dans cette fiction sacrée, ne joue un rôle, et ne devienne un prince à qui Osiris ou le soleil confie une fiction importante. Voici un précis de cette histoire qui déjà est très-abrégée dans Diodore de Sicile (*c*). Osiris épousa Isis sa sœur, et travailla de

---

(*a*) Columelle, l. 11, c. 2. — (*b*) Diod., l. 1, c. 10 et 11, p. 20, 21. — (*c*) Ibid., l. 1, c. 9, etc., p. 18.

concert avec elle à améliorer le sort des hommes. D'abord ils les empêchèrent de s'entre-dévorer par la découverte que fit Isis du froment et de l'orge, que jusque-là on avait laissé croître dans les champs, sans imaginer qu'on en pût tirer parti pour la nourriture de notre espèce. Osiris apprit aux hommes à les cultiver. On adopta d'autant plus volontiers cette nouvelle nourriture, qu'elle était plus agréable et qu'il paraissait avantageux à l'homme de ne pas se nourrir de la chair de ses semblables. On attribue aussi à Isis l'invention des lois qui civilisèrent les premières sociétés, et qui mirent l'homme à l'abri des violences et des outrages de sa cupidité jusqu'alors sans frein. Ce fut Osiris, dit-on (*a*), qui bâtit en Égypte la fameuse Thèbes aux cent portes, et qu'on appela dans la suite *Diospolis*. Il éleva un temple en l'*honneur d'Ammon*, son père. On attribue la construction de ce même temple à Bacchus qui le mit sous l'invocation de Jupiter Ammon dont il était fils (*b*); ce qui est un nouveau trait de conformité entre l'histoire d'Osiris et celle de Bacchus. Osiris construisit aussi d'autres temples en honneur des autres divinités, et donna à des prêtres le soin de leur culte. Osiris et Isis favorisèrent singulièrement tous les artistes et les auteurs des inventions utiles. Ils firent usage du fer pour fabriquer les armes destinées à tuer les bêtes féroces, et les socs de charrue pour cultiver la terre. Ils employèrent l'or à orner les temples des Dieux. Osiris aima principalement l'agriculture et en favorisa les progrès autant qu'il fut en lui. Il découvrit lui-même l'arbuste flexible qui porte le raisin, trouva les moyens de le cultiver;

(*a*) Diod. Sic., c. 14. — (*b*) German. Cæs., c. 18. Hygin., l. 2.

et il fut le premier (*a*) qui planta la vigne et qui but du vin. Il apprit aux autres à la cultiver et à garder le vin. Il mit au nombre de ses premiers favoris Mercure, distingué par la sagacité de son génie et par son heureuse aptitude à inventer toutes les choses qui peuvent être utiles à l'homme. C'est lui qui inventa les caractères alphabétiques, qui donna des noms aux choses, et qui fut le père de la littérature. Il donna au culte ses formes pompeuses ; il observa le premier la nature et l'harmonie des sons et l'ordre des cieux. Il fut aussi l'inventeur des exercices gymniques, de la lutte et des arts qui donnent la force et la grâce au corps. Il inventa la lyre. Il était le secrétaire d'Osiris, et l'homme de confiance de qui celui-ci prenait des conseils.

Enfin, Osiris, jaloux d'acquérir de la gloire par sa bienfaisance, rassemble une armée nombreuse, dans l'intention de parcourir toute la terre habitée et d'apprendre aux hommes à planter et à cultiver la vigne, et à semer l'orge et le froment. Il était persuadé que, s'il venait à bout d'améliorer la condition des hommes et de les civiliser, la reconnaissance le placerait au rang des immortels ; ce que l'événement a justifié. Après avoir mis dans le plus grand ordre toutes les affaires de son royaume, dont il donna la régence à Isis à qui il associa Mercure pour conseiller ; après avoir chargé Hercule de commander les forces qu'il y laissait, et avoir placé Busiris sur les frontières que baigne la mer, et Antée sur les confins de l'Éthiopie pour les protéger, Osiris quitte l'Égypte avec son armée, emmenant avec lui Apollon son frère, qui le premier trouva le laurier comme

(*a*) German. Cæs., c. 19.

lui-même avait trouvé le lierre [73]. Il se fit aussi accompagner de deux de ses fils (*a*), pleins de bravoure ; l'un était Anubis, l'autre Macédon ; le premier portait un casque qui représentait une tête de chien, et le second un casque à forme de tête de loup. Il associa aussi à son expédition Pan, qui est singulièrement honoré en Égypte où non-seulement il a des statues, mais même où l'on a bâti une ville qui lui est consacrée ; c'est Chemmis, autrement Panople [74]. Il fut aussi accompagné de Maron et de Triptolème ; le premier instruit dans la culture de la vigne, et le second dans celle du blé, et dans l'art de labourer les champs et de faire croître les moissons.

Osiris s'avance ainsi vers l'Éthiopie (*b*) où on lui présente une troupe de satyres qui l'égaie beaucoup : car il aimait les ris, les danses et les jeux. Aussi avait-il à sa suite une troupe de musiciens, et entre autres neuf sœurs qu'on appelait Muses, filles distinguées par leur goût et leurs talens pour la musique, et très-instruites à tous égards. Leur chef était Apollon qui prit le titre de Musagètes, ou de conducteur des Muses. Osiris s'était associé tous les gens d'arts et de talens agréables, parce que son expédition n'avait pas pour but la guerre et les combats, mais la bienfaisance qui devait le faire recevoir partout comme un Dieu. Il enseigna aux Éthiopiens l'agriculture, et bâtit chez eux des villes. Pendant qu'il était occupé de ces soins importans, le Nil vint à se déborder, aux approches du solstice et au lever de Sirius, et, s'étant répandu dans les plaines de l'Égypte,

---

(*a*) German. Cæs., c. 11. — (*b*) Diod., c. 11.

il y produisit un déluge [75] qui pensa détruire tous les hommes; mais Hercule, ayant élevé des digues, sauva une partie des habitans, et fit rentrer le fleuve dans son lit. Osiris, quittant l'Éthiopie, passa en Arabie, et après avoir cotoyé la Mer-Rouge, il s'avança jusque dans l'Inde, et vers les contrées les plus inhabitées de l'Orient. Il bâtit dans l'Inde la ville de Nysa, du même nom que la Nysa d'Égypte, où il était né. Il y planta le lierre, et laissa assez de traces de son séjour en ce pays pour que les Indiens se persuadassent que ce Dieu était né chez eux.

Il passa ensuite chez les autres nations de l'Asie, traversa l'Hellespont et vint en Europe où il tua Lycurgue, roi de Thrace, qui s'opposait à ses projets de bienfaisance. Il y laissa Maron pour présider à la culture de la vigne, et il donna la Macédoine à son fils Macédon. Il établit Triptolème dans l'Attique où il montra la culture du blé. Enfin, après avoir mérité la reconnaissance de tous les peuples par les heureuses découvertes qu'il leur communiqua (*a*), Osiris revint en Égypte, chargé des présens que l'Univers reconnaissant lui avait faits, et il y reçut les honneurs divins et l'immortalité pour prix de ses bienfaits. Isis et Mercure s'occupèrent d'y fonder et d'y perpétuer son culte par l'établissement d'un cérémonial religieux, par des mystères et des initiations où l'on célébrait sa puissance bienfaisante.

C'est à son retour en Égypte qu'Osiris fut attaqué par Typhon, son frère et son ennemi, qui lui ravit la vie pendant le mois où le soleil parcourait le scorpion.

(*a*) Diod., c. 12, p. 24.

Les détails et les suites de cette mort seront l'objet de notre travail sur le traité d'Isis, et entreront dans l'explication des aventures et des courses de cette Déesse. C'est pourquoi nous n'en parlons pas ici. Nous nous bornerons à rapporter la phrase par laquelle Diodore finit le récit des voyages d'Osiris et l'histoire de sa vie (*a*). Les prêtres, dit cet auteur, ont conservé long-temps dans le secret les traditions sacrées qui avaient pour objet la mort d'Osiris; mais à la fin ce secret a percé, et il s'est trouvé, dans la suite de temps, quelques indiscrets qui l'ont révélé. Ils nous ont appris qu'Osiris, après un règne dirigé tout entier sur les principes de la justice, avait péri en Égypte par les attentats de Typhon, homme violent et impie, qui coupa son corps en plusieurs morceaux. Les débris en furent recueillis par son épouse qui les retrouva tous, excepté les parties sexuelles de ce prince. Elle s'unit ensuite à Horus son fils, et tira enfin vengeance de Typhon et de ses complices.

Voilà à peu près à quoi se réduisent les détails que Diodore nous a donnés de la vie et des aventures d'Osiris. Il est aisé de voir que l'auteur de cette légende solaire n'a eu en vue que de peindre la Nature féconde du bon principe *Ormusd* qui agit dans le soleil, en nous le représentant sous les traits d'un prince vertueux, juste et bienfaisant, à qui la terre est redevable de tout ce qui contribue à sa fécilité, et qui a enrichi l'Univers de ses dons les plus précieux. Cette conséquence, qui nous paraît incontestable, va acquérir un nouveau degré de force et de lumière, par l'examen et l'analyse que nous allons

---

(*a*) Diod., c. 12, p. 24.

faire de l'histoire des deux frères rivaux, Osiris et Typhon, écrite par Synésius. On y verra évidemment que l'auteur a voulu y mettre en action les deux principes lumière et ténèbres, germes, l'un de bien et l'autre de mal; et les faire contraster entre eux dans cette fiction, comme ils contrastent dans la Nature. L'auteur même, dès les premières phrases de son ouvrage, annonce assez que son but est de mettre en opposition l'ame de la matière avec l'ame céleste, ou le principe ténébreux avec le principe lumineux, qui se mêlent ensemble dans les organisations sublunaires. Voici un extrait abrégé de cet ouvrage dont la lecture ne peut laisser aucun doute sur la proposition que nous avons mise en avant, savoir que l'histoire d'Osiris et de Typhon n'est qu'une allégorie cosmogonique sur les deux principes, et non pas une tradition ancienne qui eût un fond de réalité historique que le merveilleux ait couvert, ou que le temps ait défiguré.

Synésius (*a*) commence son récit par nous avertir que toute cette histoire est une fable sacrée des Égyptiens, d'un peuple, dit-il, qui a toujours eu une haute sagesse; et il conclut qu'on doit y voir un but plus relevé que celui d'une fable ordinaire, et qu'elle est digne de toute notre attention [76].

Osiris et Typhon, dit Synésius, étaient deux frères, nés des mêmes parens; mais la parenté des ames n'est point celle des corps. Il ne suffit pas d'être né sur la terre des mêmes parens; il faut encore que les ames soient émanées de la même source, et on en distingue

---

(*a*) Synesius de Provident., l. 1, p. 89.

deux sources dans l'Univers. Voilà bien le système des deux principes et des ames opposées dans la Nature, que nous avons développé plus haut, ou le système de la double ame du monde, l'une lumineuse, l'autre ténébreuse, dont nous avons parlé dans le dernier chapitre du livre second de cet ouvrage (*a*). L'une de ces sources est lumineuse, l'autre ténébreuse; l'une jaillit de la terre dans les abîmes profonds de laquelle se trouve son origine, et d'où elle s'élance pour troubler l'ordre établi par les lois divines; l'autre, au contraire, part du sommet des cieux d'où elle descend ici-bas pour mettre l'ordre et l'ornement dans la matière sublunaire. Mais, en descendant jusqu'à nos régions pour y ordonner et embellir la matière qui, d'elle-même, n'a ni ordre, ni ornement, il est surtout à craindre qu'elle ne contracte des souillures, et qu'elle ne soit troublée elle-même par l'action trop immédiate de la matière dont elle s'approche. C'est en cela que réside l'origine de la véritable distinction qu'on doit mettre entre les ames, et qui sépare leur nature par le contraste de la noblesse et de la grandeur d'un côté, et par celui de l'obscurité et de la bassesse de l'autre; d'où il résulte, continue Synésius, que deux hommes nés en des climats très-éloignés, un Parthe et un Africain, peuvent être unis par la fraternité la plus intime; et que deux frères soient très-étrangers l'un à l'autre sous le rapport des ames. Tels étaient les deux frères, *Osiris* et *Typhon* (*b*).

Ce caractère d'opposition dans la nature de leurs ames s'était manifesté dès leur enfance, et tout le cours

---

(*a*) Voy. ci-dessus, l. 2, c. 7. — (*b*) Ibid., c. 5.

de leur vie l'a prouvé par le contraste de leurs actions et de leurs mœurs (*a*). C'est ce double caractère, ou plutôt leur opposition, qui forme le fond simple sur lequel Synésius a brodé les événemens de la vie d'Osiris et de Typhon, son frère et son rival. Ce but est si évidemment marqué, qu'il est impossible de ne pas y apercevoir qu'il a voulu nous tracer, sous la forme de l'histoire, le système de la Providence universelle, fondé sur les deux principes et le caractère des deux ames, sources de bien et de mal, qui se croisent et se choquent dans l'administration du monde. Car c'est pour concilier l'existence des maux du monde avec l'idée d'une Providence sage et bienfaisante, que les anciens théologiens imaginèrent le dogme des deux principes si universellement répandus chez les Orientaux, et qui subsiste encore de nos jours.

Synésius a donné à son Osiris toutes les qualités, tous les talens, toutes les vertus qu'on peut désirer dans un prince juste, sage et bienfaisant; et il a composé son caractère de tous les traits qui décélent un heureux naturel et un bon esprit. Il a, au contraire, peint son Typhon sous les traits les plus odieux : il lui a donné tous les vices qui déshonorent un homme, et il en a fait un prince violent, un tyran farouche, détesté pour ses débauches, pour son impiété et ses forfaits. Tout lecteur, qui voudra lire les détails des aventures et de la vie de ces deux célèbres rivaux, reconnaîtra la vérité de ce que nous avançons. Nous nous bornerons à tracer ici l'esquisse de ces deux tableaux qui offrent un si grand

---

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 90.

contraste. Doué d'un heureux génie, le jeune Osiris montra un vif désir de s'instruire et d'apprendre les fables qui contiennent les principes de la sagesse que l'on inculque aux enfans ; son amour pour les sciences s'accrut avec les années, et il se montrait, comme Christ, toujours supérieur à son âge. Non-seulement il prêtait une oreille très-attentive aux leçons de son père, mais encore il saisissait avec avidité tout ce que d'autres personnes pouvaient dire de sage, de manière à donner de bonne heure les plus grandes espérances. Arrivé à la puberté, il montrait déjà tout le calme et la tranquillité de raison qu'on a dans la vieillesse la plus réfléchie. Il était modeste dans ses discours, et la rougeur de son visage décélait souvent la timidité honnête de son ame. Quoique né sur les degrés d'un trône, il était très-respectueux pour les vieillards, leur cédant le pas dans la rue ou leur donnant ailleurs son siége. Il était plein d'égards pour ceux de son âge, et il n'y avait personne qui ne lui eût obligation de quelque grâce qu'il avait obtenue de son père.

Typhon, son frère aîné (*a*), était de caractère et de mœurs tout-à-fait opposés ; il n'avait d'aptitude pour rien. Il avait en horreur les maîtres que son père avait donnés à son frère Osiris ; il disait que la science avilissait l'ame et l'asservissait. Il tournait en ridicule la bonne conduite de son frère et le traitait de lâche, parce qu'il ne le voyait jamais maltraiter personne. Il se donnait toutes sortes de licences et se permettait des indécences de tout genre, dont l'historien fait le récit, et que, pour abréger, nous supprimons ici. Il conçut de la

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 90.

jalousie pour son frère et de la haine pour les Égyptiens (*a*), parce que celui-ci était devenu l'objet de l'estime publique. Il s'entoura lui-même d'une troupe de jeunes gens tous vicieux comme lui, afin de se faire un parti de tous ceux qui n'aimaient point Osiris. Le mal qu'on disait de son frère était le titre le plus sûr pour être admis dans sa familiarité. Cette différence marquée de caractère, dans ces deux enfans, présageait le contraste qu'il y aurait dans tout le reste de leur vie.

L'historien continue le parallèle des deux caractères, dont l'opposition ne fit que croître avec les années, au point qu'ils arrivèrent aux termes extrêmes, l'un de la vertu, et l'autre du vice. Au sortir de l'adolescence, Osiris entra dans les armées, où sa sagesse servit de guide aux plus anciens généraux. Il passa par tous les grades militaires et civils, de manière à honorer toutes les places qu'il remplissait (*b*). Son frère, au contraire, avilit les moindres emplois qu'on lui confia, dilapida les finances, et rendit malheureuses les provinces qu'il gouvernait. Sa maison était devenue l'asile de la débauche et de la plus honteuse crapule. Il était lui-même, pour me servir des termes de l'historien, un mal qui se reproduisait sous toutes les formes (*c*); c'est bien là le caractère du mauvais principe. Il était dans sa nature de ne souffrir aucun bien (*d*); il était ennemi né du *soleil* et de la *lumière* (*e*), et ne rendait en conséquence la justice aux peuples que la nuit. On ne peut mieux peindre la nature du principe ténèbres, ennemi né d'Ormusd, d'Ormusd principe de tout bien et de toute

---

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 91. — (*b*) Ibid., p. 92. — (*c*) Ibid., p. 91. — (*d*) Ibid., p. 96. — (*e*) Ibid., p. 93.

lumière. Typhon, dans son administration, donnait chaque jour de nouvelles preuves de stupidité, d'ignorance et de fureur, et il cherchait ses jouissances dans les maux qu'il faisait aux hommes. Leur père, qui avait depuis long-temps démêlé le contraste des deux caractères, voulut prévenir les maux qui menaçaient l'Égypte et se donner un successeur qui en fît le bonheur; car il était roi, prêtre et sage en même temps (*a*) : les Égyptiens le mettent même au nombre de leurs Dieux. En conséquence, il convoqua le conseil des électeurs pour procéder au choix de son successeur. Ces électeurs étaient d'abord tout l'ordre sacerdotal, et ensuite tout l'ordre militaire, qui seuls avaient droit de suffrage ; le reste du peuple avait la liberté d'être spectateur (*b*), à l'exception des étrangers, ou de ceux qui faisaient métier de garder les pourceaux. On voit ici un exemple des ordres privilégiés, qui unissent la force à l'imposture pour asservir les autres hommes.

Ici l'historien nous décrit la forme de l'élection et de l'inauguration des rois en Égypte. Pendant cette élection, la conduite des deux aspirans, Osiris et Typhon, ne démentit en rien leur caractère, et les suffrages se réunirent en faveur d'Osiris. C'est encore ici les prêtres qui, comme autrefois à Reims, donnent des rois au nom de la divinité qui les inspire ; et le peuple écoute le choix des Dieux dont le prêtre est l'organe. Leur choix ici, entre Osiris et Typhon, ne fut pas incertain ni long à faire, et le jeune Osiris eut la préférence sur son frère (*c*), qui, impatient du résultat, avait, au

(*a*) Synes., l. I, de Provid., p. 93. — (*b*) Ibid., p. 94. — (*c*) Ibid., p. 95.

mépris de toutes les lois, cherché à corrompre les suffrages que son frère, au contraire, avait attendus modestement. Sa pétulance n'aboutit qu'à le rendre témoin lui-même d'un refus que faisaient de lui les Dieux et les hommes, et des malédictions prononcées contre sa personne par les Dieux eux-mêmes. Osiris est, au contraire, appelé par le vœu universel ; il vient recevoir les marques distinctives de la royauté au milieu des applaudissemens et des témoignages de la joie universelle. De grands prodiges dans les cieux annoncèrent son avénement au trône (*a*), et les espérances de bonheur que l'Égypte devait en concevoir. Nous avons vu, dans le récit de Diodore, quelque chose d'assez semblable, lorsqu'il nous dit qu'à la naissance d'Osiris une voix s'était fait entendre, qui annonçait qu'un roi *bienfaisant* venait de naître pour l'Égypte. Dès ce moment, les génies malfaisans conçurent le projet de corrompre la félicité de l'Égypte dont ils étaient naturellement jaloux et sur laquelle ils s'affligeaient : des prodiges annoncèrent déjà leurs desseins pernicieux.

Osiris, ayant été initié aux mystères de la royauté par son père, apprit des génies une infinité de secrets, et surtout que l'abondance de tous les biens allait se répandre sur l'Égypte pendant son règne. Mais en même temps, ils l'avertirent d'écarter son frère qui était né pour la ruine des Égyptiens et pour celle de sa propre maison, s'il ne voulait pas que son empire fût bientôt bouleversé. Ils lui dirent qu'il était nécessaire que Typhon ne pût ni voir par ses yeux, ni apprendre des autres combien allait être grande la félicité dont jouirait l'É-

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 96.

gypte sous le règne d'Osiris, ajoutant que toute idée de bien répugnait à sa nature. Ils prennent de là occasion de lui développer le dogme de la double origine des ames, et de lui expliquer la cause de l'opposition qui existe nécessairement entre celles qui tirent leur origine d'ici-bas, et celles qui la tirent d'en haut. Ils concluent qu'il est important de purger son empire de cette nature ennemie, et de la séparer de la nature divine et bienfaisante qui respire dans les bons princes sans être retenue par le lien apparent d'une consanguinité qui ne peut exister entre leurs ames. Ils lui font en même temps le tableau des malheurs qu'une indulgence déplacée attirerait sur lui, sur les Égyptiens, sur leurs voisins et sur toutes les provinces soumises à leur empire. Ils ajoutent que les précautions et les mesures ordinaires qu'il pourrait prendre, autres que l'expulsion entière de Typhon hors de ses États, n'aboutiraient à rien. Ils lui dirent qu'il était sous la protection des génies malfaisans qui avaient une nature commune avec lui, et à qui il devait servir d'instrument pour opérer les maux qu'ils se plaisaient à faire aux hommes dont la félicité excite leur envie. Ils ajoutent que ce sont eux qui, dans cette vue, ont fait naître Typhon, l'ont élevé, et l'ont formé dans leurs principes, comptant en tirer grand parti pour leurs desseins pernicieux; qu'il ne manque rien à leurs désirs, que de le voir investi de la souveraine puissance pour pouvoir faire plus de mal; que la volonté de nuire, accompagnée de la puissance de le faire, mettra le comble aux maux qu'ils méditent. Vous-même, continuent-ils, leur êtes odieux, et ils voient en vous un ennemi, puisque vous êtes l'ami des hommes; car ces génies se repaissent du spectacle des maux de

l'humanité. C'était par une suite de la connaissance qu'ils avaient du caractère doux d'Osiris, que les bons génies ne cessaient de l'exhorter à bannir son perfide frère et à le reléguer loin de ses États (*a*), en lui représentant que son indulgence causerait ses malheurs et ceux de ses sujets, et qu'il paierait bien cher les égards qu'il aurait eus pour le nom de frère.

A ces sages discours, Osiris répondait qu'il saurait bien se garder des attaques de son frère sans l'éloigner, ainsi que de la haine injuste des mauvais génies, dont eux-mêmes, bons génies, peuvent corriger l'action maligne. Ici commence un superbe discours du père à son fils, où il lui fait voir qu'on ne doit pas laisser tout faire ici-bas à la providence des Dieux; que la sagesse des hommes doit aussi entrer pour beaucoup dans la conduite des affaires de la vie; que la Providence se sert souvent d'un bon prince (*b*) comme d'un agent visible destiné à maintenir l'ordre des choses mortelles. Car on doit regarder comme un effet merveilleux de la Providence la naissance d'un homme qui seul prend soin du bonheur de plusieurs milliers d'hommes. Nous n'extrairons pas ce discours qu'on doit lire en entier dans l'auteur, si on veut avoir une juste idée de la manière dont les anciens concevaient la Providence et la conciliaient avec les opérations de la sagesse humaine. La conclusion du discours du père est la même que celle des bons génies; savoir : qu'il doit exiler loin de ses États Typhon, son frère, s'il ne veut compromettre sa sûreté et celle de tous ses sujets. Il lui annonce que, s'il montre de la faiblesse et de l'indulgence, il sera réduit à réclamer

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 97. — (*b*) Ibid., p. 99.

trop tard l'assistance des Dieux (*a*). En achevant ces mots, le père s'élève au ciel par la route des Dieux, et laisse son fils à la terre ; présent dont elle n'était pas digne!

Dès ce moment, Osiris s'occupa du bonheur des hommes et du soin d'écarter d'eux tous les maux, sans jamais employer la force pour cela ; mais il eut recours à la persuasion, aux Muses et aux Grâces auxquelles il sacrifia, amenant chacun à une obéissance volontaire à la loi. Les Dieux répandirent sur lui, avec profusion, les plus riches dons de la Nature. Il les distribua aux peuples, ne se réservant que le plaisir de faire des heureux, et soutenant courageusement toutes les fatigues d'une immense administration (*b*). Il fit naître l'émulation des vertus par des récompenses et surtout par son exemple. Il protégea l'érudition et les talens oratoires, persuadé que l'instruction est la source des vertus. On vit surtout la piété et la religion fleurir sous son règne. Son empire semblait être devenu l'école de tous les arts et de toutes les vertus. Il méprisait les richesses pour lui-même, et ne les aimait que pour les verser dans le sein des autres. Il allégea le fardeau des impôts, répara les établissemens qui allaient être détruits ; il agrandit et embellit les villes, en bâtit de nouvelles, ou repeupla celles qui étaient désertes. On ne connut sous son règne ni le deuil ni la mort (*c*). Il allait au-devant des besoins des indigens ; il accordait aux uns des honneurs, aux autres des pensions, afin d'encourager et de soutenir ceux qui avaient des talens utiles. Aucune espèce de mérite ou de service n'échappa à ses recherches, et ne

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 102. — (*b*) Ibid., p. 103. — (*c*) Ibid., p. 104.

resta sans récompense. Il chercha à vaincre la résistance des caractères les plus pervers, à force de bienfaits; il osa même se flatter de pouvoir gagner par là son frère et son parti : en cela seulement il se trompa. Car la vertu, loin d'éteindre l'envie, ne fait que l'allumer davantage. Aussi ses vertus et ses succès affligèrent profondément son frère qui pensa mourir de la douleur qu'il ressentit au moment où il le vit monter sur le trône. L'auteur entre ici dans le détail de toutes les marques qu'il donna de son désespoir et de sa violente frénésie (*a*). Son épouse partagea ses fureurs et son désir de la vengeance, ne pouvant souffrir l'humiliation dans laquelle elle se croyait plongée par l'élévation d'Osiris au trône.

Synésius nous fait la peinture de ses mœurs lubriques et de son caractère ambitieux qu'il oppose à la modestie de l'épouse d'Osiris. Celle-ci vivait retirée dans son palais avec Horus son fils. La femme de Typhon releva le courage abattu de son mari en lui faisant chercher des distractions dans les plaisirs et dans la volupté, ou plutôt dans la débauche (*b*), pendant qu'elle s'occupait elle-même de projets d'usurpation et de vengeance. L'occasion s'en présenta à elle dans la connaissance qu'elle fit de l'épouse d'un général scythe qui commandait les armées en Égypte. Elle lui persuada avec beaucoup d'adresse qu'Osiris avait conçu des soupçons sur la fidélité de son époux (*c*) ; qu'il avait formé le projet de lui ôter le commandement, de le rappeler et de le faire punir ensuite, lui, sa femme et ses enfans. L'artifice réussit. Cette étrangère crut aisément ce qu'on lui disait, et

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 105. — (*b*) Ibid., p. 107. — (*c*) Ibid., p. 108.

elle recevait tous les jours de nouveaux avis qui tendaient à la confirmer dans cette crainte d'une disgrâce de son mari et de l'expulsion totale des Scythes (*a*). D'un autre côté, l'épouse de Typhon lui insinuait que son mari, frère d'Osiris, appelé par sa naissance, comme lui, au trône, était vivement affligé des projets désastreux de son frère contre ces étrangers, et qu'il pourrait utilement les servir en cette occasion, et abattre la puissance d'Osiris. Elle lui fit entrevoir de grandes espérances, et l'éblouit par les plus brillantes promesses (*b*). Dès ce moment, les deux femmes s'unissent pour faire réussir leur projet. Ce général scythe reçoit des avis par écrit, qui lui inspirent des craintes; sa femme lui fait apercevoir des dangers, et devant lui on laisse échapper des mots qui donnent beaucoup à entendre par l'air mystérieux qu'on y met. Typhon enfin a une entrevue avec lui; il hasarde de lui faire cette importante confidence, et s'engage à lui abandonner la souveraineté d'une partie de l'Égypte, à lui et à ses Scythes. Le général fait d'abord quelques difficultés d'entrer dans cette conspiration contre un prince révéré de toute l'Égypte; mais on finit par décider qu'Osiris serait banni, et cela à la suite d'une harangue que Typhon prononça contre lui, devant l'assemblée des Scythes, dans laquelle il avait demandé sa mort. Les barbares se bornèrent à ordonner son bannissement, avec la liberté d'emporter ses biens qu'ils respectèrent comme une chose sacrée (*c*). Osiris se retira donc, accompagné des Dieux et des génies bienfaisans, pour revenir ensuite, lorsque le temps marqué

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 109. — (*b*) Ibid., p. 110. — (*c*) Ibid., p. 111.

pour son retour, par la fatalité, serait arrivé. L'époque de sa disgrâce fut celle du deuil et des larmes de l'Égypte [77]. Dès cet instant les Égyptiens commencèrent à célébrer leurs jours tristes et lugubres. L'historien sacré se refuse à nous décrire les persécutions que ce bon prince éprouva. Il se sacrifia pour sa patrie, pour la religion et pour les lois, en se livrant lui-même aux mains des barbares qui menaçaient de tout ravager si Osiris ne leur était abandonné (*a*). Il fut mis dans un vaisseau qui le transporta au-delà du fleuve, pour y être gardé.

Tant que son ame sacrée et divine, dit l'historien, veilla sur le sort de l'Égypte, les maux ne purent y prévaloir. Mais à peine en fut-il exilé que les génies malfaisans [78], devenus les conseillers de Typhon qui était leur ouvrage, y versèrent les fléaux les plus destructeurs. Les impôts s'accrurent au point que les peuples furent écrasés, et il n'est aucune sorte d'injustice et de vexation que les Égyptiens malheureux n'éprouvassent sous la tyrannie du nouveau roi. Toute l'Égypte poussa des gémissemens vers le ciel qui, sensible à ses malheurs, songea à la venger, mais non pas sur-le-champ (*b*), afin que l'expérience du bien et du mal, de la vertu et du vice, apprît aux hommes les plus grossiers à en faire la différence, à sentir le prix des uns, et à concevoir de l'horreur pour les autres. En conséquence, l'auteur continue le récit des injustices et des malheurs de ce règne désastreux. Un seul homme de lettres osa élever la voix contre le tyran et contre ses amis, et chanter les éloges du vertueux Osiris (*c*). Cette liberté coura-

---

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 111. — (*b*) Ibid., p. 112. — (*c*) Ibid., p. 113.

geuse déplut à Typhon, qui devint son ennemi particulier, et qui lui fit tout le mal qu'il put. Mais enfin un Dieu favorable vint ranimer sa confiance, en l'avertissant, dans une théophanie, que les malheurs de l'Égypte allaient finir, et que la durée, marquée par le destin, n'était pas mesurée par des années, mais par des mois. Il lui désigne, par une figure énigmatique, l'époque heureuse de cette révolution. Sachez, ajouta le Dieu, qu'au moment où ceux qui sont aujourd'hui revêtus de la toute-puissance, voudront innover quelque chose dans la religion, alors toute cette race de géans (*a*), c'est-à-dire les barbares, disparaîtront de cette terre. Il lui donna encore un autre signe [79], et il lui dit : Au moment où nous purifierons par l'*eau* et par le *feu* l'air souillé par le souffle de cette race impie, sachez qu'aussitôt la vengeance tombera sur eux, et que Typhon sera chassé ; alors attendez-vous à voir rétablir un meilleur ordre de choses. C'est par des coups de foudre que nous chassons de tels maux.

Cette promesse consola le malheureux étranger, quoiqu'il ne pût concevoir comment elle pourrait s'effectuer. Néanmoins, lorsqu'il aperçut des innovations dans la religion, et qu'il vit des temples élevés dans Thèbes à des divinités étrangères, il soupçonna que le temps marqué par les destins approchait. Il s'attendit à tous les événemens annoncés pour l'époque du retour d'Osiris, et surtout pour le moment où son fils Horus s'associerait, non le lion, mais le loup pour compagnon de guerre (*b*). Quant au sens de cette énigme, dit Synésius, et à l'interprétation qu'on doit donner au mot *loup*,

(*a*) Synes., l. 1, de Provid., p. 114. — (*b*) Ibid., p. 115.

c'est un mystère qu'il n'est pas permis de révéler aux profanes, même sous le voile de la fable. Pour nous qui sommes moins mystérieux que l'évêque Synésius, nous donnerons bientôt le mot de cette énigme à notre article Isis.

Depuis ce moment, les Dieux firent éclater leur puissance protectrice par les signes les plus sensibles, et on voyait qu'ils allaient (*a*) bientôt, par quelque exemple frappant, prouver leur providence dont l'idée était presque entièrement effacée du cœur des Égyptiens; car tant de malheurs ne leur permettaient plus d'y croire. On désespérait aussi de tout secours humain, depuis que Thèbes était devenue comme un camp rempli d'ennemis, lorsque tout-à-coup les barbares et leurs chefs sont frappés d'une terreur panique et courent çà et là dans les rues, semblables à des furieux. Tantôt ils se précipitent le fer à la main, comme s'ils avaient des ennemis à combattre; tantôt ils se lamentent et demandent la mort; tantôt ils fuient, tantôt ils poursuivent comme s'ils avaient une faction intestine qui luttât contre eux, quoiqu'il n'y eût dans la ville d'autres gens armés qu'eux, et que tous les Thébains leur eussent été livrés à discrétion par Typhon (*b*). C'est ici qu'est le miracle dont nous épargnerons au lecteur tous les détails.

On sent bien que l'auteur n'a voulu nous apprendre rien autre chose, sinon que la délivrance de l'Égypte était un coup de la Providence, et que là était visiblement marqué le doigt du Seigneur. Aussi les miracles ne

---

(*a*) Synes., l. 2, p. 116. — (*b*) Ibid., p. 117.

lui coûtent rien dans cette partie merveilleuse de son histoire, pas plus qu'à l'auteur juif qui a chanté la délivrance des Israélites et l'affranchissement de la servitude en Égypte, fable sacerdotale qu'on peut comparer à celle-ci. J'omettrai le miracle de la bonne femme qui demandait l'aumône (*a*) à la porte de la ville, et qu'un Scythe vient massacrer, lorsque tout-à-coup un Dieu ou un homme semblable à un Dieu attaque le Scythe barbare, le tue, et avec lui plusieurs autres Scythes qui voulurent le venger. Alors l'effroi et la déroute devinrent générales parmi les barbares que le peuple chargea, faisant arme de tout ce qui se trouva sous sa main (*b*). La ville est délivrée, et les Égyptiens entonnent les chants de la victoire. Inutilement Typhon emploie l'artifice pour rappeler les barbares dans la ville (*c*); on lui ôte à lui-même le commandement des portes, et on affaiblit la tyrannie. Dans la première assemblée, convoquée chez le grand-prêtre, on allume le feu sacré et on rend des actions de grâces aux Dieux, tant pour la faveur qu'on venait d'en recevoir que pour les biens qu'on en attendait. Tout le monde redemande Osiris, et le grand-prêtre annonce son prompt retour, ainsi que celui de tous les honnêtes gens qui s'étaient attachés à son sort. Cependant on croit devoir encore ménager Typhon et tromper ce tyran qui, abusant de la clémence du peuple, hâtait lui-même sa chute. Une nouvelle conspiration de sa part découverte le fait arrêter (*d*) et emprisonner. On décide qu'il sera jugé, et qu'un tribunal déterminera le genre de supplice qu'il doit subir. Déjà les Dieux annon-

---

(*a*) Synes., l. 2, p. 118. — (*b*) Ibid., p. 119. — (*c*) Ibid., p. 121. — (*d*) Ibid., p. 123.

cent qu'aussitôt après sa mort il sera jeté dans le Tartare avec les mauvais génies et avec les Titans, pour y être tourmenté, sans espoir de pouvoir jamais jouir, même en songe, de la lumière sacrée de l'Élysée dont la vue fait le bonheur des ames vertueuses et des Dieux.

Synésius, en terminant le récit de la vie de Typhon, ajoute qu'il a pu tout dire sur son compte, sans crainte de violer le secret des mystères : car il n'y a rien de sacré ni de mystérieux qui puisse appartenir à un être de nature terrestre et ténébreuse ; au lieu que le secret et le mystère regardent Osiris dont la nature divine ne doit pas être dévoilée dans une narration. Quant aux détails de sa naissance, de son éducation, de son élévation au trône et des conspirations formées contre lui, Synésius dit qu'il les a donnés, et qu'il a pu les donner. Il croit pouvoir également peindre son retour et la joie du peuple qui, la tête ceinte de couronnes, court au-devant de lui, et célèbre ce retour par des fêtes de joie, par des illuminations, par des distributions de présens, et surtout en *donnant son nom à l'année*, honneur qui naturellement appartient au soleil ; car il en est le chef et le père [80]. Osiris n'abusa point de son triomphe, et il usa de clémence envers son frère (*a*) qu'il sauva de la fureur du peuple ; et en cela, dit l'auteur, on doit plutôt louer sa bonté que sa justice. Ici Synésius s'interrompt dans la crainte d'en trop dire sur Osiris et de trahir le secret des mystères qui ne peuvent être dévoilés sans que l'indiscrétion ne soit punie des plus grandes peines.

Il ajoute seulement à son récit [81] que le retour

(*a*) Synes., l. 2, p. 124.

d'Osiris ramena l'âge d'or et ces siècles heureux qui ne finirent qu'au moment où Thémis, autrement la vierge, qui est, dit-il, au nombre des constellations, eut quitté la terre (*a*). C'est là, continue Synésius, cet âge d'or chanté par les Grecs, et qui n'est autre chose que la durée heureuse du règne d'Osiris. Cette tradition cosmogonique rentre absolument dans notre théorie, comme on l'a déjà vu dans notre chapitre sur les deux principes, et comme on le verra encore dans notre explication des premiers chapitres de la Genèse et de la théologie de Zoroastre. Nous y prouverons que l'âge d'or des anciens, le paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse ne sont autre chose que l'expression figurée de l'état dans lequel se trouve l'homme des climats septentrionaux, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, et durant tout le temps que la terre éprouve l'action féconde et bienfaisante du soleil qui enrichit sa surface de productions de toute espèce. C'est alors que l'homme éprouve l'heureuse influence du principe de bien et de la lumière, d'Ormusd, d'Osiris, du Dieu bon, etc., jusqu'à ce qu'en automne il passe sous l'empire d'Ahriman, de Typhon, du prince des ténèbres, ou du méchant. Alors la balance qui était autrefois entre les mains de la vierge céleste, appelée par cette raison *Thémis*, montait au ciel, ou se dégageait le matin des rayons du soleil qui alors passait dans les signes inférieurs, tandis qu'au printemps cet astre repassait dans les signes supérieurs, dont le premier était le taureau, auquel succéda ensuite l'agneau, et venait réparer la face de la Nature, ou, comme Osiris, ramener l'âge d'or par son retour. Voilà tout le

(*a*) Synes., l. 2, p. 124.

mystère. C'est une allégorie cosmique sur le système des deux principes. Aussi l'évêque Synésius finit-il son récit comme il l'avait commencé, en mettant sous les yeux de son lecteur le système de la double ame du monde (*a*), et celui des deux tonneaux de Jupiter, dont l'un contient le bien et l'autre le mal, qui se répandent et se mêlent dans le monde sublunaire. Cette dernière allégorie, empruntée d'Homère, est également rapportée dans le traité d'Isis par Plutarque (*b*), à l'endroit où il parle de la Providence et du système des deux principes qui fait la base des allégories sacrées de tous les peuples, et principalement de celles des mages et des Égyptiens, ou des fables faites sur Osiris et Typhon, sur Ormusd et sur Ahriman.

Ormusd ou Osiris étant le principe bienfaisant qui nous verse la lumière, il n'est donc pas étonnant que les auteurs anciens aient dit, comme nous l'avons vu plus haut, que le fameux Osiris des Égyptiens était l'astre qui rassemble le plus en lui de substance lumineuse, l'astre qui paraît être le foyer de la lumière universelle du monde, ou le soleil. Son ennemi naturel, ce sont les ténèbres. Il n'est donc pas surprenant que Synésius nous ait dit également que Typhon, rival d'Osiris, était, par sa nature, l'ennemi né du soleil et de la lumière du jour (*c*). C'est la rivalité ou l'opposition nécessaire et éternelle de ces principes qui se chassent mutuellement et qui se détrônent à chaque révolution annuelle aux deux époques, printemps ou sous le taureau, et automne ou sous le scorpion, que les sages d'Égypte ont voulu décrire sous la

---

(*a*) Synes., l. 2, p. 126. — (*b*) Plut. de Iside, p. 369. — (*c*) Synes., p. 93.

forme d'une histoire, conformément au génie allégorique de ces peuples et de ces siècles-là. Mais Synésius nous avertit, en commençant son histoire, que c'est la fable sacrée d'un peuple en réputation de sagesse, et qu'on doit lui supposer un but plus élevé que celui d'une fable ordinaire. Quel est ce but, si ce n'est celui d'expliquer la grande énigme du bien et du mal de la Nature dans le système de la Providence? Quel est le héros principal de la fiction? Le soleil, ou le Dieu qui féconde la Nature par sa chaleur, et qui l'embellit par sa lumière. C'est donc une fable sacrée faite sur le soleil considéré dans ses rapports d'astre bienfaisant à notre égard, par opposition au principe de résistance et de mal qui est attaché et inhérent à la nature de la matière grossière qui compose le monde élémentaire et terrestre où nous habitons. Toute l'histoire d'Osiris, tant celle dont nous avons pris les traits dans Diodore de Sicile et dans Plutarque, que celle que nous avons extraite de Synésius, nous conduit nécessairement à ce résultat, c'est-à-dire, à y reconnaître la description des effets produits ici-bas par l'action féconde et bienfaisante du ciel dont le soleil est censé l'ame; action dont la durée, dans nos climats, est renfermée dans les six signes supérieurs, ou entre les signes de l'équinoxe de printemps et ceux de l'équinoxe d'automne. La circonstance de sa mort, sous le signe du scorpion, et la forme qu'il emprunte lui-même du taureau dont Apis est l'image, est une observation que nous avons déjà faite et qui ne doit échapper à personne. Ces traits seuls et cet accord marqué avec les formes célestes, sous lesquelles se développe et s'arrête la force féconde et bienfaisante du soleil, forment une démonstration complète. Si nous y

ajoutons le concours des constellations principales qui fixent ces mêmes époques du mouvement annuel du soleil, et qui entrent, comme acteurs, dans l'histoire allégorique d'Osiris rapportée par Diodore, il ne pourra rester aucun doute sur la nature de cette fable, ni sur l'objet de la fiction, qui est de peindre les effets produits pendant six mois par le soleil et par les constellations qui se lient à son mouvement. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur notre planisphère, ou sur la carte qui retrace la carrière supérieure du soleil avec les constellations qui en fixent les deux termes, pour être frappé de la correspondance qu'il y a entre les tableaux du ciel et ceux de cette allégorie. Cet accord doit avoir lieu nécessairement si Osiris est le soleil, comme toute l'antiquité savante l'a répété, et si ses voyages sont la marche de cet astre dans les signes supérieurs, comme nous croyons l'avoir fait voir en développant les rapports sous lesquels on l'envisage dans cette fiction.

A égale distance des deux équinoxes, est placé le solstice qui alors répondait au lion. A cette époque le Nil se débordait au lever du fleuve du verseau, ou de l'homme qui tient l'urne dont l'eau du verseau s'échappe. Cet homme, dit Théon (*a*), fait déborder le Nil par le mouvement de ses pieds. Alors Sirius se levait le matin, tandis qu'on voyait au couchant l'*ingéniculus*, appelé *Prométhée*, ainsi que l'aigle céleste ou le vautour. Nous avons déjà projeté ce dernier dans notre carte des travaux d'Hercule avec le verseau, parce qu'il est un des paranatellons de ce signe. Il l'est donc aussi du lion, signe opposé au verseau; ce qui forme une nouvelle cor-

(*a*) Theon, p. 136.

respondance entre cette constellation et le vautour de Prométhée, tué dans ces deux fables. Ces circonstances astronomiques, qui fixent le milieu de la course du soleil ou des voyages d'Osiris, n'ont point été oubliées : car Diodore (*a*) suppose que, pendant qu'Osiris était en Éthiopie, ou sous le tropique d'été qui passe par ce climat, le Nil se déborda au lever de Sirius. Il ajoute que Prométhée pensa périr dans ses eaux ; que ce fleuve impétueux prit le nom de l'*aigle de Prométhée ;* mais qu'Hercule le fit rentrer dans son lit, ce qui donna lieu à la fiction du vautour de Prométhée, tué par Hercule. On voit évidemment que l'histoire du vautour de Prométhée et de sa mort ne se trouve liée avec le lever de Sirius et avec le débordement du Nil au solstice, que parce que le lever de la belle étoile Sirius, d'un côté, et le coucher de la brillante du vautour céleste, de l'autre, fixaient l'époque du solstice et celle du débordement du Nil.

Voilà à peu près toutes les apparences astronomiques qui entrent dans l'histoire allégorique d'Osiris, rapportée par Diodore. Comme son récit est très-abrégé, on ne compte pas un grand nombre de constellations ; nous en trouverons un plus grand nombre employées dans le poëme de Nonnus sur le même Osiris célébré, sous le nom de *Bacchus*, dans les Dionysiaques de ce poëte. Le récit de Synésius n'offre presque pas de rapports astronomiques, si ce n'est l'allusion au loup mystérieux, auquel s'associe Horus (*b*) : nous en parlerons bientôt dans la vie d'Isis.

Il paraît que Synésius a regardé la partie astronomique

(*a*) Diod., c. 11, p. 22. — (*b*) Synes. de Provid., l. 1, p. 115.

de cette fable sacrée comme appartenant au secret des mystères, et qu'il n'a osé en dire davantage. Il s'est étendu plus librement sur la partie morale et sur le tableau des caractères supposés des deux frères ennemis, dans lequel il s'est plu à exposer le contraste des vertus et des vices qui mettent une différence immense entre les bons et les mauvais princes. Car on remarque en général que les anciens n'avaient pas qu'un seul but dans leurs fables sacrées, mais qu'ils tendaient à plusieurs, mêlant beaucoup d'idées morales aux allégories physiques et cosmiques. La partie morale devenait la leçon du peuple [82], et la partie physique ou savante était pour les prêtres et les théologiens qui cachaient la science de la Nature sous ce voile. Les Égyptiens proposaient à tous les siècles le modèle d'un bon roi dans leur Osiris, et le tableau d'un mauvais prince dans leur Typhon; et, pour donner plus de force à leur doctrine, ils enseignaient au vulgaire que ces princes, de caractère si différent, avaient véritablement existé, et que le premier, par ses vertus, avait mérité l'immortalité et la reconnaissance de tous les siècles. Annoncer au peuple que ce n'était qu'une fiction théologico-astronomique, c'était rompre le charme de l'illusion, et manquer le but moral et politique que l'on se proposait d'atteindre. Mais les savans n'ignoraient point que cet Osiris était le soleil fécond et bienfaisant, de qui la terre tenait tous les biens dont elle jouissait. Ce secret, échappé des sanctuaires, a passé jusqu'à nous, et a été conservé par les historiens qui, comme Diodore, Diogène-Laerce et Plutarque, nous disent qu'Osiris est le soleil et Isis la lune. L'examen que nous venons de faire de la vie du premier nous a confirmé la vérité de leurs témoignages. Celui que nous

allons faire des aventures de la seconde prouvera qu'ils ne nous ont pas trompés davantage sur cette dernière.

Nous observerons seulement en finissant que, dans Synésius, la retraite du soleil loin de nos climats a été désignée allégoriquement sous le nom d'un exil semblable à celui d'*Apollon*, lorsqu'il fut chassé du ciel pour avoir tué les Cyclopes qui forgeaient la foudre du Dieu à tête de bélier, ou de Jupiter qui reprend ces mêmes foudres au printemps, après qu'elles lui ont été ravies par Typhon, ou par le principe du mal et des ténèbres. Au contraire, dans Diodore et dans Plutarque, et dans les mystères de l'Égypte, cet éloignement était censé être une mort pour la Nature ou pour la terre qui n'éprouvait plus l'action bienfaisante du soleil; et son retour vers nos climats était appelé *insurrection*. Nous parlerons dans la suite des fêtes de deuil et de joie qui eurent lieu à ces différentes époques du mouvement du soleil, et on y verra que la fiction de la mort tragique d'Osiris fut généralement répandue, et qu'elle fut la base des cérémonies religieuses des Égyptiens et de tous les autres adorateurs du soleil. Nous allons bientôt avoir lieu d'en parler dans notre examen de la vie d'Isis et de ses courses. Mais cette théorie recevra tout son développement dans notre traité de la religion solaire, telle qu'elle a été adoptée par les Chrétiens, et telle qu'elle existe encore chez eux. Nous y renvoyons le lecteur. Passons maintenant à Isis.

CHAPITRE III.

POÈME ÉGYPTIEN SUR ISIS OU SUR LA LUNE.

La lune, comme nous l'avons déjà dit (*a*), fut associée par les anciens au soleil dans l'administration universelle du monde ; et c'est elle qui joue le rôle d'Isis dans la fable sacrée, connue sous le titre d'Histoire d'Osiris et d'Isis. Les passages que nous avons rapportés de Diodore, de Plutarque et de Diogène Laerce et d'autres que nous pouvons y joindre encore, ne doivent déjà laisser aucune espèce de doute sur cette proposition fondamentale de notre explication. Et quand cette vérité sera bien démontrée, nous conclurons que les courses d'Isis sont nécessairement celles de la lune, lorsqu'elle n'agit plus avec le soleil dans l'organisation générale des êtres, et qu'elle se trouve abandonnée à ses seules forces, jusqu'à ce qu'enfin elle ait retrouvé l'époux qui versait en elle les semences de la fécondité qu'elle transmettait à la terre. Or, comme la lune ne fait de courses que dans le ciel, ce sera dans le ciel que nous étudierons l'histoire de ses voyages, et que nous chercherons les différens personnages et les animaux qu'elle rencontre sur sa route ; car tout cela découle de cette première vérité

(*a*) Voy. ci-dessus l. 2, c. 3.

bien démontrée, savoir que la lune était la fameuse Isis, épouse du bienfaisant Osiris.

Porphyre, dans Eusèbe (*a*), nous dit qu'Isis est la lune; Chérémon (*b*), que c'est par le soleil et la lune, et par leur mouvement comparé au zodiaque et aux astres paranatellons, qu'on doit expliquer leur histoire. Abneph, historien arabe, assure que, de l'aveu de tous les savans orientaux, Osiris est le soleil, Isis la lune. Outre ces autorités et celles que nous avons citées dans la vie d'Osiris, nous ajouterons que l'Isis égyptienne avait des attributs et des qualités qui caractérisent évidemment la lune.

Diodore de Sicile (*c*) dit que l'on donnait à Isis le nom d'*ancienne*, pour désigner l'ancienneté, ou plutôt l'éternité de son existence; et que les cornes dont on parait son front étaient celles de la lune croissante, et du bœuf Apis qui lui est consacré en Égypte. Effectivement le bœuf ou le taureau céleste est spécialement consacré à la lune, parce que cette Déesse, dit Horus Apollon, a son exaltation dans ce signe.

Plutarque (*d*) observe également qu'Isis et la lune étaient représentées par la même image; que les cornes qui paraient son front étaient celles du croissant de la lune; que ses habits noirs retraçaient l'obscurité du disque lunaire, et la partie ombrée de cet astre dans les phases voisines de la nouvelle lune et dans son occultation; que la lune était invoquée pour les plaisirs de l'amour, auxquels présidait Isis. Tous ces traits, communs à Isis et à la lune, prouvent bien que c'est la même divinité

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 4, c. 9. — (*b*) Porph. Epist. ad Anneb. — (*c*) Diod., l. 1, c. 7, p. 15. — (*d*) Plut. de Iside, p. 372.

sous deux noms différens. Le premier est son nom sacré, et l'autre son nom vulgaire. C'est ainsi que les Argiens (colonie égyptienne) donnaient à la lune un nom mystique, celui d'Io. Sous ce nom, on lui donnait des cornes de vache, et on disait qu'elle était l'Isis égyptienne [83], comme on peut le voir (*a*) dans Hérodote et dans Ovide (*b*) à l'article de la métamorphose d'Io, fille du fleuve Inachus, laquelle fut placée aux cieux et devint la constellation du signe appelé le *taureau*. Ainsi le signe équinoxial du printemps, époque à laquelle se faisait l'entrée d'Osiris dans la lune, suivant Plutarque (*c*), lorsque celle-ci recevait du soleil la fécondité qu'elle communiquait à la Nature sublunaire, fournit également ses attributs à Osiris à cornes de taureau, et à Isis à cornes de vache; ce qui dut nécessairement arriver, s'il est vrai qu'Osiris soit le soleil, et qu'Isis soit la lune, et qu'on peignît ces deux astres avec les attributs des signes qu'ils occupaient.

C'est dans ce signe printanier que la lune exerçait sa principale énergie; aussi les astrologues anciens y avaient-ils fixé le lieu de l'exaltation de cette planète (*d*), et les Sabéens, adorateurs des astres, célébraient la grande fête de la lune, sous ce signe, lorsqu'elle arrivait au lieu de son exaltation (*e*). C'est par la même raison que le scarabée, à tête et à cornes tauriformes, fut consacré à la lune, parce que, dit Horus Apollon, cette Déesse (*f*) a le lieu de son exaltation au signe céleste du taureau. C'est par la même raison que le scarabée était

---

(*a*) Herod., l. 2, c. 41. — (*b*) Ovid. Metamorph., l. 1, f. 16, 19. — (*c*) De Iside, p. 368. — (*d*) Firmic., l. 2, c. 3. — (*e*) Hyde de vet. Pers. Rel., c. 5, p. 125, etc. — (*f*) Hor. Apoll. Hieroglyph., l. 1, c. 10.

un des caractères distinctifs du bœuf Apis, bœuf soumis spécialement à l'influence de la lune, dans son union avec Osiris, et consacré au taureau céleste, suivant Lucien (*a*). C'est cette filiation d'idées cosmogoniques et symboliques, et cette correspondance entre le bœuf Apis et le taureau céleste, et entre les deux astres féconds qui s'unissent, qui fit dire qu'Apis était fils de la lune fécondée, et qu'Épaphus était fils d'Io, fécondée par l'ame active du monde, ou par Jupiter. Voilà aussi pourquoi Hérodote nous dit que l'Épaphus, fils d'Io, était le même que l'Apis adoré par les Égyptiens (*b*); ce qui doit être, si Io, Isis et la lune sont la même divinité.

Dans le livre IX des Métamorphoses, Ovide, décrivant une fête isiaque, dit qu'il y vit portée en pompe la fille d'Inachus (*c*), dont le front était surmonté des cornes de la lune, et était couronné d'épis. Elle était accompagnée d'Anubis, ou du chien céleste, et d'Apis, c'est-à-dire des symboles vivans du taureau céleste, et du grand chien qui lui sert de paranatellon et qui le garde. De là, le nom de gardien d'Europe donné à ce chien, parce que ce taureau était celui dont Jupiter prit la forme dans l'enlèvement d'Europe. Nous avons déjà vu plus haut cette union du chien céleste au taureau équinoxial, dans la vie d'Osiris. Ce Dieu lui-même, dans la pompe décrite par Ovide, figurait aussi comme époux d'Isis; c'était à sa recherche que s'attachait cette Déesse. La lune, encore aujourd'hui, s'appelle *Io*, dans la langue cophte qui est l'ancien égyptien. Car, en dépouillant son nom cophte (*Piioh*) de l'article prépositif *pi*, il reste

(*a*) Lucian. de Astrolog., p. 380. — (*b*) Herod., l. 2, c. 153. — (*c*) Ovid. Metam., l. 9, fab. 13.

Ioh pour le véritable nom de cette planète. Or, Hérodote nous dit que les Égyptiens peignaient leur Isis, comme les Grecs représentaient Io (*a*); ce qui prouve l'identité d'Io et d'Isis; et comme Io est la lune, Isis est donc aussi la lune.

Joignons à l'appui de notre conclusion ce passage de la Chronique d'Alexandrie (*b*). Les Argiens, dit l'auteur, eurent pour premier roi Inachus. Il bâtit une ville, à qui il donna le nom de lune ou de ville de la lune [84], par respect pour cet astre qu'il adorait, et il la nomma *Io-Polis* ou ville d'Io. Donc Io et la lune sont ici deux mots synonymes; car, ajoute l'auteur, Io est encore aujourd'hui le nom mystique de la lune chez les Argiens. Il bâtit dans sa ville un temple en l'honneur de la lune, et il éleva une colonne de bronze sur laquelle il fit graver cette inscription : *Bienheureuse Io, qui nous dispenses la lumière*. Inachus eut une fille à qui il donna aussi le nom de lune ou d'Io; cette fille était d'une rare beauté. C'est ainsi que, dans la cosmogonie des Atlantes, *Uranus* a, de son mariage avec *Ghé*, le prince *Hélios* ou soleil et la princesse *Selené* ou lune, qui étaient d'une beauté ravissante. C'est, dit l'auteur de la Chronique, cette belle Io, fille d'Inachus, dont Jupiter-Picus devint amoureux, et qu'il rendit mère. Io, honteuse d'avoir été ainsi déshonorée, se sauva en Égypte où elle fixa son séjour. Quelques auteurs prétendent qu'elle y mourut (*c*). D'autres la font mourir en Syrie, près du mont Silphius, où Séleucus dans la suite bâtit une ville nommée Antioche, et dans

(*a*) Herod. Euterpe, c. 41. — (*b*) Chron. Alex., p. 97. — (*c*) Cedren., p. 21.

laquelle Vespasien fit élever une colonne de bronze en honneur de *la lune*, à la base de laquelle il plaça quatre taureaux. Là était autrefois la ville d'Iopolis, bâtie dans l'endroit même où les fils d'Inachus se fixèrent. Leur père les ayant envoyés à la recherche de leur sœur, comme Agénor envoya Cadmus à la poursuite d'Europe, ils s'étaient arrêtés dans ce lieu à la suite d'une vision dans laquelle Io leur apparut sous la forme d'une génisse qui articulait des sons, et qui leur disait : Je suis Io, qui habite ces lieux. A leur réveil, ils s'empressèrent de lui élever un temple sous l'invocation d'Io, et ils jetèrent les fondemens d'Iopolis qui devint leur séjour [85] ; car leur père leur avait défendu de revenir à Argos, s'ils n'y ramenaient point leur sœur. C'est dans cette ville d'Iopolis que Persée, placé dans les cieux sur le taureau céleste, et qui, par son lever héliaque, annonçait l'équinoxe de printemps et l'heureux moment où le feu éther embrase la Nature, fit, dit-on, descendre du ciel le feu sacré, destiné à être conservé sur les autels, et dont il confia le soin aux mages (*a*). Parmi ceux qui furent chargés de chercher Io, on nomme Triptolème (*b*), ou le premier des deux gémeaux, qui se couche immédiatement à la suite du taureau, et que nous avons déjà vu plus haut jouer un rôle dans l'histoire d'Osiris qu'il accompagna dans ses voyages. C'est un nouveau rapprochement entre l'histoire allégorique d'Io, et celle d'Isis, épouse d'Osiris. On ajoute qu'il la perdit de vue près de Tyr.

Nous ne suivrons pas plus loin le détail des aventures

(*a*) Cedren., p. 23. — (*b*) Strabon, l. 16, p. 750.

d'Io, parce que nous ne la considérons ici que dans ses rapports avec la lune et avec le signe céleste du taureau, dans lequel cette planète avait son exaltation, et conséquemment avec Isis, épouse d'Osiris à cornes de taureau, d'Osiris qui s'unissait à cette Déesse à l'équinoxe de printemps, pour la féconder, comme nous l'avons déjà dit. Nous avons cru devoir rapprocher l'extrait de l'histoire allégorique d'Io et faire voir leur rapport avec le ciel, afin de donner toute la vraisemblance possible à cette tradition sacrée des Argiens, qui portait qu'Io était le nom mystique de la lune chez eux, et que la figure de vache qui servait à peindre leur Io n'était qu'une image de la lune, comme le dit Eusthate (*a*); ce qui nous paraît hors de doute, après tous les rapprochemens que nous venons de faire. Mais si Io est la lune, comme cette même Io est incontestablement aussi l'Isis des Égyptiens, il s'ensuit qu'Isis est aussi la lune; ce que nous savons déjà par une foule de témoignages rapportés plus haut.

Non-seulement il est démontré qu'Isis est la lune, par les attributs qui lui sont communs avec cette planète adorée sous le nom d'Io, mais on le prouve encore par des propriétés communes à la lune, à Io et à Isis, et par l'exercice des mêmes fonctions dans l'ordre du monde. En effet, les Égyptiens attribuèrent également à Isis et à la lune la crue des eaux de leur fleuve. Ils pensaient, dit Pausanias (*b*), que leur fleuve croissait tous les ans des larmes d'Isis, et qu'on lui devait ce débordement qui fécondait leurs champs. On attribuait

---

(*a*) Eusthat. Comment. in Dionys. Perieg., p. 94. — (*b*) Pausan. in Phocic., p. 350.

la même vertu à Io. Jupiter, dans Lucien, dit à Mercure (*a*) de tuer Argus, de conduire Io à travers la mer en Égypte, et d'en faire la Déesse Isis. Qu'elle soit chargée, dit-il, de faire monter les eaux du Nil, d'amener les vents et de sauver les vaisseaux. Lutatius, dans ses commentaires sur Stace (*b*), nous dit que Coptos est une ville d'Égypte où l'on adore Io sous le nom d'Isis, et que les cérémonies religieuses de cette Déesse, qui se font au son du sistre, ont pour objet le débordement du Nil qu'elles provoquent. Plutarque (*c*) prétend que le sistre exprime le mouvement actif de la Nature, qui doit être sans cesse réveillée; et il ajoute que le sistre était surmonté de la figure de l'animal symbolique consacré à la lune, qui renferme dans son orbite les quatre élémens au sein desquels se développe l'énergie génératrice [86] qu'elle leur communique; ce qui forme un nouveau rapport entre l'action d'Isis et celle de la lune. Servius, commentateur de Virgile (*d*), parlant d'Isis, nous dit qu'elle est un génie bienfaisant qui, par le sistre qu'elle tient à la main, nous figure l'action imprimée aux eaux du Nil dans ses divers mouvemens de crue et de diminution. Or, cette fonction de génie moteur des eaux, la physique sacrée des Égyptiens l'attribuait à la lune.

Nous avons déjà cité cette statue symbolique d'Éléphantine (*e*), destinée à représenter la néoménie équinoxiale du printemps, laquelle, dit-on, imprimait le premier mouvement de crue aux eaux du Nil et provo-

---

(*a*) Lucian., t. 1, p. 124. — (*b*) Scholiis Statii Thebaïd., l. 1, c. 65. — (*c*) Plut. de Iside, p. 376. — (*d*) Serv. Comm. ad Æneid., l. 8, v. 696. — (*e*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 12.

quait l'intumescence qui devait amener le débordement du solstice d'été. C'était à la nouvelle lune solsticiale que l'on fixait cette sortie du Nil hors de son lit, laquelle s'opérait d'abord lentement, et ensuite avec la plus grande impétuosité, au rapport de Pline (*a*). Alors se levait Sirius à qui on donnait le nom d'*Hydragogos*, ou de moteur des eaux, et c'était à cette néoménie que commençait l'année avec le débordement, la lune étant nouvelle, non plus dans le signe de son exaltation, mais dans celui de son domicile. C'est ce rapport de la nouvelle lune, tant de celle de l'équinoxe, qui donnait le premier mouvement d'impulsion aux eaux, que de celle du solstice, qui les faisait sortir du lit du fleuve pour s'épancher dans les champs, qui a fait dire à Solin (*b*) que les eaux du Nil éprouvaient à leur source un mouvement d'intumescence, lequel était l'effet de l'influence des astres qui agissaient sur elles, suivant certaines lois, principalement au croissant de la lune. Plutarque (*c*) a cru même apercevoir entre la graduation des diverses coudées de hauteur du Nil, dans les différentes provinces d'Égypte, une correspondance avec la progression graduée de la lumière de la lune, depuis le croissant jusqu'à la nouvelle lune. Quoique cette correspondance n'ait aucun fond de réalité, on peut au moins en conclure que dans l'opinion la lune était censée exercer une grande énergie sur le Nil, telle enfin que celle qu'on attribuait à Isis, ce qui suffit pour confirmer la proposition que nous voulons établir ici, qu'Isis et la lune sont absolument une même divinité.

(*a*) Plin. Hist. Nat., l. 18, c. 18. — (*b*) Solin., c. 35. — (*c*) Plut. de Iside, p. 363.

Les inductions que nous avons tirées des attributs et des propriétés d'Isis, qui lui sont entièrement communs avec la lune, ajoutées aux témoignages précis des auteurs que nous avons cités plus haut, et qui assurent formellement qu'Isis est la lune, épouse d'Osiris ou du soleil, ne doivent plus laisser aucune espèce de doute sur la nature de cette divinité et sur son identité avec la lune. En conséquence, nous poserons, comme axiome fondamental de la démonstration qui va suivre, que c'est par le ciel qu'il faut expliquer les voyages d'Isis, comme nous avons expliqué par le ciel les voyages de son époux Osiris. C'est une conséquence nécessaire de ce principe qui va acquérir la force de la démonstration la plus rigoureuse par la comparaison que nous allons faire de la course de la lune aux cieux, avec les courses attribuées à Isis dans le Traité fameux de Plutarque sur Isis.

Prenons Osiris au moment de sa mort, et suivons les pas d'Isis depuis l'instant qu'elle a été privée de son époux, jusqu'au moment où il lui est rendu, et qu'il revient des enfers; c'est-à-dire depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps. Car, si Osiris meurt au premier de ces équinoxes, il ressuscite au second, ou à celui de printemps, lorsqu'il remonte vers nos régions, et qu'il vient encore s'unir à la lune pour la féconder.

Plutarque suppose qu'Osiris, de retour de ses voyages et revenu en Égypte, est invité à un repas par son frère Typhon qui lui donne la mort et qui jette son corps dans le Nil. L'auteur nous donne les positions du soleil et de la lune dans les cieux, au moment de ce tragique événement. Le soleil, suivant les traditions que rapporte Plu-

tarque (*a*), occupait le signe du scorpion, c'est-à-dire le signe qui, à cette époque éloignée, était placé à l'équinoxe d'automne. La lune était pleine, ajoute Plutarque (*b*) : donc elle occupait le signe qui est opposé au scorpion, ou le taureau qui répondait alors à l'équinoxe de printemps ; c'est-à-dire qu'elle perdait Osiris, au moment où elle-même se trouvait pleine, et seule dans le signe où, six mois auparavant, elle s'était unie avec lui pour recevoir les germes de sa fécondité universelle que lui communiquait le soleil, ou Osiris, sous la forme du taureau printanier. C'est ce taureau lumineux qui était le premier signe par lequel Osiris entrait dans l'empire de la lumière et du bien. Il montait avec le soleil, le premier jour du printemps ; il restait six mois dans l'hémisphère lumineux, précédant toujours le char du Dieu de la Nature, et se trouvant sur l'horizon pendant le jour, jusqu'à ce qu'en automne, le soleil étant arrivé au scorpion, le taureau se trouvât entièrement opposé à lui, ne se levât qu'après son coucher, et achevât sa course entière sur l'horizon pendant la nuit. Alors il n'était plus le taureau qui amène les longs jours, mais celui qui préside, par son lever du soir, au commencement des longues nuits. Voilà ce qu'on voulut peindre dans les cérémonies lugubres qui se faisaient le jour de la mort d'Osiris. On y portait en pompe un bœuf d'or couvert d'un crêpe noir, image frappante de l'ombre dans laquelle entrait le signe familier d'Osiris, et qui allait s'étendre sur nos régions boréales, pendant l'absence du soleil, en prolongeant la durée des nuits du-

(*a*) Plut. de Iside, p. 356. — (*b*) Ibid., p. 367.

rant tout le temps que la terre resterait sous l'empire de Typhon, ou du principe du mal et des ténèbres [87].

Comme la lune se trouvait pleine dans le signe même de son exaltation, on faisait une image de cette planète (*a*) avec de la terre végétale mêlée d'eau, et dans la composition de laquelle on faisait entrer des aromates et des essences. On ornait cette figure; on l'habillait. Cette composition de terre et d'eau désignait, dit Plutarque, la nature de ces deux divinités. Pour entendre ce dogme théologique, il est bon d'observer que le taureau qu'occupait Isis, ou la lune, était consacré à l'élément de la terre, et que celui du scorpion qu'occupait Osiris, ou le soleil, était consacré à l'élément de l'eau, comme il est aisé de le voir dans le tableau que nous avons donné ailleurs de la distribution des quatre élémens dans les douze signes, telle que l'avaient imaginée les astrologues anciens [88]. Ceci est une nouvelle preuve des rapports de cette cérémonie avec les divisions célestes. Quant au bœuf couvert d'un crêpe, Plutarque dit formellement que le bœuf était l'image d'Osiris; ce que nous avons prouvé nous-mêmes déjà dans la vie de ce Dieu, ou du soleil-taureau.

Nous ne nous occuperons plus d'Osiris jusqu'à son retour des enfers; mais nous allons suivre Isis dans ses recherches. Le point de départ nous est donné. C'est le taureau céleste, ou le premier des signes qu'elle occupait, lorsqu'elle perdit son époux, puisqu'elle était pleine, et que le soleil était au scorpion; c'est-à-dire qu'elle allait le chercher en parcourant tous les signes supérieurs dans chacun desquels, tous les mois succes-

(*a*) Plut. de Iside, p. 366.

sivement, elle se trouvait pleine, sans rencontrer son époux dans aucun des signes affectés à son empire, et dans lesquels il lui communiquait, six mois auparavant, les germes de bien, d'ordre et de fécondité qu'elle transmettait à la terre [89]. Relevons donc la carte de sa route dans les six signes supérieurs, en casant dans chacun d'eux les paranatellons qui en marquent les divisions, de manière à rétablir le calendrier sacré qui fixait toutes les pleines lunes qui avaient lieu pendant tout le temps que le soleil était absent de nos climats, et qu'il occupait les régions inférieures du monde, appelées vulgairement les enfers.

Avec le taureau se couchent Orion et son fleuve. Orion s'appelle, dans Plutarque, l'astre d'Orus (*a*); son fleuve s'appelle le Nil (*b*); nous les avons projetés tous deux sous ce signe. Avec le taureau, Persée achève de se lever, et le cocher monte presque tout entier. Nous les avons également projetés. Persée était le grand Dieu de Chemmis en Égypte, ainsi que Pan. Or, le cocher, avec sa chèvre et ses chevreaux, fournissait les attributs de Pan et de ses satyres. On peut voir, dans le planisphère égyptien de Kirker (*c*), Pan représenté au-dessus du taureau; et c'est évidemment le chevrier de nos constellations, celui qui tient la chèvre appelée Aiga, femme de Pan, et les chevreaux ses enfans. Nous pouvons donc regarder ce chevrier comme une des images de Pan. Nous avons déjà placé sous le taureau les constellations d'Orion et du cocher dans le planisphère destiné à peindre les voyages d'Osiris. Nous les avons également

(*a*) Plut. de Iside, p. 357. — (*b*) Hygin., l. 2, c. 33. — (*c*) OEdip., t. 2, part. 2, p. 206.

placées sous ce même signe dans le planisphère des travaux d'Hercule, et nous avons rapporté les autorités qui justifient ces positions. Nous nous croyons donc dispensés de les rapporter. Quant au fleuve d'Orion qui porte le nom de Nil, Hipparque (*a*) le donne pour paranatellon au taureau, et l'inspection seule d'une sphère prouve qu'à son lever et à son coucher, le taureau est accompagné du lever et du coucher des deux extrémités de ce fleuve. Il n'y a pas non plus de doute sur les rapports du lever total de Persée avec le taureau. Hygin dit expressément : « Avec le taureau, Persée achève de se lever en totalité (*b*). » Ératosthène et Hipparque (*c*) en disent autant. Ainsi il n'y a aucune constellation casée dans notre planisphère, sous la division du taureau, qui n'ait droit d'y occuper une place comme paranatellon de ce signe. Voilà donc quel était le cortége de la lune lorsqu'elle perdit Osiris, et lorsqu'elle commença ses voyages pour aller le chercher.

Le signe suivant est occupé par deux enfans : ce sont les gémeaux. Les oracles de Didyme étaient, suivant Lucien (*d*), sous l'inspection de ce signe : un des deux enfans gémeaux s'appelle Apollon, Dieu des oracles. Nous aurons lieu ailleurs de faire usage de cette remarque. C'est dans ce signe qu'avait lieu la pleine lune qui suivait celle où arrivait la mort d'Osiris ; car la lune, après avoir été pleine dans un signe, se trouve pleine dans le signe suivant, le mois d'après, par la raison que le soleil change de signes tous les mois, et que le lieu de l'opposition du signe où est le soleil change aussi nécessaire-

---

(*a*) Uranolog. Petav., t. 3. Hipp., l. 3. — (*b*) Hygin., l. 3. — (*c*) Hippa., l. 2, c. 18. — (*d*) Lucian de Astrolog., p. 993.

ment dans la même proportion. Cette observation que nous venons de faire sur les gémeaux doit s'appliquer successivement au cancer et aux signes suivans, à mesure que le soleil chemine dans les signes inférieurs, sagittaire, capricorne, etc., jusqu'à ce que, de retour au taureau, la lune se trouve pleine au scorpion.

Passons des gémeaux au cancer, et examinons quels sont les principaux paranatellons de ce signe. Nous trouverons d'un côté la couronne boréale qui se couche au bord occidental et qui descend au sein des flots, tandis qu'à l'orient, le grand et le petit chien montent sur l'horizon avec le cancer. Ce sont donc trois paranatellons de ce signe ; en conséquence nous les avons projetés sous cette division dans notre planisphère. La couronne est la fameuse couronne d'Ariadne, ou de notre Proserpine, couronne composée, suivant quelques auteurs, de la feuille de mélilot (*a*). Un des deux chiens est le fameux Sirius, le chien céleste, connu sous le nom d'Anubis ; tous deux sont liés au cancer, domicile de la lune, ou de Diane, ou d'Isis ; c'est pour cela qu'ils furent appelés les gardiens d'Isis, ou astres d'Isis. C'est par cette même raison que les Grecs donnèrent à leur Diane deux chiens ; c'est là ce qui fit dire qu'elle était chasseuse : car la lune n'a pas de chiens, et n'est pas plus chasseuse que le soleil. Mais les chiens paranatellons qui forment au ciel ce cortége de son domicile l'ont fait appeler chasseuse, comme Orion qu'accompagnent ces mêmes chiens est un chasseur.

Le signe suivant est le lion, qu'occupait le soleil au

(*a*) Photius, cod. 190.

solstice d'été, au moment du débordement du fleuve. Il est en aspect avec le verseau dont le fleuve montait le soir avec la nuit sur l'horizon, et faisait la fonction de paranatellon de ce signe. Nous avons donc projeté ce fleuve sous cette division; nous y avons aussi projeté le roi Céphée qui se lève avec le verseau, et qui, suivant Horace (*a*), s'unit au lion et à la canicule pour augmenter les ardeurs solsticiales. Il fut regardé par cela même comme un roi de la brûlante Éthiopie; on lui donna les noms d'enflammé, de brûlant, de roi du feu et du soleil; il était paranatellon du lion, domicile du soleil qu'on adorait à Byblos sous le nom d'Adonis. Toutes ces circonstances doivent être retenues: nous en ferons l'application.

A la suite du roi d'Éthiopie se lèvent deux femmes; c'est Cassiopée son épouse, et Andromède sa fille; elles correspondent dans leur lever au signe de la vierge qui se couche alors. Les anciennes sphères représentaient dans ce signe une femme qui allaitait un enfant nouveau-né, et ils donnaient à cette femme le nom d'Isis; car c'est le nom qu'Ératosthène donne à la constellation de la vierge (*b*). En aspect avec la vierge, au moment où elle se couche, se lève aussi le poisson qui est sous Andromède, et qu'on appelait poisson Hirondelle parce qu'on le peignait avec une tête d'hirondelle. La raison de cet attribut vient de ce qu'il occupe la partie du zodiaque où se trouve le soleil au moment où l'on voit reparaître cet oiseau dans nos climats. Persée, gendre du roi d'Éthiopie, se levait à la suite de ce coucher de la vierge. Au lever de cette même vierge,

(*a*) Horace, l. 3, Ode 23, v. 17. — (*b*) Erathosth., c. 9.

montait à l'orient le navire Argo qui est au-dessous d'elle. Eratosthène et Hygin placent tous deux le lever d'une partie du *vaisseau* avec celui de la *vierge* (*a*). Nous avons donc pu projeter toutes ces constellations sous le signe de la vierge; ce seront elles qui formeront le cortége d'Isis ou de la lune, lorsqu'elle sera pleine dans ce signe.

Vient ensuite la balance, avec laquelle achève de se lever le bootès, appelé le nourricier d'Orus (*b*). « Au lever de la balance, dit Hygin (*c*), le bootès paraît entièrement levé, ainsi que le vaisseau. » Ératosthène les y place aussi. Columelle (*d*) fixe au mois de septembre le lever d'arcture et le souffle du vent Favonius; il en fait aussi mention vers la mi-septembre. Arcture est la belle étoile du bootès.

C'est vers la fin de la balance et sous le premier degré du scorpion, que se couche le fleuve Éridan, suivant Hygin (*e*) et suivant Ératosthène. Nous l'avons donc projeté aussi sous cette division.

Enfin, avec le scorpion ou avec le signe dans lequel Isis ou la lune est pleine au moment où Osiris revient des enfers, se lève la grande ourse, appelée chien de Typhon (*f*), porc d'Érymanthe, et que nous avons déjà projetée à ce même lieu dans notre planisphère d'Hercule. Sous ce même signe se couche Cassiopée, reine d'Éthiopie. On voit aussi lever le dragon du pôle, ou le serpent Python qui fournit à Typhon ses attributs. C'est pour cela que, dans le planisphère de Kirker (*g*), où nous

---

(*a*) Hygin., l. 4, c. 43. — (*b*) Salmas. ann. Clim, p. 594. — (*c*) Hygin., l. 4, c. 13. — (*d*) Colum., l. 11, c. 2, p. 429. — (*e*) Hygin., l. 4, c. 13. — (*f*) Plut. de Isid., p. 357. — (*g*) Kirk. OEdip., t. 2, part. 2, p. 206.

trouvons le géant Typhon dont les pieds et les mains sont hérissés de serpens, ce monstre est casé sous le scorpion, c'est-à-dire dans le signe sous lequel il fait périr Osiris. Alors le soleil s'unissait à la constellation du serpentaire, appelée Esculape, le même Dieu, dit Tacite (*a*), que Sérapis. Or, Sérapis, nous dit Plutarque (*b*), est le Dieu Osiris au moment de sa mort, lorsqu'il entre dans son tombeau. Nous avons projeté toutes ces constellations sous cette dernière division de notre planisphère au point du ciel où se trouve le soleil lorsqu'on célèbre sa mort, et au point où se trouve la lune pleine lorsque Typhon la rencontre et qu'il met en lambeaux le corps d'Osiris, ce qui arrive peu de temps avant la résurrection de ce Dieu. Voilà quels sont les principaux tableaux que présente le ciel sur la route de la lune et qui s'unissent chaque mois à toutes les pleines lunes, depuis le moment qu'Isis ou la lune a perdu son époux, jusqu'au moment où elle le recouvre. Comparons-les avec les tableaux prétendus historiques de la vie et des courses d'Isis.

Isis, aussitôt après la mort d'Osiris, dont les membres sont jetés dans le Nil ou dans le fleuve céleste, qui se trouve au couchant avec le taureau, au moment où le soleil occupe le scorpion, et que nous avons projeté sous ce taureau, où la lune est pleine; Isis se trouve, dit l'historien, près de Chemmis, ville consacrée à Persée et à Pan, que nous avons projeté sous cette même division. Pan et ses satyres, qui habitent les environs de Chemmis, dit Plutarque (*c*), sont les premiers à s'a-

(*a*) Tacit. Hist., l. 4, c. 84. — (*b*) Plut. de Iside, p. 362. — (*c*) Ibid., p. 356.

percevoir de cette mort, et sont aussi les premiers à répandre cette nouvelle effrayante qui produisit la terreur qu'on appelle panique. Isis aussitôt coupe une partie de sa chevelure, et prend l'habit noir dans un lieu dont le nom nous exprime une privation; allusion manifeste à son disque échancré et à la diminution de lumière qui suit la pleine lune. Le mois suivant, elle se trouve pleine aux gémeaux, où sont les deux enfans qui président à la divination, comme nous l'avons déjà dit. La fable suppose qu'Isis passe dans un lieu où elle rencontre de jeunes enfans; elle s'adresse à eux pour savoir en quel endroit peut être le coffre qui cache le corps de son époux. Ils lui indiquent la bouche du Nil, par laquelle les amis de Typhon avaient envoyé à la mer le coffre qui contenait le corps de son époux. C'est de là, dit Plutarque, qu'a été donnée aux enfans la faculté de prédire l'avenir, et de fournir les augures que l'on tire souvent des propos qu'ils laissent échapper en jouant dans les temples. Il est bon d'observer ici que Lucien nous a dit que c'était des signes célestes que les Égyptiens tiraient la science de la divination; que les oracles d'Ammon étaient soumis à l'influence du bélier; ceux d'Apis à l'influence du taureau; ceux des enfans seront donc soumis à l'influence des enfans gémeaux. Aussi, Lucien dit que c'étaient eux qui présidaient aux oracles rendus par Apollon à Didyme (*a*); car Apollon est un des gémeaux appelés Didymes.

Suivons Isis. La Déesse sut que, par erreur, Osiris avait couché avec sa sœur *Nephté*, et elle en eut la

(*a*) Lucian. de Astrol., p. 993.

preuve dans une couronne de mélilot qu'Osiris avait laissée chez celle-ci [90]. Elle se mit à la recherche de l'enfant né de ce mariage, que sa mère avait exposé par crainte des insultes de Typhon. Elle le trouva à l'aide de ses chiens; elle l'éleva, et elle en fit son gardien sous le nom d'Anubis.

Suivons actuellement la lune. Elle passe au cancer, où trois paranatellons l'accompagnent. Le premier paranatellon est la couronne boréale, appelée couronne d'Ariadne, la même que Proserpine, épouse du soleil inférieur ou de Pluton. Cette couronne, suivant un auteur cité par Photius (*a*), était composée des feuilles de la plante appelée mélilot par les Égyptiens. Les autres paranatellons sont le chien Procyon et la belle étoile Sirius, que Plutarque (*b*) dit être consacrée à Isis, et qui fait partie du grand chien, qui était honoré en Égypte sous le nom d'Anubis. Le planisphère égyptien de Kirker (*c*) place ces deux chiens sous le capricorne, en qualité de paranatellons de ce signe [91]; par conséquent ils le sont aussi du cancer ou du signe opposé. Aussi Servius dit-il, en parlant du chien céleste, qu'il est paranatellon du cancer (*d*). Ératosthène et Eudoxe nomment aussi les deux chiens au nombre des paranatellons du cancer (*e*), et tous les auteurs, Aratus, Hygin, Ératosthène et Théon (*f*) comptent la couronne au nombre des astres qui, par leur coucher, fixent les divisions de ce signe (*g*). Isis, après avoir rencontré les jeunes enfans

---

(*a*) Phot. cod. 190, p. 483. — (*b*) De Iside, p. 359, 376. — (*c*) Kirker Œdip., t. 2, part. 2, p. 206. — (*d*) Serv. Comm. ad Georg., l. 1, v. 218. — (*e*) Theon, c. 1. — (*f*) Uranol. Petav., t. 3. — (*g*) Hygin, l. 4, c. 13. Aratus, v. 572.

des gémeaux, trouve donc sur sa route les mêmes ornemens et les mêmes chiens que la lune rencontre dans sa station du cancer, c'est-à-dire une couronne de mélilot, des chiens, et, entre autres, le fameux Anubis ; ce qui ne doit point nous surprendre, si Isis et la lune sont la même Divinité. Les tableaux du ciel s'accordent donc encore ici entièrement avec ceux de la légende d'Isis.

Suivons cette Déesse dans son passage sous le lion, signe qui sert de domicile au soleil ou au Dieu de Biblos, Adonis, qui même en prend l'épithète de Biblus-Adonis (*a*). Là, elle trouve le roi d'Éthiopie, ou Céphée, paranatellon de ce signe, et le fleuve du verseau qui est en opposition avec le lion, et qui en fixe par son ascension les divisions : car le lion se couche toujours au lever du fleuve du verseau. Qu'arrive-t-il à Isis après avoir trouvé Anubis ? Elle se transporte à Biblos, et va se placer près d'une fontaine où elle avait appris que s'était arrêté le coffre sacré qui recelait le corps de son époux : là, elle s'assied triste et muette, et verse un torrent de larmes. Elle y trouve un roi et une reine ; et des femmes, attachées à la princesse, l'invitent à venir à la cour. On la charge de nourrir un jeune enfant à la mamelle : c'était le fils du prince. Isis nourrit l'enfant ; mais, au lieu du bout de son sein, c'est le bout de son doigt qu'elle lui met dans la bouche. Elle brûle pendant la nuit les parties de son corps qui étaient mortelles, et elle-même prend des ailes, et, s'envolant sous la forme d'hirondelle, elle va se placer près d'une colonne, laquelle renfermait le coffre qui contenait le corps de son époux.

(*a*) Martian. Capell. Hymn. in Solem.

Quels tableaux nous offre le ciel? Celui d'une fontaine, celui d'un roi et de son épouse, c'est-à-dire Céphée et Cassiopée; celui d'une femme, c'est Adromède leur fille; celui d'une autre femme qui allaite un enfant, comme fit Isis: c'est la vierge céleste qu'Ératosthène appelle l'image d'Isis ou Isis; celui du poisson-hirondelle ou de l'hirondelle placée sur le mât du vaisseau, qui croît, et qui, montant peu à peu, devient cette grande colonne près de laquelle se trouve le coffre précieux. Isis aussitôt s'embarque avec le fils aîné du roi; elle dessèche un fleuve d'où s'élevait le matin un vent trop dur [92].

Que trouvons-nous dans la sphère à la suite des tableaux que nous venons de voir? Persée, gendre du roi d'Éthiopie, et son fils conséquemment; le vaisseau céleste, appelé vaisseau d'Isis; et le fleuve d'Orion, qui se couche alors le matin, et que l'allégorie dit avoir été desséché par Isis. On verra dans la suite la même idée exprimée dans l'Apocalypse, par l'image d'un fleuve que la terre engloutit au moment où l'auteur de cet ouvrage voit dans le ciel une femme accouchant d'un jeune enfant destiné à régner sur le monde : cette femme a des ailes à l'aide desquelles elle prend la fuite devant le dragon qui la poursuit.

Suivons toujours Isis. Où la conduit son vaisseau? Chez le nourricier d'Orus à Boutos. Où va la lune? Elle entre dans le signe de la balance, à l'entrée duquel se trouve le bootès appelé le nourricier d'Orus. Isis rencontre donc ici tout ce que rencontre la lune. Que fait-elle alors? Elle dépose à l'écart le coffret précieux (*a*).

(*a*) De Iside, p. 358.

Il est bientôt trouvé par Typhon qui chassait au clair de la lune. Quel était le chien de Typhon? L'ourse céleste, dit Plutarque; cette ourse fut appelée autrement le porc d'Érymanthe. C'est là ce qui donna lieu à la tradition égyptienne rapportée par Plutarque (*a*), lorsqu'il nous dit que Typhon poursuivait à la pleine lune un porc, quand il trouva le coffre [93] qui renfermait le corps d'Osiris. Il le brisa pour en tirer ce corps qu'il coupa en quatorze morceaux (*b*); ce sont ces morceaux épars que rassemble Isis. Quels tableaux nous présente le ciel dans la partie où la lune se trouve pleine, avant qu'Isis retrouve son époux ressuscité, ou dans la dernière pleine lune, qui avait lieu avant la néoménie équinoxiale qui les réunit l'un et l'autre dans l'empire de la lumière? Nous trouvons le dragon des Hespérides, celui dont Typhon prend la forme et les attributs; nous trouvons l'ourse céleste, ou le porc d'Érymanthe, le chien de Typhon. Voilà les paranatellons qui composent le cortége de la dernière des pleines lunes, qui arrivent pendant le temps que le soleil reste dans l'hémisphère inférieur, ou de celle qui précède l'époque à laquelle il regagne l'hémisphère supérieur. Entre cette pleine lune et la néoménie équinoxiale, il s'écoule quatorze jours; ce sont les quatorze morceaux (*c*) dans lesquels est partagé le corps d'Osiris ou la lumière du soleil, que reçoit la lune pleine [94], et qui est une émanation d'Osiris. Cette explication du démembrement des parties du corps d'Osiris, qui est la seule véritable, nous est donnée par Plutarque lui-même. « Quant au partage, dit Plutarque,

---

(*a*) De Iside, p. 354. — (*b*) Ibid., p. 358. — (*c*) Ibid., p. 368.

du corps d'Osiris en quatorze parties, on doit y voir les quatorze jours qui s'écoulent depuis la pleine lune jusqu'à la nouvelle. C'est également pour cela qu'ils donnent la forme échancrée du disque lunaire au coffre qu'ils construisent en bois dans les funérailles d'Osiris, pour imiter la forme que prend la lune lorsqu'elle se rapproche du soleil et de la néoménie. Les vingt-huit années que l'on donne à la durée de la vie, ou, suivant d'autres, du règne d'Osiris, nous dit toujours Plutarque (*a*), répondent aux vingt-huit jours de la durée de la lumière lunaire, à chaque révolution ou à chaque mois. »

Ces traditions précieuses, recueillies par Plutarque, justifient le système d'explications que nous suivons ici, dans lequel toutes les aventures d'Osiris et d'Isis ne sont que les phénomènes luni-solaires, et se réduisent à la course du soleil et de la lune considérés dans leurs rapports entre eux et avec les signes supérieurs et inférieurs, avec l'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne, et avec les astres paranatellons. On se rappellera que nous ne faisons que suivre ici la marche que nous indiquent Chérémon et les autres savans égyptiens, pour l'explication des fables sacrées en général, et en particulier pour celle d'Osiris et d'Isis, qui n'est pas la seule, dit Chérémon, qui doive s'expliquer par ces principes. Nous avons rapporté ailleurs ce passage fondamental (*b*) que le lecteur fera bien de remettre sous ses yeux, afin qu'il voie que notre marche est rigoureusement conforme aux préceptes qui nous ont été donnés par les savans égyptiens, dans ce précieux passage.

(*a*) De Iside, p. 368. — (*b*) Voy. ci-dessus, l. 1, c. 2.

L'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne ont pour centre, l'un le soleil, et l'autre le point opposé à cet astre : c'est là que se termine l'ombre de la terre, et c'est ce point qui détermine le lieu de la pleine lune, toujours en opposition avec le soleil, et qui ne souffre éclipse que lorsqu'elle se plonge dans ce cône d'ombre. C'est donc là le lieu du coffre obscur dans lequel entrait Osiris, au moment où le soleil occupait le scorpion : car alors le centre de la nuit et la pointe du cône d'ombre tombaient sur le taureau, ou sur le signe qui fournissait à Osiris ses attributs, taureau dont Apis, image d'Osiris, était la représentation. De là cette cérémonie dans laquelle on promenait un bœuf d'or, couvert d'un crêpe noir, le 17 du mois du scorpion, le jour de la pleine lune où l'on pleurait Osiris mort, et jour auquel le calendrier égyptien de Ptolémée marque le commencement de l'hiver (*a*). On sent bien que, chaque mois le soleil avançant d'un signe en parcourant les signes inférieurs, le coffre obscur ou le cône d'ombre s'avançait aussi progressivement dans les signes supérieurs, tandis qu'à toutes les pleines lunes, Isis ou la lune cherchait à l'atteindre. Mais enfin, lorsque la lune se trouvait pleine au signe de la balance, et que le soleil conséquemment était au bélier, près des limites équinoxiales, alors le cône d'ombre passait dans l'hémisphère inférieur. Depuis cette époque jusqu'à la néoménie suivante qui arrivait au taureau, il s'écoulait quatorze jours, durant lesquels le cône d'ombre quittait l'hémisphère supérieur, et allait se confondre avec les ténèbres qui règnent dans

---

(*a*) Uranolog. Petav., t. 3, p. 42.

l'hémisphère inférieur du monde. La lune nouvelle rejoignait le taureau et le soleil, et alors arrivait cette belle néoménie où l'on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Le taureau céleste devenait le centre du jour, et repassait dans l'hémisphère lumineux, tandis que, six mois auparavant, il était plongé dans les ténèbres de la nuit, à l'extrémité du cône d'ombre qui en forme le centre.

On retrouve des traces de cette explication et de la théorie qui en est la base, dans ce passage où Plutarque rapporte l'opinion de ceux qui entendaient par le coffre obscur, dans lequel Typhon enferme Osiris, l'ombre de la terre et le cône prolongé qui éclipse la pleine lune quand elle y entre (*a*). Leur erreur était d'appliquer aux seules éclipses cette fable qui tient, à la vérité, aux rapports de la position du cône d'ombre de la terre dans les cieux, mais qui n'a trait qu'accidentellement aux éclipses, c'est-à-dire toutes les fois seulement qu'il y avait éclipse dans les limites équinoxiales [95]. Voici ce que dit Plutarque : « Beaucoup de gens pensent que cette fable énigmatique désigne les éclipses, et que le coffre obscur, dans lequel Osiris est enfermé, est l'ombre de la terre, dans laquelle entre la lune, au moment de son opposition avec le soleil. » Les éclipses de lune n'arrivent qu'à la pleine lune. Il n'y a de vrai dans cette tradition que ceci, savoir que le coffre obscur, dans lequel entre Osiris, et où l'enferme Typhon, principe des ténèbres, c'est le cône d'ombre que projette la terre, et qui forme la nuit. Car la nuit n'est que la privation de la lumière solaire, produite par l'interposition du corps opaque de la terre. Son centre est toujours à l'extrémité du cône

(*a*) De Iside, p. 368.

d'ombre qui répond nécessairement au point du ciel opposé au lieu du soleil, et conséquemment au taureau d'Osiris, quand le soleil est uni au scorpion de Typhon. Quoique l'hémisphère lumineux soit toujours égal à l'hémisphère obscur quand on considère la terre en général, il ne l'est plus quand on rapporte l'un et l'autre à un point particulier et à un horizon donné. Ainsi, quand le soleil est dans l'hémisphère supérieur du monde, tous les peuples des contrées boréales entrent plus avant, et restent plus long-temps dans l'hémisphère lumineux. Ils ont les jours plus longs que les nuits. C'est le contraire lorsque le soleil est dans l'hémisphère inférieur, et qu'il voyage dans la partie australe. Alors la partie boréale de la terre et les signes célestes qui y répondent entrent plus avant dans l'ombre, et y restent plus long-temps. C'était alors que le taureau, premier des signes septentrionaux, entrait dans l'ombre d'où il ne sortait que lorsque le soleil le rejoignait au printemps, et qu'il repassait par lui dans l'hémisphère boréal. Ce sont ces alternatives et cette succession de jours et de nuits prolongés, et les rapports du lieu du soleil et du centre du cône ténébreux qui produit la nuit, avec les signes supérieurs et inférieurs, avec le soleil, et avec les phases principales de la lune, qui font le sujet de la fable sacrée d'Osiris et d'Isis.

Lorsque Typhon, ou lorsque le principe ténébreux de la Nature, dont le règne commence à l'équinoxe d'automne, enferme le principe lumière, Osiris, dans le coffre obscur, à la recherche duquel s'achemine Isis, la fable suppose qu'Osiris était de retour d'un long voyage durant lequel il avait comblé toute la terre de bienfaits (*a*).

(*a*) De Iside, p. 356.

Typhon alors lui dresse des embûches, et fait entrer dans sa conspiration une reine d'Éthiopie. Il prend, sans qu'Osiris s'en doute, la mesure de son corps, fait faire un coffre sur cette mesure, le fait bien orner, et ensuite apporter dans un festin qu'il donne à son frère. On s'égaie pendant le repas, et Typhon dit artificieusement qu'il donnera ce superbe coffre à celui qui voudra entrer dedans et voir s'il est juste à sa mesure. Tous essaient sans qu'il puisse convenir à aucun d'eux. Osiris essaie aussi, et à peine est-il couché dedans, que tous les conjurés se précipitent dessus, le ferment fortement, le clouent et y coulent du plomb pour en boucher toutes les ouvertures. Ils finissent par le jeter dans le Nil, sur les eaux duquel il est porté à la mer par l'embouchure de Tanis. Tel est le détail que Plutarque nous donne de l'exécution du plan de conjuration.

Nous ferons une remarque à l'occasion de cette reine d'Éthiopie, qui conspire avec Typhon au 17 du mois du scorpion; c'est que précisément cette époque du temps de l'année est fixée par le coucher de Cassiopée, reine d'Éthiopie, qui est un paranatellon du scorpion. Nous l'avons projetée déjà sous ce signe dans notre planisphère des travaux d'Hercule; elle trouve donc encore ici sa place sous une autre forme, et c'est sa forme la plus connue. Columelle marque le coucher de Cassiopée à la fin d'octobre, ou sous le scorpion. Il nous dit qu'elle annonçait les vents impétueux (*a*). Plutarque dit aussi que la reine d'Éthiopie, qui s'unit à Typhon pour faire périr Osiris, désignait les vents du midi qui

---

(*a*) De Iside, p. 368.

soufflaient d'Éthiopie, et qui détruisaient les vents étésiens. Ceux-ci soufflaient du nord, et avaient amené les pluies qui avaient fait croître le Nil. Aussi disait-on d'Osiris qu'il périssait au temps où les vents étésiens cessent de souffler, et où le Nil, se retirant et laissant à sec le sol d'Égypte, coule plus paisiblement dans son lit (*a*). C'est alors que les nuits prolongent leur durée, et que la force de la lumière s'affaiblit et succombe sous l'empire de Typhon. Or, tous ces phénomènes arrivent au coucher de Cassiopée, dans le mois pendant lequel le soleil parcourt le scorpion. Il n'y manque que le nom de la reine que Plutarque dit s'appeler Aso; du reste elle est, comme Cassiopée, reine d'Éthiopie.

Revenons à Isis. Lorsque le coffre eut été brisé, et que le corps d'Osiris eut été déchiré en quatorze morceaux que Typhon jeta çà et là sans sépulture, Isis recueillit ces précieux débris, et donna la sépulture à chacun de ces membres, dans le lieu même où elle les trouva; ce qui explique, dit Plutarque (*b*), la multiplicité des tombeaux d'Osiris qu'on rencontre dans l'Égypte. D'autres prétendent qu'Isis ne déposa que le simulacre du corps de son époux dans tous ces différens tombeaux, à l'exception d'un seul qui avait son véritable corps, afin de tromper Typhon dans ses recherches, et afin que la multiplicité des tombeaux lui ôtât l'espoir de pouvoir découvrir le véritable. Il ajoute que le membre viril d'Osiris fut jeté par Typhon dans le Nil, et avec lui les germes de la fécondité qui restèrent déposés dans les eaux [96]; qu'Isis en conséquence en fit faire le si-

---

(*a*) De Iside, p. 366. — (*b*) Ibid., p. 358.

mulacre qu'elle consacra, et qu'on révère encore dans les cérémonies religieuses des Égyptiens, établies en l'honneur d'Osiris. Le récit de Diodore s'accorde en cela avec celui de Plutarque (*a*). Ces cérémonies sont les fameuses paamylies, ou fêtes de la génération, qui se célébraient tous les ans, à l'équinoxe de printemps, en honneur du principe fécondant, Osiris, ou du soleil, agent puissant de la végétation universelle, et qui, de concert avec Isis, ou la lune, versait dans l'air, dans la terre et dans les eaux du Nil, le germe de fécondité qui s'y développait. Les Grecs les adoptèrent ensuite dans le culte de Bacchus. Nous avons déjà parlé plus haut de ces fêtes instituées en l'honneur du principe fécond de la Nature et de l'action qu'il exerce sur le monde sublunaire, tous les ans, au moment où l'éther, Dieu tout-puissant, féconde la matière et tous les élémens qui entrent dans l'organisation des corps.

Jablonski prétend que ces fêtes répondaient à l'équinoxe (*b*) et au temps même où nous célébrons la fête de l'Annonciation, ou de la fécondité donnée à Marie par le Tout-Puissant, c'est-à-dire à l'époque où, en Égypte, on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune, au mois phamenoth, ou au printemps (*c*). C'est alors, en effet, qu'Apollon, ou Orus, le Dieu du jour, fils du soleil du printemps, reprend sa lumière et sa force, et combat le principe de ténèbres et tous les mauvais génies qui composent sa cour. C'est alors qu'Apollon triomphe du serpent Python dont l'image est le dragon du pôle, celui-

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 12, p. 24; c. 13, p. 26. — (*b*) Jablonski, l. 5, c. 7, p. 206. — (*c*) Theon, p. 153. Achill. Tat. Apud Petav. Uranolog., t. 3, p. 96.

là même qui se lève en automne avec le scorpion, et qui fournit les attributs de Typhon, ou du principe ténèbres. C'est au mois phamenoth que les Juifs célébraient leur pâque pendant quelque temps (*a*).

Ceci s'accorde parfaitement avec le récit de Plutarque (*b*) qui nous dit, qu'aussitôt qu'Isis eut recueilli les membres [97] épars de son époux, et consacré l'image du phallus d'Osiris par une cérémonie religieuse, Osiris revint des enfers au secours d'Orus, et le mit en état de combattre son ennemi ou le chef des ténèbres. C'est alors, en effet, que la lumière du jour va reprendre son empire sur les nuits. Le passage du soleil aux régions supérieures est annoncé par le lever du soir des étoiles du cheval du centaure, et de celles du loup que perce le centaure. La fable (*c*) suppose qu'Osiris interrogea son fils, et lui demanda lequel il préférait pour compagnon de combat, ou du lion, ou du cheval; et que celui-ci répondit qu'il s'associerait de préférence le cheval. C'est la tradition rapportée par Plutarque. Synésius dit que le choix lui fut proposé entre le lion et le loup, et qu'il préféra le loup.

Ces deux traditions, qui semblent différer quand on en cherche l'explication ailleurs que dans l'astronomie, s'accordent entièrement à donner le même résultat dans le ciel; et leur différence même, ainsi conciliée, est une nouvelle preuve que c'est sur les tableaux célestes que porte cette allégorie. En effet, les uns ont pris, pour signe du retour d'Osiris et de la force rendue à Orus au printemps, le cheval du centaure; les autres ont

---

(*a*) Uranolog. Petav., t. 3, p. 213. — (*b*) De Iside, p. 358. — (*c*) Voy. ci-dessus Art. Osiris, c. 2.

pris de préférence le loup qui fait partie de cette constellation. Ces deux constellations sont placées au bord oriental, lorsque le soleil est au bélier, et qu'il approche du taureau. C'est donc le lever du loup ou du cheval qui indique le retour du printemps et la résurrection d'Osiris, ou son retour vers la région supérieure ou vers le siége de la génération et de la lumière [98]. De là l'origine de cette tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui, pour rendre raison du culte du loup en Égypte, nous dit que, lorsqu'Osiris revint des enfers au secours d'Orus et d'Isis contre Typhon, il avait pris la forme du loup (*a*). Cette forme était celle d'un de ses fils, Macédon, placé près l'équinoxe d'automne, et qui accompagna son père dans ses voyages, avec son frère Anubis à tête de chien. Elien a vu avec raison, dans la constellation du chien céleste, l'origine du culte du chien en Égypte. On doit, par la même raison, chercher dans le loup céleste l'origine du culte du loup dans les temples [99], de même qu'on trouve dans le bélier, dans le taureau, etc., l'origine du culte du bélier Ammon, du taureau Apis, etc., comme nous dit Lucien (*b*). Après la défaite de Typhon, ajoute l'historien, les vainqueurs consacrèrent le loup dans les temples, parce que la victoire avait suivi son apparition; ce qui est clair, puisque l'apparition du loup, ou son lever du soir, précédait immédiatement l'équinoxe de printemps et le triomphe de la lumière. Alors Orion, que Plutarque appelle l'*astre d'Orus*, s'unissait au soleil et à la nouvelle lune, et tous deux combattaient le mauvais principe. Le calendrier des

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 56, p. 99. — (*b*) Lucian. de Austrol., p. 986.

pontifes place à cinq jours l'un de l'autre, sous le taureau, le lever du loup et le coucher héliaque d'Orion, ou son union à Osiris ressuscité (*a*). Orion est peint avec l'attitude d'un guerrier redoutable qui combat toujours le scorpion, lequel, à son tour, fait disparaître Orion. Ce sont ces combats d'Orion ou de l'astre d'Orus que nous a décrits Plutarque à la suite du retour d'Orisis, lorsqu'il dit qu'aussitôt Orus engage (*b*) un grand combat contre Typhon ou contre le génie des ténèbres, qui a son siége dans ce signe ; qu'il l'attaque avec vigueur ; qu'il tue un serpent qui poursuivait une des concubines de Typhon, la couronne boréale ou Proserpine sans doute, laquelle passe du côté d'Orus ; que le combat dura plusieurs jours, après quoi la victoire demeura à Orus.

Typhon néanmoins ne mourut pas, il ne fut que vaincu, et Isis le laissa échapper. Orus ou le Dieu-jour, dont l'astre voisin de l'équinoxe de printemps, Orion, était l'image [100], en est indigné. Il ôte à Isis son empire et les marques de sa royauté, mais Mercure lui rend sa dignité en mettant sur sa tête un casque à forme de tête de taureau, c'est-à-dire qu'alors finit l'année lunaire, l'ancienne Isis ; car on peignit, dit Hor-Apollon, l'année par une femme appelée *Isis*. Le premier jour où la lune reparaît, après s'être renouvelée sous le signe du taureau, elle se trouve dans le signe suivant, consacré à Mercure qui a son domicile aux gémeaux. Ainsi Mercure vient rendre à Isis sa parure qu'Orion avait ôtée à la lune de l'année finissante, dans sa disparition au moment de la néoménie. Tel nous

---

(*a*) Ovide Fast., l. 5. — (*b*) Plut. de Iside, p. 358.

a paru être le sens de cette dernière allégorie. Plutarque (*a*) a supprimé, à ce qu'il nous dit, certains détails, tels que ceux d'Orus coupé par morceaux, comme Osiris; d'Isis décapitée, ainsi que les circonstances des deux autres combats entre Orus ou le Dieu du jour, et Typhon, Dieu ou chef des ténèbres, qui vraisemblablement faisaient partie d'une longue légende ou d'un poëme sacré sur Osiris, sur Isis et sur Typhon, dont le récit de Plutarque n'est qu'un abrégé très-mutilé. Quant à nous, malgré les lacunes immenses qui, sans doute, se trouvent dans cette histoire, nous avons la satisfaction de reconnaître une correspondance parfaite entre les traits qui nous restent de cette ancienne fable, et les divers tableaux qu'offre le ciel dans les différentes époques du mouvement des deux principaux astres qui règlent le cours des saisons et l'ordre de la Nature, la succession des jours et des nuits, et la marche de la végétation. Nous allons faire le rapprochement de ces tableaux que nous avons fixés au nombre de douze.

TABLEAUX COMPARATIFS.

Premier tableau céleste.

Le scorpion, signe qu'occupe le soleil au moment de la mort d'Osiris, a pour paranatellons les serpens qui fournissent les attributs des mauvais génies et de Typhon,

Premier tableau historique.

Osiris est mis à mort sous le signe du scorpion par Typhon, son rival, génie ennemi de la lumière, qui s'associe une reine d'Éthiopie dans sa conspiration; et

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 358.

qui est représenté lui-même sous cette forme dans le planisphère égyptien. Dans la division du scorpion se trouve aussi Cassiopée, reine d'Éthiopie, dont le coucher produit les vents impétueux.

Deuxième tableau céleste.

Le soleil alors s'unit au serpentaire qui, suivant tous les auteurs, est le même qu'Esculape, et qui donne ses formes au soleil dans son passage aux signes inférieurs, où il prend les noms de *Pluton* et d'*Ades*.

Troisième tableau céleste.

Au moment où le soleil descend aux signes inférieurs et où il répond au dix-septième degré du scorpion, époque à laquelle on fixe sa mort sous le nom de *mort d'Osiris*, la lune se trouve pleine au taureau céleste. C'est le signe dans lequel, au printemps, elle s'unit à ce même astre, au moment où la Nature reçoit du ciel la fécondité, et où le jour reprend son empire sur la nuit. Ce taureau, opposé au lieu du soleil, entre dans le cône d'ombre que projette la terre, et qui forme la nuit avec laquelle monte et descend le taureau, et qu'elle couvre de son voile durant toute la durée de son séjour sur notre horizon.

Quatrième tableau céleste.

La lune seule va régler désormais l'ordre de la Nature. Tous les mois, son disque plein et arrondi nous présente, dans chaque signe cette reine désigne les vents, suivant Plutarque.

Deuxième tableau historique.

Osiris descend au tombeau ou aux enfers. Alors, suivant diverses traditions (*a*), il prend le nom de *Sérapis*, nom tiré du tombeau d'Apis, et, changeant de nature, il est Sérapis, le même que Pluton.

Troisième tableau historique.

Ce même jour, Isis pleure la mort de son époux; et dans la même cérémonie lugubre qui tous les ans retrace cet événement tragique, on promène en pompe un bœuf d'or couvert d'un crêpe noir, et l'on dit que ce bœuf est l'image d'Osiris. On y exprime le deuil de la Nature, que l'éloignement du soleil prive de sa parure et de la beauté du jour qui va céder à l'empire de la nuit. On y pleure la retraite des eaux que le taureau du printemps avait fécondées, la cessation des vents qui amènent les pluies qui grossissent le Nil, l'accourcissement des jours, le dépouillement de la terre. Voilà quels sont les maux périodiques qui résultent de son absence et qui attristent l'homme, suivant le récit de Plutarque (*b*).

Quatrième tableau historique.

Les Égyptiens, le troisième jour qui suit cette mort, vont à la mer pendant la nuit, forment une image sacrée qui représente la

(*a*) Plut. de Iside, p. 362. — (*b*) Ibid., p. 366.

supérieur, une image du soleil qui n'y est plus, et dont elle tient la place sans l'égaler ni en force ni en lumière. Elle se trouve alors occuper le premier signe où Osiris avait le siége de sa fécondité, signe consacré à l'élément de la terre, tandis qu'Osiris occupe le scorpion affecté à l'élément de l'eau.

Cinquième tableau céleste.

Le taureau, où répond le cône d'ombre et où se trouve la lune pleine, a sous lui le fleuve d'Orion appelé le *Nil*, et au-dessous la constellation de Persée, Dieu de Chemmis, et celle du chevrier qui fournit à Pan ses attributs. La chèvre qu'il porte est appelée la *femme de Pan;* elle a avec elle ses chevreaux.

Sixième tableau céleste.

La pleine lune suivante arrive dans les gémeaux, dans le signe où sont peints deux enfans qui président aux oracles de Didyme, et dont l'un s'appelle *Apollon*, Dieu de la divination.

Septième tableau céleste.

La pleine lune qui suit a lieu au cancer, domicile de la lune. Les paranatellons de ce signe sont la couronne d'Ariadne ou de Proserpine, composée de feuilles de mélilot, le chien Procyon et le grand chien, dont une étoile s'appelle *etoile d'Isis*. Lui-même fut honoré sous le nom d'*Anubis* en Égypte [101].

Huitième tableau céleste.

La lune du mois suivant se trouve pleine dans le signe du lion, domicile du soleil ou d'Adonis, lune; ils la parent; ils l'ornent, après avoir déjà crié d'avance qu'ils ont retrouvé Osiris. Cette image est composée de terre mêlée d'eau pour désigner, disent-ils, que l'eau et la terre composent la nature de ces deux divinités; c'est-à-dire, la nature des signes dans lesquels le soleil et la lune se trouvent au moment de leur séparation.

Cinquième tableau historique.

Le coffre qui renferme Osiris est jeté dans le Nil. Ce sont les pans et les satyres qui habitent près de Chemmis qui les premiers s'aperçoivent de cette mort, qui l'annoncent par leurs cris, et répandent partout le deuil et l'effroi.

Sixième tableau historique.

Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps. Elle rencontre d'abord des enfans qui avaient vu le coffre; elle les interroge, et les enfans reçoivent le don précieux de la divination depuis cette aventure.

Septieme tableau historique.

Isis apprend qu'Osiris a, par erreur, couché avec sa sœur. Elle en trouve la preuve dans une couronne de mélilot qu'il a laissée chez elle. Il en était né un enfant qu'elle cherche à l'aide de ses chiens. Elle le trouve, l'élève, et se l'attache sous le nom d'*Anubis*, son fidèle gardien.

Huitième tableau historique.

Isis se transporte à Byblos, et se place près d'une fontaine où elle est rencontrée par des femmes de

Dieu de Byblos. Les paranatellons de ce signe sont le fleuve du Verseau et le Céphée, roi d'Éthiopie, appelé *Régulus* ou simplement *le roi*. A sa suite se lèvent Cassiopée, sa femme, ou la reine d'Éthiopie, Andromède, sa fille, et Persée, son gendre, tous paranatellons en partie de ce signe et en partie du signe suivant.

Neuvième tableau céleste.

La lune suivante se trouve pleine au signe de la vierge, à qui le savant Ératosthène donne le nom d'*Isis*, dont cette figure céleste est vraisemblablement l'image. On peignait dans ce signe une femme qui allaitait un enfant. Cet enfant ne peut être que le jeune fils d'Isis, dont elle accoucha vers le solstice d'hiver. Ce signe a pour paranatellons le mât du vaisseau céleste et le poisson-hirondelle, ainsi qu'une partie de Persée, gendre du roi d'Éthiopie.

Dixième tableau céleste.

Sur les divisions qui séparent le signe de la vierge, que quitte la lune, de celui de la balance où elle va devenir pleine, se trouvent placés le vaisseau, Persée, fils du roi d'Éthiopie, et le bootès qu'on dit avoir été le nourricier d'Orus. Le fleuve d'Orion, qui se couche le matin, est aussi un paranatellon de ce signe. Les autres paranatellons de la balance sont le porc d'Érymanthe ou l'ourse céleste, chien de Typhon, et le dragon du pôle, le fameux Python, qui fournit à Typhon ses attributs. C'est là le cortége dont se trouve entourée la pleine lune de la balance ou du dernier des signes supérieurs, celle qui précède la néoménie du printemps qui va se reproduire au taureau, dans lequel le soleil ou Osiris doit se réunir à elle.

la cour d'un roi. La reine et le roi veulent la voir. Elle est amenée à la cour, et on lui propose d'y remplir la fonction de nourrice d'un fils du roi. Isis accepte la place.

Neuvième tableau historique.

Isis, devenue nourrice, allaite l'enfant pendant la nuit. Mais, au lieu de son sein, elle met dans sa bouche le bout de son doigt. Elle brûle toutes les parties de son corps qui étaient mortelles, et elle-même, métamorphosée en hirondelle, s'envole, et se place près d'une grande colonne qui s'était formée tout-à-coup d'une très-petite tige, et à laquelle tenait le coffre qui renfermait son mari.

Dixième tableau historique.

Isis, ayant trouvé le coffre précieux, s'en empare, quitte Byblos [102], monte un vaisseau avec le fils aîné du roi, dirige sa route vers Boutos, où était le nourricier d'Orus, et tarit le matin un fleuve d'où s'élevait un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre qui renferme le corps de son époux. Mais ce coffre est découvert par Typhon, qui, au clair de la pleine lune, chassait alors et poursuivait un porc. Il reconnaît le cadavre de son rival, et le coupe en quatorze morceaux, c'est-à-dire en autant de parties qu'il y a de jours depuis cette pleine lune jusqu'à la nouvelle; intervalle de temps durant lequel chaque jour la lune perd une portion de la lumière qui remplissait la totalité de son disque.

Onzième tableau céleste.

La lune, au bout de quatorze jours, arrive au taureau, et s'unit au soleil dont elle va rassembler les feux sur son disque [103] pendant les autres quatorze jours qui vont suivre. Elle s'unit alors tous les mois à lui dans la partie supérieure du monde où règnent la lumière, l'ordre et l'harmonie, et elle emprunte de lui la force qui va détruire les germes de mal que Typhon, pendant l'hiver, avait mis dans la Nature. Ce passage du soleil au taureau, qui lui donne ses attributs au printemps lorsqu'il revient de l'hémisphère inférieur ou des enfers, est marqué par le lever du soir, du cheval du centaure et du loup, et par le coucher héliaque d'Orion, appelé *astre d'Orus*, qui, tous les jours suivans, se trouve uni au soleil printanier dans son triomphe sur les ténèbres ou sur Typhon.

Onzième tableau historique.

Isis rassemble les quatorze morceaux du corps de son époux, leur donne la sépulture, consacre le phallus que l'on promenait en pompe aux fêtes du printemps, connues sous le nom de paamylies; époque à laquelle on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Osiris alors est revenu des enfers au secours d'Orus, son fils, et d'Isis, son épouse, à qui il unit ses forces contre Typhon. La forme sous laquelle il apparaît est le loup, suivant les uns, et le cheval, suivant d'autres.

Douzième tableau céleste.

L'année équinoxiale finit au moment où le soleil et la lune sont réunis avec Orion ou avec l'astre d'Orus, constellation qui est placée sous le taureau, et qui s'unit à la néoménie du printemps. La nouvelle lune se rajeunit dans le taureau; et la première fois qu'elle se montre sous la forme du croissant, c'est au signe suivant ou aux gémeaux, *domicile de Mercure*. Alors Orion, uni au soleil, précipite le scorpion, son rival, dans les ombres de la nuit, et le fait coucher toutes les fois qu'il reparaît avec le soleil le matin. Le jour prolonge sa durée, et les germes de mal peu à peu sont détruits. Ainsi le poëme de Nonnus nous peint Typhon vaincu à la fin de l'hiver, dès que le soleil, dit le poëte, parcourt le signe du taureau, et qu'avec lui Orion, que Plutarque appelle l'*as-*

Douzième tableau historique.

Isis, pendant l'absence de son époux, avait rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvait son ennemi. Ayant enfin rejoint Osiris dans le moment où celui-ci se dispose à combattre Typhon, elle est privée de son ancien diadême par son fils. Mais elle reçoit des mains de Mercure un casque à forme de tête de taureau qui lui en tient lieu. Alors Orus, sous les traits et dans l'attitude d'un guerrier, tel qu'on peint Orion, combat et défait son ennemi, qui avait attaqué son père sous la forme du serpent du pôle ou du fameux Python. Ainsi, dans Ovide, Apollon défait le même Python au moment où Io reçoit les faveurs de Jupiter, qui la metamorphose en vache, et qui la transporte dans le taureau céleste où elle devient Isis. Toutes

tre d'Orus, paraît aux cieux. Ainsi, dans Ovide, après que Lycaon a été changé en loup, arrive le déluge, et Apollon vainqueur tue le fameux dragon Python qui est au pôle.

ces fables se tiennent et ont le même objet.

Une correspondance aussi complète et qui porte sur tant de points de ressemblance, entre les tableaux de cette allégorie et ceux du ciel, ne permet point de douter que le prêtre, auteur de cette légende sacrée, n'ait fait autre chose que peindre les courses de la lune dans les cieux, sous le titre de courses d'Isis; d'autant plus que nous avons déjà prouvé qu'Isis était la lune. Car il faudrait dire, ou qu'Isis n'est pas la lune, ce qu'on ne peut pas dire, ou qu'Isis étant la lune, les courses d'Isis ne sont pas celles de la lune; ce qui impliquerait manifestement contradiction. Donc les voyages d'Isis, comme ceux d'Osiris, n'expriment que les courses des deux astres, soleil et lune, dans les champs de l'Olympe. Tantôt ils s'unissent dans la partie supérieure du monde, pour y maintenir ce bel ordre que présente la Nature dans les six mois du printemps et de l'été [104]; tantôt ils se trouvent séparés, et la lune, lorsqu'elle donne ses plus longs jours (car la lumière de la pleine lune est bien le jour de la nuit), se trouve seule dans l'hémisphère supérieur, tandis que son époux est dans l'hémisphère inférieur où sont les courts jours, et qui est le siége des ténèbres que les anciens plaçaient vers le pôle inférieur ou austral. Il est vrai qu'à chaque nouvelle lune, cette planète rejoint le soleil dans les signes inférieurs; mais alors il est sans force; la durée du jour sur l'horizon n'est pas longue, et il n'en résulte presque rien pour le bien de la Nature [105]. Cette vérité a été rendue par

l'auteur de cette légende, lorsqu'il dit qu'Isis eut commerce avec Osiris dans les enfers ; mais que l'enfant qui naquit de cette union fut faible et sans énergie, privé d'une partie de ses membres, et qu'il vint au monde au milieu des ténèbres du solstice d'hiver (*a*). C'était le faible Harpocrate, fils d'Isis et de Sérapis, ou du soleil inférieur.

Orus, au contraire, à qui Typhon, chef des ténèbres, voulut contester sa légitimité (*b*), fut déclaré véritable fils d'Osiris et d'Isis. C'était, en effet, ce jour qui éclaire la Nature depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, lorsqu'Osiris répand sur nous les flots de sa lumière et sa chaleur féconde, et qu'il donne à la terre ses plus longs comme ses plus beaux jours. Aussi est-il confondu par Plutarque avec cette heureuse température de l'air (*c*) qui tend à nourrir et à conserver toutes les productions de la terre. Telle est celle que prend l'air, à l'équinoxe de printemps, lorsqu'il est imprégné des germes de fécondité que lui communique le soleil. De là vint qu'Orus fut souvent représenté, comme Priape, avec tous les caractères les mieux prononcés de la virilité, ou du génie fécond du printemps. On lui donnait des ailes pour mieux peindre la rapidité du mouvement du soleil, qui est la plus grande possible aux équinoxes, soit que l'on considère son mouvement journalier, soit qu'on ait égard à son mouvement annuel en déclinaison. Suidas (*d*) dit que la statue de ce Priape est celle du Dieu appelé Orus par les Égyptiens. L'attitude dans laquelle il nous le peint ressemble fort à celle

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 377. — (*b*) Ibid., p. 358. — (*c*) Ibid., p. 366. — (*d*) Suidas in voce Priap.

de l'homme couvert du bonnet phrygien, placé près du taureau équinoxial, dans le monument de Mithra, gravé dans M. Hyde. On peignait ainsi la fécondité donnée à la terre, comme on peignait la cessation de cet astre fécondant par le scorpion qui dévorait les testicules du même taureau. Car ces deux emblèmes se trouvent réunis dans le même monument. De cette action du soleil résultent l'ordre et l'harmonie du monde, qui se manifestent dans toute la durée du passage de cet astre dans les signes supérieurs. C'est sans doute ce qui a fait prendre Orus par Plutarque (*a*) pour l'ordre qui naît dans le monde, de l'action combinée du principe actif et du principe passif de la Nature. Il n'est point l'ordre, le bien et la fécondité qui se reproduisent tous les ans au printemps, et qui sont un effet; mais il est, comme l'indique Élien (*b*), la cause principale de cet ordre, de cette fécondité et de l'abondance qu'on doit attendre chaque année; tel est le caractère du Dieu du printemps. Voilà pourquoi les Grecs ont toujours vu en lui leur divin Apollon, vainqueur de Python, comme Orus l'est du serpent, et le Dieu qui distribue les belles saisons et la ravissante lumière, enfin le Dieu des beaux jours qui résultent de l'action du soleil et de la lune sur la Nature. C'est ce bel ordre contre lequel lutte sans cesse Typhon, et qu'il réussit enfin à troubler, mais que le Dieu du printemps, fils d'Osiris et d'Isis, réuni au taureau équinoxial, vient à bout de rétablir. Harpocrate était le jour, fruit du soleil dans sa vieillesse (*c*). Orus est le jour, fils du soleil dans sa jeunesse, et dans le

---

(*a*) De Iside, p. 374. — (*b*) AElian. de Animal., l. II, c. 10. — (*c*) De Iside, Plut., p. 355, 372.

printemps de la Nature. C'est ce beau soleil des longs jours qui, arrivant au solstice d'été occupé par le lion, donna lieu de représenter le jour solsticial sous le nom d'Orus, placé sur un trône au bas duquel étaient couchés des lions (*a*). De là vint qu'on dit qu'Orus était le nom du soleil et du Dieu qui règle les heures et les saisons. C'est ainsi que Plutarque (*b*) prétend qu'Orus est la force divine qui préside au mouvement du soleil. L'inscription de l'obélisque égyptien, dont Ammien Marcellin (*c*) a donné la traduction, lui accorde l'épithète de maître des temps. La vérité est qu'Orus est la lumière, *Aor*, comme l'indique son nom, mais la lumière dans son éclat, dans son siége naturel et dans son plus bel empire, telle qu'elle est lorsque le jour a repris la supériorité sur les nuits, au printemps. C'est ce jour, fils du soleil, ou d'Osiris et d'Isis, que l'on célébrait au printemps, au moment du renouvellement de la Nature, et qui a des rapports si naturels avec le soleil, qu'il a été pris pour le soleil lui-même. Orus, si l'on veut, sera le soleil, mais considéré comme source de lumière, et régnant aux cieux où il tient le sceptre de l'harmonie des différens corps qui nous distribuent la lumière [106]. Orion fut son astre familier, parce qu'Orion est placé aux cieux de manière à fixer les limites de la durée des beaux jours, se levant avec le taureau, et se couchant au lever du scorpion. C'est là sans doute la raison qui l'a fait appeler l'*astre d'Orus*, et qui l'a fait regarder comme une des formes célestes que prenait le jour, lorsqu'au printemps il était réintégré dans tous ses droits

---

(*a*) Hor. Apollo., l. 1, c. 17. — (*b*) De Iside, p. 375. — (*c*) Ammian. Marc. AElian.

et rétabli dans son empire. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Macrobe (*a*), que c'est un article de foi, un dogme sacré des mystères religieux des anciens, que le soleil s'appelle *Apollon* durant tout le temps qu'il parcourt l'hémisphère supérieur. Cet hémisphère supérieur est l'hémisphère supérieur du monde, celui des six signes du printemps et de l'été, du beau temps et du règne de la lumière sur nos climats. Il résultera, par une conséquence assez naturelle, qu'Harpocrate, ou le second Orus, le vieux Orus, sera le jour des signes inférieurs, jour morcelé et faible à qui Osiris mort donne naissance, dans son union avec Isis aux enfers (*b*). Nous avons cru devoir entrer dans ces détails sur Orus et sur Harpocrate qui jouent aussi un rôle dans l'allégorie d'Osiris et d'Isis, et qui se lient à leurs aventures, par la raison même qu'il est juste que le jour, suivant ses rapports d'accroissement et de diminution aux différentes époques de la révolution annuelle, se lie aux positions qu'ont dans le ciel les deux astres qui dispensent la lumière du jour et de la nuit, et qui président à la distribution des saisons et des heures.

Nous terminerons ici l'examen de cette histoire allégorique, dans laquelle nous sommes persuadés qu'on ne doit voir rien autre chose que les tableaux cosmogoniques des phénomènes produits par les mouvemens du soleil et de la lune, considérés relativement à la marche des astres qui sont épars dans les cieux, et relativement aux périodes de ténèbres et de mal, de bien et de lumière, à la succession des jours et des nuits et à leur

---

(*a*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18. — (*b*) De Iside, p. 358.

progression variée durant une révolution annuelle, ou durant tout le temps que le soleil met à parcourir les douze signes divisés en deux parties entièrement opposées dans leurs influences sur le monde sublunaire; c'est-à-dire enfin que nous n'y voyons rien que ce que Chérémon et les prêtres égyptiens nous disent qu'il faut y chercher.

Ainsi nous avons prouvé par des autorités multipliées qu'Isis était la lune; et réciproquement, par l'explication simple des figures de la lune comparées à celles d'Isis, il est encore résulté cette même vérité qu'Isis ne pouvait être que la lune. Ce premier principe établi nous a conduits à l'explication, et la simplicité et l'évidence de l'explication ont prouvé la sagesse des autorités sur lesquelles posait le principe. C'est ainsi que l'un s'est confirmé par l'autre, ce qui est un des caractères de la vérité.

D'après cela, si, sur un planisphère composé d'après notre théorie et collé sur un carton, on met au centre une règle qui ait à une de ses extrémités l'image du soleil, et à l'autre celle de la lune, et si on les fait mouvoir, en mettant d'abord la lune au taureau, on saisira d'un coup-d'œil l'ensemble de ses courses et des tableaux qu'elle trouve sur sa route depuis le moment où elle a perdu Osiris, jusqu'à celui où elle le retrouve. C'est par un procédé semblable que nous avons déjà présenté aux yeux du lecteur l'ensemble de la correspondance des travaux d'Hercule avec la marche du soleil dans le zodiaque. Ainsi nous avons mis notre lecteur à portée de suivre, dans ce double tableau, le développement de ce vers si connu de Virgile. « Iolas, sur sa lyre d'or, chantait les courses de la lune et les travaux

du soleil. » Les courses de la lune sont celles d'*Isis*, et les travaux du soleil sont ceux d'*Hercule*, qui ont fait la matière des poëmes sacrés et des légendes anciennes. Ce sont là les deux divinités que Virgile invoque dans son poëme sur l'agriculture, lorsqu'il apostrophe les deux flambeaux de la Nature (*a*), qui conduisent l'année dans le ciel et qui en règlent la marche sous les noms de *Bacchus* et de *Cérès*. Car on sait que les Grecs, tels qu'Hérodote (*b*), disaient que leur Bacchus et leur Cérès étaient l'Osiris et l'Isis des Égyptiens, c'est-à-dire le soleil et la lune, ces deux premiers agens de la végétation annuelle. Voilà pourquoi l'on pensait que les cérémonies, faites en l'honneur d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, de Cérès et de Proserpine, étaient relatives au labourage, aux semailles, aux moissons et aux vendanges; ce qui était assez naturel, puisque les travaux du labourage et les récoltes sont liés à la marche des cieux et surtout à celle du soleil et de la lune. C'est à ce titre que Bacchus fut le Dieu des raisins, Osiris celui du labourage, et Cérès ou Isis la divinité des moissons. De là ces cérémonies qui se pratiquaient en Égypte en honneur d'Isis, dans lesquelles on lui offrait les prémices des épis au temps de la moisson, et où on l'invoquait près des gerbes de blé. Ce n'était pas, quoi qu'en dise Diodore (*c*), une ancienne princesse qui portait le nom d'Isis ou de la lune, qu'on prétendait honorer [107], parce qu'elle avait fait la découverte du blé, découverte qui n'est guère l'objet des travaux des princes, mais bien la lune qui, avec le soleil, agit sur la terre et

---

(*a*) Virgil. Georg., l. 1, v. 5. — (*b*) Hérod. Euterp., c. 42, p. 59. — (*c*) Diodor., l. 1, c. 9, p. 18.

règle l'année et le labourage, et qui, dans les fables sacrées, fut personnifiée sous le nom d'une princesse, comme le soleil le fut sous celui d'un roi. C'est en honneur de la planète qui mesure les mois, révérée sous le nom sacré d'Isis, que l'on portait aux fêtes isiaques du blé et de l'orge dans des vases, ce qui est conséquent aux principes théologiques des Égyptiens, avoués par Diodore lui-même. En effet, il nous dit que ces peuples attribuaient au soleil et à la lune l'administration de l'Univers et la cause productrice de tous les biens que la terre verse de son sein fécond, enfin de tout ce qui résulte de l'action génératrice de la Nature (*a*). C'est par cette raison que l'on disait qu'Osiris aimait l'agriculture, qu'il inventa la charrue, et qu'il planta la vigne dont la culture a besoin du soleil.

On fit, il est vrai, ce qui était nécessaire pour persuader au peuple que les Dieux que l'on honorait sous ces noms, avaient existé autrefois, et avaient été des princes qui avaient bien mérité des hommes, soit qu'on voulût donner dans leurs personnes des leçons aux rois (*b*) qui ne pouvaient aspirer à la même gloire qu'en les imitant et en s'attachant leurs sujets par la reconnaissance [108]; soit qu'on voulût donner un encouragement à la vertu du peuple [109], en lui persuadant que le sceptre autrefois fut le prix des services, et non pas le patrimoine des familles; soit qu'on crût devoir couvrir de l'ombre du mystère les opérations de la Nature, afin d'imiter son secret et de rendre plus auguste le culte religieux. On montrait les tombeaux des Dieux

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 9, p. 19. — (*b*) Ibid., c. 23, p. 53.

et on célébrait des fêtes, dont le but semblait être de renouveler tous les ans le deuil qu'avait autrefois occasioné leur perte. Enfin, on rendait à leur mémoire tous les honneurs qu'on accorde aux héros, aux grands hommes, et qui sont les plus propres à faire germer les semences de vertu dans les générations suivantes. On décrivait jusqu'à la structure de leurs corps; on disait quelle avait été la teinte de leur peau et de leurs cheveux. Orus était très-blanc; Typhon absolument roux (*a*). Des inscriptions pompeuses portaient jusqu'à la postérité la plus reculée les témoignages de leur gloire. Telles sont celles que l'on voyait gravées sur ces fameuses colonnes, élevées près de Nyse en Arabie, où l'on dit qu'ils avaient deux tombeaux. On lisait sur l'une (*b*) : « Je suis Isis, reine de cette contrée; j'ai été instruite par Mercure. Personne ne peut détruire les lois que j'ai données. Je suis la fille aînée de Saturne, le plus ancien des Dieux. Je suis l'épouse et la sœur du roi Osiris. C'est moi qui la première ai découvert aux mortels l'usage du froment. Je suis la mère du roi Orus. C'est en mon honneur qu'est élevée la ville de Bubaste. Réjouis-toi, ô Égypte, réjouis-toi, terre qui m'as donné naissance. »

Sur l'autre colonne on lisait (*c*) : « Je suis le roi Osiris, qui ai conduit mes armées dans toutes les parties du monde, jusqu'aux contrées les plus inhabitées de l'Inde, de l'Ourse, du Danube et de l'Océan. Je suis le fils aîné de Saturne; je suis né de l'œuf brillant et magnifique, et ma substance est de la nature de celle qui compose la lumière. Il n'est point de lieu dans

---

(*a*) De Iside, p. 359. — (*b*) Diod., l. 1, c. 16, p. 31. — (*c*) Ibid., p. 32.

l'Univers où je n'aie paru pour y faire éprouver mes bienfaits et y faire part de mes découvertes. » C'est tout ce qu'on pouvait lire sur cette dernière colonne ; le reste était altéré et effacé.

Voilà deux inscriptions qui semblent, au premier coup-d'œil, gravées en l'honneur d'un prince et d'une princesse qui avaient signalé leur puissance par leur bienfaisance envers tous les hommes. Elles seraient peut-être trop pompeuses pour des hommes ; mais elles sont simples, si elles sont consacrées aux deux plus puissans agens de la Nature, aux deux astres à qui est confiée l'administration universelle du monde, et qui répandent sur toute la terre leurs bienfaits. Il n'y a rien dans ces deux inscriptions qui ne convienne exactement au soleil et à la lune.

Diane était adorée à Bubaste ; elle était la grande divinité de cette ville (*a*). Or, Diane est la lune ; mais la lune est Isis ; donc Diane, Isis, la lune ont pu dire que la ville de Bubaste leur était consacrée. Diane ou la lune a son domicile au cancer, signe qui a pour paranatellon le grand chien ou Sirius, comme l'attestent Servius (*b*) et Porphyre. Ce dernier fait commencer l'année égyptienne à la néoménie du cancer, au lever de Sirius ou du grand chien (*c*) ; donc Isis a pu dire qu'elle naissait avec le grand chien. Elle dit aussi qu'elle est instruite par Mercure ; ce qui est conforme avec ce que dit Plutarque (*d*), que les Égyptiens pensaient que Mercure dirigeait le mouvement de la lune et voyageait avec elle.

(*a*) Herod. Euterp., c. 137, 60. — (*b*) Servius Comment. ad Georg., l. 1. — (*c*) Porphyr. de Ant. Nymph., p. 264, edit. Cantabrig. — (*d*) De Iside, p. 367.

Ce Mercure est sans doute le Mercure Anubis, ce chien d'Isis, ce chien de Diane ou l'astre paranatellon qui fixait la néoménie du cancer et le commencement de l'année, lorsque le soleil eut quitté le lion. Voilà, sans doute, pourquoi Sirius s'appela l'astre d'Isis. Isis se dit fille de Saturne ou du Dieu qui préside au temps : rien de plus naturel que cette filiation. Elle est sœur d'Osiris comme la lune ou Diane est sœur du soleil ou d'Apollon ; elle est mère de la lumière, qu'Orus ou le Dieu du printemps dispense à la Nature. On voit qu'il n'y a pas un des traits de cette inscription qui ne convienne parfaitement à la lune, adorée, comme nous le savons d'ailleurs, en Égypte, sous le nom d'Isis. Donc l'Isis, à qui cette colonne et cette inscription étaient consacrées, était la lune, reine des cieux, et non pas une ancienne princesse qui eût vécu autrefois en Égypte.

Il en est de même d'Osiris, son époux et son frère : car la nature de la sœur nous donne celle du frère. Sa naissance d'un œuf et d'un germe formé de la substance lumineuse du jour décèle évidemment le soleil, l'astre brillant qui distribue la lumière à la terre, et qui répand ses bienfaits dans tout l'Univers, de l'orient au couchant, du nord au midi ; car c'est ce qu'indiquent ses voyages dans l'Asie et dans l'Inde, dans l'Europe et aux sources du Danube ; au nord, près des contrées glacées de l'ourse ; au couchant, près des rives de l'Océan. Le soleil en effet se montre à toute la terre avec un éclat majestueux, et tout œil a vu sa gloire. Il est le fils du temps ; il sort du sein de l'œuf symbolique qui représente le monde, dont la révolution chaque jour ramène cet astre sur notre horizon. Tel Phanès, ou Bacchus, sort également de l'œuf orphique pour ré-

pandre partout sa lumière. Il n'est donc encore ici aucun trait de l'inscription qui ne caractérise évidemment le Dieu-soleil dans cet Osiris, que d'ailleurs nous avons déjà prouvé être le soleil; roi de l'Univers, et qui est personnifié dans la légende sacrée du soleil qu'à tort on prend pour de l'histoire.

D'après ces démonstrations, nous ne verrons, dans l'histoire merveilleuse de ce prétendu prince et de la princesse son épouse, qu'une légendre sur le soleil et la lune; et la croyance universelle du peuple égyptien qui y voyait des hommes qui avaient passé au rang des Dieux, ne nous en imposera point. Ceci est une nouvelle preuve qu'en fait de religion, le consentement universel de plusieurs siècles, d'un ou de plusieurs peuples, est un argument nul, lorsqu'on veut en conclure l'existence historique des êtres qu'on adore, et que les prêtres imposteurs assurent avoir vécu autrefois parmi les hommes, au milieu de qui ils ont fait connaître leur puissance par des bienfaits et par des miracles. La foi la plus universelle ne prouve rien lors même que les cérémonies publiques, la pompe et l'appareil du culte, les représentations tragiques des malheurs des hommes divins, et tous les monumens de l'art, se réunissent pour l'appuyer. C'était là le grand art des prêtres, et l'esprit du système général de l'imposture sacerdotale. Ces funérailles d'Osiris, ces tombeaux d'Osiris mort et ressuscité, ceux d'Isis, n'ont d'autre objet que le culte du soleil et de la lune, dont l'allégorie et le génie mystique des Orientaux faisaient des personnages qui avaient vécu autrefois, à qui ils prêtaient un caractère, des passions, des vertus, et qui néanmoins n'étaient autre chose que les Dieux naturels, à qui on donnait une existence factice entourée de tous les accessoires de la

vie humaine. On les pleurait comme s'ils eussent été morts ; on se réjouissait ensuite comme s'ils eussent ressuscité, quoiqu'ils brillassent éternellement aux cieux. Tel était le génie religieux de ces siècles et de ces peuples anciens, qui ont transmis jusqu'à notre âge les formes de leur culte. Comme on montrait en Judée le tombeau de Christ-agneau ; en Crète, celui de Jupiter-bélier ou d'Ammon ; à Cadix celui d'Hercule (*a*), que pourtant nous avons vu être le soleil ; à Delphes celui de Bacchus (*b*) : on montrait également partout en Égypte les tombeaux d'Osiris et d'Isis, et le peuple allait y pleurer sur les débris mortels de ses Dieux. Plusieurs provinces se glorifiaient (*c*) d'avoir chez elles ces précieuses dépouilles ; et, comme ils ne pouvaient avoir été cependant enterrés partout, on accordait ces contradictions en disant que, le corps d'Osiris ayant été mis en plusieurs morceaux, chacun pouvait en avoir chez soi un membre, excepté le phallus dont Isis avait réservé pour elle l'image qu'elle avait consacrée. D'autres disent (*d*) qu'Isis, voulant laisser ignorer à Typhon le lieu où elle avait déposé le corps de son mari, fit faire, comme cela se pratiquait à Athènes aux funérailles d'Adonis, des figures de cire représentant un homme mort qu'on avait embaumé. Ayant fait venir les prêtres de chaque tribu, elle leur remit une de ces figures en leur faisant prêter serment qu'ils ne feraient connaître à personne le dépôt qu'elle allait leur confier ; et ensuite elle assura à chacun d'eux en particulier (*e*) que c'était lui qui avait le véritable corps d'Osiris. Après leur avoir rappelé les bienfaits de son époux, elle les

(*a*) Pompon. Mel., l. 3, c. 6. — (*b*) De Iside, p. 315. — (*c*) Ibid., p. 319. — (*d*) Diod., l. 1, c. 12, p. 24. — (*e*) Ibid., c. 13, p. 25.

exhorta à lui élever chacun chez eux un tombeau, et à rendre à Osiris les honneurs divins. Elle les invita, en outre, à lui consacrer chacun dans leur ville un animal particulier pour qui ils eussent le même respect que pour Osiris, tant qu'il vivrait, et à qui, après sa mort, ils devaient rendre le même culte et les mêmes honneurs. De là vint le culte rendu aux taureaux Apis et Mnevis, animaux consacrés à Osiris et réputés Dieux par tous les Égyptiens. L'historien ajoute (*a*) que, pour mettre les prêtres dans son parti et les associer à cette imposture, la Déesse leur assigna la troisième partie des terres de l'Égypte, pour faire les frais du culte et pour fournir au salaire des prêtres. Le souvenir des bienfaits d'Osiris, et surtout leur intérêt personnel les rendit fort dociles aux invitations d'Isis; c'est pourquoi chaque tribu sacerdotale prétend qu'elle a le véritable corps d'Osiris. C'est ainsi que chez nous chacun a le bois de la vraie croix.

Diodore ajoute que c'est par cette raison que l'Égypte révère encore les animaux qui furent consacrés alors, et qu'à leur mort on renouvelle le même deuil qui suivit la perte d'Osiris. Tel était le deuil que causait à toute l'Égypte la mort du bœuf Apis, image vivante d'Osiris (*b*). Ce culte des animaux, ainsi lié à celui du grand Osiris, n'a rien que de très-naturel, si, comme le dit Lucien (*c*), et, comme nous le croyons, ces animaux sacrés n'étaient que les images vivantes des animaux célestes qui se trouvent dans les signes et dans les constellations qui se lient à la marche du soleil et de la lune, et qui combinent leur action particulière dans chaque

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 13, p. 25. — (*b*) Lucian. de Astrol., p. 986. — (*c*) Diod. Sic., c. 31, p. 57.

mois avec celle de ces astres. C'est ainsi que, près du tombeau d'Osymandias (*a*) qui, comme Hercule ou le soleil, paraissait accompagné du lion, lequel était aussi une de ses victoires, on avait construit un édifice où étaient peintes toutes les figures des animaux adorés en Égypte. Près de ce tombeau était le fameux cercle d'or de 365 coudées, qui représentait le zodiaque, et les 365 jours de la révolution annuelle, et sur lequel étaient marqués les jours et les constellations qui, par leur lever et leur coucher, y présidaient, et dont on pouvait tirer des pronostics (*b*). Tel était l'entourage du tombeau du fameux Mendès, ou Osymandès, qui prenait le titre pompeux de *roi des rois*. Cette union d'un zodiaque ou d'un cercle d'or à son tombeau rappelait la même idée qu'on avait voulu exprimer, sous une autre forme, par les 360 urnes (*c*) disposées autour du tombeau qu'on avait élevé à Osiris, sur les confins de l'Éthiopie et de l'Égypte, à Phylé, dans une île du Nil, qu'on appelait le champ sacré, parce que les dépouilles d'Osiris et d'Isis étaient censées y être déposées. Tous les prêtres de l'Égypte avaient une vénération particulière pour ce tombeau d'Osiris, et, à chacun des jours de l'année, des prêtres destinés pour cela remplissaient ces urnes de lait [110], et invoquaient, d'un ton lamentable, les mânes de leurs Dieux. Les prêtres seuls avaient droit d'entrer dans cette île sacrée (*d*), et tous les habitans de la haute Égypte regardaient comme le plus redoutable des sermens celui qui se faisait par le corps d'Osiris qui reposait dans cette île [111]. Que d'adresse et de dépenses

(*a*) Diod. Sic., c. 32, p. 59. — (*b*) Ibid., c. 31, p. 57. — (*c*) Ibid., l. 1, c. 13, p. 25. — (*d*) Ibid., p. 26.

pour tromper les hommes ! Car enfin nous avons démontré qu'Osiris et Isis n'étaient que le soleil. C'est ainsi que dans la ville d'Achante, au-delà du Nil, du côté de la Lybie, à 120 stades de Memphis, il y avait un tonneau percé dans lequel 360 prêtres étaient chargés de verser chaque jour de l'eau du Nil (*a*). Toutes ces cérémonies étaient relatives à la marche de l'année dont Osiris ou le soleil est l'ame.

La ville de Memphis, en succédant à la première splendeur et à la puissance de la haute Égypte et de la superbe Thèbes, eut aussi ses tombeaux d'Osiris et des cérémonies religieuses qui s'y pratiquaient: car Abydos et Memphis (*b*) furent les deux villes les plus renommées pour la magnificence des tombeaux du soleil ou d'Osiris. Quoique plusieurs villes se vantassent d'avoir en dépôt le corps d'Osiris, dit Plutarque, aucune n'avait plus de prétentions à cette gloire qu'Abydos et Memphis qui passaient pour être les seules qui eussent le vrai tombeau d'Osiris. Tous les gens riches et puissans ambitionnaient l'honneur d'avoir leur sépulture à Abydos, afin d'avoir leurs tombeaux près de celui de leur Dieu Osiris. D'un autre côté, Memphis avait le privilége singulier d'être le lieu où l'on nourrissait Apis, image du Dieu Osiris qui y avait sa sépulture [112]. Aussi disait-on que son nom signifiait *tombeau d'Osiris*. Près de la ville était une petite île dont on prétendait que les oiseaux eux-mêmes n'osaient approcher, ainsi que les poissons. Les prêtres seuls s'y rendaient tous les ans, à un temps marqué, pour y célébrer leurs cérémonies auprès du tombeau d'Osiris. Ils le couronnaient

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 61, p. 29. — (*b*) Plut. de Iside, p. 359, 365.

d'une plante qui porte beaucoup d'ombrage, et qui appartient à un arbuste plus grand que l'olivier. Eudoxe, parmi la foule des tombeaux d'Osiris dispersés en Égypte, distingue celui de la ville de Busiris, qu'il dit être le *véritable*, cette ville étant la patrie de ce Dieu. Quant à celui qu'on montrait à Taphosiris, le nom seul parle en sa faveur.

Mais de tous les tombeaux élevés au bienfaisant Osiris, celui qui a coûté le plus de dépense, celui qui étonne le plus par sa masse, et qui a le plus résisté à l'injure des temps, c'est celui qu'on lui avait creusé dans la grande pyramide dans laquelle on trouve encore un petit caveau, ou un tombeau de grandeur suffisante pour contenir un corps, et qu'on disait être le tombeau d'un des anciens rois d'Égypte [113]. Ce roi à qui on a cru devoir élever ce monument éternel, comme le soleil qui l'éclaire, c'est le *roi bienfaisant*, le fameux Osiris que l'on enseignait aux peuples avoir régné autrefois sur l'Égypte. En effet, eût-on jamais fait une aussi grande dépense, si ce tombeau n'eût pas été censé conserver les restes ou les dépouilles mortelles de la première divinité de l'Égypte, surtout chez un peuple qui n'épargnait rien pour donner de la pompe et de la magnificence au culte, et dont le plus grand luxe était le luxe religieux? C'est ainsi que les Babyloniens, livrés tout entiers au culte du soleil et à celui des autres astres, avaient élevé un tombeau au soleil, sous le nom de tombeau de Jupiter-Bélus, et on sait que c'était le soleil qu'ils honoraient sous le nom de Bélus, comme le dit très-bien Nonnus (*a*). Or, ce tombeau de Jupiter-Hélios, ou de Jupiter-Bélus, était une im-

(*a*) Nonnus, Dionysiac., l. 40, v. 395.

mense pyramide. Les proportions de la grande pyramide d'Égypte, sa position, relativement aux quatre points cardinaux du monde que regardent exactement ses faces, justifient notre conjecture, et nous la font regarder comme un des plus magnifiques tombeaux d'Osiris, et comme une masse immense destinée à couvrir le petit caveau dans lequel on croyait qu'avait été déposé autrefois le corps de l'époux d'Isis, de ce roi bienfaisant que la reconnaissance des hommes avait dû immortaliser, et dont les titres étaient gravés sur les colonnes dont nous avons parlé ci-dessus. Quand il s'agit de monumens religieux, rien ne coûte à un peuple puissant, riche et superstitieux, qui prétend à la gloire d'avoir donné à la religion une forme majestueuse et savante. Telle était la prétention des Égyptiens qui aspiraient à la réputation de *sagesse universelle*.

Chazelles, qui fut envoyé en Égypte pour mesurer toutes les dimensions de cette pyramide, trouva qu'elle était exactement orientée, et que les quatre faces regardaient les quatre points cardinaux du monde, auxquels aboutissaient les quatre côtés prolongés du carré parfait qui forme sa base. Cette position de la grande pyramide, confirmée par le témoignage des autres voyageurs, décèle déjà un but astronomique ou cosmique de la part des constructeurs. Il en résultait donc une grande croix [114] qui aboutissait aux quatre coins du monde, et dont les branches se coupaient au centre de la base de la pyramide sous laquelle Osiris était étendu mort.

Chazelles nous donne aussi toutes les dimensions de cette pyramide, et nous allons les rapporter (*a*).

(*a*) Rollin, Hist. Anc., t. 1, c. 2, sect. 2, édit. in-4°, p. 13.

Le côté de la base, qui est carrée, 110 toises ou 660 pieds. Les faces sont des triangles équilatéraux. Ainsi la superficie de la base est 12,100 toises carrées; la hauteur perpendiculaire 77 toises trois quarts, ou 466 pieds et demi; la solidité 313,590 toises cubes.

Telle est la mesure que donne Chazelles, de l'Académie des sciences, qui avait été exprès sur les lieux en 1693 [115].

Marsham (*a*) nous donne des mesures un peu différentes, d'après la pyramido-graphie de Jean Gravius, qui les prit avec le graphomètre. Le côté de la base, qu'il fait aussi carrée, est, suivant cet auteur, de 693 pieds, au lieu de 660 que lui donne Chazelles. La hauteur est de 409 pieds, au lieu de 466 que donne Chazelles [116]; mais ils s'accordent tous deux à faire les faces triangulaires équilatérales, ce qui nous suffit; car c'est là-dessus que porte toute notre théorie.

En effet, toute pyramide dont la base est un carré parfait et dont les quatre faces sont des triangles équilatéraux, peut être inscrite dans une demi-sphère, ou peut être regardée comme une moitié de globe, taillée en pyramide, de manière que sa base se prenne dans le quadrilatère inscrit dans le cercle qui forme la base de l'hémisphère, ou dans l'équateur d'une sphère coupée en deux, et que les faces se prennent dans la masse même de la demi-sphère taillée à facettes, de façon à faire aboutir le sommet des quatre faces triangulaires au sommet d'un axe élevé perpendiculairement au centre de la base, et qui devient l'axe de la pyramide. Par exem-

---

(*a*) Canon. Chron. Marsh., p. 51, sect. 3.

ple, prenons l'hémisphère visible ou cette calotte céleste qui nous couvre, et qui s'appuie sur tous les points du cercle de notre horizon. Supposons que l'on tire deux lignes en croix, qui aient leur direction l'une du midi au nord, et l'autre de l'orient au couchant, telle enfin qu'une méridienne coupée à angles droits par une ligne qui va du levant au couchant. Les quatre extrémités de ces deux lignes marqueront exactement les quatre points cardinaux du monde. Joignons ces extrémités par d'autres lignes droites ; nous aurons un carré inscrit dans le cercle de l'horizon, et les quatre lignes qui le formeront seront des cordes qui soustendront chacune quatre-vingt-dix degrés, puisqu'elles partagent en quatre parties égales la circonférence totale du cercle qui est de trois cent soixante degrés ; voilà donc la base de la pyramide. Du centre de la base et sur la croisée des lignes, supposons qu'il s'élève une ligne perpendiculaire ou axe de l'horizon, qui nécessairement aboutit au zénith. Cet axe est un rayon de la sphère, égal à celui de chacune des branches de la croix. Donc tous les cercles que nous décrirons du centre de cette base, et qui passeront par le sommet de cet axe, seront parfaitement égaux à ceux qui passent par les extrémités de la croix. Donc les cordes qui soustendent des arcs égaux à ceux du cercle de la base sont égales. Donc les lignes, menées du sommet de cet axe aux extrémités de la croix, sont égales à celles qui unissent ces extrémités entre elles. Car elles soustendent toutes des arcs de quatre-vingt-dix degrés, ou des angles droits, puisque l'axe fait, avec les deux lignes qui se croisent et auxquelles il est perpendiculaire, un angle droit, comme les deux lignes forment des angles droits en se coupant. Mais les lignes,

menées du sommet de l'axe élevé au centre, et conduites aux extrémités des quatre branches de la croix, sont les côtés des faces triangulaires. Donc, puisque elles sont égales entre elles, et égales aux côtés du quadrilatère ou aux lignes qui unissent les extrémités de la croix, et qui, soustendant des arcs de quatre-vingt-dix degrés ou des angles droits, forment un carré qui est la base de la pyramide, il résulte que les faces de ces triangles sont terminées par des lignes égales, et que les triangles sont conséquemment équilatéraux, comme les faces de la pyramide égyptienne. Donc la grande pyramide d'Égypte a toutes les proportions d'une pyramide inscrite dans une demi-sphère. Elle peut être regardée comme l'hémisphère supérieur et visible, taillé en pyramide ou représenté par la pyramide taillée dans la masse d'un hémisphère dont le zénith forme le sommet, et les quatre points cardinaux les angles d'un quadrilatère qui en serait la base. En faisant tourner sur son axe une telle pyramide, de manière à lui faire faire un mouvement de quarante-cinq degrés, alors ce ne sont plus ses angles, mais ses faces qui regarderont les points cardinaux de l'horizon, comme celle d'Égypte; et elle lui sera en tout semblable, et dans ses proportions et dans sa position. Donc c'est là ce qu'ont voulu représenter les Égyptiens, en réduisant à la pyramide taillée dans une demi-sphère toute la circonférence concave des cieux, qui couvre notre horizon, et qui forme la partie du monde dans laquelle se montrent à nous le soleil, la lune et les astres.

Cela supposé, examinons les propriétés d'une telle pyramide, indépendamment de la longueur de ses côtés et de sa hauteur; car toutes les pyramides quadrangu-

laires qui ont des côtés équilatéraux, sont semblables, quelle que soit la longueur des côtés, puisque la ressemblance naît de l'identité des proportions. Nous remarquons que l'inclinaison du plan des faces triangulaires sur l'horizon, ou sur le plan du quadrilatère de la base, est de cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes environ. Donc ce plan prolongé coupe le ciel à cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes de hauteur, et conséquemment il se trouverait dans le plan même de l'équateur, si la pyramide était bâtie dans un lieu où la latitude serait de trente-cinq degrés quinze minutes, autrement où l'équateur s'élèverait de cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes sur le plan de l'horizon. Dans ce cas, le plan de l'équateur et celui des faces inclinées de la pyramide seraient les mêmes, et le soleil, arrivant dans l'équateur, se trouverait aussi dans le plan prolongé de la pyramide à midi, de manière que cette face, ce jour-là, cesserait à midi d'être couverte d'ombre. Car alors elle se présenterait au soleil arrivé au méridien, comme l'horizon lui-même s'y présente le matin, au lever précis de cet astre et avant qu'il se soit élevé jusqu'à cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes de hauteur, où il monte à midi, le jour de l'équinoxe, dans un pays où l'on suppose que l'équateur passe à cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes de hauteur sur l'horizon. Donc, si la pyramide est bâtie dans un pays où l'équateur ait une plus grande élévation, comme à Memphis où il passe à soixante degrés de hauteur, le soleil à midi se trouvera dans le plan de la pyramide, qui se prolonge vers cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes de hauteur, plusieurs jours avant d'arriver à l'équateur qui coupe le ciel vers soixante

degrés. La différence qui se trouve entre le point où le plan des faces de la pyramide coupe le ciel, et celui où passe le plan de l'équateur à Memphis, est de cinq degrés quinze minutes. Donc le plan prolongé des faces coupe le ciel dans un parallèle situé au midi de l'équateur, et qui est à cinq degrés quinze minutes de l'équateur. Ce parallèle est le cercle de déclinaison dans lequel se trouve le soleil lorsqu'il a cinq degrés quinze minutes de déclinaison australe; ce qui arrive deux fois l'an, c'est-à-dire environ quatorze jours avant l'équinoxe de printemps, et quatorze jours après l'équinoxe d'automne. Car il faut à peu près ce temps au soleil pour acquérir ou pour perdre cinq degrés quinze minutes de déclinaison. Donc une pyramide, ainsi construite et placée à cette latitude, doit à midi cesser de rendre des ombres, quatorze jours avant l'équinoxe de printemps, et commencer de nouveau à en projeter à midi, quatorze jours après celui d'automne. Donc le jour où le soleil se trouvait dans le parallèle ou cercle de déclinaison australe, qui répond à cinq degrés quinze minutes de déclinaison, ce qui arrivait deux fois l'an aux environs des équinoxes, il passait exactement à midi sur le sommet de la pyramide, et son disque, pendant quelques instans, placé comme sur un piédestal, paraissait s'y reposer aux yeux de l'observateur ou de l'adorateur d'Osiris, agenouillé au bas de la pyramide, et qui prolongeait sa vue le long de sa face boréale pour y voir son Dieu. J'en dirai autant de la pleine lune des équinoxes, lorsqu'elle arrivait dans ce même parallèle.

Il semblerait que les Égyptiens eussent conçu le projet le plus hardi qui fût jamais, celui de donner un piédestal au soleil et à la lune, ou à Osiris et à Isis, à midi,

lorsqu'ils arrivaient dans la partie du ciel près laquelle passe la ligne qui sépare l'hémisphère boréal de l'hémisphère austral, et l'empire du bien et de la lumière de l'empire du mal et des ténèbres. C'est ce dessin qui paraît énoncé dans Ammien Marcellin, lorsqu'il nous dit que les pyramides furent construites suivant des proportions telles qu'il était un temps de l'année où elles cessaient de rendre de l'ombre. C'est-à-dire qu'on voulut que l'ombre disparût de dessus tout s les faces de la pyramide à midi, tant que le soleil séjournerait dans l'hémisphère lumineux, et que la face boréale se recouvrît d'ombre, lorsque la nuit commencerait à reprendre son empire dans notre hémisphère, ou dans l'hémisphère boréal, au moment où Osiris entrait dans son tombeau. Quelle idée ingénieuse ! Le tombeau d'Osiris alors était couvert d'ombres, pendant six mois à peu près, après quoi la lumière l'investissait tout entier à midi, lorsqu'Osiris, revenu des enfers, était rentré dans l'empire de la lumière, et qu'il était rendu à Isis et à Orus son fils, qui avaient enfin vaincu le chef des ténèbres.

Il semblerait naturel que cette époque du passage des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, eût été fixée rigoureusement à l'équateur ou au jour même des équinoxes, et que les faces de la pyramide eussent dû être inclinées, non de cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes, mais de soixante degrés, comme l'équateur. Mais, outre qu'une telle pyramide n'eût plus représenté le monde et l'hémisphère supérieur, comme la pyramide quadrangulaire dont les faces étaient des triangles équilatéraux qui ne donnent que cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes d'inclinaison ; cette pyramide équatoriale n'eût pu servir qu'au soleil, et n'eût

pu comprendre les écarts de la lune, qui résultent de l'inclinaison de l'orbite de cette planète sur l'écliptique, et qui font dévier sa déclinaison jusqu'à cinq degrés quinze minutes environ, c'est-à-dire, à quelques minutes près, de la même quantité dont le plan prolongé des faces de notre pyramide s'écarte du plan de l'équateur. Au contraire, la pyramide égyptienne, dans les proportions qu'elle a, laisse, entre le cercle de l'équateur et le cercle de déclinaison australe par lequel se prolonge sa face boréale, un intervalle du ciel égal à celui qui comprend les plus grands écarts de la lune, relativement à la route du soleil. D'où il résulte que la lune étant en conjonction ou en opposition, le jour des équinoxes, quelque grande que fût sa latitude et la déclinaison qui en résultait, elle ne sortait pas des limites tracées dans le ciel par le prolongement de la face de la pyramide, et qu'elle passait avec le soleil, ce jour-là, dans l'hémisphère supérieur et lumineux dont le terme était alors non l'équateur, mais le parallèle à l'équateur, qui est à cinq degrés quinze minutes de déclinaison australe. En donnant ainsi une étendue à l'hémisphère lumineux, un peu plus grande que celle de l'hémisphère ténébreux, on satisfaisait aux inégalités de la lune, et on conciliait les variations de cette planète avec la marche réglée et constante du soleil. Or, comme il fallait quatorze jours environ au soleil pour franchir ces cinq degrés quinze minutes en déclinaison avant l'équinoxe, et quatorze jours après, il en résultait un excédant de vingt-huit jours de la durée du règne de la lumière sur celui des ténèbres. Je ne sais si c'est là ce qu'indique cette tradition qui donne vingt-huit ans de vie ou de règne à

Osiris (*a*); ce qu'il y a de certain, c'est qu'en partageant en deux également cet excès de durée qu'a le règne de la lumière sur celui des ténèbres, nous aurons deux durées de quatorze jours chacune, l'une qui précède l'équinoxe de printemps, et l'autre qui suit l'équinoxe d'automne. Comme le soleil fait alors un degré de longitude par jour, il s'ensuit que les points de son orbite où il se trouvait, lorsque la pyramide rendait de l'ombre et lorsqu'elle cessait d'en donner, sont placés à quatorze degrés en deçà des deux équinoxes; donc les deux équinoxes se trouvent placés quatorze degrés plus loin en longitude. Supposons actuellement que la descente d'Osiris au tombeau ou dans l'ombre répondît au dix-septième degré du scorpion, et que ce jour-là notre pyramide commençât à rendre des ombres; c'était quatorze degrés plus haut ou au troisième du scorpion que devait être l'équinoxe. Donc l'équinoxe opposé était au troisième degré du taureau, précisément au point où les anciens astrologues fixaient l'exaltation de la lune. Par conséquent, puisque la pyramide cessait de rendre des ombres quatorze jours avant l'équinoxe, c'était donc à quatorze degrés de longitude en deçà que devait répondre le soleil, lorsque la pyramide ne donnait plus d'ombre à midi, et que sa face boréale était toute éclairée comme allait l'être l'hémisphère boréal dans lequel le soleil passait. Ce point, distant de quatorze degrés du troisième, est le dix-neuvième degré du bélier. Car, trois degrés du taureau retranchés, plus onze degrés du bélier à ôter, nous donnent bien quatorze degrés. Mais onze degrés,

(*a*) Plut. de Iside, p. 444.

retranchés sur trente degrés du bélier, nous placent à dix-neuf degrés ; donc le point dix-neuf du bélier était le lieu du soleil, le jour où la face boréale de la pyramide cessait de rendre de l'ombre à midi, le jour où le soleil était censé arriver à cinq degrés quinze minutes de déclinaison, ou au parallèle qui séparait l'empire de la lumière de celui des ombres, et où, sorti de son tombeau, Osiris ou le soleil ressuscitait. Or, c'est précisément à ce dix-neuvième degré du bélier que les astrologues anciens ont fixé le lieu de l'exaltation du soleil. Un accord aussi étonnant entre les successions de lumière et d'ombre à midi, dans la face boréale de la pyramide, avec les changemens qui, à cette époque, s'opéraient dans notre hémisphère boréal par l'approche ou l'éloignement du soleil, annonce du dessein, et lie singulièrement la théorie mythologique d'Osiris et d'Isis, que nous venons d'expliquer, avec les effets produits par la pyramide qui couvrait un tombeau que nous croyons être celui d'Osiris ou du *Dieu-soleil personnifié*. Résumons.

En supposant que, par la descente d'Osiris ou du soleil au tombeau et dans le coffre obscur de Typhon, on doive entendre, comme nous l'avons fait voir, son passage à la partie australe et inférieure du monde ; et, par le retour d'Osiris ou par l'exaltation du soleil, son retour vers les régions boréales et vers l'hémisphère supérieur ; comme ces deux points nous sont donnés dans les constellations, l'un par Plutarque au dix-septième degré du scorpion, l'autre par les astrologues au dix-neuvième degré du bélier, il résulte que ces deux points n'étaient pas les équinoxes. Car ils ne sont pas diamétralement opposés, puisqu'au dix-septième degré du scorpion est opposé le dix-septième degré du taureau, et non

le dix-neuvième du bélier. Or, comme entre ce dix-septième degré du taureau et ce dix-neuvième du bélier, il y a vingt-huit degrés d'intervalle, il s'ensuit que l'équinoxe passe entre deux et au milieu ou au troisième degré du taureau. Autrement, depuis le dix-neuvième degré d'aries jusqu'au dix-septième degré du scorpion, en comptant suivant l'ordre des signes, il y a six signes ou cent quatre-vingts degrés, plus un excédant de vingt-huit degrés. Cet excédant doit se partager des deux côtés ou en deux parties égales. Or, c'est cette moitié de l'excédant qui détermine de chaque côté l'équinoxe, ou les deux termes distans de six signes ou de cent quatre-vingts degrés. Conséquemment l'équinoxe doit se trouver à dix-neuf degrés, plus quatorze degrés du bélier, ce qui donne trente-trois degrés du bélier; et, comme chaque signe n'a que trente degrés, c'est donc aux trois degrés du signe suivant ou du taureau. Réciproquement, comme le point dix-sept du scorpion se trouve à quatorze degrés plus loin que l'équinoxe, c'est donc au troisième degré de ce même signe qu'il faut le chercher. Alors nous aurons pour équinoxes le troisième degré des constellations du taureau et du scorpion, qui sont éloignés exactement de cent quatre-vingts degrés ou de six signes, et diamétralement opposés. Nous avons donc la véritable position de l'équateur pour l'époque à laquelle le dix-septième degré du scorpion était le commencement de l'immersion du soleil dans l'ombre, et le point dix-neuf du bélier celui de son émersion. Or, comme ces points sont à quatorze jours de distance de l'équinoxe, l'un avant celui de printemps, l'autre après celui d'automne, il s'ensuit que le jour où l'on célébrait l'immersion, et celui où l'on célébrait l'émersion, autrement la mort et l'exaltation du soleil,

étaient précisément les jours où la pyramide commençait à rendre à midi de l'ombre, sur sa face boréale, et où elle cessait d'en rendre. Car nous avons fait voir que, d'après les proportions de la pyramide et l'inclinaison de ses faces, ce phénomène arrivait tous les ans à quatorze jours précisément de l'équinoxe, c'est-à-dire, quatorze jours avant celui de printemps et quatorze jours après celui d'automne, époques qui répondaient au dix-neuvième degré de la constellation du bélier, et au dix-septième degré de celle du scorpion, lorsque les points équinoxiaux étaient au troisième degré du taureau et du scorpion. Cette époque remonte à plus de deux mille sept cents ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire vers les siècles où l'on chantait en Grèce les travaux d'Hercule, et où l'on peignait en Perse [117] Mithra, monté sur le taureau. Nous avons eu soin, dans nos planisphères d'Osiris et d'Isis, de marquer ces limites par des lignes qui partent du centre, et qui vont aboutir d'un côté au dix-neuvième degré d'aries, lieu de l'exaltation du soleil, et de l'autre, au dix-septième degré du scorpion, lieu du soleil au moment de son entrée dans le coffre ténébreux où l'enferme Typhon, et qui était censé, suivant nous, déposé sous la base de la pyramide qui servait de tombeau à Osiris. Tous les ans, quatorze jours après l'équinoxe, ou à la pleine lune qui suivait la néoménie qui arrivait le jour de l'équinoxe d'automne, l'ombre noire venait l'envelopper, semblable au crêpe noir que l'on étendait sur le bœuf d'or, qui représentait Osiris mort. Une chose assez remarquable, c'est qu'au quatorzième jour qui suit l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire au jour même où l'on pleurait la mort d'Osiris dont les Grecs firent leur Bacchus, nos calendriers chrétiens marquent le martyre de St. Bacchus mort en Orient.

Ce n'est pas le seul saint de cette espèce qui soit passé dans notre calendrier. On remarque pareillement que le quatorzième jour avant l'équinoxe, temps où autrefois on commençait l'année et où l'on faisait des souhaits de bonne année, les calendriers marquent sainte Perpétue et sainte Félicité, décomposition de cette phrase : *Perpetuam felicitatem*, qui exprime les vœux de bonne année.

Revenons à notre pyramide. Nous pensons qu'elle n'était que le vaste tombeau d'Osiris, le *soros* ou cercueil, dans lequel on déposait tous les ans son image; qu'elle était destinée à marquer, chaque année, le quatorzième jour qui précédait le premier équinoxe, et le quatorzième jour qui suivait le second; conséquemment, les pleines lunes qui avaient lieu dans les limites équinoxiales, lorsque la néoménie arrivait le jour même de l'équinoxe. Car il est clair que la lune, qui se trouvait pleine le jour où le soleil arrivait dans le plan incliné de la face de la pyramide, ou quatorze jours avant l'équinoxe, était nouvelle ensuite le jour de l'équinoxe même. Ces lunes des équinoxes étaient le sujet d'observations importantes puisqu'elles nous ont été conservées dans les traditions sacrées. Car on se rappelle que Plutarque (*a*) parle de la néoménie de l'équinoxe de printemps, ou de celle à l'époque de laquelle on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Elle suivait la lune qui avait été pleine, lorsque Typhon brisa le coffre dans lequel était Osiris, et qu'il partagea son corps en quatorze parties; conséquemment, elle avait été pleine le jour où le soleil était entré dans le plan prolongé de la face bo-

(*a*) De Iside, p. 368.

réale de la pyramide, en supposant que la néoménie suivante arrivât le jour même de l'équinoxe. Car il y a quatorze jours d'intervalle entre la pleine lune et la nouvelle, comme il y avait quatorze jours entre l'arrivée du soleil dans le plan de la face de la pyramide ou au parallèle de cinq degrés quarante-cinq minutes de déclinaison, et le plan de l'équateur. Pareillement, la lune, qui avait été nouvelle au troisième degré du scorpion, ou au jour de l'équinoxe d'automne, se trouvait pleine quatorze jours après, ou au dix-septième degré du scorpion, précisément dans la position respective du soleil et de la lune, que nous donnent les traditions sacrées pour le jour où Osiris entre dans le coffre ténébreux. Ce jour-là, comme nous l'avons vu, ou le quatorzième jour qui suit l'équinoxe d'automne, était précisément celui où la face triangulaire boréale de la pyramide commençait à se couvrir d'ombres à midi. Donc il y a entre ces pleines et ces nouvelles lunes des équinoxes, et, entre les changemens de la face de la pyramide en lumière et en ombres, une trop grande correspondance pour ne pas s'apercevoir que la théorie sacrée d'Isis et d'Osiris était liée aux phénomènes produits par la pyramide. Il y a plus que de la vraisemblance que cet ancien roi, dont le tombeau était creusé dans la solidité de cette pyramide, était le fameux Osiris, *roi bienfaisant*, qui régna, disait-on, en Égypte, et à qui on s'était empressé partout d'élever des tombeaux qui se le disputaient les uns aux autres en magnificence. Parmi ces tombeaux, on vantait surtout celui de Memphis, ville près des ruines de laquelle se trouve la fameuse pyramide dont nous avons donné la description.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit des proportions de la pyramide, que l'angle au sommet, formé

par la jonction des deux faces inclinées, ou par la face boréale, et par la face méridionale, donnait un angle d'une ouverture de soixante-onze à soixante-douze degrés. Car, l'inclinaison étant de cinquante-quatre degrés ou environ, le complément est de trente-six degrés, dont le double est soixante-douze. On peut regarder cet angle solide comme la masse terrestre et ténébreuse, qui, présentée au soleil, donne un cône d'ombre d'autant plus évasé, que cet angle est plus grand. Il se réduirait à une ligne si les deux faces étaient appliquées l'une sur l'autre, et présentées dans leur épaisseur au soleil. Ici, l'angle étant de soixante-onze degrés à soixante-douze degrés, il résulte une épaisseur ténébreuse de soixante-douze degrés ou une masse de ténèbres pyramidale, dont l'écart au sommet est de soixante-douze degrés à peu près. C'est peut-être là ce qui fit dire que Typhon, lorsqu'il enferma Osiris dans ce coffre obscur, ou lorsque, sans figure, le soleil entre dans le cône d'ombre, son ennemi s'était associé soixante-douze compagnons.

Je laisse au lecteur à apprécier cette conjecture, ainsi que toutes les idées que nous venons de hasarder sur le but qu'on s'était proposé en construisant à grands frais une masse aussi énorme que la grande pyramide, et sur l'usage auquel cette espèce de gnomon sacré était destinée. Peut-on croire qu'on ait employé tant d'années et les bras de tant de milliers d'hommes pour couvrir un caveau de six pieds environ, s'il n'eût renfermé que le corps d'un faible mortel? La pyramide sur laquelle le soleil venait se reposer à midi, deux fois par an, aux environs des équinoxes, ainsi que toutes les pleines lunes équinoxiales, était un véritable autel élevé à ces divinités, un piédestal donné à leurs images, idée la plus hardie

qui soit jamais venue dans la tête d'un mortel. Aussi Lucain les appelle-t-il les sublimes autels des Dieux, aux pieds desquels on va acquitter des vœux. Les Sabéens, adorateurs du soleil, de la lune et des astres, pensaient que les cendres de leur Dieu Agathodémon ou du bon génie reposaient sous ces monumens [118]; ce qui confirme notre opinion que ce tombeau était celui du génie bienfaisant de la Nature, du roi Osiris mis à mort par Typhon.

L'affectation mystérieuse que Diodore (*a*) suppose à Isis de cacher le véritable tombeau d'Osiris son époux, ou plutôt celle de ses prêtres, semble favoriser notre opinion sur la destination de ce monument que l'on disait être le tombeau d'un ancien roi, au lieu de dire sans mystère qu'il était celui d'Osiris et du soleil. Joignez à cela l'oubli de sa destination primitive, qui a dû naître pendant un laps de plus de vingt-cinq siècles. Telle est notre opinion sur l'objet religieux qu'avait la grande pyramide qui couvre le petit tombeau qu'on y retrouve encore.

Isis, après avoir donné la sépulture au corps de son époux (*b*), vécut sous les lois d'une austère continence, fit le bonheur de l'Égypte, et mérita elle-même de partager les honneurs immortels que la reconnaissance des hommes avait décernés à son époux. Elle fut aussi enterrée à Memphis (*c*) où l'on voyait, du temps de Diodore, sa chapelle dans un bois consacré à Vulcain, conséquemment près du lieu qu'habitait Apis ou le taureau sacré qui portait sur son épaule l'empreinte de la lune,

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 12, p. 24. — (*b*) Ibid., c. 15, p. 25; c. 16, p. 31. — (*c*) Ibid., l. 1, c. 13, p. 25.

et qui, dit-on, était conçu au moment où la lune répand sa lumière féconde et génératrice (*a*). Car Apis avait à Memphis une habitation sacrée, adjacente au temple de Vulcain (*b*), au rapport de Strabon. Ainsi elle avait son tombeau dans le lieu même où l'on montrait Apis ou le Dieu-bœuf, l'image vivante du taureau céleste dans lequel Io, devenue Isis, fut placée, et où la lune avait son exaltation. On lui donna divers noms, suivant Diodore. Les uns l'appelaient *Isis;* les autres *Cérès;* d'autres la *Déesse thesmophore* ou *législatrice;* d'autres *Junon;* d'autres enfin, sans détour, l'appelèrent *la lune* (*c*); et quelques-uns la désignèrent sous tous ces différens noms. C'est ainsi, ajoute Diodore, qu'Osiris fut appelé tantôt *Sérapis*, tantôt *Bacchus*, d'autres fois *Pluton*, quelquefois *Ammon* et *Jupiter*, et souvent le Dieu *Pan*.

On voit par ce passage de Diodore, et on reconnaîtra cette vérité dans la suite de cet ouvrage, que le soleil et la lune sont deux puissantes divinités qui jouent un grand rôle dans la mythologie, sous une foule de noms différens; ce qui doit justifier les explications que nous donnons de l'histoire d'un grand nombre de divinités par le soleil et par la lune, déguisés sous ces différens noms. Comme Sérapis était invoqué dans les maladies, on invoqua pareillement Isis, et on lui attribua la découverte de plusieurs remèdes utiles. Car toutes les fois qu'on veut attacher les hommes au culte des Dieux, il faut qu'on leur persuade qu'ils doivent en attendre des biens, et surtout la santé. Jamais l'homme n'est si

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 368. — (*b*) Strabo, p. 355. — (*c*) Diod., l. 1, c. 15, p. 29.

religieux que lorsqu'il est malade, et sa raison l'abandonne presque toujours avec les forces de son corps. On célébra (*a*) les bienfaits d'Isis, comme on avait célébré ceux d'Osiris son époux, sur lequel on lui accorda même une espèce de prééminence.

On rapporte le règne d'Osiris et d'Isis aux siècles fabuleux dans lesquels la terre enfantait des géans, c'est-à-dire aux siècles des fictions sur les deux principes dont les combats nous sont retracés dans l'histoire allégorique d'Osiris et d'Isis, et dans celle de Typhon leur ennemi [119]. C'est la fable de Jupiter et des Titans sous un autre nom. Aussi Diodore assure-t-il que ces êtres monstrueux furent détruits dans les guerres qu'ils suscitèrent à Jupiter et à Osiris. Pour retracer ces événemens cosmiques, ou la haine et le choc du bon principe contre le mauvais, les prêtres d'Osiris fustigeaient en cérémonie des figures monstrueuses de géans, qui étaient placées dans les temples. Ainsi les Perses faisaient, en un certain jour, la guerre aux productions d'Ahriman. Ceci nous rappelle ce que dit Hérodote (*b*) d'une certaine divinité égyptienne que les prêtres fustigeaient tous les ans dans une cérémonie religieuse où l'on faisait sortir des sanctuaires de Saïs, ville consacrée à Isis, l'image d'une vache qui avait entre ses cornes le disque doré du soleil. On disait que ce simulacre était le tombeau dans lequel était renfermé le corps d'une ancienne princesse, fille d'un roi chéri pour ses vertus et ses bienfaits [120]. On brûlait tous les jours des parfums autour de cette représentation; et la nuit, on allumait des lampes auprès.

(*a*) Diod., c. 16, p. 31. — (*b*) Herod., l. 2, c. 132.

Dans une chambre voisine, étaient des statues colossales en bois, sur la nature desquelles Hérodote ne peut pas, dit-il, s'expliquer, non plus que sur le Dieu que l'on fustigeait. On disait seulement que le père de cette princesse ayant voulu la violer, elle s'était pendue, et que ces statues colossales étaient celles des concubines qui avaient voulu la livrer à la passion de son père. Voilà les contes que l'on faisait au peuple. Mais le récit de Diodore semble jeter du jour sur celui d'Hérodote, et soulever le voile mystérieux dont il se couvre. Cette princesse, dont le corps était renfermé dans une vache de bois qui soutenait le disque du soleil entre ses cornes, et qu'on révérait à Saïs, ville spécialement consacrée à Isis (*a*), ne peut être que l'image de la lune ou d'Isis, dans sa conjonction avec le taureau, Osiris, lorsque Typhon et les géans succombaient, et que l'on faisait la guerre aux principes du mal et des ténèbres, figurés sous l'emblème de géans. Les siècles d'Osiris, d'Orus et d'Isis sont les siècles pendant lesquels les Égyptiens avaient pour rois les Dieux et les héros, suivant Diodore (*b*); c'est-à-dire les siècles où l'on donnait aux Dieux naturels les noms de rois et de héros, et où on les représentait sous ces traits dans les allégories sacrées. Orus, fils d'Isis, fut, dit-on, le dernier de ces prétendus rois; après lui, vint le règne des hommes. L'histoire d'Orus, d'Isis et d'Osiris appartient donc à un ordre de choses tout autre que celui qui caractérise le règne véritable de l'histoire. Cela est vrai dans nos principes, puisqu'il appartient à la cosmogonie et aux histoires merveilleuses

---

(*a*) De Iside, p. 354. — (*b*) Diod., l. 1, c. 29, p. 53.

dans lesquelles l'allégorie sacrée se plaisait à peindre les phénomènes de la Nature, et l'ordre éternel du monde dont l'administration était supposée confiée aux deux grands corps lumineux, le soleil et la lune, agens premiers des générations, dans le système théologique des Égyptiens, et honorés, à ce titre, sous les noms sacrés d'*Osiris* et *Isis*. La philosophie ancienne et l'astronomie ont fourni le canevas de ces histoires que broda ensuite la poésie. Ce qui s'accorde parfaitement avec la réputation qu'avaient les Égyptiens, et surtout les Thébains, d'avoir été les plus anciens mortels qui eussent cultivé la philosophie et l'astronomie (*a*). Aussi voyons-nous dans Plutarque que les fêtes lugubres [121], dans lesquelles on faisait commémoration de la mort d'Osiris, avaient quatre objets principaux (*b*) qui tous sont tirés de l'ordre de la Nature et des vicissitudes que la terre éprouve par l'éloignement du soleil [122]; la retraite du Nil, la cessation *des vents étésiens*, l'accourcissement des jours et le dépouillement de la terre. Si les cérémonies religieuses, établies en l'honneur d'Osiris et d'Isis, avaient pour objet la Nature et ses phénomènes périodiques, les aventures merveilleuses de ces divinités et toute leur histoire allégorique peuvent-elles avoir un autre objet? On voit par-là comment la théologie, chez tous les peuples, a toujours cherché à s'envelopper d'un voile mystérieux. Point de franchise chez les prêtres de tous les pays: *tromper, et tromper toujours, voilà leur devise.*

(*a*) Diodor., l. 1, c. 32, p. 59. — (*b*) De Iside, p. 366.

CHAPITRE IV.

THÉSÉE OU LE SOLEIL,

THÉSÉIDE, POÈME SUR LE SOLEIL, SOUS LE NOM DE THÉSÉE OU DE L'HERCULE ATHÉNIEN.

Thésée était pour les Athéniens ce que Cadmus et Hercule étaient pour les Thébains; aussi la même constellation qui, dans les cieux, représente le soleil avec les formes de l'équinoxe d'automne, Ophiucus ou le serpentaire, porte les noms de *Cadmus*, de *Thésée* et d'*Hercule* (*a*).

Thésée, d'ailleurs, se trouve mêlé dans la fable d'Hercule. C'est Thésée qu'Hercule délivre lorsqu'il descend aux enfers. Il est aussi mêlé dans la fable de Bacchus. Ariadne fut l'amante de Thésée comme elle le fut de Bacchus. Le taureau de Marathon, qu'Hercule amène de Crète et dont la conquête fait partie de son septième travail, est aussi un des monstres dont Thésée triomphe. Thésée a, comme Hercule, la terrible massue, et l'antiquité le représente en grande partie sous les traits du héros thébain. Sa vie, dans Diodore de Sicile, fait suite à celle d'Hercule. Il fut, comme lui, de l'expédition des Argonautes (*b*); comme Hercule, il fait la guerre des Amazones, et prend prisonnière Antiope, d'autres di-

(*a*) Theon, p. 116. — (*b*) Hygin, fab. 14.

sent Hippolyte. Il était avec Hercule au combat des centaures (*a*) et des lapithes. Aussi disait-on de lui, remarque Plutarque, c'est un autre Hercule. Ce fut Thésée qui fit recevoir Hercule à l'initiation, et qui facilita sa purification. Il dut, comme Hercule, l'immortalité à ses hauts faits (*b*). Il avait les mêmes armes, les mêmes goûts. L'un et l'autre se déclarèrent les vengeurs de l'humanité opprimée (*c*). Leur caractère, en tout semblable, les unissait encore plus que les liens du sang; car Thésée était de la même famille qu'Hercule; ils étaient fils de deux cousines germaines, et petits-fils de la fameuse Hippodamie ou de la pleïade qu'épousa Pélops. C'est ainsi qu'Esculape ou le serpentaire, dans une autre fable, est fils de Coronis, autre pleïade. Toute cette famille est donc aux cieux, où nous trouvons, sous un même titre ou sous une même constellation, les noms d'Hercule et de Thésée confondus. La fiction sur Thésée et la fiction sur Hercule sont deux fables solaires faites sur le même astre, honoré sous des noms divers et par des peuples différens. La fiction solaire, connue sous le nom de Thésée [123] ou de poëme sur Thésée, nous paraît appartenir aux Athéniens qui le reconnaissaient pour leur fondateur et leur Dieu tutélaire.

Quoique la vie allégorique de Thésée semble devoir tenir de plus près à l'histoire que celle de Bacchus et d'Hercule, néanmoins la liaison qu'il a avec ces êtres allégoriques, tant par sa filiation, que par plusieurs aventures où il figure avec eux, ne nous permet point de le soustraire au règne mythologique, ni sa vie aux allé-

---

(*a*) Pausan. Heliac. 1, p. 157. — (*b*) Isoc. Orat. ad Demon., p. 6. — (*c*) Idem. Laudat. Helen. 436, 437.

gories cosmiques auxquelles elle appartient tout entière. Plutarque lui-même, qui, dans ses parallèles ou dans les vies comparées des grands hommes, nous donne ce qu'il appelle la vie de Thésée, est forcé de convenir qu'elle se prête difficilement aux formes de l'histoire, et qu'il n'est pas toujours possible de l'y ramener. Voici ce qu'il dit au commencement de son récit (*a*). « Comme les géographes ont accoutumé de mettre à l'extrémité de leurs cartes les régions qui leur sont inconnues, et de marquer à côté de quelques-unes : Au-delà il n'y a que des sables arides, et pleins de bêtes féroces, ou des marais impénétrables, ou les frimats de la Scythie, ou la mer glacée ; de même, mon cher Sénécion, dans ces comparaisons des vies des hommes illustres, après avoir parcouru tous les temps qu'une conjecture vraisemblable a pu pénétrer, ou qu'une histoire circonstanciée et suivie a pu nous faire connaître, nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien : Au-delà c'est le pays des fictions et des monstres ; les poëtes et les faiseurs de fables habitent ces terres ; tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Le fondateur de la belle et fameuse ville d'Athènes nous présente, dans son histoire, beaucoup de fabuleux que je désirerais fort accorder aux formes de l'histoire ; mais, si l'on trouve des endroits qui s'y refusent opiniâtrément, et qui ne puissent souffrir le moindre mélange de vraisemblance, je prie le lecteur de les excuser et de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité aussi reculée. » Plutarque, comme on vient de le voir, n'ose garantir la

(*a*) Plut. Vit. Thesei.

certitude de l'histoire de Thésée ; il n'ose espérer de donner à beaucoup de ses traits la vraisemblance qui doit accompagner le récit de faits réellement arrivés. Strabon appelle les malheurs de Thésée et les travaux d'Hercule des aventures mythologiques (*a*) ou des hauts faits, qui n'ont d'existence que dans l'imagination des mythologues. Ainsi, en rendant la vie de Thésée à la mythologie, comme nous lui avons rendu celles d'Hercule, d'Osiris et de Bacchus, nous ne choquerons point la vraisemblance, puisqu'elle est choquée quand on veut la classer dans l'histoire. Cela posé, examinons dans ses détails le roman ancien, fait sur le fondateur d'Athènes, Thésée, cousin d'Hercule et rival de Bacchus dans ses amours avec Ariadne, dont la couronne est placée sur le serpent de Thésée, et voyons si les traits de cette fiction n'ont pas un assez grand nombre de rapports avec la marche des cieux pour qu'on doive regarder encore cette légende comme une histoire allégorique de la Nature et du soleil son principal agent.

Nous allons donner d'abord un précis de la vie de Thésée, d'après les récits de Plutarque, de Diodore de Sicile, d'Apollodore, de Pausanias, d'Isocrate, etc.

Thésée, du côté de son père, descendait de l'ancien Érechthée et des premiers habitans de l'Attique (*b*). Du côté de sa mère, il était issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les rois du Péloponèse, non-seulement par ses richesses, mais encore par le nombre de ses enfans; car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands seigneurs du pays, et il trouva moyen de

---

(*a*) Strabon, l. 1, p. 19. — (*b*) Plut. vit. Thesei., p. 1.

placer tous ses fils dans les états les plus considérables. Pithée, aïeul maternel de Thésée, fut un de ses enfans. Il fonda la petite ville de Trézène, et il fut un des sages de son temps. La ville de Trézène conservait les mêmes traditions qu'Athènes sur sa fondation; car Neptune et Minerve s'étaient disputé l'empire de ce territoire qu'ils finirent par se partager, suivant la volonté de Jupiter (*a*). Aussi leur ancienne monnaie portait d'un côté l'image d'un trident, et de l'autre la figure de Minerve. Cette ressemblance entre les fictions sacrées de l'Attique et celles de Trézène, justifie l'opinion que nous avons, que Thésée, petit-fils de Pithée fondateur de Trézène, n'était que l'Hercule ou le Dieu-soleil dont le culte fut établi à Athènes. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de force, quand on sait que cette ville était dans le voisinage d'Épidaure, ville célèbre par le culte du soleil sous le nom d'Esculape, dont l'image, placée aux cieux, porte les noms de Thésée, d'Esculape et d'Hercule. On représentait souvent Thésée, tel qu'il est aux cieux, placé entre la couronne d'Ariadne et la lyre; et alors on mettait dans une de ses mains la lyre [124], et de l'autre côté on voyait Ariadne tenant une couronne (*b*). Cette lyre est celle qu'on appelle encore lyre de l'*Ingéniculus* ou d'Hercule. C'est un des attributs caractéristiques du Dieu-soleil Apollon. Les muses, compagnes du soleil, soit Apollon, soit Bacchus, soit Hercule Musagète, avaient leur temple à Trézène et un ancien autel sur lequel on leur sacrifiait (*c*). On y remarquait aussi les autels des divinités souterraines, et le lieu par où

(*a*) Pausan. Corinth., p. 73. Attic., p. 24. — (*b*) Ibid., Heliac. 1, p. 166. — (*c*) Ibid., p. 73, 74.

Hercule et Bacchus, deux noms et deux formes du soleil, sortirent des enfers. Or, Thésée, ou son image, soit *Ophiucus*, soit l'*Ingéniculus*, placés aux limites d'automne, se lient aux divinités infernales et à la couronne boréale, ou à Proserpine, amante de Thésée et de Pluton, et dont les mystères se célébraient à Athènes où l'on honorait Thésée.

Après avoir tracé le tableau des rapports qui lient la tradition de Trézène et celle d'Athènes, revenons à Thésée et à Égée, son père, roi d'Athènes (*a*).

Égée, n'ayant point d'enfans et souhaitant d'en avoir, alla pour cet effet consulter l'oracle du soleil ou d'Apollon. La réponse fut une défense de voir aucune femme, avant qu'il fût de retour à Athènes. Mais, comme cette réponse n'était pas assez précise, Égée, à son retour, passa par Trézène pour communiquer à Pithée l'oracle du Dieu dont voici les expressions : *Grand prince, ne délie point le pied de l'outre ou du bouc, avant que tu sois de retour au milieu de ton peuple* (*b*).

On ignore ce que Pithée se promit de cet oracle ; mais, ou par persuasion, ou par adresse, il fit coucher Égée avec sa fille *Æthra*. Égée, ayant découvert que c'était avec la fille de Pithée qu'il avait couché, et se doutant qu'elle était grosse, cacha sous une grande pierre une épée et des souliers : il fit part de ce secret à *Æthra* seule, et lui recommanda en la quittant que, si elle accouchait d'un fils, et que ce fils, étant devenu homme, eût la force de lever cette pierre et de prendre ce qu'il avait mis dessous, elle le lui envoyât avec ces signes de

---

(*a*) Strabo, l. 9, p. 392. Pausan. Attic, p. 5, 37. — (*b*) Plut. vit. Thesei, p. 2.

reconnaissance, le plus secrètement qu'il serait possible.

Æthra accoucha d'un fils, près du port de Trézène, dans un lieu nommé depuis Genethlion [125] : il fut appelé Thésée. Plutarque donne diverses étymologies de ce nom. Si je pouvais hasarder ici quelques conjectures, je penserais que c'est le nom de Thasius, donné à Hercule adoré dans l'île de Thase où les Phéniciens portèrent son culte.

Æthra cacha long-temps la véritable origine de Thésée avec beaucoup de soin, et Pithée fit courir le bruit qu'il était fils de Neptune que les Trézéniens adoraient particulièrement. Dès que ce prince fut parvenu à l'âge d'adolescence, et qu'il eut fait paraître qu'il joignait la force du corps, le courage et la grandeur d'ame à la prudence et à la fermeté, sa mère le mena près de la pierre. Après lui avoir découvert tout le mystère de sa naissance, elle lui ordonna de retirer le dépôt caché sous la pierre, et d'aller à Athènes retrouver son père. Thésée leva facilement la pierre [126] ; mais il refusa de se rendre à Athènes par mer, quoique ce fût le chemin le plus sûr, et que sa mère et son aïeul l'en priassent avec les plus vives instances, parce qu'il y avait beaucoup de danger à aller par terre. Il n'y avait pas, en effet, de chemin qui ne fût rempli de voleurs. Ce siècle-là portait des hommes d'une taille prodigieuse et infatigables dans les plus grands travaux ; des hommes qui, en force et en vitesse, surpassaient tous les autres, et qui, abusant des forces extraordinaires que la Nature leur avait accordées, exerçaient toutes sortes de brigandages et de violences. Hercule, dans ses voyages, dit Plutarque, en avait déjà exterminé une grande partie, et les autres épouvantés se cachaient dans les cavernes. Le séjour de

ce héros en Lydie les encouragea à reparaître, et à recommencer leurs incursions sur le territoire de la Grèce, depuis qu'il n'y avait personne qui pût les punir ni les réprimer. Voilà pourquoi tous les chemins par où l'on pouvait aller du Péloponèse à Athènes étaient très-dangereux. La crainte de ces dangers engageait les parens de Thésée à lui conseiller de prendre la route de mer. Mais il y avait déjà long-temps que la gloire et la vertu d'Hercule avaient secrètement enflammé le courage de Thésée. Il conçut le projet de marcher sur les traces de ce héros, et d'imiter ses glorieux exploits (*a*). Il éprouvait, dit Plutarque, les mêmes agitations et le même travail d'esprit que souffrit, long-temps après lui, Thémistocle, quand il disait que les trophées de Miltiade ne le laissaient pas dormir. L'admiration que lui donnait la gloire d'Hercule faisait que les actions de ce héros lui revenaient la nuit en songe, et qu'elles le piquaient le jour d'une noble émulation, et excitaient en lui un violent désir de l'imiter.

La parenté qui existait entre eux (*b*) piquait encore sa jalousie; car ils étaient fils des deux cousines germaines, sa mère Æthra étant fille de Pithée, et Alcmène fille de Lysidice. Or, Lysidice et Pithée étaient tous deux enfans d'Hippodamie et de Pélops. Il pensait qu'il serait honteux pour lui qu'Hercule eût cherché par toute la terre des brigands, pour les combattre et en purger le monde (*c*), et que, pour lui, il évitât même ceux qui se présentaient sur son chemin. Il eût rougi de ne présen-

---

(*a*) Diod. Sic., l. 1, c. 59, p. 303. — (*b*) Euripid. Heraclid., v. 208. — (*c*) Pausan. Corinth., p. 44. Lucian, t. 2. Jup. Trag., p. 205. Bis Accus, p. 327,

ter à son père que des marques de reconnaissance qui ne portaient point encore le sceau de la gloire, au lieu de lui prouver son extraction par de grands exploits et par des actions immortelles. Plein de ces sentimens élevés, il se mit en chemin, résolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages et toutes les violences qu'on lui ferait.

Ici commence le récit des combats de ce héros (*a*), dont nous ferons bientôt voir les rapports avec la marche du soleil et de l'année. Comme il passait par les terres d'Épidaure, Périphétès, ou Corynétès, qui avait une massue pour arme (*b*), et qui, à cause de cela, s'appelait *porteur de massue*, eut l'insolence de mettre la main sur lui et de l'arrêter. Thésée le combattit et le tua [127]. Ravi d'avoir gagné cette massue, il la porta toujours, comme Hercule porta la peau du lion. Cette peau, dit-on, servait à faire connaître l'énorme grandeur de la bête qu'Hercule avait tuée; et la massue que portait Thésée faisait voir, ajoute Plutarque, qu'elle avait pu être prise dans les mains de Périphétès, mais qu'elle était devenue imprenable entre les siennes.

De là, traversant l'isthme de Corinthe, il punit Synnis, le ployeur de pins (*c*) de la même manière que ce géant avait fait mourir plusieurs passans. Ce Synnis (*d*) avait une grande fille, fort belle, nommée Périgone, qui avait pris la fuite, voyant son père mort. Thésée courait de tous côtés pour la chercher, mais elle s'était ca-

---

(*a*) Hygin, fab. 38. — (*b*) Diod. Sic., l. 1, c. 59, p. 303. Apollod., l. 3, sub finem Suid. voc. Thes. Hesych. voc. Coryn. et Periph. Isocrat. Helenæ Laudatio, p. 439. — (*c*) Pausan. Corinth., p. 44. — (*d*) Hesych. voc. Synnis.

chée dans un bois épais, tout plein de roseaux et d'asperges sauvages qu'elle priait de la couvrir. Cependant Thésée l'appelait, et lui donnait sa parole qu'il aurait soin d'elle, et qu'il ne lui ferait aucun mal. Périgone, touchée de ses promesses et rassurée, se montre enfin à Thésée dont elle eut un fils appelé Ménalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deïonée, fils d'Eurytus [128], roi d'OEchalie. De ce Ménalippe naquit Joxus, lequel, avec Ornytus, fut chef d'une colonie qui passa en Carie, et qui y conserva une espèce de vénération particulière pour les asperges et les roseaux.

Il y avait alors à Crommyon une laie qu'on appelait la Phaye, monstre redoutable et difficile à vaincre. Thésée la combattit et la tua en chemin faisant, afin qu'on ne crût pas que la nécessité seule lui fît entreprendre tout ce qu'il exécutait. Quelques-uns ont écrit que cette Phaye était une femme de Crommyon, qui se prostituait au premier venu, et qui vivait de meurtres et de brigandages; qu'elle fut appelée la *laie* à cause de ses mœurs corrompues et de la vie désordonnée qu'elle menait; qu'enfin elle fut mise à mort par Thésée. Ces commentaires, sur des traditions sacrées qu'on ne pouvait expliquer, sont fort ordinaires chez les anciens. C'est ainsi qu'on explique par une femme prostituée la fable de la louve qui nourrit Romulus, et que l'on prétend n'être autre chose que Laurentia, femme débauchée, à qui Faustulus confia l'éducation de Rémus et de Romulus. Ces sortes d'explications ne doivent être regardées que comme de mauvaises conjectures dont on ne doit tenir aucun compte.

Ce combat fut suivi d'un autre, près des frontières de Mégare. Là, Thésée défit Scyron, et le précipita des

rochers dans la mer (*a*). Ce brigand, selon la plus commune opinion, détroussait les passans, ou, selon d'autres, par une insolence et par un orgueil insupportables, il présentait ses pieds aux étrangers, leur ordonnait de les laver, et, pendant qu'ils le faisaient, il les poussait et les précipitait du haut de ces rochers. On faisait ce Scyrron gendre de Cychrée le salaminien, qui reçoit des honneurs divins à Athènes, et beau-père d'Æacus. Il était donc l'aïeul de Pélée et de Télamon qui naquirent tous deux de la nymphe Endéide, fille de Chariclo et de Scyrron; d'autres disent de Chiron. Il y a sur ce combat quelques variantes que rapporte Plutarque.

Thésée, passant ensuite par Éleusis, lutta contre Cercyon (*b*) l'arcadien, et le défit. Thésée passait pour avoir inventé la lutte dont il fit un art. De là, arrivant à Hermione, il fit périr le géant *Damastès*, ou Polypêmon, qu'on appelait *Procruste* (*c*), en l'obligeant à s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeait ses hôtes. Car Thésée imitait Hercule qui punissait ceux qui l'attaquaient du même genre de mort qu'ils lui avaient préparé. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Hercule étouffa Antée en luttant avec lui; qu'il tua Cycnus dans un combat singulier, et qu'il brisa le crâne à Temerus lequel cassait la tête aux passans en la heurtant avec la sienne.

D'Hermione, Thésée arriva sur les bords du Céphyse où il trouva la famille des Phytalides, chargée par Cérès de l'intendance des mystères, et qui vint au devant de lui pour lui faire honneur. La première chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié pour être admis aux saints

---

(*a*) Paus. Attic., p. 3, 43. — (*b*) Ibid., p. 37. — (*c*) Ibid., p. 36. Hesych. voc. Damast.

mystères. Les Phytalides le purifièrent avec toutes les cérémonies accoutumées; et, après avoir fait un sacrifice pour se rendre les Dieux favorables, ils le logèrent et le régalèrent dans leur maison. Ce fut là le premier bon accueil qu'il reçut dans son voyage.

Il trouva Athènes en général remplie de troubles et de dissensions, et, en particulier, la maison royale dans le plus grand désordre. Médée, l'amante de Jason, s'étant sauvée de Corynthe, avait cherché un asile chez Égée (*a*), et vivait avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que, par la vertu de ses enchantemens, elle le rendrait père. Cette femme, avertie de l'arrivée du jeune Thésée et de ses desseins, avant qu'Égée eût le temps de le reconnaître, sut si bien manier l'esprit de ce prince déjà affaibli par les années, et que les différens partis qui régnaient dans Athènes avaient rendu timide et soupçonneux, qu'elle lui persuada d'empoisonner son fils dans un festin qu'il lui ferait comme à un étranger. On alla donc, de sa part, inviter Thésée. Quand il fut dans la salle, il ne jugea pas à propos de déclarer qui il était; mais, voulant donner occasion à son père de commencer cette reconnaissance, dès qu'on eut servi, il tira son épée, comme pour couper les viandes. Égée, reconnaissant tout-à-coup cette épée, renversa d'abord la coupe où était le poison, fit ensuite beaucoup de questions à Thésée; et, après l'avoir embrassé, il convoqua sur-le-champ une assemblée générale où il reconnut son fils devant tous les Athéniens qui le reçurent avec une très-grande joie, à cause de sa valeur. On prétend que le lieu où la coupe fut renversée

(*a*) Apollod., l. 1.

est le même que l'on voit aujourd'hui dans le quartier appelé *Delphinium*, et qui est enfermé de murailles. De là vient que le Mercure qui est à la porte orientale de ce temple s'appelle *le Mercure de la porte d'Égée.*

Les fils de son frère Pallas, de ce Pallas qui, suivant Sophocle, donna naissance à des géans, avaient jusque-là espéré succéder au trône d'Égée, qu'ils croyaient sans enfans. Mais Thésée ayant été reconnu pour le véritable héritier du royaume, ils ne purent supporter qu'Égée, qui n'était, disaient-ils, que le fils supposé de Pandion, et qui ne descendait point des Érechthéides, non-seulement ne se contentât pas de régner, mais qu'il voulût encore faire tomber le sceptre entre les mains d'un étranger et d'un inconnu. Ils prirent donc les armes, et, s'étant partagés en deux bandes, ils allèrent droit à la ville, et se mirent en embuscade pour surprendre leurs ennemis. Ils avaient avec eux un *héraut* nommé Léos, du bourg d'Agnos, qui découvrit à Thésée tout ce secret : celui-ci les attaqua brusquement et les tailla en pièces.

Thésée, ne pouvant souffrir l'oisiveté, et voulant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le taureau de Marathon (*a*), qui infestait toute la région de Tétrapole ; et, l'ayant dompté et pris tout en vie, il le conduisit à travers la ville (*b*), et le sacrifia ensuite à Apollon *Delphinien.* Ce taureau est celui que subjugue l'Apollon des Perses ou Mithra.

Quelque temps après arrivèrent à Athènes les ambassadeurs du roi Minos, qui venaient pour demander

---

(*a*) Isocrat. Helenæ Laudat., p. 437. — (*b*) Pausan. Attic., p. 26.

le tribut qu'on avait coutume de lui payer pour la mort de son fils. En effet, Androgée, fils de Minos (*a*), ayant été tué par trahison dans l'Attique, ce prince y porta le fer et le feu, et les Dieux, d'accord avec lui pour venger ce meurtre, désolèrent tout le pays par la peste et par la stérilité, et firent tarir la rivière. Les Athéniens, accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveraient la fin de leurs misères, et que le ciel ne serait apaisé, que quand ils auraient accordé à Minos la satisfaction qu'il exigeait. Ils envoyèrent donc en Crète des ambassadeurs vers ce prince, qui exigea d'eux que tous les neuf ans (*b*), d'autres disent tous les ans, ils lui envoyassent le tribut de sept jeunes garçons et d'autant de filles. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable ajoute que ces enfans étaient dévorés par le Minotaure (*c*), avec lequel on les enfermait dans le labyrinthe dont ils ne pouvaient trouver l'issue. Quant au Minotaure, c'était, dit Euripide, *un monstre affreux, moitié homme, moitié taureau.* C'est là, sans doute, ce qui a fait à Minos une si mauvaise réputation sur le théâtre d'Athènes. Ce qui fait voir, dit Plutarque, combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville qui sait bien parler, et où les muses fleurissent.

Fatigués d'un tribut aussi onéreux et aussi humiliant, les Athéniens se mirent à murmurer contre Égée. Ils se plaignirent ouvertement, qu'étant seul la cause du mal, il était le seul qui n'eût pas de part à la peine; et que, lorsqu'il faisait passer son royaume entre les mains d'un

---

(*a*) Virgil. AEneid., l. 6, v. 20. — (*b*) Diod. Sic., l. 4, c. 60, p. 304. — (*c*) Pausan. Attic., p. 26. Isocrat. Helenæ Laudat., p. 438.

étranger ou d'un fils naturel, il les vît sans douleur privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes affectèrent vivement Thésée qui, reconnaissant qu'il était juste de courir la même fortune que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même, sans vouloir profiter des hasards du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, et l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, et qu'il eût des sentimens non de roi, mais de citoyen. Égée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais, voyant qu'il ne pouvait le persuader et qu'il était inébranlable dans sa résolution, il y consentit et tira les autres enfans au sort. C'était une des conditions du traité fait avec Minos, que la mort du Minotaure ferait cesser le tribut. Les Athéniens fournissaient le vaisseau qui devait porter ces victimes infortunées, et on appareillait toujours les voiles noires pour marquer qu'ils allaient à un danger certain. Thésée sut si bien rassurer son père, par les espérances qu'il lui donna de tuer le Minotaure, qu'Égée remit au pilote une voile blanche, et lui enjoignit très-expressément de la mettre à son retour, si son fils venait à échapper; sinon de revenir avec la noire qui lui apprendrait son malheur. Les uns donnent le nom de *Phéréclus*, d'autres de *Nausithoüs*, à ce pilote qui fut donné à Thésée par Scyrrus qui y joignit un matelot intelligent, appelé *Phœax*. On montre, comme un monument de ce fait, les petites chapelles que Thésée consacra à Nausithoüs et à Phœax dans le bourg de Phalère près du temple de Scyrron. On prétend même que les fêtes *cybernesia*, ou des patrons de navire, sont célébrées en leur honneur.

Après que le sort fut tiré, Thésée prit avec lui les enfans qui avaient été choisis; il descendit avec eux du

Prytanée, et il alla dans le temple Delphinien offrir, pour eux, à Apollon la branche d'olivier qui était présentée par les supplians. Cet olivier était entouré de bandelettes de laine blanche.

Après avoir fait ses prières aux Dieux, il s'embarqua le 6 de mai, jour auquel on envoie encore les filles offrir leurs prières dans ce même temple. On assure aussi qu'à Delphes Apollon lui rendit cet oracle : « Qu'il prît Vénus pour guide, et qu'il la priât de naviguer avec lui. »

Ayant immolé, pour cet effet, une chèvre sur le bord de la mer, la victime fut tout d'un coup métamorphosée en bouc ; c'est pourquoi il donna à Vénus le surnom d'Épitrage ou de Vénus sur le bouc.

On dit qu'aussitôt qu'il fut arrivé en Crète, Ariadne, qui était devenue amoureuse de lui dès la première vue, lui donna un peloton de fil, et lui enseigna comment, avec ce secours, il pourrait aisément se tirer de tous les détours du labyrinthe ; qu'il tua le Minotaure ; qu'il enleva Ariadne (*a*), et qu'il la conduisit à Athènes avec tous les enfans qu'il avait amenés.

Quant à Ariadne, d'autres traditions supposent qu'elle n'alla pas jusqu'à Athènes, et que son amant ingrat l'abandonna dans l'île de Naxe, où elle fut trouvée par Bacchus (*b*), comme nous le verrons dans le poëme des Dionysiaques. Diodore de Sicile prétend que Thésée ne fut pas infidèle à Ariadne, mais qu'étant débarqués dans l'île Dia ou Naxe, Bacchus, épris des charmes de cette princesse, la lui enleva (*c*) ; et qu'après la mort de

---

(*a*) Lucian., t. 1, Hermotim, p. 578. Serv. Com. ad AEneid. 6, v. 14. Palæph., c. 2. — (*b*) Nonnus Dionys., l. 47, v. 270. — (*c*) Diod. Sic., l. 4, c. 61, p. 305.

son amante, il plaça aux cieux sa couronne, et en fit une constellation connue sous le nom de couronne d'Ariadne.

Des amours de Thésée et d'Ariadne, naquirent le prince la Grappe ou Staphylus, et OEnopion, le buveur de vin.

L'auteur du poëme fait passer Thésée à Délos, où il s'arrête quelque temps. Après avoir fait un sacrifice à Apollon, et dédié à Vénus une statue que lui avait donnée Ariadne (*a*), il dansa, avec les jeunes Athéniens, une danse qui est encore aujourd'hui de mode à Délos, et dans laquelle il imitait les tours et les détours du labyrinthe. Callimaque, dans son hymme pour Délos, parle de cette danse sans la nommer : il dit seulement qu'on dansait en rond, et que Thésée en menait la marche. Plutarque prétend que cette danse s'appelait dans le pays la grue, et que Thésée la dansa autour de l'autel appelé *ceraton*, parce qu'il est tout entier composé de cornes gauches d'animaux que Diane avait pris à la chasse. Dans les jeux qu'il institua (*b*) en honneur d'Apollon, il voulut que la branche de palmier servît de récompense aux vainqueurs. Lorsque Thésée approcha de l'Attique, ce héros, dans les transports de la joie que lui causaient le succès de son expédition et le terme heureux de son voyage, suivant les uns ; et, suivant d'autres, au contraire troublé encore par la douleur qu'il avait conçue de la perte d'Ariadne (*c*), oublia, ainsi que son pilote, de faire appareiller les voiles blanches qui devaient annoncer à son père leur heureuse réussite et le retour de Thésée et

---

(*a*) Pausan. Boiotic., p. 314. — (*b*) Ibid. Arc., p. 276. — (*c*) Diod. Ibid., p. 305.

de ses compagnons. Cette négligence coûta la vie au malheureux Égée qui, croyant que son fils était mort, se précipita du rocher où il était à observer le vaisseau, et se tua (*a*).

Cependant Thésée entra dans le port de Phalère, et d'abord il se mit en devoir de s'acquitter des sacrifices qu'il avait voués avant son départ; mais auparavant, il envoya un héraut à la ville apprendre à son père son arrivée. Ce héraut trouva beaucoup de gens affligés de la mort du roi; mais il en trouva aussi beaucoup qui, comme on peut penser, plus touchés de la joie publique que sensibles au malheur d'une seule maison, le reçurent à bras ouverts, et lui offrirent des chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit des couronnes, mais, au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les hérauts portent à la main; et, étant de retour à Phalère avant que Thésée eût achevé son sacrifice, il s'arrêta à la porte du temple pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, et lorsque les libations furent faites, alors il lui annonça la mort de son père Égée. Thésée et tous ceux qui étaient avec lui s'en allèrent en grande hâte vers la ville, remplissant tout de leurs plaintes et de leurs cris. De là vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui, dans les fêtes des rameaux, le héraut n'est point couronné, mais qu'il n'y a que sa baguette, et qu'à la fin des libations toute l'assemblée s'écrie, *Éleleu* et *Jou*, *Jou*, dont le premier cri, suivant Plutarque, est celui de gens qui se hâtent et se préparent au combat, et le second est le cri de ceux qui sont dans le trouble et l'affliction. J'observerai que ce sont deux mots consacrés

(*a*) Serv. ad AEneid., l. 3, v. 74.

dans les mystères du soleil, sous le nom de Bacchus, et que ces mots ne sont pas grecs, mais tirés des langues barbares ou orientales, et des pays d'où les Grecs empruntèrent leurs cérémonies religieuses et tous leurs mystères.

Thésée, après avoir achevé les funérailles d'Égée, acquitta ses vœux au soleil ou à Apollon, le même jour qui était le septième jour du mois appelé pyanepsion. Ce jour-là, on pratiquait une certaine cérémonie qui consistait à faire cuire des fèves, et bouillir ensemble toutes sortes de légumes. On emprunta encore de la même fête la coutume de porter l'*eirésione*, comme Thésée l'avait portée avant son départ pour la Crète. C'est une branche d'olivier sacré, toute environnée de bandelettes de laine et garnie de toutes sortes de fruits, parce qu'alors on vit cesser la stérilité dont toute l'Attique avait été affligée [129].

Le vaisseau sur lequel Thésée fit ce voyage était une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, et qu'ils envoyaient tous les ans à Délos, dans les fêtes appelées *théories*, ou visites du Dieu-soleil adoré dans cette île. On avait grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissaient ou qui vieillissaient; ce qui lui donnait une espèce d'éternité.

On attibue à Thésée toutes les cérémonies de cette fête des rameaux, et en particulier l'usage de coiffer et d'habiller en filles les jeunes garçons qui portent les rameaux, le jour de cette fête [130], laquelle a pour objet Bacchus et Ariadne qui arrivèrent en automne, après la récolte des fruits. On consacra une portion de terre et un temple à ce héros. L'administration du sacrifice fut

confiée à la famille des Phytalides qui l'avaient reçu dans leur maison, à son arrivée de Trézène, et qui l'avaient purifié (*a*) après le meurtre de Synnis et des autres brigands, comme lui-même avait purifié Hercule (*b*). Après cet établissement, Thésée exécuta un très-grand dessein : car il réunit en un seul corps de ville tous les habitans de l'Attique, qui avaient été jusque-là dispersés dans les bourgs, et par conséquent très-difficiles à rassembler, quand il fallait prendre leurs avis sur les mesures de bien public. Souvent même il naissait de là entre eux des querelles et des guerres. Isocrate, dans son Éloge d'Hélène, nous décrit l'état malheureux auquel étaient réduites les peuplades de l'Attique, éparses sous l'empire de petits chefs et de petits tyrans, se faisant souvent entre elles la guerre (*c*). Leur situation était à peu près telle que celle de nos villages, sous la tyrannie féodale des seigneurs. Il semble, dit Isocrate, que les distinctions que l'on obtient d'un peuple esclave n'ont rien de bien flatteur ; en conséquence, Thésée chercha à relever l'ame du peuple en faisant passer en ses mains l'autorité, et en proclamant la souveraineté du peuple ou la démocratie (*d*). Afin d'y réussir, Thésée alla lui-même de bourg en bourg et de famille en famille pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers et les pauvres goûtèrent ses raisons sans peine ; mais quand il vint à parler aux plus riches et aux plus puissans, quoiqu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire qui ne reconnaîtrait point de roi, et où il ne se réservait que l'intendance de la guerre et le main-

---

(*a*) Pausan. Attic., p. 35. — (*b*) Apollod., l. 2. — (*c*) Isocrat. Helenæ Laudat., p. 440. — (*d*) Ibid., p. 441, 443.

tien des lois, et où il laissait le reste au peuple qui aurait une égale autorité, il trouva de la résistance; tant l'égalité a toujours trouvé dans les riches et les puissans des obstacles à son établissement. Il en gagna pourtant quelques-uns; et enfin les autres, considérant que sa puissance était déjà fort grande, aimèrent mieux lui accorder de bonne grâce ce qu'il demandait, que d'attendre à s'y voir réduits par la force. Thésée fit donc abattre, dans toutes les bourgades, tous les palais et toutes les salles d'assemblée de chaque bourgade, et il fit bâtir un palais commun dans le lieu où il est encore aujourd'hui, dit Plutarque. Il unit aussi tout le peuple par un sacrifice commun qu'il appela panathénées. Il déposa ensuite l'autorité royale (*a*), et ne pensa qu'à régler et à policer la république, après avoir consulté l'oracle du soleil ou d'Apollon adoré à Delphes.

Pour peupler et augmenter sa ville, il fit une proclamation digne d'un législateur qui établit la démocratie (*b*) et qui donne à son gouvernement la fraternité, la liberté et l'égalité pour base, comme on le suppose dans cette fiction solaire. Il appela les étrangers pour y jouir des mêmes droits que tous les anciens citoyens. Il voulut qu'Athènes fût la patrie de tout le monde, et la proclamation qu'il fit est la même qui se répète encore aujourd'hui, dit Plutarque, dans certaines cérémonies où le héraut crie : *Tous peuples, venez ici.*

Malgré qu'il eût consacré le principe de l'égalité, base du gouvernement populaire, il établit néanmoins trois classes de citoyens, distinction qui était plutôt re-

---

(*a*) Isocrat. Helenæ Laudat., p. 535. — (*b*) Paus. Attic., p. 3.

lative à leurs fonctions qu'à leurs droits politiques. La première classe était chargée du dépôt de la religion et des lois, et du soin de connaître de tout ce qui concernait le droit divin et humain. La dignité même des fonctions qui lui étaient confiées rejaillissait en partie sur les personnes qui les exerçaient, et leur donnait une haute considération. La seconde classe comprenait les laboureurs que leur utilité et le besoin qu'on avait d'eux mettait en état de balancer le crédit de la première. La troisième classe était celle des artistes, qui, par son nombre, empêchait les deux autres classes d'acquérir sur elle de la prépondérance. Par ce moyen, dit Plutarque, il mit une espèce d'égalité entre tous, malgré la différence des états. Il est le premier, ajoute cet auteur, qui ait consacré le nom de *peuple* pour les Athéniens. Aussi Homère, dans son dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de peuple qu'aux seuls Athéniens.

Je n'ai pas cru cette digression étrangère à mon abrégé de la vie de Thésée par Plutarque, parce que, encore bien qu'il ne s'agisse ici que d'une fiction sur le soleil, il n'est pas indifférent d'observer que l'auteur de cet ancien poëme n'ignorait pas combien le nom de peuple était sacré, puisqu'il met au nombre des bienfaits de son héros envers l'humanité l'hommage qu'il sut rendre à la souveraineté du peuple, à laquelle il sacrifia la royauté dont il avait hérité de son père. Il en est de même du principe d'égalité, qui met au même niveau tous ceux que le soleil appelle à la jouissance de sa lumière, de sa chaleur et des autres bienfaits qui en découlent.

De même qu'on suppose qu'Hercule, Osiris et Bacchus élevèrent des colonnes, et y gravèrent des inscriptions,

de même on parle d'une fameuse colonne élevée sur l'isthme de Corinthe. On y lisait cette inscription simple d'un côté : *Ce n'est pas ici le Péloponèse, mais l'Ionie;* et de l'autre côté : *C'est ici le Péloponèse, et non pas l'Ionie.*

Comme Hercule avait établi des fêtes et des jeux dans la Grèce, Thésée en établit aussi dans l'isthme (*a*) afin que les Grecs célébrassent les jeux isthmiques, par ses ordres, en sa mémoire, et en honneur de Neptune, comme ils célébraient en Élide, par les ordres et en mémoire d'Hercule, les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter.

Thésée entreprit aussi le voyage du Pont-Euxin pour suivre Hercule dans son expédition contre les Amazones, au rapport de Philocorus et de quelques autres écrivains ; il en reçut Antiope pour prix de sa valeur.

Toute la Grèce (*b*), et Athènes en particulier, renfermait beaucoup de monumens qui [131] retraçaient le souvenir des anciennes fictions faites sur les Amazones, et sur leur prétendue invasion dans l'Asie et dans la Grèce; et néanmoins nous avons vu, dans le neuvième travail d'Hercule, ce qu'on doit entendre par cette fable des Amazones. On les faisait combattre jusque dans l'enceinte des murs d'Athènes et dans le Pnyx. On y montrait encore, du temps de Plutarque, les tombeaux de plusieurs d'entre elles (*c*). Mais nous savons réduire à leur juste valeur ces sortes de monumens, puisque la plupart des astres, le soleil et les constellations, avaient des tombeaux, comme ils avaient des autels. Après un

---

(*a*) Hygin., fab. 273. — (*b*) Pausan. Cor., p. 75. — (*c*) Ibid. Attic., p. 39.

combat opiniâtre dont les succès furent variés, la paix enfin se conclut par l'entremise d'Hippolyte, une de ces Amazones, qui s'était attachée à Thésée. D'autres prétendent qu'elle fut tuée en combattant vaillamment près de Thésée, en mémoire de quoi on éleva sur son tombeau la colonne qui est près du temple de la *terre olympique* ou de la lune. Le lieu où cette paix fut jurée s'appela *Orcomosion*; il est vis-à-vis du temple de Thésée. Tous les ans, on fait un sacrifice aux Amazones la veille des fêtes de ce héros.

Le poëte de la Théséide, dit Plutarque, écrit qu'elles avaient entrepris cette guerre contre Athènes, pour venger l'affront que Thésée avait fait à Antiope en la quittant, d'autres disent en la tuant (*a*) pour épouser Phèdre, et qu'Hercule les mit à mort. Plutarque observe que Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avait eu un fils nommé Hippolyte, ou, suivant Pindare, *Démophoon*. On dit aussi de Thésée qu'il avait enlevé la nymphe *Anaxo*; qu'il épousa Péribée mère d'Ajax, et Phérébée et Ioppé, filles d'Iphiclès (*b*); qu'étant devenu éperdûment amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne à qui il avait de grandes obligations; qu'enfin l'enlèvement d'Hélène mit toute l'Attique en feu, et causa son exil et sa mort. Il avait cinquante ans, dit-on, quand il ravit Hélène, qui était encore trop jeune pour être mariée; d'autres supposent, au contraire, qu'elle devint mère et qu'elle accoucha à Argos (*c*).

Ici Plutarque entre dans quelques détails sur cet en-

(*a*) Hygin., fab. 241. — (*b*) Athen., l. 13, c. 2. — (*c*) Paus. Cor., p. 65.

lèvement. Quelques auteurs ont prétendu que ce ne fut pas Thésée qui l'enleva, mais qu'Ida et Lyncée, les véritables ravisseurs, la mirent en dépôt entre ses mains, et qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses frères, Castor et Pollux. D'autres disent que ce fut Tyndare lui-même, père d'Hélène, qui la lui donna en garde pour la mettre à l'abri des poursuites d'Énarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchait à toute force à l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant; mais voici une tradition plus vraisemblable et plus accréditée.

On publie que Thésée et son ami Pirithoüs allèrent ensemble à Sparte, et ravirent Hélène (*a*) qui dansait à une fête dans le temple de Diane, surnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux se contentèrent de les poursuivre jusqu'à Tégée, et n'allèrent pas plus loin. Ces ravisseurs, se voyant en sûreté après avoir traversé le Péloponèse, tirèrent au sort à qui aurait cette princesse, et ils convinrent que celui qui l'aurait aiderait son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thésée, qui, en attendant qu'Hélène fût en âge, la mena à Aphidnes où il fit venir Æthra sa mère, afin qu'elle en eût soin. Il la confia à celui qui commandait dans cette place, et qui était son ami; et, après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avait pris avec Pirithoüs. Ils allèrent donc tous deux en Épire (*b*), dans le dessein d'enlever Proserpine, fille d'*Aidonéus* roi des Molosses (*c*). Ce prince avait un chien, appelé Cerbère, contre lequel il faisait

---

(*a*) Pausan. Laconic., p. 101, 102. Cor., p. 65, 75. Hygin, fol. 79. Clem. Alex. Strom., l. 1, p. 336. Isocrat. Helenæ Laud., p. 435. — (*b*) Tezetes, Chiliad. 2, v. 745, etc. — (*c*) Pausan. Ibid., p. 65.

combattre les amans de sa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'aurait vaincu. Les deux amis (*a*) ne furent pas plutôt arrivés en Épire, que le roi, averti que Pirithoüs venait à dessein, non de demander ouvertement sa fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même; il donna Pirithoüs à déchirer à Cerbère, et il garda Thésée prisonnier. On doit regarder ce récit plutôt comme une explication et un commentaire des anciennes fictions sur Thésée, que comme la fable originale que l'on trouve dans d'autres traditions qui font descendre Thésée aux enfers (*b*), pour y enlever Proserpine, épouse de Pluton, appelé Adês ou Adonéus. La fable des travaux d'Hercule le suppose, comme on peut le voir dans notre explication du onzième travail de ce héros, travail qui répond au signe des gémeaux, frères d'Hélène. Hésiode avait fait un poëme sur la descente de Thésée aux enfers (*c*). On sent que, si Thésée est le soleil, il n'y a pas de raison pour qu'on ne l'ait pas fait descendre aux enfers, comme Hercule, Bacchus, Osiris, Adonis, Christ, etc., qui ne sont que le soleil sous différens noms. Quoi qu'il en soit du choix qu'on pourra faire entre ces deux fictions, il est un fait sur lequel tous les auteurs s'accordent; c'est que, pendant ce temps-là, Mnesthée (*d*) flattait le peuple d'Athènes, et excitait contre le fondateur de leur démocratie les plus puissans citoyens qui ne supportaient qu'avec peine Thésée, depuis qu'il leur avait ôté à tous l'empire qu'ils exerçaient autrefois dans

---

(*a*) Hygin, fab. 257. Plut. de Amico., p. 93. Moschus et Bion. Id. in Hyacinth. — (*b*) Isocrat. Helenæ Laud., p. 443. Luc., t. 2, de Luctu, p. 428. Hygin, fab. 79 et fab. 251. Apollod., l. 2. Servius Comment. ad AEneid. 6, v. 618, 122. — (*c*) Pausan. Boiotic., p. 306. — (*d*) Ibid., Lacon., p. 100.

leurs bourgades. D'un autre côté, Mnesthée remua aussi le peuple par le fanatisme en lui représentant qu'on l'avait privé de ses fêtes et des sacrifices que chacun dans sa bourgade faisait à ses Dieux, et qu'il n'avait plus le bonheur d'être gouverné par plusieurs rois naturels et légitimes. Mais ce qui favorisa le plus les desseins de l'usurpateur, ce fut la guerre que Castor et Pollux, fils de Tyndare, portèrent dans l'Attique pour réclamer Hélène. On prétend même que Mnesthée les y avait secrètement attirés.

D'abord ils ne firent aucune hostilité; ils demandèrent seulement qu'on leur rendît la princesse leur sœur. Les Athéniens répondirent qu'ils ignoraient où Thésée l'avait déposée. Les Tyndarides, regardant cette réponse comme une défaite, ne songèrent plus qu'à se venger, et ils allaient commencer la guerre, quand Académus leur découvrit qu'on l'avait cachée à Aphidnes. Les frères d'Hélène le récompensèrent de cette confidence par les honneurs dont ils le comblèrent pendant sa vie. Castor et Pollux allèrent ensuite attaquer Aphidnes (*a*) qu'ils prirent d'assaut, et qu'ils rasèrent. Le brave *Alycus*, fils de Scyron, fut tué dans ce combat de la main même de Thésée.

La prise de cette place donna de la crainte aux Athéniens. Mnesthée en profita pour leur persuader d'ouvrir leurs portes aux Tyndarides, et de les bien recevoir, les assurant qu'ils n'en voulaient qu'à Thésée qui les avait outragés le premier, et qu'ils étaient naturellement les bienfaiteurs et les protecteurs de tous les hommes.

(*a*) Pausan. Attic., p. 15.

Effectivement, Castor et Pollux, devenus maîtres d'Athènes, ne demandèrent qu'à être initiés, alléguant pour raison qu'ils étaient parens des Athéniens au même degré qu'Hercule. Ils furent donc reçus aux grands mystères après avoir été adoptés auparavant par Aphidnès, comme Hercule l'avait été par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, et on les appela *Anaces,* ou Dieux protecteurs et tutélaires des peuples. Quelques-uns prétendent que ce nom leur fut donné à cause de leurs étoiles qui paraissent dans le ciel.

On ajoute qu'*Æthra*, mère de Thésée, fut menée à Lacédémone (*a*), et que de là elle suivit Hélène à Troie (*b*). D'autres disent que, Pâris ayant été défait par Achille et par Patrocle, près du fleuve *Sperchius* en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trézène, et emmena *Æthra* prisonnière.

Cependant le roi des Molosses, ayant reçu chez lui Hercule, et étant venu par hasard à parler de Thésée et de Pirithoüs, lui raconta le projet qu'ils avaient formé, et la vengeance qu'il en avait tirée. Hercule fut fâché d'apprendre la mort de l'un, et ne songea plus qu'à sauver l'autre. Il le demanda au roi des Molosses, qui le lui accorda (*c*).

Thésée, délivré de sa prison, alla à Athènes où son parti n'était pas entièrement opprimé. Ses premiers soins furent de témoigner sa reconnaissance à son libérateur, il consacra à Hercule tous les parcs et toutes les terres dont les Athéniens lui avaient fait présent, et, au lieu de *Théséia*, il les appela *Héracléia.*

(*a*) Pausan. Attic., p. 39. Heliac. 1, p. 166. — (*b*) Ibid. Phocic., p. 342. — (*c*) Ibid. Attic., p. 15.

Il voulut gouverner Athènes, comme auparavant; mais il ne fit par là que provoquer des séditions et des désordres. Ceux qui le haïssaient avant son départ, avaient ajouté l'insolence et le mépris à la haine; et le peuple était si gâté et si corrompu, qu'au lieu de déférer, comme autrefois, à ses avis, il ne voulait plus qu'être flatté et caressé. Thésée essaya vainement de le réduire par la force : les moyens qu'il prenait ne faisaient qu'irriter le mal. Ne voyant plus de moyen de rétablir l'ordre, il songea à se bannir lui et sa famille. Il envoya secrètement ses enfans en Eubée, chez Elphénor (*a*), fils de Chalcodon; pour lui, il se rendit au bourg de Gargette, et prononça des malédictions contre les Athéniens dans un lieu appelé depuis *Aratérion*, ou le lieu des malédictions. Le fruit de ces malédictions prononcées contre un peuple qu'il avait rétabli dans tous ses droits, et dont il avait reconnu la souveraineté, fut sa propre mort. Il songea d'abord à émigrer en Crète chez Deucalion : mais les vents le repoussèrent sur l'île de Scyros.

Thésée y débarqua, croyant y trouver des amis. Lycomède, à la cour duquel fut élevé Achille, était alors roi de cette île. Thésée, en arrivant chez lui, le pria seulement de lui rendre ses terres, afin qu'il pût y demeurer le reste de ses jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens. Lycomède, soit qu'il craignît la réputation d'un aussi grand personnage, soit qu'il eût été gagné par Mnesthée, le mena sur la plus haute montagne comme pour lui faire voir son île, et il le précipita du haut des rochers (*b*). Sa mort assura

---

(*a*) Pausan. Attic. Plut. de Exil., p. 507. — (*b*) Hesych. voc Scyria.

à Mnesthée la tranquille jouissance du trône d'Athènes, et les fils de Thésée suivirent Elphénor au siége de Troie, comme de simples particuliers. Après la mort de Mnesthée, ils retournèrent à Athènes et y régnèrent. Quelques siècles après, plusieurs choses obligèrent les Athéniens à honorer Thésée comme un Dieu. On crut voir son image à la bataille de Marathon, et il semblait y combattre les barbares.

Les Athéniens se repentirent de leur ingratitude envers Thésée. Ils firent chercher ses ossemens, et les firent rapporter à Athènes où les honneurs divins lui furent décernés (*a*). Ils bâtirent chez eux un lieu sacré, sous le nom de *Théséium*, ou asile de Thésée. Plutarque prétend que ce fut l'oracle du soleil ou d'Apollon qui leur donna cet avis, et qui leur ordonna de ramasser les os de Thésée, de les placer chez eux honorablement, et de les garder avec beaucoup de soin. La difficulté était de les trouver et d'obtenir ce dépôt des barbares qui habitaient l'île de Scyros. Mais Cimon, s'étant rendu maître de leur ville, voulut, à quelque prix que ce fût, trouver ce tombeau (*b*). Pendant que l'on cherchait de tous côtés, il vit heureusement l'oiseau du soleil et de Jupiter, ou l'aigle, qui béquetait un lieu un peu élevé, et qui s'efforçait de l'entrouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, il fit fouiller dans ce même endroit; on y trouva la bière d'un homme d'une très-grande taille, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon fit charger le tout sur son vaisseau, et le porta à Athènes. Les Athéniens charmés reçurent ces restes de

---

(*a*) Diod. Sic., l. 4, c. 162. Suid voc. Thesea. Hesych. voc. Theseia. — (*b*) Pausan. Lacon., p. 84. Plut. vit. Cim., p. 483.

Thésée avec des processions et des sacrifices, comme si c'eût été Thésée lui-même qui fût revenu, et ils le firent enterrer au milieu de leur ville. Ce lieu devint, dans la suite, l'asile des esclaves et de tous ceux qui craignaient la violence des plus puissans; comme Thésée avait été, durant sa vie, le protecteur des opprimés, et avait toujours reçu favorablement les prières de ceux qui imploraient son aide. On lui fait un sacrifice solennel, le huit novembre, qui fut justement le jour de son retour de Crète. Mais on ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitièmes jours des autres mois, soit qu'il fût arrivé de Trézène à Athènes le huitième jour d'août, comme l'a écrit Diodore le géographe, soit parce qu'il passait pour fils de Neptune à qui l'on faisait des sacrifices tous les huit du mois. On voyait (*a*), près du gymnase d'Athènes, le temple de Thésée, où étaient peintes ses diverses aventures, telles que la guerre qu'il fit contre les Amazones, son combat contre les Centaures et les Lapithes. On le voyait aussi peint sur le portique à Athènes, près des images des douze grands Dieux dont le soleil, sous les noms de *Thésée* et d'*Hercule*, est le chef (*b*).

Après avoir tracé de suite la série des événemens feints de la vie de Thésée, revenons sur nos pas, et analysons-les d'après leurs rapports avec la marche du soleil et avec le mouvement des cieux.

Thésée est fils d'Aiga ou d'Æga, et d'Æthra. Le premier de ces noms désigne clairement la belle étoile Aiga, la chèvre qui fait partie du cocher qui lui-même prend

---

(*a*) Pausan. Attic., p. 15, 30. — (*b*) Ibid., p. 3.

le nom d'Hippolyte, fils de Thésée, ou petit-fils d'Égée. Æthra est le nom même du ciel, ou de la voûte azurée sur laquelle est placé Thésée, et où circule le soleil dont Aiga, la chèvre, annonce le départ dans nos régions boréales. Il désigne un ciel pur et lumineux, et un air calme, dit Hésychius (*a*). Le coucher d'Aiga ou de la chèvre fait lever le serpentaire Thésée qui, à son tour, par son coucher, fait lever le cocher Hippolyte, ou le fils de Thésée, que toute l'antiquité a placé dans cette belle constellation (*b*). Nous avons déjà vu de ces généalogies dans lesquelles il y a une génération réciproque. Ainsi, le taureau engendre le serpent que tient Thésée, et le serpent, à son tour, engendre le taureau sur lequel sont placés Aiga et Hippolyte, dont l'une figure comme père, et l'autre comme fils de Thésée, ou de la constellation qui porte le serpent d'automne, et qui, dans sa marche, est toujours précédé d'Ariadne ou de sa couronne. Celle-ci est censée guider Thésée dans le labyrinthe qu'habite le fameux taureau ou le Minotaure, fils de la pleïade Pasiphaé (*c*). Égée était un des petits-neveux d'Érichtonius. Or, Érichtonius, c'est le cocher céleste, suivant tous les mythologues qui ont écrit sur les constellations, tels qu'Hygin (*d*), Germanicus César, Ératosthène, Isidore, etc. Ainsi, la constellation du cocher céleste, placée sur le taureau équinoxial qui donna naissance à Minos, père de Phèdre, épouse de Thésée, réunit en elle Hippolyte, petit-fils d'Égée et d'Érichtonius, grand-père d'Égée, dont le nom offre la synonymie la plus

---

(*a*) Hesych. voc. AEthra. — (*b*) Pausan. Corinth., p. 74. — (*c*) Ibid. Attic., p. 5. — (*d*) Hygin., l. 2. German., c. 12. Eratosth., c. 13. Ibid., l. 3, c. 47.

parfaite avec Ægea ou Aiga, la belle étoile de cette constellation. Elle remplit les fonctions de paranatellon du taureau par son lever héliaque, à l'entrée du soleil dans ce signe, comme le serpentaire Thésée, par son lever du soir, remplit la même fonction, à cette même époque équinoxiale. Ainsi, ces deux constellations, qui mutuellement se font lever, renferment toute la famille de Thésée, et se lient à un signe, le taureau, qui, dans sa totalité et dans ses parties, joue un rôle important dans l'histoire de Thésée et de la famille de Minos, avec lequel Thésée eut tant de rapports.

Égée n'ayant point d'enfans, dit-on, et souhaitant d'en avoir, alla, pour cet effet, consulter Apollon (*a*); et l'on dit que la prêtresse lui recommanda de ne point voir de femme, avant qu'il fût de retour dans sa ville ou à Athènes : la réponse de l'oracle était conçue en ces termes : « Grand prince, ne délie point le pied de » *l'outre ou du bouc*, avant que tu sois de retour au mi- » lieu de ton peuple. » Cette réponse énigmatique semble contenir une allusion au nom d'Égée, et confirmer ce que nous avons dit, que le père de Thésée était la belle étoile *Æga*, *la chèvre* et ses chevreaux, placés sur le taureau, et qui, par son coucher, fait lever le serpentaire Thésée, fils d'Égée. Conon pensait qu'il tirait son nom d'Égée *de la chèvre Percania* (*b*). Ce prince, ne comprenant pas assez le sens de l'oracle, passe par Trézène [132], chez Pithée, père d'Héniochê, fils de Pélops et de la pleïade Hippodamie. Ce Pélops avait pour cocher Myrtile, ou le cocher céleste, Héniochus. Il lui

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 2. — (*b*) Nat. Com., l. 7, c. 9, p. 732.

fit part de la réponse des Dieux. Pithée fit adroitement coucher sa fille Æthra (*a*) avec Égée, et elle devint mère. Dans la nuit, il la fit aussi coucher avec Neptune qui laissa à Égée tous les honneurs de la paternité (*b*). Égée, avant de partir, cacha sous une grande pierre une épée et des souliers, et fit part de ce secret à sa seule amante, en lui recommandant que, si elle accouchait d'un fils, et qu'il fût assez fort pour lever cette pierre et en tirer ce qui était dessous, elle eût soin de lui envoyer ce fils portant avec lui ces marques auxquelles il pourrait le reconnaître (*c*). Il retourne ensuite à Athènes pour y célébrer les panathénées, dont l'établissement était attribué au cocher céleste Erichtonius (*d*). Cette circonstance n'est pas encore à négliger.

Æthra accouche d'un fils à qui l'on donna pour gouverneur Chonnidas, auquel les Athéniens sacrifient tous les ans un bélier, le jour qui précède la fête de Thésée; nouveaux rapports avec le signe céleste qui se lie au cocher, au taureau, et qui par son lever héliaque, comme nous le verrons encore dans le poëme de Jason, fixe l'époque équinoxiale que le serpentaire détermine par son lever du soir. Le jeune Thésée fut faire offrande de sa chevelure au temple du soleil ou d'Apollon. Sa mère laissa quelque temps ignorer son origine, et le fit passer pour fils de Neptune, ou du Dieu qui préside à l'élément sur lequel le serpentaire, sous le nom de Phorbas, avait tant d'empire (*e*), que les Rhodiens ne s'éloignaient jamais du rivage

---

(*a*) Plut. vit. Thes. Ibid. — (*b*) Apollod., l. 3. Hygin, fab. 37. — (*c*) Apollod., l. 3. — (*d*) Hygin, l. 2, c. 14. — (*e*) Ibid., c. 15.

sans sacrifier à cette constellation. Enfin, lorsqu'il fut devenu grand, Æthra lui découvre le mystère de sa naissance, et l'engage à se montrer fils d'Égée en tirant de l'endroit obscur, où Égée les avait cachées, l'épée et la chaussure auxquelles il devait reconnaître son fils. Thésée, jeune et vigoureux, remplit la tâche qu'on lui impose, et se dispose à marcher vers Athènes pour se faire reconnaître par son père.

Le coucher du cocher et de la chèvre père de Thésée, ou sa descente au sein des flots, est précédé de celui de Persée, remarquable par son épée et sa chaussure ailée. C'est cette disparition qu'on a voulu peindre, dans la fable, sous l'emblème d'une épée et d'une chaussure que le père de Thésée cache dans un lieu obscur. Pendant plusieurs jours, à l'approche de l'équinoxe du printemps, cette épée et cette chaussure se lèvent héliaquement, reparaissent devant le char du soleil, et annoncent le lever de la chèvre ou d'Égée, qui monte à la suite de Persée, et qui vient le matin, par son lever héliaque, fixer l'époque équinoxiale, à laquelle Thésée préside par son lever du soir. Telle est la base de cette fiction sur l'épée et la chaussure, qui, découvertes, annoncent à Égée l'arrivée de son fils, et facilitent leur mutuelle union dans l'indication de la même époque de la révolution solaire. Le soleil alors tire de l'obscurité, ou fait passer dans l'hémisphère lumineux l'épée et la chaussure qui annoncent, par leur dégagement de ses rayons, l'équinoxe du printemps, et l'aurore du jour que termine Thésée, ou le serpentaire, par son lever du soir.

Le jeune Thésée, jaloux d'imiter en tout Hercule son cousin germain, entreprend par terre la route de Tré-

zène à Athènes, sans que les brigands et les monstres, qui infestaient les routes, pussent l'effrayer. Il n'y vit au contraire qu'une occasion de signaler sa valeur. Les combats de ce héros ne forment pas une suite aussi marquée que ceux d'Hercule. Néanmoins, dans le peu de traits qui nous restent de cette histoire allégorique, on observe des rapports assez frappans avec les tableaux du ciel. Comme Hercule, Thésée triompha de la laie de Crommyon [133], sanglier aussi redoutable que celui de la forêt d'Érymanthe. Ce combat est le troisième de ceux qu'on lui attribue (*a*), comme la victoire d'Hercule, sur le sanglier d'Erymanthe, est aussi son troisième travail. Dans le second travail, qui répond à la vierge Érigone, fille d'Icare, Thésée triomphe d'un géant appelé Synnis, qui avait une belle-fille appelée Périgone : la ressemblance des noms est trop marquée pour ne pas y voir Érigone fille d'Icare, qui est désigné ici comme un géant, ou la constellation du second signe auquel répond le second travail d'Hercule. L'épithète de ployeur de pins, que la fable donne à ce géant, caractérise assez une constellation venteuse [134]. Columelle, en parlant du coucher de l'arcture (*b*), qui en fait partie, marque, ce jour-là, *grand vent*. D'ailleurs, les amours de Thésée avec cette Périgone ou Érigone, fille de Synnis, dont il a un fils nommé Ménalippe, prouvent que cette Périgone est Érigone, ou la vierge céleste, appelée aussi Cérès, qui, de ses amours avec Neptune, eut le cheval Arion (*c*), ou le Pégase, que d'autres traditions appellent *Ménalippe*, et qu'elles font

---

(*a*) Diod. Sic., l. 4, c. 59, 3 3. — (*b*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432 — (*c*) Pausan. Arcad. 257.

fille de Chiron, placé à la suite de la vierge et sous la balance (*a*). Cette fiction vient de ce que le coucher de la vierge Cérès, ou d'Érigone, et celui du centaure font toujours lever le Pégase. Ainsi, la mère de Ménalippe ou du cheval céleste étant Cérès, ou la vierge Érigone dans une tradition, et dans l'autre Périgone, il est clair qu'Érigone et Périgone deviennent le même être. Or, Érigone a pour père Icare ou le bootès, et Périgone Synnis. Donc, si Érigone et Périgone ne sont que la même constellation, le ployeur de pins, Synnis, devient Icare ou le bootès, et le venteux arcture qui en fait partie, et qui monte avec le signe auquel répond le second travail d'Hercule. D'où il suit que le second travail d'Hercule répond au second de Thésée; avec cette différence qu'au lieu de l'hydre, qui est au-dessous de la vierge ou au midi, on a pris, dans la fable de Thésée, le bootès qui est au-dessus et à son nord.

Le premier travail d'Hercule est le passage du soleil sous le lion, marqué par le coucher de l'*Ingéniculus* qui est représenté dans la sphère armé d'une massue.

Le premier combat de Thésée est son combat contre un guerrier redoutable, armé d'une terrible massue; guerrier que les uns appellent Périphête, d'autres Corynetès, à qui on donne le surnom de porteur de massue (*b*). Thésée le combattit, le tua; et ravi d'avoir gagné cette massue, il la porta toute sa vie, comme Hercule porta la peau du lion qui fut la matière de son premier triomphe. On voit donc que, dans la fable

---

(*a*) Hygin, l. 2, c. 19. German., c. 1. Erath., c. 18. — (*b*) Diod. Sic., l. 4, c. 59, p. 309. Apollod., l. 5.

d'Hercule, on a chanté la victoire du soleil sur le signe du zodiaque, qui fixait le départ de l'année solsticiale, et que, dans celle de Thésée, on a chanté sa victoire sur le paranatellon du signe, ou sur l'*Ingéniculus* qui, par son coucher, amenait cette époque [135].

On voit aussi que les trois premiers combats de Thésée correspondent aux trois premiers travaux d'Hercule, à quelques différences près dans les noms et les sujets de la fiction. Car le premier est un triomphe sur un brigand armé de la massue; le second, un autre triomphe sur le père d'Érigone ou de la vierge; et le troisième, la défaite d'un sanglier, ou d'un animal pareil à celui que tua Hercule dans son troisième travail, lequel répond à la balance.

A la suite de ces trois premiers travaux, Diodore en compte quatre autres [136], savoir le combat contre Scyron qui forçait les voyageurs à lui laver les pieds, et qui les précipitait dans la mer; puis le combat contre Cercyon qui défiait à la lutte, comme Antée, tous ses hôtes (*a*); ensuite le combat contre Procruste qui mettait dans un lit les étrangers, et les forçait d'en égaler la mesure, soit en tiraillant leurs membres quand le lit était trop long, soit en les coupant quand il était trop court. Voilà six combats, en comptant les trois premiers, à commencer par la victoire sur le géant porte-massue. A la suite de ces six combats, vient un septième, savoir la victoire de Thésée sur le taureau de Marathon, c'est-à-dire sur le même taureau qui fait le sujet du septième travail d'Hercule. Voilà donc en-

---

(*a*) Pausan. Attic., p. 36, 37.

core une correspondance bien frappante entre les chants de la fable d'Hercule, et ceux de la fable de Thésée ou de l'Hercule Athénien. Thésée défit ce taureu, et l'immola à Apollon Delphinien (*a*) : allusion manifeste au dauphin paranatellon de ce signe, et que, dans la fable de Bacchus, nous avons déjà casé sous le verseau ou sous le septième signe. Apollon, disait-on, prenait ce titre de Delphinien, parce qu'il avait donné un dauphin pour guide à une colonie de Crétois, qui, en reconnaissance, consacra le temple d'Apollon Delphinien. On dit que le quartier, appelé Delphinien à Athènes, était le même où Egée renversa une coupe; allusion à la coupe céleste qui se couche alors (*b*). Ici se trouve une espèce de lacune dans le poëme, ou plutôt dans l'histoire prétendue qui nous en a conservé les débris et les titres des principaux chants. On trouve seulement que, comme Hercule, Thésée se fit purifier afin d'être admis aux mystères. Mais ces fictions, ainsi que celle du combat contre les fils de Pallas ou contre les Pallantides, peuvent faire partie des épisodes qui se lient aux six premiers chants, puisque, dans Plutarque, ils précèdent la défaite du taureau de Marathon, qui forme le septième travail de Thésée dans le récit de Diodore.

Les historiens nous transportent tout de suite, après une lacune de deux signes, au chant du poëme qui contient la victoire du héros sur le Minotaure, c'est-à-dire à l'arrivée du soleil au taureau équinoxial, au lever des hyades et des pleïades, au coucher d'Orion et de la chèvre ou d'Égée, et au lever d'Ariadne ou de la cou-

---

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 6. — (*b*) Paus. Attic., p. 17.

ronne boréale, et de Thésée qui la suit et qui monte avec elle sur l'horizon, précédé du vaisseau Argo. Car telle est la base de toute cette grande fiction, contenue dans le chant le plus célèbre de tous ceux de ce poëme. C'est pour nous préparer à ce chant que Diodore de Sicile, Plutarque, Apollodore, etc. nous parlent de l'enlèvement d'Europe, sœur de Cadmus et mère de Minos, prince qu'elle eut de Jupiter métamorphosé sous la forme du taureau qui est aux constellations. C'est à la suite de cette naissance qu'ils nous parlent de celle du Minotaure, fils de Pasiphaé qui elle-même était une héliade ou une fille du soleil (*a*), suivant quelques-uns, et, suivant d'autres, une fille de Minos et une des sept pleïades. Il y est aussi question de la mort d'Androgée, son frère, ou du fils de Minos, tué dans l'Attique (*b*) par ordre du soupçonneux Égée. Minos en veut avoir satisfaction. Ne pouvant l'obtenir, il invoque Jupiter son père, ou Jupiter taureau, qui envoie la stérilité dans l'Attique. L'oracle consulté annonce aux Athéniens qu'il n'y aura de remède à leurs maux qu'autant qu'ils livreront tous les ans à Minos sept jeunes garçons et sept jeunes filles pour être exposés au Minotaure, ou au monstre qui est le fruit des amours de Pasiphaé et du taureau. C'est à ce prix que le sol de l'Attique recouvre la fertilité et l'abondance (*c*).

Thésée, fils d'Égée, est un de ceux qui doivent être livrés pour victimes. Égée recommande au pilote du vaisseau qui doit porter ces jeunes gens, de mettre les voi-

---

(*a*) Isocrat. Helenæ Laudat., p. 438. — (*b*) Diod., l. 4, c. 60, p. 304. — (*c*) Ibid., c. 61, p. 305.

les blanches si son fils est vainqueur du Minotaure, et de mettre les noires s'il est vaincu.

Arrivé en Crète, Thésée rencontre la belle Ariadne, fille de Minos, qui devient amoureuse de lui, et qui lui sert de guide dans le labyrinthe où est enfermé le Minotaure. Elle lui facilite la victoire et sa sortie hors de ce labyrinthe. Thésée, fidèle à son amante, l'emmène, de nuit, avec lui dans l'île de Naxe où Bacchus la lui soustrait et en fait son épouse. Sa tendresse pour elle fit même qu'après sa mort, ce Dieu plaça la couronne de cette princesse dans les constellations. Thésée, désolé de la perte de son amante, oublie les ordres que lui avait donnés en partant Égée; il appareille les voiles noires au lieu des blanches. Égée est trompé par cette vue, et, pénétré de douleur, il se précipite du haut de son palais. Thésée lui succède et règne sur Athènes dont il rassemble les tribus.

Voilà le précis du récit de Diodore (*a*) sur Thésée, fondateur d'Athènes et de ses douze tribus (*b*), dont il fut le chef, comme Hercule est le héros du poëme aux douze travaux.

Le récit de Plutarque, que nous avons donné plus haut, quoique beaucoup plus détaillé, se réduit à peu près aux mêmes élémens, surtout dans ce qui concerne la victoire sur le Minotaure. On y remarque seulement quelques circonstances de plus : c'est que ce fut sous le signe du taureau, alors répondant à mai, que s'embarqua Thésée (*c*) pour aller combattre le Minotaure, et que l'empreinte de sa monnaie portait l'image du tau-

---

(*a*) Diod., c. 62, p. 306. — (*b*) Jul. Pollux, l. 8, c. 9, § 31. — (*c*) Plut. vit. Thes., p. 7.

reau de Marathon, que Théon (*a*) dit être le même que le signe céleste dont le serpentaire ou Thésée est le principal paranatellon [137], comme nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué. Le jour où Plutarque fixe le départ de Thésée pour combattre le Minotaure est le 6 mai, jour où les calendriers romains fixent le lever du soir du scorpion, et conséquemment celui d'Ophiucus placé dessus, deux jours avant le coucher d'Orion, fils de taureau, comme le Minotaure, et persécuteur des sept pleïades et des sept hyades.

Le signe du taureau est consacré à Vénus qui y a son domicile. Il a au-dessus de lui la chèvre céleste. C'est ce qui a fait imaginer que l'oracle, au moment du départ de Thésée pour son expédition contre le Minotaure, lui avait dit qu'il prît Vénus pour guide, qu'il la priât de voyager avec lui; et que, pour cet effet, il immolât à la Déesse une chèvre sur le bord de la mer. Cette victime se changea aussitôt en bouc; c'est pourquoi il donna à Vénus le surnom d'Épitrage ou de Déesse du bouc (*b*). Les rapports de cette fiction avec les signes et les constellations qui se trouvent unies au soleil, au moment de son passage aux signes supérieurs et à l'hémisphère blanc et lumineux, sont trop frappans, pour ne pas saisir le but de cette allégorie : suivons-en les détails.

Le soleil, arrivé au signe équinoxial du printemps, occupé par le taureau d'Europe, au lever du matin des pleïades et du cocher d'Égée, et au lever du soir de Thésée ou du serpentaire qui précède la couronne d'Ariadne, repasse dans notre hémisphère, et prolonge l'empire

---

(*a*) Theon, p. 124. — (*b*) Plut. vit. Thes., p. 8.

des jours sur les nuits. Alors se couche Orion, fils de taureau, placé sous la pleïade Pasiphaé, et qui naîtra bientôt des rayons solaires, lorsque le soleil aura passé aux gémeaux, comme on le voit dans Hygin (*a*) et dans Ératosthène. Orion, placé sous le taùreau amant de Pasiphaé, car le taureau céleste porte ce nom, semble donc naître de lui. Il règne alors tout l'été aux cieux, poursuivant toujours la troupe des hyades et des pleïades, chacune au nombre de sept; ce sont les sept jeunes garçons et les sept jeunes filles à qui le fils du taureau, soit le Minotaure, soit Orion, est redoutable; car, comme observe très-bien Théon (*b*), il paraît toujours mettre en fuite et poursuivre les astres qui se couchent avant lui. Orion est représenté tenant en sa main les dépouilles du taureau dont la peau fécondée lui donna naissance. Nous ne doutons donc pas que le fils du taureau, amant de Pasiphaé, et l'ennemi terrible des sept jeunes garçons et des sept jeunes filles, ne soit Orion. Jusqu'à quelle époque durera sa victoire? Jusqu'à ce que le soleil ait atteint le scorpion, qu'il se soit uni au serpentaire Thésée, et que le lever de la couronne d'Ariadne précède son char. Alors Orion se couche, piqué du scorpion que le serpentaire a sous ses pieds; et le soleil, sous le nom et sous la forme astronomique du serpentaire Thésée auquel est unie la couronne, reparaît. Mais, à cette époque, la nuit a repris son empire sur le jour; et les ombres de l'hiver, et les longues nuits deviennent les voiles noires qu'il met sur son vaisseau. Alors se couche Æga la chèvre, ou périt Égée précipité au sein des flots.

(*a*) Hygin, l. 4, c. 13. — (*b*) Theon, p. 172.

Enfin Thésée reparaît ou revient au lever des pleïades en automne ; car c'est à cette époque, ou six mois après son départ, que Plutarque fixe le retour de Thésée à Athènes avec son vaisseau aux voiles noires (*a*).

Il sort du labyrinthe victorieux, allusion à la route des signes du zodiaque et aux douze maisons du soleil. Car on se rappelle, qu'en parlant d'un pareil monument en Égypte, qui servit de modèle au labyrinthe de Crète, nous avons rapporté le passage de Pline qui dit que c'était le palais du soleil (*b*). Ariadne, ou la couronne boréale qui, le matin, brillait devant le char du soleil [138] uni au serpentaire Thésée, était censée lui avoir servi de guide dans sa route, au moment où périt, le matin, Orion, fils de taureau, et où, le soir, le chœur des hyades et des pleïades se montre aux cieux, avant qu'on voie encore Orion. Les unes et les autres forment deux groupes de chacun sept étoiles. C'est au lever du matin de la belle Ariadne que se font les vendanges. De là vient la fiction qui lui donne, pour fruit de ses amours avec Thésée (*c*), le prince Staphyle, ou grappe de raisin, et Oinopion ou le buveur de vin, héros qui figure aussi dans la fable d'Orion, et qui régnait à Chio, lorsqu'Orion y périt, blessé par la piqûre du scorpion (*d*). On fêtait à Athènes le retour de Thésée le 8 novembre, ou six mois après son départ du taureau. Tous les huitièmes jours du mois lui étaient consacrés. C'est par la même raison que, dans les mystères d'Éleusis, le huitième jour était consacré à la célébration du Dieu d'Épidaure ou d'Esculape, autre nom du serpentaire Thésée. Or, ces fêtes

---

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 10. — (*b*) Voy. ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*c*) Plut. vit. Thes., p. 9. — (*d*) Theon, p. 170, 171.

étaient celles de Cérès et de Proserpine, ou de *Libera*, nom qu'Ovide donne à Ariadne, lorsqu'il parle de la couronne de cette amante de Bacchus, placée aux cieux. Cette constellation monte avec les pieds de la vierge et avec le milieu de la balance, signe consacré à Vénus qui y a son domicile. Les habitans d'Amathonte disaient que Thésée, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Cypre (*a*), fut obligé de mettre à terre Ariadne qui était grosse. Les femmes de l'île la recueillirent, et mirent tout en œuvre pour la secourir dans ses couches; mais elle mourut, sans qu'on pût lui porter secours. On l'enterra avec beaucoup de pompe. Thésée arriva pendant le convoi; et, pour immortaliser son amour et sa mémoire, il laissa aux habitans du pays une grosse somme d'argent, qui sert à lui faire célébrer un service solennel tous les ans, en septembre, ou au lever cosmique de la couronne boréale. Dans cette cérémonie, on met au lit un jeune garçon qui imite, du geste et de la voix, les femmes en travail. Le bois sacré où l'on montre le tombeau de cette princesse s'appelle le *bois de Vénus-Ariadne*. Thésée éleva deux statues à son amante, l'une d'un métal consacré à la planète Vénus, ou de cuivre, et l'autre d'argent, métal consacré à la lune: ce qui ferait croire qu'Ariadne est la lune d'automne qui naît au domicile de Vénus.

Plutarque parle de deux sortes de fêtes établies en honneur de l'amante de Bacchus et de Thésée, ou de la belle Ariadne; les unes gaies et accompagnées de toutes sortes de réjouissances, et les autres tristes et pleines de deuil.

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 3.

Il attribue aussi à Thésée la fête des Rameaux (*a*), établie en honneur de Bacchus et d'Ariadne, à cause, dit-il, de la fable de leurs amours, ou plutôt parce qu'ils arrivèrent pendant l'automne, après la récolte des fruits. Ces rameaux étaient des branches de vigne chargées de leurs raisins (*b*).

Ce fut alors que Thésée prit le gouvernement d'Athènes, et qu'il réunit les bourgades de l'Attique dans cette seule ville.

Comme Hercule, Thésée établit des jeux qui rivalisaient avec les jeux olympiques. Ce sont les jeux isthmiques (*c*).

Plutarque parle ensuite de l'expédition de Thésée contre les Amazones, qui [139] naturellement doit précéder la conquête du taureau, et qui vraisemblablement doit être rapportée au signe d'*aries*, où nous avons trouvé une lacune, puisque quelques auteurs, suivant Plutarque (*d*), disaient que c'étaient pour suivre Hercule dans son expédition contre les Amazones. Or, nous avons vu ailleurs commencer cette expédition avec le bélier ou avec le huitième signe, ou au huitième travail. Ainsi, nous rapporterons ce combat à la huitième place où il y avait lacune, d'autant plus que Plutarque fait aussi aller Thésée avec Jason à la conquête de la toison d'or.

On voyait à Athènes plusieurs tombeaux des Amazones, et surtout près du temple de la *terre Olympique*. Une des plus célèbres Amazones était Antiope, dont le nom est le même que celui de cette Antiope au tombeau de laquelle on allait en cérémonie tous les ans, lorsque

---

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 10. — (*b*) Theod. Gaza apud Pet. Uran., t. 3, p. 157. — (*c*) Plut. vit. Thes., p. 11. — (*d*) Ibid., p. 12, 13.

le soleil était au taureau (*a*). Thésée eut d'Antiope son fils Hippolyte, ou le cocher qui se lève à la suite d'Andromède et de toutes les femmes qui figurent, sous le nom d'Amazones, parmi les paranatellons du bélier.

A la suite du taureau viennent les dioscures ou les Tyndarides, Castor et Pollux, frères d'Hélène, avec qui se mesure Thésée ; ce qui fournit la matière d'un chant sur l'enlèvement d'Hélène par Thésée (*b*). A ce chant se lie la fiction du chien Cerbère, que nous avons vu déjà répondre au signe des gémeaux ou au onzième travail d'Hercule, et l'outrage fait à la femme de Pluton par Thésée et Pirithoüs [140]; nouvel accord entre les chants de la Théséide et ceux de l'Héracléide. Aussi Plutarque lie-t-il à ce récit celui de l'arrivée d'Hercule chez Pluton, qu'il appelle *Aidoneus*, et la délivrance de Thésée.

Le reste du récit contient la mort de Thésée et la fin des aventures de ce héros au douzième signe qui termine l'année et le poëme. Thésée est précipité dans la mer (*c*) par Lycomède. Effectivement, le serpentaire Thésée achève de descendre au sein des flots, et se couche entièrement. Avec les gémeaux, le cancer et le lion, le serpentaire achève de se coucher, dit Hygin (*d*). Au lever du cancer, le serpentaire se couche, dit Théon. Or, le serpentaire, suivant le même Théon (*e*), est Thésée : donc Thésée meurt et tombe au sein des flots après son combat contre les gémeaux ou contre les Tyndarides, autrement appelés dioscures. Donc le poëme finit au moment où disparaît le héros et où finit la révolution,

---

(*a*) Pausan. Boiotic., p. 295. — (*b*) Plut. vit. Thes., p. 14, 15. — (*c*) Ibid., p. 16. — (*d*) Hygin, l. 3. — (*e*) Theon, c. 2. Id., p. 116.

amenée par le triomphe du soleil sur l'*Ingéniculus*, porte-massue, objet du premier combat de Thésée.

Son coucher est immédiatement suivi de celui de l'aigle, et la fable dit que, dans la suite, on reconnut l'endroit où il était enterré par l'apparition d'un aigle (*a*) qui béquetait la terre dans le lieu où il fallait chercher pour retrouver son corps. Ainsi, tous les phénomènes célestes qui annonçaient la fin de l'année solsticiale, devinrent le sujet d'une allégorie qui termine le poëme et la vie de Thésée, fils d'Égée, ou de la constellation qui se lève au coucher de la chèvre Aiga, placée sur le taureau et les gémeaux, lesquels ont pour premier et principal paranatellon Ophiucus, appelé Thésée, fils d'Aiga, par les anciens. Hippolyte ou le cocher son fils, qui se lève au coucher des premières étoiles du serpentaire, au moment où montent les dernières étoiles du taureau, périt à la vue du scorpion, ou du monstre qui, dans la fable de Phaëton, effraie les chevaux du même cocher, sous le nom de Phaëton, fils du soleil. C'est le même monstre que Neptune suscite contre le malheureux Hippolyte.

Toute cette fable, comme on voit dans son commencement, dans sa fin et dans la plus grande partie des combats du héros, se lie évidemment avec les tableaux du ciel, avec la marche du soleil, et surtout avec celle de la constellation à laquelle il s'unit en automne et qui porte encore aujourd'hui le nom de Thésée. D'où nous conclurons que le poëme de la Théséide, dont Diodore et Plutarque nous ont conservé les principaux traits, tout mutilé qu'il est, exprime des rapports non équivoques avec la marche du soleil et de l'année, et doit être re-

(*a*) Plut. vit. Thes., p. 17.

gardé comme un poëme de même nature que celui de l'Héracléide, que celui des Dionysiaques et que les autres dont nous donnons l'explication. Nous laissons à d'autres le soin de le comparer au ciel et aux constellations dans ses plus petits détails. Les points principaux sont incontestablement déterminés; le reste doit suivre, et un peu d'attention fera découvrir de nouveaux rapports à ceux qui en seraient curieux.

Voilà donc encore la croyance des peuples trompée sur l'existence historique d'un des premiers rois d'Athènes, Thésée fils d'Égée, vainqueur du Minotaure, toujours rival et souvent compagnon des travaux de son cousin Hercule qui fonda la Thèbes d'Égypte. Ainsi, la vie d'Hercule et celle de Thésée ne sont que des fables sacrées sur le génie tutélaire de Thèbes et d'Athènes, villes dont le soleil fut la plus grande divinité, comme il l'était pour tous les peuples du monde. Les chapelles que Thésée avait à Athènes, ses statues, ses images et les divers événemens de sa vie, consignés dans des traditions antiques ou par des monumens religieux, rien de tout cela ne détruit la vérité que nous venons d'établir, mais prouve seulement l'opinion ou la foi des peuples crédules qui reconnaissaient Thésée pour un de leurs anciens rois, et qui n'entendaient plus rien à la religion de leurs pères, à celle de ces peuples savans et ingénieux qui habitaient la Grèce plus de mille cinq cents ans avant le siècle où l'on fait vivre Homère. La Théséide dut être faite dans le même âge où l'on fit l'Héracléide, et elle appartient au génie poétique et allégorique des mêmes peuples. Les débris de ces poëmes, ayant été recueillis, après une longue suite de siècles de barbarie, par les premiers historiens de la Grèce, tels qu'Hérodote et ceux

qui écrivirent après lui, furent mal à propos mêlés à l'histoire ancienne de la Grèce, tandis qu'on eût dû les rapporter à son ancienne mythologie. Thucydide, plus sage, reconnaît l'ignorance des Grecs en fait d'histoire, et ne croit pas que l'on puisse en faire remonter bien haut la certitude. Il convient que tout ce qui précède la guerre du Péloponèse est fort incertain à cause de son antiquité; et par là il entend la guerre des Mèdes. Si cela est ainsi, que peut-on penser de la guerre de Troie et des siècles de Thésée, qui remontent à plus de huit cents ans plus haut dans l'opinion de ceux qui en font des histoires? Car pour nous, nous les mettons au rang des fables cosmiques et des fictions sur les cycles, connues sous le nom de poëmes cycliques, qui embrassaient jusqu'à la guerre de Troie, à partir des chants sur le chaos.

Voilà donc encore un héros ou un prince qu'il faut retrancher des fastes de l'histoire, et qu'il faut renvoyer au pays des fictions à qui il appartient.

Si les Grecs, au lieu de placer ces fictions savantes dans leur ancienne histoire ou dans les premiers âges de leur civilisation, auxquels on ne peut sagement les rapporter (car un peuple ne commence point par faire de grands poëmes astronomiques), les eussent renvoyés à leur ancienne mythologie, ils auraient aperçu dès lors qu'il y avait un grand vide entre les histoires les plus connues chez eux, et l'âge des fables. Les deux ou trois premiers siècles qui précèdent l'âge où vivaient Hérodote, Hésiode et Homère, doivent être regardés chez eux comme la renaissance des lettres, puisqu'il n'existe pas de monumens littéraires plus anciens. Les temps, au contraire, où l'on fit les fables qu'Homère et Hésiode réchauffèrent,

ou qu'Hérodote et les autres écrivains ont conservées, paraissent nécessairement appartenir à une époque où l'astronomie et la poésie fleurissaient avec beaucoup d'éclat. Donc ce siècle était le dernier qui fermait la marche d'une suite d'autres qui avaient eu beaucoup de lumières. Car le bel âge de la poésie et des sciences est presque toujours le dernier des siècles de littérature. Ainsi, on devait reconnaître une lacune immense entre la renaissance des lettres au temps d'Hésiode et d'Hérodote, et le terme de leur gloire, dans l'âge où l'on faisait la Théséide, l'Héracléide et les autres poëmes astronomiques dont nous avons parlé, et qui tous remontent au temps où le taureau était le premier des signes, c'est-à-dire plus de deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Voilà donc un siècle de littérature, dont le souvenir était perdu, et que nous avons retrouvé dans le dépôt confus de l'ancienne mythologie des Grecs.

CHAPITRE V.

ARGONAUTIQUES,

POÈME SUR JASON OU SUR LE SOLEIL.

La fable de Jason vainqueur du bélier à toison d'or, ou du signe qui, par son lever héliaque, annonçait l'arrivée du soleil au taureau équinoxial, est aussi fameuse dans l'ancienne mythologie que la fiction des douze tra-

vaux du soleil sous le nom d'Hercule, et que celle de ses voyages sous le nom de *Bacchus*. C'est encore un poëme solaire qui appartient à un autre peuple, et qui a été composé par d'autres prêtres dont la grande divinité était le soleil. Celui-ci semble appartenir aux peuples de Thrace [141], comme le poëme sur Bacchus appartient à ceux de Béotie. Chaque nation eut ses temples, ses prêtres et ses poëtes qui ne voulurent pas se copier dans leurs fictions sacrées.

Dans l'explication que nous avons donnée du poëme fait sur Hercule, nous avons déjà observé que ce Dieu, ou, si on veut, ce héros dont toute l'histoire s'explique par le ciel, était un des héros de l'expédition des Argonautes, et nous le retrouverons encore plusieurs fois mis en scène dans ce poëme. Donc c'est encore dans le ciel que nous devons suivre les acteurs de ce roman, puisqu'un des plus distingués d'entre eux a toutes ses aventures au ciel où son image est placée, ainsi que celle de Jason, chef de l'expédition, ainsi que celle du vaisseau Argo que montaient les Argonautes, que celle du bélier conquis, celle du dragon et du taureau qui le gardaient, celles des dioscures ou gémeaux, et de Céphée, qui jouent un grand rôle dans toute cette histoire allégorique. Enfin, les images du ciel et les personnages du poëme ont tant de correspondance entre eux, que Newton a cru pouvoir tirer de là un argument pour prouver que la sphère avait été composée après l'expédition des Argonautes, dont la plupart des héros avaient été placés aux cieux; tant les rapports sont multipliés. Nous ne nierons point cette correspondance; mais nous en tirerons un argument tout contraire, et nous dirons : Donc le poëme des Argonautes a été composé sur la sphère;

car la plupart des constellations y entrent et y jouent un rôle. La conclusion de Newton n'avait de force qu'autant qu'il eût été certain que l'expédition des Argonautes n'était pas une fiction de la nature des autres fables mythologiques, telle, par exemple, que celle d'Hercule, d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, qui toutes s'expliquent par le ciel et ne peuvent s'expliquer que par là; mais qu'elle eût été une véritable histoire, telle que la conquête de l'Asie par Alexandre-le-Grand, ou celle de la Gaule par César. Or, il s'en fallait de beaucoup que la réalité de cette expédition des Argonautes fût aussi bien démontrée, et qu'elle fût appuyée de toute la certitude historique qui est nécessaire à une époque chronologique. L'expédition des Argonautes avait tout le merveilleux du roman de l'expédition de Bacchus et des combats d'Hercule; elle était confondue avec ses histoires allégoriques dans le même dépôt mythologique. Elle devait donc avoir le même caractère; et ce caractère n'est plus équivoque, après ce que nous avons dit sur les poëmes solaires, et après notre explication des histoires merveilleuses d'Hercule, d'Osiris et de Thésée, et surtout d'Hercule dont les aventures se trouvent mêlées souvent à celles de Jason, et particulièrement à son voyage en Colchide pour y conquérir le fameux bélier.

En effet, nous nous rappelons qu'au moment où le soleil arrive au signe céleste du bélier auquel répond le neuvième travail d'Hercule, l'auteur du poëme d'Hercule annonce son départ pour la Colchide avec Jason qui va conquérir la toison d'or. Nous avons vu qu'il monte le vaisseau Argo avec ce héros, et qu'il délivre une fille exposée à un monstre marin. Nous avons observé qu'effectivement alors le soleil parcourt le bélier, avec lequel

se lève le navire Argo, et Andromède, fille de Céphée, exposée à un monstre marin : et nous avons, en conséquence, projeté ces constellations sous le signe dont elles sont paranatellons. Voilà donc la position du ciel qui nous est donnée pour l'époque de cette conquête ; c'est-à-dire le passage du soleil au bélier, le dernier des signes lorsque le taureau était le premier, et le premier lorsque le taureau fut le second, et que le point équinoxial eut rétrogradé vers *aries* qui devint alors l'origine du zodiaque et le chef des signes. Tel est l'état du ciel que nous devons supposer au moment où le poëte chante Jason et sa conquête sur le fameux bélier dont le dégagement des rayons solaires annonçait le printemps. Cela posé, examinons quelles constellations, le matin et le soir, fixaient cette époque importante, et nous serons dans le vrai point de vue où il faut être placé pour comparer les tableaux du ciel avec ceux du poëme.

Nous trouvons le soir, au bord oriental, le vaisseau Argo qui a achevé de se lever, et qui s'achemine sur la voûte céleste, suivi immédiatement du serpentaire appelé Jason. Il a près de lui Chiron ou le centaure qui éleva Jason [142], et au-dessus de lui sa lyre précédée de l'Hercule céleste, un des héros du poëme. Au couchant, nous trouvons près de la mer les gémeaux ou les dioscures qui vont bientôt entrer dans les feux solaires, et qui, par leur coucher héliaque, annoncent le printemps ou l'arrivée du soleil au taureau. Le matin, c'est le dégagement des étoiles du bélier qui annoncera le jour avec les pleïades, Persée, Méduse et le cocher, qui précèdent son char, tandis qu'au couchant, Jason et son serpent vont descendre au sein des flots, à la suite de la vierge céleste. Jason ou le serpentaire, placé au cou-

chant, fait monter à l'orient Méduse qui est la constellation la plus voisine du bélier à toison d'or, et qui semble lui livrer ce précieux dépôt sur lequel elle repose et qu'elle amène sur l'horizon.

Voilà quels sont les principaux aspects célestes qui s'offrent à notre vue, et que nous avons cru devoir projeter sur notre planisphère [143]. Voilà le fond astronomique sur lequel il a fallu établir une fiction qui fît la matière d'un poëme de longue haleine, poëme dont nous allons comparer les rapports avec ces mêmes aspects astronomiques.

Diodore de Sicile (*a*) nous a donné l'histoire de la prétendue expédition des Argonautes et de Jason leur chef, à la suite de celle de Bacchus et d'Hercule ou des légendes solaires faites sous ces deux noms. Il fait Jason fils d'un roi de Thessalie, comme il avait fait naître Hercule et Bacchus de princesses de Béotie.

Plusieurs poëtes ont chanté la même expédition, tels qu'Orphée, Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, qui se sont répétés les uns et les autres, sinon pour les circonstances et les détails, au moins pour le fond. Le plus ancien et le plus simple de ces poëmes est celui qui est attribué à Orphée, et qui vraisemblablement a servi de modèle aux autres. Nous commencerons par l'examen de celui-là.

Le poëte débute par invoquer le Dieu-soleil (*b*), ou Apollon, le vainqueur du serpent Python, le Dieu des oracles, celui qu'on adore sur les sommets du Parnasse. Inspire-moi, dit-il, divin Phébus, je vais chanter ta

---

(*a*) Diod., l. 4, c. 170, p. 284. — (*b*) Orph. Argon., v. 1.

puissance (*a*). Ce vers seul annonce déjà qu'il va chanter la puissance du soleil vainqueur de l'hiver, que tous les ans ramène le serpent Python ou le dragon du pôle, et dont le terme est annoncé par le fameux bélier dont Jason va faire la conquête. Le poëte rappelle ensuite ses divers chants cosmogoniques sur le débrouillement du chaos (*b*), sur l'éther, sur le temps, sur le fameux *Phanès*, fils de l'éther (*c*), sur l'Amour, sur la nuit, sur toutes les causes qui ont concouru à l'organisation de l'Univers, et sur les combats des géans contre les cieux (*d*); tous objets qui faisaient la matière des anciens poëmes sur la Nature. Il rappelle aussi en passant ce qu'il a écrit ou chanté sur les mystères de Cybèle (*e*), de Bacchus, des cabires, d'Adonis et d'Osiris; sur Cérès (*f*) et Proserpine, et même sur la divination de toute espèce; sur les enfers et sur la pompe égyptienne des mystères d'Isis (*g*). Aucun de ces différens sujets ne tient, comme on voit, à l'histoire des hommes. Mais tout est renfermé dans le système des causes naturelles et dans l'ordre du monde. Le poëme des Argonautes sera de ce genre. Car le poëte n'a chanté jusqu'ici que cela, et, dans ce moment même, il annonce qu'il va s'élever dans les régions supérieures du monde, sur les vastes voûtes du ciel, pour y chercher la matière de chants nouveaux (*h*). C'est en effet dans les cieux, dans les immenses plaines de l'Olympe que se trouvent les tableaux qu'il va nous présenter.

Il rappelle à son lecteur que Jason vint autrefois l'inviter à l'accompagner dans le voyage qu'il méditait chez une nation aussi coupable qu'elle était riche (*i*), et à

(*a*) V. 3. — (*b*) V. 12. — (*c*) V. 15. — (*d*) V. 18. — (*e*) V. 22. — (*f*) V. 26. — (*g*) V. 43. — (*h*) V. 49. — (*i*) V. 53.

monter avec lui le fameux vaisseau qui devait les conduire dans le pays où régnait Æëtès, fils du soleil (*a*), possesseur du fameux bélier de Phryxus, ou du bélier à toison d'or, déposé en Colchide. Pélias son oncle, qui craignait qu'un jour Jason ne le détrônât, comme le lui avait prédit l'oracle, lui avait inspiré cette tâche périlleuse de conquérir ce riche dépôt, et de le lui apporter en Thessalie (*b*). L'exemple de la gloire qu'avait acquise avant lui Persée, placé sur le bélier aux cieux, engagea ce jeune héros à se charger de cette expédition, et du soin de conquérir cette toison d'or, si fameuse dans tout l'Univers (*c*).

Avant de suivre plus loin le poëte, faisons ici quelques observations préliminaires. Cette toison était en la possession d'un fils du soleil. Cette circonstance déjà nous rappelle tout naturellement aux régions sublimes, où voyage le soleil, et à la sphère. Parmi les enfans du soleil, on comptait les Héliades, sœurs de Phaëton, ou du génie placé sur les divisions du bélier et du cocher céleste. C'est lui qui porte entre ses bras une fille du soleil, Aiga ou la belle étoile de la chèvre [144]. Ce cocher lui-même porte le nom d'*Absyrthe*, cocher d'Æëtès possesseur de ce fameux bélier (*d*). Apollonius de Rhodes, auteur d'un poëme des Argonautes, le fait fils d'Æëtès lui-même, qui l'avait eu de sa femme Asterodée, et on lui donnait, dit-il, en Colchide le surnom de *Phaëton* (*e*), c'est-à-dire, le nom que Nonnus donne au cocher céleste (*f*), dans lequel fut placé

(*a*) V. 55. — (*b*) V. 60. — (*c*) Diod., l. 4, p. 284, c. 170; ibid. 285. — (*d*) Philostrat. Icon. Arg., p. 856. — (*e*) Apollon, l. 3, v. 242, 245. — (*f*) Nonnus Dionys., l. 38, v. 434.

Phaëton, frère des Héliades, fils lui-même du soleil, et connu par sa chute dans l'Éridan. Ainsi la filiation d'Absyrthe, frère de Médée ou du cocher d'Æëtès, nous ramène à la famille du soleil, qui eut deux fils, *Persée et Æëtès* [145], dont l'un commandait à la Tauride, et l'autre à la Colchide. C'est ce dernier (*a*) qui avait en son pouvoir le fameux bélier de Phryxus, placé dans le ciel sous les pieds de Persée, et sur ceux du cocher d'Æëtès. En effet, voici ce que disent les anciens, qui ont parlé du bélier céleste : « Neptune déguisé en bélier coucha avec Théophane, métamorphosée aussi en brebis, et en eut un bélier à toison d'or, qui porta Phryxus en Colchide. » Æëtès en consacra la toison dans le temple de Mars, c'est-à-dire du Dieu qui a son domicile dans le signe céleste du bélier; et c'est cette toison dont Jason fit la conquête (*b*). Il est donc clair, que la toison dont Jason fit la conquête est celle du bélier qui porta Phryxus et Hellê. Or, ce bélier est celui de nos constellations; car tous les auteurs anciens s'accordent à le dire.

Ovide, dans ses fastes (*c*), en parlant de l'équinoxe de printemps, le fixe quatre jours après l'entrée du soleil au signe du bélier, qu'il dit avoir porté Phryxus et Hellê, et avoir été placé ensuite au ciel, tandis que sa toison d'or enrichissait les temples de la Colchide. C'est donc là le véritable bélier, qu'Æëtès ou que le fils du soleil, qui a son exaltation dans ce signe, avait en son pouvoir, et dont le jeune Jason devait conquérir la riche toison.

(*a*) Diod., l. 4, c. 173, p. 288. — (*b*) Hygin, fab. 168. — (*c*) Ovid. Fast., l. 3, v. 832.

Eratosthène (*a*) appelle ce signe le bélier immortel, fils de Néphélé, lequel porta Hellê et Phryxus, et dont la toison était d'or. Théon en dit autant après lui, et il le nomme le bélier d'Æëtès (*b*). Hygin (*c*), Germanicus (*d*), Manilius (*e*), Columelle (*f*) confirment cette même tradition [146] mythologique, qui place au signe céleste du bélier le fameux bélier à toison d'or, qui porta Hellê et Phryxus, et qui, ayant passé en Colchide, tomba à la puissance d'Æëtès : celui-ci suspendit dans le temple sa riche toison, dont Jason et les Argonautes firent dans la suite la conquête. Ainsi il ne reste aucun doute sur ce rapport établi, depuis la plus haute antiquité, entre le bélier astronomique et le bélier du poëme des Argonautes. Voilà donc un point donné, qui ne nous permet plus de chercher ailleurs que dans les cieux l'objet de cette entreprise allégorique de Jason, et qui place aux champs de l'Olympe le lieu de la scène, où doivent figurer les acteurs de cette grande fable.

Quel que soit Aïetès ou Æëtès, possesseur de cette riche toison, il est certain, qu'il ne peut être éloigné des mêmes limites équinoxiales, puisqu'on y trouve *Absyrthe*, son cocher suivant les uns, et son fils suivant d'autres. Ceux qui aiment les étymologies pourront trouver assez de ressemblance entre Aïetès, nom de ce prince, et *Aiot*, nom de la chèvre [147] que porte le cocher, fille du soleil, comme *Aïétès*, et qui brille aux cieux à côté de Persée, dont le nom paraît le même que celui de Persée, frère d'Æëtès. Ce cocher fut lié par sa position,

---

(*a*) Eratosth., c. 19. — (*b*) Theon, p. 129. — (*c*) Hygin, l. 2, c. 21. — (*d*) German., c. 18. — (*e*) Manil., l. 1, v. 267. — (*f*) Columelle, l. 10, v. 155.

ainsi que la chèvre, au départ du soleil vers nos régions boréales, à l'équinoxe de printemps, qu'il annonça pendant plusieurs siècles, de même que Persée, par son lever héliaque, ou par son dégagement des rayons du soleil, dont il précédait immédiatement le char. Il a joué un grand rôle dans toutes les fables cosmogoniques. Il y figure sous le nom de Phaëton, fils du soleil et conducteur de son char; sous celui de Myrtile, cocher d'OEnomaüs; sous celui de Cillas, cocher de Pélops (*a*), fils d'une des sept pleïades *Dione*, et qui épousa une autre pleïade, *Hippodamie*, dont il eut Thyeste. Sur le tombeau de ce dernier était représenté le bélier (*b*), ou le signe céleste, vers l'extrémité duquel sont placées les pleïades : ce bélier Thyeste avait aussi une toison d'or. Lucien (*c*) ajoute qu'il représente celui des constellations, dont on attribue la découverte à Thyeste. Ce tombeau, surmonté d'un bélier, était à côté du temple de Persée (*d*), ou du frère d'Æëtès, placé sur le bélier céleste à côté du cocher. Tous ces rapports astronomiques et mythologiques nous font croire que l'Æëtès possesseur du bélier est un être de même nature que Thyeste [148], fils de la pleïade Hippodamie, possesseur de ce même bélier, sous un autre nom, dans une autre fable. La conquête de ce bélier sera faite lorsque le soleil arrivant vers le lieu du ciel où sont les pleïades, à l'entrée du taureau, il se trouvera en conjonction avec la chèvre et le cocher. Son char à l'aurore sera alors précédé du bélier, qu'il amène avec lui lorsqu'il repasse dans notre hémisphère

(*a*) Hygin, fab. 85. — (*b*) Pausan. Corinth., p. 60. — (*c*) Lucian. de Astrolog., p. 987. — (*d*) Pausan. Corinth., p. 60.

et lorsqu'il s'avance vers les contrées boréales du monde, jusqu'à ce qu'il regagne l'équinoxe d'automne, terme de ses voyages sur nos régions. Ce terme était marqué par son union au serpentaire, appelé Jason (*a*), lequel s'unissait alors au soleil, dans son passage aux régions boréales, et fixait son départ vers les contrées lointaines, jusqu'à son retour au bélier et à l'équinoxe, que ce même Jason annonçait par son lever du soir. C'est lui qui fixait le commencement de la dernière nuit, que terminait l'aurore du premier jour du printemps, qu'annonçaient le bélier et le cocher avec la belle étoile de la chèvre.

Il était précédé dans sa marche par le vaisseau céleste, appelé encore aujourd'hui le vaisseau des Argonautes, ou le navire Argo, vaisseau de Jason. D'autres l'appellent le vaisseau d'Osiris, celui dont Canopus était le pilote. Tous les mythologues et tous les astronomes anciens (*b*) sont absolument d'accord sur ce point, savoir que ce vaisseau est celui qui est chanté, sous le nom de navire Argo, dans les poëmes faits sur l'expédition prétendue de Jason. Callimaque le fait construire à Actium, près du temple d'Apollon que les Argonautes élevèrent à ce Dieu à leur départ. Columelle en fixe le lever (*c*) vers le milieu de mars, trois jours avant l'arrivée du soleil à l'équinoxe de printemps, la veille même du jour où l'on fêtait Anna Perenna, ou le retour de l'année éternellement renouvelée à la suite du lever de la couronne d'Ariadne, placée sur le ser-

---

(*a*) Cæsius, Cælum Astron. — (*b*) Procl., c. 16. German. Cæsar., c. 33. Hygin, l. 2, c. 38. Theon, p. 143, 168. Hipp., l. 1, c. 3. — (*c*) Columelle, l. 11, c. 2, p. 430.

pent que tient Jason. On faisait ce jour là même des courses de chevaux sur le bord du Tibre (*a*). Le lever du vaisseau, et celui du serpent que tient Esculape ou Jason, fixaient l'approche du soleil au point équinoxial qu'occupa dans la suite *aries*, et qu'annonçait alors ce signe par son lever héliaque, accompagné du lever cosmique des pleïades, qui étaient en conjonction avec le soleil. Voilà donc le fameux vaisseau que fait construire Jason ou le soleil, dont l'image est placée aux cieux, sur l'équinoxe d'automne, et porte les noms d'Esculape, d'Hercule, d'Ophiucus, de Phorbas, de Thésée, de Jason, etc.

C'est cette circonstance ou apparence astronomique qu'ont voulu nous rappeler les mythologues, auteurs du poëme sur Jason, quand ils nous ont dit que Jason, avant de s'acheminer à la conquête du fameux bélier, avait fait construire un superbe vaisseau, appelé *Argo*, qu'il monta lui et tous ceux qui voulurent s'associer à son expédition. Ce vaisseau, dit le poëte (*b*), fut construit par Minerve; il est le premier qui ait sillonné les flots de la mer. C'est précisément ce que disent les mythologues (*c*) du vaisseau de nos constellations, « qu'il est le premier qui ait été lancé en mer; qu'il a été construit par Minerve, et que cette Déesse en a placé l'image aux cieux dans la constellation du navire Argo [149]. » Ainsi, c'est au ciel que nous devons chercher le vaisseau qui va être construit pour conduire Jason aux lieux où est en dépôt la toison du bélier de

---

(*a*) Ovid. Fast., l. 3, v. 459, 520. — (*b*) Orph. Argon., v. 66, etc. — (*c*) Philost. Stat. in AEscul. Sig. Germ. Cæs., c. 33. Eratosthen., c. 35. Hygin, fab., l. 4. Ibid., l. 2, c. 38.

Phryxus, que déjà nous avons vu placé sur la même route où vogue le fameux vaisseau Argo.

Avec Jason ou avec le serpentaire, monte l'*Ingéniculus* ou Hercule, suivi de la lyre appelée *lyre d'Orphée* (*a*), et précédé du centaure, appelé *Chiron*. Il n'est pas difficile, à l'aide d'un globe, de vérifier l'exactitude de ces aspects astronomiques. On peut donc les grouper autour de Jason, comme co-paranatellons du signe auquel il répond par son lever. Ératosthène les place tous trois comme paranatellons du scorpion, ou du signe qui monte au coucher du taureau, et avec la nuit équinoxiale. Voilà les tableaux du ciel. Voici ceux du poëme.

Orphée, qui est censé parler dans ce poëme, nous dit que, lorsque Jason vint le trouver en Thrace, il était occupé à toucher sa lyre, dont les sons enchanteurs charmaient la férocité des tigres et des lions (*b*). Jason l'invite à s'embarquer avec lui, et à le guider dans sa route (*c*). Fils de Calliope, lui dit Jason (*d*), vous qui régnez chez les Bistoniens, vous voyez devant vous un descendant du sang royal des Minyens, le fils d'Éson roi de Thessalie. Daignez écouter favorablement la demande qu'il va vous faire. Nous avons formé le projet, moi et une foule d'autres héros, de pénétrer dans des mers dangereuses, à travers les flots de l'Euxin vers les rives du Pont et les bords du Phase. Le vœu le plus ardent de nos guerriers est que vous vouliez bien nous accompagner et nous servir de guide. Les accens de votre voix et les accords de votre lyre charmeront nos travaux et soutiendront notre courage (*e*). Il n'y a que celui qui

---

(*a*) Hygin, l. 2, c. 7, 8. Idem, l. 3. — (*b*) Argonautic., v. 63. — (*c*) V. 86, 90. — (*d*) V. 76. — (*e*) V. 88.

a pu descendre dans les sombres régions de l'empire des morts, et revenir ensuite à la lumière, qui puisse sûrement nous guider dans une route aussi périlleuse. Orphée lui fait une courte réponse, où il insinue qu'il a couru déjà assez de dangers. Cependant il consent à le suivre, et il emporte avec lui sa lyre (*a*). Il est reçu avec joie par les Grecs qui se disposaient à partir pour cette expédition (*b*). Le premier héros qu'il aperçoit, c'est Hercule (*c*), ou la constellation qui monte avant la lyre; puis Tiphys, pilote du vaisseau Argo (*d*), que d'autres appellent Canopus. Car on appelle pilote de ce vaisseau la belle étoile du gouvernail. Il reconnaît aussi Castor et Pollux (*e*). Ce sont les deux gémeaux qui portent ce nom, et qui, dans ce moment, se trouvaient au couchant prêts à descendre au sein des flots. Ils fixaient par leur coucher héliaque les mêmes époques du printemps, et la saison de la navigation, à laquelle, à ce titre, ils présidaient comme Phorbas, ou le serpentaire Jason, qui montait au côté opposé.

Ici commence une assez longue nomenclature des compagnons de Jason dans cette expédition; nous nous dispenserons de la rapporter. Nous dirons seulement que dans l'énumération que le poëte fait des divers Argonautes [150], on en distingue plusieurs, dont les noms sont au nombre des constellations, tels que Céphée (*f*), Augias fils du soleil (*g*), déjà fameux dans la fable d'Hercule. D'autres sont pères ou enfans de héros qui brillent aux cieux, tels qu'Astérion (*h*), Coronus (*i*), Deuca-

---

(*a*) V. 110. — (*b*) V. 115. — (*c*) V. 117. — (*d*) V. 120. — (*e*) V. 125. — (*f*) V. 195. — (*g*) V. 212. — (*h*) V. 161. — (*i*) V. 136.

lion (*a*). On y voit aussi Calaïs et Zéthus placés aussi aux gémeaux, sous le nom des fils de Borée (*b*); le jeune Hylas, fameux dans le poëme astronomique sur Hercule (*c*), et qui ne doit point tenir ici plus à l'histoire qu'il n'y tient dans l'Héracléide, poëme que nous avons fait voir appartenir tout entier à l'astronomie.

Le navire Argo éprouve quelque résistance dans son départ (*d*); mais Orphée soutient par ses chants (*e*) les efforts des matelots qu'il encourage; et bientôt le vaisseau fend les flots (*f*). Jason harangue ses compagnons (*g*); il fait l'éloge de la force d'Hercule (*h*), qui modestement rejette ces louanges, et reconnaît Jason pour chef (*i*).

Cependant, le soleil, vers le couchant (*j*), fait place à la nuit empressée de préparer les sombres voiles qu'elle doit étendre sur la terre et sur les chefs de l'expédition des Argonautes. Jason songe à lier tous ses compagnons par un serment, et leur fait promettre qu'ils ne reviendront point dans leur patrie, sans avoir conquis le fameux bélier (*k*). Un taureau est la victime immolée dans cette auguste cérémonie (*l*), dont Orphée donne les détails. On voit ici une allusion au coucher du signe dans lequel arrive le soleil au lever de Jason ou d'Ophiucus. On invoque les Dieux marins, les vents, les astres et la nuit sombre (*m*). Le vaisseau part *n*), et déjà on découvre les sommets du mont Pélion, les lieux qu'habite le centaure Chiron et l'antre de Pholoë (*o*). Chiron, recommandable par sa justice, touchait alors sa

---

(*a*) Hygin, fab. 14. — (*b*) Argonautic., v. 220. — (*c*) V. 224. — (*d*) V. 244. — (*e*) V. 250. — (*f*) V. 265. — (*g*) V. 280. — (*h*) V. 290. — (*i*) V. 297. — (*j*) V. 301. — (*k*) V. 305. — (*l*) V. 311. — (*m*) V. 330, 335. — (*n*) V. 350. — (*o*) V. 372.

lyre (*a*). Pélée les invite à se rendre en ce lieu pour y voir le jeune Achille, élève de Chiron et fils de Thétis (*b*). Cette circonstance nous prouvera que les poëmes d'Homère se lient à celui des Argonautes, et au poëme de l'Héracléide. Or, comme ceux-ci incontestablement remontent à plus de deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne, il s'ensuit que la fiction de la guerre de Troie remonte à la même époque. Ainsi, l'antiquité de la fable de l'Iliade et sa nature la classent à tous égards parmi les poëmes cycliques des Argonautiques, des Dionysiaques, de l'Héracléide, de la Théséide, et conséquemment ils la reportent plus de deux mille cinq cents ans avant notre ère. Donc, l'Iliade est un très-ancien poëme, renouvelé des Grecs, mais des anciens Grecs, qui, deux mille cinq cents ans avant notre ère, faisaient des chants sur la nature.

Le poëte nous fait à cette occasion (*c*) la description du centaure Chiron, et sa peinture ne diffère en rien de celle du centaure de nos constellations. Chiron leur fait le meilleur accueil, leur offre les fruits de sa chasse, et surtout il leur fait part des présens du Dieu des vendanges (*d*), auxquelles préside cette constellation d'automne. Chiron prend ensuite sa lyre, et chante le combat des centaures et des lapithes (*e*) qui fait le sujet du troisième chant de l'Héracléide, comme nous avons vu [151]. Il est bon d'observer que dans le poëme de l'Héracléïde, Chiron mourut à cette époque, et que dans celui-ci il chante.

Orphée, de son côté, rivalise avec Chiron et chante le

(*a*) V. 380. — (*b*) V. 389. — (*c*) V. 394. — (*d*) V. 403. — (*e*) V. 410, 415.

débrouillement du chaos, et les autres fables cosmogoniques (*a*), telles que Jupiter, Bacchus et les géans (*b*); Chiron donne en présent à Orphée la peau d'une panthère (*c*), ou de l'animal que perce de son javelot le centaure céleste; nouveau rapport avec les cieux.

Les Argonautes se rembarquent [152], emportant avec eux les vœux que fait le centaure pour leurs succès; déjà les sommets du mont Pélion disparaissent derrière eux (*d*). Ici commence une description, non plus des cieux, mais de la terre, et de la route des navigateurs grecs qui allaient en Colchide.

Le poëte suppose que les Argonautes passent à la vue de Samothrace (*e*), île fameuse par les mystères des Cabires et des Dioscures. Il lève la carte des îles différentes de la Grèce, qui se trouvent sur la route d'un navigateur qui tente le passage de l'Hellespont et l'entrée de la mer Noire, et il y mêle les fables qui ont rendu célèbres ces différentes îles. On y distingue aussi certains lieux qui pourraient offrir quelque allusion aux régions élevées du ciel, tels que Lemnos, où règne Ypsipile, pleïade ou porte élevée (*f*), le fleuve Parthenos (*g*), etc., ainsi que les contrées qu'infestèrent les géans venus des régions de l'ourse (*h*). On va visiter les lieux qu'habitait la déesse Cybèle (*i*), dont le char était traîné par des lions, et le mont Dindyme. Alors Hercule perd le malheureux Hylas (*j*), qu'il appelle inutilement (*k*). Enfin, les Argonautes arrivent près du fleuve Thermodon (*l*) et du pays des Amazones, aux mêmes

---

(*a*) V. 419. — (*b*) V. 427. — (*c*) V. 447. — (*d*) V. 455. — (*e*) V. 464. (*f*) V. 473. — (*g*) V. 728. — (*h*) V. 510. — (*i*) V. 600. — (*j*) V. 645. — (*k*) V. 650. — (*l*) V. 734.

lieux où arrive Hercule dans son neuvième travail, qui répond au signe du bélier, lequel se lève au coucher de la balance, à la suite de la vierge et du lion, et au moment où finit la nuit qui précède le jour équinoxial.

Tiphys venait de périr de la dent d'un sanglier (*a*). On se rappellera que Tiphys est le pilote du vaisseau Argo, appelé dans d'autres fables *Canopus*, qui périt de la morsure d'un serpent ou d'un scorpion, c'est-à-dire du signe avec lequel se lève le *sanglier d'Erymanthe* dans la fable d'Hercule. Ainsi le serpent et le sanglier d'Erymanthe, deux paranatellons de la balance et du scorpion, tuent le pilote du vaisseau Argo connu sous le double nom de *Typhis* et de *Canopus*.

Voilà donc Jason arrivé sur les mêmes plages où arrive Hercule à la fin de son huitième travail (*b*), au coucher de la vierge céleste, à l'instant où le soleil entre au bélier dont Aëtès est possesseur. Le poëte nous donne la description géographique du pays qu'arrosent le Phase et l'Araxe (*c*). Là régnait Aëtès (*d*), fils du soleil, qui avait fait suspendre à un hêtre la fameuse toison. On délibère si l'on fera une députation à ce prince. Jason seul s'en charge (*e*). Il trouve toute la famille d'Aëtès effrayée d'un prodige que ce prince avait vu en songe (*f*). C'était un astre brillant tombé du ciel dans le sein de Médée, sa fille, encore vierge. Cette princesse l'avait reçu et conservé dans son sein, et s'était avancée vers les bords du fleuve du Phase; mais les eaux du fleuve avaient emporté l'astre [153] dans les flots de la mer Noire (*g*). La circonstance du coucher de la vierge, le

---

(*a*) V. 723. — (*b*) V. 730. — (*c*) V. 745, 750. — (*d*) V. 762. — (*e*) V. 766. — (*f*) V. 775. — (*g*) V. 782.

matin, suivi de celui de Jason, et du lever du fleuve d'Orion, et du lever de Méduse, font la base de toute cette vision, qui annonce à Aëtès la conquête qui va être faite de son bélier. Effrayé de ce songe, Aëtès fait réparer son char (*a*), afin d'aller apaiser le fleuve du Phase. Il se fait accompagner de ses filles, Chalciopé qui avait déjà perdu Phryxus, son époux, et de sa plus jeune fille Médée. Absyrthe, son fils ou le cocher, demeurait à quelque distance de là (*b*). Un char doré portait Aëtès et ses filles. Le vaisseau Argo venait d'aborder sur les rives du Phase (*c*), et Jason, le premier des Argonautes, est aperçu par Aëtès et ses filles, qui le distinguent bientôt de tous les autres héros (*d*). Aëtès se présente à eux avec tout l'appareil éclatant qui environne Apollon, son père. Ainsi parut Phaéton, également fils du soleil, lorsqu'il voulut conduire le char du Dieu qui lui donna naissance. Il montait un char tel que celui du soleil (*e*). Une couronne rayonnante ceignait sa tête lumineuse. Il tenait en main son sceptre brillant comme l'éclair; ses deux filles siégeaient à ses côtés. Ici le poëte met dans la bouche d'Aëtès un discours menaçant (*f*) qu'il adresse aux Argonautes, et auquel Jason répond à peu près dans les termes du discours d'Ilionée à Didon (*g*). Il expose l'objet de la mission dont l'a chargé Pélias, fils de Neptune (*h*), savoir d'apporter à Iolcos la riche toison du bélier de Phryxus.

Aëtès y consent, à condition qu'ils enverront un d'entre eux pour exécuter une tâche difficile dont l'accomplissement sera récompensé par le prix qu'ils sollicitent (*i*).

(*a*) V. 787. — (*b*) V. 795. — (*c*) V. 800. — (*d*) V. 804. — (*e*) 810. — (*f*) V. 815. — (*g*) V. 827. — (*h*) V. 830. — (*i*) V. 850.

Argus, fils de Phryxus et de Chalciopê, petit-fils d'Aëtès, de retour, vient trouver les Argonautes affligés, et leur annonce d'avance le peu de succès (*a*) qu'auraient les projets perfides que forme contre eux Aëtès. Il leur découvre la passion qu'a déjà conçue pour Jason sa tante Médée [154], fille du roi de Colchide, et il leur parle des secours qu'ils peuvent attendre de cette princesse.

Orphée raconte comment Médée, par amour pour Jason, subjugua des taureaux qui vomissaient des flammes (*b*); comment elle détruisit cette moisson de dragons nés des dents du serpent, qui avaient été semées dans leurs champs, et comment elle fit honneur à Jason, son amant, de tous ces hauts faits (*c*); enfin comment cette princesse déguisée se rendit de nuit à bord du vaisseau Argo, sans être arrêtée par la crainte de la colère de son père. Elle prodigue ses caresses à Jason (*d*), et lui offre les moyens de vaincre les obstacles qui semblent devoir s'opposer au succès de son entreprise; car ils étaient des plus effrayans. Le fleuve du Phase coulait sous les murs de la ville et du palais, et en défendait l'entrée (*e*).

Ici est une description du palais du roi de Colchide et de sa ville formée de sept éminences (*f*), nombre égal à celui des orbites planétaires. On y voit aussi celle du temple de la lune, de Diane ou d'Hécate, la grande divinité du pays (*g*), et dont Médée est la prêtresse. Elle seule connaît le secret de ces redoutables mystères, renfermée dans un sanctuaire dont l'approche est défendue. Près de là est un bois sacré, planté d'arbres de dif-

---

(*a*) V. 860. — (*b*) V. 868. — (*c*) V. 875. — (*d*) V. 880. — (*e*) V. 892. — (*f*) V. 895. — (*g*) V. 900.

férentes espèces (*a*) et d'herbes venimeuses. Au milieu est le hêtre sacré (*b*) auquel est suspendue la riche toison du bélier de Phryxus (*c*). Au pied de cet arbre, couche un serpent qui ne dort jamais, semblable en cela à celui du dragon des Hespérides, lequel défend la toison de toute insulte. Le poëte fait la description du monstre qui de ses longs replis entoure l'arbre sacré, et défend le dépôt précieux (*d*).

Orphée et Médée s'unissent pour faire à la Déesse Hécate un sacrifice (*e*) qui la rende favorable à leur entreprise, en les faisant triompher du terrible dragon. Le poëte décrit toute la cérémonie et l'appareil de ce sacrifice (*f*), et les spectres effrayans qui apparaissaient, et surtout celui de la redoutable Hécate (*g*).

Orphée nous peint en même temps le terrible dragon qui fait retentir l'air de ses horribles sifflemens (*h*), au moment où il le voit lui, Jason, les Dioscures et Médée s'approcher de l'arbre sacré qui est lui-même ébranlé par les secousses de l'affreux dragon qui s'agite en tous sens. Médée seule n'en est point effrayée (*i*). Orphée fait entendre les sons de sa lyre et assoupit le monstre (*j*). Aussitôt Jason, par les conseils de Médée, se saisit de la toison d'or qu'il emporte triomphant vers le navire Argo. Les Argonautes, ivres de joie (*k*), applaudissent à son succès [155].

Cependant Aëtès apprend la fuite de sa fille. Il mande aussitôt Absyrthe, et appelle son peuple aux armes en leur ordonnant de courir à la poursuite de Médée. Ainsi

---

(*a*) V. 910. — (*b*) V. 922. — (*c*) V. 925. — (*d*) V. 930. — (*e*) V. 940. — (*f*) V. 950. — (*g*) V. 975. — (*h*) V. 990. — (*i*) V. 996. — (*j*) V. 1010. — (*k*) V. 1020.

Cadmus et les fils d'Inachus se mirent à la recherche d'Europe et d'Io leur sœur. Médée était sur les bords du Phase, et déjà méditait la mort de son frère qu'elle fait périr, et elle sème dans les flots ses membres (*a*) épars : ainsi Phaéton fut jeté dans l'Éridan. Les Argonautes prennent le large, et déjà fuient loin des rivages de la Colchide et de l'embouchure du Phase (*b*), à la faveur de la nuit.

Ici vient une description géographique des pays par lesquels les Argonautes passent, dans leur retour en Thessalie.

Ils avaient, en allant, suivi toute la côte méridionale de la mer Caspienne; dans leur retour, ils se portent vers le nord de l'Asie ; ce qui contient une allusion bien manifeste à la marche du soleil, depuis son arrivée au bélier. Avant cette époque, il voyageait dans les régions ou contrées méridionales de la terre; depuis le printemps, au contraire, il avait passé dans les régions boréales du monde, et il y voyageait jusqu'à ce qu'il revînt à l'équateur ou à l'équinoxe d'automne, sur lequel est placé Jason ou le serpentaire qui y a son siége. C'est cette double marche du soleil qui vraisemblablement a été désignée par un voyage sur terre et sur mer, fait au midi de la Mer-Noire, jusqu'à l'époque de la conquête du bélier ; et ensuite au nord jusqu'à son retour aux lieux qui servaient de domicile à Jason ou au serpentaire. Ainsi ce retour est le voyage du soleil vers les contrées hyperboréennes, chez les Sarmates (*c*), chez les Gètes (*d*), chez les Scythes (*e*) et les Cimmériens (*f*). Enfin ils ar-

---

(*a*) V. 1030. — (*b*) V. 1040. — (*c*) V. 1058. — (*d*) V. 1072. — (*e*) V. 1118. — (*f*) V. 1130.

rivent sur les bords de l'Achéron (*a*) ou sur le fleuve des enfers, que la petite barque de Caron seule traverse lorsqu'elle passe les ames dans la tranquille contrée qu'habitent les songes.

Ici le pilote exhorte les Argonautes à fournir ce dernier travail (*b*); c'est-à-dire que le soleil arrive à la ligne qui sépare l'empire de la lumière de celui des ténèbres, ou au voisinage de l'équinoxe d'automne, lieu auquel on plaçait le Styx (*c*), fleuve des enfers, et époque du temps à laquelle on célébrait la descente des ames aux enfers, comme nous le ferons voir plus au long dans notre traité des mystères. Le vaisseau Argo, par une fiction ou prosopopée hardie du poëte, prend ici la parole (*d*), et se plaint qu'on le force de porter Médée teinte du sang d'Absyrthe (*e*). Ce reproche ne semble placé ici que parce qu'il fallait être purifié pour descendre aux enfers, et que Médée était coupable du meurtre de son frère. Ceci offre donc une allusion marquée aux cérémonies mystérieuses de Cérès et de Proserpine, qui se célébraient à l'équinoxe d'automne. Cet avertissement que donne à Jason son propre vaisseau l'embarrasse, et met les jours de Médée en péril de la part des Argonautes (*f*) qui craignent d'attirer sur eux la colère du ciel irrité contre les crimes de Médée; mais Jason les calme (*g*). Enfin le vaisseau continue sa route, et arrive dans l'île Peucê (*h*) ou des sapins, consacrée à Cérès. Ici l'auteur raconte les courses de cette Déesse et l'enlèvement de Proserpine sa fille (*i*) par Pluton, Dieu des enfers ou du

---

(*a*) V. 1140. — (*b*) V. 1145. — (*c*) Jul. Fir. Astron., l. 8, c. 12. — (*d*) Argonautic., v. 1155. — (*e*) V. 1160. — (*f*) V. 1170. — (*g*) V. 1175. — (*h*) V. 1187. — (*i*) V. 1190.

soleil des signes inférieurs, qui prend ses attributs du serpent d'automne, placé au point du ciel où nous a conduits le poëte dans le retour de Jason.

On arrive près de l'île de Circé (*a*), fille du soleil et de la pleïade Astérope. Circé se présente à eux toute rayonnante et avec tout l'éclat brillant qui environne les Dieux (*b*). Quelques auteurs (*c*) font Circé sœur de Médée et fille d'Aëtès [156]. Elle aperçoit Médée qui rougit et se cache, et elle lui reproche son crime (*d*). Elle ne consent à la recevoir qu'autant qu'elle aura été se faire purifier (*e*). Cependant elle leur donne des rafraîchissemens. Les Argonautes continuent leur route jusqu'aux Colonnes d'Hercule (*f*). Ils passent à la vue des côtes de Sardaigne (*g*) et de celles que baigne la mer de Toscane, ainsi que la Sicile. Ils voient les terribles explosions de l'Ætna (*h*), les gouffres de Charibde, qui peuvent les engloutir (*i*).

Ils passent près des lieux qu'habitent les Syrènes enchanteresses, où ils courent risque d'être victimes de la séduction de leurs chants perfides. Orphée seul les sauve en imposant silence aux Syrènes par son harmonie victorieuse qui fait oublier aux Argonautes les accens séducteurs de la voix des Syrènes (*j*).

Après avoir échappé aux dangers de ce naufrage, le navire Argo arrive à Corfou, chez les Phéaciens (*k*), à la cour d'Alcinoüs. A peine ont-ils abordé dans cette île, qu'ils y voient arriver des vaisseaux du roi Aëtès, qui viennent redemander Médée (*l*) pour qu'elle soit punie

(*a*) V. 1204. — (*b*) V. 1215. — (*c*) Diod., l. 4, c. 173, p. 289. — (*d*) Argonautic., p. 1224. — (*e*) V. 1230. — (*f*) V. 1240. — (*g*) V. 1245. — (*h*) V. 1250. — (*i*) V. 1270. — (*j*) V. 1285. — (*k*) V. 1290. — (*l*) V. 1300.

du meurtre de son frère Absyrthe. Médée pâlit, chancelle. Aretê ou la vertu, épouse d'Alcinoüs, engage son époux à ne pas la rendre et à la sauver. Alcinoüs persiste à vouloir la renvoyer. Mais son épouse lui fait sentir (*a*) combien il est dangereux de rompre les liens d'un hymen tel que celui que Médée a contracté avec Jason; et elle ne peut consentir à ce que cette séparation ait lieu, que dans le cas où Médée serait encore vierge (*b*). Junon fait part à Médée des entretiens d'Alcinoüs et de son épouse, et des conditions qu'on attache à son retour. Médée aussitôt prépare la couche nuptiale où brille la riche toison (*c*), et fait le sacrifice de la première fleur de sa virginité (*d*); elle gagne sa cause au tribunal du roi Alcinoüs, en prouvant qu'elle est dans les termes de la loi, d'après laquelle on doit prononcer entre elle et les gens envoyés par son père.

Médée est donc donnée à Jason. Ils partent ensemble (*e*); et après avoir été purifiés par Orphée au cap Malée, suivant les avis de Circé, ils arrivent à Iolcos, patrie de Jason (*f*), et Orphée regagne la Thrace et les lieux où il était né (*g*). Ici finit sa narration, et le poëme des Argonautes qui lui est attribué.

Ces dernières circonstances sur la purification de Médée par Orphée annoncent que le poëme a des rapports assez directs avec l'initiation et avec les mystères établis par Orphée, et dont la célébration avait lieu aux deux équinoxes; mystères dans lesquels le serpentaire, soit Esculape, soit Pluton, jouait un grand rôle: ce qui confirme ce que dit Orphée, au commencement du

---

(*a*) V. 1315. — (*b*) V. 1322. — (*c*) V. 1330. — (*d*) V. 1335. — (*e*) V. 1340. — (*f*) V. 1360. — (*g*) V. 1373.

poëme, qu'il va s'affranchir des liens du corps, et chanter des choses nouvelles et inconnues, en se transportant aux régions éthérées (*a*). Ces secrets sont dans la conquête du bélier, comme ceux de l'initiation apocalyptique des Chrétiens sont l'entrée dans l'empire de l'agneau chef de la ville sainte.

Le récit de Diodore (*b*) diffère en quelques circonstances, mais peu essentielles, de celui du poëte auquel on attribue les Argonautiques d'Orphée.

A la suite de l'histoire d'Hercule, Diodore raconte la fable solaire des Argonautes, qui a pour objet l'année dont le commencement est, non au lion, comme dans la fable d'Hercule, mais au taureau, alors signe de l'équinoxe de printemps, au lever héliaque du bélier céleste, et au lever du soir du serpentaire appelé *Jason* en astronomie. C'est une révolution ou période solaire de la nature de celle qui fait l'objet du poëme suivant intitulé *les Dionysiaques*.

Jason était fils d'Éson, et neveu de Pélias roi de Thessalie. Distingué entre tous ceux de son âge par les forces du corps et par les talens brillans de l'esprit, il cherchait à se signaler par quelque action digne de mémoire. Sachant que Persée, avant lui, et plusieurs autres héros s'étaient couverts d'une gloire immortelle par leurs expéditions dans des contrées éloignées, il résolut de marcher sur leurs glorieuses traces (*c*). Ayant fait part au roi de son projet, il obtint aisément son consentement; non pas qu'il s'intéressât à la gloire du jeune héros, mais parce qu'il se flattait qu'il périrait dans les dangers auxquels il s'exposerait dans cette entreprise.

(*a*) V. 48. — (*b*) Diod., l. 4, c. 40, p. 22. — (*c*) Ibid., p. 285.

Il craignait, comme il n'avait point d'enfant mâle, que son frère, secondé de son fils, ne lui ravît le sceptre. Cachant néanmoins ses soupçons et ses craintes, il lui offre l'argent nécessaire pour cette expédition, et l'exhorte à équiper une flotte pour se rendre en Colchide, et y enlever la toison d'or de ce bélier si fameux par tout l'Univers. Le Pont était alors habité par des nations barbares et féroces, qui égorgeaient les étrangers; ce qui lui fit donner le nom d'*inhospitalier*. Jason, jaloux d'acquérir de la gloire, quoiqu'un peu étonné par la difficulté de l'entreprise, ne la crut pas absolument impossible; mais, se flattant de se couvrir d'une gloire immortelle par cette conquête, il fait tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition.

Il construisit d'abord au pied du mont Pélion (*a*) un vaisseau beaucoup plus grand et mieux équipé qu'aucun de ceux qui avaient encore paru en mer, parce que les hommes jusqu'alors ne s'étaient encore servis que de légers esquifs et de canots. La vue de ce superbe vaisseau attira l'admiration de tout le monde. Le bruit de cette expédition se répandit dans toute la Grèce, et fit naître l'envie à une foule de jeunes princes distingués de partager la gloire de cette conquête. Jason ayant mis son vaisseau en mer, et l'ayant pourvu de toutes les choses nécessaires, choisit, dans cette troupe de jeunes gens qui ambitionnaient la gloire de cette entreprise, tout ce qu'il y avait de braves et de plus distingués, au nombre de cinquante-quatre. Les plus illustres d'entre eux furent Castor et Pollux, Hercule et Télamon, Orphée et Ata-

---

(*a*) Diod., l. 4, c. 41.

lante, fille de Schœnée, les fils de Thespies, et enfin le chef et l'auteur du projet. On donne au vaisseau le nom d'*Argo*, du nom du constructeur appelé *Argo*, qui s'embarqua aussi avec les autres afin de réparer le vaisseau dans le besoin. D'autres, au contraire, disent qu'on l'appelle *Argo*, de l'excès de sa vitesse, parce que, dans la langue ancienne, *Argos* signifie prompt ou agile. Les chefs s'étaient réunis d'abord pour nommer Hercule général : son grand courage lui avait mérité cette préférence.

Partis d'Iolcos (*a*), ils côtoyent le mont Athos et Samothrace. Une tempête les jette près du cap Sigée en Troade, où étant débarqués, ils trouvent une jeune fille liée sur le rivage par la raison que voici. Neptune, après avoir travaillé à la construction de Troie, sans avoir pu tirer de salaire de Laomédon, irrité contre ce parjure, envoya un monstre marin dans le pays. Le monstre dévorait tous ceux qui se promenaient sur le rivage, et qui habitaient la côte ; il ravageait les moissons, lorsqu'enfin les peuples, alarmés de ce fléau, s'adressent au roi pour obtenir du soulagement à leurs maux. Le roi envoya consulter l'oracle d'Apollon, qui répondit que c'était l'effet de la colère de Neptune ; et qu'il n'y avait d'autre remède à leurs maux que d'exposer au monstre pour être dévoré celui de leurs enfans que le sort marquerait. Tous donc ayant été soumis à la décision du sort, le nom qui sortit fut celui d'*Hésione*, fille de Laomédon. Laomédon, contraint d'obéir au sort, livre sa fille au peuple, et la fait attacher sur le rivage où il l'expose.

(*a*) Diod., c. 42, p. 286.

Mais Hercule, que le hasard avait conduit dans ces lieux où il avait débarqué avec les autres Argonautes, instruit de l'aventure de cette fille malheureuse, brise ses liens, et étant entré dans la ville, il s'engage à tuer le monstre. Laomédon, charmé de cette offre, lui propose en récompense, de lui donner ses chevaux invincibles. Hercule tue le monstre *Kétos*, et laisse la liberté à la jeune fille, ou de suivre son libérateur ou de rester avec ses parens. Celle-ci préfère de suivre cet étranger, non-seulement par reconnaissance pour son bienfaiteur, mais encore pour n'être point de nouveau exposée à quelques autres monstres par ses concitoyens. Hercule, ayant été comblé des présens les plus honorables, tels qu'ils étaient dus à un pareil héros, laissa à Laomédon en dépôt la jeune Hésione et ses chevaux, sous la condition qu'ils lui seraient rendus à son retour de l'expédition de Colchide. Il continue sa route avec les autres Argonautes.

Ayant été battus d'une violente tempête (*a*), Orphée, qui de tous les Argonautes était le seul initié, fit des vœux aux Dieux de Samothrace pour obtenir le salut de l'armée. Les vents s'apaisent, et deux étoiles ayant paru briller sur la tête des deux Dioscures, étonnèrent tous les spectateurs, et furent pour eux un gage de la protection des Dieux qui venaient d'écarter le danger. Depuis ce temps, l'usage s'est perpétué chez la postérité d'invoquer dans la tempête les Dieux de Samothrace; et lorsqu'ils voient apparaître les deux étoiles, d'attribuer cette apparition à la présence de Castor et Pollux. La tempête apaisée, ils débarquent dans une contrée de la

---

(*a*) Diod., c. 43, p. 287.

Thrace soumise à Phinée, où ils trouvent deux jeunes gens qui, par punition, avaient été enfouis en terre, après avoir été déchirés de coups de verges. C'étaient les fils de Phinée qu'il avait eus de Cléopâtre, fille d'Orythie, fille d'Érecthée et de Borée. Mais les fausses accusations de leur impudente marâtre avaient forcé le père à sévir ainsi contre eux. Phinée ayant épousé Idéa fille de Dardanus, roi de Scythie, suivait aveuglément les caprices de cette femme dont il était éperdument amoureux. Elle lui avait persuadé que ces jeunes gens, pour plaire à leur mère, avaient voulu outrager leur belle-mère. A l'arrivée inattendue d'Hercule et de ses compagnons dans ce pays, ces jeunes infortunés les invoquèrent comme des Dieux tutélaires; et après avoir exposé le motif injuste de leur supplice, ils les conjurèrent de les délivrer.

Phinée les reçoit (*a*) assez durement, et leur défend de se mêler d'une affaire qui ne les regarde point; ajoutant que jamais père ne se portait de lui-même à traiter avec une telle rigueur ses enfans, si l'énormité de leurs forfaits n'étouffait en lui la voix de la nature. Il y avait sur le vaisseau, parmi les Argonautes, les fils de Borée, frère de Cléopâtre, à qui les liens du sang font aussitôt prendre les armes pour défendre ces jeunes infortunés; et ayant brisé leurs fers, ils massacrent tous les barbares qui veulent leur résister. Phinée, à la tête des Thraces, s'étant présenté pour les combattre, Hercule tue Phinée, et un grand nombre de ses soldats. Il se rend maître du palais, délivre de sa prison Cléopâtre, et met

(*a*) Diod., c. 44.

les fils de Phinée en possession du trône de leur père (*a*). La marâtre est renvoyée à son père qui la punit de mort. Je n'ignore pas, ajoute Diodore, que quelques mythologues ont dit que Phinée avait fait crever les yeux à son fils; que Borée lui avait infligé, à son tour, à lui-même un pareil supplice, et qu'Hercule étant descendu en Asie pour faire de l'eau, avait été laissé là par les autres Argonautes. Cela vient que, dans les fables anciennes, on ne trouve aucune uniformité dans les récits, aucun accord dans les écrivains. On dit aussi que les fils de Phinée, ayant laissé le sceptre à leur mère, s'embarquèrent avec les autres Argonautes. Ils passèrent de Thrace dans le Pont, et abordèrent à la Chersonèse taurique, ignorant quelle était la férocité des habitans, qui étaient dans l'usage d'immoler sur l'autel de Diane les étrangers qui y abordaient. C'était là qu'Iphigénie, devenue prêtresse de la Déesse, immolait tous les malheureux prisonniers.

Diodore fait ici une digression (*b*) sur l'origine de cette coutume barbare; digression qui est liée à l'histoire des Argonautes, par un certain côté. On dit que le soleil eut deux fils, Aëtès et Persée, dont l'un régna sur la Colchide, l'autre sur la Tauride; et tous deux fameux par leur cruauté. De Persée naquit Hécate, qui surpassa son père en férocité et en barbarie. La passion qu'elle avait pour la chasse faisait que souvent, lorsqu'elle ne trouvait point de bête fauve à chasser, elle perçait les hommes de ses traits. Habile dans l'art d'apprêter les poisons, elle trouva l'usage de la ciguë. Elle

(*a*) Diod., p. 288. — (*b*) Ibid., c. 45.

essayait ses poisons en les mêlant aux nourritures qu'elle servait à ses hôtes. Elle empoisonna son père et usurpa son trône. Ensuite elle éleva un autel à Diane, sur lequel elle sacrifiait à cette déesse tous les étrangers qui abordaient dans ce pays, et se rendit fameuse par ses cruautés. Ayant été ensuite mariée à Aëtès, elle en eut deux filles, Circé et Médée, et un fils appelé *Aigialeus* (*a*). Circé, s'étant livrée à l'étude des plantes et des remèdes, découvrit dans les simples des propriétés singulières et étonnantes. Elle avait reçu les premières leçons de sa mère; mais elle dut encore plus à son esprit, et à l'étude suivie qu'elle fit de cet art, qu'elle porta à sa perfection. Elle fut mariée à un roi des Scythes-Sarmates, qu'elle empoisonna (*b*); et assise sur son trône, elle se porta à tous les excès de cruauté à l'égard de ses sujets, qui la chassèrent. Elle se réfugia vers l'Océan, dans une île déserte, avec quelques femmes, compagnes de sa fuite. D'autres disent qu'ayant quitté le Pont, elle vint se fixer en Italie, près d'un promontoire appelé encore aujourd'hui *promontoire de Circé*.

On dit que Médée (*c*) fut instruite par sa mère et par sa sœur dans l'art de préparer les remèdes et les simples médicinales; mais qu'elle en fit un tout autre usage : car elle n'était occupée d'autre soin que de sauver la vie aux malheureux étrangers qui abordaient dans ce pays. Souvent par ses prières et son crédit, elle obtenait la grâce de ceux que son père avait condamnés; souvent elle ménageait adroitement leur évasion.

(*a*) Diod., p. 289. — (*b*) Ibid. — (*c*) Ibid., c. 46.

Car Aëtès, par une suite de sa férocité naturelle, et par les conseils cruels d'Hécate, maintenait le barbare usage d'immoler les étrangers. Or, comme Médée s'opposait de plus en plus au goût et au désir de ses parens, elle devint suspecte à Aëtès, qui la fit garder dans une prison où elle avait cependant quelque liberté. Elle échappe à ses gardes, et elle se sauve sur le rivage dans le temple du soleil. Dans ce même temps, les Argonautes, partis de la Tauride, abordèrent en Colchide, dans l'endroit même du rivage où était ce temple. Là ils rencontrèrent Médée errante sur ce rivage, qui leur apprit le barbare usage où l'on était en ce pays d'immoler les étrangers. Charmés de l'humanité de cette jeune fille, les Argonautes lui font part de leur projet, et de son côté elle les informe du danger dont elle était menacée de la part de son père, à cause de son humanité envers les étrangers. Médée s'engage à les servir dans le projet qu'ils méditent; et Jason de son côté, s'engage par serment, d'épouser Médée, et de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Les Argonautes, ayant laissé une escorte sur le vaisseau, suivent Médée, et pendant la nuit enlèvent la toison d'or. Diodore passe ensuite aux détails de cette histoire.

On dit que Phryxus, fils d'Athamas (*a*), pour échapper aux embûches de sa marâtre, se sauva de Grèce avec sa sœur Hellê. On ajoute, qu'ayant traversé la mer qui sépare l'Europe de l'Asie, monté sur un bélier à toison d'or, que la providence leur procura, la jeune Hellê se laissa tomber dans la mer, qui depuis a pris

---

(*a*) Diod., c. 17, p. 290.

d'elle le nom d'Hellespont, ou mer d'Hellé. Phryxus, arrivé sain et sauf en Colchide, immole son bélier par ordre de l'oracle, et en suspend la riche dépouille dans le temple de Mars. Mais depuis le roi de Colchide, Aëtès, apprit de l'oracle qu'il perdrait la vie lorsque des étrangers abordant sur un vaisseau dans ses États, enlèveraient cette toison d'or. Cette raison, jointe à sa férocité naturelle, engageait ce prince à égorger tous les étrangers qui abordaient dans ce pays, afin que la renommée, publiant partout ses cruautés, ôtât l'envie à aucun étranger de mettre le pied dans ses États. Il environna le temple d'une forte muraille, et y mit une bonne garnison de soldats féroces de la Tauride : ce qui a donné lieu aux fictions des Grecs, qui disent que près du temple étaient placés des taureaux, qui de leurs naseaux vomissaient des flammes, et qu'un dragon toujours éveillé gardait la toison. Diodore donne ici son explication historique, qui ne vaut rien. Il faut s'en tenir à la fable même.

Il en est de même de ce qu'il dit du bélier Phryxus, qu'il explique par un vaisseau, qui sur sa poupe avait l'empreinte du bélier ; si ce n'est que par ce vaisseau on entende le vaisseau symbolique de l'Univers, dont le bélier céleste ornait la proue : on voit un pareil vaisseau dans le planisphère de Kirker. Après ces diverses explications, Diodore laisse au lecteur la liberté de choisir, et de prendre le parti qu'il voudra dans ces différentes opinions. Nous profitons de cette liberté, et nous n'admettrons aucune de ses explications ; nous nous en tiendrons à la fable, telle qu'elle est dans la mythologie grecque, qui est la vraie fable, laquelle voile l'allégorie physico-solaire.

Au reste, Médée conduit les Argonautes au temple de Mars (*a*), distant de soixante-dix stades de la ville de Sybaris, où était le palais du roi de Colchide. En arrivant aux portes, qu'elle trouve fermées, elle parle aux sentinelles en langue taurique; ceux-ci reconnaissent la fille de leur roi, et lui ouvrent. Les Argonautes, l'épée à la main, tombent sur les barbares, tuent les uns et mettent les autres en fuite; ils enlèvent la toison et retournent promptement à leur vaisseau. Cependant Médée, par la force de ses poisons, avait tué le redoutable dragon, qui, toujours éveillé, gardait la toison qu'il enveloppait de ses longs replis; et déjà elle descend vers le rivage avec Jason. Le roi, instruit par les fuyards, marche à la tête de ses troupes contre les Grecs, qu'il trouve encore sur le rivage, et tue Iphitus, un des Argonautes, père d'Eurysthée, de celui qui avait inspiré à Hercule les douze travaux.

Bientôt Méléagre les repousse, les taille en pièces; le roi lui-même périt dans la mêlée. Les Argonautes, animés par le succès, pressent vivement les Colchidiens, les mettent en déroute, et en massacrent la plus grande partie; plusieurs des chefs néanmoins furent blessés; Jason, Laërtes, Atalante et les Thespiades. Médée les guérit en peu de jours, par la vertu des plantes médicinales. Les Argonautes, ayant embarqué des provisions, se mettent en mer, et déjà ils étaient au milieu de la mer du Pont, lorsque tout-à-coup ils sont accueillis d'une violente tempête. Mais Orphée ayant, comme la première fois, fait des vœux aux Dieux

---

(*a*) Diod., c. 48, p. 291.

de Samothrace, les vents se calment, et Glaucus, Dieu marin, paraît près de leur vaisseau; il accompagne pendant deux jours le vaisseau, et prédit à Hercule l'immortalité pour récompense de ses travaux héroïques. Il prédit aussi aux fils de Tyndare, qu'ils seront appelés Dioscures ou fils de Jupiter, et qu'ils obtiendront les mêmes honneurs que les Dieux, chez tous les mortels. Ayant apostrophé les Argonautes, il leur dit que c'est encore par le vœu d'Orphée qu'il leur apparaît, et il leur dévoile les secrets de l'avenir. Il finit par leur conseiller de s'acquitter de leurs vœux à l'égard des Dieux, qui les ont sauvés deux fois, dès qu'ils auront abordé à terre.

Il dit, et se replonge au sein des flots (*a*). Les Argonautes arrivent à l'entrée du Pont-Euxin, où régnait Byzas, qui bâtit une ville qui a conservé le nom de Byzance. Ils y posent un autel et s'acquittent de leurs vœux, et consacrent cet endroit, respecté encore aujourd'hui des matelots qui voyagent dans ces parages. Après avoir passé la Propontide et l'Hellespont, ils abordent en Troade. Là Hercule envoie Iphitus, son frère, et Télamon, redemander Hésione et ses chevaux. Laomédon refuse, emprisonne les députés, et médite secrètement la perte des Argonautes. Priam est le seul de ses fils qui s'y oppose, voulant qu'on respecte les droits de l'hospitalité, et que l'on rende Hésione et les chevaux promis. Son avis n'ayant point été reçu, il donna secrètement deux épées à Télamon et à Iphitus, à qui il fit part du dessein de son père. Ceux-ci égorgent les gardes, regagnent la mer, et informent leurs com-

---

(*a*) Diod., c. 49, p. 291.

pagnons des desseins de Laomédon contre eux. Les braves Argonautes marchent contre le roi perfide et contre ses Troyens ; et après un combat opiniâtre, ils en triomphent ; Hercule fait surtout des prodiges de valeur. Il tue de sa main Laomédon ; prend d'emblée la ville, sévit contre les complices du forfait de Laomédon, remet le sceptre aux mains de Priam, pour récompenser son équité ; et ayant fait un traité avec lui, il se rembarque avec les Argonautes, qui font voile vers Samothrace. Là ils s'acquittent derechef des vœux faits aux Dieux, et déposent dans le temple des fioles qu'on y voit encore aujourd'hui.

Le retour des héros était encore ignoré en Grèce (*a*) : le bruit s'était même répandu en Thessalie, que Jason avec ses compagnons avait péri aux environs du Pont. Pélias, croyant que le temps était venu de se défaire de tous ceux qui pouvaient aspirer à l'empire, force le père de Jason de boire *du sang d'un taureau*, et tue Promachus son frère, encore jeune enfant. Comme il songeait aussi à faire périr Amphinomé sa mère, elle se sauva près de l'autel des pénates du roi, et là, s'armant d'une épée, elle finit elle-même ses jours par un trépas héroïque. Ainsi périt toute la famille de Jason ; mais bientôt le tyran fut puni. Ayant débarqué secrètement dans un port de Thessalie, voisin de la ville, et ayant appris le désastre des siens, Jason s'avance avec sa troupe pour les venger, et punir à quelque prix que ce soit Pélias. Les uns sont d'avis de surprendre le tyran ; les autres craignent, étant en si petit nombre, de l'attaquer, et veulent attendre des secours pour lui faire une guerre

(*a*) Diod., c. 50, p. 293.

commune. Dans cette incertitude, Médée leur offre son secours, s'engage à faire périr Pélias par artifice, et à livrer le palais entre leurs mains; elle leur promet d'employer pour cela l'art des enchantemens, qu'elle a appris de sa mère Hécate et de sa sœur Circé : elle les avertit de se tenir prêts aux signaux qu'elle leur donnera.

Elle fait faire une statue creuse de Diane (*a*), qu'elle remplit de drogues de toute espèce; elle prend elle-même la forme d'une vieille magicienne; et portant la statue arrangée d'une manière propre à réveiller la superstition, elle entre dans la ville dès le point du jour. Le peuple s'attroupe en foule autour d'elle, comme si elle eût été inspirée; elle les exhorte à recevoir religieusement la Déesse qui des pays hyperboréens venait les visiter. Ayant rempli la ville d'un respect superstitieux, elle pénètre jusqu'au palais.

Elle inspire à Pélias et à ses filles les mêmes idées superstitieuses, et leur fait croire que la Déesse va répandre ses bénédictions sur le palais. Elle publiait que Diane, portée sur un char traîne par des dragons, avait parcouru diverses contrées, et qu'enfin elle venait établir pour toujours son culte dans les États du prince le plus religieux; elle ajoutait que la Déesse lui avait enjoint d'employer certains médicamens pour faire disparaître la vieillesse de Pélias, et lui rendre les forces et la fraîcheur de la jeunesse, et enfin de lui procurer une foule d'autres biens qui pussent lui rendre la vie heureuse, et agréable aux Dieux. Le roi parut surpris d'une

(*a*) Diod., c. 51, p. 294.

promesse aussi étrange ; mais Médée, pour le persuader, s'engage à en faire l'essai sur son propre corps. Elle charge une des filles de Pélias de lui apporter de l'eau pure ; elle s'enferme dans un appartement, se lave et reparaît avec toutes les grâces de la jeunesse ; ce qui étonna tout le monde. Ensuite, par ses enchantemens, elle présente aux yeux des spectateurs des fantômes de dragons, qu'elle disait avoir été attelés au char de la Déesse, et qui l'avaient ramenée des contrées hyperboréennes. Pélias lui donne toute sa confiance ; dans ses entretiens particuliers avec ce prince, elle lui demande que ses filles lui prêtent leur ministère, et fassent ce qu'elle leur commandera : ce qui fut exécuté.

Pendant une nuit obscure (*a*) où Pélias était enseveli dans le sommeil, elle ordonne à ses filles de le mettre bouillir dans une chaudière. Quoique les filles fussent disposées à obéir, cependant, pour les déterminer, elle fait une expérience devant elles. Il y avait dans les étables un vieux bélier ; elle leur dit qu'elle va le faire cuire, et qu'il reparaîtra bientôt jeune agneau. En conséquence, elle le fait couper par morceaux, le fait cuire et, par son art magique, elle fait paraître un jeune agneau qui sort de la chaudière. Les filles, persuadées par cet exemple, font expirer sous leurs coups le vieux Pélias, à l'exception de la seule *Alceste* qui n'osa, par respect pour son père, porter les mains sur lui. Cela étant fait, Médée ne met pas aussitôt dans sa chaudière les morceaux du corps de Pélias ; mais elle suppose qu'il est besoin qu'elle adresse auparavant des prières à la

(*a*) Diod., c. 52, p. 291.

lune. En conséquence, elle conduit les jeunes filles sur le sommet du palais, en leur faisant tenir des flambeaux. Pendant ce temps-là, elle profère longuement une formule de prières afin de donner le temps aux Argonautes, que la lumière des flambeaux avertissait, d'arriver à la ville : ce qu'ils font. Ils massacrent les gardes et forcent le palais. A peine les filles de Pélias étaient descendues pour faire cuire leur vieux père, que Jason, à la tête d'une troupe de héros, se montre à elles au milieu du palais. Cette vue les consterne. Dans leur désespoir, elles allaient s'ôter la vie, si Jason ne les eût rassurées et n'eût cherché à les consoler en rejetant cet événement sur leur erreur, et non pas sur leur faute.

Jason assemble le peuple (*a*), et justifie sa conduite qu'il met en parallèle avec la cruauté dont Pélias avait usé contre sa famille. Il remet le sceptre de Pélias entre les mains d'Acaste son fils, déclare qu'il prendra soin des filles ; et en effet, il les marie aux plus distingués de ses compagnons. Alceste l'aînée épousa Admète roi de Thessalie ; Évadné, Cœnée roi de Phocide, fils de Céphale, et Amphinomé épousa Andnemon frère de Léonte. Étant parti de là pour se rendre dans le Péloponèse, près de l'isthme, Jason fit un sacrifice à Neptune et consacra à ce Dieu le navire Argo. Ayant obtenu la faveur de Créon roi de Corynthe, il acquit le droit de bourgeoisie, et se fixa dans cette ville. Comme les autres Argonautes se disposaient à retourner chacun dans leur pays, Hercule auparavant leur fit promettre par serment de se prêter les uns aux autres un mutuel se-

(*a*) Diod., c. 53, p. 296.

cours en cas de besoin, et de choisir un endroit fameux dans la Grèce pour y célébrer des jeux et y tenir une assemblée générale en honneur de Jupiter olympien, le plus grand des Dieux. Le lieu que choisit Hercule fut les champs Éléens, sur le bord de l'Alphée; il consacra cet endroit à Jupiter, le plus grand des Dieux, et il lui donna le nom d'Olympie. Il y établit des courses de chevaux et des combats gymniques (*a*). L'établissement des jeux olympiques mit le comble à la gloire dont Hercule s'était couvert dans cette expédition; ce qui lui attira l'amitié des Grecs qui vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. Il forma une puissante armée, à la tête de laquelle il parcourut l'Univers en conquérant utile à l'humanité; quoique plusieurs poëtes, amis du merveilleux, aient dit qu'Hercule seul et sans armes avait livré ces combats si fameux.

Jason, fixé à Corinthe (*b*), eut de son hymen avec Médée deux fils, Thessalus et Alcimène, et enfin un troisième plus jeune, nommé Tisandre. Médée, pendant dix années, jouit de la plus grande faveur auprès de son époux; mais l'âge peu à peu lui ravissant une partie de ses grâces, Glaucê fille de Créon, jeune princesse à la fleur de l'âge, inspira de l'amour à Jason qui la rechercha en mariage. Le père approuvant cet hymen, le jour était déjà marqué pour la célébration, lorsque Jason propose à Médée le divorce; non pas, disait-il, qu'il fût dégoûté d'elle, mais afin d'attacher la famille royale par de forts liens à ses enfans. Mais Médée, outrée de cet affront, se plaint et prend les Dieux à témoins des ser-

(*a*) Diod., p. 297. — (*b*) Ibid., c. 54, p. 97.

mens violés. Médée ayant eu ordre de partir, et ayant obtenu un jour seulement de délai (*a*), par la vertu d'herbes puissantes elle change sa figure, s'introduit dans le palais et y met le feu. La flamme porte partout le ravage, et Jason a bien de la peine à échapper. Mais Glaucê et Créon son père, environnés de feux, sont réduits en cendres. Quelques-uns rapportent que les fils de Médée avaient présenté à la nouvelle mariée des présens empoisonnés, et que, dès qu'elle les eut touchés, le feu dévora son corps et celui de son père qui était accouru à son secours. Après ce premier succès qu'eut sa vengeance, Médée ne cessa de poursuivre Jason; et elle porta sa fureur jalouse et sa barbarie si loin, que voyant que Jason avait échappé au danger, elle le précipita dans la plus noire douleur en égorgeant les enfans qu'elle avait eus de lui. Un seul échappa à ses mains sanguinaires. Ayant enseveli leurs cadavres dans le temple de Junon, elle se sauva de Corinthe pendant la nuit, et elle se retira à Thèbes auprès d'Hercule qui, garant de la parole donnée à Médée en Colchide, avait promis d'être le vengeur de la foi violée.

Jason, succombant sous le poids de ses disgrâces (*b*), s'ôta lui-même la vie. Les Corinthiens, effrayés de ces scènes tragiques, surtout à cause de la sépulture des jeunes enfans, envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir ce qu'ils avaient à faire. Le Dieu répondit qu'ils leur donnassent la sépulture dans le temple de Junon, et leur décernassent à perpétuité le culte des héros: ce qu'exécutèrent les Corinthiens. Thessalus, échappé au carnage, fut élevé chez eux. Etant ensuite allé

(*a*) Diod., p. 298. — (*b*) Ibid., c. 35.

à Iolcos, patrie de Jason, il y trouva Acaste, fils de Pélias, récemment mort. Il revendiqua la succession au trône, en vertu des droits du sang, et donna le nom de Thessaliens aux peuples de son obéissance.

Médée ayant trouvé Hercule à Thèbes, où, livré à ses fureurs, il venait de massacrer ses enfans, elle le guérit. Mais comme ce héros était opprimé par la tyrannie d'Eurysthée, Médée, désespérant de ce secours, se réfugia à Athènes chez Egée, fils de Pandion, qu'elle épousa, et dont elle eut *Médus, roi de Médie*, que d'autres font fils de Méduse. On raconte aussi qu'elle fut citée en justice par Hippotas, fils de Créon, et qu'elle fut renvoyée absoute. Quelque temps après, Thésée étant revenu de Trézène à Athènes, la chassa de sa ville comme empoisonneuse. Egée la fit accompagner, et elle passa en Phénicie, et de là dans les contrées les plus reculées de l'Asie, où elle épousa un prince puissant, dont elle eut Médus, qui succéda aux États de son père, et qui, par sa bravouve, s'acquit une gloire immortelle, et donna son nom aux Mèdes.

Diodore reconnaît qu'il y a beaucoup de variantes dans l'histoire de Médée. Quelques-uns, pour faire leur cour aux Athéniens, disent qu'elle retourna à Colchos, ayant emporté Médus son fils, qu'elle avait eu d'Egée. Que dans ce temps là Æëtès, chassé de ses États par Persée son frère, était remonté sur le trône par le secours de Médus, qui tua Persée; que ce jeune prince, à la tête d'une armée, parcourut les contrées de l'Asie au-delà du Pont, et s'empara d'un pays auquel il donna le nom de Médie (*a*).

(*a*) Diod., c. 56, p. 300.

Plusieurs auteurs prétendent que les Argonautes, après la conquête de la toison, ayant su que l'entrée du Pont était fermée par les vaisseaux d'Æëtès, avaient entrepris un voyage hardi et digne de mémoire ; qu'ils avaient remonté le Tanaïs jusqu'à sa source, et qu'ayant transporté leur vaisseau pendant un assez long espace de chemin par terre, ils l'avaient mis sur un autre fleuve, qui avait son embouchure dans l'Océan, et que, passant par le nord et gagnant le couchant, de manière à avoir le continent à leur gauche, ils étaient rentrés dans la Méditerranée par le détroit de Cadix. Ils en donnent pour preuve la vénération que les Celtes ont pour les Dioscures.

C'est même une ancienne tradition chez eux, que ces Dieux étaient abordés dans leur pays, du côté de l'Océan, parce que, dans les pays voisins de l'Océan, on retrouve les noms des Dioscures et de plusieurs Argonautes ; parce qu'enfin on trouve sur le continent, près de Cadix, des traces de leur retour. En effet, en passant près des côtes de Toscane, ils abordèrent à l'île d'Æthalie, et y creusèrent un port du nom d'*Argo*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Il y a encore, à quatre-vingts stades de Rome, un port d'Etrurie, appelé le port de *Télamon*. Près de Formies en Italie était le port d'Aëtès, aujourd'hui le port de Cajète. On ajoute, que portés par la tempête sur les syrtes, ils avaient appris de Triton, roi de Libye, à connaître la nature de cette mer, et à en éviter les écueils. En conséquence, ils lui firent présent d'un trépied sur lequel étaient gravés d'anciens caractères, et qui existait il n'y a pas encore long-temps, chez les Hespérides. D'autres poëtes, que réfute Diodore, prétendaient que les Argonautes étaient

entrés par l'embouchure du Danube, qu'ils avaient remonté jusqu'à sa source, et avaient passé de là dans un autre fleuve, par lequel ils étaient descendus dans la mer Adriatique, où le nom d'Absyrthe et des Argonautes est célèbre. Ici finit le récit de Diodore de Sicile.

On a dû remarquer, dans cette narration, qu'outre l'expédition des Argonautes, l'historien a rassemblé toutes les traditions épisodiques et dramatiques répandues en Grèce sur Jason et sur Médée. Il n'en est pas de même du poëme des Argonautiques, connu sous le nom *d'Argonautiques d'Orphée*, dont nous venons de donner l'analyse. L'auteur de cet ouvrage n'a traité que la seule conquête de la toison d'or, avec le départ, le voyage et le retour des Argonautes. Cet objet une fois rempli, le poëte abandonne Jason et Médée, à leur arrivée de Thessalie, et ne s'occupe plus des événemens qui ont suivi ce retour. Il y a dans le poëme une action unique; savoir: la conquête de la toison d'or par Jason, aidé des secours de Médée, et la défaite du fameux dragon et des taureaux qui gardaient ce dépôt. Le voyage et le retour sont subordonnés à ce but principal, et leurs circonstances ne sont que les accessoires de l'action unique, la conquête de la toison d'or. Les circonstances varient dans les deux récits [157]. Le retour des Argonautes, dans Diodore (*a*), se fait à peu près par la même route qu'ils ont tenue pour aller. Ils ont parti d'Iolcos pour se rendre à Samothrace, de là dans la Troade, où Hercule délivre Hésione; de là en Thrace, dans le pays où régnait Phinée; puis ils font voile vers le Pont. C'est

(*a*) Diod., c. 171, 172, 173, p. 286, 287, 288.

à peu près la même route qu'ils tiennent à leur retour, comme on l'a vu.

Dans le récit d'Orphée, la route pour aller en Colchide est, à quelques détails près, la même. Mais le retour est bien différent, puisqu'ils reviennent par le nord. De là ils passent dans l'Océan, puis ils reviennent dans la Méditerranée, etc. Des îles de Corfou et du Cap Malée, ils retournent à Iolcos. Ces différences viennent de ce que ce n'est point une histoire, mais un roman, où chacun a eu la liberté de tracer la route qu'il a voulu faire tenir au vaisseau qui porta Jason d'Iolcos en Colchide, et qui le ramena ensuite chez Pélias à Iolcos. Au reste, Diodore convient qu'il y avait bien des manières de conter ce fameux voyage, et qu'il existait de grandes discordances entre tous les récits qu'on faisait du voyage de Jason et des aventures de Médée, qui fournissaient le sujet de plusieurs pièces tragiques, et il convient que, dans toutes les anciennes fables (*a*), on ne peut se flatter de trouver cette concordance, qui ramène tous les faits à l'unité simple, qui caractérise la vérité. Ainsi, dit-il, on ne doit pas s'étonner que souvent nous soyons en contradiction avec les récits de certains historiens et de certains poëtes. Il serait trop long et en même temps très-inutile, ajoute Diodore, de rapporter ici les différentes histoires qu'ont débitées sur Médée une foule d'écrivains. Nous nous bornerons seulement à quelques variantes du récit de l'expédition des Argonautes. L'auteur parle ensuite d'un retour par le nord et par l'Océan, à peu près tel que celui qui est

(*a*) Diod., l. 4, c. 180, p. 299; c. 172, p. 288.

décrit dans le poëme d'Orphée (*a*). Il suppose que les Argonautes, après avoir enlevé la toison, remontèrent le Tanaïs jusqu'à sa source, et par le moyen d'un autre fleuve avaient été conduits dans l'Océan ou dans la mer du Nord, qu'ils avaient regagné le couchant ou l'Océan Atlantique, et étaient revenus, par le détroit de Cadix, dans la mer Méditerranée.

Il en apporte des preuves, tirées des dénominations que gardent encore les lieux par où les Argonautes ont passé, et qui appartiennent aux noms, soit du vaisseau Argo, soit à ceux de plusieurs des héros de cette expédition. Il les fait même toucher les syrtes de Libye, contre lesquels la tempête les porte, comme Virgile suppose que les Troyens y furent portés en sortant de Sicile (*b*).

D'autres auteurs ne leur faisaient pas prendre un si long détour, mais simplement remonter le Danube jusqu'à sa source, et de là se rendre dans la mer Adriatique, par une autre branche de ce fleuve.

Cette dernière marche est presque celle que leur trace Apollonius, qui d'ailleurs semble n'avoir fait en grande partie qu'amplifier le poëme d'Orphée, à quelques circonstances près : telles que celles de la mort d'Absyrthe, ou du cocher céleste, tué par Jason, près des îles Electrides et des bords de l'Eridan (*c*), circonstance qui prouve que la mort de Phaéton et celle d'Absyrthe sont une même fable reproduite sous des noms différens [158]. Du reste, Apollonius fait, comme Orphée, voyager les Argonautes par les côtes de Toscane,

---

(*a*) Diod., l. 4, c. 180, p. 300. — (*b*) Ibid., c. 181, p. 300. — (*c*) Apollon, l. 4, v. 290, 315, 470, 507.

par la Sicile, par les embouchures du Pô, près des lieux, dit le poëte, où Phaéton fut foudroyé (*a*), et où pleurent les Héliades, dont les larmes se changent en ambre (*b*). Ils passent aussi près des bouches du Rhône, et des côtes de Ligurie (*c*), par l'île de Circé (*d*), dans l'île des Phéaciens (*e*). Enfin Apollonius leur fait lever toute la carte dont Orphée, dans ses Argonautiques, avait tracé le plan pour le retour des Argonautes (*f*). Il ajoute seulement une circonstance, c'est celle de la tempête dont sont accueillis près du Péloponèse les Argonautes, et qui les pousse sur les sables de Libye (*g*), conformément à un des récits dont nous a parlé Diodore. Ce morceau forme un assez long épisode, qu'Apollonius ajoute au récit d'Orphée, pour rendre son poëme plus intéressant. Cette digression finie, le poëte nous montre les Argonautes qui gagnent la mer Carpathienne (*h*) et celle de Crète, où ils abordent (*i*). Ils passent au milieu des îles Sporades à Anaphê (*j*); puis côtoyant l'Attique, Aulis, l'Eubée et le pays des Locriens Opuntiens, ils touchent enfin les rives de Pagasse, d'où ils étaient partis (*k*).

On voit encore, dans ce poëme, une action unique; savoir, l'expédition en Colchide et la conquête de la toison d'or, avec le départ et le retour des Argonautes. Toutes les actions particulières, qui sont décrites dans ce poëme, y entrent comme moyens, et font autant de parties d'un tout, ou d'un poëme unique, qui résulte de leur ensemble. Elles se confondent dans l'unité du

---

(*a*) V. 598. — (*b*) V. 605. — (*c*) V. 626. — (*d*) V. 647. — (*e*) V. 690. — (*f*) V. 770. — (*g*) V. 1235. — (*h*) V. 1635. — (*i*) V. 1690. — (*j*) V. 1765. — (*k*) V. 1780.

sujet, et s'y trouvent attachées comme épisodes. Tout ce qui est arrivé à Jason et à Médée, depuis le retour des Argonautes à Iolcos ou à Pagase, est absolument étranger aux deux poëmes grecs qui nous restent sous le nom d'*Argonautiques*. Nous avons donné une analyse détaillée du premier. Nous y joindrons celle du second, ou des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes [159], qui imita Orphée, comme lui-même fut ensuite imité par Valérius Flaccus, poëte latin.

ARGONAUTIQUES.

CHANT PREMIER.

Apollonius [160] commence par une invocation au Dieu même qu'il va chanter, ou au soleil, Apollon, chef des muses, et divinité tutélaire des poëtes. Il fixe dès les premiers vers, ou dans la proposition, le but de l'action unique qui fait l'objet de ses chants. Il va, dit-il, célébrer la gloire d'anciens héros qui, par ordre du roi Pélias, se sont embarqués sur le vaisseau Argo [161], celui-là même dont l'image est aux cieux, à la conquête de la toison d'or que portait un bélier (*a*), également placé aux champs de l'Olympe. Car le vaisseau Argo et le bélier à toison d'or sont, comme on le sait, deux constellations. C'est à travers les roches Cyanées, et par l'entrée du Pont-Euxin, qu'il trace la route de ces hardis voyageurs (*b*).

(*a*) Apollon., l. 1, v. 4. — (*b*) V. 2.

Un oracle avait appris à Pélias [162] qu'il périrait de la main de l'homme qui se présenterait à lui un pied chaussé et l'autre nu (*a*) : ce qui arriva à Jason, lorsqu'il se rendit à l'invitation que lui fit Pélias d'assister à un sacrifice qu'il faisait à Neptune son père, et aux autres divinités (*b*) ; car en passant le fleuve Anurus, il perdit une de ses chaussures, qui resta dans le limon du fleuve (*c*). Aussitôt que Pélias l'aperçut, il reconnut bientôt l'homme que lui avait signalé l'oracle, et il lui proposa l'entreprise d'une navigation périlleuse, dont il espérait qu'il ne reviendrait jamais (*d*).

Apollonius supprime les détails de construction du fameux vaisseau dont Minerve donna le dessin et dont les anciens poëtes, dit-il, avaient déjà donné la description. Il entre tout de suite dans l'énumération des noms des différens héros qui partirent avec Jason pour cette conquête et dans celle des mers et des régions que traversèrent les Argonautes. Il prie les muses de le soutenir dans ce travail et de l'inspirer (*e*).

Il nomme, à la tête de tous les voyageurs, Orphée, fils de Calliope, chantre de Thrace [163], qui, par la force harmonieuse de ses chants, fit autrefois tant de prodiges ; qui suspendait le cours rapide des fleuves, et attirait à sa suite les arbres qui se mouvaient en cadence (*f*).

Ce fut le centaure Chiron qui conseilla à Jason de prendre pour son compagnon de voyage Orphée, dont les talens ne pouvaient manquer d'être pour lui d'un grand secours, dans ses pénibles travaux (*g*).

(*a*) V. 8. — (*b*) V. 13. — (*c*) V. 10. — (*d*) V. 17. — (*e*) V. 22. Hygin fab. 14. Apollod., l. 1. — (*f*) Apollod., v. 30. — (*g*) V. 33.

Il est bon de remarquer ici, que le centaure Chiron, qui avait été l'instituteur de Jason, comme il le fut d'Esculape, ou du serpentaire, lequel porte le double nom de *Jason* et d'*Esculape*, est placé sur la même ligne horizontale que le serpentaire Jason et que l'*Ingéniculus*, qui porte le nom d'*Orphée;* c'est-à-dire, qu'ils montent ensemble et ouvrent la marche de la nuit, qui précède le jour de l'équinoxe de printemps.

Après Orphée, le poëte nomme Astérion, fils de Cométès, né près des rives de l'Apidanus et de l'Énipée en Thessalie (*a*); puis Polyphème qui était venu de Larisse. Ce terrible fils d'Élatus avait dans sa jeunesse combattu dans la guerre des lapithes contre les centaures. Les années, qui avaient usé une partie de sa force, n'avaient point éteint l'ardeur bouillante de son courage (*b*).

On vit aussi arriver Iphiclus, oncle de Jason, qui crut devoir aux liens du sang d'entrer dans cette périlleuse expédition (*c*). Admète, qui régnait à Phères, et dont Apollon garda les troupeaux, se joignit aux autres Argonautes. Après eux parurent les fils de Mercure, Eurytus et Échion, partis d'Alopê. Ils furent suivis du fils d'Ætalus (*d*), et de Coronus fils de Cénée. Ce dernier égalait en bravoure son valeureux père qui avait péri dans la guerre contre les centaures (*e*). Le devin Mopsus, fils d'Ampycus et de Chloris (*f*); Eurydamas, fils de Ctimenus; Ménétius, fils d'Actor, Eurytion, et le robuste Éribotès, accompagnés du brave Oileus, voulurent aussi être de cette expédition (*g*). Canthus vint d'Eubée, envoyé par Canéthus, fils d'Abas, mais sans

---

(*a*) V. 38. — (*b*) V. 44. — (*c*) V. 48. — (*d*) V. 54. — (*e*) V. 64. — (*f*) Pausan. Heliac. 1, p. 165. — (*g*) Apoll., v. 75.

espoir de retour dans sa patrie : car le destin l'avait réservé, ainsi que Mopsus, à périr en Afrique, et à trouver un tombeau dans des lieux aussi éloignés de la Colchide, que le levant est distant du couchant (*a*). Après eux vinrent Clytius et Iphitus, fils d'Eurytus et d'Antiope, rois d'OEchalie ; et les deux fils d'Æaque, Pelée et Télamon (*b*). L'Attique envoya le belliqueux Butès, fils de Téléon, et Phalerus, habile à manier la javeline (*c*). Quoique Alcon, père de ce dernier, n'eût d'autre soutien de sa vieillesse, que ce fils unique, il ne balança pas à s'en séparer, et il voulut qu'il partageât la gloire de cette expédition avec les autres héros (*d*). Parmi les chefs les plus distingués, on comptait le pilote même de ce vaisseau, Tiphys, fils de Phorbas, suivant les uns, d'Agnéus, suivant d'autres, navigateur habile dans l'art de prédire les vents et les tempêtes (*e*); et Argus, fils d'Arestor, qui avait construit le vaisseau sous la direction de Minerve (*f*).

A leur suite parurent Phléias, fils de Bacchus et d'Ariadne, qui avait son palais près des sources de l'Asopus. On vit aussi arriver d'Argos Talaüs et Aréius, fils de Bias (*g*), et le brave Léodocus (*h*). Hercule ne dédaigne pas d'associer sa gloire à celle du fils d'Eson, sans attendre l'ordre d'Eurysthée ; il dépose le fameux sanglier d'Érymanthe, qu'il avait chargé sur ses épaules [164], et il s'empresse de s'embarquer, accompagné du jeune Hylas, qui portait son arc et ses flèches (*i*). Après lui viennent Nauplius, issu du sang de Danaüs,

---

(*a*) V. 35. — (*b*) V. 90. — (*c*) V. 96. — (*d*) V. 100. — (*e*) V. 108. — (*f*) V. 112. — (*g*) Pausan. Corinth., p. 50, 63. — (*h*) Apoll., v. 119. — (*i*) V. 122, 132.

par Amymone sa mère, qui eut commerce avec Neptune; Idmon l'Argien, fils d'Apollon et de Cyrène, d'autres disent d'Astérie, devin instruit dans l'art des augures : quoiqu'il sût le sort qui l'attendait, il ne voulut pas ternir sa gloire par le refus d'assister à cette glorieuse expédition (*a*). Sparte envoya les fameux fils de Léda, Castor et Pollux, l'un célèbre par sa force et son courage, l'autre par son habileté à manier les chevaux. Léda leur mère consentit d'autant plus volontiers à leur départ, qu'elle ne voyait rien dans cette entreprise qui ne fût digne des efforts de héros nés du sang de Jupiter (*b*). Lincée et le bouillant Idas, fils d'Apharée, vinrent déployer leur grand courage, guidés par la confiance qu'ils avaient en leurs forces l'un et l'autre. Lyncée avait sur son frère et sur tous les autres hommes l'avantage d'avoir une vue extrêmement perçante, et qui pénétrait à travers la terre (*c*). Périclyménus, l'aîné des fils de Nelée, s'achemina aussi à cette conquête. Neptune lui avait donné la faculté de prendre dans les combats telle forme qu'il jugerait à propos, et d'immenses forces (*d*). Aphidamas et Céphée vinrent d'Arcadie. Ils étaient tous deux fils d'Aleus; ils furent suivis d'Ancée, fils de Lycurge; il était remarquable par son armure. Une peau d'ours du mont Ménale couvrait son corps (*e*); et il tenait à la main une hache redoutable. On y distinguait aussi Augias, fils du soleil, prince avide d'or, et qui désirait voir la Colchide et le prince qui régnait sur ces riches contrées (*f*).

Astérion et Amphion, fils d'Hyperasius, vinrent de

(*a*) V. 134, 139, 145. — (*b*) V. 146, 150. — (*c*) V. 155. — (*d*) V. 156, 160. — (*e*) V. 165, 169. — (*f*) V. 175.

Pellène en Achaïe, et après eux, Euphémus, fils de Neptune, connu par sa légèreté à la course. Il eût couru sur la surface des flots sans se mouiller les pieds (*a*). On vit aussi paraître deux autres fils de Neptune, Erginus et le fier Ancée, tous deux également habiles à combattre et à faire manœuvrer un vaisseau (*b*). Ils furent suivis du célèbre Méléagre, fils d'OEnée et de Laocoon son oncle. On comptait Méléagre pour un des premiers, après Hercule, pour le courage et la force héroïque (*c*). Là étaient aussi Iphiclus, fils de Thestius, et Palémon, fils de Lernus, du sang de Vulcain (*d*).

On vit venir de Phocide, Iphitus fils de Naubolus, qui avait donné l'hospitalité à Jason, lorsqu'il alla consulter l'oracle d'Apollon, sur les moyens d'exécuter son entreprise (*e*). Zethus et Calaïs, fils de Borée et d'Orythie, fille d'Érecthée, vinrent aussi. Ils passaient pour avoir des ailes à la tête et aux pieds; et leurs cheveux flottaient au gré des vents (*f*).

Le fils de Pélias lui-même (*g*) s'indigna de rester oisif dans le palais de son père. Il voulut, ainsi qu'Argus, monter avec les autres le vaisseau qui devait porter en Colchide cette foule de héros destinés à partager les dangers et la gloire de Jason, et que l'antiquité célébra dans la suite sous le nom de *Minyens* et d'*Argonautes* (*h*).

Après avoir fait l'énumération des principaux chefs de l'expédition de Jason, le poëte nous peint ces hardis navigateurs qui se rendent au rivage, au milieu d'une

---

(*a*) V. 176, 184. — (*b*) V. 189. — (*c*) V. 197. — (*d*) V. 203. — (*e*) V. 210. — (*f*) V. 211, 219, 223. — (*g*) V. 225, et Hygin, fab. 24. — (*h*) Apoll., v. 231.

foule immense de peuple, qui forme des vœux au ciel pour le succès de leur voyage, et qui déjà présage la ruine d'Aëtès, s'il s'obstine à leur refuser la riche toison qu'ils vont chercher sur ces rives éloignées (*a*). Les femmes surtout versent des larmes à leur départ, et plaignent le vieil Éson et son épouse Alcimède, père et mère de Jason. Le poëte s'attache à nous peindre le tableau attendrissant de cette séparation, et la fermeté de Jason, qui cherche à consoler (*b*) les personnes qui lui sont chères, et surtout sa mère qui lui avait exprimé ses regrets et ses craintes dans un discours des plus touchans (*c*), en même temps qu'elle le serrait entre ses bras et l'arrosait de ses larmes. Les femmes de sa suite imitaient sa douleur, et les esclaves, chargés d'apporter les armes de son fils, gardaient un morne silence, et n'osaient lever les yeux (*d*).

Jason, toujours ferme dans sa résolution, rappelle à sa mère les espérances que lui a données l'oracle, et celles qu'il met dans la force et le courage des héros qui l'accompagnent. Il la prie de sécher ses larmes qui pourraient être prises pour un augure défavorable par ses guerriers. En achevant ces mots, il s'échappe à ses embrassemens (*e*), et on l'aperçoit à travers la foule du peuple qui l'accompagne, tel qu'Apollon, lorsqu'il marche au milieu des chœurs sacrés de Délos, ou qu'il s'avance le long des rives du Xanthe en Lycie (*f*). La multitude fait retentir les airs de cris de joie, qui présagent d'avance ses succès. La vieille prêtresse de *Diane conservatrice*, Iphias, lui prend la main et la baise

---

(*a*) V. 235, 245, 250. — (*b*) V. 266. — (*c*) V. 269, 276, 290. — (*d*) V. 267, 293. — (*e*) V. 300, 306. — (*f*) V. 309.

sans pouvoir jouir du bonheur de lui parler, tant la foule le presse.

Déjà ce héros a gagné le port de Pagase, où mouillait le vaisseau Argo (*a*), et où les guerriers ses compagnons l'attendaient. Il les assemble et les harangue. Il leur propose, avant toutes choses, de se nommer un chef qui se charge de commander à toute la troupe, de veiller à ses besoins, et de traiter, s'il est nécessaire, au nom de tous avec les étrangers (*b*). Tout le monde jette les yeux sur Hercule qui était assis modestement au milieu d'eux, et tous d'une commune voix le proclament leur chef. Celui-ci fait faire silence, déclare qu'il n'acceptera point cette dignité, et qu'il ne souffrira pas non plus qu'aucun autre l'accepte que celui qui les a tous réunis; qu'à lui seul est dû cet honneur (*c*).

Tout le monde approuve ce conseil généreux, et Jason se lève pour témoigner à l'assemblée sa joie et sa reconnaissance (*d*). Il annonce que rien ne retardera plus leur départ. En attendant, il les invite à faire un sacrifice au Dieu du soleil, ou à Apollon (*e*), sous les auspices duquel ils vont s'embarquer, et à qui il fait dresser un autel (*f*). Aussitôt Jason se met à exécuter ce qu'il a proposé.

Le poëte entre ici dans quelques détails sur les préparatifs préliminaires de l'embarquement (*g*). Nous n'avons pas cru devoir les rapporter ici, quoiqu'intéressans pour l'érudition, parce qu'ils tiennent plutôt à la manœuvre des anciens qu'à la partie astronomique du poëme. On tire au sort la place des rameurs; Hercule a

---

(*a*) V. 316, 319. — (*b*) V. 331, 340. — (*c*) V. 344, 347. — (*d*) V. 350. — (*e*) V. 353. — (*f*) V. 360, 363. — (*g*) V. 365, 375, 385, 393.

celle du milieu (*a*), et Tiphys prend sa place au gouvernail.

Cette opération faite, on rassemble des pierres près de la mer, pour former un autel à Apollon qui préside à l'embarquement. On réunit aussi des branches d'olivier; on conduit deux bœufs qui doivent servir de victimes. Ici est la prière que Jason adresse au soleil, son aïeul, Dieu de Pagase, à qui il promet, à son retour, autant de taureaux qu'il ramènera avec lui de compagnons (*b*). Il le conjure d'accorder sa protection à leur entreprise, et de leur procurer les vents heureux qui doivent leur en assurer le succès (*c*). Hercule et Ancée assomment les deux bœufs qui tombent du coup : on les égorge aussitôt, on les dépouille; on en coupe la chair en morceaux, et on brûle les parties qui doivent être consumées. Le devin Idmon en voit monter avec plaisir la flamme et la fumée, et il en tire les plus heureux présages (*d*). Il ne dissimule pas cependant les dangers dont sera accompagnée cette entreprise, et le sort qui lui est réservé à lui-même; mais la gloire qui l'attend le console de la mort qui le menace (*e*).

Cependant le soleil penchait vers le terme de sa carrière, et approchait du moment où la nuit allait étendre ses sombres voiles sur les campagnes. Les navigateurs se couchent sur le rivage ; on leur sert à boire et à manger, et ils égaient le festin par des propos enjoués (*f*). Jason seul paraissait rêveur et profondément occupé des soins importans dont il était chargé. Idas, qui le remarque, lui adresse un discours qui contient quelques reproches, et qui exprime de sa part une orgueilleuse confiance (*g*).

(*a*) V. 397, 401. — (*b*) V. 418. — (*c*) V. 422, 424. — (*d*) V. 432, 439. — (*e*) 441, 447. — (*f*) 450, 459. — (*g*) 461, 470.

Le reste de la troupe en parut choqué, et Idmon, prenant la parole, le reprend de son insolence; car il semble braver les Dieux qu'il dit être de moins sûrs garans de la victoire que sa lance et son bras. Il lui rappelle divers exemples de la vengeance qu'ont tirée les Dieux d'une semblable témérité (*a*). Idas répond à ces sages avis par un sourire moqueur et par des invectives. La dispute allait devenir sérieuse si les autres Argonautes, et Jason surtout, n'y eussent mis fin (*b*).

Orphée principalement coupe court à tout par ses chants harmonieux. Il commence par chanter le débrouillement du chaos (*c*), la formation du ciel et de la terre, et la séparation qui fut faite des eaux rassemblées dans le bassin des mers. Il nous peint, dans les régions sublimes de l'éther, le soleil, la lune et les astres qui commencent leur carrière. Il décrit ici-bas la formation des montagnes, l'écoulement des fleuves qui roulent avec bruit l'onde qui s'échappe de l'urne des naïades (*d*). Il chante le règne antique d'Ophion et d'Eurynome, fille de l'Océan, qui siégeaient sur les sommets glacés du mont Olympe, et qui furent forcés de céder leur place, l'un à Saturne, et l'autre à Rhéa, et de se précipiter dans les flots de l'Océan. Ceux-ci régnèrent quelque temps sur les Dieux, dont ils firent le bonheur jusqu'à ce qu'ils eussent laissé leur sceptre à Jupiter. Ce dernier, encore enfant, était nourri dans l'antre de Dictée. Les enfans de la terre, les redoutables Cyclopes, n'avaient pas encore armé ses mains de la foudre qui assure sa force victorieuse, et qui fait sa principale gloire (*e*).

(*a*) V. 484. — (*b*) 485, 494. — (*c*) 496. — (*d*) 502. — (*e*) V. 511.

Orphée avait fini ses chants, et les Argonautes, avides de l'entendre, restèrent en silence, avançant la tête, et toujours l'oreille attentive, comme s'il chantait encore, tant ses accents harmonieux avaient fait une forte impression dans leur ame. Aussitôt on apporte le vin destiné aux libations, et on se livre au sommeil à l'ombre des voiles que la nuit a déjà étendues sur la terre (*a*).

A peine les premiers rayons du jour ont doré les sommets du mont Pélion; à peine le vent frais du matin a agité la surface des eaux, que Tiphys, pilote du vaisseau, éveille l'équipage, l'avertit de se rembarquer et de se saisir de la rame (*b*).

Chacun s'empresse de partir et de prendre le poste qui lui a été marqué. Au milieu se placent Ancée et Hercule : ce dernier pose près de lui sa terrible massue : le poids de ce héros fait enfoncer plus profondément le vaisseau au moment où il y entre (*c*). Déjà on tire les cables, et on fait des libations dans la mer. Jason tourne encore vers sa patrie ses yeux mouillés de larmes. Ici le poëte nous décrit la manœuvre des rameurs qui frappent les flots du tranchant de la rame, en se mouvant en mesure aux sons harmonieux de la lyre d'Orphée qui encourage leurs efforts. L'onde blanche d'écume semble murmurer sous la rame qui la tranche, et bouillonne sous la quille du vaisseau, qui laisse après elle de longs sillons (*d*).

Tous les Dieux, ce jour-là, fixaient leurs regards sur la mer et sur le vaisseau qui portait l'élite des héros de leur siècle, lesquels avaient osé former une entreprise

---

(*a*) V. 518. — (*b*) V. 523. — (*c*) V. 533. — (*d*) V. 546.

aussi hardie. Les nymphes du Pélion contemplaient avec étonnement, du sommet de leurs montagnes, le navire construit par la sage Minerve, et les héros courbés sur la rame (*a*). Chiron lui-même [165], fils de la nymphe Phylira, descend de la montagne vers le rivage de la mer, où se brise l'onde écumante qui vient mouiller ses pieds.

Chiron les encourage et fait des vœux pour leur heureux retour. Il avait à ses côtés son épouse qui portait entre ses bras le jeune Achille qu'elle présentait à Pélée, son père (*b*).

Cependant le vaisseau, dirigé par les soins de l'habile pilote Tiphys qui tenait en main le gouvernail, était sorti du port, et avait dépassé le cap Tisée (*c*), consacré à Diane, divinité tutélaire d'Iolcos, et conservatrice des navigateurs. Le fils d'OEagrus célèbre sa gloire dans ses chants religieux qu'il accompagne des accords de sa lyre. Les poissons, sensibles à l'harmonie des chants d'Orphée, suivent le vaisseau que pousse un vent favorable. Tel on voit un troupeau dans les champs suivre les pas du pasteur qui le ramène aux bergeries, et qui le précède en jouant sur sa flûte des airs champêtres (*d*).

Déjà les côtes de la Thessalie s'abaissaient derrière eux dans un horizon lointain, ainsi que les roches escarpées du Pélion, qu'ils avaient dépassées. Ils voient s'élever d'un côté, au milieu des eaux, l'île de Sciathos, et de l'autre les côtes du continent, où est bâti Magnésie, et sur lesquelles est élevé le tombeau de Dolope. Ils y abordèrent vers le coucher du soleil, poussés par un vent favorable (*e*), et ils y firent un sacrifice aux mânes

---

(*a*) V. 557. — (*b*) V. 558. — (*c*) 560, 568. — (*d*) V. 579. — (*e*) V. 586.

de ce héros. La mer était grosse, et ils restèrent deux jours sur ce rivage. Ils se rembarquèrent le troisième jour. Ce lieu porte encore un nom qui rappelle le souvenir du départ du navire Argo (*a*). Ils rangèrent sur leur gauche la côte où est bâtie Mélibée, le mont Omolê et l'embouchure du fleuve Amyrus. Ils découvrent les golfes voisins du mont Ossa et de l'Olympe ; ils passent pendant la nuit au-delà de la chaîne des collines de Pallène, qui se terminent près du cap Canastrée. Au point du jour, ils aperçoivent assez obscurément les sommets du mont Athos en Thrace, qui projette son ombre jusqu'à Myrina dans l'île de Lemnos. Ils abordèrent dans cette île fameuse par la fable des Lemniades (*b*), que le poëte prend de là occasion de raconter, ainsi que le massacre général des hommes, exécuté par ces femmes féroces. Le vieux Thoas seul fut épargné par sa fille Hypsipile, qui devint reine de l'île. Apollonius raconte aussi le stratagème dont usa cette fille tendre, pour conserver son père et s'épargner elle-même un crime. Forcées de cultiver elles-mêmes leurs champs, et de se défendre par leurs propres armes, ces femmes se mirent en état de soutenir l'attaque de leurs voisins, et surtout des Thraces dont elles redoutaient la vengeance. Lorsqu'elles aperçurent le vaisseau Argo approcher de l'île, elles se précipitèrent hors de leur ville vers le rivage pour repousser, les armes à la main, ces étrangers qu'elles prirent d'abord pour les Thraces. A leur tête marchait la fille de Thoas, couverte de l'armure de son père (*c*). Les Argonautes leur envoient un héraut ; c'était Éthalide,

---

(*a*) V. 591. — (*b*) 608, 621. — (*c*) V. 638.

fils de Mercure, à qui son père avait accordé le privilége tout particulier de n'oublier rien de ce qu'il pouvait avoir vu lors même qu'il serait descendu dans l'empire des morts, et qu'il aurait traversé le Léthé et l'Achéron; et de passer successivement du séjour ténébreux de Pluton à l'empire de la lumière. Ce fut lui qui fut chargé de se présenter à Hypsipile au nom des Argonautes, pour l'inviter à les recevoir dans leur île en ce moment où le jour était déjà vers son déclin (*a*). Les Lemniades se rendent de toutes les parties de la ville à l'assemblée qu'avait convoquée leur reine. Celle-ci, les trouvant réunies autour d'elle, leur adresse un discours dont le but est de leur persuader de donner aux Argonautes les subsistances dont ils peuvent avoir besoin, et les provisions qu'ils voudront charger sur leur vaisseau; mais de ne pas les recevoir dans leur ville. Elle leur insinue qu'il est de leur honneur de ne pas les instruire de l'événement tragique qui s'est passé dans leur île, et de ne pas souffrir que la renommée aille le publier au loin. C'est pour cet objet seulement que je vous ai assemblées, leur dit-elle; s'il en est quelqu'une parmi vous qui ait un meilleur avis à donner, qu'elle se lève et qu'elle le propose. Elle dit, et s'assied sur le trône de son père (*b*). Polyxo, sa vieille nourrice [166], appuyant sur un bâton ses pas chancelans, se lève empressée qu'elle est de parler. Elle appuie l'opinion de la reine qui veut qu'on accorde à ces étrangers toutes les provisions dont ils peuvent avoir besoin. Mais en même temps, elle leur insinue qu'elles ne pourront pas toujours se passer

---

(*a*) V. 651. — (*b*) V. 667.

d'hommes ; que le soin de leur propre défense exige qu'elles ne laissent pas leur population s'affaiblir : car bientôt elles seraient à la merci des étrangers leurs ennemis. Elle dit que, pour elle, le sacrifice de sa vie est déjà fait ; qu'elle est au bord de son tombeau ; mais qu'elle livre son conseil aux réflexions de celles qui sont plus jeunes ; qu'une occasion heureuse se présente en ce moment à elles ; qu'elles doivent la saisir et confier à ces nouveaux hôtes le soin de les défendre et l'administration de leur État. Ce discours est accueilli par les plus vifs applaudissemens et par un assentiment si général, qu'on ne pouvait douter jusqu'à quel point il avait été goûté par toutes les femmes (*a*).

Hypsipile, ne pouvant plus ignorer l'intention de l'assemblée, dépêche Iphinoë vers les Argonautes pour inviter de sa part leur chef à se rendre à son palais, afin qu'elle l'instruise des bonnes dispositions des femmes de Lemnos, et pour engager même tous ses compagnons à accepter des établissemens dans leur ville et dans leur île. Iphinoë remplit le message, et, pressée de répondre aux questions de ces étrangers, elle leur dit qu'elle est envoyée vers eux par la fille de Thoas, afin d'inviter leur chef, quel qu'il soit, à se rendre à son palais pour y entendre des propositions et des offres qui ne peuvent que leur être agréables (*b*).

Jason se rend à l'invitation, et, pour paraître devant la princesse, il se couvre d'un magnifique manteau brodé par Minerve elle-même, et dont cette Déesse lui avait fait présent. Le poëte s'amuse ici à nous décrire tous les

---

(*a*) V. 675, 697. — (*b*) V. 716.

tableaux mythologiques que la Déesse y avait artistement tracés dans une broderie riche et éclatante. On y voyait représentés les Cyclopes forgeant les foudres de Jupiter (*a*); les deux fils d'Antiope, Amphion et Zéthus, qui, au son de sa lyre, bâtissaient les murs de Thèbes; Vénus armée du bouclier de Mars, d'un poli si luisant qu'il réfléchissait le tableau de ses charmes; la guerre des Taphiens contre Électryon et l'enlèvement de ses bœufs (*b*). Plus loin, on distinguait une course de chars; c'étaient ceux de Pélops et d'OEnomaüs. Hippodamie devait être le prix. Dans un autre endroit, on voyait Apollon qui perçait de ses traits le géant Titye qui avait voulu outrager Latone. Enfin on voyait Phryxus et son fameux bélier. Tels étaient les sujets variés que Minerve s'était plue à retracer sur le riche manteau qu'elle avait donné à Jason (*c*). Ce héros prit aussi en main la lance dont Atalante lui avait fait présent, lorsqu'elle le reçut sur le mont Ménale. Jason, ainsi armé, s'avance vers la ville où Hypsipile tenait sa cour. Arrivé aux portes, il trouve une foule de femmes des plus distinguées qui l'attendaient, et au milieu desquelles il s'avance, les yeux modestement baissés, jusqu'à ce qu'il fût introduit dans le palais de la princesse. A peine s'y présente-t-il, que les portes s'ouvrent pour le recevoir, et qu'Iphinoë, chargée de l'introduire, s'empresse de le conduire à la reine, vis-à-vis de laquelle était un siége sur lequel on le place (*d*). La princesse le regarde en rougissant, et lui adresse un discours plein d'affection. Elle lui demande pourquoi lui et sa troupe restent hors des murs

---

(*a*) V. 734. — (*b*) V. 751. — (*c*) V. 765. — (*d*) V. 790.

de sa ville. Elle l'assure qu'ils n'ont rien à redouter de la part des hommes ; qu'il n'en existe plus aucun dans leur île (*a*). Ici, au lieu de lui dire comment elles s'en sont défaites, elle imagine un conte duquel il résulte que tous les hommes étaient passés dans la Thrace pour une expédition ; qu'ils en avaient enlevé toutes les filles, et que, de retour dans leur île, ils s'étaient tellement attachés à leurs captives, qu'ils avaient fini par se dégoûter de leurs femmes, et même par les maltraiter, elles et leurs enfans légitimes. Enfin (*b*), ajoute-t-elle, un Dieu nous a inspiré le courage de fermer nos portes à ces hommes perfides et ingrats, lorsqu'à leur retour d'une nouvelle expédition en Thrace, ils voulurent rentrer dans nos murs. Nous voulûmes les forcer par-là à prendre à notre égard les sentimens honnêtes qu'ils nous devaient, ou à s'exiler loin de notre île avec nos rivales. Nous leur avons renvoyé ce qui restait encore de mâles parmi nous, et tous ont pris le parti de se retirer en Thrace. Ainsi rien ne s'oppose à ce que vous vous établissiez parmi nous, et que vous succédiez aux États de Thoas mon père. Cette île n'est pas à dédaigner ; car elle est, par son sol, la plus fertile de la mer Égée. Allez, reportez mes offres à vos compagnons (*c*), et ne restez pas plus long-temps hors de nos murs.

Jason remercie la princesse des offres généreuses qu'elle veut bien lui faire, et il consent d'accepter les secours et tous les approvisionnemens qu'elle leur promet. Quant au sceptre de Thoas, il l'invite à le garder ; non pas qu'il le dédaigne, mais parce qu'une expé-

---

(*a*) V. 794. — (*b*) V. 820. — (*c*) V. 831.

dition périlleuse l'appelle ailleurs. En achevant ce discours, il touche la main droite de la reine, et s'empresse de retourner vers ses vaisseaux. Une foule de jeunes personnes se pressent autour de lui en exprimant leur joie, et le suivent jusqu'aux portes (*a*). En même temps, des voitures chargées portent aux vaisseaux les présens de la reine dont les bonnes intentions pour les Argonautes sont déjà connues par le récit que leur a fait Jason. Un accueil aussi favorable les touche. On se rend au palais de la reine; ce n'est que repas et que danses dans toute la ville. On sacrifie à Vénus et à Vulcain son époux, sous la protection duquel est l'île de Lemnos. L'attrait du plaisir retient les Argonautes plusieurs jours, et les attache à cette terre enchanteresse. Mais le sévère Hercule, qui était resté à son bord avec l'élite de ses amis, les rappelle à leur devoir et à la gloire qui les attendait sur les rives de la Colchide (*b*). Les reproches qu'il fait à la troupe sont écoutés sans murmure, et on se prépare à partir. Ici le poëte nous fait le tableau de la douleur des femmes au moment de la séparation, et trace l'expression des vœux qu'elles forment pour l'heureux retour de ces hardis voyageurs. Hypsipile baigne de ses larmes les mains de Jason, et lui fait de tendres adieux. Elle lui répète que, si jamais il lui prend envie de revenir dans son île, il peut toujours compter sur le sceptre de Thoas, qu'elle remettra entre ses mains. Au reste, quelque part que tu sois, lui dit-elle, souviens-toi d'Hypsipile; et, avant de partir, prescris-moi ce que je dois faire en cas que je devienne mère (*c*). Jason lui répond que, si elle met au

---

(*a*) V. 845. — (*b*) V. 865, 874. — (*c*) V. 898.

monde un enfant mâle, il désire qu'elle l'envoie à Iolcos chez son père et sa mère, s'ils vivent encore, afin qu'il soit pour eux une consolation durant son absence. Il dit, et aussitôt il s'élance sur son vaisseau, à la tête de tous ses compagnons qui s'empressent de prendre en main la rame. On coupe le cable, et déjà le vaisseau s'éloigne de l'île (*a*).

Ils abordent, le soir, à Samothrace, île où régnait Électre. Orphée leur avait conseillé de s'y rendre, afin de se faire initier aux augustes mystères de cette île avant d'entreprendre une navigation aussi périlleuse. Ici, le poëte s'arrête par respect, et n'ose en dire davantage pour ne pas révéler le secret des mystères (*b*). En conséquence, il continue sa narration, et il fait voyager ses navigateurs entre la Thrace et l'île d'Imbros, en cinglant vers le golfe Mélas ou noir. Ils arrivent, sur le soir, à la Chersonèse de Thrace, et ils entrent dans l'Hellespont, laissant à leur droite le mont Ida et les champs de la Troade (*c*). Ils côtoient les rivages d'Abydos, de Percota, d'Abarnis et de Lampsaque. Il y a dans la Propontide une île élevée, assez voisine des riches plaines de Phrygie, qu'arrose l'Æsépus. Là est le mont des Ourses, qu'habitent les géans. Leurs spectres affreux effraient tous les peuples du voisinage. Ces monstres ont chacun six bras toujours prêts à saisir leur proie (*d*).

La plaine voisine de l'isthme était habitée par les Dolions. Le héros Cyzique, qui bâtit la ville de ce nom, régnait sur ces peuples. Ce fut là que le vaisseau Argo, poussé par le vent de Thrace, aborda. Ils y laissèrent leur ancre près la fontaine Artacie pour en prendre une autre

---

(*a*) V. 914. — (*b*) V. 921. — (*c*) V. 930. — (*d*) V. 946.

qui leur fût plus commode. Cette ancre fut dans la suite consacrée par les Ioniens dans le temple de Minerve Jasonienne (*a*). Les Dolions, ayant à leur tête Cyzique, fils d'Ænée, Thessalien d'origine, furent au-devant des Argonautes, et accueillirent avec transport leurs compatriotes ; ils les invitent à mouiller dans leur port. Ils descendent à terre, et tous ensemble ils font un sacrifice à Apollon qu'ils invoquent sous le titre d'Ecbasius ou de Dieu qui préside à la descente heureuse [167]. Le roi leur fait fournir le vin et les troupeaux dont ils ont besoin. Ce prince était jeune et de l'âge de Jason (*b*) ; son épouse ne lui avait pas encore donné d'enfans. Ils se font mutuellement diverses questions. Cyzique s'informe des motifs de leur voyage et de l'ordre qui leur a été donné par Pélias ; et eux cherchent à connaître les positions géographiques de ces parages. Pour mieux s'en instruire, ils montent dès le matin sur les sommets du mont Dindyme consacré à Rhéa, et de là ils promènent leurs regards sur la mer voisine (*c*). Ici les géans veulent attaquer les Argonautes ; mais le grand Hercule, armé de son arc, les perce de traits, et en renverse un grand nombre sur la poussière. Junon, ennemie de ce héros, les avait nourris en ces lieux pour lui susciter encore ce nouvel obstacle. Le poëte entre ici dans quelques détails sur ce combat d'Hercule et des Argonautes contre les géans (*d*). Nous en trouverons un à peu près semblable dans les Dionysiaques, suscité à Bacchus au moment où le soleil, sous le nom de Bacchus, approche du bélier céleste.

(*a*) V. 960. — (*b*) V. 972. — (*c*) V. 985. — (*d*) V. 1000, 1010.

Les Argonautes victorieux profitent d'un vent favorable pour se rembarquer, et continuer leur route à l'aide de leurs voiles ; mais la nuit un vent contraire les reporta sur la même côte qu'ils avaient quittée, et sur les terres des Dolions qui, ne pouvant soupçonner que ce fussent eux, se mirent en devoir de les repousser. Dans l'erreur où ils étaient, au milieu de la nuit la plus obscure, le combat s'engage entre les Argonautes et les Dolions leurs hôtes. Le malheureux Cyzique y périt, percé de la javeline de Jason (*a*). Le poëte fait l'énumération d'une foule d'autres malheureux guerriers qui tombent victimes de cette fatale erreur, dont ils ne sortent qu'au retour du jour qui vient trop tard les éclairer, lorsque le mal était déjà sans remède (*b*). Les vainqueurs et les vaincus versent des larmes sur le sort de l'infortuné Cyzique, étendu sur la poussière. Au bout de trois jours de deuil, on fait ses funérailles, et on lui élève un tombeau. Son épouse malheureuse ne peut survivre à sa douleur ; elle se pend de désespoir. Les larmes des femmes et des nymphes qui la pleurent, se changent en une fontaine qui a conservé le nom de cette épouse infortunée (*c*).

Ce jour fut pour les Dolions un véritable jour de deuil et de malheurs : la tristesse dans laquelle ils furent plongés, leur fit oublier jusqu'au soin de préparer le pain nécessaire à leur nourriture. La mer fut grosse pendant douze jours et douze nuits ; ce qui empêcha les Argonautes de se rembarquer (*d*). La nuit suivante, pendant que tous les Argonautes se livraient au sommeil,

---

(*a*) V. 1035. — (*b*) V. 1054. — (*c*) V. 1069. — (*d*) V. 1080.

l'alcyon voltigeant sur la tête de Jason annonça par ses chants aigus le retour du calme. Mopsus qui l'entendit, et qui était instruit dans l'art d'interpréter le cri des oiseaux, réveilla Jason qui était couché sur des peaux de bélier (*a*). Il lui dit qu'il est à propos qu'il aille sur le mont Dindyme solliciter la faveur de la mère des Dieux; que la tempête va enfin cesser; que cela lui est annoncé par le cri de l'alcyon qui, pendant son sommeil, a voltigé autour de sa tête (*b*).

Cette nouvelle remplit de joie Jason qui s'empresse de se lever et d'en faire part à ses compagnons. Une partie de l'équipage gagne le port à l'aide de la rame : on découvre dans le lointain et obscurément le détroit du Bosphore, les roches de Mysie et les plaines qu'arrose l'Æsépus. Les Argonautes trouvent un vieux tronc de bois de vigne, qu'ils taillent, et dont ils forment une statue de Cybèle. Ils placent ce simulacre sur le sommet de la montagne, dans un lieu ombragé de hêtres (*c*); à côté ils rassemblent des pierres et dressent un autel qu'ils couronnent de feuilles de chêne, arbre consacré à la Déesse. Ils invoquent Cybèle, adorée sur les sommets du mont Dindyme, et qui préside à la Phrygie. Ils invoquent aussi Tityas et Cyllénus, génies familiers de la Déesse, et chefs des Dactyles qui forment son cortége. Ici le poëte fait la description des cérémonies de ce sacrifice, et des danses qu'avait ordonnées Orphée en honneur de la Déesse. On y voit toute la jeunesse danser armée au son des cymbales et des tambours. Cybèle paraît sensible à ces hommages, et témoigne sa bienveillance par plu-

(*a*) V. 1090. — (*b*) V. 1098. — (*c*) V. 122.

sieurs prodiges que le poëte décrit, entre autres, en faisant jaillir une fontaine du sommet d'un rocher aride, à laquelle on donna dans la suite le nom de fontaine de Jason (*a*).

Les vents enfin s'apaisèrent sur le matin, et les Argonautes profitèrent du calme pour sortir du port à l'aide de la rame, qu'à l'envi l'un de l'autre ils faisaient mouvoir en redoublant d'efforts. Le vaisseau vole sur la plaine liquide avec tant de légèreté, que le char même de Neptune n'aurait pu l'atteindre. Ils gagnent du côté de l'embouchure du fleuve Ryndacus, et du tombeau d'Ægéon (*b*). Hercule lui-même prend en main la rame; ses efforts font trembler le vaisseau. La violence de la mer et la force qu'oppose Hercule à l'impétuosité des flots, font briser la rame par le milieu; une partie reste dans la main de ce héros, tandis que l'autre partie flotte sur les eaux qui en entraînent les débris (*c*).

C'était environ l'heure à laquelle le laboureur fatigué revient des champs chercher sous sa cabane la nourriture et le repos. Les Argonautes approchaient du golfe Cianée et du mont Arganthon. Les Mysiens qui habitaient ces rivages, pleins de confiance en la bonne conduite des Argonautes, les reçurent avec amitié, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Tandis que tout l'équipage se livre à la joie du festin que leur servent leurs hôtes, Hercule s'éloigne du rivage et va dans la forêt voisine pour y trouver une rame propre à sa main (*d*). Après avoir cherché quelque temps, il découvre un sapin qui parut lui convenir. Il dépose son

---

(*a*) V. 1149. — (*b*) V. 1165. — (*c*) V. 1170. — (*d*) V. 1189.

arc, ses flèches et sa peau de lion. Il travaille d'abord à l'ébrancher avec sa puissante massue; puis, faisant usage de toutes ses forces, il le saisit entre ses mains, le pousse et l'arrache avec toutes ses racines (*a*).

Ce travail achevé, le héros reprend son arc, ses flèches et sa peau de lion, et se prépare à regagner le vaisseau. Cependant le jeune Hylas s'était éloigné, cherchant une fontaine, afin de procurer au héros l'eau dont il aurait besoin à son retour. Le poëte dit ici quelques mots sur la manière dont Hercule avait formé à son service le jeune Hylas, après l'avoir enlevé à Théodamas, son père, qu'il avait tué dans le pays des Dryopes. Laissant tout-à-coup cette digression, il nous ramène à Hercule qui cherche Hylas près la fontaine où il était allé lui puiser de l'eau (*b*). Là était le séjour de nymphes qui célébraient sur ses bords des danses en l'honneur de Diane. Une de ces nymphes, sortant du fond de l'onde pure, aperçoit le jeune Hylas. Elle est éprise de ses grâces naissantes et de sa beauté. A peine ce jeune enfant s'était courbé pour puiser de l'eau, qui déjà se précipitait en murmurant dans son vase, que la nymphe amoureuse lui passe son bras gauche sur le cou, pour lui donner un baiser, et de la main droite l'attire à elle, et l'entraîne au fond des eaux. Hylas pousse un cri qui ne fut entendu que du seul Polyphème, qui s'était avancé au-devant d'Hercule, impatient de son retour (*c*). Polyphème vole vers la fontaine au cri de cet enfant, mais inutilement. Il se désole; il se lamente sur le sort du malheureux Hylas; mais ses plaintes sont sans effet.

(*a*) V. 1200. — (*b*) V. 1221. — (*c*) V. 1242.

Il prend le parti de retourner, et, dans la crainte de quelque embuscade pour lui-même, il marche en tenant à sa main son épée nue. Il rencontre Hercule qui le reconnaît à la lumière de la lune ; il lui raconte la perte qu'il vient de faire du jeune Hylas, dont il ignore le sort, mais dont il a entendu les cris, soit que des brigands l'aient enlevé, soit que des bêtes féroces l'aient dévoré (*a*).

Ici le poëte nous décrit la douleur d'Hercule dont le sang bouillonne dans les veines, tandis que son front se couvre de sueur. Il jette aussitôt le sapin qu'il portait ; il se met à courir, tel qu'un taureau furieux que pique un taon. Bientôt, fatigué de la course, il s'arrête ; puis il s'élance de nouveau, et fait retenir l'air du nom d'Hylas qu'il appelle en vain (*b*).

Cependant l'étoile du matin paraissait déjà sur le sommet des montagnes, et un vent frais commençait à se lever lorsque Tiphys avertit les Argonautes de se rembarquer et de profiter du vent. On obéit, on lève l'ancre, et déjà le vaisseau, dont le vent enfle les voiles, côtoyait le cap Posidion. L'Aurore au teint de roses, brillait aux portes de l'Orient, semant sur ses pas la lumière et la rosée, lorsqu'enfin les Argonautes s'aperçurent de l'absence d'Hercule qu'ils avaient abandonné sur le rivage : le trouble, l'embarras et les regrets de tout l'équipage, et surtout de Jason, sont ici décrits. Ce dernier essuie les reproches du bouillant Télamon qui l'accuse d'avoir cherché adroitement à se débarrasser d'un héros dont la gloire éclipsait la sienne (*c*). Il lui dit qu'il s'est en-

---

(*a*) V. 1260. — (*b*) V. 1272. — (*c*) V. 1292.

tendu avec le pilote Tiphys pour préparer cette lâche perfidie. Il annonce que lui-même il va se détacher de leur compagnie, et qu'il ne veut pas prendre part à une expédition commandée par un traître tel que lui. On parlait déjà de retourner en Mysie, si les deux fils de Borée n'eussent gourmandé Télamon, et n'eussent mis un terme à ses reproches. Leur discours leur coûta dans la suite la vie. Car Hercule les punit de s'être opposés à ce qu'on se mît à sa recherche (*a*).

Cependant le Dieu Glaucus, interprète des secrets du vieux Nérée, élève sa tête limoneuse du fond des eaux, et, saisissant le gouvernail du vaisseau, il adresse un discours aux navigateurs pour les tranquilliser. Il leur dit que c'est en vain que, contre la volonté de Jupiter, ils veulent conduire en Colchide Hercule à qui il reste à achever la carrière pénible de ses douze travaux; qu'ainsi ils doivent cesser de s'en occuper plus longtemps. Quant à Polyphème, il leur apprend que la volonté des destins est qu'il fonde une ville sur les bords du fleuve Cius qui coule en ces lieux, et qu'ensuite il périsse dans la guerre qu'il aura à soutenir contre les Chalybes. Il ajoute qu'Hylas, qui avait été la cause de leurs recherches, est marié à une nymphe des eaux. Ce discours achevé, le Dieu marin se replonge au fond des mers, et laisse les Argonautes joyeux continuer leur route (*b*). Télamon s'approche de Jason, et lui fait des excuses que celui-ci reçoit avec amitié; ils se réconcilient entre eux (*c*). Polyphème fonde sa ville en Mysie. Hercule, avant d'aller achever les travaux que lui a imposés

---

(*a*) V. 1308. — (*b*) V. 1329. — (*c*) V. 1344.

Eurysthée, menace de ravager la Mysie, si l'on ne lui rend Hylas mort ou vif. Il exige des otages, et on lui promet de ne cesser de chercher son ami. Depuis ce temps, les Cianiens continuent cette recherche. Cependant le vent pousse le navire Argo, le jour et la nuit, jusqu'au lendemain où ils abordent sur la rive voisine. Ici finit le premier chant (*a*).

CHANT DEUXIÈME.

Le chant suivant nous présente les Argonautes arrivés sur les terres des Bébryciens, dans les États du féroce Amycus, fils de Neptune, qui défiait tous les étrangers au combat du ceste (*b*), et qui avait déjà tué beaucoup de ses voisins. Il vient à la rencontre des Argonautes, leur demande l'objet de leur voyage, et leur tient un discours menaçant. Il leur propose le combat du ceste dans lequel il s'était rendu si redoutable. Il leur dit qu'ils aient à choisir celui qu'ils croiront le plus brave d'entre eux, afin de le lui opposer (*c*). Les Argonautes furent indignés de ce ton de hauteur, et surtout Pollux qui lui répond au nom de tous avec non moins de fierté, et qui se présente lui-même pour accepter le défi. Aussitôt il quitte son manteau, dont lui avait fait présent une des femmes de Lemnos. Son ennemi en fait autant. Ils choisissent un lieu propre au combat, autour duquel se range la foule des spectateurs. Ici le poëte fait la description de l'air et de la figure des deux combattans. L'un est d'une forme hideuse, semblable à celle de Typhée et

---

(*a*) V. 1363. — (*b*) Apoll., l. 2, v. 7. Hygin, fab. 17. — (*c*) Apoll., l. 2, v. 16.

des monstres, enfans de la terre. L'autre, c'est Pollux, est brillant comme l'astre qui paraît à l'entrée de la nuit. Un tendre duvet couvrait ses joues : le feu pétillait dans ses yeux. Il déployait ses bras agiles et nerveux que le travail de la rame n'avait pas altérés (*a*). Amycus, placé à quelque distance, le regardait d'un œil fixe, comme une proie sûre dont il était impatient de répandre le sang. Lycoreus, satellite de ce roi brigand, apporte deux énormes cestes qu'il jette à leurs pieds. Le féroce Amycus propose le choix à son rival d'un ton qui annonce son orgueilleuse confiance. Pollux ne répond rien, et ramasse en souriant le ceste qui est le plus près de lui, sans examen (*b*). Castor son frère, et Talaüs fils de Bias, lui attachent son ceste et animent son courage par leurs discours. Arêtus et Ornytus rendent le même service au roi des Bébryciens, et ils ignorent que c'est pour la dernière fois. Ici commence la description de ce terrible combat (*c*). Le poëte nous peint les efforts du roi des Bébryciens, comme le choc de la vague impétueuse dont l'effet contre le vaisseau est rendu nul par l'art du pilote. Tel Pollux éludait avec adresse ses coups sans recevoir aucune blessure, et profitait de tous les mouvemens irréguliers de son ennemi, de manière à lui porter à lui-même des coups plus assurés. Ils sont hors d'haleine, las et épuisés, et ils se mettent quelque temps à l'écart pour essuyer leur sueur et reprendre leur haleine. Mais déjà ils se précipitent l'un contre l'autre, semblables à des taureaux qui se disputent une génisse (*d*). Enfin Amycus, se dressant sur l'extrémité des pieds, se prépare

---

(*a*) V. 47. — (*b*) V. 61. — (*c*) V. 67. — (*d*) V. 89.

à asséner un coup terrible à son rival. Celui-ci baisse la tête, esquive le coup, et, s'élançant en même temps sur son ennemi, il l'atteint à la tempe, lui brise la tête et le renverse. Amycus expire aux pieds de son vainqueur (*a*).

Les Argonautes applaudissent à la chute de ce roi féroce. Les Bébryciens veulent le venger ; ils s'arment contre Pollux ; mais ses compagnons se préparent à le défendre. Castor, son frère, immole le premier qui se présente. Pollux fait mordre la poussière à un grand nombre d'autres ; l'action s'engage, et le poëte nous en donne les détails. On distingue surtout dans le combat le valeureux Jason qui, à la tête de sa troupe, charge et met en fuite les Bébryciens (*b*) comme de timides troupeaux. Ceux-ci se sauvent dans l'intérieur de leur pays, et vont y porter la nouvelle de la mort de leur chef, dont l'appui leur était si nécessaire contre les peuples voisins qui dévastaient souvent leur territoire et leur enlevaient leurs troupeaux. A la suite de cette action, les Argonautes firent quelques réflexions sur la perte qu'ils avaient faite d'Hercule dont la présence en eût imposé au roi des Bébryciens, et leur eût épargné ce combat du ceste et l'action qui en avait été la suite (*c*). Ils s'occupent de panser leurs blessés ; ils sacrifient aux Dieux, et entonnent, en honneur d'Apollon, des chants qu'Orphée accompagne des accords de sa lyre.

Déjà le soleil brillait aux portes de l'Orient, et semblait appeler aux champs le pasteur et ses troupeaux, lorsque les Argonautes, ayant chargé sur leur vaisseau

---

(*a*) V. 96. — (*b*) V. 122, 136. — (*c*) V. 153.

le butin dont ils avaient besoin, mirent à la voile et cinglèrent vers le Bosphore. La mer devient grosse, les flots s'accumulent en forme d'énormes montagnes qui semblent retomber sur le vaisseau et prêtes à le submerger. Mais l'art du pilote en détourne l'effet; et, après quelques dangers, ils abordent le lendemain sur la côte de la Bithynie (*a*) de Thrace. Là régnait Phinée, célèbre par ses malheurs. Ce prince, à qui Apollon avait accordé la connaissance de l'avenir, fut frappé d'aveuglement et tourmenté par les harpies qui enlevaient les mets qu'on lui servait, ou souillaient les viandes sur sa table (*b*). Lorsque ce prince infortuné fut averti de l'arrivée de ces voyageurs, il sort de chez lui, guidant et assurant ses pas chancelans à l'aide d'un bâton. Il va s'asseoir devant sa porte tel qu'un spectre décharné qui attire bientôt tous les regards de ces étrangers; ils s'attroupent autour de ce vieillard, lequel, reprenant ses esprits, leur adresse un discours que les Dieux lui avaient inspiré (*c*). Il leur parle comme étant déjà instruit de l'objet de leur expédition en Colchide; il leur fait le tableau de ses malheurs, et sollicite leur secours contre les oiseaux dévorans qui troublent son repos (*d*), et qu'il est réservé aux seuls fils de Borée de détruire. Les Argonautes paraissent touchés de son sort, et surtout les deux fils de Borée, Calaïs et Zéthus, qui lui étaient unis par Cléopâtre, son épouse et leur sœur, et fille de Borée. Zéthus, les yeux mouillés de larmes, prend les mains de ce vieillard, et lui adresse un discours dans lequel il plaint ses malheurs et lui promet le secours qu'il

---

(*a*) V. 177. — (*b*) Apoll., l. 3. Ibid., l. 2, v. 193. — (*c*) V. 208. — (*d*) V. 215, 225.

attend d'eux, pourvu qu'il leur réponde toutefois qu'ils ne déplairont pas en cela aux Dieux (*a*) qui ont cru devoir le punir.

Le vieillard prend à témoin le fils de Latone, qui l'inspire, que le service qu'ils lui rendront ne sera pas blâmé par les Dieux (*b*). En conséquence, on prépare au vieillard un repas qui devait être le dernier que lui raviraient les harpies. Elles accourent aussitôt; à l'ordinaire, elles se saisissent des viandes, laissent sur les tables une odeur infecte, et elles s'envolent. Mais les fils de Borée les poursuivent l'épée à la main; et malgré les efforts qu'elles font pour leur échapper, Calaïs et Zéthus les atteignent. Ils allaient les tuer, si les Dieux n'eussent dépêché Iris à travers les airs pour les en empêcher, en promettant qu'elles n'iraient plus inquiéter Phinée. Contens de cette promesse, les fils de Borée s'arrêtèrent et regagnèrent leur vaisseau : les harpies se sauvèrent en Crète, et Iris prit son essor vers l'Olympe (*c*).

Cependant les Argonautes firent servir un repas auquel assista Phinée, et où il mangea avec eux du meilleur appétit. Assis devant son foyer, ce vieillard leur traçait la route qu'ils avaient à suivre et les obstacles qu'ils avaient à vaincre. En sa qualité de devin, il leur dévoile tous les secrets qu'il est en son pouvoir de révéler; sans déplaire aux Dieux qui l'ont déjà puni de son indiscrétion. Il les avertit d'abord qu'en quittant ses États, ils vont être obligés de passer à travers les roches Cyanées dont on n'approche guère impunément. Il leur fait une courte description de ces écueils, et leur donne des

---

(*a*) V. 253. — (*b*) V. 261. — (*c*) V. 290, 300.

avis utiles pour échapper aux dangers (*a*). Il leur conseille de sonder l'intention des Dieux à leur égard en lâchant une colombe [168]. « Si elle fait le trajet sans danger, et si elle arrive dans le Pont-Euxin, ne balancez pas, leur dit Phinée, à tenter le passage et à forcer de rame : car les efforts que l'on fait pour son salut valent bien au moins autant que les vœux que l'on adresse aux Dieux. Mais si l'oiseau périt, revenez ; ce sera une preuve que les Dieux s'opposent à votre passage. Ne hasardez pas votre vaisseau sous de funestes augures. Si vous réussissez à pénétrer dans cette mer sains et saufs, voguez ensuite, mais avec précaution, en laissant à votre droite la Bithynie, jusqu'à ce que vous ayez gagné l'embouchure du fleuve Rhebas, l'île Thynias et enfin le pays des Mariandyniens (*b*). Là, vous trouverez un lieu d'où part une route qui conduit aux enfers, et la presqu'île Achérusie dans laquelle serpente l'Achéron [169]. A peu de distance de là, vous côtoyerez les rivages élevés de Paphlagonie où régna autrefois Pélops chef des Hénètes. Vous verrez ensuite s'avancer vers le nord, assez loin de la mer, un cap très-élevé : c'est le cap Carambis. Après que vous l'aurez doublé, vous gagnerez le long de la côte, jusqu'à l'embouchure du fleuve Halys. Plus loin, vous trouverez le fleuve Iris, beaucoup moins considérable, qui porte aussi à la mer le tribut de ses eaux argentées ; et à quelque distance de là, un nouveau cap, au-delà duquel le fleuve Thermodon se décharge après avoir traversé de vastes pays habités par les Amazones, près du cap de Thémiscure (*c*). On trouve

---

(*a*) V. 310, 327. — (*b*) V. 352. — (*c*) V. 372.

ensuite les pays que peuplent les laborieux Chalybes, occupés à exploiter des mines et à forger le fer. Près d'eux, sont les Tibaréniens, riches en troupeaux; ils habitent au delà du cap sur lequel est bâti le temple de Jupiter hospitalier. Les Mosynéciens, leurs voisins, vivent dans leurs maisons de bois, au milieu de leurs forêts et aux pieds de leurs montagnes (*a*). »

Phinée invite ensuite les Argonautes à se porter vers une île déserte, consacrée au Dieu Mars, pour en chasser des troupes nombreuses d'oiseaux qui l'infestent. Il leur insinue que là ils trouveront des secours et des moyens de salut; mais il ne peut leur en dire davantage. Il leur montre plus loin les pays qu'occupent les Philyres, les Macrons, les Béchires, les Sapires, les Byzères, au-delà desquels on trouve les belliqueux habitans de la Colchide. Il leur conseille de continuer leur route jusqu'au fond du Pont-Euxin (*b*) et à l'embouchure du Phase. Lorsqu'ils seront entrés dans le lit de ce fleuve, ils découvriront bientôt la ville d'Ætès et le bois sacré de Mars, où est la fameuse toison suspendue à un hêtre que garde un redoutable dragon qui ne dort ni jour ni nuit (*c*).

Ces derniers mots de Phinée frappèrent d'effroi les Argonautes; ils restèrent quelque temps dans un morne silence. Mais Jason invite le vieillard à poursuivre et achever le tableau de leurs dangers, et surtout à lui dire s'ils peuvent se flatter de retourner un jour en Grèce, et par quels moyens.

Le vieux Phinée lui répond qu'il trouvera des guides,

(*a*) V. 383. — (*b*) V. 400. — (*c*) V. 409.

qui le conduiront au but où il veut arriver ; que Vénus favorisera son entreprise, et qu'il ne peut pas lui en dire davantage (*a*). Il achevait ces mots lorsqu'on vit arriver les fils de Borée, essoufflés et fatigués d'avoir poursuivi les harpies à travers les airs. Ils racontent ce qui leur est arrivé, jusqu'où ils ont poussé leur route, et la rencontre qu'ils ont faite d'Isis, messagère des Dieux, qui a suspendu leur vengeance en leur promettant que jamais les harpies ne reviendraient troubler le repos de Phinée, et qu'elles allaient être reléguées en Crète. Cette heureuse nouvelle remplit de joie toute l'assemblée ; Jason en témoigne son contentement à Phinée, ajoutant qu'il désirerait que les Dieux missent le comble à leur faveur en lui rendant la vue de la lumière (*b*). Mais le vieillard lui répond qu'il n'y a plus pour lui d'espérance, et que son mal est sans remède : il n'attend plus qu'un tombeau. Il reçoit cependant tous ceux qui, à l'ordinaire, viennent le consulter, et qui lui apportent la nourriture dont il a besoin. Il distingue, par dessus tous, son ami Perræbius à qui il avait déjà prédit l'arrivée des Argonautes dans ses États, et le service qu'ils devaient lui rendre. Il l'engage à rester, et il l'envoie chercher ensuite la plus belle brebis de son troupeau. Pendant qu'il exécute les volontés de son vieil ami, Phinée fait son éloge devant les Argonautes (*c*), et il peint les malheurs auxquels les Dieux semblaient avoir voué l'infortuné Perræbius, pour punir l'indiscrétion de son père, qui avait coupé un arbre dans lequel habitait une hamadriade. Phinée ajoute qu'il avait, par ses conseils,

---

(*a*) V. 427. — (*b*) V. 444. — (*c*) V. 470.

élevé un autel pour apaiser les nymphes, et que ses malheurs avaient cessé.

Il dit que, depuis cet instant, sa reconnaissance avait été éternelle, et qu'il ne le quittait plus (*a*). Il finissait l'éloge de Perræbius, lorsque celui-ci arriva, amenant deux brebis avec lui. Jason se lève ainsi que les fils de Borée. Ils invoquent Apollon, Dieu des oracles, et ils font un sacrifice. Les autres Argonautes préparent un repas, afin de prendre la nourriture dont ils avaient besoin avant de retourner à leur flotte : d'autres se livrent au repos du sommeil. Dès le matin, ils sentirent le souffle des vents étésiens qui règnent dans cette saison sur toute la terre (*b*). Ici le poëte fait une digression sur les vents étésiens et sur Aristée, fils de Cyrène, qui a procuré ce bienfait aux mortels. Ce fut lui qui apprit aux habitans de l'île de Céos à sacrifier à la canicule ; sacrifice qu'ils répètent encore tous les ans, et par lequel ils obtiennent ces vents heureux qui rafraîchissent l'air brûlé par les ardeurs caniculaires (*c*).

Les Argonautes, après avoir élevé sur le rivage un autel aux douze grands Dieux, et l'avoir chargé d'offrandes, retournent à leurs vaisseaux et se rembarquent. Ils ont soin de ne pas oublier surtout d'emporter avec eux la fameuse colombe qui doit leur ouvrir la route du détroit. Déjà Minerve, qui s'intéressait au succès de leur entreprise, avait franchi les airs, portée sur un nuage, et s'était placée près des rochers redoutables pour guider leur route (*d*).

Ici le poëte nous décrit l'étonnement et la frayeur

(*a*) V. 490. — (*b*) V. 500. — (*c*) V. 530. — (*d*) V. 550.

des Argonautes, à l'instant où ils approchent de ces terribles écueils, au milieu desquels bouillonne l'onde écumante. Leurs oreilles sont étourdies du bruit affreux des roches qui s'entrechoquent, et du mugissement des vagues qui vont se briser sur le rivage. Le pilote Tiphys manœuvre avec son gouvernail, tandis que les rameurs le secondent de toutes leurs forces. Cependant Euphémus, placé sur la proue, lâche la colombe dont chacun suit des yeux le vol (*a*); elle file à travers les roches qui se choquent sans cesse; elle échappe sans avoir rien perdu que l'extrémité de sa queue (*b*). Cependant l'onde agitée fait tourner le vaisseau; les rameurs poussent des cris, mais le pilote les réprimande, en leur ordonnant de forcer des rames pour résister au torrent qui les entraîne. Le flot les reporte encore au milieu des rochers. Leur frayeur est extrême, et la mort semble suspendue sur leurs têtes. Le poëte continue la description de ce terrible passage; celle des flots amoncelés en forme de montagnes, et prêts à retomber à plomb sur le vaisseau, qui eût été submergé sans l'adresse du pilote qui cède quelque temps à l'impétuosité des flots, et ralentit l'activité et la résistance de la rame. Le vaisseau, comme suspendu sur la cime des vagues, semble voguer au-dessus des roches elles-mêmes. Euphémus encourage les rameurs qui fendent l'onde en poussant de grands cris, tandis que la rame se courbe en forme d'arc par la résistance des flots qui pressent le vaisseau, et l'entraînent au milieu des rochers et dans le courant rapide qui les baigne de son écume. C'est ici

---

(*a*) V. 565. — (*b*) V. 575.

que Minerve, appuyant sa main gauche sur une des roches, pousse le vaisseau avec la droite, et le fait échapper avec la rapidité d'un trait, sans avoir essuyé qu'un léger dommage (*a*).

La Déesse, satisfaite d'avoir sauvé leur vaisseau, retourne dans l'Olympe, et les rochers se raffermissent conformément aux ordres du destin. Les Argonautes respirent enfin de leurs craintes. Rendus à une mer libre, ils se croient pour ainsi dire échappés aux gouffres de l'enfer. Ce fut alors que Tiphys leur adressa un discours, pour leur rappeler qu'ils doivent leur salut à la protection de Minerve; car elle a pris soin elle-même de la construction de leur navire qui, par cela seul, est impérissable (*b*). Il rassure Jason en lui disant qu'ils ont échappé aux dangers les plus grands de leur expédition; que les autres obstacles seront beaucoup plus aisés à vaincre, s'ils en croient les avis de Phinée. En finissant ces mots, il dirige son vaisseau vers les côtes de Bithynie. Jason lui répond qu'il a dû faire des réflexions sur les dangers qu'il allait courir, lorsqu'il a accepté la commission de Pélias; que, s'il paraît inquiet, c'est moins pour lui-même que pour tant de braves héros dont le sort lui est confié, et qu'il désire pouvoir ramener un jour en Grèce. Les Argonautes applaudissent à ce généreux sentiment (*c*). Jason, encouragé par leurs acclamations, leur témoigne sa reconnaissance pour leur attachement, et leur déclare que, quand il faudrait descendre aux enfers, il y descendrait sans peur avec eux, sûr qu'il est de leur courage et

---

(*a*) V. 604. — (*b*) V. 615. — (*c*) V. 640.

de leur persévérance. Mais il ajoute qu'il ose se flatter que les grands dangers sont passés, et qu'ils n'ont rien à craindre, surtout s'ils sont fidèles aux avis de Phinée. Il disait, et pendant ce temps-là les Argonautes, ramant sans relâche, avaient déjà passé l'embouchure de l'impétueux Rhebas, le cap Noir, et l'embouchure du Phyllis, où autrefois Dipsacus reçut chez lui le fils d'Athamas, lorsque, porté sur son bélier, il fuyait Orchomène (*a*). Ce fut là qu'il immola son bélier à Jupiter Laphystius (*b*). Les Argonautes, après avoir dépassé tous ces lieux et le port de Calpé, arrivèrent, au crépuscule, près d'une île déserte, appelée l'île Thynias, où ils débarquèrent. Là ils eurent une apparition d'Apollon qui avait quitté la Lycie, et qui allait vers les contrées hyperboréennes. Ici je dois faire une observation importante; c'est que les anciens supposaient qu'Apollon restait en Lycie les six mois d'hiver, et qu'il la quittait au printemps pour passer au nord, chez les Hyperboréens, suivant les uns, à Délos, suivant d'autres (*c*). Or, l'expédition des Argonautes, ou la conquête du bélier céleste par Jason, image symbolique du soleil, n'est qu'une fiction sacrée sur ce fameux passage célèbre chez tous les peuples. C'était le passage de la Mer-Rouge chez les Hébreux, et l'entrée à la terre promise. C'est la pâque chez les Chrétiens, ou le passage par l'agneau au règne de la lumière, et le triomphe du Dieu-lumière, Dieu-agneau, sur le prince des ténèbres, représenté sous l'emblème du serpent que tue Apollon, aussi Dieu de la lumière.

Le poëte (*d*) nous fait une description brillante du

(*a*) V. 650. — (*b*) Apol. Schol. Ib., v. 655. Paus. Attic., p. 22. Boiot. p. 308. — (*c*) Serv. Comm. in AEneid. 4, v. 143. — (*d*) Apol., v. 678

Dieu du jour, Apollon, fils de Latone. Deux tresses de cheveux, de couleur d'or, pendaient sur ses épaules. Il tenait de sa main gauche son arc d'argent; son carquois flottait sur son épaule. L'île tremblait sous ses pas. Sa vue frappa d'étonnement les Argonautes; ils n'osaient le regarder en face. Le Dieu continua sa route à travers les airs. Orphée invite ses compagnons à donner à cette île le nom d'île d'Apollon du matin, puisque c'était à ce moment du jour qu'il leur avait apparu, et à lui élever un autel sur le rivage. Si ce Dieu, dit-il, nous procure un heureux retour en Thessalie, nous lui immolerons des chèvres; dans ce moment sacrifions-lui ce que nous pourrons. Et toi, Dieu qui viens de nous apparaître, sois-nous propice. Il dit, et aussitôt les uns s'empressent d'élever un autel, tandis que d'autres parcourent l'île, pour y chercher quelques daims, quelques chevreuils, qui erraient dans ces forêts épaisses. Le Dieu favorise le succès de leur chasse (*a*), dont les fruits sont déposés sur l'autel en holocauste. Ils invoquent Apollon, Dieu du matin; ils forment des chœurs, et dans leurs chants ils répètent l'Io-Pœan en honneur du blond Phébus. Le chantre de Thrace accompagne leurs chants des sons harmonieux de sa lyre (*b*). Il chante la victoire que ce Dieu avait remportée dans sa jeunesse, près des roches du Parnasse, sur le serpent Python; victoire à laquelle avaient applaudi les nymphes du fleuve Pleistus, en répétant ces mots d'encouragement, Io, Io, qui ont passé dans les chants de son triomphe (*c*). Les Argonautes terminent ce sacrifice par se jurer sur cet autel un mutuel secours; et depuis ce

(*a*) V. 700. — (*b*) V. 706. — (*c*) V. 715.

temps on trouve en ce lieu le temple de la concorde, dont ils jetèrent les fondemens. Le troisième jour, ils profitent d'un vent favorable pour s'éloigner de l'île, et ils passent à la vue de l'embouchure du fleuve Sangaris, du pays des Mariandyniens, du fleuve Lycus, et du lac Anthemoise. Enfin ils arrivent à la presqu'île Achérusie (*a*), qui se prolonge dans la mer de Bithynie. Les flots se brisent sur les rochers qui la bordent, et son sommet est planté de platanes qui jettent une ombre épaisse. Plus bas est une vallée où l'on trouve l'antre de Pluton, au milieu d'une sombre forêt. La vapeur infecte, qui s'en élève, forme au-dessus une espèce de bruine que fait fondre ensuite le soleil du midi. Un bruit continuel, produit par l'agitation des arbres et par celle des flots, règne autour de cette montagne. Là est aussi l'embouchure de l'Achéron qui va se jeter à l'orient du cap par des ravins escarpés (*b*).

C'est dans cette presqu'île qu'abordèrent les Argonautes, lorsque le vent fut baissé. Lycus, qui commandait dans ce pays, et les Mariandyniens, n'ignoraient pas qu'ils voyaient en eux les vainqueurs d'Amycus, leur ennemi. Déjà la renommée avait précédé les Argonautes dans ces lieux, et leur y avait fait des amis. Ils révèrent Pollux comme un Dieu. Tous ceux qui avaient fait la guerre contre les parjures Bébryciens s'empressent de voir et de fêter leurs vainqueurs (*c*). Le fils d'Éson se fait un plaisir de satisfaire leur curiosité, en leur faisant connaître les noms et la race de chacun de ses compagnons, et en leur contant par quel

---

(*a*) V. 730. — (*b*) V. 747. — (*c*) V. 763.

ordre ils avaient entrepris ce voyage, quel en était le but, et ce qui leur était déjà arrivé à Lemnos, près de Cyzique en Mysie; comment ils avaient perdu Hercule; l'apparition de Glaucus; le combat et la mort du roi des Bébryciens; les malheurs de Phinée et ses prophéties en leur faveur; leur passage à travers les roches Cyanées et la théophanie d'Apollon dans l'île Thynias (*a*). Lycus les écouta avec plaisir; mais il fut affligé de la perte qu'ils avaient faite d'Hercule. Que vous avez perdu, leur dit-il, en vous séparant d'Hercule! que vous êtes privés d'un grand secours, bien nécessaire dans une expédition semblable! Je connais ce héros; je l'ai vu autrefois chez Dascylus mon père, lorsqu'il marchait contre les Amazones, à la conquête du baudrier de la fameuse Hippolyte. J'étais jeune alors, et un tendre duvet couvrait à peine mes joues. Je le vis dans les funérailles de Priolaüs, mon frère, qui avait été tué par les Mysiens, entrer en lice dans les combats du pugilat, et renverser le redoutable Titias, le plus vigoureux athlète de son âge, dont il brisa les dents. Il soumit à l'empire de mon père les Mysiens et les Phrygiens, voisins de notre pays, les Bithyniens et plusieurs autres nations, jusqu'à l'embouchure du Rhébas. Les Paphlagoniens, descendans de Pélops, se soumirent eux-mêmes à nous volontairement. Mais, depuis l'absence d'Hercule, les Bébryciens et leur injuste chef Amycus nous ont inquiétés, et nous ont dépouillés d'une grande partie de nos possessions. J'apprends que vous les en avez punis: car ce n'est pas sans une secrète volonté des

---

(*a*) V. 772.

Dieux, que vous leur avez fait la guerre, Pollux, après avoir tué leur prince féroce (*a*). Recevez-en mes remercîmens pour ce moment, et les expressions de ma joie. Je vais déterminer Dascylus, mon fils, à vous accompagner, et il vous fera trouver des amis sur toute cette côte, jusqu'à l'embouchure du Thermodon. Je vais moi-même, en reconnaissance de ce service signalé, élever sur le rivage achérusien un temple aux fils de Tyndare, Castor et Pollux, que les matelots apercevront de loin en pleine mer, et à la vue duquel ils pourront invoquer ces divinités favorables. J'assignerai aussi dans le voisinage une certaine quantité de terres, affectées au culte de ces Dieux. Tels étaient les discours que tenait Lycus aux Argonautes, pendant le festin qu'il donnait à ces étrangers (*b*). Ceux-ci, le lendemain, songent à retourner à leurs vaisseaux. Lycus les accompagne, et y fait transporter de riches présens, en même temps qu'il leur donne son fils pour les accompagner. Avant leur départ, mourut le célèbre devin Idmon, fils d'Abas, tué par un sanglier qui était caché dans les roseaux d'un marais profond, et qui sauta sur lui, et le blessa mortellement, au moment où il franchissait un fossé voisin du lieu qui recélait ce terrible animal.

Ses compagnons poussent un cri en le voyant tomber. Peleus lance aussitôt un javelot contre le monstre qui fuyait dans ses marais, et qui revint sur le coup. Mais Idas le perça et l'étendit mort sur la place. La troupe éplorée rapporte vers le vaisseau l'infortuné Idmon qui expire

---

(*a*) V. 800. — (*b*) V. 813.

entre leurs bras (*a*). L'embarquement est suspendu par ce contre-temps. On le pleure pendant trois jours, et le quatrième on fait ses funérailles avec pompe et magnificence. Lycus, avec tout son peuple, y assiste et fournit les nombreuses victimes dont on a besoin pour les sacrifices. On élève un tombeau que la postérité la plus reculée devait remarquer, et sur lequel on planta un olivier. Il est situé près d'Héraclée, et les habitans du pays l'honorent sous le nom de tombeau d'*Agamestor*. Le pilote Tiphys mourut aussi en ces lieux, et les Parques ne lui permirent pas de conduire plus loin le navire Argo. Ce double coup attéra les Argonautes. Plongés dans la plus profonde douleur, ils refusaient de prendre de la nourriture. Junon vint relever leur courage abattu en ranimant celui d'Ancée fils de Neptune, héros habile dans l'art de conduire un vaisseau. Ce fut lui qui le premier adressa la parole à Pélée pour lui témoigner sa surprise d'un découragement aussi universel (*b*). Il lui vante ingénument ses talens et son adresse dans la manœuvre des vaisseaux; il est encore plus pilote que guerrier. Il ne doute pas qu'il n'y ait sur leur bord beaucoup de gens également habiles dans cette partie. Il propose, en conséquence, une espèce de concours qui décidera du choix que l'on fera d'un nouveau pilote (*c*). Pélée fait part de ces réflexions à Jason qui ne paraît pas les goûter; il semble ignorer qu'il y ait encore quelqu'un parmi eux en état de gouverner le vaisseau. Car la douleur et le désespoir qui s'étaient emparés de tous annoncent qu'ils ne trouvent plus en eux de ressource, et qu'ils s'atten-

---

(*a*) V. 836. — (*b*) V. 870. — (*c*) V. 880.

dent à être obligés de vieillir dans une terre étrangère sans pouvoir pénétrer chez Aëtès ni retourner dans leur patrie (*a*). Aussitôt il s'offre pour conduire le vaisseau; et après lui, Erginus, Nauplius et Euphémus se mettent sur les rangs pour disputer cette gloire; mais presque tous les suffrages se réunirent en faveur d'Ancée (*b*).

On se rembarque enfin au bout de douze jours, et l'on profite du souffle favorable du zéphyr qui enfle les voiles du vaisseau, et le porte bientôt à l'embouchure du fleuve Callichoré. C'est là qu'à son retour de l'Inde, Bacchus s'arrêta, et près d'un antre sacré célébra ses mystères qui furent accompagnés de danses et de chœurs. C'est de là que le fleuve Callichoré a pris son nom (*c*). On découvre ensuite le tombeau de Sthénélus, fils d'Actor. A son retour de la guerre des Amazones où il avait accompagné Hercule, il fut percé d'une flèche, et mourut sur ce rivage qui lui servit de tombeau.

Les Argonautes n'allèrent pas plus loin : car Proserpine, sensible aux prières de l'ombre de Sthénélus qui désirait voir ces guerriers venus de son pays, lui avait permis de sortir de son tombeau, et de se placer sur cette éminence afin de contempler de là leur vaisseau. Il était tel qu'il paraissait lorsqu'il marchait aux combats; sa tête était couverte d'un casque brillant, surmonté d'un panache rouge. Après avoir joui de ce spectacle, son ombre rentra dans l'ombre éternelle de son tombeau. Sa vue avait étonné les Argonautes, et Mopsus leur conseilla d'aborder en ces lieux pour aller faire des libations sur la tombe de ce héros et apaiser ses

---

(*a*) V. 895. — (*b*) V. 900. — (*c*) V. 912.

manes (*a*). En conséquence, on cale les voiles, on aborde, et l'on va au tombeau de Sthénélus, sur lequel on fait des libations et l'on dépose les chairs des victimes. On élève ensuite un autel au Dieu du soleil ou à Apollon protecteur de la navigation, et on y brûle des victimes. Orphée y consacre sa lyre; ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Lyre*. Cependant le vent s'élève, on se rembarque, et le vaisseau, poussé par un souffle égal et soutenu, semblable au vautour qui plane dans les airs, vole sur la plaine liquide et arrive à l'embouchure du fleuve Parthénios, dans les eaux duquel Diane, fatiguée de la chasse, venait de se baigner avant de remonter aux cieux. Ils continuent leur route toute la nuit, et passent près de Sésame, près des monts Érythiniens, de Crobiale, de Cromna, des forêts de Cytore (*b*). Après avoir doublé, aux premiers rayons du jour, le cap Carambis, et voyagé tout le jour et la nuit suivante, ils arrivent sur les rivages du sol assyrien où est bâtie Sinope qui prend son nom d'une nymphe fille de l'Asopus, laquelle fut aimée de Jupiter. Ici le poëte raconte les moyens adroits dont cette nymphe se servit pour tromper Jupiter et Apollon, et conserver sa virginité (*c*). Les Argonautes trouvent à Sinope des Grecs compagnons d'Hercule, qui s'étaient fixés dans ce pays. C'étaient les fils de Déimaque, Deilon, Autolycus, Phlogius, partis de Tricca [170]; ils vinrent au-devant des Argonautes et s'embarquèrent avec eux. Déjà le vaisseau a passé l'embouchure du fleuve Alys et celle de l'Iris (*d*). Le même jour, ils doublèrent le cap des Amazones, où Hercule pour-

---

(*a*) V. 925. — (*b*) V. 944. — (*c*) V. 956. — (*d*) V. 965.

suivit et prit autrefois Ménalippe, fille de Mars, qu'il ne relâcha que lorsqu'on lui eut donné pour rançon la fameuse ceinture d'Hippolyte. Ici le poëte nous décrit l'embouchure du Thermodon qui se décharge dans le golfe voisin, et il nous trace en grande partie la course de ce fleuve, depuis sa source jusqu'aux lieux où il mêle ses eaux à celles de la mer (*a*). Les Argonautes ne crurent pas pouvoir s'arrêter en ces lieux, sans s'exposer à soutenir quelques combats de la part des femmes guerrières qui habitaient cette contrée. Ici il nous peint le caractère belliqueux des Amazones, filles de Mars et de la nymphe Harmonie. Un vent favorable pousse le vaisseau loin de ces parages, et les porte, au bout d'un jour et d'une nuit, sur la côte des Chalybes. Le poëte nous peint les mœurs et les travaux de ces peuples qui négligent le soin de l'agriculture et des troupeaux pour s'occuper d'exploiter les mines et travailler le fer. C'est de là qu'ils tirent les moyens de leur subsistance, à la faveur du commerce et des échanges. Après avoir dépassé ce pays et le cap de Jupiter Génétéen, les navigateurs abordent sur les côtes des Tibaréniens dont le poëte nous fait remarquer les coutumes étranges. Car c'est là que les hommes se mettent au lit quand leurs femmes sont accouchées, et celles-ci les soignent. Les Argonautes, poussant leur course au-delà, dépassent le mont sacré et le pays des Mosynéciens dont les usages et les mœurs sont en opposition avec ceux des autres peuples. Ils s'accouplent en public; leur roi est puni de mort, le jour où il rend un jugement injuste (*b*). Les Argo-

---

(*a*) V. 986. — (*b*) V. 1031.

nautes arrivent enfin près de l'île Arêtiade ; c'est là qu'ils sont attaqués par les oiseaux redoutables qui infestaient cette île. Un de ces féroces animaux blesse au bras, d'un coup d'aile, un des Argonautes, et lui fait lâcher la rame. Les navigateurs se mettent en état de défense, et se préparent à lancer des traits (*a*). Aphidamas propose à ses compagnons de débarquer dans cette île et d'en chasser ses oiseaux par le bruit des cymbales ; moyen qui avait réussi à Hercule dans son travail contre les oiseaux du lac Stymphale ; son avis est goûté. Les Argonautes se couvrent la tête de casques, sur lesquels flottaient des aigrettes de couleur de sang. Les uns rament, les autres forment un rempart avec leurs lances et leurs boucliers, et font retentir l'air de leurs cris : aussitôt les oiseaux disparurent. Arrivés dans l'île, ils frappent leurs boucliers les uns contre les autres, et épouvantent tous les oiseaux qui l'infestaient et qui prennent aussitôt la fuite (*b*). C'était dans cette île qu'avaient abordé les fils de Phryxus, partis de Colchide pour aller à Orchomène recueillir la succession de leur aïeul. Ils s'étaient embarqués sur un vaisseau de Colchidiens qui avait fait naufrage, et ils s'étaient réfugiés dans cette île déserte (*c*). Ces infortunés, voyant arriver les Argonautes, leur demandent du secours après avoir fait l'exposé de leurs malheurs (*d*). Le fils d'Éson, se rappelant alors les prédictions de Phinée, leur fait plusieurs questions sur leur nom, leur naissance, sur les motifs qui les ont conduits en ces lieux. Argus, l'un d'eux, lui raconte l'aventure de Phryxus leur père, qui, monté sur son bé-

---

(*a*) V. 1047. — (*b*) V. 1091. — (*c*) V. 1122. — (*d*) V. 1136.

lier, avait passé dans les États d'Aëtès roi de Colchide, et avait épousé sa fille Chalciopé. Nous sommes, lui dirent-ils, leurs enfans : notre père est mort; nous allions à Orchomène recueillir la succession d'Athamas son père. Si vous désirez savoir nos noms, celui-ci s'appelle *Citysorus*, celui-là *Phrontis*, cet autre *Mélas*, et moi *Argus* (*a*).

A peine eut-il achevé ces mots, que les Argonautes, transportés de joie, ne pouvaient se rassasier de les regarder. Jason leur annonce qu'ils voient en lui leur parent, puisqu'il est le petit-fils de Créthus, frère d'Athamas leur grand-père. Il leur dit qu'il va lui-même chez Aëtès. Sans leur expliquer les motifs de son voyage, il les accueille favorablement, et il leur fait donner des habits. Ils vont tous ensemble sacrifier à Mars, Dieu tutélaire de cette île, sur un autel que lui avaient élevé les Amazones, et où elles étaient dans l'usage de lui sacrifier des chevaux. Le sacrifice achevé, Jason adresse aux fils de Phryxus un discours dans lequel il leur découvre le but de son voyage, et les invite à leur servir de guide et à les aider dans leur entreprise (*b*).

Les fils de Phryxus demeurèrent interdits, prévoyant bien tous les obstacles qu'éprouverait une telle entreprise. Argus ne peut s'empêcher de leur témoigner ses craintes, en même temps qu'il leur promet tous les secours dont ils peuvent avoir besoin. Il leur peint le caractère cruel d'Aëtès, et les difficultés qu'ils trouveront à lui ravir cette riche toison, gardée par un affreux serpent qui ne dort ni jour ni nuit. Ce monstre

---

(*a*) V. 1160. — (*b*) V. 1200.

est né de la terre, dans les lieux voisins du Caucase où Typhon fut foudroyé par Jupiter, et où le sang de ce géant empoisonna la terre. Ce discours fit pâlir les Argonautes (*a*). Mais Pélée répond avec un ton de confiance qui présage déjà le succès; il menace Aëtès de la vengeance des héros ses compagnons, s'il se refuse à leur demande. Ces discours finis, on va se reposer. Le lendemain un vent heureux enfle les voiles, et déjà les navigateurs laissent loin derrière eux l'île de Mars. La nuit suivante ils côtoient l'île Philyre, célèbre par les amours de Saturne fils du ciel, et de la nymphe Philyra qu'il trompa sous la forme d'un cheval, et dont il eut Chiron (*b*). Leur vaisseau, continuant sa route, les porte au-delà du pays des Macrons, des Béchires, des féroces Sapires et des Byzères. Déjà ils découvrent les golfes les plus reculés du Pont-Euxin et les rochers élevés du Caucase, sur lesquels est attaché Prométhée dont un vautour ronge les entrailles toujours renaissantes. Ils voient voltiger dans les airs cet oiseau cruel, et ils entendent les gémissemens du malheureux Prométhée (*c*). Enfin, guidés par les conseils du fils de Phryxus, les Argonautes arrivent à l'embouchure même du Phase; ils calent les voiles, et, à force de rames, ils se mettent en devoir de remonter le fleuve. Ils laissent à leur gauche les rochers élevés du Caucase et la ville d'Æa (*d*), et à leur droite le champ et le bois consacrés à Mars, où était suspendue la précieuse toison que gardait le redoutable dragon. Jason, tenant une coupe d'or, fait des libations de vin dans le fleuve; il invoque la terre, les Dieux tutélaires du pays,

---

(*a*) V. 1220. — (*b*) V. 1245. — (*c*) V. 1263. — (*d*) V. 1274.

les manes des héros morts qui l'habitent. Ici Ancée leur propose de délibérer sur les moyens qu'ils ont à prendre soit de douceur, soit de rigueur, pour obtenir d'Aëtès ce qu'ils veulent. Jason, par les conseils d'Argus, fait jeter l'ancre en attendant le retour du jour (*a*).

CHANT TROISIÈME.

Le poëte commence ce chant par une invocation à la muse qui préside aux fêtes de l'amour, ou à Érato. Il l'invite à raconter comment Jason vint à bout de s'emparer de cette riche toison, par les secours de Médée, fille d'Aëtès, qui devint amoureuse de lui (*b*). Tandis que les Argonautes restaient cachés à l'ombre des épais roseaux qui bordaient le fleuve, Junon et Minerve, dans les cieux, cherchaient à engager Vénus à s'unir à elles pour protéger le succès de l'expédition du fils d'Éson (*c*). Le poëte nous fait la description de l'appartement de Vénus, dans lequel entrent les deux Déesses; celle du trône sur lequel la mère de Cupidon était placée. Vénus, en les voyant arriver, se lève, leur offre un siége, et, souriant agréablement, elle leur fait quelques questions sur le but d'une démarche qui ne leur est pas ordinaire. Junon lui fait part de ses alarmes sur le sort de Jason, qu'elle protège contre la perfidie de Pélias qui l'a outragée elle-même (*d*). Elle fait l'éloge du fils d'Éson dont elle n'a qu'à se louer pour les services qu'il lui a rendus au passage de l'Anurus. Elle s'était présentée à lui sous la forme d'une vieille femme, et l'avait prié de lui aider à passer

---

(*a*) V. 1289. — (*b*) V. 5. — (*c*) V. 35. — (*d*) V. 65.

ce torrent. Jason, plein d'humanité, l'avait prise sur ses épaules, et l'avait passée; depuis ce moment, ce héros a mérité son estime, et lui est devenu cher. Vénus touchée lui répond qu'elle est prête à faire tout ce que l'épouse du grand Jupiter exigera d'elle. Junon lui demande de charger son fils d'inspirer à la fille d'Aëtès un violent amour pour Jason, parce que, si ce héros peut mettre la jeune princesse dans ses intérêts, il est sûr du succès de son expédition. Vénus répond aux Déesses qu'elles auront plus d'empire qu'elle sur l'esprit de son fils, et en même temps elle se plaint de son peu d'égard et de respect pour sa mère (*a*). Cependant elle leur promet de lui en parler et de l'engager, par ses caresses, à se prêter à leurs désirs. Les Déesses satisfaites se retirent, et Vénus aussitôt parcourt les vallons de l'Olympe pour chercher son fils. Elle le trouve dans un verger, qui s'amusait à jouer avec le jeune Ganymède, nouvellement placé aux cieux (*b*). Vénus le surprend, lui donne un baiser; elle lui expose ses intentions, et lui fait des promesses séduisantes pour un enfant qui aime à jouer. Déjà le jeune Cupidon veut qu'on lui donne ce qu'on lui promet, et il brûle d'impatience de tenir le nouvel objet de son amusement; mais la Déesse ne veut y consentir qu'autant qu'il aura exécuté ses volontés, et percé de ses traits le cœur de la fille d'Aëtès. Le jeune enfant laisse les dés avec lesquels il jouait, prend son carquois qui reposait au pied d'un arbre, et s'arme de son arc; il sort des portes de l'Olympe, quitte les cieux, traverse les airs et descend sur la terre (*c*).

(*a*) V. 99. — (*b*) V. 115. — (*c*) V. 160.

Pendant ce temps-là, Jason harangue les Argonautes rangés sur leurs bancs et tranquilles dans leur vaisseau qui mouillait à l'entrée du fleuve. Il leur communique ses projets en même temps qu'il invite chacun d'eux à lui faire part de leurs réflexions ; il les invite à rester sur leur bord, tandis qu'il ira au palais d'Aëtès avec les fils de Phryxus et deux autres seulement de ses compagnons. Son projet est d'employer d'abord la voie de la douceur et des sollicitations, pour obtenir de lui la fameuse toison (*a*). Ce ne sera qu'après un refus formel et obstiné, qu'on devra songer à employer la force ; mais avant cela, on peut tenter avec quelque succès les voies de persuasion. L'accueil qu'il a fait autrefois à Phryxus chassé de son pays, et fuyant les persécutions de sa marâtre, annonce assez qu'il respecte les droits sacrés de l'hospitalité envers les étrangers (*b*). Le discours de Jason est goûté, et ce héros, accompagné des fils de Phryxus, de Télamon et d'Augée, se met en marche, tenant en main un caducée. Ils traversent la prairie de Circé, plantée de saules, au sommet desquels sont suspendus des cadavres attachés à des chaînes. Car l'usage, encore aujourd'hui en Colchide, n'est pas de brûler les corps des hommes, ni de les enterrer ; mais ils les renferment dans des peaux de bœuf qu'ils suspendent aux arbres ; quant aux femmes, ils les enterrent (*c*).

Tandis que Jason et ses compagnons s'avancent vers la ville d'Aëtès, Junon les enveloppe d'un nuage qui les dérobe à la vue de tous ceux qu'ils pouvaient rencontrer dans un pays aussi peuplé ; le nuage s'évanouit

---

(*a*) V. 180. — (*b*) V. 193. — (*c*) V. 209.

au moment où ils arrivent au palais du roi. Le poëte nous peint l'étonnement des Argonautes, à la vue de cet édifice dont il nous fait la description. On y remarquait surtout quatre fontaines qu'avait ouvertes Vulcain ; l'une donnait du lait, l'autre du vin ; de la troisième coulait une huile odoriférante, et de la quatrième de l'eau pure, qui était chaude au coucher des pleïades, et glaciale à leur lever. Vulcain y avait placé des taureaux d'airain, qui soufflaient le feu de leurs larges narines ; il avait aussi forgé un soc de charrue du métal le plus dur, par reconnaissance pour le Dieu-soleil qui l'avait reçu sur son char, lorsqu'il se trouva fatigué de combattre dans la guerre des géans (*a*). Le poëte continue de nous faire la description des cours, des portiques et des diverses galeries que le héros traverse ; il nous peint entre autres deux tours très-élevées. Dans l'une habitait Aëtès avec son épouse, et dans l'autre Absyrthe, son fils, qu'il avait eu d'Asterodée, nymphe du Caucase ; les Colchidiens donnaient à ce jeune prince le nom de *Phaéton* à cause de son éclatante beauté (*b*).

Dans les autres appartemens logeaient Chalciopé et Médée sa sœur; celle-ci faisait les fonctions de prêtresse d'Hécate. Dès qu'elle aperçut les Argonautes, elle poussa un cri qui fut entendu de sa sœur et des femmes qui servaient cette princesse; elles jettent toutes à terre leurs fuseaux et leurs travaux, et elles volent hors du palais. Chalciopé, apercevant ses fils, lève de joie les mains vers le ciel. Ses fils se précipitent entre ses bras, et lui prodiguent toutes les expressions de la plus vive tendresse. La mère

(*a*) V. 234. — (*b*) V. 246.

leur fait quelques reproches sur leur séparation et sur le désir des richesses qu'ils allaient chercher à Orchomène, en abandonnant leur patrie et une mère tendre (*a*).

Enfin, Aëtès sort aussi de son palais, accompagné d'Idya son épouse. Toute la cour est en mouvement; chacun s'empresse de servir le roi dans les différentes fonctions qui lui sont confiées. Cependant l'Amour, sans être aperçu, avait traversé les airs; il s'était arrêté dans le vestibule pour tendre son arc; puis, franchissant le seuil de la porte, il va se cacher derrière Jason, et de là il décoche une flèche dans le sein de Médée qui reste muette et interdite. Bientôt le feu, qui est allumé dans son cœur, fait des progrès et brûle dans toutes ses veines; ses yeux pétillent d'une flamme vive et sont tournés vers le fils d'Éson. Son cœur soupire; un léger battement agite son sein; sa respiration est pressée; la pâleur et la rougeur occupent successivement ses joues. Le poëte s'amuse ici à peindre les effets de l'amour sur la jeune princesse (*b*); il passe ensuite au récit de l'accueil que fit Aëtès à ses petits-fils, dont le retour inattendu le surprend. Ce prince rappelle aux fils de Phryxus les avis qu'il leur avait donnés avant leur départ pour les détourner de cette entreprise dont il connaissait tous les dangers. Il les questionne sur les obstacles qui les ont arrêtés, et sur ces étrangers qui les accompagnent. Argus se charge de répondre au nom de tous; il commence par le récit de la tempête qui leur a fait faire naufrage, et qui les a jetés sur le rivage d'une île dé-

(*a*) V. 267. — (*b*) V. 298.

serte consacrée à Mars. Il lui parle ensuite des secours que leur ont donnés ces étrangers, à qui ils ont inspiré de l'intérêt dès qu'ils ont eu prononcé les noms de Phryxus, leur père, et d'Aëtès, leur aïeul : car c'est vers vous qu'ils allaient, ajoute Argus. En même temps, il découvre à son aïeul le sujet de leur voyage, et les terribles ordres que leur avait donnés Pélias. Il annonce qu'ils viennent chercher la fameuse toison, et que Minerve elle-même s'intéresse à leur succès, puisqu'elle a pris soin de construire le vaisseau qu'ils montent. Il vante l'excellence de cette construction, qui met le vaisseau à l'épreuve de tous les dangers; il est monté par l'élite des héros grecs, qui font dépendre leur sort de la bonne volonté du roi (*a*). Il fait ensuite connaître à son aïeul les héros qui l'accompagnent, et surtout Jason, fils d'Éson, fils de Crethée. Il ajoute que tous ceux qui le suivent sont fils ou petits-fils des Dieux (*b*).

Ce discours met en fureur le roi, qui s'indigne surtout contre les fils de Phryxus qui se sont chargés d'un tel message; il éclate en menaces contre eux et contre les Argonautes. Pendant qu'il exhalait ainsi sa colère, le bouillant Télamon, ne pouvant contenir la sienne, se préparait à lui répondre avec non moins de violence. Mais Jason le prévint; et prenant un ton modeste et doux, il lui expose les motifs de son voyage dont l'ambition n'a jamais été le but, et qu'il n'a entrepris que pour obéir aux ordres redoutables de Pélias (*c*). Il lui promet de retourner en Grèce publier sa gloire, et de l'aider dans la guerre qu'il pourrait avoir à soutenir

---

(*a*) V. 350. — (*b*) V. 366. — (*c*) V. 390.

contre les Sarmates et ses autres voisins. Aëtès, d'abord incertain du parti qu'il doit prendre à leur égard, se détermine à leur promettre ce qu'ils demandent, mais sous une condition qu'il leur impose, et dont l'exécution sera pour lui un sûr garant de leur courage. Il lui dit qu'il a deux taureaux qui ont des pieds d'airain, et qui soufflent le feu de leurs narines; qu'il les attèle à une charrue, et qu'il trace des sillons dans un champ consacré à Mars; qu'au lieu de blés, il y sème des dents de serpent, où naissent tout-à-coup des guerriers qu'il moissonne ensuite avec le fer de sa lance; et tout cela s'exécute dans l'espace de temps qui s'écoule du lever au coucher du soleil. Il propose à Jason d'essayer d'en faire autant; et il lui promet, s'il réussit, de lui livrer la toison d'or. Sans cela, il n'a rien à espérer; car il serait indigne, ajoute-t-il, d'un homme de cœur de céder ce trésor à quelqu'un de moins brave que lui (*a*).

A cette proposition, Jason reste muet et interdit, ne sachant que répondre; tant cette entreprise lui semble hardie. Cependant il finit par accepter la condition. Les Argonautes sortent du palais, suivis du seul Argus, qui fait signe à ses frères de rester. Médée les aperçoit, et remarque surtout Jason dont la jeunesse et les grâces le font distinguer parmi tous ses compagnons. Chalciopé, dans la crainte de déplaire à son père, rentre dans ses appartemens avec ses enfans. Mais Médée suit toujours des yeux Jason; lorsqu'elle ne le voit plus, son image est encore gravée dans son souvenir; ses discours, ses gestes, sa démarche, et surtout son air inquiet, sont pré-

(*a*) V. 421.

sens à son esprit. Elle craint pour ses jours ; elle semble déjà le voir mort, victime d'une entreprise aussi hardie (*a*). Des larmes coulent de ses yeux; elle se répand en plaintes, et fait des vœux pour son succès. Elle invoque pour lui les secours d'Hécate, fille de Persée [171].

Les Argonautes traversent la ville, et reprennent la route qu'ils avaient déjà tenue. Alors Argus adresse un discours à Jason, dans lequel il lui rappelle ce qu'il lui avait déjà dit de l'art magique de Médée, et de l'importance qu'il y a pour lui de la mettre dans ses intérêts ; il se charge de faire les démarches nécessaires pour cela, et de sonder les dispositions de sa mère. Jason le remercie de ses offres officieuses ; il consent à les accepter et retourne à sa flotte, où sa vue répand l'allégresse (*b*) ; mais bientôt il leur rend les réponses désespérantes que le roi lui a données, et il leur expose la dure condition qu'il lui a imposée, avant de lui accorder le dépôt qu'ils sont venus chercher. Ce récit jette la consternation sur toute la flotte ; mais enfin il prend la parole avec beaucoup de courage, et ranime les espérances de ses compagnons (*c*).

Il se propose lui-même pour exécuter cette entreprise, en cas que Jason ne se sente pas la force ou le courage de remplir cette tâche. Télamon, Idas, les dioscures, le fils d'Oenus, quoique jeune encore, se mettent sur les rangs et se disputent la gloire de ce travail (*d*). Argus prend la parole pour les engager à rester tranquilles, en attendant les secours qu'il leur promet de la part de sa mère. Il prend de là occasion de les entretenir de

---

(*a*) V. 460. — (*b*) V. 490. — (*c*) V. 505. — (*d*) V. 520.

Médée et de son art puissant, dont il raconte les effets merveilleux. Il leur promet de chercher à la mettre dans leurs intérêts. En même temps qu'il achevait ces mots, un présage vient leur confirmer ses promesses (*a*). Mopsus l'interprète tout entier en leur faveur, et appuie la proposition que leur fait Argus, en leur garantissant d'avance le succès. Tout le monde y applaudit, à l'exception d'Idas qui s'indigne qu'on ait recours à des femmes et aux armes de l'Amour, tandis que Mars seul doit être leur guide et leur appui. Son discours est mal accueilli (*b*); et Jason, après avoir pris l'avis de l'assemblée, envoie Argus au palais de sa mère, tandis que les Argonautes débarquent sur la rive du fleuve, disposés à combattre, s'il est nécessaire. Cependant Aëtès avait assemblé ses Colchidiens, pour préparer quelque nouvelle perfidie contre Jason et ses compagnons, et pour les rendre suspects à ses sujets auxquels il les peint comme des aventuriers et des brigands. Il menace de sa vengeance les fils de Phryxus, qui se sont joints à eux, et qui les ont conduits dans ses États, dans l'intention de le détrôner. Car il avait été averti par un oracle du soleil, son père, de se mettre en garde contre les embûches de princes issus de son sang (*c*) : c'est pour cela qu'il s'était prêté à leur projet de voyage en Grèce. Car ces craintes, qui lui étaient inspirées par l'oracle, ne pouvaient point regarder son fils Absyrthe, mais les fils de Chalciopé. En conséquence, il donne des ordres à ses soldats d'aller attaquer les Argonautes, et brûler leur vaisseau (*d*).

(*a*) V. 540. — (*b*) V. 566. — (*c*) V. 600. — (*d*) V. 608.

Cependant Argus, arrivé dans l'appartement de sa mère, la priait de solliciter les secours de Médée, en faveur de Jason et de ses compagnons. Déjà la jeune princesse s'était d'elle-même intéressée au sort de ces héros, mais elle craignait le courroux de son père. Un songe, dont le poëte nous décrit tous les détails, la force de sortir de son silence (*a*). Après avoir quelque temps hésité, et fait quelques pas pour aller trouver sa sœur, Médée rentre de nouveau chez elle, tombe sur son lit, s'abandonne à la douleur, et pousse des gémissemens. Une de ses femmes va en informer sa sœur, qui elle-même était occupée avec ses enfans des moyens d'intéresser Médée au succès de ces étrangers (*b*). Celle-ci vole à son secours, et elle la trouve plongée dans la plus vive douleur, les yeux baignés de larmes, se meurtrissant la figure dans son désespoir. Elle lui demande les motifs de son agitation violente; elle suppose que c'est l'effet des reproches de son père, dont elle se plaint elle-même; elle annonce le désir qu'elle aurait d'être bien loin de ce palais, elle et ses enfans (*c*).

Médée rougit, et la pudeur l'empêche d'abord de répondre; enfin elle rompt le silence, cédant à l'empire de l'amour qui la subjugue. Elle lui témoigne ses inquiétudes sur le sort des fils de Phryxus, que leur père Aëtès menace de faire périr avec ces étrangers; elle lui fait part du songe qui semble présager ce malheur (*d*).

Elle parlait ainsi, pour sonder les dispositions de sa sœur, et pour voir si elle ne lui demandait pas son appui pour ses fils. Chalciopé effectivement s'ouvre à elle; mais,

---

(*a*) V. 635. — (*b*) V. 663. — (*c*) V. 680. — (*d*) V. 692.

avant de lui confier son secret, elle lui fait jurer qu'elle le gardera fidèlement, et qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour la servir et protéger ses enfans. En disant ces mots, elle fond en larmes, et elle presse les genoux de sa sœur d'une manière suppliante. Ici le poëte nous fait le tableau de la douleur mutuelle de ces deux princesses. Médée, élevant la voix, atteste tous les Dieux qu'elle est disposée à faire tout ce qu'elle exigera d'elle; elle en prend à témoins les grandes divinités de la Colchide, le ciel puissant et la terre mère des Dieux (*a*). Chalciopé alors se hasarde à lui parler de ces étrangers, et surtout de Jason à qui ses enfans prennent un vif intérêt. Elle lui avoue qu'Argus son fils est venu l'engager à solliciter près d'elle des secours pour eux, dans cette hardie entreprise. A ces mots, la joie pénètre le cœur de Médée; une modeste rougeur teint ses belles joues. Elle dit qu'elle consent à faire pour eux ce qu'exige d'elle une sœur à qui elle n'a rien à refuser, et qui a été pour elle, jusqu'à présent, moins une sœur qu'une tendre mère, puisqu'elle a pris soin de l'élever. Elle lui recommande seulement le secret, et elle lui annonce qu'elle fera porter, dès le point du jour, dans le temple d'Hécate, les drogues nécessaires pour assoupir les redoutables taureaux. Chalciopé sort pour annoncer à son fils les promesses de sa sœur, pendant que celle-ci, restée dans l'appartement toute seule, se livre aux réflexions et aux inquiétudes qui sont naturellement la suite du projet qu'elle a formé (*b*)

Il était déjà tard, et la nuit étendait son ombre épaisse

(*a*) V. 715. — (*b*) V. 742.

sur la terre et sur la mer. Un silence profond régnait dans toute la Nature. Le cœur de Médée seul n'était pas sans agitation, et le sommeil n'avait pas fermé ses paupières; son amour et ses sollicitudes pour Jason l'empêchaient de prendre du repos. Elle redoutait pour lui les affreux taureaux qu'il devait atteler à la charrue destinée à sillonner les champs de Mars. Ces craintes et ces agitations sont assez bien décrites par le poëte, qui emploie à peu près les mêmes comparaisons dont se sert Virgile pour peindre la perplexité, soit de Didon, soit d'Énée. Il met dans la bouche de la jeune princesse un discours qui nous retrace l'anxiété de son ame et les irrésolutions de son esprit (*a*). Elle porte sur ses genoux la précieuse cassette qui contient des trésors magiques; elle la baigne de ses larmes, et fait les réflexions les plus tristes. Elle attend le retour de l'aurore, qui vient enfin chasser les ombres de la nuit. Argus cependant avait laissé ses frères pour attendre le succès des promesses de Médée, et était retourné au vaisseau (*b*).

Le jour avait reparu, et la jeune princesse, occupée des soins de sa toilette, avait oublié quelque temps les chagrins de la nuit et ceux qui la menaçaient encore. Elle avait réparé le désordre de ses cheveux, elle avait parfumé son corps d'essences, et attaché un voile blanc sur sa tête. Elle donne ordre à ses femmes, qui étaient au nombre de douze, et toutes vierges, d'atteler les mules qui devaient conduire son char au temple d'Hécate (*c*).

Pendant ce temps-là, elle s'occupe de préparer les

(*a*) V. 770, 800. — (*b*) V. 826. — (*c*) V. 841.

poisons, extraits des simples nées sur le Caucase, du sang de Prométhée et d'une liqueur noirâtre qu'avait vomie l'aigle qui lui rongeait le foie. Médée en frotta la ceinture qui entourait son sein (*a*). Elle monte sur son char, ayant à ses côtés deux de ses femmes; et elle traverse la ville en tenant les rênes et le fouet qui servent à guider ses mules. Ses autres femmes la suivent, et font un cortége à peu près semblable à celui que forment les nymphes de Diane autour du char de cette Déesse (*b*). Elle était déjà sortie hors de la ville et arrivée au temple où elle descend. Là elle adresse un discours à ses compagnes. Elle s'accuse du peu de précautions qu'elle a prises, pour éviter la rencontre des étrangers qui sont dans leur pays; elle se plaint de ce que l'on ne voit pas arriver au temple le concours des femmes qui y affluent ordinairement. Elle les invite à cueillir des fleurs et à se prêter à un projet qu'elle a formé (*c*). Elle leur recommande le silence, et surtout de ne pas trahir son secret à son père. Elle leur communique le projet de servir l'étranger qui s'est chargé d'atteler les taureaux. Elle dit qu'elle a consenti à recevoir ses présens et même à le voir; et qu'ainsi elles aient à se retirer dès qu'il paraîtra (*d*).

Pendant ce temps-là, le fils d'Éson, conduit par Argus et accompagné du devin Mopsus, s'avançait vers le temple où il avait appris que Médée devait se rendre au point du jour. Junon elle-même avait pris soin de l'embellir et de l'environner d'un éclat éblouissant. Le succès de sa démarche lui est déjà annoncé par des pré-

---

(*a*) V. 867. — (*b*) V. 885. — (*c*) V. 900. — (*d*) V. 910.

sages heureux qu'interprète Mopsus. Il conseille à Jason d'aller trouver Médée seul, et de s'entretenir avec elle, tandis que lui et Argus resteront à l'attendre (*a*). Cependant Médée, peu occupée du jeu et de ses compagnes, tournait sans cesse ses regards du côté où elle attendait Jason. Enfin ce héros parut à ses yeux, tel que Sirius, lorsque, brillant de tout son éclat, il sort du sein des flots. Ici le poëte nous décrit l'impression que cette vue produit sur la princesse. Ses yeux se troublent, ses joues se colorent, ses genoux chancèlent; ses femmes aussitôt s'éloignent. Les deux amans restent en présence quelque temps muets et interdits. Enfin, Jason, prenant le premier la parole, cherche à rassurer sa pudeur alarmée, et l'invite à lui ouvrir son cœur, dans un lieu surtout qui lui impose pour elle un respect religieux. Il lui dit qu'il est déjà informé de ses bonnes dispositions à leur égard, et des secours qu'elle a bien voulu leur promettre. Il la conjure, au nom d'Hécate et de Jupiter qui protège les étrangers et les supplians, de vouloir s'intéresser au sort d'un homme qui paraît devant elle à ce double titre. Il l'assure d'avance de toute sa reconnaissance, et qu'ils iront publier en Grèce la gloire de son nom; qu'elle seule peut combler les vœux de leurs mères et de leurs épouses qui les attendent, et qui ont les yeux tournés sur les mers par où ils doivent retourner dans leur patrie. Il lui cite l'exemple d'Ariadne qui s'intéressa aux succès de Thésée, et qui, après lui avoir assuré la victoire, s'embarqua avec ce héros, et abandonna pour lui sa patrie. (*b*). En reconnaissance de ce service,

---

(*a*) V. 945. — (*b*) V. 1000.

sa couronne fut placée aux cieux. La gloire qui vous attend n'est pas moindre, si vous rendez à la Grèce cette foule de héros.

Médée, qui l'avait écouté les yeux baissés, sourit doucement à ce discours ; elle le regarde, et veut lui répondre sans savoir encore par où commencer son discours, tant ses pensées se pressent et se confondent. Elle tire de sa ceinture la drogue puissante qu'elle y avait cachée. Jason s'en saisit avec joie ; elle lui eût donné son ame tout entière s'il la lui eût demandée, tant elle était éprise de la beauté de ce jeune héros dont le poëte nous fait ici une charmante peinture. Tantôt ils baissent l'un et l'autre les yeux vers la terre ; tantôt ils se regardent en face. Enfin Médée prend la parole et lui donne des avis utiles pour assurer le succès de son entreprise (*a*). Elle lui dit que, lorsqu'Aëtès son père lui aura remis les dents du dragon, qu'il doit semer dans les sillons, il attende l'heure précise de minuit, pour faire un sacrifice seul et en particulier, après qu'il se sera lavé dans le fleuve. Elle lui prescrit toutes les cérémonies de ce sacrifice dont Hécate est l'objet. Elle lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter pour que ce sacrifice soit agréable à la Déesse, et qu'il en obtienne le succès qu'il en doit attendre. Elle lui enseigne ensuite l'usage qu'il doit faire de la drogue qu'elle lui a remise, et dont il doit frotter ses armes et son corps pour le fortifier et le rendre invulnérable. Elle l'engage à s'armer d'un courage intrépide (*b*). Elle lui donne encore un autre moyen pour détruire les guerriers qui naîtront des

---

(*a*) V. 1025. — (*b*) V. 1050.

dents du dragon, qu'il aura semées; c'est de lancer adroitement une grosse pierre qu'ils se disputeront entre eux; et alors il les attaquera avec succès. C'est ainsi, lui dit-elle, que vous réussirez à enlever la riche toison, et que vous la porterez en Grèce, ou partout ailleurs où il vous plaîra aller, si enfin votre intention est de courir encore les mers. En achevant ces mots, elle arrose ses joues de larmes que lui arrache l'idée que ce héros va se séparer d'elle et regagner des régions lointaines. Elle baisse les yeux et garde quelque temps le silence qu'elle rompt bientôt; elle lui presse la main, en lui disant : « Au moins, lorsque vous serez retourné dans votre patrie, souvénez-vous de Médée, comme elle se souviendra de Jason ; et dites-moi, avant de partir, où vous comptez aller (*a*). Jason, touché de ses larmes et déjà percé des traits de l'amour, lui jure de ne l'oublier jamais, s'il est assez heureux de retourner dans sa patrie, et si Aëtès ne lui suscite pas de nouveaux obstacles. Comme elle lui avait demandé quelques instructions sur les lieux où il comptait retourner, ou sur la Grèce, il entre, à cet égard, dans quelques détails sur la Thessalie où régna autrefois Deucalion qui éleva des autels aux douze grands Dieux. Il lui dit que là est Iolcos sa patrie ; il lui parle aussi d'Ariadne, sur laquelle Médée lui avait fait des questions; et il manifeste le désir d'être aussi heureux que Thésée (*b*).

Ce vœu, formé par la tendresse, redouble le trouble de la princesse ; et d'un ton douloureux, elle se plaint qu'Aëtès ne soit pas aussi bien disposé que Minos, et

---

(*a*) V. 1075. — (*b*) V. 1100.

de n'être pas elle-même aussi belle que sa fille. Je ne prétends qu'à une chose, lui dit-elle ; c'est qu'arrivé à Iolcos, vous vous souveniez de Médée. Quant à vous, votre image restera à jamais gravée dans mon cœur malgré tous mes parens. Mais, si vous veniez à m'oublier, songez que je le saurais ; que la renommée, ou quelque oiseau officieux, me l'apprendrait. C'est alors que l'aile des vents me porterait à Iolcos ; et qu'en vous accablant des reproches dus à un tel excès d'ingratitude, je vous rappellerais que vous devez votre conservation à celle que vous auriez si cruellement oubliée, et que je m'établirais chez vous (*a*).

En parlant ainsi, des torrens de larmes coulaient de ses yeux. Jason la rassure, en lui disant qu'elle peut l'accompagner en Grèce où elle trouvera toute la considération qu'elle mérite ; qu'elle y sera regardée comme une Divinité tutélaire par tous les parens de ceux qu'elle va sauver. Il lui offre sa main, et lui jure une foi éternelle. Les discours de Jason flattent son cœur, sans qu'elle puisse se dissimuler néanmoins les malheurs qui peuvent la menacer (*b*).

Cependant ses femmes l'attendaient avec impatience, et l'heure était arrivée où la princesse devait se rendre au palais de sa mère. Elle ne s'apercevait pas des instans qui s'écoulaient trop rapidement pour son désir, si Jason ne l'eût avertie prudemment de se retirer avant que la nuit les surprît et que quelqu'un ne soupçonnât leur entrevue. Ils se donnent un rendez-vous pour une autre fois, et ils se séparent. Jason regagne son vaisseau,

---

(*a*) V. 1113. — (*b*) V. 1132.

et Médée rejoint ses femmes qu'elle n'apercevait pas, tant son esprit était occupé d'autres idées; elle remonte sur son char, et retourne au palais. Chalciopé, sa sœur, l'interroge sur le sort de ses enfans; elle n'entend rien et ne répond rien; elle s'assied sur un siége près du lit, dans l'attitude de l'abattement et de la douleur, et plongée dans les plus sombres réflexions (*a*).

Jason, retourné à son bord, fait part à ses compagnons du succès de son entrevue, et leur montre l'antidote puissant dont il est muni. La nuit se passe; et le lendemain, dès la pointe du jour, les Argonautes envoient Télamon et le fils d'Ætholus demander au roi Aëtès les dents du dragon qu'il avait promises. Celui-ci leur remet les dents du dragon de Cadmus, que ce héros avait autrefois tué à Thèbes, près la fontaine de Mars qu'il gardait [172]. Minerve, qui en avait arraché les dents, en avait donné la moitié à Cadmus et l'autre moitié à Aëtès. Ce sont ces dernières que le roi confia aux députés des Argonautes pour être remises à Jason, qui devait les semer comme Cadmus, et, comme lui, tuer les guerriers qui naîtraient dans les sillons (*b*).

Cependant le soleil était descendu sous l'hémisphère inférieur et dans les régions inconnues aux hommes de nos climats, et la nuit avait attelé ses chevaux. Les Argonautes étaient couchés; mais Jason, les yeux tournés vers la constellation de l'ourse, observait l'heure de la nuit à laquelle il devait faire son sacrifice. Le ciel était pur et l'air calme : il exécute dans le plus grand secret les ordres de Médée. Il se baigne dans les eaux

---

(*a*) V. 1160. — (*b*) V. 1189.

du fleuve, et fait un sacrifice à la redoutable Hécate dont il invoque le secours. La Déesse l'exauce et apparaît elle-même à ce héros. Le poëte nous décrit le spectre effrayant d'Hécate, les serpens qui tressent sa chevelure, et les chiens qui l'accompagnent et qui font retentir l'air de leurs aboiemens. Jason est étonné ; mais son courage n'en est point abattu : il retourne à ses compagnons (*a*).

Déjà l'aurore découvrait les sommets du Caucase, et le roi Aëtès se revêtait de son armure que lui avait donnée Mars, après l'avoir enlevée au géant Mimas. Sa tête était couverte d'un casque brillant dont l'éclat éblouissant offrait l'image du disque du soleil au moment où il sort du sein des flots. Il présentait en avant un énorme bouclier formé de plusieurs cuirs, et balançait une pique redoutable à laquelle aucun des Argonautes n'eût pu résister, si ce n'est Hercule ; mais il les avait abandonnés. Tout près, on voyait Phaéton, son fils, qui tenait les coursiers qui attelaient le char sur lequel il allait monter. Déjà il en a pris les rênes, et il traverse la ville pour se rendre au lieu du combat (*b*).

Un peuple nombreux le suit. Cependant Jason, fidèle aux conseils de Médée, frottait ses armes avec la drogue que cette princesse lui avait donnée, et qui devait en fortifier la trempe, de manière que rien ne pût les faire ployer. Enfin, il en frotte son propre corps, qui acquiert une vigueur et une force à laquelle rien ne résiste. Il agite avec fierté ses armes, et déploie ses bras nerveux. On se rend au champ de Mars, qui était à peu de dis-

---

(*a*) V. 1220. — (*b*) V. 1236.

tance de la ville ; ils trouvent Aëtès et ses Colchidiens. Jason s'élance aussitôt de son vaisseau, tout équipé, tout armé, et se présente au combat. On l'eût pris pour Mars, ou pour Apollon lorsqu'il est armé. Il promène ses regards sur le champ qu'il doit labourer ; il voit le joug d'airain qu'il doit imposer aux taureaux, et le dur soc avec lequel il va sillonner le champ. Il s'approche ; il enfonce en terre sa lance, pose son casque, et s'avance avec son seul bouclier pour chercher la trace des terribles taureaux. Ceux-ci s'élancent du lieu de leur retraite obscure et couverte d'une épaisse fumée. Le feu sortait avec impétuosité de leurs larges narines. Cette vue effraie les Argonautes ; mais Jason, toujours intrépide, tient son bouclier en avant, et les attend de pied ferme, comme le rocher qui attend la vague qui vient se briser contre ses flancs. Les taureaux l'attaquent avec leurs cornes sans pouvoir l'ébranler. L'air retentit de leurs affreux mugissemens ; la flamme qui sort de leurs narines ressemble à ces tourbillons qui s'échappent avec bruit d'une fournaise (*a*), et qui successivement s'arrêtent et se précipitent de nouveau au dehors ; mais l'activité de la flamme est émoussée par la force de la drogue dont s'est frotté le héros. Jason, toujours invulnérable, saisit un des taureaux par la corne ; d'un bras vigoureux il l'attire vers le joug d'airain et l'attère ; il en fait autant au second, et il les tient tous deux abattus. Aëtès reste interdit à la vue du triomphe de ce héros. Cependant, les dioscures lui soulèvent le joug auquel il attache les taureaux. Jason reprend ensuite ses armes, presse les flancs des taureaux avec sa pique, et conduit la charrue.

(*a*) V. 1300.

Ces animaux furieux veulent faire quelque résistance ; mais la pique de Jason les force d'avancer. Déjà il a tracé plusieurs sillons, malgré la dureté du terrain dont le sol se brise avec bruit, et il a semé les dents du dragon, regardant toujours en arrière, dans la crainte d'être attaqué par les guerriers qui en doivent naître. Jason laboure tout le champ, dételle les bœufs, et retourne à son vaisseau (*a*). Ses compagnons lui font le plus grand accueil ; il puise de l'eau du fleuve dans son casque pour se désaltérer, et il se prépare à un nouveau travail. Déjà les géans, nés de la terre, couvraient de leurs armes les sillons qu'il avait tracés et ensemencés ; l'éclat de leur armure jaillissait jusqu'aux nues. Jason, fidèle aux conseils de Médée, lance au milieu d'eux une pierre que quatre hommes n'auraient pu soulever ; il la jette, et se retire aussitôt couvert de son bouclier. Les Colchidiens poussent un cri semblable au bruit que fait la mer. Aëtès est étonné ; les géans se disputent aussitôt et s'entre-tuent. Jason profite de cet instant pour les charger l'épée à la main, et le fer de ce héros en fait une ample moisson. Ils tombent les uns sur les autres, et la terre, qui les a produits, reçoit leurs cadavres dans son sein. Ce spectacle étonne et afflige Aëtès, qui retourne vers sa ville tout rêveur, méditant de nouveaux moyens de perdre Jason et ses compagnons. La nuit survient et termine le combat (*b*).

CHANT QUATRIÈME.

Le poëte, après avoir commencé ce chant par une nouvelle invocation à la muse qu'il invite à raconter

(*a*) V. 1345. — (*b*) V. 1406.

ce que fit Médée pour son amant, et sa fuite loin de sa patrie, nous représente Aëtès dans son palais, tout occupé de nouveaux moyens de perdre les Argonautes (*a*). Il soupçonne ses filles d'intelligence, et Médée ne peut se dissimuler les soupçons de son père ; elle en conçoit les plus vives alarmes que le poëte nous décrit. Elle allait même se porter aux dernières extrémités du désespoir, si Junon ne lui eût inspiré le dessein de fuir avec les fils de Phryxus (*b*). Cette idée releva son courage. Elle cache dans son sein les trésors de sa cassette magique qui renfermait ses herbes puissantes ; elle baise son lit et les portes de son appartement ; elle détache une boucle de cheveux qu'elle y laisse pour servir de souvenir à sa mère; elle prononce un discours qui contient les adieux tristes qu'elle fait à sa mère, à sa sœur et à toute sa maison ; elle verse en même temps des torrens de larmes ; puis elle s'échappe furtivement du palais, dont ses enchantemens lui ouvrent les portes (*c*). Elle était nu-pieds ; elle soutenait de la main gauche l'extrémité d'un léger voile qui s'abaissait sur son front, et de la main droite elle relevait le pan de sa robe. Médée traverse ainsi la ville d'un pied agile, en prenant des rues détournées ; elle est déjà hors des murs sans que les sentinelles l'aient aperçue. Elle dirige sa fuite vers le temple dont les routes lui étaient connues, et près desquelles elle avait été cueillir souvent des plantes qui croissaient près des tombeaux. Son cœur battait dans la crainte d'être surprise. La lune, qui la voit, se rappelle ses amours avec Endymion, dont ceux de Médée pour Jason lui re-

---

(*a*) Apollon., l. 4, v. 2. — (*b*) V. 22. — (*c*) V. 42.

tracent l'image. Le poëte met à cette occasion un discours dans la bouche de cette Déesse, qu'elle adresse à Médée (*a*), tandis que celle-ci volait à travers la plaine dans les bras de son amant. Elle dirige ses pas le long du rivage vers les feux qu'elle voit briller dans le camp des Argonautes. Sa voix se fait entendre au milieu des ombres de la nuit : elle appelait Phrontis, le plus jeune des fils de Phryxus, qui bientôt, ainsi que ses frères et que Jason, reconnurent la voix de la princesse : les autres Argonautes restèrent surpris. Trois fois elle cria; trois fois Phrontis lui répondit. Les Argonautes rament vers le bord du fleuve où déjà son amant s'est élancé pour la recevoir. Phrontis et Argus, les deux fils de Phryxus, y sautent aussi. Médée tombe à leurs genoux en leur criant : Amis, sauvez-moi; sauvez-vous vous-mêmes : nous sommes perdus : tout est découvert. Embarquons-nous avant que le roi ait monté ses coursiers. Je vais vous livrer la toison, après avoir assoupi le terrible dragon qui la garde. Et toi Jason, souviens-toi des sermens que tu m'as faits; et si je quitte ma patrie et mes parens, prends soin de ma réputation et de ma gloire. Tu me l'as promis, et les Dieux en sont témoins (*b*).

Ainsi parlait Médée d'un ton de douleur; mais la joie, au contraire, pénétrait le cœur de Jason. Il la relève, l'embrasse et la rassure. Il atteste les Dieux, Jupiter et Junon, garans des sermens qu'il lui a faits, de la prendre pour son épouse dès qu'il sera retourné dans sa patrie. En même temps il lui prend la main en signe d'union (*c*). Médée leur conseille de faire avancer promptement leur

---

(*a*) V. 65. — (*b*) V. 91. — (*c*) V. 100.

vaisseau près du bois sacré qui recèle la riche toison, afin de l'enlever à la faveur des ombres de la nuit et à l'insu d'Aëtès. Ce qu'elle dit est aussitôt exécuté. Elle monte à bord du vaisseau qui déjà s'éloigne de la rive. L'onde écume avec bruit sous le tranchant de la rame. Médée regarde encore la terre vers laquelle elle étend ses bras. Jason la console par ses discours et relève son courage. C'était cet instant de la nuit qui précède le retour de l'aurore, et dont profite le chasseur. Jason et Médée débarquent dans une prairie où reposa autrefois le bélier qui avait porté Phryxus en Colchide. Ils aperçoivent l'autel qu'y avait élevé le fils d'Athamas, et sur lequel il immola ce bélier à Jupiter, par l'ordre de Mercure (*a*). Les deux amans s'avancèrent seuls dans la forêt, pour y chercher le hêtre sacré auquel était suspendue la toison. Au pied était un énorme serpent, qui déjà allongeait ses replis tortueux, et qui faisait retentir l'air d'horribles sifflemens. Ici le poëte s'amuse à faire la description du monstre, et de l'effroi qu'inspirent au loin les sifflemens aigus qu'il fait entendre. La jeune princesse s'avance vers lui, après avoir invoqué le Dieu du sommeil et Hécate, et les avoir priés de s'intéresser à son succès (*b*). Jason, saisi de crainte, la suivait. Déjà le dragon, vaincu par les enchantemens de Médée, avait déroulé par terre les mille replis de son corps : sa tête s'élève néanmoins encore, et se prépare à les dévorer. Mais la princesse secoue sur ses yeux une branche trempée dans une eau soporifique. Le monstre retombe et s'endort. Jason saisit cet instant pour enlever la toison ; et, vain-

---

(*a*) V. 120. — (*b*) V. 148.

queur par le bienfait de Médée, il retourne avec elle au vaisseau qui les attendait. Le poëte s'occupe ici à décrire la joie de Jason, lorsqu'il eut enlevé ce riche dépôt, et la manière triomphante dont il se présente à ses compagnons qui admirent la toison, et qui s'empressent de la toucher (*a*). Mais Jason s'y oppose; il jette même dessus un voile; et, après avoir fait embarquer Médée, il harangue les Argonautes; il leur donne les plus heureuses espérances d'un prochain retour dans leur patrie, puisqu'enfin l'objet de leur voyage est rempli. Il leur annonce qu'il va amener Médée avec lui, dès qu'elle désire les suivre. Il leur vante les importans services qu'elle leur a rendus, et il les invite à la défendre contre les poursuites d'Aëtès irrité, qui ne manquera pas de paraître bientôt pour s'opposer à leur départ. Il les exhorte, les uns à forcer de rames, et les autres à s'armer pour repousser les attaques de leurs ennemis. Il leur fait entendre que de là dépend leur retour en Grèce, leur salut et celui de leur famille qui les attend, et dont ce vaisseau porte les espérances (*b*). Il dit, et en même temps il s'arme lui-même. Les Argonautes lui répondent par des cris qui expriment leur ardeur. Jason, avec son épée, coupe le cable qui retient encore le vaisseau. Il se place près du pilote Ancée, ayant Médée à ses côtés, et disposé à combattre. Le vaisseau cependant s'éloigne à l'aide de la rame, et cherche à gagner le large (*c*).

Cependant le féroce Aëtès et ses Colchidiens avaient été informés de la passion de Médée pour Jason, et des démarches qui en avaient été la suite. Ils avaient déjà

(*a*) V. 186. — (*b*) V. 205. — (*c*) V. 211.

pris les armes, et se précipitaient en foule le long des rives du fleuve, qu'ils faisaient retentir de leurs cris menaçans. A leur tête était le roi, porté sur un char attelé de coursiers rapides que lui avait donnés le soleil son père. Il tenait d'une main un bouclier, et de l'autre des brandons allumés. Absyrthe ou Phaéton guidait les rênes de son char (*a*). Mais déjà le vaisseau, à la faveur du courant du fleuve et aidé de la rame, gagnait la mer. Le roi désespéré invoque la vengeance des Dieux, et prend le soleil et Jupiter à témoins de l'outrage que lui ont fait ces étrangers. Il ordonne à ses sujets de les poursuivre, et les rend responsables sur leur tête du soin de le venger. Le jour même, les Colchidiens s'embarquent et se mettent à la poursuite des Argonautes. Ceux-ci, poussés par un vent heureux et secondés par Junon, arrivèrent au bout de trois jours à l'embouchure du fleuve Halys (*b*). Ils débarquèrent sur cette côte, pour y faire un sacrifice à Hécate, suivant les conseils de Médée. Le poëte ne croit pas devoir lever le voile sacré qui couvrait ces cérémonies mystérieuses; il nous parle seulement du temple d'Hécate, qu'on voyait encore sur cette côte, et qu'avaient élevé les Argonautes en honneur de cette Déesse (*c*).

Ce fut en ce lieu que Jason et ses compagnons se rappelèrent les conseils que leur avait donnés Phinée de retourner dans leur patrie par une autre route : mais quelle était cette route? ils l'ignoraient. Ce fut alors qu'Argus leur fit part des connaissances géographiques qu'il avait reçues des prêtres égyptiens : car les Colchidiens étaient

---

(*a*) V. 225. — (*b*) V. 245. — (*c*) V. 252.

une colonie d'Égypte. Il vante l'antiquité de ce peuple, ses découvertes, les merveilles de son fleuve ; il leur raconte les voyages d'un de leurs rois, qui avait parcouru l'Europe et l'Asie en vainqueur, et qui avait laissé partout des établissemens qui rappelaient sa puissance, sa sagesse et sa gloire. Ce fut lui qui fonda une colonie en Colchide, et qui y laissa ces savantes colonnes destinées à conserver le dépôt des connaissances humaines, et qui contiennent une description exacte de la terre et des mers (*a*). C'est là qu'on voit tracé le cours du Danube qui prend sa source dans les contrées glacées du nord, et qui, traversant la Scythie et la Thrace, se divise en deux autres branches dont l'une aboutit à la mer Adriatique, et l'autre à celle de Sicile, tandis qu'une autre partie de ses eaux va se décharger dans le Pont-Euxin. Argus avait à peine achevé son discours, qu'un prodige vint à l'appui de son opinion et de l'indication qu'il donnait d'une nouvelle route. En conséquence, les Argonautes font voile vers l'embouchure du Danube (*b*).

Pendant ce temps-là, les Colchidiens qui s'étaient mis à leur poursuite s'étaient séparés : les uns avaient pris la route du détroit et des roches Cyanées ; les autres, à la tête desquels était Absyrthe, s'étaient portés vers l'embouchure du Danube, à l'entrée duquel est l'île *Peucé* qui partage son cours en plusieurs branches. Les Colchidiens entrent par un canal, et les Argonautes par un autre. Ici le poëte peint la surprise des insulaires et des barbares qui habitaient ces rivages ; car ils n'avaient point encore vu de gros vaisseaux (*c*).

(*a*) V. 280. — (*b*) V. 302. — (*c*) V. 322.

Les Argonautes approchent de deux îles consacrées à Diane, dans l'une desquelles cette Déesse avait son temple (*a*). Ils entrèrent dans l'une de ces îles pour éviter la poursuite d'Absyrthe ; mais ils ne pouvaient échapper aux dangers qui les attendaient plus loin dans d'autres postes où leurs ennemis avaient des troupes nombreuses. Ils veulent composer avec les Colchidiens, emporter la toison, puisqu'elle était le fruit d'un combat dont Jason était resté le vainqueur après avoir rempli toutes les conditions qui lui avaient été imposées, et laisser Médée dans cette île sous la protection de Diane, jusqu'à ce qu'on eût choisi quelque roi pour arbitre, lequel déciderait si elle serait remise à son père, ou si elle poursuivrait sa route en Grèce (*b*). Cette dernière alternative ne plut pas à Médée qui s'en plaignit à Jason avec une douleur amère, en lui reprochant son ingratitude. Elle lui rappelle tous les sacrifices qu'elle a faits pour lui, les promesses qu'il lui a faites, et elle lui demande la mort plutôt que d'être livrée à son frère et ramenée à la cour d'un père irrité. Elle termine son discours par les plus violentes imprécations. Dans sa fureur, elle médite de brûler le vaisseau du parjure Jason et de se précipiter elle-même au milieu des flammes (*c*).

Le fils d'Éson la console et la rassure ; il lui donne à entendre que ce n'est ici qu'une ruse pour gagner du temps et pour échapper à des peuples tout prêts à seconder les efforts d'Absyrthe et ses entreprises contre eux. Il ajoute que l'intérêt même qu'ils prennent au sort de Médée les force de recourir à ce stratagème. Médée ré-

---

(*a*) V. 321. — (*b*) V. 350. — (*c*) V. 394.

pond à ce discours par une proposition qu'elle fait à Jason ; c'est d'attirer son frère Absyrthe dans un piége, de lui faire un accueil favorable, de le combler de présens, de le tuer ensuite et de combattre les Colchidiens qui n'auront plus leur chef (*a*). Cet avis fut goûté par Jason qui prépare les présens destinés à Absyrthe. On y remarque entre autres le riche voile que Jason avait reçu en présent de la main de la célèbre Hypsipile, voile tissu autrefois par les Grâces elles-mêmes qui l'avaient offert à Bacchus. Médée engage les hérauts envoyés par Absyrthe à inviter son frère à se rendre, la nuit, dans cette île, au temple de Diane. Elle leur donne à entendre que son intention est de reprendre la toison et de partir secrètement avec lui pour retourner chez son père qu'elle n'a quitté que malgré elle (*b*).

En conséquence, les Argonautes déposèrent Médée dans le temple, comme on en était convenu; mais Jason resta caché dans l'île et se mit en embuscade pour attaquer Absyrthe, au moment où il arriverait. Ce jeune prince, trompé par les promesses perfides de sa sœur, ne tarde pas à se rendre dans l'île, à la faveur des ténèbres de la nuit. Jason sort de son embuscade et le poignarde, tandis que Médée détourne la tête pour n'être pas témoin de l'horrible scène qu'elle avait préparée. Absyrthe expire près du temple de la Déesse ; son sang coule et jaillit sur le voile de sa sœur cruelle (*c*).

Jason dépose en terre le cadavre du malheureux prince, après quelques cérémonies expiatoires que cette perfidie avait rendues nécessaires. Les Argonautes, avertis

---

(*a*) V. 421. — (*b*) V. 442. — (*c*) V. 475.

par la vue d'un flambeau qu'avait élevé Médée pour signal, attaquent le vaisseau des Colchidiens et ils en font un affreux carnage. On délibère ensuite sur la route que l'on va prendre, afin d'échapper à la faveur du désordre que la mort du chef aura mis dans le reste de son armée. Pélée ouvre un avis qui est suivi ; et on cherche à gagner les îles Électrides près de l'Éridan. Les Colchidiens, pressés du désir de la vengeance, veulent se mettre à la poursuite des Argonautes ; mais Junon les retient en les effrayant par les éclairs multipliés dont elle sillonne les airs ; ils finissent par se fixer dans les contrées voisines, n'osant retourner vers Aëtès (*a*).

Les Argonautes abordent dans le pays des Hylléens, près de l'Illyrie. Hyllus, fils d'Hercule, n'y était plus : il avait été s'établir vers les bords de la mer Cronienne, avec une colonie de Phéaciens. Le poëte interroge les Muses sur les raisons qui déterminèrent les Argonautes à passer dans les mers qui baignent l'Italie, et à s'éloigner ainsi de leur patrie (*b*). Il donne ensuite à entendre que Jupiter, irrité de la mort d'Absyrthe, voulait qu'avant de retourner dans leur patrie, Jason se fût fait purifier par Circé. Le poëte trace la route des Argonautes qui passent à la vue des différentes îles dont est semée la mer d'Ionie. On distingue entre autres celle de Corcyre. Ici le poëte, par une fiction hardie, fait parler le navire Argo qui annonce à ceux qui le montaient qu'ils n'ont point d'espoir de retourner dans leur patrie, si d'abord ils ne vont trouver Circé, fille de Persée et du soleil, afin de se faire purifier du meurtre d'Absyrthe. Le vaisseau gagne

---

(*a*) V. 522. — (*b*) V. 556.

le fleuve Éridan, fameux par la chute de Phaéton dont le poëte raconte ici la fable, ainsi que celle des héliades ses sœurs, métamorphosées en peupliers, et dont les larmes se changent en ambre (*a*). Ils s'avancent ensuite vers le Rhône qui se décharge dans la mer de Sardaigne. Le poëte fait voyager les Argonautes le long des côtes de la Gaule, prêts à entrer dans le canal du fleuve qui devait les porter dans l'Océan, sans espoir de retour (*b*). Mais Junon prend soin d'eux et les remet dans leur route. Ils arrivent heureusement aux îles Stœchades, et ils y élèvent des autels aux dioscures : de là ils passent dans l'île d'Æthalie, et, côtoyant l'Étrurie, ils arrivent enfin au port de Circé. Là ils trouvent la fille du soleil, qui, effrayée par un songe, venait de se laver dans l'eau de la mer. Le poëte entre dans quelques détails sur les circonstances de ce songe qui lui avait présenté l'image de flots de sang qui inondaient son palais (*c*). Il peint à sa suite les animaux monstrueux sous la forme desquels cette Déesse avait métamorphosé ceux qui avaient été séduits par ses enchantemens. Les Argonautes furent effrayés de ce spectacle ; mais bientôt ils reconnurent Circé à son air et à son regard (*d*).

Jason, suivi de Médée, s'avance vers le palais de la Déesse ; ils vont se placer près du foyer et des Dieux pénates, dans l'attitude de supplians qui se réfugient dans un asile sacré. Cette démarche rappela à Circé l'idée du meurtre dont Jason s'était souillé, et elle se mit en devoir de le purifier par des cérémonies expiatoires que nous décrit le poëte. Après qu'elles furent achevées, elle

---

(*a*) V. 626. — (*b*) V. 639. — (*c*) V. 670. — (*d*) V. 682.

invita Jason et Médée à se placer sur des siéges qu'elle avait fait dresser, et elle se mit à les questionner sur les motifs de leur voyage chez elle, et sur les diverses aventures qu'ils avaient éprouvées durant leur navigation (*a*).

Médée, levant les yeux qu'elle avait tenus jusqu'alors modestement baissés, lui raconte sa naissance, sa fuite et les travaux pénibles des héros qui l'accompagnent; mais elle n'osa lui parler du meurtre de son frère Absyrthe (*b*). Circé lui fait des reproches auxquels Médée répond par des larmes de confusion. Elle se retire avec Jason, et ils sortent promptement du palais (*c*). Junon, qui toujours s'intéresse à leur sort, dépêche Iris vers Thétis pour qu'elle la mande près d'elle; elle lui ordonne en même temps de dire à Vulcain de faire taire ses forges quand le vaisseau Argo passera près des îles Vulcaniennes, et d'aller de suite trouver Éole afin de lui ordonner de suspendre le souffle des vents qui pourraient agiter la mer, et de ne laisser souffler que le zéphyr qui doit porter les Argonautes chez les Phéaciens. Iris s'empresse d'exécuter les ordres de la Déesse, et, d'un vol agile, elle traverse les airs pour se rendre chez Thétis, chez Vulcain et chez Eole. Thétis aussitôt monte dans l'Olympe pour obéir aux ordres de Junon qui lui fait part de ses intentions (*d*). Elle lui rappelle qu'elle n'ignore pas tout l'intérêt qu'elle prend au fils d'Éson, qu'elle a dû en juger par la protection toute particulière qu'elle lui a accordée au passage des roches Cyanées. Elle lui dit qu'elle désire qu'il passe aussi heureusement les écueils de Charybde et de Scylla, et qu'elle se

---

(*a*) V. 722. — (*b*) V. 736. — (*c*) V. 752. — (*d*) V. 782.

repose sur elle de ce soin (*a*). Elle mêle ses prières à un éloge de la bonne conduite que Thétis a toujours tenue à son égard, en se refusant surtout aux sollicitations de Jupiter qui avait voulu en faire son amante. Elle lui rappelle qu'en reconnaissance de ces égards, c'est elle qui a invité les autres Dieux à ses noces avec Pélée, qui a présidé à la fête et qui a porté le flambeau de l'hyménée. Elle lui insinue même que, lorsqu'Achille son fils, qui, dans ce moment, est élevé dans l'antre de Chiron, aura passé dans l'Élysée, il y épousera Médée, et qu'ainsi elle doit prendre intérêt au sort d'une princesse qui sera un jour sa bru (*b*), et à celui de Pélée lui-même. Thétis lui promet ses bons offices et descend promptement au sein des eaux pour rassembler les néréides ses sœurs, dont l'aide lui devient nécessaire. Elle leur ordonne, conformément aux intentions de Junon, de se rendre sur-le-champ dans la mer d'Ausonie ; et elle-même, avec plus de rapidité que la foudre, se porte vers les côtes de Toscane, où elle trouve les Argonautes (*c*).

Elle s'adresse d'abord à Pélée, à qui elle intime les ordres de Junon, sur la nécessité de quitter promptement cette côte et de se rembarquer. Elle dit ; et aussitôt, se replongeant au fond des eaux, elle laisse Pélée dans la douleur de l'avoir perdue si promptement, lui qui, depuis si long-temps, ne l'avait vue (*d*). Il va de ce pas informer ses compagnons des ordres qu'il venait de recevoir. Ils étaient à jouer ; ils interrompent leurs jeux, prennent de la nourriture et du repos, et le lendemain, dès le lever de l'aurore, ils se rembar-

---

(*a*) V. 790, 832. — (*b*) V. 816. — (*c*) V. 852. — (*d*) V. 880.

quent à la faveur d'un vent doux. Ils découvrent l'île des Syrènes, dont les chants perfides les auraient séduits, si Orphée n'eût couvert leur voix des sons harmonieux de sa lyre, tandis qu'un vent favorable poussait le vaisseau loin de ces bords enchanteurs (*a*). Le seul Butès sauta dans la mer pour gagner le rivage, et il eût péri dans les gouffres profonds, si Vénus n'eût pris soin de le sauver et de le conduire en Sicile, près Lilybée. Mais des dangers plus grands attendaient les Argonautes près des écueils de Charybde et de Scylla, dont le poëte nous fait la description. Il nous peint aussi les néréides et Thétis, qui sont occupées à leur faciliter ce passage dangereux. Tous les détails de cette pénible opération sont décrits fort au long par le poëte (*b*). Le vaisseau enfin passe heureusement et gagne le large, en s'éloignant de la Sicile où paissent les bœufs consacrés au soleil; Phaétuse et Lampétie, filles du soleil, conduisaient ces troupeaux d'une blancheur éclatante, et dont les cornes étaient dorées. Les voyageurs arrivent à l'île de Corcyre, où ils sont parfaitement reçus par Alcinoüs et par tout le peuple. Le poëte nous peint les transports de joie qu'occasione cette heureuse journée (*c*). Mais leur bonheur fut bientôt troublé par l'arrivée de la flotte des Colchidiens, qui avaient pris la route du Bosphore, et qui proposèrent le combat aux ravisseurs de Médée. Alcinoüs s'y opposa, en se faisant médiateur. Médée, de son côté, se jette aux pieds de la reine, épouse d'Alcinoüs, et la conjure de lui prêter son appui, et surtout de ne pas permettre qu'on la livre à ceux qui

---

(*a*) V. 910. — (*b*) V. 930, 962. — (*c*) V. 1000.

veulent la ramener à son père. Elle lui fait l'aveu de sa faiblesse, et elle cherche à la toucher, en lui exposant que c'est moins la passion de l'amour que le sentiment de la crainte, qui l'a déterminée à fuir avec ces étrangers. En même temps qu'elle prie la princesse, elle s'adresse aussi aux héros qu'elle a si utilement servis dans leur entreprise, et pour qui elle a fait le sacrifice de sa patrie et de sa famille. Elle leur rappelle leurs sermens, et les menace de la colère des Dieux vengeurs du parjure (*a*). Ceux-ci cherchent à la rassurer, en lui promettant leur appui. La nuit survient ; mais le sommeil, qui procurait aux autres le repos, ne ferma point la paupière de Médée agitée des plus cruelles inquiétudes. Des torrens de larmes coulaient de ses yeux. Cependant Alcinoüs et son épouse, retirés chez eux, délibéraient sur le parti qu'ils prendraient à l'égard de la fille d'Aëtès, au sort de laquelle la reine intéresse son époux, en lui racontant tout ce qu'elle a fait pour les Argonautes, et la nécessité dans laquelle cette jeune fille s'est trouvée de se soustraire à la vengeance d'un père irrité (*b*).

Elle lui parle des sermens que Jason lui a faits, en lui promettant de la prendre pour son épouse, et elle l'engage à ne pas livrer cette jeune princesse à la fureur de son père. Elle lui rappelle des exemples frappans de semblables vengeances exercées dans la personne d'Antiope, de Danaé, etc. Le roi, touché des réflexions de son épouse, promet son appui aux Argonautes contre les entreprises des Colchidiens (*c*); mais en même temps il lui observe qu'il est à craindre que le roi Aëtès ne

---

(*a*) V. 1052. — (*b*) V. 1083. — (*c*) V. 1100.

porte la guerre contre les Grecs et ne se venge avec éclat. Il se détermine à un parti qui est de renvoyer Médée à son père, si elle est encore vierge ; et d'en assurer la possession à Jason, si elle est enceinte. Après cette réponse, le roi va prendre du repos. Son épouse sort, et elle envoie secrètement un héraut faire part à Jason de la résolution du roi, et l'engager à consommer son hymen avec la jeune princesse ; ajoutant que de là dépend le sort de l'un et de l'autre. L'envoyé exécute ponctuellement ses ordres, et il est reçu avec transport par les deux amans. Aussitôt on prépare la cérémonie nuptiale qui doit se célébrer dans l'antre où la nymphe Macris, fille d'Aristée, avait nourri Bacchus. On mit la toison d'or sur le lit nuptial ; les nymphes jetaient des fleurs ; un voile couvrit les mystères de l'amour, auquel s'initièrent les deux époux, tandis que les Argonautes armés montaient la garde autour de l'antre sacré (*a*), et entonnaient les chants d'hyménée qu'Orphée accompagnait du son de sa lyre. Cependant l'aurore avait dissipé les ténèbres de la nuit, et le roi, au milieu d'un concours nombreux de peuple, s'avance déjà pour rendre le jugement solennel qu'il avait promis de rendre. Il tenait en main un sceptre d'or ; tous les grands de sa cour étaient armés et lui faisaient cortége. Il monte sur son tribunal, et prononce l'arrêt tel qu'il l'avait annoncé à son épouse. Comme le mariage de Jason n'était plus un secret, les Colchidiens virent bien qu'ils avaient été joués, et que leurs démarches seraient sans effet. N'osant retourner dans leur patrie, ils prirent le parti de se fixer parmi les

---

(*a*) V. 1157.

Phéaciens, jusqu'à ce que dans la suite ils passassent dans une île voisine des monts Cérauniens. Alcinoüs combla les Argonautes des plus riches dons. Médée reçut en présent de la reine douze femmes qui la suivirent (*a*).

Le septième jour, les Argonautes se rembarquèrent; mais une tempête qui s'éleva, les jeta sur les côtes de Libye, près des redoutables Syrtes dont le poëte nous fait la description. Ils ne trouvent sur cette côte que des sables arides et d'affreux déserts, où règne un silence profond (*b*). Ici est la peinture de leur embarras, et le récit des diverses questions qu'ils se font, et celui de leurs plaintes et des tristes réflexions d'Ancée qui ne leur déguise point leur cruelle situation. Des larmes coulent de ses yeux. Les Argonautes passèrent toute cette nuit, plongés dans la plus profonde douleur, sans prendre aucune nourriture (*c*). Ils étaient dans cette affreuse perplexité, lorsque les nymphes d'Afrique, qui avaient pris soin de Minerve au moment de sa naissance, et qui avaient lavé cette Déesse dans les eaux du lac Tritonide, prirent pitié d'eux, et apparurent à Jason qu'elles cherchèrent à consoler. Elles lui dirent qu'elles n'ignoraient pas les peines qu'il s'était données pour conquérir la riche toison; elles lui conseillent de ne point perdre courage; elles lui promettent un prompt retour dans leur patrie, s'ils veulent témoigner leur reconnaissance à la mère bienfaisante qui les a portés si long-temps dans ses flancs : elles disent et disparaissent (*d*). Jason leur rend des actions de grâces, et va faire part à ses compagnons d'un avis énigmatique sur le sens duquel il

(*a*) V. 1222. — (*b*) V. 1249. — (*c*) V. 1295. — (*d*) V. 1330.

les consulte, après leur avoir fait le récit de l'apparition qu'il avait eue (*a*). Les Argonautes restèrent étonnés; et, au moment où ils flottaient incertains et irrésolus, un prodige leur apparaît et leur donne le sens de l'énigme. Un cheval marin, sortant des flots, s'élance sur le rivage; Pélée y reconnaît l'animal qui traîne le char de Neptune, qu'Amphitrite vient de dételer. Les nymphes avaient donné l'ordre à Jason de marquer leur reconnaissance à la mère qui les avait portés au moment où Amphitrite aurait dételé le char de Neptune. Il ajoute qu'il pense que la mère, qui les a si long-temps portés, c'est le navire Argo; et que, pour lui témoigner leur reconnaissance, ils le doivent porter sur leurs épaules à leur tour, en suivant la route que l'animal marin leur a tracée; que ce chemin les conduira vraisemblablement dans quelque mer navigable (*b*). Son avis est goûté. Les Argonautes chargent le vaisseau sur leurs épaules, et le portent pendant douze jours et douze nuits de marche à travers les sables de Libye. Ils arrivent au jardin sacré qui portait les pommes d'or, que gardait le fameux Ladon ou dragon des Hespérides. Ce monstre avait été tué par Hercule, mais la partie supérieure de son corps palpitait encore. Orphée y aperçut les spectres des nymphes Hespérides; il les invoque et les prie de leur indiquer des sources d'eau où ils puissent se désaltérer, en leur promettant de leur en témoigner leur vive reconnaissance par des sacrifices, aussitôt qu'ils seront de retour dans leur patrie (*c*). Les Hespérides, reprenant la forme d'arbres qu'elles avaient dans ce jardin, pa-

---

(*a*) V. 1363. — (*b*) V. 1379. — (*c*) V. 1420.

raissent sensibles aux prières des Argonautes, et Ægla, l'une d'elles, se charge de répondre. Elles se plaignent du ravisseur du dépôt précieux dont la garde leur était confiée, et la peinture qu'elles en font ne permet pas de méconnaître Hercule. Elles ajoutent qu'ayant soif, il avait fait jaillir une source d'eau d'un coup de pied, et qu'il s'y était désaltéré tout à son aise. Elle leur montre du doigt le lieu où coulait cette fontaine; ils y courent, et ils s'abreuvent de son onde pure. Ils jouissent ainsi des bienfaits d'Hercule qui, quoiqu'absent, leur est utile encore. Il prend envie à quelques-uns de chercher ce héros dans ces lieux, où ils apprenaient qu'il avait passé; mais leurs recherches furent vaines (*a*). Canthus même, un d'entre eux, y périt, ayant été tué par un pâtre dont il voulait enlever les troupeaux. Ses compagnons le vengèrent et lui élevèrent un tombeau. Le devin Mopsus mourut aussi, en ces lieux, de la morsure d'un serpent né du sang de Méduse (*b*). Le poison subtil qui pénétra ses veines, mit aussitôt son corps en putréfaction, et on s'empressa de l'enterrer. Ses funérailles sont décrites ici par le poëte qui nous peint aussi l'embarras des Argonautes sur la route qu'ils ont à tenir (*c*). Orphée leur conseille d'offrir aux divinités du pays un trépied sacré, pour obtenir un heureux retour. Un triton se présente à eux pour les tirer d'embarras, et leur enseigne leur chemin. Il leur trace une espèce de carte géographique qui doit guider leur navigation (*d*).

Dociles à ses sages conseils, les Argonautes s'empressent de sortir du lac Tritonide : le triton disparaît,

---

(*a*) V. 1482. — (*b*) V. 1527. — (*c*) V. 1346. — (*d*) V. 1585.

et Jason lui sacrifie une brebis, en le remerciant du service important qu'il a bien voulu lui rendre. Le triton officieux reparaît à fleur d'eau, pousse le vaisseau jusqu'à la mer et se replonge au fond des eaux, en laissant les Argonautes saisis d'étonnement (*a*). Le vaisseau continue sa route, tantôt à l'aide de la rame, tantôt à l'aide de la voile. Ils approchent de l'île Carpathus, ils voulaient passer en Crète; mais Talus, géant indigène, les repousse loin de ces bords (*b*). Médée fait ici usage de la puissance de ses enchantemens, pour triompher de cette résistance et faire périr le géant qui succombe. Les Argonautes abordent enfin dans l'île de Crète où ils passent la nuit (*c*). Après y avoir pris de l'eau, ils se rembarquent, et, à l'aide de la rame, ils doublent le cap Samonien. Ils sont bientôt enveloppés d'une nuit obscure, qui leur dérobe la vue du ciel et des astres. Jason adresse une prière au Dieu du soleil, au fils de Latone, qu'il prie de venir à leur secours. Ils découvrent bientôt l'île Anaphê, une des îles Sporades, où ils abordent et où ils élèvent un temple à Apollon. La simplicité de leurs sacrifices fait rire les femmes de Médée, qui, ayant toujours vécu à la cour d'Alcinoüs, n'avaient jamais vu que des sacrifices pompeux, dans lesquels on immolait grand nombre de bœufs; ce qui donna lieu à des plaisanteries mutuelles, dont le souvenir se perpétue encore dans les sacrifices de cette île (*d*). On se rembarque, et, dans le voyage, Euphémus fait part à ses compagnons d'un songe qu'il a eu; ce qui fournit au poëte une petite digression relative à la formation de l'île de Thèra, voisine de celle

---

(*a*) V. 1619. — (*b*) V. 1650. — (*c*) V. 1690. — (*d*) V. 1730.

d'Anaphé (*a*). Les Argonautes continuent leur route et arrivent à l'île d'Égine où ils vont faire de l'eau. C'est là que finit le récit du poëte, parce que c'est aussi là le terme de leurs dangers et de leurs travaux : car un vent doux les porte le long des côtes de l'Attique et de l'Aulide au port de Pagase, d'où ils étaient partis (*b*).

Ce poëme, comme on le voit, se renferme dans l'unité d'action qui en fait l'objet, et ne diffère de celui d'Orphée que dans les développemens et les détails ; mais le fond est absolument le même.

Valérius Flaccus a fait un poëme en huit chants sur le même sujet, dans lequel il n'a fait que répéter une partie des anciennes fictions auxquelles il a donné plus ou moins de développement, mais où il a également conservé l'unité du sujet. Le triomphe complet de Jason chez lui ne s'achève qu'à la fin du septième livre. Le huitième ne renferme que le rembarquement des Argonautes qui emmènent Médée, sans que le poëte entre dans de grands détails sur le retour ; mais il y peint les regrets et les douleurs de Médée fuyante, et la poursuite de son père. Le pilote annonce qu'ils seront obligés de tenir une autre route dans le retour, et de remonter le Danube. Il y parle de l'île Peucê, ainsi nommée d'une nymphe sarmate, et des Alains à travers lesquels passent les Argonautes à leur retour. Ici on voit paraître Absyrthe frère de Médée, que son père avait envoyé à sa poursuite, et qui vient troubler la joie des deux amans prêts à devenir époux. Le combat s'engage entre la troupe de Jason et celle d'Absyrthe. Ici l'auteur peint les alarmes

---

(*a*) V. 1764. — (*b*) V. 1781.

de Médée sur le sort du combat, quelle qu'en soit l'issue. L'ouvrage finit là, et l'unité d'action n'y est point altérée.

Tous ces trois poëmes, et le récit de Diodore, qui contient un précis des traditions grecques sur la fameuse conquête du bélier à toison d'or, se réduisent donc à une action unique; savoir à l'arrivée du soleil au point équinoxial de printemps, annoncée tous les ans par le dégagement des premières étoiles du bélier céleste, qui paraissait à l'horizon oriental, ou sur les extrémités de la Mer-Noire, des flots de laquelle semblait sortir le soleil, tandis qu'au couchant le serpentaire Jason paraissait descendre au sein des flots. Cette plage orientale était la Colchide. Sur ces mêmes côtes orientales, où le matin avaient paru le bélier et Méduse, qui précédait le char du soleil, on voyait monter le soir le serpentaire Jason qui conduisait le char de la nuit, et qui s'unissait à la pleine lune équinoxiale du printemps. C'est donc ce fait astronomique, cet unique phénomène annuel, qu'on a chanté dans le poëme intitulé Argonautiques, ou Conquête du bélier à toison d'or. Aussi ce fait astronomique entre-t-il dans le poëme d'Hercule partiellement, et ne figure-t-il que comme morceau épisodique d'un des chants du poëme, de celui qui a pour objet le neuvième travail d'Hercule. Dans les Argonautiques, il est un poëme entier qui a un sujet unique. Si l'on voulait le considérer comme un des chants d'un grand poëme sur Jason, ou sur le soleil chanté sous ce nom, il faudrait supposer que le reste de l'ouvrage serait absolument perdu, et que la suite des aventures de ce héros, ainsi que celles de Médée, ne seraient que de légers fragmens des autres chants [173].

On n'aurait alors conservé que le plus important de tous, celui où l'on chantait l'arrivée de Jason en Colchide, ou la conquête du bélier à toison d'or, autrement le chant sur l'équinoxe. D'un autre côté, comme ce petit poëme fait un tout, et que la Grèce ne connut guère Jason que comme chef de l'expédition des Argonautes, et de ses actions que cette grande expédition, nous sommes tentés de croire que le reste de ses aventures, surtout la suite de ses amours avec Médée, ainsi que les crimes et les malheurs de cette enchanteresse fameuse, appartiennent moins à la poésie épique qu'à la poésie dramatique, et qu'ils font partie de la fable théâtrale plutôt que de la fable sacrée. Ainsi, nous ne sortons pas de l'unité du poëme connu sous le nom d'Argonautiques : car c'est ce poëme que nous avons voulu expliquer; ce sont ses rapports avec le ciel que nous avons voulu montrer, plutôt que la vie totale de Jason et de Médée, et les aventures romanesques de ces deux amans, que nous avons voulu expliquer par les cieux. Nous ne nous engagerons donc pas dans toutes les explications de détail des fictions sur-ajoutées dans la suite à cette première fable, surtout par les tragiques qui ont mis souvent sur la scène les amours et les atrocités de Médée, qu'ils ont habillée à leur manière. Peut-être néanmoins, dans la fable d'Éson, père de Jason, que Pélias force à boire le sang du taureau, qui le fait mourir, et dans la fable du rajeunissement de Pélias [174], par l'immolation de l'agneau que l'on fait bouillir, pourrait-on trouver des rapports à cette partie du ciel où arrive le soleil ou Jason, après la conquête du bélier, au moment où les pleïades se lèvent avec le bélier, tandis que le taureau est absorbé dans les rayons solaires avec Orion qui a

disparu tout-à-fait. Je laisse à d'autres à faire ces recherches et à suivre ces rapports, me bornant à l'unique tâche que je me suis imposée; savoir, à l'examen du voyage de Jason et des Argonautes en Colchide, et de leur retour en Thessalie avec les riches dépouilles du bélier de Phryxus, que Médée, petite-fille du soleil, ou fille d'Aëtès, frère de Persée, leur a aidé à conquérir. Je crois avoir prouvé que la base de cette fiction se réduit à un très-petit nombre d'élémens astronomiques qui forment le fond que le poëte a brodé et enrichi, et auquel il a lié une grande partie des connaissances géographiques qu'on avait alors de la partie boréale de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et principalement de la Mer-Noire et de la Méditerranée, avec une nomenclature des îles et des villes les plus connues, et des fables sacrées qui les rendaient célèbres. La géographie forme la plus grande partie des descriptions du poëme, et les tableaux du ciel se réduisent à très-peu de chose, par la raison qu'il n'y a qu'une position unique à décrire, au lieu que, dans les autres poëmes que nous avons expliqués, c'est une révolution totale du soleil, ou au moins une demi-révolution, qu'il fallait décrire; ce qui nous a obligés de nous tenir toujours aux cieux, sans nous occuper beaucoup des descriptions géographiques qui se liaient aux tableaux du ciel. Nous avons, par exemple, vu que le dixième travail d'Hercule était la conquête des bœufs de Géryon, et son arrivée chez Faune, et nous ne nous sommes pas occupés de le suivre en Hespérie, en Gaule, en Ligurie, en Italie, en Sicile, où on lui fait tenir à peu près la même route qu'aux Argonautes dans leur retour, après qu'ils ont remonté le Danube. Dans le poëme des Argonautes,

au contraire, excepté les tableaux qui fixent dans le ciel l'aspect du matin et du soir de l'équinoxe de printemps, et qui donnent les premières bases du poëme et le sujet de la fiction, le reste n'est qu'un voyage de navigateurs qui lèvent la carte des mers, des îles et des ports connus par les navigateurs grecs de ces siècles-là. C'est cette description, à peu près exacte, des lieux qui existent réellement sur la terre, qui a fait croire aux Grecs qu'il s'agissait d'un voyage réellement entrepris par leurs ancêtres, qui, pour la première fois, pénétrèrent dans la Mer-Noire, et arrivèrent à l'embouchure du Phase. Ce mélange de la vérité aux fictions anciennes a fait penser aisément que ces fictions n'étaient que de l'histoire embellie par la poésie, ou défigurée par le temps : c'est tout le contraire. Ce n'est pas la fable qui est venue se mêler à la vérité, et qui l'a déguisée; c'est plutôt la vérité qui, venant à se lier à la fable, a fait méconnaître celle-ci, et a donné le change au lecteur qui a pris le fond pour la broderie, et la broderie pour le fond. Le fond est une fiction; la broderie c'est la liaison de cette fiction à des pays, à des lieux, et souvent à des choses vraies et connues. C'est ainsi que les auteurs de la légende de Christ ont lié leur roman à des hommes, à des temps et à des lieux très-connus, et dont l'existence est incontestable. Ce caractère original des fictions sacrées entrait dans le but des anciens législateurs et des prêtres, lequel était de faire croire à l'existence réelle des faits qu'ils imaginaient, et qu'ils enveloppaient du voile du mystère. Toute la Grèce crut à la navigation de Jason parti des ports de Thessalie, passant près du mont Athos, et de Samothrace, débarquant en Colchide, revenant par la

Chersonèse taurique, abordant aux marais Méotides, etc., parce que tous ces lieux étaient connus de tous les navigateurs, et qu'il n'y avait rien d'extraordinaire en cela, si ce n'est que les Argonautes portèrent quelque temps par terre leur vaisseau : ceci était plus merveilleux. Néanmoins cela n'était pas étrange dans un poëme où les brebis portaient des toisons d'or, et où les taureaux soufflaient le feu de leurs naseaux; où l'on voyait des dragons toujours veillant au pied d'un arbre sacré, et où les princesses volaient sur des chars attelés de dragons. Voilà le roman, et on ne peut s'y méprendre au style merveilleux. On ne peut pas non plus se dissimuler que c'est là le sujet du poëme, et que le voyage n'est que le moyen. Donc la partie qui a les couleurs de l'histoire n'étant évidemment que le moyen, et le sujet étant romanesque, il s'ensuit que l'essence du poëme étant dans le sujet, le poëme n'est essentiellement qu'un roman, et un roman astronomique. Car le dragon, le taureau, le bélier à toison d'or, le vaisseau, le héros de l'expédition, et la plupart de ses compagnons sont des êtres astronomiques, qui se lient tous à une grande époque du mouvement du soleil; époque célébrée chez tous les peuples, celle de son retour à l'équateur et à l'équinoxe de printemps [175].

Voilà donc encore un événement prétendu historique, qui depuis bien des siècles est regardé comme fixant une des plus importantes époques de l'histoire, lequel se trouve ne former qu'une époque astronomique qui ne date que dans les annales éternelles de la nature. Il en sera de même de l'époque de la guerre de Troie, puisque son roi Priam avait été mis sur le trône par les Argonautes. Les bases de l'histoire grecque s'écroulent

donc comme celles de notre histoire sainte ; car nous aurons lieu dans la suite, en parlant du déluge, de faire voir que le vaisseau de Jason et celui de Noé sont la même constellation. Aussi porte-t-il le double nom d'arche de Noé et de vaisseau Argo. Comme le retour de la lumière sur notre horizon fait disparaître les illusions et les fantômes de la nuit, de même les lumières de la philosophie et de la science font évanouir ces fantômes chronologiques, auxquels on veut attacher tous les événemens de l'histoire réelle et connue. C'est ainsi que, dans tous les temps et chez tous les peuples, l'érudition a toujours cherché à étendre les limites de son empire, en paraissant vouloir reculer celles de l'histoire et de la vérité. C'est cette ligne de démarcation qu'il faut bien tracer. L'histoire perdra bien des terres qui ne lui appartenaient pas, mais elle sera plus sûre de celles qui lui appartiennent ; et quelque chose qu'elle perde, ce sera toujours un gain pour la vérité dont elle s'enorgueillit d'être fille. Passons à Bacchus, autre nom et autre forme du soleil.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

Pages.

CHAP. VI. De l'ame universelle, ou du monde animé. 1

CHAP. VII. De l'intelligence universelle et de ses parties. 36

LIVRE TROISIÈME.

Avant-propos. 139

CHAP. Ier. De l'Héracléide, poëme sur Hercule ou sur le soleil. 141

Héracléide, ou poëme sacré sur le calendrier. 168

CHAP. II. Osiris ou le Soleil, poëme égyptien. 270

CHAP. III. Poëme égyptien sur Isis ou sur la lune. 335

CHAP. IV. Thésée ou le Soleil; Théséide, poëme sur le soleil, sous le nom de Thésée ou de l'Hercule athénien. 410

CHAP. V. Argonautiques, poëme sur Jason ou sur le soleil. 460

FIN DE LA TABLE.

NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME.

[1] On peut consulter Jamblique dans sa réponse à Chérémon, où il lui prouve que les Égyptiens n'avaient point vu un simple mécanisme dans l'Univers et dans le jeu de ses ressorts, mais qu'ils avaient encore admis une vie, une ame et une intelligence, etc.

[2] Justin observe que Platon avait puisé en Égypte la même doctrine sur l'unité de Dieu, ame et intelligence de toutes choses.

[3] Les Japonais regardent le monde comme un grand homme, dont la calotte céleste est la tête, dont les astres sont les yeux (*a*), les arbres, les herbes et les plantes, sont les poils; les pierres et les métaux, les ossemens. On retrouve la même idée chez les Scandinaves, dans la description qu'ils nous font de leur géant *Imer*, ou de la matière chaotique dont le cadavre remplit l'abîme; dont la chair servit à former la terre; le sang, la mer; les os, les rochers; les cheveux, les plantes. La voûte céleste fut faite de son crâne, et l'on établit quatre mains pour la soutenir, etc. De ses paupières on bâtit *Midgard*, ville céleste, etc.

Telle était la peinture que le grand Dieu des Égyptiens, Sérapis, faisait de lui-même dans les vers que rapporte Macrobe (*b*). Il dit que le ciel forme sa tête; la mer, son ventre; la terre, ses pieds; ses oreilles sont dans l'Éther, ainsi que ses yeux dans les astres, et surtout dans le soleil. Ici, le Dieu Sérapis est pris pour l'ame universelle, dont le soleil est le siége principal. La fameuse Omorca des Chaldéens (*c*). que Bélus partage en deux, de manière à faire d'une partie de son corps le ciel, et la terre de l'autre, semble avoir été le type du géant *Imer* des Scandinaves. Les Manichéens disaient « que le créateur écorcha les princes » des ténèbres, et que de leurs peaux étendues (*d*), il en fit le firma» ment. » Damascène ajoute à ce récit d'Épiphane, qu'il forma les hom-

(*a*) Kirker OEdip, t. 1, p. 411. — (*b*) Sat., l. 1, c. 20. — (*c*) Syncelle, p. 27. — (*d*) Beausob., t. 2, l. 6, c. 6, § 9, p. 366.

mes de leur chair, et les montagnes de leurs os. C'est ainsi qu'on écrivait autrefois les Cosmogonies, sous une forme d'histoire la plus monstrueuse.

Eusèbe (*a*) nous dit que les anciens théologiens de l'Orient plaçaient dans le ciel la tête de Dieu, son intelligence dans l'Ether, ses membres et le reste de son corps dans les différentes parties du monde. Les livres juifs peignent Dieu sous les traits d'un être colossal, dont le ciel est le siége, et à qui la terre sert de marche-pied (*b*). Ces peintures ont plus de dignité que celles dont nous avons parlé plus haut. Celle d'Isaïe appartient au spiritualisme qui, par abstraction, place la Divinité hors du monde.

[4] On remarquera que le mot *ame* répond au mot *force* universelle. Cette ame universelle revient au principe d'action universelle, qu'on est forcé de reconnaître dans la matière, principe unique, dit M. de Voltaire, principe nécessaire, éternel, présent partout dans le monde. (Volt. pièc. détach. t. 2, sur le principe d'action.)

[5] Origène, dans sa quatrième homélie sur Ézéchiel (*c*), s'efforce de démontrer que la terre est animée, qu'elle pèche, et qu'elle est punie (*d*).

[6] La doctrine ancienne sur l'ame et sur l'intelligence des astres, s'est perpétuée jusqu'aux derniers siècles. Le docteur Scot dit (*e*) que ceux qui ont refusé de croire les astres animés, ont plutôt exposé leur croyance à cet égard qu'ils n'ont démontré le contraire.

[7] On remarquera que la figure appelée *Hercule*, vêtue de la peau du lion, et celle appelée *Orion*, qui porte les dépouilles du bœuf, étaient censées présider au mouvement du soleil. Car Orion est l'astre d'Orus, suivant Plutarque, *de Iside*, p. 359.

[8] On trouve dans les livres zends la prière qui se récite les sept premiers jours du mois en l'honneur des sept Amschaspands (*f*), avec leurs noms *Ormusd*, *Bahman*, *Ardibescht*, *Schariver*, *Sapandomad*, *Kordad*, *Amerdad*. Ce sont les sept premiers esprits célestes; ils se divisent, comme les planètes, en mâles et femelles (*g*); ils sont des rois toujours vivans, rois du monde.

[9] Clément d'Alexandrie le donne à entendre (*h*), quand il dit qu'il y a sept archanges dans notre hiérarchie, comme il y a sept planètes chargées du gouvernement du monde, dans la théologie chaldéenne.

(*a*) Euseb. Præp. ev., l. 3, c. 10, p. 105. — (*b*) Isaïe, c. 5, v. 1. — (*c*) Beausob., t. 2, l. 6, c. 6, p. 370. — (*d*) Petaw. de Opif., l. 1, c. 12, § 14. — (*e*) Almagest. Ricciol., t. 1, p. 93. — (*f*) Zend.-Avest., t. 2, p. 152. — (*g*) Ibid., t. 1, part. 2, p. 152. — (*h*) Stromat., l. 6, p. 685.

[10] *Système des Cabalistes dans la distribution des Anges, Intelligences et Esprits planétaires.*

OEdip. Kirker, t. 2, part. 1, p. 210.	SOLEIL.	VÉNUS.	MERCURE.	LA LUNE.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.
Leurs Anges.	Raphaël.	Hamiël.	Michaël.	Gabriel.	Zapkiel.	Zadykiel.	Chamaël.
Intelligences.	Nagiel.	Hagiel.	Tiriel.	Elimiel.	Agiel.	Sophiel.	Graphiel.
Esprits.	Smeliel.	Noguel.	Cochabiel.	Lemanaël.	Sabathiel.	Zedekiel.	Modiniel.

Système des Arabes mahométans.

OEdip. Kirker, p. 385.	SOLEIL.	VÉNUS.	MERCURE.	LA LUNE.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.
Anges tutélaires.	Holmiel.	Esmun.	Aschi.	Jokaiel.	Aphiel.	Giavar.	Nahasal.

Noms des sept Puissances préposées au gouvernement du Monde, suivant Avenar.

OEdip. Kirker, part. 2, p. 234.	Raphaël.	Anaël.	Michaël.	Gabriel	Caphiel.	Zadukiel.	Chamaël.

Suivant les Coptes.

OEdip. Kirker, p. 237.	☉	♀	☿	☾	♄	♃	♂
Anges tutélaires.	Piriel.	Surotiel.	Anubiel.	Piohsiel.	Rephaniel.	Pizousiel.	Typhaniei.
	Angelus solis.	Veneris.	Inventionis.	Maris.	Temporis.	Vitæ.	Destructionis.

[11] La sphère persique de Scaliger peint, au premier décan de la balance, un homme qui a l'air menaçant, et qui tient en main une balance, et auprès, la tête d'un dragon (*a*). Le premier degré de la sphère des trois cent soixante décans y place un homme qui tient des javelots, avec cette devise astrologique : Celui qui naîtra sous ce degré sera belliqueux (*b*). Dans l'église de Sainte-Marie des Anges, dont le pape Pie IV a fait la consécration, on voit les sept archanges, sur le grand autel autour de la Vierge, et Michel a cette inscription : « Je suis prêt à recevoir les ames. » Il était donc leur Minos.

[12] Il est à remarquer que les astrologues ont aussi désigné les planètes par des animaux, avec lesquels ils leur supposaient quelqu'analogie. Saturne était appelé l'*âne* (*c*); Jupiter l'*aigle ;* Mars le *loup*; le soleil le *lion ;* Vénus la *colombe ;* Mercure le *dragon*, et la lune le *bœuf*. Plusieurs de ces animaux sont ceux qui caractérisent les archanges; et tous sont dans les constellations. Car les pleïades furent appelées les *colombes ;* le mot même *Peleïas* signifie *colombe*. L'âne est au cancer en aspect avec le capricorne, domicile de Saturne; le loup sous le domicile de Mars; l'aigle sur le sagittaire, domicile de Jupiter. Le bœuf est le lieu de l'exaltation de la lune. La colombe ou la pleïade tient au même signe, domicile de Vénus. L'hydre est sous la Vierge, domicile de Mercure, et le lion est le domicile du soleil.

[13] La cosmogonie des Perses donne trois corps à chaque étoile fixe (*d*). Peut-être doit-on entendre les trois formes des trois décans de chaque signe.

[14 et 15] L'eau que répand Tascheter se partage en sept parties (*e*). Celle du milieu des sept parties, ou sept Kesvars, est la portion du dieu-lumière, Ormusd.

[16] Il y a bien de l'apparence, dit Beausobre, qu'une bonne partie de la théologie des Juifs sur les anges venait des Chaldéens. C'est un mauvais butin qu'ils apportèrent d'Assyrie, et dont les Chrétiens n'ont pas dédaigné de se charger. Aussi est-ce une ancienne tradition, que les Juifs apportèrent de Babylone les noms des anges (*f*); qu'ils n'en avaient point auparavant. On ne trouve aucun nom d'*ange* dans leurs livres, si ce n'est dans ceux qui ont été écrits depuis leur captivité. Le mot *el*, qui termine ces noms, répond à celui d'Ized chez les Perses, qui est toujours uni au nom de l'*ange persan ;* c'est le *divus* des Latins, ou notre mot *saint*.

(*a*) Scaliger, Not. ad Manil., p. 343. — (*b*) Ibid., p. 451. — (*c*) Salmas. Ann. Clim., p. 623. — (*d*) Zend.-Avest., t. 2, p. 359. — (*e*) Ibid., p. 363, 364. — (*f*) Beausob., t. 2, l. 9, c. 2, p. 624.

[17] Dans la prédiction de la fin du monde, que saint Luc met dans la bouche de Christ, il y est dit « qu'il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et que *les puissances des cieux* seront ébranlées. » Ces puissances ne sont que les intelligences des sphères, auxquelles l'auteur de cette légende croyait, comme tous les théologiens orientaux, Perses, Chaldéens, Juifs, Arabes, etc.

[18] Ormusd, chez les Perses, est le premier des sept amchaspands, ou des sept grands esprits célestes (*a*).

[19 et 20] La statue symbolique du monde archétype nous a été décrite par Porphyre, d'après la théologie des Brames (*b*). On y trouve la division de la Nature en deux parties, l'une active, l'autre passive; les deux agens principaux de la Nature, le soleil et la lune; la foule des génies ou des intelligences chargées de l'administration du monde, et la peinture des parties les plus apparentes de l'Univers, telles que le ciel, la terre, la mer, les montagnes, les fleuves, les plantes, les animaux, etc. Tous ces dessins étaient tracés sur une figure humaine hermaphrodite, ou sur une statue de douze coudées, dont toute la partie droite, sur laquelle était l'image du soleil, était celle d'un homme, et la gauche, sur laquelle était celle de la lune, était celle d'une femme. Cette statue était dans un antre sacré de l'Inde, creusé au sommet d'une haute montagne. Les Brames disaient que cette figure était le modèle ou le plan archétype que Dieu donna à son fils, lorsqu'il organisa le monde. Au-dessus de la tête de cette figure, on voyait placée l'image de Dieu, comme sur un trône élevé. On remarquera aisément que c'est dans le cerveau des Brames et de leurs semblables, qu'il faut placer ces archétypes, qui ne sont que des copies du véritable archétype, le monde visible. C'est l'inverse de cette proposition qui est vraie. Car la vérité est presque toujours l'inverse de nos opinions.

[21] Hercule était une divinité tellement du premier ordre, que son autel à Rome s'appelait le *très-grand autel* (*c*), et que, dans les sacrifices qu'on lui faisait, il n'était pas permis de proférer le nom d'aucune autre divinité (*d*).

Les habitans de l'île Ogygia, près de la Grande-Bretagne, en faisaient leur première divinité, et lui donnaient rang avant Saturne, dont la planète et son retour au taureau, tous les trente ans, étaient l'objet de leurs observations (*e*).

(*a*) Zend-Avest., t. 2, p. 152. — (*b*) Porph. in Styge. — (*c*) Tit.-Liv. Decad. 1, l. 1; et Virg. Æneid., l. 8, v. 272. — (*d*) Plut. Quæst. Rom., p. 285. — (*e*) Plut de Fac. in Orbe Lunæ, p. 941.

[22] Hercule avait, comme Mithra, son antre sacré. Tel était celui dans lequel on l'honorait dans la Mauritanie Tingitane (*a*), à peu de distance de Tingi, ville que l'on disait bâtie par le géant Antée qu'avait tué Hercule. On montrait dans cette ville l'énorme bouclier de ce géant.

[23] Bélus porta en Assyrie le nom de *Mithres*, qui est celui que les Perses donnaient au soleil, Mithra, leur grande divinité. Ce même soleil était aussi le Dieu des Assyriens, remarque Servius (*b*), qui voit la plus grande conformité entre le nom de *Bélus* et celui du soleil, adoré dans toute cette contrée sous le nom de *Hel*, d'où Hélios et Bel.

[24] Il ne faut pas croire, dit Plutarque (*c*), que chaque peuple, chaque ville, ait eu des Dieux différens; que ceux des Grecs ne fussent pas ceux des barbares; que ceux des peuples du nord ne fussent pas ceux des nations qui habitent le midi. Comme le soleil, la lune, les astres, le ciel, la terre et la mer, sont communs à tous les peuples, les Dieux le sont aussi. Mais les noms et les formes varient, à raison des différentes institutions religieuses qui ont réglé le culte (*d*). Les uns les désignent par des noms plus mystérieux, les autres en termes plus clairs, et les produisent sous des formes plus simples. Isis, ainsi que les autres génies connus des Égyptiens, sont des Dieux adorés par des peuples qui n'ont point de Nil, de Butos ni de Memphis; et quoiqu'il n'y ait que très-peu de temps qu'ils désignent ces divinités sous les noms que leur donne l'Égypte (*e*), il y a bien des siècles qu'ils en connaissaient la puissance et qu'ils les adoraient.

[25] Une tradition de Cadix (*f*) portait que Théron, prince d'Espagne, ayant voulu forcer et piller le temple d'Hercule, la flotte de Cadix avait été à la rencontre de la sienne, et avait engagé le combat. La victoire fut long-temps balancée. Mais enfin les brigands furent vaincus, et ceux qui échappèrent à la mort rapportèrent, dit-on, que ce qui avait déterminé leur défaite, c'est qu'ils avaient aperçu des lions sur la proue des vaisseaux de Cadix, et qu'aussitôt ils s'étaient sentis brûler eux et leurs vaisseaux, comme par l'action des rayons de feu, tels que ceux que l'on représente autour de la tête du soleil. Ceci sans doute est un conte, mais dans lequel on a conservé le symbole de l'Hercule ou du soleil adoré à Cadix, c'est-à-dire l'image du lion.

[26] On remarquera que les Égyptiens supposaient que le soleil varie ses formes, dans les différentes saisons et dans les douze signes.

(*a*) Pomponius Mela, c. 5. — (*b*) Serv. Comm. in Æneid., l. 1, v. 646. — (*c*) Plut. de Iside, p. 377. — (*d*) Ibid., p. 378. — (*e*) Ibid., p. 377. — (*f*) Macrob. Sat., l. 1, c. 20.

[27] Les colonnes fameuses connues sous le nom de *colonnes d'Hercule*, ou les rochers Calpê et Abila, s'appelaient indistinctement *colonnes d'Hercule* ou *colonnes de Saturne* (*a*), autrement de Crône; on les appela aussi *colonnes de Briarée* (*b*).

[28] Aussi voyait-on en Laconie une statue antique d'Hercule, à laquelle sacrifiaient ceux qui passaient de la puberté à la virilité (*c*).

[29] Lucien observe que ce fut principalement sa force que les Dieux récompensèrent en l'admettant à leur séjour (*d*).

[30] Samson, par sa force extraordinaire, passe pour être Hercule, dit saint Augustin (*e*). Hérodote (*f*) rapporte sur Hercule une fable fort semblable à celle de Samson, lorsqu'il ébranla le temple et fit périr les Philistins. L'étymologie du nom de *Samson* et ses aventures ont beaucoup de rapport au soleil-Hercule. Sampsa était le nom du soleil, chez les Arabes. Baisampsa était une ville d'Arabie, dont le nom signifie *Heliopolis*. (Steph de urbib.) Isidore de Séville prétend (*g*) que le nom de Samson signifie *force du soleil*, c'est-à-dire qu'il le définit comme Macrobe définit Hercule. Jablonski interprète ce nom par homme ou génie solaire (*h*). Quoi qu'il en soit de l'origine du nom, on sait que Samson était de la tribu de Dan, ou de celle qui, dans le système astrologique des Rabbins, était casée sous le scorpion, ou sous le signe avec lequel s'élève l'Hercule céleste. Il devint amoureux d'une fille de Thamnis. En allant la trouver (*i*), il rencontra un lion furieux qu'il mit sur-le-champ en pièces, comme Hercule, sans le secours d'aucune arme. Ainsi le premier exploit de Samson est, comme celui d'Hercule, la victoire sur le lion. Syncelle dit de lui (*j*) : En ce temps vivait Samson, qui fut appelé Hercule par les Grecs. Quelques-uns prétendent néanmoins, ajoute-t-il, qu'Hercule vivait avant Samson; mais les traits de ressemblance subsistant, il s'ensuit que, si Hercule est le soleil, Samson n'est qu'une copie de ce héros de la Nature.

[31] On appelle aussi cette constellation le *vautour*, ce qui a fait dire, sans doute, qu'Hercule, dans le choix des augures, aimait surtout les vautours (*k*). On l'appelle *vautour de Prométhée*, et l'Hercule *Ingéniculus* s'appelle aussi *Prométhée*. On retrouve ce vautour dans la fable d'O-

---

(*a*) Eusthat. Comm. ad Dionys. Perieg., v. 64. — (*b*) Schol. ad Dionys., p. 34. Geog. Vet., t. 4. — (*c*) Paus. Lacon., p. 96. — (*d*) Lucian., t. 2. Charid., p. 1019. — (*e*) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 19. — (*f*) Herod., l. 2, c. 45. — (*g*) Isid. Orig., l. 7, c. 6. Jablonski Præf., p. 17. — (*h*) Cedren, p. 84. — (*i*) Jud., c. 14, v. 6. — (*j*) Syncelle, p. 165. — (*k*) Plut. Quæst. Rom., p. 286.

siris, que nous expliquons. On disait d'Hercule, près duquel est la constellation de la lyre, qu'il était musicien, et que Chiron, ou le centaure, qui se lève avec la lyre céleste et avec Hercule, était son maître de musique (*a*).

[32] Cette distinction de classe entre les Hercules, est confirmée par Hérodote (*b*) qui loue les Grecs d'avoir établi de la différence entre le culte qu'ils rendaient à Hercule Olympien, Dieu immortel, et celui qu'ils rendaient à un autre Hercule, qui n'était que dans la classe des héros ; et on sait que par héros, souvent on entendit des intelligences d'un ordre secondaire et d'un rang inférieur à celui des premiers Dieux. Philostrate (*c*) parle aussi de deux Hercules honorés à Cadix dans le même temple. Le premier avait deux autels, et le second n'en avait qu'un. Le premier était l'Hercule égyptien, un des plus anciens Dieux de l'Égypte, et l'autre était, dit-on, le thébain, celui qu'Hérodote appelle *le héros*, ou qu'il classe dans un rang inférieur au grand Hercule, Dieu immortel. On disait que *Ropalos* (*d*), ou *Massue*, fils d'Hercule, avait sacrifié le même jour à son père, sous le double rapport de Dieu et de héros. C'est ainsi qu'on doit entendre ce que dit Hérodote (*e*), qu'Hercule était un des douze grands Dieux, ou des douze intelligences principales, qui présidaient aux douze divisions célestes, dont la première ou le lion avait, pour génie tutélaire et pour paranatellon, la constellation d'Hercule, ou l'amas d'étoiles groupées sous le costume du soleil du solstice d'été.

[33] Alexandre le Myndien rapporte qu'Hercule avait pour compagnon un dragon, quand il attaqua le lion de Némée ; qu'Hercule même le nourrit à Thèbes et le garda dans sa tente (*f*); tradition qui semble convenir à l'Hercule serpentaire.

[34] Entre Cléonée et Phliunte, on trouvait Némée et le bois sacré où les Argiens célébraient les jeux néméens (*g*), dans le lieu même où l'on prétend qu'était le fameux lion connu sous le nom de *lion de Némée*. Ces jeux étaient des jeux véritablement cycliques, comme ceux d'Olympie, qu'avait institués Hercule, et ils avaient pour objet les périodes célestes. Il en était de même des jeux pythiens, établis en honneur du même Dieu-soleil, sous le nom d'*Apollon*, chef des mouvemens différens des cieux et de l'harmonie des sphères ; du Dieu vainqueur des ténèbres et du serpent du pôle, qui les ramène tous les hivers.

(*a*) Plut. de Musica, p. 1147. — (*b*) Herod., l. 2, c. 44. — (*c*) Philostrat. vit. Apoll., l. 5, c. 1. — (*d*) Phot. Codex 190, p. 477. — (*e*) Herod., l. 2, c. 43. — (*f*) Photius Cod. 190, p. 476. — (*g*) Strabon, l. 8, p. 377.

[35] Il est bon d'observer que l'hydre a sur son corps la coupe que Macrobe (*a*) appelle *coupe de Bacchus* ou du *Dieu-soleil* : car nous ferons bientôt voir que Bacchus est un des noms du soleil. On disait d'Hercule qu'il avait passé la mer dans la coupe du soleil, et cette fiction entrait dans le second chant de l'Héraclée par Pisandre (*b*).

[36] La balance est le domicile de Vénus; et Nonnus fait naître les centaures de Jupiter et de Vénus, ou plutôt des sillons fécondés par Jupiter qui voulait s'unir à Vénus. La semence du Dieu imprégna la terre qui mit au monde les centaures (*c*). On vanta la justice de ce centaure. Il est placé sous la balance; on voit l'origine du caractère que la fiction lui donne. C'est ainsi que la vierge, dans la main de laquelle fut autrefois placée la balance, s'appela *Thémis* et *Justitia*.

[37] On peignait Hercule chez Pholus, couché et appuyé sur son coude, et tenant en main une coupe (*d*). Cette même coupe est dans les constellations sous l'hydre; elle s'appelait *coupe de Bacchus* (*e*), et *coupe d'Icare*, ou du *Bootès*, qui planta le premier la vigne, instruit par Bacchus (*f*) : souvent même on le peignait ivre et chancelant, comme Bacchus (*g*).

[38] Voyez Nonnus, l. 14, v. 13 et suiv.

[39] Les femmes étaient exclues de la cérémonie olympique. On précipitait d'un roc celles qui se hasardaient même de passer le fleuve (*h*). A Rome les femmes étaient également exclues des sacrifices d'Hercule (*i*).

[40] On appela ce lieu *champs Phlégréens*, parce que le feu de la foudre y consuma les géans (*j*). Pallène, ville de Thrace, fut ainsi nommée d'une fille de Tithon. Elle donna aussi son nom à une péninsule habitée par les géans. Les Dieux secondèrent ce héros dans ce travail, en lançant contre eux des feux et des foudres, pour aider à consumer ces méchans, dit Eustathe. On montrait (*k*) aussi en Campanie des champs Phlégréens; les géans tués par Hercule furent, dit on (*l*), ensevelis sous l'île de Mycon.

[41] Au mois tybi, qui répondait au mois où le soleil occupe cette partie du Zodiaque, les Égyptiens faisaient une cérémonie, dans laquelle ils offraient des gâteaux sur lesquels était peint un cheval fluvia-

---

(*a*) Som. Scip., l. 1. — (*b*) Athénée, l. 11. — (*c*) Dionys., l. 32, p. 71. — (*d*) Lucian, t. 2. Symp., p. 852. — (*e*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 12. — (*f*) Hyg., l. 2. — (*g*) Macrob. Sat., l. 5, c. 11. — (*h*) Paus. Heliac. 1, p. 152. — (*i*) Macrob. Sat., l. 1, c. 12. — (*j*) Eusthat. ad Dionys. Perieg., v. 330. — (*k*) Ibid., v. 358. — (*l*) Ibid., v. 525.

tile enchaîné (*a*). Le soleil parcourait donc le commencement des poissons alors, et la Vierge céleste se levait le soir : elle porte le nom d'*Isis*, etc.; on appelait cette fête le *retour d'Isis de Phénicie.*

[42] *Piscibus exortis, quum pars vigesima prima, signator terræ lumen fulgebit, et orbi* AErius *nascetur* Equus, *cœloque volabit*, etc. Manil. l. 5, v. 631, etc. C'est ce mot *Ærion*, en grec, qui, par contraction, a donné le nom *Arion*, ou *cheval Arion.* Pégase faisait partie des haras du soleil (*b*).

[43] Strabon a très-bien remarqué, que de tous les historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la vérité, comme Aristobule et Ptolémée, n'ont pas dit un seul mot des Amazones. Leurs noms seuls, qui sont tous grecs, décèlent la fiction. Hippolyte, Lampeto, Penthesilée, Ménalippe, Antiope, sont des noms d'Amazones, et n'ont point du tout l'air d'être empruntés de la langue scythique.

[44] La fiction des Amazones a donné lieu à plusieurs traditions qui se sont conservées à Athènes, et qui ont ensuite passé dans l'Ionie, peuplée de colonies athéniennes. Elles étaient fameuses dans l'histoire de Thésée, ou de l'Hercule athénien. Elles avaient fait une expédition contre Athènes (*c*), et avaient été ensuite au siége de Troie combattre contre les Athéniens et les autres Grecs. On montrait à Athènes le tombeau de la fameuse Hippolyte (*d*). En Ionie, elles bâtirent, dit-on, le temple d'Éphèse (*e*) ; on montrait dans tout ce pays des villes, des fontaines, et une foule d'établissemens que l'on prétendait être des monumens du séjour de ces femmes singulières (*f*), qui, aux yeux de tout homme de bon sens, n'ont jamais pu avoir d'existence politique, que dans un roman.

[45] Tzètes (*g*), commentant les vers de Lycophron sur l'Hercule aux trois nuits, dit qu'il passa trois jours dans le ventre d'une baleine, et plongé tout vivant dans les flancs ténébreux de cet animal. Saint Cyrille, commentant le chap. 11 de Jonas, confirme cette tradition : il ajoute qu'il en sortit tout épilé, et il rappelle le passage de Lycophron. Théophilacte, dans son commentaire sur le même endroit du prophète Jonas, s'étonne que les Grecs ne veuillent pas croire au miracle de Jonas, tandis qu'ils croient bien à un semblable événement arrivé à leur Hercule. Sextus Empiricus dit que cette baleine est le monstre auquel fut exposée Hésione (*h*).

(*a*) De Iside, p. 371. — (*b*) Schol. ad Dion. Perieg., p. 37. Geog. Min., t. 4. — (*c*) Pausan. Attic., p. 14. — (*d*) Ibid., p. 39. — (*e*) Achaic., p. 207. Idem. Mess., p. 141. — (*f*) Eusthat. ad Dionys. Perieg., v. 828. — (*g*) Tzètes ad Lycoph., v. 33. — (*h*) Sext. Empir. adv. Math., c. 12, p. 50.

[46] Suivant Diodore, Osiris bâtit la Thèbes d'Égypte; ce qui rapproche ces deux fables solaires.

[47] Héraclée fut bâtie par une colonie de Mégariens. Près de ce lieu est la Chersonèse Achérusienne; c'est par-là, dit-on, qu'Hercule tira le Cerbère des enfers (*a*).

[48] On montrait aussi à Trézène (*b*) le lieu par où Cerbère avait été amené à la lumière par Hercule. Les habitans d'Hermione avaient chez eux un semblable trou (*c*), ainsi que ceux qui habitaient le voisinage du cap Ténare en Laconie (*d*). Peut-être est-ce la raison qui faisait chasser les chiens des lieux où l'on sacrifiait à ce héros, à cause, dit Plutarque, des peines incroyables (*e*) que lui donna son combat contre le Cerbère.

[49] Hercule ayant vaincu le fleuve Acheloüs, obtint pour récompense Déjanire, fille d'Oinée (*f*). Acheloüs avait brigué son hymen, en se présentant sous trois formes; sous celle d'un homme à tête de taureau, sous celle du bœuf et sous celle du dragon. Quelques-uns ajoutent que ce fut la corne d'Amalthée, qu'Hercule enleva au fleuve Acheloüs, et qu'il donna à Oinée, comme un gage de son mariage. Quant aux métamorphoses du fleuve sous trois formes prises du bœuf et du serpent, j'observerai que le fleuve d'Orion se lève avec le bœuf, et se couche au lever du serpent d'Ophiucus, en même temps que la chèvre Amalthée. Dans la fable de Phaëton, ces emblèmes se trouvent réunis, et forment le canevas de la fiction.

[50] Pline (*g*) convient que le nom d'Hespérides, donné au jardin dont Hercule enleva les fruits, tire son origine, non pas des filles d'Hespérus, mais du couchant, *Hesper*, l'occident. C'est de là que l'Espagne, située à la partie la plus occidentale de l'Europe, prit le nom d'Hespérie (*h*).

[51] Ainsi, dans le monument de Mithra ou du Dieu-soleil chez les Perses, on voit le scorpion au pied d'un arbre chargé de pommes. Le scorpion était le signe céleste qui répondait à l'automne, et celui qui, dans son lever, était toujours accompagné du dragon des Hespérides, qui monte en même temps que lui au bord oriental.

[52] Les Béotiens semblaient rendre la double idée dans l'offrande qu'ils faisaient à Hercule d'une pomme, dans laquelle ils enfonçaient

---

(*a*) Eusthat. ad Dionys. Perieg., v. 791. — (*b*) Pausan. Corinth., p. 73. — — (*c*) Ibid., p. 78. — (*d*) Pausan. Lac., p. 108. — (*e*) Plut. Quæst. Rom., p. 285. — (*f*) Strab., l. 10, p. 458. — (*g*) Plin., l. 5, c. 5. — (*h*) Serv. Æneid., l. 1, v 534. Macrob. Sat., l. 1, c. 3.

quatre bâtons en forme de pieds, et deux au-dessus, en forme de cornes, pour en faire une espèce de bélier (*a*), ou d'animal, un des plus agréables à Hercule.

[53] Pisandre, qui recomposa le poëme de l'Héracléide, était Rhodien (*b*), ou d'une île dont le Soleil était la grande divinité. Il fit, sans doute, sur cet ancien poëme, ce que Nonnus de Panople fit sur les Dionysiaques, et ce qu'Apollonius de Rhodes et Valérius-Flaccus firent sur les anciennes Argonautiques, dont nous avons un extrait, connu sous le titre d'Argonautiques d'Orphée. *Voyez* Suidas sur Pisandre.

[54] Praxitèle avait représenté à Thèbes la plupart des travaux d'Hercule (*c*). Quintus de Smyrne prétend que la série des douze travaux d'Hercule était figurée sur le bouclier d'Eurypile. Ils l'étaient sur une statue de Minerve à Lacédémone (*d*), sur le trône d'Amyclée (*e*), sur le coffre de Cypsèle (*f*), et parmi les offrandes d'Hercule à Olympie. A Alyzia, près de laquelle était le port d'Hercule, ce Dieu y avait son temple. Là étaient représentés ses travaux par Lysippe. Ce monument fut dans la suite transporté à Rome (*g*). On avait pareillement sculpté, dans le temple de Cadix, l'histoire des douze travaux (*h*). A Titane, ville bâtie par Titan, frère du Soleil (*i*), était un magnifique temple d'Esculape ou du Dieu-soleil, qui prend les formes d'Ophiucus, appelé Esculape et Hercule; et on y avait représenté sur la voûte Hercule et ses victoires. Cet Esculape s'appelait Gortynien, le même qui était adoré à Gortys en Arcadie (*j*). Or, cette Gortys passait pour avoir envoyé une colonie en Crète, qui fonda Gortynie, où l'on adorait le même Hercule serpentaire, sous le nom de Cadmus (*k*), lequel devint l'Hercule crétois. Nous insistons sur ces rapprochemens et sur ces filiations de culte, parce qu'il en peut jaillir un grand jour sur celles des peuples.

[55] Je passai pour bien hardi, lorsque je donnai au public, dans une lettre du Journal des Savans, en février 1780, mon opinion sur Hercule, que je terminais par ces mots : « Est-il le seul sur l'existence duquel on se soit trompé? Je pourrais.... Mais il en est de la lumière de la vérité comme de celle du soleil, on ne doit la présenter aux hommes que par degrés, et attendre qu'un long crépuscule ait préparé

(*a*) Julius Pollux, l. 1, c. 1. — (*b*) Strab., l. 14, p. 655. — (*c*) Pausan. Bæotic., p. 290. — (*d*) Ibid. Lac., p. 99. — (*e*) Ibid., p. 101. — (*f*) Ibid., Heliac. 1, p. 165, 176. Strabon, l. 10, p. 459. — (*g*) Philostr. Vit. Apoll., l. 5, c. 1. — (*h*) Pausan. Corinth., p. 55. — (*i*) Ibid. Arcad., p. 260. — (*j*) Solin. — (*k*) Strab., l. 6, p. 278.

leurs yeux à en soutenir l'éclat. » *Claudite jam rivos*, etc.; car dès-lors je sapais tous les fondemens des anciennes histoires merveilleuses, et j'indiquais d'avance la fable du Dieu-soleil des chrétiens, que j'avais déjà découverte, et que la révolution seule pouvait me mettre à portée de développer par la voie de l'impression en France.

[56] Hercule était un des descendans de Persée et d'Andromède, qui sont au nombre des constellations, et qui par leur coucher font lever l'Hercule *Ingéniculus*.

[57] On voyait à Tarente deux statues colossales, dont l'une représentait Jupiter, et l'autre Hercule. La même ville avait ainsi présenté dans son sein l'image de la réunion des deux formes solaires (*a*).

On supposait aussi qu'autrefois Hercule était allé visiter l'oracle d'Ammon, et que c'est pour l'imiter qu'Alexandre fut consulter ce même oracle.

Au reste, Hercule, comme Ammon, rendait aussi des oracles (*b*) près du mont Sambulos, aux environs du Tigre et de l'Euphrate. Il donnait des avis à ses prêtres durant le silence de la nuit. Nous avons vu plus haut qu'il partageait aussi le trépied d'Apollon, Dieu des oracles. Une des faces de l'autel du devin (*c*) Amphiaraus représentait Hercule et Apollon unis. Ils l'étaient aussi dans le signe des Gémeaux (*d*), à l'influence duquel l'oracle de Didyme était soumis (*e*).

[58] Cette disparition ressemble fort à celle de ses vaches en Italie, et qui lui furent enlevées par Cacus pendant son sommeil.

[59] Dans la Chersonèse Taurique ou Scythique, était la ville d'Héraclée (*f*), dans laquelle était le temple d'une vierge qui donna son nom au cap Virginal ou Parthénion, sur lequel était sa statue. Etait-ce la vierge céleste, ou la fameuse vierge dont Hercule fut amoureux, qu'on avait voulu consacrer; ou était-ce Diane?

[60] Cette doctrine était aussi celle des Stoïciens qui n'admettaient qu'une divinité unique, dont les noms variaient à raison de ses opérations variées, dit Servius (*g*).

[61] On remarque en effet qu'Osiris et Isis avaient, dans le culte égyptien, la même prééminence que le soleil et la lune ont dans la Nature. Ces deux divinités étaient communes à toute l'Égypte, comme l'action bienfaisante de ces deux astres l'est à l'Univers (*h*).

Le commentateur anonyme de Denis le Voyageur, sur le vers 216,

---

(*a*) Strabon, l. 17, p. 814 — (*b*) Tacite Annal., l. 12, c. 13. — (*c*) Pausan. Attic., p. 33. — (*d*) Hygin, l. 2. — (*e*) Luc. de Astrol., p. 993. — (*f*) Strabon, l. 7, c. 308. — (*g*) Serv. Com. in Æneid., l. 4, v. 638. — (*h*) Herod., l. 2, c. 42.

dit que les Éthiopiens donnaient au soleil le nom de Siris, à cause de son éclat brillant; nom qui fut donné pareillement à la plus belle des étoiles, Sirius, ou à la brillante du grand chien. Si cela est, on sent que les Grecs, ajoutant l'article *o*, durent faire Osiris, nom du soleil, la grande divinité de l'Égypte.

[62] Ce sont les cinq élémens, ou les cinq puissances de la théologie des Indiens. Peut-être répondent-elles aux cinq divinités, Osiris, Isis, etc.

[63] Ce sont là les Dieux célestes et éternels, ajoute Diodore (*a*), après avoir dit que le soleil, la lune et les élémens mus par eux étaient autant de divinités en Égypte; ce qui est absolument conforme à notre théorie sur les Dieux, ou sur les causes physiques, considérées comme Dieux par les anciens, et comme Dieux dont le culte fait la base de la religion universelle. Diodore fait régner après eux des hommes qui portaient le même nom que les Dieux naturels, et à qui leurs vertus avaient acquis l'immortalité. Ces prétendus personnages apothéosés, dont Diodore nous a conservé les histoires merveilleuses, ne sont autre chose que les héros des légendes sacrées, faites sur les Dieux naturels eux-mêmes. L'explication que nous allons donner de ces aventures merveilleuses, par les Dieux naturels, en sera une preuve complète.

[64] Le troisième jour des épagomènes, celui où l'on fixait la naissance de Typhon, était placé au nombre des jours funestes, et les rois, ce jour-là, s'abstenaient de rendre la justice (*b*).

[65] C'est ce que Jamblique appelle *les raisons de vie et de forme*, qui sont en dépôt dans Isis (*c*).

[66] Les Egyptiens désignaient leur Typhon, ou le principe de désorganisation de la nature, par le nom de *Violent* ou de *Seth* (*d*), qui signifie cela dans leur langue. Ils donnaient le même nom à l'astre Sirius, connu par la violence des ardeurs solsticiales.

Ils donnaient encore à Typhon les noms de Bæbon, de Smy, qui désignent une violente contrariété, une opposition, un rebroussement; ce qui caractérise parfaitement le mauvais principe Ahrimane, qui sans cesse contrarie Ormusd, et gâte son ouvrage (*e*).

Cette vérité philosophique, sur l'existence des deux forces contraires qui se choquent dans la nature, et sur les combats de la double ame de l'Univers, sera rendue plus sensible, dit Plutarque (*f*), par l'application que nous en ferons à la théologie égyptienne ou aux aventures

---

(*a*) Diod. Sic., l. 1, c. 8, p. 19. — (*b*) De Iside, p. 356. — (*c*) Jamblich., c. 36. — (*d*) De Iside, p. 367, 371. — (*e*) Ibid., p. 376. — (*f*) Ibid., p. 371.

d'Osiris, d'Isis et de Typhon. C'est effectivement là le fond de ce roman théologique.

[67] Typhon était censé habiter le Tartare (*a*), le lieu où se choquent les élémens des corps en discorde, avant qu'Osiris, ou le principe du bien, y eût versé l'ordre et l'harmonie par son union à la matière.

[68] La chaleur imprime le mouvement universel d'où résulte la vie, tandis que le froid, enchaînant tous les fluides, donne la mort. Typhon était donc ce principe d'inertie (*b*), qui entrave sans cesse l'activité de la nature mue par Osiris. En conséquence on lui consacra l'animal le plus contrariant et le plus tardif, l'âne, nous dit Plutarque (*c*).

C'était à Osiris, suivant Diodore (*d*), qu'on attribuait l'établissement du culte des bœufs, par honneur pour l'agriculture et pour les inventeurs du labourage.

[69] Typhon, ainsi que tous les géans, était né des flancs de la matière ou de la terre (*e*).

[70] Dans la fameuse inscription, gravée sur une colonne élevée en Arabie en honneur d'Osiris, ce Dieu se dit *né de l'œuf*, comme Phanès, et d'un germe dont la substance est de la nature de celle du jour (*f*).

[71] C'est sur ce principe qu'a été composé notre planisphère, destiné à expliquer les voyages d'Osiris. Nous avons consulté l'état général de la nature et de la végétation dans tout l'hémisphère boréal; et nous n'avons rien désigné de particulier à l'Égypte, que les époques de la sortie et de la retraite des eaux de son fleuve. La végétation, d'ailleurs, y est en sens opposé à celle des autres climats, en grande partie. Ainsi les phénomènes météorologiques, et les opérations agricoles désignées sous chaque signe du planisphère, doivent s'appliquer à tout l'hémisphère boréal pris dans sa généralité.

[72] On se rappellera ce que nous avons dit de Busiris dans la vie d'Hercule, et de ses amours avec les pleïades, et comment nous avons prouvé qu'il est Orion. Aussi avons-nous casé Orion dans les deux planisphères, avec les Atlantides, sous le taureau. Cet accord des deux fables, qui se réunissent à placer Busiris et ses aventures sous le lieu du passage du soleil aux signes supérieurs, et à les lier au taureau, et à un prince qui a des cornes de taureau, prouve la vérité de notre

---

(*a*) De Iside, p. 374. — (*b*) Ibid., p. 376. — (*c*) Ibid., p. 363. — (*d*) Diod., l. 1, c. 55, p. 99. — (*e*) Apoll. Hesiod. Diod., l. 1, c. 16. — (*f*) Diod., l. 1, c. 17.

conjecture, qu'effectivement Orion a été désigné sous le nom de Busiris dans ces deux histoires merveilleuses.

C'est à la suite de la défaite de Busiris qu'Hercule bâtit la Thèbes aux cent portes, dont ici on attribue la fondation à Osiris. Voilà donc un trait de rapprochement entre ces deux divinités. Il en est encore un autre, c'est qu'Hercule fut mis à mort par Typhon, comme Osiris, et qu'il ressuscita comme lui. Cet accord ne se trouverait pas dans deux fables, en apparence si différentes, si elles n'avaient pas pour objet le même être, le soleil. D'autres attribuent la fondation de Thèbes à Busiris lui-même, ou à un de ses descendans qui portait ce même nom (*a*). Il est à remarquer que la Thèbes de Grèce fut bâtie par Cadmus, dans l'endroit où se couchait un bœuf qui avait le croissant de la lune sur son épaule; le même bœuf qui enleva Europe, et qui est placé au ciel sur Orion, dans le signe qui, suivant Nonnus (*b*), monte aux cieux, et y brille au printemps, lorsque Cadmus conçoit le projet de bâtir Thèbes. Toutes ces traditions sont bonnes à rapprocher; car c'est aussi sous le taureau qu'Hercule est censé bâtir Thèbes, dans l'histoire d'Hercule. Il n'y eut pas réellement de roi appelé Busiris, qui immolât des étrangers, observe Diodore (*c*); c'était, dit cet historien, le nom du lieu où fut enterré Osiris. Ceci nous reporte aux cieux près d'Orion, ou près de la fameuse vache dans laquelle Isis renferma les membres de son époux, lorsqu'elle lui donna la sépulture, comme nous verrons ailleurs.

[73] Ceci est un nouveau trait de ressemblance entre Bacchus et Osiris. Le lierre était consacré à Osiris (*d*): on l'appelait même en Egypte *la plante d'Osiris*. On préféra la feuille de cet arbuste à celle de la vigne, parce que le lierre est toujours verd, et que la vigne se dépouille de ses feuilles, et n'est pas, comme le lierre et le laurier, un symbole de perpétuité.

[74] On verra bientôt, dans l'explication des aventures d'Isis, que ce furent les Pans qui habitaient Panople, qui les premiers s'aperçurent de la mort d'Osiris.

[75] On verra dans notre ouvrage, à l'article des Cycles, que le débordement du Nil, qui arrive au solstice d'été régulièrement, au lever du matin de Sirius, et au lever du soir du verseau, a été chanté sous le nom de déluge de Deucalion. La position des cieux, pour cette époque allégorique, nous est donnée par Nonnus, et elle suppose que le soleil

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 29, p. 54. — (*b*) Nonnus Dionys., l. 3. — (*c*) Diod., l. 1, c. 56, p. 99. — (*d*) Ibid., c. 10, p. 21.

était au solstice. Le poëme sur Osiris, connu sous le nom de Dionysiaques, s'accorde donc ici avec la légende d'Osiris, conservée par Diodore. Cet auteur nous apprend que le fleuve d'Égypte porta successivement les noms d'Océan, d'Aigle, d'Egyptus, et enfin de Nil.

[76] On observera que Synésius a intitulé l'ouvrage qui contient cette fable, ou plutôt que cette fable remplit tout entier : *Livre de la Providence.* Ce qui prouve bien qu'il s'agit d'y examiner la manière dont la divinité agit dans le monde, dans lequel se mêlent les biens et les maux. Ainsi Plutarque expose la théorie des deux principes *(a)*, en parlant de l'opinion sur la Providence, qu'il dit être une opinion très-ancienne, universellement répandue, et qui entre dans toutes les légendes religieuses.

[77] Plutarque observe qu'à la même époque où les Égyptiens célébraient des fêtes de deuil, les Grecs en célébraient aussi; et cela en automne, à l'approche des semailles, au lever du soir des pleïades, dans le même mois où l'on supposait que Typhon avait renfermé Osiris dans un coffre. Il parle, entre autres, des fêtes du deuil de Cérès qui venait de perdre Proserpine sa fille, que Pluton emmenait avec lui aux enfers. Cette correspondance n'a rien d'extraordinaire ; car les Grecs empruntèrent leurs mystères et la plupart de leurs fêtes religieuses, des Égyptiens qui ont été les pères de presque toutes les religions *(b)*.

[78] Plutarque *(c)* suppose pareillement que Typhon, par l'effet de sa malignité naturelle et de la jalousie qu'il concevait de la félicité des hommes, troubla tout, et répandit les maux de toute espèce sur la terre et sur la mer, jusqu'à ce qu'il en eût été puni, et qu'Osiris et Isis eussent vengé la terre. Au contraire, il place Osiris et Isis au nombre des bons génies, qui exercent une grande puissance sur la terre et dans les cieux.

[79] Le signe énigmatique que le Dieu lui indique, c'est qu'au moment où le temps marqué par les destins sera arrivé, « les sceptres » de l'Égypte porteront élevées des griffes d'animaux féroces, et les » oiseaux sacrés baisseront la tête. » C'était un symbole mystérieux, gravé sur les obélisques et sur les temples, mais dont il n'était pas permis de révéler le sens.

[80] L'auteur ajoute qu'Osiris, dans sa retraite, s'était livré à la contemplation, et s'était fait initier aux mystères de tous les Dieux célestes ; en sorte qu'il avait profité même de son exil. Ceci nous rappelle une tradition égyptienne *(d)* rapportée par Eudoxe, savoir, que

---

(a) Plut. de Iside, p. 369. — *(b)* Ibid., p. 378. — *(c)* Ibid., p. 361. — *(d)* Ibid., p. 376.

Jupiter avait aussi vécu dans la solitude, parce que ses jambes s'étaient tellement réunies, qu'il ne pouvait marcher, et que ce fut Isis qui lui rendit le jeu facile de ses mouvemens; allusion manifeste à la lenteur de son mouvement au tropique d'hiver.

[81] Dans le récit de Plutarque, Isis, après avoir mis aux fers Typhon, ne le tue pas (*a*); elle le remet même en liberté; ce qui indigne Horus, son fils, qui craint de nouveaux outrages de la part de son ennemi. Cette fiction porte sur ce dogme-ci, que, dans la Nature, le principe du bien, en lutte avec celui du mal, peut le vaincre et l'enchaîner, mais qu'il ne le détruit pas entièrement. Le monde, dit Plutarque (*b*), forme un ensemble composé du mélange de facultés contraires, mais dont les forces sont inégales. La meilleure force a bien le dessus; mais elle ne peut extirper entièrement la mauvaise, qui est fortement enracinée dans le corps et dans l'ame de l'Univers, où elle contrarie sans cesse le principe du bien.

[82] C'est ainsi que les prêtres, qui ont fait la légende du soleil adoré sous le nom de Christ homme, dont la vie devait servir de modèle aux autres hommes, l'ont peint humain, bienfaisant, et enseignant par son exemple la morale, que, sous son nom, le prêtre voulait enseigner.

[83] Nunc Dea niligenâ (*c*) colitur celeberrima turbâ.

VIRG.

Hoc alii signum Phariam dixere juvencam,
Quæ bos ex homine, ex bove facta Dea.

OVID., *Fast.*, l. 5.

[84] La lune est la Junon des Argiens.

[85] C'est ainsi que Cadmus, chargé par son père de chercher Europe, enlevée par Jupiter-taureau, bâtit une ville dans le lieu où il vit s'arrêter un bœuf, qui, comme Apis, portait sur l'épaule le croissant de la lune. Aussi Cadmus, dans les Dionysiaques de Nonnus, Liv. 3, v. 250, conte cette histoire d'Io, comme une aventure arrivée dans sa famille.

[86] Les faces d'Isis et de Nephté (*d*) se trouvaient successivement placées au bas du sistre, au-dessous du lieu des élémens; ce qui dut être, si Isis désignait l'hémisphère supérieur, et si Nephté désignait

---

(*a*) De Iside, p. 358. — (*b*) Ibid., p. 371. — (*c*) Ovid. Metamorph., l. 1, fab. 19. — (*d*) De Iside, p. 376.

l'hémisphère inférieur, comme le dit Plutarque (*a*). Elle agissait immédiatement sur les élémens, étant placée elle-même sur la ligne qui sépare l'empire de la lumière de celui des ténèbres, et le ciel, toujours constant, du monde élémentaire, toujours variable. Les nuances variées de la robe d'Isis exprimaient tout cela, suivant Plutarque (*b*). Osiris, au contraire, était, comme Ormusd, au centre de l'empire de la lumière, hors des atteintes de la matière grossière, qui aurait souillé sa pureté par un contact trop immédiat avec les élémens des corps mortels. De même la lumière du jour est une et simple; celle de la nuit est composée des émanations de mille feux divers, et des influences variées d'une multitude d'astres (*c*).

[87] Cet empire, que Typhon va exercer sur la terre que le bienfaisant Osiris avait embellie et enrichie de ses dons, et où Typhon va porter le désastre et le ravage, a donné lieu, chez les Égyptiens, à cette ancienne tradition, qui portait que Thyphon autrefois occupa le domaine qui avait appartenu à Osiris (*d*).

[88] On pourrait peut-être chercher l'explication de cette opinion théologique dans ce préjugé physique sur la lune, rapporté par Diodore (*e*); savoir, qu'à la lune appartient le terrestre et l'humide, et que l'élément de la terre et de l'eau composent sa substance. Mais alors Plutarque aurait dû dire, de cette divinité, et non de ces divinités.

[89] En effet, Isis, dans la théologie égyptienne, était regardée comme la partie de la Nature où se déposaient tous les germes de fécondité, qui du soleil et de tout le ciel découlaient ensuite sur la terre. La lune était la limite du principe actif et du principe passif, à la nature desquels elle participait également. C'est elle qui courait sans cesse recueillir les germes de bien, qui résident dans la partie supérieure du monde : elle s'attachait à la poursuite du soleil, ou du Dieu bienfaisant qui embellit la Nature, et que les spiritualistes platoniciens appelaient l'image du bien suprême ou de Dieu (*f*); le soleil étant le premier bien dans le monde visible, comme la divinité invisible l'est dans le monde intellectuel. La lune, placée sur les confins de la lumière et des ténèbres, dont elle éprouve les vicissitudes dans ses phases, tient aux deux principes; mais elle s'attache de préférence au bon, après lequel elle court éternellement. Ainsi Isis, dans la théologie des Égyptiens spiritualistes, s'attachait à la recherche du bien : elle se prêtait à son action ; elle en recevait, elle en sollicitait les heureuses influences,

---

(*a*) De Iside, p. 368. — (*b*) Ibid., p. 382. — (*c*) Ibid., p. 384. — (*d*) Ibid., p. 367. — (*e*) Diod., l. 1, c. 7, p. 15. — (*f*) De Iside, p. 372.

pour les verser ensuite dans la matière en génération, et lui donner les formes dans ses diverses organisations. C'est ainsi que la métaphysique abusa des idées physiques, et les transporta dans ses explications sur Isis, Osiris et Horus (*a*). Pour nous, nous tenons au sens physique, qui est le véritable, au moins dans l'opinion de ceux qui font concourir la lune avec le soleil au grand ouvrage des générations sublunaires, et qui la regardent comme le principe passif, relativement au soleil, dont elle transmet l'action féconde à la terre.

[90] Plutarque dit qu'Osiris avait laissé cette couronne chez Nephté (*b*) : et plus loin il ajoute que Nephté désigne le rivage de la mer (*c*), les parties extrêmes de la terre baignées par cet élément, que les Égyptiens regardaient comme appartenant à Typhon, et qu'ils le désignaient par le nom de Typhon; tandis qu'ils donnaient le nom d'Osiris à l'eau bienfaisante du Nil (*d*). Si cela est, si par Nephté on doit entendre le rivage de la mer, l'allégorie est sensible. Car alors la couronne d'Ariadne se trouve au couchant sur le bord de la mer. Mais Nephté est-elle le rivage de la mer? C'est la question à décider. Je préférerais l'autre tradition, rapportée par le même Plutarque (*e*), qui appelle Isis l'hémisphère supérieur, et Nephté l'hémisphère inférieur, où passe le soleil; alors, c'est Vénus et Proserpine qui jouissent successivement d'Adonis.

[91] Diodore, parlant du culte des chiens en Égypte, dit (*f*) que le Dieu Anubis était représenté avec une tête de chien, et que le chien était le gardien d'Osiris et d'Isis, conséquemment du soleil et de la lune; ce qui justifie ce que Clément d'Alexandrie dit des chiens qui étaient conduits dans les processions égyptiennes. Ils étaient censés garder les limites du mouvement du soleil et de la lune, ou les tropiques : aussi les trouvons-nous placés près du tropique. D'autres auteurs, ajoute Diodore, pensent qu'Isis se fit accompagner de chiens (c'est donc Diane), quand elle se mit à la recherche d'Osiris, et qu'ils l'avaient utilement servie, et que c'est pour cela qu'on les conduit en pompe dans les fêtes d'Isis.

[92] J'observe que, près de la Colchide où les Égyptiens eurent des établissemens, il y avait un fleuve appelé *fleuve Isis*, duquel, dit Arrien, s'élevait un vent très-fort le matin (*g*).

[93] Nous regardons le cône d'ombre de la terre comme le coffre

---

(*a*) De Iside, p. 373. — (*b*) Ibid., p. 356. — (*c*) Ibid., p. 366. — (*d*) Ibid., p. 364. — (*e*) Ibid., p. 368. — (*f*) Diod., l. 1, c. 55, p. 97. — (*g*) Arrian. Peripl., p. 7.

après lequel court Isis ou la lune. Lorsque le soleil est dans les signes inférieurs, il répond successivement à tous les signes supérieurs, dont le dernier est la balance, où est Typhon et le porc d'Érymanthe, autrement l'ourse-chien de Typhon. Ils entourent alors la pleine-lune, au commencement de la petite période de quatorze jours, durant laquelle la lune se dégrade, jusqu'à ce qu'elle se soit réunie à Osiris, dans les signes supérieurs. Là est le renouvellement de la Nature, de l'ordre, de la génération des êtres, et le siége du bien et de la lumière.

[94] Le nombre dix-sept, qui est celui du jour du mois où Typhon fut mis dans ce coffre obscur (*a*), la lune étant en opposition ou pleine, fut un nombre maudit, que les Pythagoriciens même comptaient parmi les nombres du sinistre augure.

[95] Typhon, principe-ténèbres, était peint sous l'emblème d'un grand dragon. De là l'origine de l'opinion, dans laquelle sont certains peuples, que dans les éclipses du soleil et de la lune, c'est un grand dragon qui dévore ces astres. On trouve des traces de cette opinion dans la tradition sacrée des Égyptiens sur Typhon, qui avait dévoré un œil d'Horus, qu'il avait ensuite rendu au soleil; allégorie, dit Plutarque (*b*), relative à la lune éclipsée, et qui reparaît ensuite illuminée par le soleil, avec qui elle est en opposition; car on appelait la lune et le soleil les yeux d'Horus (*c*).

[96] Il est à propos d'observer que, dans le fameux monument de Mithra, dont nous donnerons ailleurs l'explication, c'est aux testicules du taureau, dont le sang féconde la terre au printemps, que s'attache le scorpion de l'équinoxe d'automne, signe sous lequel Typhon fait périr Osiris. Ainsi le taureau Mithriaque, et le taureau, dont Osiris prend la forme, sont tous deux privés des organes de la génération par le même scorpion, ou sous le même signe céleste. Ce rapprochement est intéressant à faire.

Réciproquement, au printemps, Horus reprend sa force, et défait Typhon. On exprima cette idée par une image d'Horus (*d*), qui serrait les testicules de Typhon, et détruisait les sources du mal que ce génie répand dans la matière. On disait, sous une autre figure, que Mercure, celui qui donne à Isis le casque de taureau, et qui préside au mouvement de la lune, avait coupé les nerfs de Typhon pour en faire les cordes de sa lyre, qui est placée dans les constellations, et qui se lève le soir, à l'époque à laquelle le soleil parcourt le bœuf ou le taureau (*e*).

(*a*) De Iside, p. 367. — (*b*) Ibid., p. 373 — (*c*) Ibid., p. 372. — (*d*) Ibid., p. 373. — (*e*) Ibid., p. 382.

La mort du bœuf Apis réjouissait Typhon, ou le génie du scorpion se réjouissait de la mort de l'animal qui représentait le taureau céleste d'Osiris.

[97] Plutarque, en expliquant comment Isis recueille les débris du corps d'Osiris, qu'elle renferme dans cette vache de bois dont parle Diodore, suppose que les germes de bien, qui sont répandus dans la matière organisée, sont un écoulement du ciel et des astres (*a*), qui appliquent à la matière les différentes formes des corps. Dans le ciel, ces formes y sont constantes et durables; mais dans la matière elles y varient à l'infini, et modifient les élémens sous mille figures. C'est Isis qui les rassemble et les recueille, lorsqu'elle travaille à la reproduction des êtres, et qu'elle met au jour de nouveaux corps; c'est précisément ce qui arrive au printemps. En automne, au contraire, elle les avait gardées en dépôt, et tenues cachées sous un voile que le Dieu du printemps lève, au moment où il met au jour les nouveaux trésors de la Nature. Ces débris de la force active sont dans la lumière du soleil, que reçoit la lune, laquelle devient de nouveau féconde au printemps, au retour de la chaleur.

[98] Les Paphlagoniens, au lieu de faire mourir et ressusciter le soleil, supposaient que leur Dieu était enchaîné, et dans des entraves pendant l'hiver (*b*), et qu'au printemps il était délié et reprenait une marche libre. Les Phrygiens disaient qu'il dormait l'hiver, et s'éveillait au printemps. Les Juifs disaient aussi, qu'au sixième travail ou au septième signe, Dieu était entré dans son repos, après avoir organisé les plantes et les animaux, et placé l'homme dans un jardin de délices.

[99] Les habitans de Lycopolis étaient les seuls qui mangeassent de la brebis, parce qu'ils adoraient le loup (*c*).

[100] Une tradition égyptienne portait que Typhon s'était soustrait aux poursuites d'Horus (*d*), métamorphosé en crocodile. J'observerai que cet animal se trouve peint dans le planisphère égyptien de Kirker (*e*), sous le signe du scorpion que le grand Orion fait toujours coucher, et qui était l'empire de Typhon, et le lieu du ciel où le chef des ténèbres enfermait Osiris dans ce coffre fatal. Il est donc certain que le crocodile était une constellation en aspect avec le scorpion, ou un de ses paranatellons. La sphère persique parle aussi d'un crocodile qui était au nombre des constellations, et qu'elle fait monter avec le

---

(*a*) Plut. de Iside, p. 374. — (*b*) Ibid., p. 378. — (*c*) Ibid., p. 380. — (*d*) Ibid., p. 371. — (*e*) OEdip., t. 2, part. 2, p. 206.

signe des poissons (*a*). Serait-ce le monstre marin que nous appelons la baleine? serait-ce le poisson austral ou le dauphin?

Quoi qu'il en soit, ses rapports avec le signe du scorpion sont constatés par la sphère égyptienne, et conséquemment sa liaison avec Typhon chef des ténèbres et génie violent, et à ce titre appelé *Seth* le violent (*b*). Aussi peignait-on l'homme cruel et violent par un crocodile, dit Hor-Apollon (*c*). Cet animal peint renversé désignait le couchant, suivant le même auteur. Certain jour de l'année, on donnait la chasse aux crocodiles, et on les jetait dehors, vis-à-vis le temple d'Apollon. C'est ainsi qu'aux approches de l'équinoxe de printemps, les Perses détruisaient toutes les productions d'Ahrimane.

[101] Si Nephté est l'hémisphère inférieur dans lequel est le soleil, alors le signe qu'occupe le soleil, lorsque la lune est pleine au cancer, est le capricorne dans lequel effectivement le planisphère de Kirker peint Anubis, ou un homme à tête de chien, tel qu'on représente le fameux Anubis; c'était le domicile de Saturne. C'est peut-être ce qui a fait dire que le chien ou l'homme à tête de chien, Anubis, était le Dieu Saturne (*d*).

[102] Il est bon de remarquer que, dans le mois Tybi, qui était le second avant Phamenoth, ou avant celui auquel on célébrait la réunion d'Osiris à la lune, conséquemment celui où la lune était pleine (*e*), au signe de la vierge appelée *Isis*, on faisait en Égypte une cérémonie en mémoire du retour de cette Déesse, qui revenait, dit-on, de Phénicie ou de Byblos. On représentait sur les gâteaux sacrés, offerts à la Déesse, un cheval fluviatile enchaîné. Alors, en effet, se lève Pégase ou le cheval céleste, qui fait jaillir l'eau du verseau et de la fontaine d'Hippocrène.

[103] Voilà ce qui fit dire qu'Isis ayant rassemblé les membres épars de son époux, tué par Typhon, les renferma dans une vache faite de bois (*f*), qu'elle couvrit d'une étoffe légère, faite de byssus, et que la ville de Busiris a pris de là son nom. Nous avons parlé plus haut de Busiris qui fonda Thèbes, et dont l'histoire se lie au taureau équinoxial, où est le siége de la vache Io. Plutarque parle aussi du cercueil de bois (*g*) dans lequel était le corps d'Osiris, lorsque Typhon le trouva et le mit en morceaux.

[104] Cette vérité est confirmée par Plutarque (*h*), lorsqu'il nous dit que les courses du soleil, dans son cercle, s'appelaient *recherches*

(*a*) Scalig. not. ad Manil., p. 347. — (*b*) De Iside, p. 371. — (*c*) Hor.-Apoll., l. 1, c. 64, 66. — (*d*) De Iside, p. 366. — (*e*) Ibid., p. 371. — (*f*) Diodor., l. 1, c. 54, p. 96. — (*g*) De Iside, p. 354. — (*h*) Ibid., p. 372.

d'Osiris, et que les sept tours que l'on faisait faire, au solstice d'hiver, autour du temple à la vache sacrée, désignaient les révolutions célestes ou les changemens qui s'opèrent dans le mouvement des astres, qui engendrent les saisons, à chaque septième signe, c'est-à-dire d'un équinoxe ou d'un solstice à l'autre.

[105] Cet affaiblissement de la lumière solaire était exprimé par une fiction faite à l'occasion d'une fête qui se célébrait, tous les ans, quinze jours après l'époque à laquelle on fêtait la grossesse d'Isis (*a*), qui allait devenir mère d'Harpocrate ; on appelait cette fête la *naissance des bâtons du soleil*, pour désigner, dit Plutarque, l'affaiblissement de la chaleur et comme la vieillesse de la lumière de cet astre, qui déjà a besoin de soutien. Au contraire, on avait fêté trois mois auparavant la naissance des yeux d'Horus (*b*), au moment de la conjonction du soleil et de la lune, qu'on appelait les *yeux d'Horus*, sous le trône duquel on plaçait les lions. Horus ou le fils d'Isis passait pour avoir été le premier qui eût sacrifié au soleil.

[106] C'est donc à tort que Plutarque (*c*) dit d'Horus, qu'il est ce monde qui se reproduit sans cesse, et qui, dans sa durée perpétuelle, éprouve des renaissances et des morts ; ce qui est vrai de la végétation annuelle, qui se reproduit avec la durée éternelle des siècles. L'entendre ainsi, ce serait prendre l'effet pour la cause, laquelle réside dans le soleil, dont l'action créatrice se renouvelle au printemps.

On donnait à Horus le nom de *Kaimin*, ou de *visible*, dit Plutarque (*d*), nom qui convient parfaitement au soleil, et même à Orion, la plus brillante de toutes les constellations.

[107] On attribua aussi à Menès, ancien roi d'Égypte, la découverte du blé (*e*), du pain et des autres alimens, dont on faisait honneur à Isis. Ce nom de *Menès* ressemble fort à celui de la lune, appelée *Mené* par les Grecs.

[108] Ce but politique et moral nous paraît évidemment marqué dans la fable libyenne sur Bacchus, où on lit que ce Dieu ayant consulté Ammon son père sur les espérances qu'il pouvait concevoir de ses expéditions (*f*), celui-ci répondit, « que c'était en faisant du bien aux » hommes qu'il obtiendrait l'immortalité. » Ceci nous décèle l'intention de ceux qui disaient que les Dieux avaient été des hommes qui, par des services signalés, avaient été élevés à ce haut rang.

[109] Plutarque voit, dans ces histoires merveilleuses et dans les

---

(*a*) De Iside, p. 377. — (*b*) Ibid, p. 372. — (*c*) Ibid., p. 374. — (*d*) Ibid. — (*e*) Diod., l. 1, c. 28, p. 53. — (*f*) Ibid., l. 3, c. 144, p. 242.

cérémonies religieuses qui en consacraient les principaux traits, un but moral, celui de donner aux peuples des leçons de piété, et de présenter aux deux sexes des consolations dans leurs malheurs, en mettant sous leurs yeux ceux de leurs premiers rois et de leurs premiers Dieux (*a*). Ainsi le chrétien se console par l'exemple des souffrances de son Christ, dont une scène allégorico-tragique lui retrace la fiction tous les ans.

[110] On faisait des libations de lait aux Dieux Manes.

[111] Plutarque (*b*) observe qu'Osiris et Isis n'étaient pas les seules divinités dont on montrait les tombeaux; on montrait aussi ceux de tous les autres Dieux, dont les ames, suivant les prêtres, brillaient dans le ciel, et étaient autant d'astres. Plutarque loue les cérémonies funèbres qui se faisaient près de ces tombeaux, en ce qu'elles avaient un but mystique, et qu'elles tenaient à une science secrète. Il place dans cette classe celles où l'on coupait le bois sacré, où l'on découpait le lin, et où l'on faisait des libations, etc.

[112] On trouvera peut-être là l'origine de la fable qu'on a faite sur la fondation de Memphis, ou de la ville qui servait d'asile et de tombeau à Apis, image vivante d'Osiris enterré dans une île du Nil. On raconte qu'elle prit le nom de *Memphis* du nom de la fille de son fondateur, qu'on dit avoir été aimée du fleuve du Nil métamorphosé en taureau. C'est ainsi que l'on disait que Cadmus bâtit Thèbes dans un lieu où se reposa le taureau, sous la forme duquel Jupiter se métamorphosa, lorsqu'il enleva sa sœur Europe, et qu'il plaça ce taureau aux cieux, dans le signe céleste qui porte ce nom, au-dessus du fleuve d'Orion, appelé *Nil*. C'est aussi pour cela qu'on a dit qu'Épaphus, fils d'Io, ou de la lune métamorphosée en vache et placée au signe du taureau, fut le fondateur de Memphis (*c*). C'est une allusion à la même fiction qui a fait dire qu'Isis, après avoir rassemblé les membres de son époux, les mit dans une bière qui avait la forme d'une vache; d'où vient le nom de *Busiris*, qui fut donné à la ville où il fut enterré.

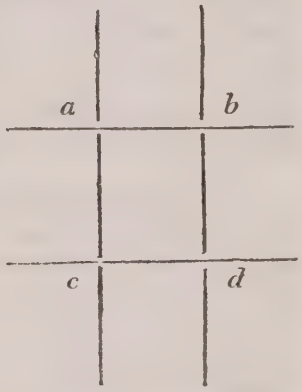
[113] Diodore convient qu'on avait des opinions très-variées et des notions très-vagues sur les pyramides et sur leurs auteurs (*d*). On attribuait la grande à Armaïs, la seconde à Amasis, et la troisième à Inarou, d'autres à Maron. Suivant d'autres, la grande avait été construite par Chemmis, la seconde par Chephron, et la troisième par Mécher ou Mycerin. Les uns y voient le tombeau de Rhodopê, fameuse

---

(*a*) De Iside, p. 361. — (*b*) Ibid., p. 339. — (*c*) Diod., l. 1, c. 54, p. 96. — (*d*) Ibid., l. 141, p. 75.

courtisane; d'autres disaient que les trois rois, ci-dessus nommés, les firent construire pour leurs femmes. On peut voir dans Hérodote (*a*) le roman de Mycerinus et de sa fille, ensevelie dans une vache de bois. Ce prince ne devait plus vivre que six ans et périr à la septième année. Denys le voyageur parle d'un tombeau d'Osiris, qui formait un observatoire très-élevé (*b*), et qu'il confond avec l'Antiphare, lieu destiné à éclairer les vaisseaux. Là, était aussi le tombeau d'Eidothée, fille de Protée (*c*). Ces pyramides auraient-elles eu aussi autrefois l'avantage de servir de fanal aux vaisseaux, lorsque la basse Égypte était sous les eaux, et que Memphis était peu éloignée de la mer? Je laisse aux naturalistes à examiner cette question, qui tient au déplacement des mers.

[114] En effet, supposons un carré



dont les côtés étant rapprochés se prolongent à l'infini. Il en résulte nécessairement une grande croix; et si les faces du carré regardent les points cardinaux du monde, cette croix coupe en quatre parties le cercle de l'horizon, et marque les quatre points, Nord, Midi, Orient, Occident. C'était au centre de cette croix qu'était étendu Osiris mort.

[115] Diodore (l. 1, c. 40, p. 72) donne à la pyramide, pour base, un quadrilatère dont les faces sont de sept *plethra*, et la hauteur de plus de six; ce qui est le rapport de six à sept. Il suppose qu'on avait employé (*d*) à cette construction autant de mille hommes qu'il y avait de jours à l'année, c'est-à-dire, 360,000, et qu'ils travaillèrent pendant vingt années.

[116] L'erreur doit être du côté de l'Anglais; car des proportions que donne Chazelles, il résulte nécessairement que les faces triangulaires sont des triangles équilatéraux; ce qui ne peut avoir lieu d'après les dimensions de l'Anglais, qui convient néanmoins que les faces sont triangulaires et équilatérales.

(*a*) Herod., l. 2, c. 130, 134. — (*b*) Dionys. Perieg., v. 259. — (*c*) Eusthat. Schol., ibid. — (*d*) Diod., l. 1, c. 40, p. 73.

[117] Nous observerons qu'on attribuait à Mithra la consécration des obélisques qu'il fit élever dans la ville du soleil, et que l'on faisait honneur de la construction de cette grande pyramide, ou tombeau d'Osiris, à un roi appelé *Chembès* (*a*) ou *Chemmis*, nom qui est le même que celui de la ville où se trouve Isis, au moment de la mort de son époux, comme on l'a vu plus haut.

[118] Si l'on en croit les Arabes, les pyramides renfermaient sept chambres qui portaient chacune le nom d'une planète (*b*). Dans chacune de ces chambres était une idole ou talisman; l'une de ces idoles, comme Harpocrate, avait la main appliquée sur la bouche.

[119] Plutarque (*c*) convient que les fables des Grecs sur les géans et sur les Titans, sur la lutte d'Apollon contre le dragon Python, sur l'exil de Bacchus, sur les courses de Cérès, et autres semblables événemens, ne diffèrent en rien des aventures tragiques d'Osiris et de ses combats contre Typhon; et que toutes ces fictions rentrent dans la théorie des bons et des mauvais génies, et tiennent au système généralement reçu par toutes les théologies, sur le bon et sur le mauvais principe. C'est même à cette occasion qu'il donne un précis de la théologie ancienne sur les génies, dont plusieurs étaient déchus de leur dignité primitive, et en subissaient la peine, comme nos mauvais anges, après leur chute; car c'est absolument la même idée théologique.

[120] On attribuait à ce prince la construction d'une des trois pyramides (*d*). Chemmis avait construit la grande, Céphron une seconde, et Mycerinus les autres. On y voyait gravé son nom de Mycer, ou Méchir, sur la face boréale. Ce nom est celui du mois qui précédait l'équinoxe de printemps, et Phaménoth, où l'on célébrait l'*ingressus Osiridis* dans la lune, au moment où le soleil passait dans l'hémisphère boréal, et où la pyramide ne devait plus rendre d'ombre. C'est ici l'occasion de se rappeler le passage de Diodore sur Isis, et sur la vache de bois dans laquelle elle rassemble les débris du corps de son époux.

[121] Lorsque vous entendez, dit Plutarque (*e*), les histoires merveilleuses que les Égyptiens font sur leurs Dieux; lorsqu'ils vous parlent de leurs courses, de leurs démembremens et d'autres aventures de cette espèce, il faut bien se garder de prendre ces choses à la lettre, et de croire qu'elles se soient ainsi passées; leur style, comme leurs images, tout est allégorique. Croire qu'effectivement la divinité, qui par sa nature est heureuse et immortelle, éprouve ces déchiremens et ces

---

(*a*) Diod., l. 1, c. 89, p. 72. — (*b*) Kirk. OEdip., t. 2, part. 2, p. 301. — (*c*) Plut. de Iside, p. 360. — (*d*) Diod., l. 1, c. 41. — (*e*) De Iside, p. 355.

aventures tragiques, est une erreur abominable contre laquelle il est inutile de prévenir le lecteur. On ne doit avoir que de la haine pour ceux qui auraient des opinions aussi barbares et aussi impies sur la divinité. Je ne sais ce que penserait Plutarque d'un Dieu crucifié. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que ce ne soit que des fictions vagues et sans aucune espèce de fondement. On doit les comparer à l'arc-en-ciel (*a*) qui se joue sur le nuage, et qui n'est que l'image du soleil, dont les rayons éprouvent diverses réfractions dans ce nuage. Ces allégories réfléchissent une lumière dont il faut chercher ailleurs le foyer et la source véritable. Tout le cérémonial égyptien, généralement symbolique, prouve que le génie allégorique a présidé à toutes ces histoires.

[122] Comme les premiers hommes s'attristèrent sur l'éloignement du soleil en hiver, et prièrent cet astre de hâter son retour vers eux, et de ne pas les livrer aux horreurs d'une nuit éternelle, ils pleurèrent aussi le dépouillement de la nature, qui était une suite de cette absence ; et en déposant dans le sein de la terre les semences d'une nouvelle récolte, ils prièrent le ciel et la terre de s'unir encore pour féconder ces nouveaux germes et pour leur rendre de nouvelles moissons (*b*). Tel fut le premier objet des fêtes de deuil, célébrées en Grèce en l'honneur de Cérès et de Proserpine. La mysticité les tourna ensuite vers un autre but plus relevé, et qui tenait à la théorie des ames.

[123] Plutarque dit formellement qu'il y avait un poëme appelé *la Théséide*, où les exploits de Thésée étaient chantés. Aristote, dans sa Poétique, parle aussi de la Théseïde et de l'Héracleïde (*c*). Cette fable se lie à celle de Jason ; car Plutarque suppose que Médée, lorsque Jason l'eut quittée, se réfugia chez Egée, et vécut dans un commerce illicite avec lui (*d*). Elle voulut même engager ce prince à empoisonner le jeune Thésée lorsqu'il arriva, avec son épée et ses chaussures, pour se faire reconnaître ; ce qui s'accorde assez si Médée est Méduse, placée près de Persée, qui se lève au coucher de la coupe.

[124] L'Hercule céleste porte aussi le nom de *Thésée ;* il est précédé de la lyre, appelée *lyre d'Hercule* ou de *Thésée*, et de la couronne boréale, appelée *couronne d'Ariadne*. Sur le coffret de Cypsélé, on les trouve exactement groupés ainsi. On y voit *Thésée* qui tient une *lyre*, et *Ariadne* qui tient une *couronne* (*e*).

[125] Thésée défit dans la suite les Amazones en cet endroit, et on y éleva un temple à Mars (*f*).

(*a*) De Iside, p. 358. — (*b*) Ibid., p. 379. — (*c*) Ariost. Poetic., c. 8. — (*d*) Plut. vita Thes. — (*e*) Pausan. Heliac. 1, 166. — (*f*) Ibid. Corinth., p. 75.

[126] Sur la route d'Hermione à Trézène, on trouvait la source du fleuve Hylycus, autrefois Taurius, et la pierre nommée *pierre de Thésée*, parce que ce héros l'avait soulevée pour y prendre l'épée et les chaussures qu'y avait cachées Egée (*a*). Avant cela, on l'appelait l'autel de Jupiter *Sthénius* ou *le Fort* (*b*). Un monument en bronze, placé dans la citadelle d'Athènes, retraçait cette aventure de Thésée, qui n'avait alors que seize ans (*c*). On y avait aussi représenté sa victoire sur le taureau céleste, connu dans les fables sous le nom de *taureau de Marathon*, et qu'Hercule avait dompté en Crète, avant de l'amener dans le Péloponèse et dans l'Attique, où il tua Androgée, fils de Minos. Nous avons une épigramme grecque sur la statue de ce héros domptant, comme Mithra, le taureau de Marathon (*d*).

[127] On voit ici une allusion au *solstice*, et au coucher de *l'Ingéniculus* porte-massue. Hercule prenait, pour symbole de son premier travail, la peau de lion, emblème du premier signe. Thésée prend la massue, emblème de la force solaire à cette époque. Le soleil s'arrête au solstice, et l'*Ingéniculus* porte-massue est tué, c'est-à-dire se couche. Thésée était peint avec une barbe pleine (*e*), telle que celle que l'on donnait aux effigies du soleil solsticial, suivant Macrobe (*f*).

[128] On remarquera que Ménalippe était fille du centaure Chiron, et que tous les héros ici nommés tiennent à la famille du centaure.

[129] C'est pour cela qu'on chantait dans cette cérémonie : « Divine » branche, tu portes des figues et du froment; le miel délicieux et » l'huile salutaire découlent de tes rameaux sacrés; et les vieilles trou- » vent en toi ce doux nectar dont elles s'enivrent et qui les endort. » C'étaient là les principales productions de l'Attique.

[130] On choisissait un certain nombre de jeunes garçons, pris dans les plus nobles familles de chaque tribu, qui avaient tous leur père et leur mère vivans. Ils portaient à la main des branches de vigne avec leurs raisins, et couraient depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve-Scirade, qui était au port de Phalère. Celui qui arrivait le premier buvait une coupe de vin où l'on avait mêlé du miel, du fromage, de la farine et de l'huile. Ils étaient suivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillés en femmes, et qui chantaient les louanges de ces jeunes garçons. Les femmes les accompagnaient portant sur leur tête des corbeilles; et l'on choisissait pour cet emploi les plus

---

(*a*) Pausan. Corinth., p. 95. — (*b*) Ibid., p. 76. — (*c*) Ibid. Attic., p. 26. — (*d*) Epigram. Græc., l. 4. Epig. 19. — (*e*) Luc., t. 2. Cynic., p. 971. — (*f*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18.

riches de la ville : toute la troupe était précédée par un héraut qui portait un bâton entouré de rameaux.

[131] On avait gravé les tableaux différens des événemens de cette guerre (*a*) sur le bouclier de Minerve et sur le piédestal de la statue de Jupiter Olympien.

[132] Trésène était voisine d'Epidaure, ville fameuse par le culte d'Esculape (*b*) et de ses serpens, ou de la constellation appelée *le Serpentaire* et *Thésée*. Ceux de Trézène se vantaient d'avoir eu les premiers chez eux le fameux Horus ou l'Apollon égyptien (*c*), à qui les Égyptiens consacrent Orion qui se couche au lever du serpentaire. Ceux d'Épidaure sacrifiaient au cocher céleste qu'ils appelaient *Hippolyte*, fils de Thésée (*d*). Ils lui avaient planté un bois sacré et élevé une statue. On voyait dans la même enceinte le temple du soleil et d'Apollon, dont le cocher *Heniochos*, comme Phaëton dont Hippolyte éprouva le sort, conduisait le char vers nos régions. On allait consacrer ses cheveux dans son temple. On dit que Thésée, dans sa jeunesse, s'assujettit à cette même pratique, et qu'il alla consacrer les siens à Delphes, à Apollon, et que le lieu où il les déposa s'appela *Théséis*.

[133] D'autres disent qu'il combattit le sanglier de Calydon; d'autres, tels que Strabon, liv. 8, que cette laye était mère du sanglier de Calydon (*e*).

[134] *Germanicus*, *sub finem*, compte Arcturus, Orion et les chevreaux au nombre des constellations qui excitent les vents impétueux et les orages.

[135] On personnifia la massue sous le nom de *Corynètes*, comme on l'a personnifiée sous celui de *Ropalos*, compagnon d'Hercule. On fit même allusion à la peau du Lion que porte l'*Ingéniculus*, en supposant qu'Hercule étant venu à Trézène (*f*) chez Pithée, avec la peau du lion, tous les enfans de Trézène eurent peur, croyant qu'il avait avec lui un véritable lion. Le jeune Thésée seul n'eut pas peur; mais, au contraire, il s'arma pour le combattre.

[136] Le combat contre Procruste est le sixième, et il doit répondre au capricorne, *Neptunia proles*. On disait Procuste fils de Neptune (Hygin, fab. 38).

Sciron serait-il le centaure ou Pégase-Sciron? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la généalogie de la nymphe Endéide, Plutarque dit qu'elle est fille de Chariclo et de Sciron; et Apollodore, de Chariclo et

---

(*a*) Pausan. Attic., p. 15. — (*b*) Ibid. Corinth., p. 71. — (*c*) Ibid., p. 68, 70. — (*d*) Ibid., p. 74. — (*e*) Natal. Com., l. 7, c. 9, p. 730. — (*f*) Pausan. Attic. 26.

de Chiron; ce qui ferait croire que Sciron et Chiron sont le même nom, différemment prononcé. Le caractère d'homme juste que veut lui rendre Plutarque, s'accorde assez avec l'opinion reçue sur le centaure Chiron, célèbre pour sa justice, à cause de la balance. Cependant Sciron pourrait être le vent qui souffle sous la division de la balance, au lieu du lever du centaure, et que l'on appelait *Sciron*, comme on peut le voir dans notre planisphère sur Hercule. Il n'est pas étonnant qu'un vent impétueux soit représenté comme un athlète terrible qui précipitait dans la mer ceux qui n'avaient pas la force de lui résister. Voilà cette espèce de lutte qu'il proposait à tous les étrangers qui passaient dans la route escarpée qui va de Mégare à Corinthe, près des roches Molurides où il soufflait, et où l'on dit qu'il habitait (Pausan. Attic. pag. 43). Une tortue était en bas qui déchirait ces malheureux. Alors se couche la lyre placée sur le centaure (Testudo). Columelle (liv. 11, cap. 2, pag. 428) nous dit qu'au 10 des kalendes de septembre, *Testudo fidis* se couche et excite de violentes tempêtes.

Strabon, liv. 1, pag. 28, dit que, pour l'Attique, le vent du couchant, *Zéphyr*, souffle du côté des roches Scirroniennes; ce qui fait qu'on les appelle les *vents Scirroniens* ou de *Sciron*. Arrien dit que c'est le *Thrascius* qui s'appelle *Sciron*. Hesychius, que le vent *Sciron* s'appelle *Argestès* (*a*). Pline, liv. 2, chap. 47, parle du vent *Sciron* comme d'un vent qui est contigu à l'Argestès, et qui n'est connu que des Athéniens. Voyez aussi Suidas et Strabon, l. 9, pag. 391, sur les vents Scirroniens. Ils disent que ces vents sont violens et excitent des tempêtes.

[137] J'observe que ce taureau est celui qui naît des amours de Jupiter-serpent avec Proserpine. Or, Jupiter-serpent prend les formes du Thésée-serpentaire. Le but allégorique de la monnaie et celui du fameux vers sur la génération du serpent et du taureau, sont les mêmes.

[138] La fable suppose (*b*) que Minos, ayant refusé à Thésée de le reconnaître pour fils de Neptune, lui dit qu'il ne le reconnaîtrait qu'autant qu'il lui rapporterait, du fond de la mer, *Gemmam*, une perle qu'il portait au doigt, et qu'il jeta au fond des eaux. Thésée plongeant la rapporta avec une belle couronne que lui donna Amphitrite, et que Neptune plaça aux cieux en mémoire de cet événement. On voit ici évidemment une allusion au coucher de la couronne boréale,

---

(*a*) Hesych. voc. Sciron. — (*b*) Pausan. Attic., p. 15.

dont la plus belle étoile s'appelle *Gemma*, la perle, à la suite de laquelle se couche le serpentaire, Thésée, et qui revient sur l'horizon avec ce même Thésée, sur le serpent duquel elle est placée. La fiction est toute simple, et ne présente aucune difficulté dans son explication. La couronne boréale, d'ailleurs, porte le nom de couronne de Thésée, et sa belle étoile, le nom de *Margarita*, ou de la perle (*a*).

[139] On remarquera que le combat des Amazones qui entre dans la fiction sur Thésée et sur Hercule, deux héros qui représentent le soleil, faisait aussi partie du combat de Bacchus (*b*), qui n'est encore que le Dieu-soleil, sous un autre nom et sous une autre forme, comme nous allons le faire voir bientôt.

[140] Il fit son alliance avec Pirithoüs, suivant Pausanias, dans l'Attique, en un lieu voisin du temple de Sérapis. Or, Sérapis est Esculape, et Esculape est le serpentaire (*c*).

Des amours de Thésée avec Hélène naquit Démophon (*d*). Ce nom est un de ceux de Triptolême, le premier des gémeaux qui joue un rôle dans la fable de Cé.ès, qui nourrit un fils de prince, appelé Démophon (*e*). D'autres le font naître de Thésée et de Phèdre, ou même d'Antiope, mère des gémeaux, Amphion et Zéthus.

[141] La Thessalie a dans son voisinage la Thrace, qui est bornée par la Mer-Noire, à l'extrémité orientale de laquelle est la Colchide. Orphée, chantre de Thrace, passe pour avoir communiqué aux Thessaliens la poésie et les chants sur le soleil du printemps, dont le lever était précédé du bélier qui semblait naître à l'orient de la Mer-Noire, et des régions où les Thraces plaçaient la Colchide, tandis qu'on voyait descendre au couchant Jason dans les eaux de la mer qui baigne les côtes de la Thessalie. Aussi paraît-il que le chantre nommé *Orphée* était placé dans un pays qui a l'une de ces mers à l'orient; c'est le Pont-Euxin; et l'autre au couchant; c'est celle qui baigne les ports de la Thessalie, et au sein de laquelle s'embarqua Jason pour aller à la conquête du bélier qui brille aux cieux le matin, vers les régions orientales où l'on plaçait la Colchide.

[142] On dit, en effet, que Pélias voulant faire périr Jason dès son berceau (*f*), les parens de celui-ci l'enfermèrent dans un coffre et le portèrent dans l'antre de Chiron pendant l'obscurité de la nuit, et qu'ils confièrent au centaure son éducation. Chiron lui apprit l'art de la médecine; ce qui lui fit donner le nom de Jason. On sent bien que ceci

---

(*a*) Hygin, l. 2. — (*b*) Pausan. Achaic., p. 207. — (*c*) Nat. Com., l. 7, c. 9, p. 730. — (*d*) Ibid., p. 730. — (*e*) Apoll. Plut. vit. Thesei. — (*f*) Nat., l. 6, c. 8.

n'est qu'une allusion au serpentaire, appelé *Jason* et *Esculape*, Dieu de la médecine. Il sortit de cet antre pour labourer près du fleuve Anurus : allusion à la saison du labourage, à laquelle (*a*) il préside par son lever d'automne. Aussi en fait-on un homme instruit par Cérès dans l'art de cultiver la terre. Le nom de Médée pharmacienne, qu'il épouse, confirme encore l'allusion au guérisseur Jason ou Esculape, nom du serpentaire.

[143] La difficulté de réunir dans une seule case tous ces paranatellons, nous les a fait reporter sur la case opposée; car on sait que le paranatellon d'un signe peut l'être aussi du signe opposé; puisque jamais un signe ne se lève et ne se couche, que le signe opposé ne se lève et ne se couche également, et qu'ils ne puissent, par conséquent, avoir des paranatellons communs. C'est donc pour prévenir la confusion, que nous avons partagé en deux groupes les paranatellons du soir et du matin, du premier jour et de la première nuit de l'équinoxe de printemps.

[144] D'autres appellent *Aigialeus* ou *Alaiga* le fils d'Aëtès, le frère de Circé et de Médée, que nous venons de voir appelé Absyrthe dans la tradition la plus commune.

[145] Certaines traditions font Aëtès frère de la pleïade Pasiphaë, placée sur le taureau céleste, au-dessus duquel est le cocher : d'autres le font fils d'Antiope, de cette Antiope mère d'Amphion et de Zéthus ou des gémeaux, et au tombeau de laquelle on allait prendre de la terre tous les ans, lorsque le soleil parcourait le taureau céleste. On lui donne pour épouse Idya, fille de l'Océan, comme les pleïades; d'autres Astérodie, également fille de l'Océan (*b*).

On supposait que les rayons d'Hypérion ou du soleil, père des héliades (*c*), étaient déposés dans des appartemens dorés, dans la ville d'Aétès. Odyss. pag. 700.

[146] Sur des monumens de l'église d'Issoire, où sont gravés les douze signes, on remarque Phryxus et Hellê sur le bélier.

[147] Les Arabes appellent cette belle étoile *Aioth* ou *Al-Aioth* avec l'article. Riccioli, pag. 17.

[148] Thyes, Thyas en hébreu, signifie *hircus*, *caper*, *aries*, dit Buxtorf, pag. 859.

[149] Le constructeur de ce vaisseau était Argus, fils de Danaüs, suivant Hygin (*d*). Aussi Germanicus l'appelle-t-il le vaisseau de Danaüs (*e*).

(*a*) Hygin, l. 2. — (*b*) Nat. Com., l. 6, c. 7, p. 569. — (*c*) Strabon, l. 1, p. 47. — (*d*) Hygin, fab. 14. — (*e*) Germ. Cæs., p. 35.

[150] On trouve dans Hygin, fable 14 (*a*), la longue nomenclature de tous les Argonautes, et on voit que ce sont, pour la plupart, les héros qui figurent avec le plus d'éclat dans l'ancienne mythologie et dans la prétendue histoire des siècles héroïques; ce qui lie essentiellement ce poëme à tous les poëmes anciens qui composent la mythologie, ou les traditions sacrées de la Grèce : d'où résulte la nécessité de les reporter tous vers une même époque. Or, cette époque est celle où le lion était le premier signe solsticial, auquel répondait le premier mois de l'année, qui commençait au solstice d'été, comme nous l'avons fait voir dans les travaux d'Hercule. Donc toute cette histoire héroïque remonte là; c'est-à-dire, à 2500 ans avant l'ère chrétienne; époque qui précède de plus de 1500 ans l'âge où l'on fait vivre Homère.

[151] On remarquera que, dans le poëme de l'Héracléide, ce troisième chant répond à la balance qui monte toujours en opposition avec le bélier, ou lorsque celui-ci se couche; conséquemment durant le neuvième travail d'Hercule, celui-là même où l'auteur de l'Héracléide place le départ d'Hercule avec Jason, pour la conquête de la toison d'or.

[152] C'est ce centaure et sa panthère qui nous servent, dans la fable d'Osiris et dans celle d'Isis, à expliquer les formes sous lesquelles Osiris revient à la vie, et aide Horus dans son triomphe (*b*).

[153] On voit que, dans la fiction de ce songe, on représente Jason par un astre tombé du ciel qui s'unit à Médée, et qui l'amène avec lui sur les flots de la Mer-Noire, loin de la Colchide. Voilà le sens du présage.

[154] S'il est permis de former des conjectures sur Médée, nous sommes tentés de la placer dans la fameuse constellation de Méduse ou de la Gorgone, que porte Persée son oncle, frère d'Aëtès, et qui est placée sur le bélier céleste. Aussi dans les médailles de Méduse, on voit la tête de Gorgone avec des serpens, surmontée d'ailes et des cornes du bélier. On dit de Méduse qu'elle fut, comme Médée, une enchanteresse ou magicienne, et que ce fut Persée qui, de son nom, nomma la Médie (*c*). On dit pareillement que ce fut Médus, fils de Médée, d'autres Médée elle-même qui donna son nom à la Médie. Dans les deux fables, Persée et Médus, Médée et Méduse jouent un rôle (*d*) : leur voisinage du bélier semble l'avoir rendu nécessaire. Aussi, Méduse ou Médée facilitent la conquête du bélier, sur lequel est immédiatement placée la Gorgone (*e*).

(*a*) Germ. Cæs., fab. 173; et Apoll., l. 1. — (*b*) Voy. ci-dessus, l. 5, c. 1. — (*c*) Cedren., p. 22. Chron. 91, etc. — (*d*) Diod., l. 4, c. 180, p. 299. — (*e*) Herod., l. 7, c. 62.

[155] Tous les ans on célébrait, dans différentes fables, la défaite du grand dragon ou du serpent Python, du génie, ou de l'astre malfaisant qui amenait l'hiver, dont le terme était l'équinoxe de printemps, à l'entrée du soleil au taureau, au lever héliaque du bélier à toison d'or. Voilà l'origine de la fiction qui suppose qu'avant de conquérir la fameuse toison, Jason eut besoin de dompter des taureaux qui soufflaient des feux; ce qui ne convient qu'au taureau céleste; et de triompher du terrible dragon, dont la défaite entrait dans tous les chants sur le triomphe que le soleil remportait à l'équinoxe sur les ténèbres de l'hiver et sur le mauvais principe Typhon, dont le serpent Python, le dragon des Hespérides ou le dragon du pôle, étaient la forme astronomique. Tel est le sujet de ce point de la fiction. Ce dragon est appelé par Théon (*a*) le dragon de Cadmus; et ceux qui disent que Jason, labourant les champs que sillonnaient les taureaux qui vomissaient des flammes, sema des dents de dragon (*b*), disent qu'elles étaient celles du gardien de la toison, suivant les uns, et celles du dragon de Cadmus, suivant d'autres. Hygin, dans son récit, parle aussi de la tâche qu'Aëtès imposa à Jason, savoir de labourer avec des taureaux qui vomissaient des feux, et de semer des dents de dragon, d'où naissaient des hommes armés, comme dans la fable de Cadmus, lesquels s'entretuaient ensuite. Le récit d'Apollodore s'accorde avec celui d'Hygin dans cette partie (*c*). Voyez Apollod. liv. I.

[156] Diodore suppose (*d*) que Circé avait été mariée à un prince scythe, roi des Sarmates; qu'elle avait empoisonné son mari, et que s'étant emparée du trône, elle avait commis beaucoup de cruautés qui la firent chasser. Elle alla s'établir dans une île déserte de l'Océan, avec des femmes de sa suite. D'autres disent qu'elle se retira sur un promontoire d'Italie, appelé *cap Circé*, et qu'elle y vint, non de la Sarmatie, mais du Pont. Médée apprit d'elle et de leur mère *Hécate* l'art des poissons.

[157] Noël le Comte (*e*) fait remarquer cette prodigieuse variété dans la route que les différens auteurs des poëmes ou romans, faits sur l'expédition de Jason, font tenir aux Argonautes dans leur retour. Il n'en faut pas davantage à un homme de bon sens pour reconnaître qu'il ne s'agit pas d'événemens historiques.

[158] C'est une circonstance bonne à remarquer que l'on fait périr Absyrthe dans les mêmes pays où l'on pleurait tous les ans, suivant Plu-

---

(*a*) Theon, p. 113. — (*b*) Natalis Com., p. 6, c. 8, p. 585. — (*c*) Hygin, fab. 22. — (*d*) Diod., l. 4, c. 173, p. 189. — (*e*) Nat. Com., l. 6, c. 8, p. 586, 587.

tarque, la mort de Phaëton ou du cocher céleste, qui porte les deux noms d'Absyrthe et de Phaëton.

[159] Le poëte Apollonius était d'Alexandrie : il eut pour père Silléus, et pour mère Rhodé. Il étudia à Alexandrie sous le grammairien Callimaque. Il passa ensuite à Rhodes, après avoir composé ce poëme. Il se mêla de l'administration et fit le métier de sophiste. On prétend qu'il retourna depuis à Alexandrie, et qu'il succéda à Eratosthène dans la fonction de garde de la bibliothèque ; et qu'après sa mort, il fut enterré avec Callimaque son maître.

[160] Les uns font venir le nom d'Argo de celui qui avait construit ce vaisseau. Phérécyde dit que ce nom venait d'Argus, fils de Phryxus. On prétendait que c'était le premier vaisseau long qui eût été construit. On lui donna aussi le nom de vaisseau de Danaüs parce que Danaüs l'avait construit pour se sauver des poursuites d'Egyptus son frère.

[161] Pélias était fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui avait été élevée chez Créthéus, frère de Salmonée. Elle était devenue amoureuse du fleuve Énipée (*a*), dont Neptune prit la forme pour obtenir ses faveurs. Elle devint mère de deux enfans, Nélée et Pélias, dont elle accoucha secrètement, et qu'elle exposa. Devenus grands, ils se séparèrent. Nélée bâtit Pylos en Messénie. Pélias habita la Thessalie, et usurpa les États d'Eson, père de Jason, et fils de Créthéus qui régnait à Iolcos. Pélias, jaloux de savoir quel serait son successeur, interrogea l'oracle d'Apollon qui l'avertit de se garder de l'homme qui se présenterait à lui un pied nu et l'autre chaussé. Il ne comprit pas d'abord le sens de cet oracle ; mais il eut occasion de le comprendre dans la suite, lorsqu'immolant un taureau à Neptune sur le rivage, il invita un grand nombre de personnes à cette cérémonie, et entre autres Jason. Celui-ci, qui aimait à cultiver la terre, vivait à la campagne. Il la quitta pour se rendre au sacrifice ; et en passant le fleuve Anurus, il perdit une chaussure. Arrivant ainsi un pied nu devant Pélias, celui-ci se ressouvint de l'oracle, et songea dès ce moment à en prévenir l'effet.

[162] Orphée, à qui l'on attribue le poëme des Argonautes, dont nous avons donné plus haut l'analyse, était fils d'Apollon et de Calliope, suivant les uns ; et suivant d'autres, fils d'OEagrus et de Polhymnie (*b*). Hérodorus distingue deux Orphées, dont l'un fut de l'expédition des Argonautes. Phérécyde, dans son livre sixième, prétend que ce fut Philammon, et non Orphée, qui fut de cette expédition. Philammon était père de Tamyris (*c*), fameux chantre. L'Hercule céleste porte les

---

(*a*) Apollod., l. 1. — (*b*) Scholiast. Appollon., v. 23. — (*c*) Pausan. Messen., p. 143.

noms d'Orphée et de Tamyris (*a*) ; ce qui rentre dans la même idée, et nous oblige de chercher dans la même constellation le chantre qui fut de l'expédition des Argonautes, que l'antiquité place aux cieux près de la constellation de la lyre. Ce même Philammon était, comme Orphée, chef d'initiation (*b*). On prétend que le motif qui engagea Chiron à conseiller à Jason d'inviter Orphée à l'accompagner, c'est qu'il ne pouvait, sans son secours, passer près de l'île des Sirènes (*c*). Car il était réservé au seul Orphée de leur imposer silence par la force d'une harmonie infiniment supérieure à celle des chants de ces monstres perfides.

[163 et 164] Il est bon d'observer que le travail du sanglier d'Erymanthe répond au troisième travail d'Hercule, et conséquemment au lever de l'extrémité de la balance et du commencement du scorpion ; c'est-à-dire à la partie du ciel, qui monte au moment du départ de la sphère à l'ouverture de la nuit qui précède l'équinoxe de printemps, chanté dans ce poëme de la conquête du bélier. On sera peut-être surpris de voir Hercule, qui est le soleil, figurer dans cette fable avec Jason qui est aussi le soleil. Mais on doit faire usage ici d'une distinction établie déjà plus haut dans notre poëme sur Hercule (*d*) ou dans l'Héracléide, entre Hercule-soleil et les images qui le représentent au ciel. Jason, le héros du poëme, est le soleil dont l'image est au serpentaire ; mais cette image elle-même porte les noms d'Hercule : l'*Ingéniculus* porte aussi le nom d'Hercule. Un des gémeaux porte encore le nom d'Hercule. Ainsi on compte trois images d'Hercule au ciel. C'est comme constellation qu'il figure ici dans le poëme sous son nom d'Hercule ; et non comme soleil. Car sous le rapport de soleil, il se nomme, et il est réellement Jason, le chef véritable de l'entreprise.

[165] On faisait Chiron, ainsi que les autres centaures, fils d'Ixion, suivant Suidas, dans son histoire de Thessalie (*e*). Ixion est le nom de l'Hercule *Ingéniculus*, qui se lève avec Chiron (*f*). Mais l'auteur de la guerre des géans prétend que Saturne, s'étant métamorphosé en cheval, eut commerce avec Philyra fille de l'Océan, et que de cette union naquit l'hippocentaure Chiron. Sa femme fut Chariclo. Chiron était le plus humain et le plus juste des centaures. Il éleva Jason à qui il apprit la médecine, science qui lui fit donner son nom de *Jason*, qui veut dire *guérissant* ou *médecin*.

(*a*) Hygin, l. 2, c. 7. — (*b*) Pausan. Corinth., p. 79. — (*c*) Scholiast. Apollon adv., v. 23. — (*d*) Voy. ci-dessus, l. 3, c. 1. — (*e*) Schol. Apollon adv., v. 554. — (*f*) Hygin, l. 2, c. 7.

[166] Polyxo et Hypsipile sont des noms d'hyades et de pleïades (Arnobe, l. 4, p. 144.) (Hygin, l. 2), ou des astres du printemps qui fixaient autrefois l'arrivée du soleil à l'équinoxe.

[167] Quelques auteurs ont prétendu que le temple de Cyzique était consacré, non pas à Apollon Ecbasius (*a*), mais à Apollon Jasonien; ce qui confirme notre opinion, que Jason n'est que le soleil, le fameux Apollon, Esculape, Dieu de la médecine : on l'appelait l'*Apollon de Cyzique*.

[168] Le vaisseau Argo, d'où cette colombe doit partir, est la fameuse arche de Noé et le vaisseau de Deucalion, comme on le verra dans notre troisième volume, à l'article des Apocatastases et des déluges. Le poëte donne à cette colombe le nom de *Peleias* (*b*).

[169] Ce lieu est près d'Héraclée. On prétend que c'est par cet endroit qu'Hercule tira des enfers le Cerbère qui y vomit une écume noire, qui forma la première plante de ciguë. Andron de Téos dit que, dans ces lieux, avait régné autrefois un certain prince appelé *Achéron*, qui eut pour fille Dardanis, dont Hercule eut un fils, qui bientôt mourut ainsi que sa mère. Ils donnèrent leur nom à deux endroits dans ce pays (*c*).

[170] Tricca est une ville de Messénie (*d*), où Esculape fut élevé. Or, Esculape est le même Dieu que Sérapis, la grande divinité de Sinope, comme on peut le voir à notre article Esculape et Sérapis.

[171] Les uns font Hécate fille de Persée (*e*), d'autres de Jupiter. Dans les Orphiques on la dit fille de Cérès. Bachylide la fait fille de la nuit; Musée la fait fille de Jupiter et d'Astérie, et Musée la dit fille d'Aristée, fils de Pæon.

[172] Cette circonstance prouve bien qu'il s'agit ici d'une fable cosmique, qui a pour objet le dragon du pôle, appelé *dragon de Cadmus*, et le taureau d'Europe, ou celui des constellations. En effet, les deux monstres les plus redoutables, dans le travail de Jason, ce sont les taureaux et le dragon. C'est aussi le taureau et le dragon qui jouent le rôle le plus important de la fable de Cadmus. Il est à propos d'observer que le même serpentaire, qui s'appelle *Cadmus*, s'appelle aussi *Jason*; et que c'est la même fable sous deux noms différens.

[173] De là vint, sans doute, que certaines traditions ne donnent que deux mois de durée à cette navigation de Jason (*f*).

(*a*) Scholiast. Apollon. adv., v. 966. — (*b*) V. 328. — (*c*) Scholiast. Apollon. adv., v. 354. — (*d*) Pausan. Messen., p. 113. — (*e*) Schol. Apollon., v. 467. — (*f*) Natal. Com., l. 6, c. 8, p. 587.

[174] Les filles de Pélias (*a*) portaient des noms de pleïades, telles qu'*Asterope*. (Apollodore, l. 1.)

Eschyle prétend que les nourrices de Bacchus, ou les hyades, furent aussi cuites et rajeunies dans la fameuse chaudière (*b*) où Médée rajeunissait les hommes, tels que Pélias, Eson, et même Jason; ce qui prouve bien que cette fiction sur le rajeunissement de Pélias, par le moyen d'une chaudière, peut être relative au rajeunissement de la Nature et du soleil, au moment où le soleil a parcouru le bélier, et qu'il s'unit aux pleïades et aux hyades, nourrices de Bacchus. Ainsi Hercule épouse Hébé, suivant le Scholiaste d'Hésiode. On donne pour fils à Jason Apis dont le taureau céleste était le type, et le bœuf égyptien l'image, comme nous l'avons vu ailleurs; et pour fille Atalante. On prétend que Jason fut tué par Staphylus, ou Raisin. Le vieux bélier, mis en morceaux et cuit dans une chaudière d'airain d'où sort ensuite un jeune agneau (*c*), offre bien une allusion au renouvellement de l'année qui finissait sous le mois où le soleil parcourait le bélier, et qui renaissait à son lever héliaque, à l'entrée du soleil au taureau. C'est Christ-Agneau qui sort du tombeau.

[175] Strabon, l. 1, p. 45, etc., s'efforce de prouver la réalité de l'expédition des Argonautes; et il apporte entre autres preuves celle-ci, qu'il existe une ville appelée *Æa*, près du Phase; qu'AEtês fut roi de Colchide; que les richesses de ce pays furent un motif plus que suffisant pour déterminer l'expédition de Jason, comme elles avaient déjà déterminé le voyage de Phryxus. Il existe, dit-il, des monumens de cette double expédition dans le Phryxium, ou ville de Phryxus, et les *Jasonia*, que l'on trouve dans ces pays, en Arménie, en Médie et dans les villes voisines. On rencontre près de Sinope, le long de toute cette côte, dans la Propontide et l'Hellespont jusqu'à Lemnos, beaucoup de traces de ces expéditions de *Phryxus* et de *Jason*. On trouve également des vestiges et des monumens des voyages de Jason et des autres Argonautes, jusqu'en Crète, en Italie et dans la mer Adriatique. Je réponds à cela ce que Strabon disait plus haut, que dans des récits mythologiques tout n'est pas faux, et ne doit pas être retranché de la géographie et de l'histoire, comme n'ayant aucune espèce de fond de vérité; et qu'il y a un mélange de faux et de vrai, comme Strabon l'avance lui-même. Mais la vérité n'est que l'accessoire.

(*a*) Natal. Com., l. 6, p. 575. Ibid., p. 589. — (*b*) Æschyl. Bacch. Nutricib. — (*c*) Hygin, fab. 24.

Justin, l. 42, c. 3. *Jasoni totus Oriens, ut conditori, divinos honores templaque constituit.* Strabon, l. 11, c. 503, parle des *Jasonia* ou temples de Jason dans l'Orient vers l'Arménie, la Médie et la Colchide, l'Albanie et l'Ibérie.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.